



**HAL**  
open science

# La correction de la langue dans la Rome classique, entre grammaire et rhétorique (Ier siècle a.C - Ier siècle p.C)

Pauline Belin

## ► To cite this version:

Pauline Belin. La correction de la langue dans la Rome classique, entre grammaire et rhétorique (Ier siècle a.C - Ier siècle p.C). Linguistique. Sorbonne Université, 2022. Français. NNT : 2022SORUL004 . tel-03828138

**HAL Id: tel-03828138**

**<https://theses.hal.science/tel-03828138>**

Submitted on 25 Oct 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# SORBONNE UNIVERSITÉ

## ÉCOLE DOCTORALE I MONDES ANTIQUES ET MÉDIÉVAUX

Laboratoire de recherche EA 1491 Édition, traduction et interprétation des  
textes anciens

### THÈSE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ SORBONNE UNIVERSITÉ

Discipline : Études latines

Présentée et soutenue par :

**Pauline BELIN**

le : 11 février 2022

## **La correction de la langue dans la Rome classique, entre grammaire et rhétorique (I<sup>er</sup> siècle a.C - I<sup>er</sup> siècle p.C)**

### **Sous la direction de :**

M. Charles GUÉRIN - Professeur des Universités, Sorbonne Université

### **Membres du jury :**

Mme Sophie AUBERT-BAILLOT – Professeure des Universités, Université de Lille

M. Alessandro GARCEA - Professeur des Universités, Sorbonne Université

Mme Marie LEDENTU - Professeure des Universités, Université Lyon III

Mme Marie-Pierre NOËL – Professeure des Universités, Sorbonne Université

M. Jean-François THOMAS – Professeur des Universités, Université Montpellier III



# Remerciements

Je tiens, en préambule, à remercier les professeurs qui ont accepté de faire partie du jury et qui me font l'honneur de leurs remarques et appréciations, à savoir Mesdames Sophie Aubert-Baillet, Marie Ledentu et Marie-Pierre Noël, ainsi que Messieurs Alessandro Garcea et Jean-François Thomas.

Au terme d'un peu plus de sept ans de doctorat, je souhaite adresser quelques mots à celles et ceux qui ont été associé(e)s à ce travail.

J'ai eu le privilège de travailler sous la direction de M. le Professeur Charles Guérin, que je remercie pour ses conseils enrichissants et sa disponibilité remarquable : je le remercie de m'avoir guidée dans mon travail, ce qui fut l'occasion de précieux échanges. Je n'oublie pas non plus les cours lumineux qu'il m'a dispensés en L3, en master, et durant la préparation à l'agrégation.

Ma reconnaissance va aussi à l'université Paris-Est Créteil, qui m'a accueillie pendant les premières années de ce travail, puis à Sorbonne Université – Faculté des lettres qui a accepté que je poursuive et termine mon doctorat au sein de l'école doctorale Mondes antiques et médiévaux. J'adresse un remerciement particulier à M. Jean-Marie Salamito, directeur de l'ED Mondes antiques et médiévaux, pour toute l'aide qu'il m'a apportée à l'occasion du transfert d'université.

Je remercie chaleureusement Pierre Descotes qui a bien souvent répondu présent quand j'ai eu besoin d'un relecteur, mais aussi Divna Stevanovic-Soleil, Claudine Roux, Anne Aubron et Gwenthelyn Engelibert qui m'ont apporté une aide extrêmement précieuse à divers stades de mon travail. Merci aussi à Nathalie Saint-Jean et Philippe Persiaux dont les compétences d'anglicistes m'ont été bien utiles, et à Florence Bourgne, qui fut un excellent guide à mon arrivée à la Sorbonne.

J'adresse enfin d'affectueuses pensées à mes proches, et en particulier à « l'éternelle équipe » qui a su, quand il le fallait, m'encourager, me houspiller, me distraire. À mes parents Patrick et Marie-Christine Belin, qui ont toujours encouragé mon étude des lettres et de l'Antiquité. Et enfin à mon époux, Matthieu Ferré, pour sa présence constante, son soutien indéfectible, et son admirable patience.



# Introduction : la norme, entre grammaire et rhétorique

## Le latin, une langue vivante

Étudier le latin, enseigner le latin, apprendre la langue latine, parler latin... tant d'expressions qui ont un point commun : présenter la langue latine comme un tout. Mais de quel latin parle-t-on ? En plus de la distinction habituelle entre latin classique et latin tardif, des distinctions modernes qui déjà suggèrent l'évolution de la langue latine, cette langue que nous étudions comme figée, avec une grammaire normative et prescriptive bien déterminée, est évidemment une construction moderne voire académique, parfois loin des usages nécessairement changeants, des questionnements que suscita, dans l'Antiquité, la langue latine<sup>1</sup>. A. Philonenko définit ainsi l'opposition entre langue vivante et langue morte :

« Nous avons l'habitude de nous représenter les langues comme des totalités fermées sur elles-mêmes, en lesquelles nul élément supplémentaire ne peut être introduit sans colorer l'ensemble d'une nouvelle détermination [...]. Une langue morte [...] n'invente ni n'importe des éléments nouveaux [et] a tendance à la *fermeture* [...]. Nous regardons aussi comme morte une tendance linguistique où la communication a été perdue [...]<sup>2</sup>. »

Et c'est un fait, le latin est une langue ancienne car désormais dénuée de sa fonction de communication. Avec l'impossibilité de communiquer en latin, c'est aussi le témoignage de ce que cette langue a représenté pour ceux qui l'utilisaient au quotidien qui risque de disparaître :

---

1. cf. F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, 1995<sup>1916</sup> p. 193 : « [...] L'immobilité absolue n'existe pas ; toutes les parties de la langue sont soumises au changement ; à chaque période correspond une évolution plus ou moins considérable. Celle-ci peut varier de rapidité et d'intensité sans que le principe lui-même se trouve infirmé [...]. Il est vrai que cette évolution ininterrompue nous est souvent voilée par l'attention accordée à la langue littéraire [...]. Une fois formée, elle reste en général assez stable et tend à demeurer identique à elle-même ; sa dépendance de l'écriture lui assure des garanties spéciales de conservation. ».

2. A. Philonenko, « Langue morte et langue vivante », *Revue de métaphysique et de morale*, Presses Universitaires de France, n°54, 2007/2, p. 157-178, art.cit. p. 157-158.

---

ainsi nous échappe aussi la façon dont les Latins envisageaient leur propre langue, dont ils en accueilleraient les évolutions ; ce qui disparaît quand l'usage d'une langue cesse, en somme, c'est le lien entre cette langue et ses locuteurs, les passions qu'elle peut déchaîner, les interrogations qu'elle suscite inmanquablement.

Et ce lien est au centre de notre travail : nous souhaitons ici le reconstituer, en retrouvant la langue vivante que fut le latin, en retrouvant, enfouies sous le poids des siècles, les interrogations soulevées par son usage. Avec les évolutions de l'usage de la langue latine, se dessine une vaste question : comment l'idée même de correction de la langue latine est-elle façonnée par les locuteurs et écrivains latins ?

Même si nous traiterons des évolutions techniques de la langue<sup>3</sup>, c'est-à-dire les changements phonétiques, lexicaux qui interviennent<sup>4</sup>, il s'agit surtout d'essayer de cerner l'idéologie, à savoir l'ensemble des doctrines, concepts et idées qui sous-tendent la pensée linguistique. En effet, au centre des questions sur la norme linguistique, se trouve la conscience de l'évolution des normes, comme le rappelle Myra L. Uhfelder :

« L'un des principes cardinaux des linguistes modernes est l'idée qu'une langue vivante est soumise à une évolution permanente. En ce qui concerne leur propre langage, du moins, les Romains étaient tout à fait conscients de ce processus d'évolution linguistique dans ses multiples facettes<sup>5</sup> ».

C'est cette conscience des Romains sur leur propre langue qui sera au cœur de notre travail. L'empan chronologique pourrait être extrêmement vaste, de Varron à Priscien, mais nous nous consacrerons à la période classique, c'est-à-dire celle de la fin de la République, jusqu'au début de l'Empire, pour des raisons que nous évoquerons *infra*. De cette conscience linguistique et de l'usage quotidien de la langue naît aussi la conscience de la nécessité d'une norme linguistique définie, une norme qui régit nécessairement tous les comportements sociaux, comme l'explique Catherine Darbo-Peschanski :

« La normativité, quant à elle, n'est pas l'idiolecte ni l'objet spécifique de tel ou tel champ particulier du social. Il s'agirait plutôt, au fondement même des divers

---

3. Pour une étude détaillée des variations de la langue, voir J.N. Adams, *Social Variations of the Latin Language*, Cambridge University Press, 2013 ; voir aussi, du même auteur, *The Regional Diversification of Latin 200 BC - AD 600*, Cambridge University Press, 2007. Le premier livre pose la question du rôle de la société dans les variations (phonétiques, morphologiques) de la langue latine, le second étudie la manière dont le latin se décline dans les régions occupées par les Romains, et les conséquences techniques sur le langage.

4. Par exemple ceux que Cicéron évoque en *Or.* 157 et 160, à l'instar du passage de *Cetegos* à *Cethegos*.

5. Myra L. Uhfelder, « The Romans on Linguistic Change », *The Classical Journal*, Vol. 59, n°1, p. 23-30, *op.cit.* p. 24 : « One of the cardinal principles of modern linguists is the idea that a living language is subject to constant change. In reference to their own language, at least, the Romans were quite aware of this process of linguistic change in its many facets. ».

---

ordres sociaux, des principes de division ou schèmes classificatoires soit propres à chaque domaine social et qui l'organisent tout en lui donnant un régime de vérité plus ou moins étanche à celui d'un autre, soit constitutifs de ce que P. Bourdieu appelle le « sens commun », c'est-à-dire des évidences partagées par l'ensemble des agents incorporés dans l'ordre social<sup>6</sup>. »

De fait, la langue n'échappe pas à cette idée de normativité : elle est un domaine, un « champ<sup>7</sup> » dans lequel la normativité trouve une manifestation. Les domaines qui permettent de mettre en place les normes linguistiques sont la grammaire, qui fait de son objet l'étude de la langue, et la rhétorique, qui en règle l'utilisation dans les discours ; au carrefour de ces deux domaines, enfin, le traité pédagogique qu'est l'*Institution oratoire*, se distingue par une formulation précise et inédite des préceptes de correction linguistique. La variété des domaines concernés et des types de traités produits, chacun avec ses prérogatives et ses finalités, forme un kaléidoscope de considérations sur la norme linguistique dont les liens nécessitent d'être explicités.

## Définition du corpus : trois points de vue sur la correction linguistique

La question de la norme acquiert un statut particulièrement important à la fin de la République, qui marque un tournant dans la pensée linguistique, puisqu'elle voit l'avènement d'une réflexion sur la langue latine<sup>8</sup> et sur les mécanismes qui sous-tendent son fonctionnement. B. Rochette fait une différence entre la « conscience linguistique » des Romains, qui se développe en même temps que leur « fierté de posséder une langue qui leur appartient en propre<sup>9</sup> », et

---

6. Catherine Darbo-Peschanski, « Questions sur la normativité », *Dossier : normativité, Métis*, n°8, EHESS, 2010, p. 7-20, p.10.

7. C. Darbo-Peschanski relie la notion de normativité aux champs tels qu'ils sont définis par Pierre Bourdieu.

8. J. Clackson, « Classical Latin », dans J. Clackson (dir.), *A Companion to the Latin Language*, Blackwell, 2011, p.236-256, en particulier p. 242, va même jusqu'à dire que les témoignages de la réflexion linguistique de la fin de la République et du début de l'Empire ne sont que « la partie émergée de l'iceberg » : « The debates about the selection of correct language that survive from the end of the Republic and early Empire can only be the tip of the iceberg. In speeches, in private conversations, in letters and more formal writing, language was scrutinised, criticised and corrected [...]. The interest in language as a social marker which we met already in Catullus is seen across all levels of society in Rome from the later Republic into the Empire. ».

9. I. Opelt, dans son article « La coscienza linguistica dei Romani », *Atene e Roma*, 2-3, 1969, p. 21-37, en particulier p.21, fait le lien entre la correction linguistique, ou plutôt l'émanation d'une réflexion sur la pureté de la langue, et le contexte politique et culturel qui nous occupe : « La coscienza linguistica dei Romani si manifesta nel suo sviluppo attraverso testimonianze che si fanno scientifiche solo nell'ultima epoca. Queste testimonianze prendono dei Romani una caratteristica da tre tendenze abbastanza diverse : il complesso di inferiorità di fronte alla lingua greca si trasforma nella fierezza di possedere la lingua madre ; le osservazioni linguistiche diventano più filologiche, più scientifiche ; c'è una tendenza crescente all'autonomia, all'indipendenza dal greco. Nel periodo in cui il latino comincia a frantumarsi, a differenziarsi nelle lingue romanze, la coscienza linguistica tenta di controllarne la purezza. »

---

la réflexion scientifique sur la langue, plus tardive, dont il attribue l'origine à Varron<sup>10</sup>. Le *De Lingua Latina* s'inscrit légitimement dans cette réflexion scientifique sur la langue, puisque Varron y produit, selon les dires de Cicéron lui-même, un travail de recherche<sup>11</sup> appliqué à la langue<sup>12</sup>.

Ce travail de recherche sur le système de la langue s'incarne notamment – mais pas uniquement – dans ce que nous nommons « grammaire », mais le terme doit être employé avec précaution : il s'agit de bien distinguer ce que nous nommons « grammaire » et ce que les Anciens considéraient comme le travail du *grammaticus*. Ainsi, Varron ne produit pas une « grammaire » au sens moderne du terme, c'est-à-dire qu'il ne produit pas, pour reprendre les mots de F. Ildefonse, un ouvrage relevant d'une discipline « consacrée à l'étude du langage, comportant traditionnellement trois parties : une phonétique, qui traite principalement des sons, une [partie] morphologique qui s'attache à la formation des mots et à leur système de flexion, une syntaxe enfin, qui détermine quelles combinaisons de mots composent une phrase ou une proposition<sup>13</sup> ». La source varronienne conduit donc forcément le lecteur moderne à éviter l'assimilation entre « réflexion scientifique sur la langue » et grammaire. De fait, l'activité du *grammaticus*, à Rome, ne se limite assurément pas aux préoccupations phonétiques, morphologiques et syntaxiques : elle englobe tout ce qui relève de ce que Quintilien nomme *recte loquendi scientia et poetarum enarratio*<sup>14</sup>, ou, pour reprendre l'expression de F. Desbordes et de M. Baratin, « science de l'interprétation des textes et système méthodique de la correction orthographique et linguistique<sup>15</sup> », c'est-à-dire tout ce qui relève de l'apprentissage d'une manière de parler correcte et de l'explication des textes poétiques. Or, la grammaire, au sens moderne du terme, exclut ce dernier point et prend donc un sens plus restrictif que le concept antique. E. Valette retrace ainsi le passage de la *grammatica* à la grammaire : « Ce n'est qu'au tournant des II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> siècles avant notre ère que s'amorce un changement dans la conception de la grammaire : la grammaire comme description du système de la langue se distingue peu à

---

10. Bruno Rochette, « Les noms de la langue en latin », *Histoire, Épistémologie, Langage*, 31/2, 2009, p. 29-48, art.cit. p. 29.

11. cf. *Brut.*, 66 : Varron est nommé par Cicéron *inuestigator antiquitatis*.

12. Varron (116 a.C - 27 p.C) conduit un travail de recherche sur tous les domaines de la vie quotidienne : Y. Lehmann parle même de d'« interrogation sur la nature humaine », cf. « Varron et l'héritage ancien », *Ktèma*, 9, 1984, p. 339-346, art. cit. p. 339.

13. cf. F. Ildefonse, *La naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque*, Vrin, 1997, p.12. Voir aussi dans ce même ouvrage les pages 16 et 17 consacrées aux « définitions de la grammaire ».

14. Quint., *Inst.*, I, 4, 1.

15. Marc Baratin et Françoise Desbordes, *L'analyse linguistique dans l'Antiquité classique*, Klincksieck, 1981, p.56. Voir aussi Even Hovdaugen, « The teaching of Grammar in Antiquity », *Geschichte der Sprachtheorie, Sprachtheorien der abendländischen Antike*, Peter Schmitter (éd.), Tübingen, Günter Narr Verlag, 1991, p.384, note 9.

---

peu de la conception de la grammaire comme compétence en matières de textes<sup>16</sup>. ». Il nous paraît nécessaire de tempérer cette affirmation : la « description du système de la langue », qui se développe effectivement aux périodes évoquées par E. Valette, ne nous semble pas s'accompagner nécessairement d'un changement clair et conscient dans la conception de la grammaire. De fait, la compétence du *grammaticus* lie l'explication des textes et la description du système linguistique, mais l'*ars grammatica* n'est pas à cette période, déconnectée des textes, et E. Valette en fait d'ailleurs la remarque (*Ibid.*). Il nous semble donc que le concept formulé par B. Rochette, celui de « réflexion scientifique sur la langue », est tout à fait opérant et évite de prêter aux Anciens des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles avant notre ère une conception de la grammaire qui est, somme toute, plus tardive<sup>17</sup>.

Ce qui semble se distinguer à la fin de la République, c'est bien la nécessité d'un exposé systématique sur la langue<sup>18</sup>, sans toutefois que cela soit nommé exclusivement « grammaire ». Ce besoin de mettre en relief le système formé par la langue apparaît notamment avec ce qu'E. Valette<sup>19</sup> nomme des « traités épars sur la correction [...] consacrés à un aspect de la grammaire : l'orthographe, l'analogie... ».

Malgré tout, si nous reprenons la terminologie de Bruno Rochette et l'idée de « réflexion scientifique sur la langue », et puisque nous secondons tout à fait le point de vue de F. Ildefonse, qui veut que « la naissance de la grammaire ne devait pas de fait être conçue comme le moment unique et singulier d'une instauration<sup>20</sup> », Varron offre un point d'entrée primordial dans le sujet qui nous occupe, à savoir la manière dont se définit, dont se délimite, le latin correct. Sans écrire une grammaire, une *ars grammatica* Varron fait de son œuvre de recherche l'occasion d'élaborer des prescriptions en matière d'usage, et de manière générale, l'occasion d'étudier ce qui constitue la langue et le lien entre la langue et l'usage qui en est fait.

F. Desbordes définit plus avant cette prise de conscience, en l'appliquant particulièrement au domaine des œuvres (littéraires, rhétoriques ?) :

---

16. cf. E. Valette, « Le grammairien législateur », *Dossier : normativité, Métis*, n°8, EHESS, 2010, p. 85.

17. Voir aussi M. De Nonno, « *Vetustas e antiquitas, ueteres e antici* nei grammatici latini », in S. Rocchi & C. Mussini (eds.), *Imagines antiquitatis : Representations, Concepts, Reception of the Past in Roman Antiquity and the Early Italian Renaissance*, 2017, p. 213-248 : p. 214-215, l'auteur clarifie aussi ce que comprend la « grammaire antique » et en quoi elle diffère de notre conception moderne.

18. Cette systématisation, si l'on en croit les propos de C. Moatti, est un fruit de l'époque et de nombreux domaines, cf. C. Moatti, « Experts, mémoire et pouvoir à Rome, à la fin de la République », *Revue historique*, 2003/2, 626, p. 303-325 : l'auteur étudie la manière dont les différents savoirs se constituent en système (et comment le terme *ars* incarne cette systématisation), et comment naît même l'idée d'expertise dans les domaines concernés (droit, grammaire etc.).

19. E. Valette, « Le grammairien législateur », *Dossier : normativité, Métis*, n°8, EHESS, 2010, p. 85.

20. F. Ildefonse, *La naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque*, Vrin, 1997, p. 33. L'auteur parle ici de la grammaire grecque, mais il nous semble pertinent de considérer que c'est aussi valable pour la grammaire latine, cf. notre analyse *supra*.

---

« Mais dans le même temps<sup>21</sup>, à Rome même, se poursuit le développement de la composante proprement linguistique de la grammaire, la partie systématique (*tekhnikon*) qui correspond à une prise de conscience du fait que le traitement des textes rencontre partout et toujours une matière commune, la langue, indépendante du vouloir des auteurs, et dont on peut énumérer les règles, à la différence de ce qui se passe pour le contenu des œuvres, strictement imprévisible, et demandant chaque fois une enquête spécifique (*historikon*)<sup>22</sup>. »

Cicéron, qui vit à la même période et surtout dans le même milieu érudit que Varron, produit un travail qui reflète aussi l'avènement des considérations techniques et idéologiques sur la langue latine. A. Garcea indique bien que même les considérations techniques auxquelles Cicéron s'adonne volontiers, quoiqu'« étrangères à l'éloquence », entrent dans le débat par la porte de l'euphonie<sup>23</sup>, dans un cadre tout à fait pragmatique : puisque le but est que le discours atteigne son auditoire, Cicéron n'a d'autre choix que d'évoquer ce qui peut ou pas rendre le discours audible<sup>24</sup>. Même les considérations techniques trouvent donc leur place dans l'œuvre de Cicéron, sans que ce dernier se limite à celles-ci, évidemment. Leur place et leur nécessaire dépassement, dans les traités rhétoriques de Cicéron et dans sa définition de ce qui permet de parler latin, *Latine loqui*, méritent donc largement d'être interrogés : nous formulons l'hypothèse que Cicéron, non content de se servir de règles prédéfinies sur le langage pour élaborer ses théories, se sert de la rhétorique pour élaborer plus avant une théorie linguistique

---

21. L'auteur fait ici référence au I<sup>er</sup> siècle a.C.

22. F. Desbordes, *Idées grecques et romaines sur le langage*, Paris, ENS Éditions, 2007, p. 220.

23. cf. A. Garcea, « *Consule ueritatem* : Cicéron, Varron et un chapitre de l'histoire de la vérité à Rome », *Revue de métaphysique et de morale*, 2008/1, n°57, p. 93 à 110, p. 93 : « La partie de l'*Orator* consacrée aux questions grammaticales (155-162) montre que Cicéron avait choisi de se mesurer avec ses adversaires néo-attiques sur un terrain technique, dont cependant il avait déjà affirmé le caractère étranger à l'éloquence au livre III du *De oratore*. La position qu'il attribue à cet *excursus* dans la structure générale de l'œuvre confirme son avis sur le sujet : au lieu de réserver une section autonome à l'*ars grammatica*, l'Arpinate aborde les questions relevant de cette discipline dans le cadre de la mise en place des mots, exercice amplement dominé par le souci de l'euphonie. »

24. Les considérations techniques sur le langage ne sont pas en elles-mêmes étrangères à Cicéron, mais elles ne sont pas dignes d'être forcément abordées par Cicéron comme objet de son travail, car elles relèvent d'une habitude à prendre dès le plus jeune âge. Cf. S. Bonner, *Education in Ancient Rome from the Elder Cato to the Younger Pliny*, Routledge, 2012, p. 76 : « [Cicero's] literary criticism in the *Brutus* shows that he regarded the correct use of Latin language as a fundamental requirement for the orator, and he frequently praised those who spoke properly (*recte*), even flawlessly (*emendate*), and who showed taste and discrimination (*elegantia*) in their diction. This quality, however, was not necessarily derived from study, for it might be the result of good home environment and family tradition [...]. ». Ce sont aussi des considérations relatives à l'enseignement délivré par le *grammaticus*, loin de l'enseignement du rhéteur, plus pragmatique et lié à la politique : cf. *De orat.*, I, 6-8, où l'orateur est comparé aux généraux et aux sénateurs. Se poser en *grammaticus* apparaît à l'inverse comme un renoncement à l'action politique, alors même que Cicéron veut confirmer son engagement dans la vie de la cité. Florence Dupont, dans son article « Cicéron, sophiste romain », *Langages*, 82, 2007, p. 23-46, allait même jusqu'à évoquer, p.23, le « projet politique fondamental [de Cicéron] : placer l'*orator* à la tête de l'État en montrant que le maître de la parole persuasive est à cause de cette maîtrise destiné à diriger les affaires de la *res publica*. »

---

sur le latin correct.

En tous les cas, c'est la prégnance, à la fin de la République, la prégnance d'un débat sur la langue elle-même, sur sa capacité à désigner le réel (comme dans le *De Lingua Latina*), ou sur le langage, c'est-à-dire l'utilisation concrète qui est faite du matériau linguistique (chez Varron et Cicéron), devient manifeste.

Quelle place Quintilien trouve-t-il dans ces débats, et étant donné son éloignement – chronologique – par rapport à Varron et Cicéron ? Celui qui se présente comme un « conseiller des professeurs<sup>25</sup> » désigne d'emblée son propos comme un moyen de combler un manque dans la production concernant l'art oratoire. Quintilien se défend en effet de vouloir, comme ses prédécesseurs, apporter les derniers coups de polissoir à un esprit déjà formé par ailleurs :

*Nam ceteri fere qui artem orandi litteris tradiderunt, ita sunt exorsi, quasi perfectis omni alio genere doctrinae summam in eloquentia manum imponerent [...]*<sup>26</sup>.

En effet, presque tous ceux qui ont écrit sur l'art oratoire ont commencé comme s'ils apportaient la dernière main, dans le domaine de l'éloquence, à un esprit doté d'une science déjà parfaite en tout autre point<sup>27</sup>.

C'est par ce retour aux sources, aux débuts de la formation d'un esprit, et en particulier aux débuts de la formation du futur orateur, que Quintilien caractérise son *Institutio oratoria* :

*Ego cum existimem nihil arti oratoriae alienum sine quo fieri non posse oratorem fatendum est, nec ad ullius rei summam nisi praecedentibus initiis perueniri, ad minora illa, sed quae si neglegas, non sit maioribus locus, demittere me non recusabo nec aliter quam si mihi tradatur educandus orator, studia eius formare ab infantia incipiam*<sup>28</sup>. Quant à moi, puisque je pense que rien n'est étranger à l'art oratoire de ce qui est indispensable pour devenir orateur, et que l'on ne peut arriver au sommet de quoi que ce soit si l'on n'a pas commencé par des savoirs plus bas, je ne m'empêcherai pas de m'abaisser à ces petites choses qui, si on les occulte, ne permettent pas que les grandes adviennent ; et je commencerai à façonner les études de l'orateur avant même qu'il sache parler, exactement comme s'il m'avait été amené pour que je l'éduque.

La dédicace faite à Marcellus Vitorius et en particulier à son fils est un élément primordial du propos de Quintilien : loin d'être uniquement un hommage à un ami, la dédicace est la preuve

---

25. *Inst.*, I, 4, 17 : *Non enim doceo, sed admoneo docturos.*

26. *Inst.*, I, *praef.*, 4.

27. Toutes les traductions sont personnelles, sauf indication contraire.

28. *Inst.*, I, *praef.*, 5

---

de l'engagement que prend Quintilien : celui d'être utile à quelqu'un qui est encore dans ses jeunes années<sup>29</sup>. La promesse que fait Quintilien s'ancre dans la conviction, ainsi formulée par J.J. Murphy, que « l'éducation commence au berceau et ne s'arrête que quand la vie elle-même s'arrête<sup>30</sup> ». C'est donc par ce projet que les considérations parfois très techniques de l'*Inst.*, en particulier celles qui relèvent du système que forme la langue latine, peuvent se justifier. Toutefois, le fait même de conseiller les professeurs suppose que Quintilien livre une pensée sur un savoir clairement établi, sur des préceptes clairement définis en ce qui concerne la nature même du latin digne d'être enseigné. Plus encore, le langage apparaît comme le substrat fertile de tous les enseignements créateurs d'excellence, enseignements desquels naît le Romain à la fois sage et éloquent, dans une dualité nécessaire au bon fonctionnement de l'*Vrbs*<sup>31</sup>.

Intégrer Quintilien à notre travail ne se justifie pas seulement par sa participation à cette « conscience romaine » sur la langue, mais aussi par la dimension proprement pédagogique de son propos, qui conduit à une large diffusion de ses idées sur le langage. Bien sûr, Quintilien est un orateur mais il est aussi étroitement lié au développement du système scolaire romain, qui, comme le montre J. J. Murphy, est lié à la mise en place d'une étude plus systématique et plus standardisée<sup>32</sup> de la rhétorique<sup>33</sup>. Par conséquent, la dimension pédagogique du propos de Quintilien est en elle-même digne d'intérêt, puisque l'*Inst.* apparaît comme un témoin de la systématisation de l'enseignement de la rhétorique. Pour autant, il ne faudrait pas en déduire que les savoirs à enseigner sont figés et que Quintilien se contente de commenter l'équivalent d'un programme scolaire moderne. Au contraire, l'*Inst.* nous a paru remarquable par la nuance de ses propos, par les innombrables questions posées et par la complexité des réponses apportées.

---

29. *Inst.*, I, *praef.*, 6.

30. J.J. Murphy, *Quintilian on the Teaching of Speaking and Writing*, Southern Illinois University Press, 1987, p. xxi (Introduction) : « Education for Quintilian begins in the cradle, and ends only when life itself ends. »

31. cf. Quint. *Inst.*, I, *praef.*, 13 ; voir aussi Cic., *De orat.*, 29 ; 72.

32. Sur la décision prise par les autorités de fermer une école de rhétorique en 92 p.C., voir Martin W. Bloomer, *The School of Rome*, University of California Press, 2011 p. 116 ; Murphy 1987, p. xi. Voir en particulier l'édit cité par George A. Kennedy, *The Art of Rhetoric in the Roman World 300 BC - AD 300*, Princeton, 1972, p. 90, qui traduit l'édit cité notamment par Aulu-Gelle, *Noctes Atticae*, 15, 11, 2 : *Aliquot deinde annis post id senatusconsultum Cn- Domitius Ahenobarbus et L- Licinius Crassus censores de coercendis rhetoribus Latinis ita edixerunt : 'Renuntiatum est nobis esse homines, qui novum genus disciplinae instituerunt, ad quos iuventus in ludum conueniat ; eos sibi nomen inposuisse Latinos rhetoras ; ibi homines adolescentulos dies totos desiderare. Maiores nostri, quae liberos suos discere et quos in ludos itare uellent, instituerunt. Haec noua, quae praeter consuetudinem ac morem maiorum fiunt, neque placent neque recta uidentur. Quapropter et his, qui eos ludos habent, et his, qui eo uenire consuerunt, uisum est faciundum, ut ostenderemus nostram sententiam nobis non placere.*

33. cf. Murphy 1987, p. x-xi (introduction) : « It should not be surprising then to discover that the Roman approach to school was equally systematic. We know that the subject of rhetoric was so highly schematized by the lifetime of Cicero that even as an adolescent (aged fifteen to seventeen) Cicero was able to rehearse what we had leard and produce a major treatise on rhetoric – his *De inuentione*. This systematization of rhetoric [...] may well have been a by-product of the increasing standardization of the schools in which rhetoric was the core subject[...]. By the time of emperor Vespasian the schools had become an instrument of public policy [...]. Quintilian was the first to receive the chair for Latin rhetoric, with its annual stipend of 100 000 sesterces [...]. »

---

De fait, la systématisation de l'enseignement comme celle de l'objet de cet enseignement – en l'occurrence, la rhétorique, et, fatalement, le matériau linguistique – ne vont pas sans soulever des débats que nous souhaitons explorer plus avant : que faut-il enseigner ? À qui ? Dans quel but ? Selon quelles méthodes ? En d'autres termes, quelle est cette langue latine « une », qu'il faut enseigner et qui doit constituer le fondement de l'éducation romaine ? De plus, le propos de Quintilien, qui remonte jusqu'aux éléments les plus simples de l'apprentissage de la langue, ceux qui relèvent du *grammaticus*, par leur dimension pédagogique, acquièrent nécessairement une dimension normative, car ils répandent une certaine pratique acceptable de la langue, avec une puissance d'expansion inédite : il s'agit de s'adresser à des professeurs qui eux-mêmes modèleront des élèves toujours plus nombreux.

Ainsi, la multiplicité des sources de notre corpus, et en particulier les différents objets qu'elles traitent, nous conduisent à adopter un point de vue triple sur l'idée même de correction de la langue latine : à la dimension grammaticale s'ajoute l'aspect rhétorique<sup>34</sup>, lui-même doublé d'un aspect pédagogique. Les considérations d'ordre rhétorique et en particulier celles qui évoquent la formation supérieure de l'orateur, son apprentissage des figures notamment, nous conduiront nécessairement à explorer le rapport entre la matière littéraire et la manière dont la correction linguistique se définit.

La place de la philosophie dans les considérations linguistiques ne peut être passée sous silence : la réflexion scientifique sur la langue naît avant tout de la philosophie : c'est bien elle qui, la première, pose la question de l'origine du langage<sup>35</sup> ; F. Ildefonse, au sujet de la grammaire grecque, rappelle bien que la réflexion sur la langue naît de cette branche de la philosophie qu'est la dialectique. Il ne s'agit pas de nier les liens entre la philosophie et l'étude du langage<sup>36</sup>. Toutefois, l'objet de notre étude n'est pas d'enquêter sur la philosophie qui

---

34. Le titre de l'œuvre de Suétone est éloquent, *De grammaticis et rhetoribus*, qui lie tout naturellement les deux fonctions.

35. Sur ce point, cf. une synthèse de R. Amacker, « Aspects de la philosophie du langage à Rome : Varron, Lucrèce, Augustin », *Le genre humain*, 45-46, 2006, p. 101 à 118. L'auteur évoque la filiation de Varron avec la pensée stoïcienne, et celle de Lucrèce avec la pensée épicurienne. Il propose p. 103 un tableau très éclairant dans lequel l'essence et l'origine du langage sont étudiées chez les trois auteurs, selon qu'ils relèvent de la nature, *physis*, ou d'une institution, *thesis*. Ce tableau ne reprend pas une opposition entre épicuriens et stoïciens mais apparaît comme une manière de synthétiser les idées sur la langue et le langage. L'auteur oppose toutefois une vision stoïcienne de la langue, fondée effectivement sur l'idée que le langage apparaît naturellement par *mimèsis* de l'objet qu'il désigne (p. 106-107), à la conception des épicuriens, selon laquelle l'origine naturelle du langage disparaît derrière les différences induites par les différents groupes sociaux. L'auteur étudie aussi la spécificité de Lucrèce par rapport aux épicuriens eux-mêmes, lui qui tend à faire du langage un fait social, exclusivement enraciné non pas dans la nature mais dans les nécessités de la vie en communauté.

36. Nombreux sont les ouvrages qui traitent de la question, pour l'Antiquité grecque et romaine, au nombre desquels on peut citer B. Pérez et M. Griffe (dirs.), *Grammairiens et philosophes*, PULM, 2008, ou encore F. Ildefonse, *La naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque*, Paris, 1997, et enfin J.-B. Gourinat, *La dialectique des Stoïciens*, Paris, 2000. Dans ce dernier ouvrage, l'auteur reconstruit la discipline que fut la dialectique en explicitant ses liens avec les doctrines linguistiques.

---

se cache derrière les conceptions du langage à Rome, précisément parce que la réflexion sur la langue, telle qu'elle a été instituée par Varron se détache progressivement de la question philosophique<sup>37</sup>. Bien sûr, cet aspect de la réflexion pourra être évoqué, mais le cœur de cette thèse est en réalité situé sur un autre plan théorique : la question n'est pas d'identifier les courants scientifiques, philosophiques par exemple, sur lesquels la réflexion linguistique se fait ; il s'agit plutôt de repérer ce qui a rendu cette réflexion scientifique nécessaire, à la fin de la République, et d'observer le développement qu'elle a connu à l'époque de Quintilien. Ainsi, de même que nous ne souhaitons pas lister les évolutions phonétiques, syntaxiques et lexicales de la langue latine, de même, notre but n'est pas d'identifier les courants philosophiques qui se cachent derrière chaque idée sur la langue. La réflexion, plus générale, portera sur l'émergence et le développement de la norme ; de ce fait, la philosophie ne sera convoquée que quand elle éclairera la manière dont la norme est envisagée ou le projet de chacun des auteurs de notre corpus.

## Entre τεχνή et idéologie

Dans la mesure où l'usage de la langue s'inscrit dans une société donnée, la définition du latin correct est le reflet d'une idéologie, de conceptions politiques, sociales, morales. Astrid Von Busekist écrit ainsi :

« Nous avons hérité des Grecs l'idée que la parole et la politique ne peuvent être dissociées. Aristote le dit, qui ne pouvait penser la politeia sans réflexion sur le langage : "La cité fait partie des choses naturelles et l'homme est par nature un animal politique [...]. L'homme est un animal politique plus que n'importe quelle abeille ou n'importe quel animal grégaire. Car comme nous le disons, la nature ne fait rien en vain ; or, seul parmi les animaux, l'homme a un langage"<sup>38</sup>. »

Et la conscience du lien entre le politique et le langage est affirmée notamment par Cicéron, comme en *Br.*, 140 :

*Non enim tam praeclarum est scire Latine quam turpe nescire, neque tam id mihi oratoris boni quam civis Romani proprium videtur.* De fait, il n'est pas aussi

---

37. Les propos de V. Citot le rappellent, cf. « Grandeur et décadence de la philosophie romaine », *Le Philo-sophoïre*, 2015, 1, p. 199-270, en particulier p.222. L'auteur rappelle que « la philosophie a été la première préoccupation [de Varron] », mais qu'il s'est distingué comme savant et surtout en ce qu'il a proposé, avec le *De lingua latina*, un ouvrage qui est au fondement de « la constitution de la linguistique comme science ».

38. A. Von Busekist, « Parler juste : réflexions sur les politiques de la langue », *Penser la politique*, p. 273 à 305, p. 273.

---

brillant de savoir parler un latin correct qu'il est honteux de l'ignorer, et cela ne me semble pas tant le propre d'un bon orateur que le propre d'un citoyen romain<sup>39</sup>.

La dimension politique du langage est patente : c'est le langage qui, entre autres, disqualifie le mauvais orateur comme le non-citoyen<sup>40</sup>. C'est la conscience de ce lien qui fonde la rhétorique, en ce que cette science est avant tout dirigée vers la maîtrise du discours pour produire un effet sur un public.

La dimension politique de la langue latine, que nous étudierons plus précisément dans la deuxième partie de notre travail, traverse en effet notre corpus. Si Cicéron l'exprime avec véhémence, elle n'est pas moins sensible dans l'œuvre de Quintilien, qui en *Inst.* XII, 1, 1, rappelle que l'orateur accompli est un *uir bonus dicendi peritus*, reprenant l'alliance catonienne entre l'exigence éthique et la compétence oratoire<sup>41</sup>. Bien sûr, il ne s'agit plus là de la seule maîtrise de la langue latine, mais d'une pratique de l'éloquence qui soit digne d'éloge. De fait, la rhétorique semble déjà, par sa nature même, faire du lien entre langage et politique la condition nécessaire de l'art oratoire. Il ne s'agit plus seulement de dire que le langage est politique, mais que la conscience du lien entre langage et politique est une condition *sine qua non* de l'utilisation optimale de la langue, qu'incarnerait le discours de l'orateur accompli : Cicéron fait précisément appel à cette conscience quand il lie l'art du discours à la condition de citoyen Romain, et c'est cette conscience que Quintilien veut éveiller quand il écrit *aliud est Latine, aliud grammaticè loqui*<sup>42</sup>.

De fait, on peut aisément voir que le langage est en lui-même un enjeu quand il s'agit, pour les Romains, d'asseoir leur pouvoir sur des peuples conquis – sans que cela signifie toutefois que le latin leur soit imposé, comme l'explique très clairement B. Rochette :

« Latin was never imposed by force as the official language in the regions Rome conquered [...]. Wherever there was a Roman presence, Latin existed alongside lan-

---

39. Sur les liens entre langage, citoyenneté et romanité, cf *infra* ainsi que page 209 et suivantes.

40. J.N. Adams, « *Romanitas* and the Latin Language », *The Classical Quarterly*, Vol. 53, n°1, Mai 2003, p. 184-205, p. 185 : « There was [...] some sense that possession of the Roman citizenship carried with it an obligation to know the Latin language [...]. Cicero speaks of Roman citizens bound together by community of language, among other things : *Neque apud civis solum Romanos, qui et sermonis et iuris et multarum rerum societate iuncti sunt*. The (Latin) language is here placed on a par with Roman law as a shared attribute of Roman citizens ». Voir aussi F. Biville qui formule l'idée que la langue fait partie de ce qui fonde la communauté, cf. « The Graeco-Romans and Graeco-Latin : A Terminological Framework for Cases of Bilingualism », in J.N. Adams, M. Janse et S. Swain (dirs.), *Bilingualism in Ancient Society : Language Contact and the Written Word*, Oxford, 2002, p. 77-101, p. 88 : « The *civis Romanus* saw himself as one who belonged to a nation (*patria*), a race (*genus*) and a people whose language commanded respect (*sermo patrius*, « the national language »), and with whom he shared certain institutions and customs (*mores, usus, consuetudo*) and a way of dressing (*habitus*).

41. Pour une analyse de l'expression telle qu'elle est formulée par Caton, voir S. Aubert-Baillet, « Stoïcisme et romanité : l'orateur comme "homme de bien habile à parler" », *Camenaë*, 1, 2007.

42. *Inst.* I, 6, 27.

---

guages already spoken, and was not put in their place; the Romans preferred the initiative to come from the conquered peoples. Latin was imposed *per pacem societatis* [...]. In the speech Virgil gives to Jupiter in the first book of the *Aeneid*, it is *mores* (« customs ») (1. 264) and *iura* (« laws ») (1.293) that the Romans give to the conquered people, not language [...]. All the same, it is impossible to deny that Latin could represent Roman identity and power, as is shown by Virgil in a different speech given to Jupiter : *sermonem Ausonii patrium moresque tenebunt... faciamque omnis uno ore Latinos* (12.834 and 837), "Ausonia's sons shall keep their father's speech and way... and I will make all to be Latins of one tongue" (trans. Rusthon Fairclough)<sup>43</sup>. »

Deux points différents sont ici abordés : d'une part la question de la place de la langue latine dans l'aire de pouvoir des Romains, d'autre part le lien étroit qui est fait entre la langue et les autres *mores*, notamment chez Virgile. Ces deux éléments de réflexion prouvent bien que la langue est naturellement politique, pour les Latins comme pour Aristote : la norme linguistique, saturée idéologiquement, politiquement, socialement, ouvre ainsi un champ d'analyse extrêmement large.

## Champs de recherche et méthodologie

Quel est donc l'objet qui nous occupe ? S'agit-il de recenser ce qui est correct en latin dans la période qui nous occupe ? Non. Ce serait oublier la question centrale du lien essentiel entre langue et locuteurs. Ce qui a motivé ces recherches, c'est la manière dont l'idée même de correction linguistique naît. Quelles autorités, quelles conceptions enfantent cette idée ? Comment s'incarne-t-elle chez Varron, Cicéron et Quintilien ? Plus que ce qui définit, qui délimite le « bon latin », c'est la nécessité même de cette définition qui nous intéresse, la manière dont elle advient et les idées qu'elle reflète. Évidemment, la norme linguistique latine a une parenté avec la norme grecque, mais il ne s'agira pas d'étudier la construction de la norme linguistique latine dans ce qu'elle reprend ou délaisse de la norme linguistique grecque : de fait, loin de comparer le système normatif grec avec le système normatif propre à la langue latine, notre étude s'attachera à considérer plus généralement la place de la langue grecque dans les considérations linguistiques latines.

Ainsi, trois champs s'entrecroisent<sup>44</sup>. Premièrement, celui de la grammaire évidemment – et

---

43. B. Rochette, « Language Policies in the Roman Republic and Empire », *A Companion to the Latin Language*, James Clackson (éd.), Wiley-Blackwell, 2011, p. 549 à 563, p. 549.

44. Pour reprendre les termes de G. Pezzini et de B. Taylor, cf. « Introduction : First Thoughts on Language

---

nous utilisons ici le mot en son acception moderne, à savoir l'exposé systématique de la langue ; mais même si l'on prend le terme comme objet d'étude du *grammaticus*<sup>45</sup>, à savoir la langue, l'art de bien parler, et l'explication des textes, c'est le rapport de cet *ars* aux normes qui sera au centre de notre travail.

Deuxièmement, celui de la rhétorique, qui règle l'utilisation de la langue latine, et c'est d'ailleurs un aspect que Ch. Guérin met en relief, quand il le définit comme un « texte technique », un texte « orienté vers la pratique du discours public, dont il fournit les codes sous la forme d'un ensemble de règles<sup>46</sup> ». Il serait toutefois réducteur de penser que le texte rhétorique utilise les règles prédéfinies d'une langue correcte pour en faire l'alpha et l'oméga de la pratique oratoire. Au contraire, nous montrerons que le champ de la rhétorique participe aux prescriptions linguistiques et intègre les problématiques idéologiques inhérentes à la définition des normes linguistiques.

Enfin, comment ne pas évoquer le champ de la littérature, ce lieu où l'utilisation des mots admet des usages parfois foncièrement différents de ceux de l'art oratoire ou du *sermo cotidianus*, lieu tout aussi créateur de prescriptions et d'écarts en matière de correction du langage, un lieu où la norme se trouve sans cesse remise en jeu ? Le rapport de la littérature à la norme est complexe, parce que la littérature est le lieu où la norme peut s'illustrer comme être transgressée.

Cette thèse sera donc le reflet de notre démarche : nous avons d'abord souhaité étudier comment la norme de correction linguistique se construit, c'est-à-dire comment on définit ce qui entre dans la norme et ce qui n'y entre pas. Puis il s'agira d'étudier les liens entre la norme linguistique et la manière dont la langue est considérée, que ce soit dans le domaine pédagogique ou à l'aune du bilinguisme gréco-latin. Les trois champs sus-cités seront étudiés dans un entrelacs permanent, précisément parce que leurs liens sont extrêmement forts et que l'étude de ces liens eux-mêmes permet de mieux comprendre la société qui se cache derrière une langue (ou des langues ?). C'est là le cœur de la démarche intellectuelle qui apparaîtra dans cette thèse : retrouver, derrière cette langue latine que nous pouvons parfois étudier comme un objet unique, la multiplicité des possibilités, mais aussi ce qui permet de parler d'une seule langue, et latine.

---

and Nature », in G. Pezzini et B. Taylor (éds.) *Language and Nature in the Classical Roman World*, p.1-14, p. 10 : « [...] Because Roman linguistic thought was developed and expressed across several disciplines, it cannot be confined to any one modern disciplinary framework. »

45. cf. Alan D. Booth, « The appearance of the *schola grammatici* », *Hermes*, n°106, Vol. 1, 1978, p. 117-125, p. 117 : « The *grammaticus* was a teacher of language and literature, with poetry as his principal concern. He dealt with linguistic, metrical and limited literary criticism, and the exposition of *historiae*. »

46. Ch. Guérin, « Prescrire dans les formes, ou pourquoi le *De oratore* n'a pas su trouver son public », *Camena*, 1, 2007.



## Première partie

### Définition et dépassement de la norme



# Chapitre 1

## Principes de *Latinitas*

S'agissant d'étudier ce qui permet d'obtenir un discours grammaticalement correct, un discours où l'on évite la faute, le *uitium*, la *Rhet. Her.* nous offre un champ d'étude particulièrement vaste, regroupé pour la première fois sous le terme *Latinitas*<sup>1</sup> :

*Latinitas est quae sermonem purum conseruat, ab omni uitio remotum*<sup>2</sup>. Le caractère latin du discours et ce qui le garde pur, loin de toute faute.

Dans la mesure où l'*Auctor* de la *Rhét. Her.* lie l'absence de *uitium* à l'évitement strict des barbarismes et des solécismes, il apparaît que la *Latinitas*, correction de la langue, se définit comme une observation rigoureuse des règles grammaticales. L'auteur de la *Rhet. Her.* définit le solécisme comme « une erreur dans l'observation des liens entre les mots » – *cum in uerbis pluribus consequens uerbum superius non adcommodatur* – et le barbarisme comme l'utilisation fautive d'un mot – *cum uerbis aliquid uitiose efferatur*. L'apparente s'implicité du propos, qui insiste sur la binarité entre le juste et le faux, le bon usage de la langue et l'usage *uitiosus*, doit toutefois être d'ores et déjà modérée : la manière de respecter les règles grammaticales est en elle-même un sujet que l'*Auctor* promet d'aborder, ce qui montre bien qu'elle ne va pas de soi. En outre, la *Latinitas* est désignée comme une sous catégorie de l'*elegantia*, cette qualité du discours tout à fait correct. Ainsi, on résume que la *Latinitas* – correction grammaticale, caractère latin du langage – ajoutée à l'*explanatio* – la clarté du discours – forment un langage remarquable par son *elegantia*, sa justesse absolue. Autre fait remarquable, l'*elegantia* du discours, sa justesse, est incarnée dans la création du discours mais aussi dans sa réception,

---

1. M. C. Díaz y Díaz, « *Latinitas* : sobre la evolución de su concepto », *Emerita*, 1, 1951, p.35 - 50, p.38 : « La formación de la palabra es clara : un abstracto nominal a partir del adjetivo *latinus*. Cuando y cómo y por quién fué creada, se ignora. Sabemos, sí, que aparece la primera voz con valor rigurosamente retórico en la *Rhet. Her.* 4, 17, obra escrita, como es sabido, sobre los años 86-82, ligeramente anterior a los escritos retóricos de Cicerón. »

2. *Rhet. Her.*, IV, 17

puisque l'*explanatio* n'est autre que la prise en compte de l'auditoire : vouloir qu'un langage soit clair, c'est bien avoir en tête la dimension pragmatique du discours. Toutefois, l'*Auctor* de la *Rhet. Her.* ne mêle pas les deux aspects, et charge le terme *Latinitas* d'une dimension tout à fait technique.

À l'opposé – chronologique – de notre corpus, l'*Institution oratoire* de Quintilien énumère quatre critères qui seraient garants de la *Latinitas* du discours, c'est-à-dire qui permettraient précisément d'éviter les fautes de langage<sup>3</sup> :

*Est etiam sua loquentibus observatio, sua scribentibus. Sermo constat ratione, uetustate, auctoritate, consuetudine. Ratio praestat praecipue analogia, nonnumquam et etymologia. Vetera maiestas quaedam et, ut sic dixerim, religio commendat*<sup>4</sup>.

Il y a une observation des règles, les unes, propres aux locuteurs, les autres, propres aux écrivains. Le discours se fonde sur la règle, l'ancienneté, l'autorité, l'usage. La règle tient principalement à l'analogie et parfois à l'étymologie. Une certaine majesté, et pour ainsi dire, une certaine révérence, font valoir les mots anciens.

Cette définition soulève autant de questions qu'elle apporte de réponses. Certes, elle rationalise l'idée de *uitium* et l'idée de correction, en la rapportant au respect du système de la langue, de l'ancienneté des mots utilisés, de l'usage admis grâce aux auteurs, et de l'usage commun. Or, cette conjonction pose déjà des problèmes en tant que telle : R. Kaster évoque trois « forces contradictoires » à propos de la *ratio*, de la *consuetudo* et de l'*auctoritas*<sup>5</sup>. Les critères évoqués par Quintilien nous permettent ainsi de voir aisément que la binarité apparente entre le juste et le faux telle qu'elle est présentée dans la *Rhet. Her.* se heurte à la réalité concrète du langage.

Toutefois, l'énumération de Quintilien reprend en partie celle de Varron, cité par Diomède<sup>6</sup> :

*Latinitas est incorrupte loquendi observatio secundum Romanam linguam. Constat autem ut adserit Varro, his quattuor, natura analogia consuetudine auctoritate. La Latinitas est le fait d'observer une langue correcte selon le langage des Romains.*

3. Cf. José Manuel Losada, « La latinité : concept et pistes de recherche », in *De la langue à l'expression : le parcours de l'expérience discursive*, éd. Carvalho C., Planelles Ivañez M., Sandakova, E., Universidad de Alicante, 2017, p. 204-210, *op.cit.* p. 205 : « Elles distinguent, rappelle Lausberg, la correction face aux erreurs de langage ». Voir aussi Lausberg, *A Handbook of Literary Rhetoric : a Foundation for Literary Study*, éd. David E. Orton and R. Dean Anderson, Brill, 1998, p. 11, parag. 17 : « The pupil should be taught the correct use of language ».

4. *Inst.*, I, 6, 1

5. R. Kaster, *Guardians of the Language : The Grammarian and Society in Late Antiquity*, Berkeley, Los Angeles, London, 1997, p. 19 : « In essence, the grammarian presented himself as an arbiter of the claims of three competing forces : the habit of contemporary usage (*usus, consuetudo*), the authority (*auctoritas*) of the classical literary models, and nature (*natura*), that is, the natural properties of the language, determined by reasoned or systematic analysis (*ratio*) and set down as rules (*regulae*) in the grammarian's handbook (*ars*). In practice, the grammarian spent much of his time protecting the nature of the language (and so his own *ars* against the influence of habit and authority. »

6. *G.L.*, I, 439, 15.

Comme le dit Varron, cela consiste en ces quatre éléments : la nature, l’analogie, l’usage et l’autorité.

Le terme *ratio* n’est pas utilisé par Varron comme un principe permettant d’établir la norme (alors qu’il est utilisé par Quintilien) ; nous reviendrons sur cela en 1.1. Mais comme le montre R. Kaster<sup>7</sup>, l’idée de nature, chez Varron, est à l’origine du concept de *ratio*. On pourrait en effet déjà déterminer, en lisant Varron, *Ling.*, VIII, 1-2 que la *natura* est, comme le mot l’indique, l’essence du langage et en particulier sa capacité intrinsèque à la dérivation / déclinaison :

*Ut propago omnis natura secunda, quod prius illud rectum, unde ea, sic declinata[...]. De huiusce multiplici natura discriminum causae sunt hae, cur et quo et quemadmodum in loquendo declinata sunt uerba.* Comme chaque rejeton est secondaire par nature, parce que celui d’où il vient est le premier<sup>8</sup>, qui, par conséquent est décliné [...]. D’une telle nature multiple, naissent les causes des différences : pourquoi, dans quel but, et de quelle façon les mots sont déclinés dans le langage oral.

Nous reviendrons *infra* sur le lien entre la *natura* et la *ratio*, d’autant que ce dernier terme, utilisé comme critère dans l’*Inst.*, est aussi présent dans le *De Lingua Latina*, notamment en X, 1 :

*De similitudine et dissimilitudine ideo primum dicendum, quod ea res est fundamentum omnium declinationum ac continet rationem uerborum.* Il faut parler de la similitude et des différences, dans la mesure où ce phénomène est le fondement de toutes les déclinaisons et qu’il contient en lui-même le processus de formation des mots.

Le système de la langue, et le processus – *ratio* – qui est, selon Varron, au cœur de la formation des mots, sont en effet longuement discutés par Varron, et le problème posé est celui du poids de l’analogie dans ce processus. Ainsi, la parenté idéologique apparaît déjà entre Quintilien et Varron dans le choix des termes qui interviennent quand il s’agit de cerner ce qui fait un langage techniquement correct.

Cicéron, de son côté, n’écrit ni traité de grammaire, ni traité pédagogique. Si ses considérations strictement techniques, grammaticales, sont bien moins nombreuses, il étend l’idée de caractère latin du discours, tout en n’oubliant pas que la correction grammaticale – quels que soient les principes sur lesquels elle se fonde – en est le fondement nécessaire :

---

7. Cf. note 5.

8. Il est assez difficile ici de rendre en français la métaphore que Varron utilise, qui oppose le rejeton – *propago* – et la souche d’où le rejeton arrive.

*Non enim tam praeclarum est scire Latine quam turpe nescire, neque tam id mihi oratoris boni quam civis Romani proprium videtur*<sup>9</sup>. En effet, il n'est pas aussi brillant de savoir le latin qu'il n'est honteux de ne pas le savoir, et ceci ne me semble pas tant être le propre d'un bon orateur que d'un citoyen romain.

Notre travail aura pour but de définir les quatre critères de correction que Quintilien énumère, en étudiant, pour chacun, quel écho il trouve dans les traités de Cicéron et de Varron. Il s'agira aussi de montrer quelles implications, autres que grammaticales, ces quatre critères peuvent avoir. Varron et Cicéron reflètent, dans leurs écrits, leur vision d'une même période historique : celle d'une République en mutation, vue à travers le regard de deux hommes appartenant au même milieu social. Quintilien, rhéteur du Haut Empire, se rattache tout naturellement au corpus pour trois raisons : la première, sa position historique, au sein d'un régime qui se présente comme continuité de la République plutôt que comme un nouveau régime brutalement imposé ; la seconde, c'est sa parenté intellectuelle avec Cicéron, dont l'influence sur l'œuvre de Quintilien a maintes fois été évoquée par les philologues<sup>10</sup>. Enfin, le traité pédagogique qu'est l'*Institution oratoire* transmet tout naturellement à la postérité des règles héritées du passé – et nous verrons dans quelle mesure elles le sont effectivement. Ce sont donc les conditions historiques qui, selon nous, lient ces auteurs, de même qu'un intérêt commun pour la langue latine, l'établissement de ses règles, et son enseignement.

Nous pouvons d'ores et déjà distinguer d'une part les critères dont la légitimité semble, à première vue, innée, et ceux dont la légitimité semble dépendre du contexte et est donc plus variable. Les premiers sont l'étymologie et l'analogie, regroupés sous le nom de *ratio* chez Varron comme Quintilien et, les seconds sont l'usage, l'autorité et l'ancienneté. Si nous avons souhaité commencer par la *ratio*, c'est parce que, bien qu'à première vue elle paraisse le critère principal à respecter pour former un discours correct, elle peut être remise en cause par les trois autres, comme l'indique Quintilien :

*Prima barbarismi ac soloecismi foeditas absit. Sed quia interim excusantur haec vitia aut consuetudine aut auctoritate aut vetustate aut denique vicinitate virtutum (nam saepe a figuris ea separare difficile est, ne qua tam lubrica observatio fallat, acriter se in illud tenue discrimen grammaticus intendat, de quo nos latius ibi loquemur ubi de figuris orationis tractandum erit.*<sup>11</sup>. Ce qui doit avant tout être

---

9. *Brut.* 140

10. Voir notamment Thomas J. Keeline, *The Reception of Cicero in the Early Roman Empire*, Cambridge University Press, 2018 ; E. Fantham, *The Roman World of Cicero's De Oratore*, Oxford University Press, 2004 ; Alan M. Gowing, *Empire and Memory - The Representation of the Roman Republic in Imperial Culture*, Cambridge University Press, 2005.

11. *Inst.*, I, 5, 5.

évités, ce sont les repoussants barbarismes et le solécisme ; mais, parce que parfois ces fautes sont excusées soit par l'usage, soit par l'autorité, soit par l'ancienneté ou bien parce qu'ils sont proches de qualités du discours (en effet, souvent il est difficile de les séparer des figures du discours), le maître, pour ne pas se tromper dans ces hasardeux préceptes, doit être très attentif à cette mince distinction, de laquelle nous parlerons plus quand il s'agira d'étudier les figures du discours.

Notre démarche visera non seulement à expliciter les enjeux de chacun de ces quatre critères, mais aussi à analyser leur complémentarité autant que la tension entre eux.

## 1.1 Comprendre le terme *ratio*

### 1.1.1 La constitution de la *ratio* comme outil conceptuel

Le terme *ratio* désigne chez Varron le procédé qui se trouve à la base de la formation des mots, et semble, à première vue, se distinguer des autres critères par sa constance et son « imperméabilité » au contexte. Ainsi, Varron écrit :

*Qua enim ratione in uno vocabulo declinare didiceris, in infinito numero nominum uti possis*<sup>12</sup>. Et en effet, le procédé par lequel on aura appris à décliner un mot, on pourra l'utiliser pour un nombre infini de noms.

Ce procédé est donc inévitablement lié à l'outil qu'est l'analogie, et le terme *ratio* se charge de ce fait d'une dimension tout à fait concrète : la *ratio* est le processus que l'on applique de manière systématique pour décliner ou dériver des mots latins. En cela, il est une résurgence du terme *proportio*, une traduction latine du grec ἀναλογία<sup>13</sup>, comme Varron l'illustre en VIII, 57 :

*Quae uocabula dicuntur a uerbis, fiunt ut a scribendo scriptor, a legendo lector[...] ; cum similiter dicatur ut ab amando amator, ab salutando salutator, < non est > a cantando cantator ; et cum dicatur lassus sum metendo ferendo, ex his uocabula non reddunt proportionem, quoniam non fit ut messor fertor.* Les mots qui sont

12. *Ling.*, VIII,5

13. cf. Francesca Schironi, « *Analogia, proportio, ratio* : Loan Words, Calques, and Reinterpretations of a Greek Technical Word », in L. Basset et al. (eds.), *Bilinguisme et terminologie grammaticale gréco-latine*, Leuven, Paris, Dudley (Mass.), Peeters, 2007, p. 321- 338, *op.cit.* p. 322-323 : « What about the Latins? The Latins inherited the Greek ἀναλογία in technical, scientific meaning and translated it with *proportio*. The evidence and the fullest account of this reception in its mathematical sense can be found in Cicero's *Timaeus* [...]. The same concept recurs in Vitruvius[...] ». Francesca Schironi retrace très clairement l'évolution du terme *proportio* et son usage grammatical en regard du terme grec ἀναλογία, tout en démontrant la particularité du terme latinisé *analogia* qui ne sert qu'à évoquer le phénomène de déclinaison, *op.cit.* p. 327.

faits à partir de verbes sont ceux comme *scriptor*, qui vient de *scribere*, *lector* de *legere* [...]; mais si, de la même manière on dit *amator* à partir d'*amare*, il n'existe pas de *cantator* qui viendrait de *cantare*; et, même si l'on dit « je suis fatigué de récolter (*metendo*) ou de porter (*ferendo*), les mots qui viennent de ces termes-là ne produisent pas de semblable relation, puisqu'on ne trouve pas *messor* ou *fertor*.

Dans ce système, l'analogie est l'outil privilégié pour mettre en œuvre le processus qu'est la *ratio*.

En outre de l'idée que le procédé est unique et répétitif, vient le fait que le terme *ratio* désigne aussi la relation entre deux mots – une relation, qui, parce qu'elle est systématique, accède au statut d'outil conceptuel. Ainsi, quand Roland G. Kent traduit le *De Lingua Latina*, il utilise bien le terme anglais « *relations* », comme en *Ling. X*, 36 :

*Quarum una quaeque ratio collata cum altera aut similis aut dissimilis. Parmi toutes ces relations, chacune est semblable ou différente d'une autre.*

De manière tout à fait naturelle, Varron fait glisser le concept de *ratio* de l'idée de processus applicable potentiellement à l'infini, au résultat de ce processus, qui est celui de produire des relations entre les mots, entre le mot souche et le mot rejeton, pour reprendre la métaphore varronnienne. Concrètement, cela signifie que le lien entre *amor* et *amori* est le même que celui entre *dolor* et *dolori*, même si la relation peut être identique comme différente selon les mots, et donc fondée sur la similitude (l'analogie) ou sur la différence (l'anomalie). De sa dimension potentiellement reproductible à l'infini, naît enfin l'idée de « système rationnel qu'est la langue », pour reprendre la formulation d'A. Garcea<sup>14</sup>.

La *ratio*, désormais synonyme de relation entre les mots, et une relation au cœur du système, avait donc toute latitude pour confirmer, chez Cicéron comme chez Quintilien, son statut de somme de ces relations, c'est-à-dire pour être pleinement synonyme de système linguistique. De fait, quand Cicéron utilise le terme, c'est bien en ce sens (nous y reviendrons *infra*) : la logique interne de la langue – et c'est à dessein que nous parlons de logique, puisque le terme porte en lui l'idée de liens, de cohérence qui préside au système de fonctionnement de la langue qu'est la *ratio*. Ainsi, en *Brut.* 258, il évoque César et son apport à la réflexion sur la langue : *De ratione loquendi accurratissime scripsit*, la *ratio loquendi* étant bien la logique qui prévaut à l'usage oral de la langue latine. C'est avec la même acception que Quintilien utilise le terme en précisant que le système se fonde sur l'analogie et, parfois, l'étymologie<sup>15</sup>.

14. A. Garcea, « *Consule ueritatem* : Cicéron, Varron et un chapitre de l'Histoire de la vérité à Rome », *Revue de métaphysique et de morale*, 2008/1, n°57, p. 93-110, p. 105.

15. cf. *Inst.*, I, 6, 1 : *Rationem praestat praecipue analogia, nonnumquam etymologia*.

Avec le traité de Quintilien, dans lequel la *ratio* se trouve au cœur d'une vision complexe de la correction linguistique – une vision complexe, qui, nous le verrons, est déjà d'actualité chez Varron et Cicéron, au moment où la réflexion scientifique sur la langue naît –, le terme de *ratio* acquiert enfin pleinement le statut d'outil conceptuel permettant de penser le fonctionnement de la langue et témoignant d'un « ordre rationnel<sup>16</sup> ». Ce processus n'est pas immédiat, comme nous venons de le démontrer. Toutefois, la dimension d'abord technique et concrète du terme ne donne pas naissance par hasard au concept abstrait que deviendra la *ratio* et qui s'incarnera dans la règle grammaticale. De fait, nous n'avons pas, jusqu'ici, évoqué la *ratio* en ce qu'elle peut avoir de prescriptif.

Or, le terme, qui est là pour insister sur la nécessité d'un ordre rationnel, fait écho à son pendant social et politique, qui apparaît déjà très nettement chez Cicéron. Ainsi, le concept est déjà chargé d'une dimension normative prescriptive quand il désigne le mode de vie des Romains, et la nécessité d'un mode de vie réglé. C'est ce qui apparaît en transparence dans les propos que tient Cicéron au sujet du philosophe, en *Tusc.*, II, 12 :

[...] *Philosophus in uitae ratione peccans hoc turpior est quod in officio cuius magister esse uult, labiturque artemque uitae professus delinquit in uita.* Le philosophe, quand il faute dans sa manière de vivre est d'autant plus honteux qu'il manque au devoir dont il se veut le maître et qu'il délaisse dans sa propre vie un mode de vie qu'il a pourtant enseigné.

La *ratio uitae* fait ici référence à un mode de vie, qui devrait être réglé de manière rationnelle et qui ne l'est pas<sup>17</sup>. Cette normativité est aussi présente dans les propos que tient Cicéron sur le droit et plus généralement le mode de vie, où la raison (*ratio animi*), la conscience des devoirs envers les Dieux (*ratio officii humani*) s'opposent à la barbarie<sup>18</sup>. La dimension normative du concept linguistique de *ratio* est bien présente en *De orat.* III, 40, où Cicéron refuse d'évoquer la *ratio dilucidi purique sermonis* : le terme devient nettement prescriptif et étonnamment concret – même si l'absence de développement sur ce qui compose cette *ratio* le relègue vite au rang

16. Selon l'expression employée par F. Schironi, « *Analogia, proportio, ratio* : Loan Words, Calques, and Reinterpretations of a Greek Technical Word », in L. Basset et al. (eds), *Bilinguisme et terminologie grammaticale gréco-latine*, Leuven, Paris, Dudley (Mass.), Peeters, 2007, p. 321- 338, p.333 : « *All of the usages are more or less related to the concept of a certain rational order.* »

17. Pour une étude des implications philosophiques du terme, voir E. Gavaille, « L'art de vivre chez Cicéron et Sénèque », *Diuina studia : mélanges de religion et de philosophie ancienne offerts à François Guillaumont*, Ausonius, 2018, p. 215-230.

18. Cicéron, *Inu.*, I, 2.. D'ailleurs, c'est dans le *De inuentione* que Cicéron fait le lien explicite entre l'éloquence et le mode de vie réglé, normé : ainsi, en *Inu.* I, 3 : *Ac mihi quidem hoc nec tacita uidetur ec inops dicendi sapientia perficere potuisse, ut homines a consuetudine subito conuerteret et ad diuersas rationes uitae traduceret. Age uero urbibus constitutis, ut fidem colere et iustitiam retinere discerent et aliis parere sua uoluntate consuescerent ac non modo labores excipiendos communis commodi causa, sed etiam uitam amittendam existimarent, qui tandem fieri potuit, nisi homines ea, quae ratione inuenissent, eloquentia persuadere potuissent ?*

d'abstraction pour le lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle –, et acquiert un sens quasiment identique à celui de règle : toutefois, cela ne signifie pas que les règles en question aient été déjà formulées<sup>19</sup>.

On peut donc retracer un peu plus aisément le cheminement du concept linguistique de *ratio* tel qu'il est utilisé par Quintilien. Ce dernier hérite de Varron l'application au domaine linguistique et technique, sur les aspects les plus fondamentaux de la langue (par opposition à Cicéron, qui évoque la *ratio dicendi* et applique le terme à l'éloquence sans en faire l'élément d'une théorie grammaticale). La polysémie du terme chez Varron, qui met en relief sa dimension systématique, rationnelle et reproductible, lui permet de devenir l'outil conceptuel permettant d'apprécier la langue comme système de relations entre les mots. Enfin, la dimension prescriptive du terme ne nous semble pas naître directement dans la linguistique, mais empruntée au principe d'ordre rationnel et donc légitime des choses – une affirmation portée par Varron –, selon un principe notamment utilisé par Cicéron pour évoquer le *mos*, l'ensemble des règles qui régissent une société civilisée. De ce fait, il apparaît que Varron et Cicéron jouent un rôle majeur dans la constitution de la *ratio* comme outil théorique et normatif, mais que la dimension normative et prescriptive du terme dans la théorie linguistique devient tout à fait évidente dans l'*Institution Oratoire*.

## 1.1.2 L'essence de la réflexion sur le système de la langue ?

### 1.1.2.1 La *Ratio* est-elle un critère de correction ?

Dans le système – *ratio* – que forme la langue selon Varron, le principe de *declinatio*, de déclinaison et de dérivation, par sa dimension potentiellement reproductible à l'infinie, se trouve au cœur d'une vision extrêmement cohérente – au sens étymologique – de la langue. Chaque mot pris individuellement est ainsi considéré dans sa relation aux autres mots, et l'outil qu'est l'analogie est l'outil permettant d'apprécier cette relation. Varron dessine donc un tissu de relations, qui forme lui-même le cadre général dans lequel l'antiquaire appréciera la notion de correction et d'incorrection de la langue. De ce fait, la place que prend le travail de Varron dans la pensée linguistique est cruciale : il ne dit pas seulement ce qui est juste ou faux – et nous verrons que la question est en réalité plus compliquée que cela –, il pose d'abord le fondement nécessaire pour que les questionnements sur la langue puissent advenir : ce fondement nécessaire réside dans le fait de considérer que la langue a une unité, une cohérence, une logique

---

19. Le seul traité qui pourrait l'avoir fait est la *Rhet. Her.*, dont la datation est sujette à débat : même si on considère le traité a été écrit en 86-83 a.C. comme G. Achard le suggère, rien ne dit que Cicéron y fait référence en particulier ici. Il nous paraît préférable de voir dans cette mention de la *ratio dilucidi purique sermonis* une émanation de la conscience d'un système linguistique rationnel.

interne, en un mot, une *ratio*. Il ne faudrait pas voir le terme uniquement comme l'émanation de la « réflexion scientifique sur la langue<sup>20</sup> » : nous souhaitons au contraire insister sur le fait que le terme *ratio* est un outil conceptuel qui est aussi la condition nécessaire de toute réflexion technique sur ce qui fait qu'une langue est correcte ou pas. De fait, pour se poser cette question, il faut déjà avoir conscience que la langue est... une. Ainsi, le concept de *ratio*, s'il n'est pas dans les critères de correction chez Varron (à l'inverse de chez Quintilien, et c'est un changement de perspective que nous évoquons *infra*), est ce qui subsume les critères de correction varronniens<sup>21</sup>.

C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre l'importance du phénomène de *declinatio* dans la réflexion varronnienne. Daniel J. Taylor a bien analysé la dichotomie entre *declinatio naturalis* et *declinatio uoluntaris*<sup>22</sup>, expliquant que le principe de déclinaison (puisque c'est ce que les exemples qu'il analyse évoquent) : ce qui nous intéresse précisément, c'est que cette classification approfondie du phénomène de *declinatio*, est en elle-même la marque de la volonté de mettre en place une analyse systématique de la langue latine ; la *declinatio* est le phénomène par lequel on crée de nouvelles relations ou l'on met en évidence les relations déjà existantes entre les mots. Daniel J. Taylor résume ainsi la différence :

« The process of *declinatio*, which is a linguistic universal and which enables language to create new items continuously, operates in two different ways. *Declinatio uoluntaria* refers to the process of word formation, derivational morphology, as whenever slave dealers give names to their human chattel [...]. *Declinatio naturalis* refers to the process of morphophonemic paradigmatic alternation, inflectional morphology, as exemplified by the declension of the slaves' names [...] and by the conjugation of verbs<sup>23</sup>. »

La classification que résume D.J. Taylor<sup>24</sup> prouve bien que Varron, dans son étude de la langue,

20. Nous reprenons ici l'expression de Bruno Rochette, « Les noms de la langue en latin », *Histoire, Épistémologie, Langage*, T. 31, Fasc. 2, 2009, p. 29 - 48, p. 29 : « À Rome, la réflexion scientifique sur la langue n'est guère antérieure au *De lingua latina* de Varron [...]. »

21. Diom. 439.16- 22 = Varro frg. 115 Goetz-Schoell : [*Latinitas*] constat . . . , ut adserit Varro, his quattuor, natura analogia consuetudine auctoritate.

22. Daniel J. Taylor, *Declinatio : a Study of the Linguistic Theory of Marcus Terentius Varro*, John Benjamins Publishing, 1974, p. 21sq. Taylor renvoie à Varron, *Ling.* VIII, 21-22 ; IX, 34 ; X, 15.

23. *op.cit.*, p. 22-23.

24. D. J. Taylor fait référence, page 23 du même ouvrage, aux mots utilisés pour penser les types de *declinationes*, et écrit ceci : « The basic dichotomy between *declinatio uoluntaria* and *declinatio naturalis* is further manifested throughout the *De lingua latina* by the oppositions between terms such as *impositio*, *uoluntas*, *inconstantia*, *historia*, *consuetudo*, *anomalia*, all of which are concerned with *declinatio uoluntaria*, and their contraries *declinatio* (specifically as inflection), *natura*, *constantia*, *ars*, *ratio*, *analogia*, respectively, all of which are concerned with *declinatio naturalis*. » Le relevé lexical des termes qui se rapportent aux deux types de *declinationes*, s'il est assez fidèle aux termes utilisés par Varron, nous semble être à prendre avec précaution : D.J. Taylor formule un peu vite une opposition entre la *consuetudo* et la *ratio* – un point sur lequel nous reviendrons

ne se contente pas de mettre en relief les relations des mots les uns avec les autres : il va même jusqu'à classer ces relations elles-mêmes, les intégrant elles aussi, en tant que telles, dans un système ; ce que Varron met au jour, c'est un appareil d'analyse de la langue entièrement nouveau, où le principe même des relations entre les mots est étudié : il ne s'agit pas seulement de constater que la langue fait système mais de créer l'appareil scientifique, technique, épistémologique pour penser ces relations<sup>25</sup>, ce que Marc Baratin et Françoise Desbordes formulent ainsi :

« [...] C'est le problème même de ces classifications qui est posé dans *La langue latine*. Leur multiplication dans ce texte, leur superposition parfois, et le soin de Varron à les commenter, pour les critiquer ou les justifier, révèlent en effet une préoccupation de fond : pour décrire la langue, il faut d'abord se donner les moyens théoriques de le faire, et par conséquent la question principale n'est pas de remplir les cases constituées par un classement, mais de trouver un classement pertinent vis-à-vis de son objet. Les classifications de *La langue latine* sont donc l'objet même de ce traité, dans la mesure où leur établissement est la condition, le fondement et l'essence de la description<sup>26</sup>. »

Le *De Lingua Latina* semble donc être à la fois la marque d'une prise de conscience de l'existence d'un système linguistique – c'est-à-dire de la *ratio* comme somme des relations entre les mots – mais aussi le lieu où cette *ratio* devient créatrice d'outils d'analyse et de compréhension du système linguistique lui-même<sup>27</sup>.

Le terme *ratio*, dans l'*Institution oratoire*, n'est toutefois pas nécessairement chargé des mêmes implications que dans le traité de Varron. En effet, alors que chez Varron le mot subsume

---

*infra* REF A PRECISER –. En outre, nous considérons que la *ratio*, en tant que système linguistique, intègre ce qui relève de la *natura*, de l'*inconstantia*, de l'*anomalia*, etc. Varron met au point un système complexe formé de relations différentes, et, comme nous le verrons, est bien loin de penser que ce système n'intègre pas d'irrégularités.

25. C'est ainsi que nous précisons l'affirmation de D.J. Taylor, *op.cit.* p. 115 : « Varro accounted for both the nature of language and the nature of grammatical inquiry ; he described the basic elements of language, the linguistic processes whereby these elements are manipulate, and the types of linguistic or grammatical analysis appropriate for these processes [...] ».

26. Marc Baratin et Françoise Desbordes, *L'analyse linguistique dans l'Antiquité classique*, Klincksieck, 1981, p. 39.

27. L'intérêt des écrits de Varron, et particulièrement du *De lingua latina* dépasse donc celui que Cicéron y voyait, qui remerciait Varron en ces mots en *Ac.* 2, 7 : *Tu uero, inquam, Varro bene etiam meriturus mihi uideris de tuis ciuibus, si eos non modo copia rerum auxeris ut effecisti, sed etiam uerborum.* (Quant à toi, dis-je, Varron, il me semble que tu seras bien méritant vis-à-vis de tes concitoyens si tu augmentes leur connaissance non seulement de toute la variété de ce qui existe, mais aussi des mots.). Sur ce passage, J.G.F. Powell parle de remerciements « patriotiques » faits à Varron, cf. « Dialogues and Treatises », in S. Harrison (ed.), *A Companion to the Latin Literature*, 2005, p.223-240, *art.cit.* p. 235. Évidemment, on ne peut que souscrire à cette analyse, mais il nous semble précisément que les mots ici écrits par la plume cicéronienne sont réducteurs quant à la portée du *De lingua latina*, dont l'intérêt n'est pas seulement l'objet auquel les méthodes scientifiques de Varron s'appliquent ni même les usages qu'il fait de ces méthodes, et en l'occurrence un usage en partie idéologique.

les critères de correction linguistique, et n'est donc pas, *stricto sensu*, un critère, Quintilien quant à lui cite la *ratio* parmi quatre critères qu'il désigne comme tels en *Inst.* 1, 6, 1 :

*Sermo constat ratione, uetustate, auctoritate, consuetudine.* Le langage se fonde sur le système rationnel<sup>28</sup>, l'ancienneté, l'autorité, l'usage.

On constate donc que le terme a changé de posture, entre Varron et Quintilien. Comment l'expliquer ? La première explication est d'ordre historique. Comme nous l'avons expliqué dans notre introduction générale<sup>29</sup>, Varron théorise le système linguistique et en crée les classifications. Il crée donc la *ratio* en tant qu'outil conceptuel. Quintilien écrit son *Inst.* dans un monde où Varron et Cicéron ont déjà théorisé la langue et l'art oratoire<sup>30</sup>. Sa réflexion ne naît donc pas *ex nihilo* mais intègre notamment les apports théoriques des deux hommes. Et de ce fait, il n'est pas étonnant que le statut de la *ratio* change : maintenant que le système est établi, que les outils de classification existent, Quintilien peut les intégrer à son traité pédagogique. Cela nous amène de fait à la deuxième explication, qui est d'ordre théorique : Varron et Quintilien n'ont absolument pas le même objectif (malgré des similitudes dans leurs idées, que nous évoquerons *infra*) : Varron crée les outils théoriques permettant d'apprécier la langue, avec un objectif clairement mémoriel et destiné à aiguïser le jugement du lecteur<sup>31</sup> ; si le *iudicium* est aussi au centre des propos de Quintilien, ce dernier offre avec *l'Inst.* un manuel pédagogique : il s'agit de conseiller ceux qui enseignent<sup>32</sup>. Par conséquent, il faut que le conseil s'appuie sur des bases fermes, il n'est plus temps de recréer des classifications pour le langage.

Et de fait, si l'on compare la théorie de Quintilien à celle de Varron, on remarque que ce dernier, d'après Diomède, fait reposer la *Latinitas* sur quatre critères : *natura, consuetudo, auctoritas, uetustas*. La *ratio* de Varron émane de la *natura* des mots : c'est bien la *natura* qui, pour reprendre les termes de P. Flobert, « guide l'homme pour l'imposition des noms<sup>33</sup> », et, comme nous le montrerons en 1.2.4<sup>34</sup>, le phénomène de *declinatio* et plus généralement l'analogie qui fonde le système sont une émanation directe de la nature du monde<sup>35</sup>, comme

---

28. J. Cousin, dans l'édition CUF du texte, traduit par « raisonnement ». C'est certes une traduction tout à fait littérale et qui selon nous renvoie bien aux procédés rationnels qu'il faut mettre en œuvre pour utiliser un langage correct, mais cela nous semble laisser de côté l'origine linguistique du terme *ratio* et l'idée qu'il s'agit d'apprécier le tissu de relations qui forme la langue. Quintilien fait ici référence à la qualité propre de la langue, qui est sa *ratio*, le système sur lequel elle est construite, alors que les trois autres critères renvoient à l'utilisation qui en est faite.

29. Cf. p. 7.

30. cf. J. Clackson, « Classical Latin », dans J. Clackson (éd.), *A Companion to the Latin Language*, 2011, p. 241 : « [...] A consensus appeared to have been reached over what constituted *Latinitas*. »

31. cf. *Ling.* X, 40, que nous analysons plus précisément CF RENVOI PAGiné au chap 5

32. cf. *Inst.* 1, 4, 17 : *Non enim doceo, sed admoneo docturos.*

33. P. Flobert, *Varron. La langue latine*, t. 2 - livre VI, CUF, 2003[1985], introduction, p.vi.

34. faire renvoi paginé

35. *Ling.* X, 51 : *Analogia fundamenta habet aut a uoluntate hominum aut a natura uerborum aut a re utraque. Voluntatem dico impositionem uocabulorum, naturam declinationem uocabulorum, quo decurritur sine doctrina.*

Varron l'indique en *Ling.* VIII, 3, où le terme de *natura* prend le sens très concret du terme dont le rapport analogique à un autre terme est évident :

*Declinatio inducta in sermones non solum Latinos sed omnium hominum utilis et necessaria de causa : nisi enim ita esset factum, neque dicere tantum numerum uerborum possemus (infinite enim sunt naturae in quas ea declinantur) neque quae didicissemus ex his quae inter se rerum cognatio esse appareret.* La déclinaison a été introduite dans le discours latin mais aussi dans celui de tous les hommes, car elle est utile et nécessaire : en effet, si cela ne s'était pas produit, nous n'aurions pas pu apprendre un tel nombre de mots (car les formes possibles dans lesquelles ils sont déclinés sont infinies) et, à partir de ceux que nous aurions appris, le rapport qu'il y a entre eux ne nous serait pas apparu.

Varron n'oppose donc pas *natura* et *ratio*, mais Quintilien occulte totalement le concept de *natura* parce que sa réflexion n'est pas d'ordre philosophique et ne porte pas sur la nature du langage. Comme le dit J. Cousin, « Quintilien ne remonte pas aux origines du langage : il en parle [...] en usager, en pédagogue<sup>36</sup> », et cette différence de posture peut tout à fait justifier le changement de termes et la constitution de la *ratio* en critère à part entière.

### 1.1.2.2 L'analogie au cœur d'un système complexe

Comme nous l'avons évoqué précédemment, la « multiplication des classifications », dans le *De Lingua Latina*, montre bien que le système, tel que Varron le conçoit, est intrinsèquement complexe, sans même parler des influences extérieures qui pourraient venir modifier ou contredire ce système.

À première vue pourtant, les mots latins se divisent bien entre correction et incorrection : à l'échelle globale, Varron inscrit bien la langue latine dans cette binarité en témoigne le terme *offendere*, qu'il utilise en *Ling.*, VIII, 7-8 :

*Qui si nonnumquam offendunt, non est mirum...* Et si certains fautes parfois, ce n'est pas étonnant...

Même si Varron analyse cette faute en expliquant qu'elle est due à un mauvais choix de mot au départ, qui contraint chacun à parler de façon fautive, il n'excuse en rien l'idée de manquement à la règle, et l'on trouve dans le livre IX le parallèle qu'il dresse entre la faute de langage et la faute de conduite, qui, elle, est punie<sup>37</sup> :

36. J. Cousin, *Quintilien. Institution oratoire*, t. 1 - livre I, CUF, p. 20.

37. L'assimilation entre langage et considérations politiques ou sociales existe aussi chez Quintilien, comme en *Inst.*, 8, 1, 2, que nous analysons plus particulièrement dans notre partie sur *Latine loqui*, voir notamment p. 61.

*An quo quis perperam consuerit quid facere in ciuitate, non modo non patiemur, sed etiam poena afficiemus, idem, si quis perpera consuerit dicere uerbum, non corrigemus, cum id fiat sine poena*<sup>38</sup> ? Alors, non seulement, nous ne supportons pas un homme qui a pris l'habitude de mal se conduire envers la cité, mais même nous le punissons, et nous ne corrigerions pas celui qui a pris l'habitude d'un langage fautif, cela serait possible sans qu'il ne subisse aucun châtement ?

Or, la caractérisation même de ce qui est correct ou incorrect ne va pas de soi, et il s'agit, en partie, de l'objet du *De lingua Latina* que de mettre au point cette caractérisation. L'instrument principal de la classification des mots est l'analogie, et une des questions que pose le *De lingua latina* est le poids de l'analogie dans le système qu'est la *ratio* : si l'on ne peut pas résumer la correction linguistique à ce qui est conforme au principe d'analogie, comment distinguer de manière ferme le correct et l'incorrect ? En posant cette question, Varron engage la pensée linguistique sur un terrain glissant, parce qu'il s'agit de mettre en évidence la complexité de la *ratio*, du système linguistique formé par les relations entre les mots.

Dans ce système, l'outil de base permettant d'appréhender les relations entre les mots est l'analogie. Elle a bien un statut fondamental dans la théorie de Varron, comme le montre le passage que nous évoquions *supra*, en *Ling.* VIII, 5 :

*Qua enim ratione in uno vocabulo declinare didiceris, in infinito numero nominum uti possis*<sup>39</sup>. Et en effet, le procédé par lequel on aura appris à décliner un mot, on pourra l'utiliser pour un nombre infini de noms.

Pourtant, le parallèle entre usages linguistiques et usages politiques et sociaux justifie précisément à la fois le besoin d'unifier la langue – et donc de créer un paradigme unique fondé sur l'analogie – et le besoin de lui laisser une certaine diversité – incarnée selon Varron par les formes relevant de la *consuetudo* : en *Ling.* IX, 5-6, Varron livre une réflexion sur le lien entre le peuple et les individus qui le forment, et résume en *Ling.* IX, 114, sa doctrine :

*Itemque cum ea non multo minus quam in omnibus uerbis patiatur uti consuetudo communis, fatendum illud quoquo modo analogiam sequi nos debere uniuersos, singulos autem praeterquam in quibus uerbis offensura sit consuetudo communis, quod ut dixi aliud debet praestare populus, alius e populo singuli homines.* Et de la même manière, puisqu'il est permis par l'usage commun [de suivre l'analogie] dans presque tous les mots, il faut admettre que nous devons, en tant que peuple (*uniuersos*), suivre le principe d'analogie, et qu'individuellement (*singulos*) nous

38. *Ling.* IX, 8.

39. *Ling.*, VIII, 5.

devons aussi le faire, excepté pour les mots dont l'usage commun constitue une offense [à la langue]; comme je l'ai dit, le cas des individus est une chose, celui de la communauté une autre.

La tolérance envers les formes qui constituent une faute selon le principe d'analogie est accordée en vertu de la diversité acceptable chez les individus, ce qui ne remet pas en cause la nécessité d'un modèle et d'un idéal unique. D. Spencer formule ainsi cette réalité :

« Readers already know that crimes against language should be avoided because they are deeply associated with crimes against the community, and, as Varro re-emphasizes, the people as a whole (*populus*) need a paradigm that delivers a unifying practice, but when broken down to and individual level there remains a need for (appropriate) diversity<sup>40</sup>. »

De ce fait, l'anomalie, c'est-à-dire les formes rendues acceptables par leur usage même ne constituent pas des fautes, et ne remettent pas en cause le paradigme fondé sur l'analogie. Précisément, ces formes a-normales mais acceptables constituent une partie de la *ratio* en ce qu'elles créent un autre paradigme. On pourrait donc résumer la doctrine de Varron avec la formule suivante : *Ratio*<sup>41</sup> = *Analogia*<sup>42</sup> + *consuetudo communis*<sup>43</sup>.

Toutefois, dans ce système complexe, le correct et l'incorrect existent toujours, et précisément, le paradigme fondé sur l'analogie constitue une base pour appréhender cette binarité inhérente au langage, d'après Varron, et, chose qui peut paraître contradictoire avec nos précédents propos (et surtout ceux de Varron), la *consuetudo* apparaît bien rangée du côté de l'inacceptable en *Ling.* IX, 7 :

*Despiciendi sunt qui potiozem dicunt oportere esse consuetudinem ratione.* Ceux qui disent que l'habitude doit l'emporter sur la règle méritent le mépris.

Comment résoudre ce qui apparaît comme un paradoxe ? Il faut selon nous comprendre que la tournure opérante est *potiozem oportere*. Comme nous l'avons vu, Varron ne disqualifie pas les tournures a-normales ancrées dans l'usage, mais il méprise ceux qui érigent l'utilisation de ces tournures en principe, en règle : la doctrine que défend Varron est celle de la primauté de la règle sur l'usage, ce qui n'exclut pas l'utilisation effective de tournures a-normales. L'anomalie n'est

40. cf. Diana Spencer, *Language and Authority in De lingua latina : Varro's Guide to being Roman*, Wisconsin University Press, 2019, p. 256.

41. Système linguistique.

42. Formes fondées sur l'analogie.

43. Formes fondées sur l'analogie ou formes qui ne respectent pas le principe d'analogie mais dont l'utilisation est nécessaire, cf. *Ling.* IX, 18 : *Quare qui ad consuetudinem nos uocant, si ad rectam, sequemur : in eo quoque enim est analogia ; si ad eam inuitant quae est deprauata, nichilo magis sequemur, nisi cum erit necesse, sequam in ceteris rebus mala exempla : nam ea quoque, cum aliqua uis urget, inuiti sequemur.*

donc pas nécessairement au cœur de l'incorrection mais au cœur d'une autre partie du système linguistique, fondé sur l'irrégularité, qui permet de comprendre plus avant le fonctionnement de la langue<sup>44</sup>, mais qui n'est pas, contrairement à l'analogie, un principe fondateur de la correction linguistique. Il introduit donc une dichotomie supplémentaire entre l'*anomalía*, qui relève de la *bona consuetudo* et la faute, qui relève de la *mala consuetudo*<sup>45</sup>. Roland G. Kent résume ainsi l'objet des livres VIII à X du *De lingua latina* :

« Le livre VIII présente les arguments contre l'existence de l'analogie, le IX ceux pour son existence, et le X la solution de Varron quant à ces sources contradictoires, avec sa décision : favoriser l'analogie.<sup>46</sup> »

Or, nous trouvons que cette dernière affirmation gagnerait à être nuancée. Ainsi, si Varron suppose bien que l'analogie devrait *a priori* guider le langage, il n'est pas sans énumérer les cas où ce n'est guère souhaitable : en *Ling.* X, 79-80, Varron rappelle le statut particulier des mots invariables ; en X, 82, il évoque le cas des mots qui, à l'oral, sont défectifs voire indéclinables, puis

44. Cf. R. Ferri et P. Probert, « Roman Authors on Colloquial Languages », dans E. Dickey, *Colloquial and Literary Latin*, Cambridge, 2010, p. 38, à propos de l'anomalie : « Starting with Varro, for whom *consuetudo* helps to resolve conflicts between analogy and anomaly, *consuetudo* is also advocated to establish a linguistic norm, although *consuetudo mala* or *depravata* can be considered no foundation for correct usage. »

45. Si ce n'est la constitution de l'analogie comme principe permettant de fonder la formation des mots et comme outil privilégié de la constitution d'une *ratio*, Varron en reste à l'observation des faits de langue ; et si ses propos sont tout à fait prescriptifs en ce qui concerne l'analogie du moins, il n'en est pas à établir une théorie permettant de classer les partisans de l'analogie ou de l'anomalie. Il nous semble qu'entrer dans ce type de considérations dénature le travail de Varron, dont l'intérêt est de trouver la manière d'aborder la langue qui soit la plus fidèle possible à celle-ci. Cf. James Clackson, « Classical Latin », *A Companion to the Latin Language*, 2011, p. 236-256, p. 239 : « Although it may be tempting to arrange individuals on either side of the anomaly and analogy divide, numbering Stilo, for example, among the anomalists and Sisenna among the analogists, we cannot know for certain. It may be significant that Varro nowhere specifies any single Roman as an analogist or anomalist, but rather refers generally to the two positions ad ideal poles [...] Varro can position himself as a reasonable and realistic occupant of the centre ground. In the absence of clear evidence, we do not know of any individual who employed a *Latinitas* constructed entirely and consistently on theoretical principles. ». Ainsi, nous ne pouvons guère soutenir l'affirmation de D. Blank qui évoque la mise en scène par Varron d'un débat entre analogistes et anomalistes, débat qui serait à la source, cf. D. Blank, « Analogy, Anomaly and Apollonius Dyscolus », dans S. Everson (dir.), *Language*, Cambridge University Press, 1994, p. 149-165, p. 152 : « [...] He staged a debate between these two sides [*l'auteur évoque ici l'anomalie et l'analogie*], ascribed each side to one of two 'opposing schools' of grammatical thought, and interposed himself in his tenth book to save the day by showing the way to a reconciliation of the two camps [...] ». D. Blank évoque ensuite (p. 153) Varron comme « the only source for anomaly as a general structural principle of language ». Or, rien ne dit dans le *De lingua latina* que l'anomalie est un principe qui structure la langue. Au contraire, nous souhaitons insister sur le fait que seule l'analogie est vue comme un principe, un outil fondateur. L'anomalie relève, elle, du constat et de l'habitude en ce qu'elle a d'acceptable ; et le fait que Varron « mette en scène » ce débat inexistant ne nous paraît pas non plus si évident. Sur l'idée que le débat entre analogistes et anomalistes n'a pas d'existence prouvée, voir D.J. Taylor, *Declinatio : a Study of the Linguistic Theory by Marcus Terentius Varro*, John Benjamins Publishing, 1974, en particulier pages IX et X de l'introduction : « This of course is a matter of interpretation, but I myself view that the analogy/anomaly issue, whether real or imaginary, as one external factor which precludes an effective appreciation and understanding of Varro's theory of language [...]. In short, on the descriptive level I consider the analogy/anomaly quarrel a smokescreen. »

46. *Varro. On the Latin Language*, Volume I : Books 5-7. Translated by Roland G. Kent. Loeb Classical Library 333. Cambridge, MA : Harvard University Press, 1938, *op.cit.* p.x (introduction) : « VIII. gives the arguments against the existence of Analogy, IX. those in favour of its existence, X. Varro's own solution of the conflicting views, with his decision in favour of its existence ».

des mots qui, même s'ils se déclinent, ne semblent entrer dans aucun système analogique, et enfin des mots qui, si on les compare, ne suivent pas la même déclinaison. Contrairement à ce qu'écrivait R.G. Kent, nous trouvons que Varron est ici particulièrement fin et nuancé dans ses propos, et que l'exploration des possibilités de la langue se fait sans écarter une théorie linguistique particulière (ici, le principe d'anomalie, d'irrégularité)<sup>47</sup>. En d'autres termes, l'analogie est un principe valable *a priori* mais qui n'implique absolument pas l'élimination des anomalies, dans la pratique.

Dans le système dont Quintilien témoigne, la position de l'analogie est assez différente, et nous reviendrons sur le statut de l'analogie *supra*<sup>48</sup>.

### 1.1.3 Circonscrire la *ratio*

#### 1.1.3.1 Correction et incorrection dans le système linguistique

Revenons plus en détail sur le concept de faute, de tournure incorrecte. Dans le système mis au point par Varron où l'analogie joue un rôle central, est faux tout ce qui ne suit pas le principe d'analogie : ainsi en *Ling.* IX, 18, c'est le critère discriminant qui permet de dire si un usage est acceptable ou pas :

*Quare qui ad consuetudinem nos uocant, si ad rectam, sequemur : in eo quoque enim est analogia ; si ad eam inuitant quae est deprauata, nihilo magis sequemur, nisi cum erit necesse, quam in ceteris rebus mala exempla : nam ea quoque, cum aliqua uis urget, inuiti sequemur.* Par conséquent, ceux qui nous demandent de suivre l'usage, nous les suivrons, si c'est un usage correct : en effet dans l'usage correct réside l'analogie ; mais s'ils nous invitent à nous laisser aller à un usage irrégulier, sauf nécessité, nous ne devons pas le suivre plus que nous ne suivons de mauvais exemples dans d'autres domaines.

Dans la classification livrée par Varron, la faute est ce qui est en dehors de la *ratio*, c'est-à-dire ce qui ne relève ni de l'analogie ni de la *bona consuetudo*, et il ne faudrait pas croire que la classification complexe mise au point par Varron équivaut à relativisme qui conduirait à penser que tout est plus ou moins juste et que tout terme est légitime. La faute est, de prime abord, l'apanage des mots qui se situent dans la *consuetudo deprauata*, dans l'usage ne respectant pas le principe d'analogie, et dont l'utilisation n'est pas nécessaire.

47. Varron, qui lie son œuvre à celle de Chrysippe, accorde donc la primauté à ce que Diogène Laërce nomme « usage technique » par opposition à l'usage « ordinaire », cf. Diogène Laërce, *Vies des philosophes illustres*, VII, 59 : Ἑλληνισμὸς μὲν οὖν ἐστὶ φράσις ἀδιάπτωτος ἐν τῇ τεχνικῇ καὶ μὴ εἰκαίᾳ συνηθείᾳ. L'hellénisme consiste à s'exprimer sans faute, en respectant un usage technique et non l'usage ordinaire. Trad. J.-B. Gourinat.

48. cf. p. 48 de cette thèse.

La pierre d'achoppement du raisonnement est ici l'idée de nécessité. Mais il ne faut pas en déduire que la *consuetudo deprauata* doit être relativisée. Varron, au contraire, livre ici une définition qui relève du principe : même si on peut parfois être conduit à de mauvaises actions ou de mauvais choix, cela ne signifie pas qu'ils ne sont pas mauvais. De la même manière, pour ce qui relève du langage, même si on peut parfois utiliser des termes qui contreviennent au principe d'analogie, cela ne signifie pas qu'ils ne sont pas incorrects. Sur le plan théorique, la classification du correct et de l'incorrect paraît donc simple.

Comment concilier cela avec la définition que nous donnions de la *ratio* varronienne ? Si tout ce qui est hors de l'analogie intègre la *consuetudo deprauata*, cela signifie-t-il que la *ratio* intègre aussi l'incorrect ? Il faut précisément revenir à la définition de la *ratio* et éviter de l'assimiler à la correction ; si on définit le terme comme l'outil permettant d'apprécier le système linguistique, alors il contient nécessairement autant les régularités que irrégularités. Et en effet, cela semble clair pour Varron qui évoque en ces termes la faute grammaticale en *Ling. IX*, 112 :

*Qui dicit hoc monti et hoc fonti, cum alii dicant hoc fonte et hoc monte, sic alia quae duobus modis dicuntur, cum alterum sit uerum, alterum falsum, non uter peccat tollit analogias, sed uter recte dicit confirmat; et quemadmodum is qui peccat in his uerbis, ubi duobus modis dicuntur, non tollit rationem cum sequitur falsum, sic etiam in his quae non duobus dicuntur, si quis aliter putat dici oportere atque oportet, non scientiam tollit orationis, sed suam inscientiam denudat.* Celui qui dit *monti* et *fonti*, alors que d'autres disent *fonte* et *monte*, tout comme d'autres mots qui sont utilisés dans les deux formes, l'un étant vrai, l'autre faux, celui qui se trompe ne détruit pas l'analogie, mais celui qui parle correctement la renforce ; et de même que celui qui fait une faute de langage, quand les deux formes sont utilisées, ne remet pas en cause la règle quand il suit le mauvais usage, de même, dans les cas où les deux formes ne sont pas utilisées, si quelqu'un pense qu'il faut dire autrement que la réalité, il ne remet pas en cause la science du discours, mais dévoile sa propre ignorance.

La faute, due à l'usage, ne remet pas en cause la règle, mais permet de la renforcer, et même, dirons-nous, de la mettre en évidence : ainsi, dans les cas où deux formes seraient utilisées pour un même mot, l'analogie, avec d'autres mots du même type, permet en effet de montrer quelle est la bonne solution. Nous notons la forte polarisation du discours de Varron, entre le vrai et le faux : le parallélisme *alterum uerum...alterum falsum* met bien en valeur l'opposition

entre le vrai et le faux, et les mots qui évoquent l'idée de vérité et de fausseté émaillent tout le discours : quand ce n'est pas *uerum* et *falsum* qui s'opposent, ce sont *peccat* et *recte dicit*. Varron semble donc vouloir transmettre une vision manichéenne de la langue latine, des repères *a priori* intangibles, et la conviction que le latin est un système clair et aux cadres fermes.

Or, il n'est pas anodin, selon nous, que la démonstration de Varron se fasse sur l'ablatif d'un mot (en l'occurrence *mons*, *montis*, *m*), ce *sextus casus*<sup>49</sup>, comme il le nomme, propre au latin<sup>50</sup>. En effet, s'il veut démontrer l'importance de l'analogie pour la langue latine, il est intéressant de le faire sur un cas pour lequel le grec ne serait d'aucune aide, sur lequel le grec n'aurait aucune influence, et un cas qui, à lui seul, marque la particularité de la langue latine, alors même que le phénomène de flexion des mots ne lui est pas réservé. De là à imaginer une forme d'*aemulatio* par rapport à la langue grecque, utilisée et dont les préceptes grammaticaux sont, du moins chez les Romains, assez figés, il n'y a qu'un pas. Des siècles plus tard, la langue latine se trouvera en position de rivale par rapport à une langue française en émergence, bien peu théorisée, et dont la promotion et l'explication seront prises en charges par... les poètes de la Pléiade.

Il devient assez clair que Varron essaie ici de formuler des principes relatifs au système de la langue latine, et que la manière dont ces principes se heurtent au réel, à l'usage effectif de la langue, ne fait que les renforcer, précisément parce que la *ratio* varronienne n'est pas la correction intangible du discours mais l'alchimie entre les régularités fondatrices du système et les irrégularités qui émaillent son usage réel<sup>51</sup>.

49. *Ling.* X, 62 : *Sin ab singulari quis potius proficisci uolet, initium facere oportebit ab sexto casu, qui est proprius Latinus* : si quelqu'un veut partir d'un mot singulier, il faudra que ce soit du sixième cas, qui est spécifiquement latin.

50. Concernant l'origine obscure du terme *ablatiuus*, cf. James Clackson, « The forms of Latin : Inflectional Morphology », in *A Companion to the Latin Language*, Wiley-Blackwell, 2011, p.105-117, *op.cit.* p.106 : « [...] the term *ablatiuus* for this case is first attested at Quintilian *Inst.* I, 4, 26, who is aware that it has wider uses, but the name probably goes back earlier [...] (Le terme *ablatiuus* pour ce cas est attesté pour la première fois chez Quintilien en *Inst.* I, 4, 26, qui est conscient que ce mot a des usages plus élargis, mais le nom remonte probablement plus loin.)

51. Nous touchons ici à la distinction entre la langue, cet ensemble de signes propice à la classification, et le langage, qui renvoie à la manière dont cet ensemble de signe est utilisé. Cf. F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, 1995<sup>[1916]</sup>, p. 25 : « [...] *Il faut se placer de prime abord sur le terrain de la langue et la prendre pour norme de toutes les autres manifestations du langage.* En effet, parmi tant de dualités, la langue seule paraît être susceptible d'une définition autonome et fournit un point d'appui satisfaisant pour l'esprit. Mais qu'est-ce que la langue ? Pour nous elle ne se confond pas avec le langage ; elle n'en est qu'une partie déterminée, essentielle, il est vrai [...] Pris dans son tout, le langage est multiforme et hétéroclite ; à cheval sur plusieurs domaines, à la fois psychique, physiologique et psychique, il appartient encore au domaine individuel et au domaine social ; il ne se laisse classer dans aucune catégorie des faits humains, parce qu'on ne sait comment dégager son unité. La langue, au contraire, est un tout en soi et un principe de classification. ». Varron semble implicitement faire cette distinction, puisqu'il différencie les principes qui créent la norme linguistique, et l'utilisation qui en est faite et qui peut déroger à ces principes ; une telle distinction peut permettre de mieux comprendre l'apparente complexité des classifications de Varron. La distinction apparaît plus nettement en *Ling.* X, 74, où Varron sépare clairement la *natura uerborum* de l'*usus loquendi*.

La correction et l'incorrection peuvent être appréciées selon deux paradigmes : le latin et le non latin d'une part, le bon latin et le mauvais latin d'autre part. C'est la *natura* permet d'isoler le latin du non-latin, et l'*analogia* permet d'isoler le mauvais latin du bon latin, si l'on en croit les fragments de Varron transmis par Diomède<sup>52</sup>. ' L'idée est en tout cas de distinguer ce qui fait partie du système qu'est la langue latine<sup>53</sup>.

Ainsi, Varron essaie ici de transmettre une vision systématique de la langue, et la *ratio*, incarnée dans l'analogie, est le principe qui régit tout ce système, un système dont Varron souhaite montrer la cohérence, mais aussi la particularité par rapport au grec. Ce principe trouve même son application en miroir pour tout ce qui n'est pas « usité », comme le résume Carlos Lévy : « il faut employer des termes inusités pour exprimer des réalités qui le sont tout autant<sup>54</sup> ». Nous sommes bien à la fois dans l'idée qu'il faut préserver un système de la langue, et à la fois dans l'idée que ce système n'existe que dans la réflexion quant à l'adéquation entre mot et chose.

### 1.1.3.2 La *ratio*, grande absente des traités cicéroniens ?

Avant de nous intéresser précisément aux composantes de la règle, quand il s'agit de bien parler, selon Cicéron, il nous faut déjà rappeler que, contrairement à Varron et même Quintilien, qui abordent de manière très technique la question du *Latine loqui*, Cicéron se situe non pas dans les considérations « basiques<sup>55</sup> » de correction du langage<sup>56</sup>, mais dans ce qui, en plus de

52. Diomède, GL I 439,17-30 : *Natura uerborum nominumque inmutabilis est, nec quicquam aut minus aut plus tradidit nobis quam quod accepit. Nam si quis dicat 'scrimbo' pro eo quod est 'scribo,' non analogiae uirtute sed naturae ipsius constitutione conuincitur. Analogia sermonis a natura prodicti ordinatio est secundum technicos, neque aliter barbaram linguam ab erudita quam argentum a plumbo dissociat.* La nature des verbes est des noms ne peut pas changer, et ne nous a rien transmis de plus ou de moins que ce qu'elle a reçu. En effet, si quelqu'un dit *scrimbo* à la place de *scribo*, il est convaincu de faire une erreur, non pas par la force de l'analogie, mais pas la nature même du mot. L'analogie dans le discours révélée par la *natura* est l'arrangement des mots selon les grammairiens, et l'on ne saurait distinguer la langue barbare de la langue érudite autrement que l'on distingue l'argent du plomb.

53. Pour une étude synthétique des concepts de *ratio*, *consuetudo* et *auctoritas* de Varron à Saint Augustin, voir Vivien Law, « *Auctoritas, consuetudo and ratio in St Augustine's Ars grammatica* », in *De Ortu Grammaticae : Studies in Medieval Grammar and Linguistic Theory in Memory of Jan Pinborg*, éd. Geoffrey L. Bursill-Hall, Sten Ebbesen et E.F.K. Koerner John Benjamins Publishing, 1990, p. 191-207.

54. Carlos Lévy, « Cicéron, le moyen platonisme et la philosophie romaine : à propos de la naissance du concept latin de *qualitas* », *Revue de métaphysique et de morale*, 2008, Vol. 1, n° 57, p. 5-20, *op.cit.* p. 13. Carlos Lévy s'appuie, pour formuler cela, sur Cicéron, *Académiques*, I, 25, où Cicéron reproduit le discours de Varron : *ut in rebus inusitatis, quod Graeci ipsi faciunt a quibus haec iam diu tractantur, utamur uerbis interdum inauditis/*

55. On différencie ainsi, à la lecture de *De orat.*, 3, 38, les vertus fondamentales que sont la pureté et la clarté, des vertus supérieures que sont l'ornement et le *quod decet*. Nous commentons ce passage à la page 38.

56. cf. M. Díaz y Díaz, « *Latinitas : sobre la evolución de su concepto* », *Emerita*, 1, 1951, p.35 - 50, p.40, note même que le terme de *Latinitas*, avec l'acception technique de la *Rhet. Her.*, n'est pas utilisé par Cicéron si ce n'est dans deux passages : « Cicerón conoce la palabra y su concepto, por lo menos tal como figura en la *Rhet. Her.*, y sin embargo es curioso que él, cuyo papel en la formación del latín literario es realmente singular, sólo dos veces emplea esta palabra, que aparentemente tanta razón tenía de figurar con los debidos honores en sus discusiones. Más aún, las dos veces que se puede leer en sus obras, no se trata de estudios que pudiéramos llamar técnicos, sino en dos cartas íntimas a su amigo Attico [...]. »

celles-ci, fait la différence entre un bon orateur et un mauvais orateur. Les règles fondamentales de *Latinitas* ne sont donc clairement pas dites, pour la simple et bonne raison que Cicéron, en bon orateur, ferait injure à son auditoire – et à sa propre fonction – en les exposant. Ainsi, la forme même du dialogue fictif tend à présenter le *De orat.* comme une œuvre littéraire, loin du manuel pédagogique. Cela tient en particulier au contexte politique et social de l'écriture du *De orat.* : dans ce traité *post reditum*, Cicéron fait aussi œuvre politique, et il est crucial, pour lui, de ne pas diminuer sa *dignitas* en passant pour un *grammaticus*<sup>57</sup> – ce qui, au passage, le renverrait à un rang social bien inférieur à celui de l'ancien consul qu'il est ; cette lecture politique est rendue possible dès le début du traité. Ainsi en *De orat.*, I, 6-8, Cicéron compare l'importance de l'orateur à celle du général et à celle du sénateur, et met ainsi en relief la place et l'importance concrète de l'orateur dans la *res publica*<sup>58</sup>. En d'autres termes, le *De orat.* doit mettre en scène un homme d'action, ce que le rhéteur peut être, mais pas un *grammaticus* dont l'enseignement ne concerne que les enfants.

C'est peut-être comme cela que l'on peut comprendre cette remarque en *De orat.*, III, 38 :

*Atque eorum quidem, quae duo prima dixi, rationem non arbitror expectari a me puri dilucidique sermonis. Et, de ces deux qualités que j'ai nommées auparavant, à savoir la pureté et la clarté du discours, je pense que l'on n'attend pas de moi que j'en expose la règle.*

La question de la pureté – que nous comprenons comme le fait d'éviter la faute –, et de la clarté semblent donc être rapidement évacuées : tout orateur doit au moins maîtriser cela s'il veut se prétendre digne de ce nom. Cicéron insiste toutefois sur la nécessité de parler un latin correct, comme le fondement de tout discours :

*Neque enim conamur docere eum dicere qui loqui nesciat, nec sperare qui latine non possit hunc ornate esse dicturum, neque uero, qui non dicat non intellegamus, hunc posse quod admiremur dicere.* En effet, nous ne songeons pas à apprendre à

57. cf. Quint., *Inst.* XII, 11, 6 : *Nemo enim minui uelit id in quo maximus fuit. Quid porro est honestius quam docere quod optime scias? Sic ad se Caelium deductum a patre Cicero profitetur; sic Pansam, Hirtium, Dolabellam in morem praeceptoris exercuit cotidie dicens audiensque.* Dans ce passage, Quintilien montre bien que le *mos praeceptoris* n'est pas abhorré de Cicéron, mais il est lié à la posture du rhéteur et non du *grammaticus*. Contrairement à l'enseignement délivré par ce dernier, celui du *rhetor* reste plus proche de l'action, plus proche de la politique. En d'autres termes, ce n'est pas l'enseignement que refuse Cicéron, c'est l'enseignement de vertus fondamentales qui le conduiraient à évoquer un objet destiné aux enfants, pas aux futurs orateurs.

58. Sur ce point, voir G. Achard, « Pourquoi Cicéron a-t-il écrit le *De oratore* ? », *Latomus*, t. 46, Fasc. 2, 1987, Société d'Études Latines, p. 318-329, en particulier p. 322 sq : « Cicéron montre en effet sans cesse l'orateur tenant le gouvernail de la *res publica* ; il rappelle dès le prologue que Scaevola, Crassus et Antoine, tous trois orateurs de talent, sont des personnages consulaires.. Les interlocuteurs du dialogue eux-mêmes campent plus souvent l'orateur devant le peuple ou le Sénat que dans des causes judiciaires [...]. Mais il y a plus : Crassus, sans recevoir de démenti durable, affirme hautement, tout au long du *De oratore*, le rôle politique primordial de l'orateur. En I, 33, c'est l'orateur qui fonde la cité et qui y fait régner le droit. »

celui qui ne sait pas parler, comment prononcer un discours, ni à espérer que celui que soit incapable de cela sache orner son discours, et enfin, celui que nous ne comprenons pas quand il prononce un discours, celui-là nous ne songeons pas qu'il soit capable de prononcer quoi que ce soit qui fût digne de notre admiration.

La hiérarchie est donc claire : parler un latin correct, puis, savoir orner son discours de figures. En d'autres termes, se faire comprendre, puis créer l'adhésion du public. C'est l'occasion pour Cicéron de créer une dichotomie entre deux termes : *dicere* et *loqui*. Le second, verbe intransitif, semble faire référence à une pratique quotidienne du langage, au simple usage de mots, alors que le premier, qui réclame, sauf ici puisque c'est le sens absolu qui est utilisé, des compléments d'objet, fait référence à la pratique de l'orateur, qui vise à faire passer un message, à partager les vues de l'orateur sur un sujet et à emporter l'adhésion de son auditoire. Ce sont manifestement des critères stylistiques qui permettent de passer de l'un à l'autre, en témoigne le terme *ornate*. Et, en effet, c'est bien, dans sa perspective, l'ornement du discours qui devient un critère du *Latine dicere* : la perspective cicéronienne, proprement rhétorique, explique ce décalage – un point commun avec Quintilien – et nous engage déjà à réévaluer l'idée de « bien parler ». Il faut donc passer de l'idée de *Latinitas* à celle de *Latine loqui* et *Latine dicere*<sup>59</sup>. En un mot, Cicéron ne s'occupe pas de *Latinitas*.

Toutefois, plusieurs passages nous permettent de penser que Cicéron a bien conscience de l'aspect systématique de la langue, et que l'idée qu'il se fait de la correction est précisément liée à cet aspect systématique. En effet, il indique bien l'existence d'une *ratio* sans la détailler du tout<sup>60</sup>. De ce fait, on comprend mieux que les questions relatives à la *Latinitas* et particulièrement à la *ratio* soient évacuées comme elles le sont en *De orat.* III, 40 :

*Atque, ut Latine loquamur, non solum uidendum est, ut et uerba efferamus ea, quae nemo iure reprehendat, et ea sic et casibus et temporibus et genere et numero conseruemus, ut ne quid perturbatum ac discrepans aut praeposterum sit, sed etiam lingua et spiritus et uocis sonus est ipse moderandus.* Et pour parler latin, il ne faut pas seulement veiller à prononcer des mots que personne ne puisse à juste titre nous reprocher, et donc il ne faut pas seulement veiller à conserver les bons cas, temps, genre et nombre des mots, de sorte que rien ne manque de régularité ni ne heurte la concordance, mais il faut aussi maîtriser sa langue, son souffle, le son de sa voix même.

59. Cf. chapitre 3 de cette thèse.

60. Voir aussi *Brutus* 258 : *Solum quidem, inquit ille, et quasi fundamentum oratoris uidet locutionem emendatam et Latinam [...]* ; *De orat.* III, 151-152 : *in quo non magna laus est uitare uitium ? quamquam est magnum ? uerum tamen hoc quasi solum quoddam atque fundamentum est [...]*.

Tout en renvoyant ce qui relève de la *ratio* à sa place – une place qu’il refuse d’évoquer plus avant –, Cicéron nous offre ici l’énumération de quatre faits de langue : les cas, les temps, les genres et les nombres. Le point commun de ces quatre faits est qu’ils concernent les variations des mots, et en particulier les noms, les verbes, les adjectifs, et Cicéron renvoie ici à ce que Varron appelle *declinatio naturalis*, dont D.J. Taylor rappelle la définition :

« *Declinatio naturalis* is Varro’s term for inflectional morphology, the morpho-phonemic component of grammar, and it designates the paradigmatic alternation of verbs as well as nouns<sup>61</sup>. »

Sans jamais le dire, Cicéron semble donc adhérer à l’idée que ce qui fonde la correction, c’est le système rationnel, et que ce système rationnel est fondé sur des processus que l’on peut répéter (et qui font varier les noms d’une manière prévisible et reproductible). Cicéron insiste non seulement sur la cohérence interne de la langue, en énumérant toutes ces variations, mais insiste aussi sur la cohérence des énoncés qui est produite grâce à l’application de ces variations, puisqu’elles évitent que l’énoncé soit *discrepans* ou *praeposterum*, deux termes qui désignent le défaut d’accord ou de concordance des temps. Ce qui est patent ici, c’est que même pour celui dont ce n’est pas la préoccupation première, le système rationnel de la langue est au fondement de la pensée linguistique. Le fait qu’il ne développe pas les caractéristiques de ce système s’explique par l’objet même de ces traités : il n’écrit pas sur la langue latine, ni n’enseigne. De ce fait, la langue latine est un outil qu’il faut maîtriser, mais pas une fin en soi ni un objet d’étude.

Plus qu’une simple conscience de l’existence d’un système linguistique, il nous semble important de montrer que Cicéron pousse la réflexion linguistique, certes en l’appliquant à la rhétorique, mais la pousse tout de même jusqu’à aborder des sujets qui, de son aveu même, concernaient le *grammaticus* : en cela, les paragraphes 149 à 159 de l’*Orator*, en particulier, sont remarquables, dans l’œuvre de Cicéron, par la précision avec laquelle ils analysent les faits de langue, que ce soit pour évoquer la question du hiatus<sup>62</sup>, les contractions de voyelles<sup>63</sup>, la contraction de certains génitifs en *orum*<sup>64</sup>. Comment comprendre cet intérêt soudain pour ce type de questions ? Bien sûr, nous avons déjà évoqué la conscience linguistique des Romains, de manière générale, mais on peut aussi supposer que le traité de César, le *De analogia*, ait joué un rôle primordial dans l’établissement de la réflexion linguistique comme science. C’est

61. D. J. Taylor, *Declinatio : A Study of the Linguistic Theory of Marcus Terentius Varro*, John Benjamins, 1974, p. 31.

62. *Or.* 150.

63. *Or.* 153.

64. *Or.* 154-155.

notamment une hypothèse soutenue par J. Wisse<sup>65</sup> et qui nous permet de nuancer l'affirmation selon laquelle Cicéron n'aurait que faire d'étudier les mécanismes de la langue. C'est effectivement vrai tant que l'étude reste le fait du *grammaticus*, mais quand cela devient un sujet académique (sous l'influence de César ?), et particulièrement avec l'*Orator*, quand la question de la correction est liée à la théorie des styles, et en particulier du style simple, *tenuis*, la préoccupation devient bien plus légitime pour Cicéron.

### 1.1.4 Statut théorique et théorétique de l'analogie et de l'étymologie

#### 1.1.4.1 L'analogie, la *ueritas* et l'*utilitas* : Varron, les mots et le monde

Nous l'avons vu, l'analogie porte en elle un potentiel de création infini (*infinito numero uerborum*). Le principe d'analogie s'exprime clairement dans la déclinaison - des mots qui se ressemblent auront la même flexion - mais aussi dans la dérivation, où, à partir de mots, on peut établir de nouveaux mots. Varron regroupe sous le terme *declinatio* ces deux réalités : la déclinaison et la dérivation<sup>66</sup>. En *Ling.* VIII, 14, Varron explique deux types de dérivation, l'une qui conduit à montrer une différence entre deux noms presque identiques, comme une différence de genre en remplaçant la désinence *-us* par *-a*, et l'autre, qui conduit à utiliser un mot pour en créer un autre, de sens différent, mais de la même famille lexicale :

*Nomina declinantur aut in earum rerum discrimina, quarum nomina sunt, ut ab Terentius, Terentia, aut in eas res extrinsecus, quarum ea nomina non sunt, ut ab equus equiso. In sua discrimina declinantur aut propter ipsius rei naturam de qua dicitur, aut propter illius usum qui dicit.* Les noms se dérivent, soit pour distinguer le genre auquel ils appartiennent - on obtient ainsi, à partir de *Terentius*, *Terentia* - soit de manière extrinsèque à ces noms, dont les nouveaux noms ne sont pas une variation - on obtient ainsi, à partir d'*equus*, *equiso*. Ils se dérivent en insérant une différence en eux, soit du fait de la nature de la chose dont on parle, soit du fait de l'usage de celui qui en parle.

La question qui se pose est de savoir pourquoi Varron insiste sur l'importance de ce potentiel

65. cf. note 123 p. 70.

66. James Clackson, « The forms of Latin : Inflectional Morphology », in *A Companion to the Latin Language*, Wiley-Blackwell, 2011, p.105-117, *op.cit.* p.105 : « For Varro, *declinatio* covered what modern linguists would call both inflectional and derivational morphology. » (Pour Varron, le terme *declinatio* recouvrait ce que les linguistes modernes appellent non seulement morphologie flexionnelle et morphologie dérivationnelle.) Voir aussi la définition de la *declinatio* donnée par Varron en *Ling.* X, 77 : *Declinatio est, cum ex verbo in verbum aut ex verbi discrimine, ut transeat mens, vocis commutatio fit aliqua.* (La *declinatio* est ce qui se produit quand un changement de mot a lieu, que l'on d'un mot on passe à un autre ou que l'on fasse une distinction dans le même mot, de la même manière que l'on passe d'une idée à l'autre.) Cf *infra* sur le parallèle entre mots et choses.

de création par la dérivation. On lit en *Ling.*, VIII, 3 :

*Declinatio inducta in sermones non solum Latinos sed omnium hominum utilis et necessaria de causa : nisi enim ita esset factum, neque discere tantum numerum uerborum possemus (infinite enim sunt naturae in quas ea declinantur) neque quae didicissemus ex his quae inter se rerum cognatio esse appareret.* La déclinaison a été introduite dans le discours latin mais aussi dans celui de tous les hommes, car elle est utile et nécessaire : en effet, si cela ne s'était pas produit, nous n'aurions pas pu apprendre un tel nombre de mots (car les formes dans lesquels ils sont déclinés sont infinies) et, à partir de ceux que nous aurions appris, le rapport qu'il y a entre eux ne nous serait pas apparu.

Elle est donc un principe nécessaire, c'est-à-dire, qui n'aurait pas pu ne pas exister ; et la raison avancée par Varron est celle de la *cognatio rerum*, la ressemblance avec la réalité<sup>67</sup>. La *declinatio* apparaît avec la langue, comme un fait dont l'existence est obligatoire, au nom de la ressemblance avec la réalité, de l'adéquation entre mots et choses<sup>68</sup>.

Nous n'avons donc pas affaire, ici, à une grammaire hors sol, mais au contraire, à une grammaire qui permet l'élévation de l'esprit, par une approche plus précise et fidèle de la réalité. En effet, Varron insiste sur le fait que l'analogie n'est pas un phénomène propre aux mots mais une réalité caractéristique du monde, de la nature des choses. Le parallèle dressé entre les mots et les idées emmène déjà le lecteur vers l'idée que l'analogie est un principe qui régit l'ordre du monde, et qui ne s'applique pas qu'au langage, en témoignent les parallèles dressés avec le linge de maison en *Ling.* IX, 47, la laine en *Ling.* IX, 39. Le choix de ces éléments concrets pour illustrer la nécessité de l'analogie permet d'appuyer l'affirmation faite en *Ling.* IX, 33 :

*Quare qui negant esse rationem analogiae, non uident naturam non solum ora-*

67. le *TLL* indique en effet que le mot *similitudo* est parfois la traduction de cela. On retrouve l'expression *cognatio rerum* notamment chez Cicéron (*De orat.*, III, 27) mais aussi chez Quintilien (*Inst.*, 10, 2, 105).

68. On retrouve ici l'influence stoïcienne sur la pensée de Varron, qui, par les relations entre les mots, rend visible la relation entre les choses. Cf. Diogène Laërce, *Vies...* VII, 58 : Ἔστι δὲ προσηγορία μὲν κατὰ τὸν Διογένη μέρους λόγου σημαῖνον κοινὴν ποιότητα, οἷον Ἄνθρωπος, Ἴππος. (Un nom commun, d'après Diogène, est la partie du discours qui signifie une caractéristique commune, comme « homme » ou « cheval ».) Ce que Diogène Laërce illustre ici, c'est que les mots permettent de désigner une caractéristique de la chose qu'il désignent. cf. Marc Baratin, « L'identité de la pensée et de la parole dans l'ancien stoïcisme », *Langages*, 65, 1982, p. 9-21, p. 15 : « [Les Stoïciens] définissent [le nom] en effet comme signifiant non pas un être mais la caractéristique d'un être. Il faut que quelqu'un constate l'existence de cet être pour qu'il soit susceptible d'être dénommé. Mais précisément, ce que cette personne constate, ce n'est pas cet être en soi, c'est qu'il lui "tombe sous le sens" : c'est cette "relation de contact" qui constitue en l'occurrence le contenu de la pensée. La dénomination n'est pas alors celle de l'être dont il s'agit mais celle de cette relation puisque c'est elle seule qui a été pensée. » Les exemples pris par Varron en *Ling.* VIII, 14, nous paraissent relever aussi de cette vision des noms, parce que la relation entre les mots préserve ou rend visible la relation entre les éléments dont elles décrivent les caractéristiques.

*tionis, sed etiam mundi.* C'est pourquoi ceux qui disent qu'il n'y a pas de principe d'analogie non seulement ne voient pas ce qu'est le discours, mais ne voient pas non plus ce qu'est le monde.

Le traitement de l'analogie comme moyen de mieux décrire le monde n'est pas l'apanage de Varron : on en trouve aussi trace dans un fragment du *De analogia* de César<sup>69</sup> :

*Alba ciuitas : alii dicunt 'Albanus', alii 'Albensis'. Quae ratio est? Numquid possumus scire, quare sic quid inuenitur. Caesar quidem in libris analogicis uoluit dicere discretionem. Ait sic Caesar in libris analogiae : duae sunt Albae, alia istaquam nouimus in Aricia, et alia hic in Italia. uolentes Romani discretionem facere, istos 'Albanos' dixerunt, illos 'Albenses'. Non quoniam nescientes unam deriuationem esse hoc fecerunt? Caesar hoc dixit? sed ut facerent discretionem inter colonos, inter illos et istos.* À propos de la cité d'Albe, certains disent *Albanus*, d'autres *Albensis*. Pour quelle raison? Peut-être pouvons-nous savoir pourquoi on trouve ces deux formes. César du moins, dans ses livres sur l'analogie, a voulu dire que c'était pour distinguer [les peuples]. Ainsi, César dit dans ses livres sur l'analogie : « Il y a deux cités nommées Albe, l'une, celle que nous connaissons, près d'Aricia, et une autre ici en Italie. Les Romains, parce qu'ils voulaient faire la différence entre les deux, ont appelé le peuple de la première *Albani*, et les seconds *Albenses* ». César nous dit ceci : ce n'est pas parce qu'ils ne savaient pas qu'il y avait une seule dérivation qu'ils ont fait ceci, mais pour distinguer un groupe d'habitants de l'autre.

Il s'agit bien là, comme dans le projet de Varron, d'améliorer la *cognatio rerum*. Les mots permettent une meilleure ressemblance à la réalité, et dans le cas évoqué par César, permettent d'apporter les nuances nécessaires à la bonne compréhension du monde<sup>70</sup>.

Si l'on revient à Varron et à ses propos en *Ling.* VIII, 3, certains termes nous interpellent : *discere, naturae, cognatio*, tendent à confirmer que le projet de Varron est bien plus large que celui de créer une *ars grammatica*, ou plutôt, qu'il est aussi large que tout ce que suppose le terme *ars*.

69. Cf. Fragments : Derivation (F8) : F8 : Pompeius GL v. 144. 7-31, in Alessandro Garcea (ed.), *Caesar's De Analogia*, Oxford University Press, 2012, p. 163.

70. La question est toutefois épineuse : A. Garcea montre bien que le statut de la dérivation n'est pas vu de la même manière par tous. Si la dérivation s'explique par un besoin de distinguer des éléments de la réalité, selon César, Pompeius le cite pour s'inscrire en faux, aidé de l'autorité de Pline. Sur ce point, voir particulièrement Alessandro Garcea (ed.), *Caesar's De Analogia*, Oxford University Press, 2012, p.164 : « The extract from *De analogia*, which to all appearances is not reproduced word for word but clumsily summarized,<sup>81</sup> does not meet with Pompeius' approval. He cites it in a long passage seeking to demonstrate that *de deriuatiuis nulla ratio est*, but also appeals to the authority of Pliny, for whom one can use *Albani* and *Albenses* 'without distinction' (indifferenter), and who more generally considered the acknowledged authority of the most important Roman writers as the only criterion that matters in forming derivatives ».

Il s'agit en effet d'une part, d'enseigner la théorie sur un sujet donné, donner une connaissance de ce sujet, mais pas seulement - lisons ainsi le préambule de l'*Ars amatoria* d'Ovide, I, 1-2, dans lequel la voix poétique annonce son projet :

*Siquis in hoc artem populo non novit amandi / Hoc legat et lecto carmine doctus amet.* Si quelqu'un dans notre peuple ne connaît pas l'art d'aimer, qu'il lise ceci, et une fois qu'il aura lu mon chant, puisse t-il, savant, aimer.

Il s'agit bien de rendre le lecteur savant (*doctus*) : le terme est évidemment appliqué ici à l'amour, mais sa signification est bien plus générale que cela, et pas exclusivement réservée à ce domaine.

Plus encore, on y trouve l'importance de la *ueritas*, en témoigne ce *Vera canam*<sup>71</sup>, lancé en début de vers, en position emphatique : bien qu'appliqué à l'amour, le terme est étonnamment général, et l'on y décèle un point commun avec l'idée que donne Varron de son *ars grammatica* : elle serait, en elle-même, un instrument d'accès à la vérité, et aurait donc une dimension presque philosophique ; en tout cas, elle forme l'esprit, au-delà de la correction de la langue.

Ainsi donc, la définition de la *ratio* selon Varron semble aussi nous engager à relire son oeuvre sous un angle plus philosophique : la nécessité de la règle permet de faire apparaître une vision de l'homme, comme porté naturellement à une meilleure connaissance de la réalité, et capable de mettre en oeuvre des procédés (comme la *ratio*) pour y parvenir.

Dans cette optique, l'étude du terme *ars* menée par Elisabeth Gavoille<sup>72</sup> est intéressante à plus d'un titre, pour mieux rendre compte du projet varronien. En effet, l'auteur indique la signification première de la racine du mot *ars*, à savoir \*H2er-, qui exprime l'idée d'ajustement, d'adaptation<sup>73</sup>. Par ailleurs, elle rapproche le terme *ratio* du mot *ars* : le premier serait un développement, dans le domaine logique du mot *ars* – *op.cit.*, page 24. Ainsi, le système linguistique mis au point par Varron devient un instrument par lequel il manifeste la logique propre à la langue latine, d'une part, mais aussi grâce auquel il entend créer une langue plus ajustée à la réalité, capable d'en rendre compte avec précision. Et en effet, Elisabeth Gavoille écrit, page 27 :

La plupart des grammairiens latins faisaient venir *ars* du mot grec ἀπο της αρετης. Cette étymologie synchronique a le mérite de nous renseigner sur la conscience des utilisateurs de la langue : c'est une notion commune de performance ou d'excellence qui doit motiver le rapprochement d'*ars* avec αρετη.

71. I, 34

72. E. Gavoille, *Ars, étude sémantique de Plaute à Cicéron*, Louvain - Paris, Peeters, Bibliothèque des Études Classiques (17), 2000.

73. *op.cit.*, page 19.

Ces éléments nous conduisent à penser que l'*ars grammatica* varronnienne a pour but de mieux former l'homme, et de lui permettre d'atteindre la *virtus* – puisque c'est l'équivalent latin du concept grec. En effet, l'*ars* apparaît, selon Elisabeth Gavoille, comme « tout savoir qui affronte un aspect particulier du monde », et le travail de Varron semble lui aussi faire partie de ce « travail de la pensée [...] qui consiste à construire une unité : cet art total qu'est la sagesse, ce savoir universel qu'est l'art de vivre ». Il faut en effet bien comprendre que le *De lingua latina* de Varron s'inscrit dans un ensemble de travaux destinés à décrire de manière systématique tout ce qui compose le monde romain : on peut donc situer le *De lingua latina*, de manière plus générale, dans l'entreprise varronnienne dont le but est de rendre visible à tout un chacun que les aspects de la vie quotidienne – le langage, la mesure du temps, la façon de décrire les fêtes, etc. – font partie d'une *natura* ordonnée.

Ce penchant à mieux appréhender le monde comme système, c'est ce qu'A. Garcea appelle *ueritas*<sup>74</sup> :

Comme le laisse supposer la mention d'Aristophane en lien avec les peintres les plus connus pour leur illusionnisme réaliste, cette *ratio* se fonde sur l'idée d'un rendu fidèle, de la part des propriétés formelles des mots, des caractéristiques sémantico-référentielles des *denotata* : traduisant fidèlement l'univers qu'elle est censée renfermer, la *ueritas* linguistique de Varron récupère la puissance gnoséologique de l'*alêtheia*.

Et il n'est donc pas étonnant que ce soit cette idée de *ueritas* qui permette de définir si l'analogie est souhaitable ou pas, puisque c'est bien la capacité du mot à désigner clairement la chose qui est évaluée :

*Praetera quouis utilitatis causa quaeque res sit inuenta, si ex ea quis id sit consecutus, amplius eam scrutari cum sit nimium otiosi, et cum utilitatis causa uerba ideo sint imposita rebus ut eas significant, si id consequimur una consuetudine, nihil prodest analogia*<sup>75</sup>. Par ailleurs, si l'on suit l'usage pour lequel chaque chose a été inventée, et puisqu'il est le propre d'une personne bien occupée que d'aller examiner plus précisément, et puisque c'est pour être utiles que les mots ont été posés sur des choses, pour qu'il les désignent, si nous suivons ce précepte selon l'habitude seule, alors l'analogie n'apporte rien.

Varron en revient à ce qu'est un mot : un ensemble de lettres qui désigne quelque chose : il n'est

74. A. Garcea, « *Consule veritatem*, Cicéron, Varron et un chapitre de l'Histoire de la vérité à Rome », *Revue de métaphysique et de morale*, 2008/1 n°57, p. 93-110.

75. VIII, 27

donc pas moins pragmatique que Cicéron ou Quintilien. Simplement, sa perspective est plus réduite, à l'échelle des mots et pas du discours entier. De fait, alors que Cicéron et Quintilien travaillent respectivement sur la constitution du discours ou l'écriture, Varron travaille, à la base même de tout cela, sur les mots eux-mêmes, l'*impositio uerborum*, comme il nomme le processus par lequel on attribue un nom à une chose, et la *declinatio* de ces mots. Il n'évoque pas la syntaxe, ni l'organisation du discours, et encore moins les figures.

Ici émerge un nouveau concept, qui nous semble fortement lié à celui de *ueritas* : l'*utilitas*, ou *usus*. Parfois, donc, un mot, qui n'est pas *uerum* du point de vue formel, l'est du point de vue de son usage, et de sa signification. Ce serait donc bien ce concept de *ueritas* ou d'*utilitas* qui fait le lien entre la règle et l'habitude et qui justifie le non-respect de la règle. Ainsi donc, le discours peut être correct, même quand il ne l'est pas grammaticalement, ce que même Varron admet volontiers. C'est pourquoi le concept d'*utilitas* ne saurait être négatif : il peut certes justifier une opposition à l'*analogia*, mais permet toute de même de légitimer l'anomalie, et d'expliquer, du point de vue pragmatique, la *dissimilitudo* d'un mot.. D'ailleurs, Françoise Desbordes explique de façon limpide la démarche varronnienne :

[Varron] ne s'intéresse pas au langage en soi mais au langage en tant que représentant le monde. D'où le plan de son travail fondé sur une classification des choses, et non sur des critères linguistiques. D'où le fait qu'il est moins soucieux de dire qu'un mot "vient" de tel autre que de faire voir que le rapport de deux mots reflète le rapport de deux choses et continue à le signaler quand on a cessé de le percevoir dans la réalité<sup>76</sup>.

Il ne faudrait pas voir là une mansuétude de la part de Varron : il faut plutôt comprendre que le concept même d'*usus* ou d'*utilitas* est forgé pour ne pas mettre en danger le système : ainsi, même ce qui est *stricto sensu* incohérent trouve sa place, dans un paradigme différent, théorisé, rationalisé et donc rendu légitime par Varron.

Il y a là un rapprochement clair avec les conceptions de Cicéron et Quintilien sur la dimension concrète du discours et la nécessité d'être compris, d'assurer aux auditeurs un meilleur accès à ce dont on parle (cf. partie suivante). La différence est que la réflexion de Varron porte sur les mots eux-mêmes<sup>77</sup>, alors que pour Cicéron et Quintilien, c'est l'organisation des phrases et

76. Françoise Desbordes, *Idées grecques et romaines sur le langage*, Paris, ENS éditions, 2007, page 212.

77. Il ne faudrait pourtant pas croire que ce n'est pas concret. Ainsi, Sophie Roesch explique bien que même le concept d'étymologie est en lien avec la réalité, et rappelle la différence entre ce concept chez Varron (et chez les Latins) et les enjeux qu'il revêt pour nos sociétés modernes. cf. Sophie Roesch, in *Conceptions latines du sens et de la signification*, ed. Marc Baratin et Claude Moussy, Colloque du centre Alfred Ernout, Université de Paris IV, 4, 5 et 6 juin 1996, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1999, p. 76 : « Ce qui nous perturbe est notre compréhension moderne des choses et le fait que pour nous référent et signifié sont deux

du discours en entier qui est en question. Mais la perspective est la même : comment s'assurer d'être compris, en aval du discours, et, en amont, comment s'assurer d'être fidèle à la réalité ?

En effet, Varron ne nie pas l'importance de l'usage, qui parfois est contraire à la règle. Mais son refus de tempérer l'*analogie* nous semble clairement être un principe, ce que l'on comprend mieux en voyant les implications humanistes et philosophiques de la *ratio* qu'il met au point. Quand l'usage déroge à la règle, Varron préfère placer ce phénomène sous l'égide d'un nouveau concept, déplacer le problème, plutôt que de parler d'incorrection. Ainsi, s'agissant de la correction grammaticale, nous n'avons pas, d'un côté, les mots fidèles à la règle et de l'autre, les mots faux, mais plutôt, ceux, fidèles à la règle, qui doivent être majoritaires, et ceux qui sont, eux, à voir par le prisme de l'*utilitas*, ou de cette nécessité que nous évoquions plus haut, et donc ne remettent pas en cause la *ratio*, précisément parce qu'ils entrent de plein pied dans cette *ratio* toute entière dirigée vers une meilleure appréhension du monde. En d'autres termes, ce qui peut paraître contradictoire dans la *ratio*, à savoir l'analogie et l'anomalie, est en réalité rapproché sous le prisme commun de l'*utilitas* ou de la *ueritas*. De ce fait, le *De lingua latina* doit être relu non pas comme un traité sur la langue latine, mais comme un traité sur la manière d'établir le système qui constitue la langue latine en tant qu'elle représente le monde. Dans ce système, le statut fondamental qu'a l'analogie est tout à fait compréhensible.

#### 1.1.4.2 L'analogie et le pragmatisme de Quintilien

Mais dans un traité comme celui de Quintilien, qui parle en usager de la langue, l'analogie n'est pas chargée du même poids théorique. Quintilien prend directement le contrepied de Varron et affirme en *Inst.* I, 6, 16 :

*Non enim, cum primum fingerentur homines, analogia demissa caelo formam loquendi dedit, sed inventa est postquam loquebantur, et notatum in sermone quo quidque modo caderet. Itaque non ratione nititur sed exemplo nec lex est loquendi sed observatio, ut ipsam analogiam nulla res alia fecerit quam consuetudo* En effet, l'analogie n'est pas tombée du ciel, pour donner une manière de parler, comme les hommes se le figuraient d'abord, mais elle a été trouvée après qu'ils ont parlé, et l'on a remarqué, dans le discours, comment chaque mot tombait. C'est pourquoi ce n'est pas sur une règle qu'elle s'appuie, mais sur l'exemple, et elle n'est pas une loi

---

choses bien différenciées. La première partie de la tâche que se propose Varron est de déterminer à partir de quelle *res* un mot a été créé. Il appelle cette première partie du travail « étymologie ». Pour nous, l'étymologie fonctionne à l'intérieur même du langage : on cherche l'origine d'un mot dans un autre mot, ou dans une racine pré-existante. Pour les latins en revanche, l'étymologie consiste à chercher le « vrai sens » du mot dans l'objet désigné[...]. Pour Varron, la forme extérieure du mot et le référent sont étroitement associés [...].

du langage mais une observation de celui-ci, de telle sorte que ce n'est rien d'autre que l'habitude qui a forgé ladite analogie.

Quintilien désigne l'analogie comme un constat *a posteriori* – et présente cette théorie comme un progrès par rapport à la conception qu'en avaient les Anciens<sup>78</sup>, et pas comme un principe. C'est une observation que l'on fait sur la langue, et pas un outil qui structure *a priori* la langue. De ce changement de perspective naît une extrême relativisation de l'usage effectif de l'analogie. Ainsi, le recours à l'analogie n'est pas une vérité absolue, et même s'il fait partie de la *ratio*, il est soumis au contexte, contrairement à ce que l'on aurait pu penser. Cette idée occasionne des formules quelques peu imprécises pour qui étudie la langue latine des années plus tard : en effet, Quintilien écrit plus loin :

*Immo inhaerendum ei iudico, quoad licet, diu etiam mutantibus repugnandum : sed abolita atque abrogata retinere insolentiae cuiusdam est et frivolae in parvis iactantiae*<sup>79</sup>. En effet, je juge qu'il faut coller à la règle, tant qu'on le peut, qu'il faut, le plus longtemps possible, résister au changement : mais cela procède de quelque désuétude que de maintenir des choses abolies et supprimées, et de quelque babillage vaniteux dans des choses de petite importance.

La formule *quoad licet* n'est justement pas définie : où est la limite de ce qui est permis et de ce qui ne l'est pas ? Par ailleurs, il faut noter la formulation générale, avec l'adjectif verbal, *diu etiam mutantibus repugnandum* : si la suite n'était pas consacrée explicitement à l'expression, on pourrait croire qu'il s'agit là d'une maxime qui s'applique, de manière plus générale, au mode de vie des Romains, à une période où l'expansion de l'empire fait courir le risque, perçu par les Romains, d'une perte de leur "romanité". Ainsi, on lit chez Valère-Maxime l'importance politique que prend, à l'époque, le simple fait de parler latin (sans même analyser ce qu'est ce latin) aux ambassadeurs étrangers :

*Magistratus uero prisci quantopere suam populi Romani maiestatem retinentes se gesserint hinc cognosci potest, quod inter cetera obtinendae grauitatis indicia illud quoque magna cum perseuerantia custodiebant, ne Graecis umquam nisi Latine responsa darent.*<sup>80</sup>. Mais les anciens magistrats étaient fortement attentifs à préserver leur propre majesté et celle du peuple romain, et ceci peut se reconnaître dans le fait qu'ils gardaient, avec une grande détermination, et parmi d'autres

78. Rien ne dit si Varron est précisément visé ici, mais force est de constater que les propos de Quintilien s'opposent sans ambiguë à ceux que Varron tient en *Ling.* VIII, 3.

79. *Inst.*, I, 6, 20.

80. Valère Maxime, *Facta et dicta memorabilia*, II, 2, 2.

marques de la dignité qu'ils entendaient obtenir, celle-ci : ils ne répondaient jamais aux Grecs autrement qu'en latin.

Les termes *maiestas* et *grauitas* montrent l'irruption de l'éthique dans la façon de concevoir le langage. C'est d'autant plus important que ce qui est opposé ici, sont le latin et le grec, alors même que le bilinguisme est une réalité de l'époque et que le fait de parler *utraque lingua*, les deux langues, est répandu<sup>81</sup>. Parler latin, quel que soit ce latin, est donc un enjeu à la fois éthique – il s'agit de préserver, pour ceux qui parlent, leur propre personne et l'image qu'ils en renvoient – et à la fois politique - puisqu'ils sont, par leur fonction, le symbole du peuple romain tout entier.

De fait, l'irruption de considérations éthiques se produit aussi chez Quintilien, ainsi en *Inst.* I, 6, 18-19 :

*Idem centum milia nummum et fidem deum ostendant duplices quoque soloecismos esse, quando et casum mutant et numerum : nesciebamus enim ac non consuetudini et decori serviebamus, sicut in plurimis quae M. Tullius in Oratore divine ut omnia exequitur. Sed Augustus quoque in epistulis ad C. Caesarem scriptis emendat quod is calidam dicere quam caldam malit, non quia id non sit Latinum, sed quia dicit odiosum et, ut ipse Graeco verbo significavit, periergon. Atqui hanc quidam orthoepeian solam putant, quam ego non minime excludo. Quid enim tam necessarium est quam recta locutio ?* Qu'ils mettent en avant le fait que *centum milia nummum* et *fidem deum* sont deux solécismes, quand le cas et le nombre changent : nous ne savions pas en effet que nous ne préservions ni l'usage ni l'élégance, comme dans tous les nombreux exemples que Cicéron évoque, avec excellence, dans son *Orator*. Mais Auguste aussi, dans ses lettres à César, apporte une correction selon laquelle il préfère que ce dernier dise *calidam* plutôt que *caldam*, non pas parce que ce n'est pas Latin, mais parce que c'est désagréable et, comme le mot grec lui-même le signifie, *periergon*. Mais certains pensent que bien parler est la seule chose nécessaire, et moi je ne l'exclus pas du tout. Après tout, qu'est-ce qui est aussi important que de bien parler ?

Quintilien traite ici de l'évolution de la langue, et l'exemple de *caldam* et *calidam* montre que certaines modifications ne sont pas considérées comme des solécismes, dans le sens où elles

81. cf. Alex Mullen, *Latin and Other Languages : Societal and Individual Bilingualism*, in *A companion to the Latin Language*, Wiley-Blackwell, 2011, p. 533 : « Latin/Greek bilingualism was not restricted to elite society. Trade, slavery and inter-marriage meant that both Latin and Greek were spoken at lower social levels in numerous communities. The integration of Greek words into Latin at an early stage is shown by an archaic inscription : Castorei Podlouqueique qurois (to the youths Castor and Pollux)(CIL 12.2833). This inscription on a bronze sheet was found in a shrine just outside the walls of Lavinium (Latium, Italy). »

dérogeraient à la règle, mais comme des manquements à l'élégance, à la *uenustas* : ce qui est intéressant ici, c'est que le critère qui disqualifie ce mot est un critère d'abord stylistique, mais aussi éthique, puisque le terme grec *περίεργος* évoque un soin excessif, superfétatoire. La dimension stylistique du propos n'est pas sans rappeler l'usage des termes *insolentia*, *frivolae* ou *iactantiae* en *Inst.* I, 6, 20 : le langage employé devient l'occasion d'une caractérisation éthique, d'une appréciation de la *persona* de celui qui s'exprime, et c'est cette appréciation qui disqualifie, en l'occurrence, le langage lui-même. Ainsi, de grammatical, le propos devient, inexorablement, stylistique, puis, éthique : l'enrichissement des critères linguistiques par la rhétorique est très net ici, et en ce qui concerne l'analogie, on voit bien qu'elle est supplantée par deux autres critères : la *consuetudo* et le *decor*. C'est au nom de la réception du discours que les règles grammaticales sont évaluées, et l'on comprend mieux ce que recouvre désormais l'expression *quoad licet*.

Ainsi donc, le recours à l'analogie ne peut être valable que pour trouver des formes manquantes, dans les limites de l'usage et de ce qui convient (*quod decet*), et jamais pour déformer un mot déjà existant, auquel cas l'analogie créerait le barbarisme. On voit clairement que l'analogie ne constitue pas, selon Quintilien, un principe, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire une technique qui viendrait en premier et aiderait à former des mots. D'ailleurs, elle ne suffit pas forcément à rendre un mot acceptable :

*Prima quoque aliquando positio ex obliquis invenitur, ut memoria repeto convictos a me qui reprobarent quod hoc verbo usus essem : pepigi ; nam id quidem dixisse summos auctores confitebantur, rationem tamen negabant permittere, quia prima positio paciscor, cum haberet naturam patiendi, faceret tempore praeterito pactus sum. Nos praeter auctoritatem oratorum atque historicorum analogia quoque dictum tuebamur. Nam cum legeremus in XII tabulis ni ita pagunt, inveniebamus simile huic cadunt : inde prima positio, etiamsi vetustate exoleverat, apparebat pago ut cado, unde non erat dubium sic pepigi nos dicere ut cecidi. Sed memineremus non per omnia duci analogiae posse rationem, cum et sibi ipsa plurimis in locis repugnet<sup>82</sup>. La première forme aussi, parfois, peut être trouvée grâce aux formes obliques, puisque je me rappelle m'être opposé à des gens qui me reprochaient d'utiliser ce terme : *pepigi*. En effet, ils reconnaissaient que les auteurs les plus importants disaient cela même, alors que la première forme, *paciscor*, qui était passive par nature, donnait au passé *pactus sum*. Mais moi, en plus de l'autorité des orateurs et des historiens, je défendais ce mot grâce à l'analogie aussi. En effet, alors que je lisais dans la Loi*

---

82. *Inst.*, I, 6, 10.

des Douze tables *ni ita pagunt*, j'ai trouvé cette forme semblable à *cadunt* : de là, la première forme, même si elle est désormais désuète, me semblait être *pago*, comme *cado*, et de là, il ne faisait aucun doute que l'on disait *pepigi* comme *cecidi*. Mais souvenons-nous que la règle de l'analogie ne peut pas avoir cours dans tous les cas, parce que souvent, elle n'est pas compatible avec elle-même.

Ce sont deux éléments qui nous intéressent ici : la position nuancée de Quintilien, mais aussi ce qu'il nous dit, implicitement, sur la nature de l'analogie. L'auteur expose ici un cas où, selon lui, mais aussi selon d'autres dont l'*auctoritas* est reconnue, l'analogie peut créer une forme correcte, qui ne jure pas avec le reste de la langue latine. Pourtant, selon cette même règle de l'analogie, ce mot ne peut pas exister, puisque les temps primitifs du verbe *paciscor* sont bien trop différents de ceux du verbe *cado*. C'est ce qui nous amène à notre deuxième réflexion sur la nature de l'analogie : l'échec ou la réussite de la formation de mots grâce à elle n'est pas le fait d'une norme prédéterminée. C'est seulement un constat que l'on fait *a posteriori*. L'analogie est donc seulement un moyen d'observation et de classification des mots *a posteriori*, et ne peut servir qu'à faire un état de la langue latine, à un instant T, pas à déterminer, pour l'avenir, ce qui est faisable ou pas. Les propos de Quintilien en I, 6, 16, nous confortent dans notre analyse :

Il apparaît donc clairement désormais, que même la *ratio* n'est pas ce qui semblait annoncé par Quintilien au début : fondée sur la raison, règle sûre et sans exception, elle devrait permettre d'établir une langue correcte, sans qu'il y ait matière à en douter. Pourtant, cette règle ne saurait être appliquée grâce à l'analogie, puisque cette dernière, nous l'avons vu au cours de notre étude, peut s'appliquer dans certaines situations seulement, et dépend de deux autres critères : l'usage et l'autorité, sur lesquels nous reviendrons, mais qui, déjà indiquent à quel point l'analogie permet une correction toute relative du langage.

### 1.1.5 L'étymologie, un outil de connaissance

Les développements que Quintilien consacre à l'étymologie sont bien moindres, en terme de quantité, que ceux dédiés à l'analogie. Et pour cause, Quintilien, au terme d'une fastidieuse démonstration, disqualifie les études étymologiques :

*Iam illa minora, in quibus maxime studiosi eius rei fatigantur, quae uerba paulum declinata uarie et multipliciter ad ueritatem reducunt aut correptis aut porrectis, aut adiectis aut detractis, aut permutatis litteris syllabisue*<sup>83</sup>. Je ne parle pas de ces recherches pointilleuses dans lesquelles ceux qui étudient [l'étymologie] se consomment,

---

83. *Inst.*, 1, 6, 32

qui ramènent à la réalité des mots mal déclinés, avec force tours et manipulations, en raccourcissant, en rallongeant, en ajoutant ou en enlevant, ou en changeant de place des lettres ou des syllabes.

Pour autant, tout en dénonçant les excès de ceux qui font de l'étymologie un principe de correction linguistique, Quintilien montre, même subrepticement, l'intérêt que peut avoir l'étymologie en tant qu'instrument d'étude. Ainsi, on lit en *Inst.* 1, 6, 30 :

*Nonnumquam etiam barbara ab emendatis conatur discernere, ut cum "Triquetram" dici Siciliam an "Triquedram", "meridiem" an "medidiem" oporteat quaeritur.* Parfois même, elle entreprend de distinguer les formes barbares des formes correctes, comme quand nous demandons s'il faut appeler la Sicile "Triquetra" ou "Triquedra", ou bien s'il faut dire "meridiem" ou "medidiem".

Tout comme l'analogie, l'étymologie prend une dimension politique, puisqu'elle permet de distinguer le *barbarus* du *latinus*, le *peregrinus* du *latinus*, pour reprendre la distinction établie par Quintilien<sup>84</sup>. Le participe passé *emendatus* désigne, dans son aspect résultatif, un langage corrigé, dépouillé de tout défaut - du moins, c'est dans ce sens qu'on le trouve chez Quintilien. Et cela fait partie, mais pas exclusivement, des qualités du langage. On lit ainsi en 1, 5, 1 :

*Iam cum oratio tris habeat uirtutes, ut emendata, ut dilucida, ut ornata sit (quia dicere apte, quod est praecipuum, plerique ornatui subiciunt), totidem uitia, quae sunt supra dictis contraria : emendate loquendi regulam, quae grammatices prior pars est, examinet.* Alors que le discours a trois qualités, la correction, la clarté et l'ornement (car, parler comme il convient, ce qui est le fondement, beaucoup l'assimilent à l'ornement), il a autant de défauts qui sont le contraire de ce que j'ai dit précédemment : le maître passera donc au crible les règles d'un discours correct, qui constitue la première partie de l'étude de la grammaire.

L'étymologie permet donc de classer, *a priori*, les mots, et de déterminer s'ils sont latins ou pas - dans la continuité de la *natura* varronnienne -, avant même de déterminer s'ils sont corrects (dans leur déclinaison, dans leur usage, etc.). Pourtant, l'usage, dans la citation du paragraphe 1, 6, 30, du terme *emendatis* alors qu'on opposerait plutôt *Latinus* ou *noster* - c'est d'ailleurs ce que fait Quintilien en 1, 5, 1 quand il écrit *Singula sunt aut nostra aut peregrina* (Les mots sont soit de chez nous soit étrangers), mais nous y reviendrons dans la sous-partie suivante -, a de quoi surprendre : suffit-il qu'un mot soit latin pour considérer qu'il est correct, c'est-à-dire qu'il peut surmonter l'épreuve de l'*emendatio* ? L'usage de ce participe passé, qui suppose un

<sup>84</sup> *Inst.*, I, 5, 1 : *Singula sunt aut nostra aut peregrina*. Les mots sont soit à nous, soit étrangers.

effort de correction, est d'autant plus étonnant que l'étymologie d'un mot constitue sa nature, son essence propre et irréductible, et que donc, aucune correction ne peut modifier. On ne peut pas corriger l'origine d'un mot. On ne peut donc pas imaginer que ce terme *emendatis* renvoient à des mots d'origine barbare, que l'on aurait latinisés. Leur origine serait toujours non-latine.

Ou alors, Quintilien oppose-t-il ici, plutôt, des mots d'origine non-latine (grecs par exemple) corrigés et « latinisés » (c'est-à-dire dotés de désinences latines plutôt que grecques), aux mots d'origine non-latine restés tels quels ? Ainsi donc, l'utilisation d'un mot étranger, son assimilation au latin, pourrait rejaillir sur l'étymologie même du mot et en faire un mot *emendatus*, corrigé et donc latin ? Cela serait intéressant, à l'époque d'Auguste et à l'époque où la question d'assimiler d'autres populations - *a fortiori* des populations hellénophones - se pose.

Mais revenons aux exemples pris par Quintilien, qui nous permettent de mieux comprendre le terme *emendatis* : la question est de savoir s'il faut dire *meridiem* ou *medidiem*, et selon le professeur, c'est l'étymologie qui permet de trancher. Le mot vient de l'adjectif *medius* et du substantif *dies*, et désigne donc l'heure située à la moitié du jour, donc le midi (notons que le mot français garde bien la trace de cette étymologie). On pourrait s'étonner du fait que, si l'on suit une logique étymologique, on devrait utiliser le mot *medidiem* ; or il s'agit d'un barbarisme. Il ne faut pas, à notre avis, comprendre que l'un est barbare et l'autre corrigé. Seulement que, si l'étymologie est *medidiem*, alors le nom *meridiem* n'est pas un mot incorrect, *barbarus*, mais un mot latin car corrigé, *emendatus*. L'étymologie permet donc de constater le rapport qu'a gardé le mot avec son origine, et d'en assurer la légitimité, si jamais l'on a un doute sur un mot. C'est d'ailleurs ce par quoi Quintilien conclut en 1, 6, 38 :

*cujus in hoc opere non est usus, nisi in dubiis...*[étymologie] dont nous n'avons pas l'usage dans cet ouvrage, si ce n'est dans les cas où le doute s'installe.

L'intérêt de l'étymologie n'est donc pas tant lié à l'usage effectif des mots qu'à la réalité dont ils témoignent, et en cela, Quintilien nous semble en réalité adopter une démarche proche de celle de Varron, que nous évoquions *supra*, telle que F. Desbordes la résumait<sup>85</sup>.

Plus encore qu'un instrument d'étude et de connaissance du monde, l'étymologie trouve aussi sa validité dans l'éthique : ainsi, plus que l'usage normatif qu'on peut en faire, Quintilien montre que la connaissance de l'étymologie suffit à qualifier celui qui la connaît d'*eruditus* :

*Continet autem in se multam eruditionem, sive ex Graecis orta tractemus, quae sunt plurima praecipueque Aeolica ratione, cui est sermo noster simillimus, declinata, sive ex historiarum veterum notitia nomina hominum locorum gentium urbium*

---

85. cf. page 46.

*requiramus*<sup>86</sup>. Mais elle renferme en elle-même une grande érudition, soit que nous manions des mots issus du Grecs, qui sont nombreux et suivent principalement la déclinaison éolienne, qui est très semblable à notre façon de parler, soit que, grâce à la connaissance de l'Histoire ancienne, nous cherchions le nom d'hommes, de lieux, de peuples ou de villes.

La connaissance de l'étymologie rejaillit sur la *persona* de celui qui parle, et en cela, Quintilien donne un tournant inédit au concept d'étymologie, en lui donnant une portée idéologique et rhétorique totalement nouvelle et absente du *De lingua latina*.

On pourrait donc penser que Quintilien est contradictoire dans son traitement de l'étymologie, puisqu'il oscille entre une ironie non dissimulée et une étude très sérieuse de l'intérêt de l'étymologie. Or, sous cette apparente contradiction, il balance en réalité entre deux plans : celui de l'étymologie comme principe de correction et comme principe devant guider l'usage effectif de la langue – ce qui est ridicule, selon lui –, et celui de l'étymologie comme instrument de connaissance du monde – seul intérêt de l'étymologie d'après Quintilien. La dualité de la réflexion linguistique de Quintilien apparaît nettement, qui n'est pas seulement technique, qui ne relève pas de l'exposé des règles à suivre, mais qui est aussi spéculative : Quintilien examine les fondements théoriques de la réflexion sur le langage. La dualité de ses réflexions sur l'étymologie est à elle seule symbolique de la complexité de la réflexion de Quintilien, une réflexion à la fois pragmatique sur les usages de la langue, qui est proche des traités cicéroniens, et une réflexion théorique sur l'essence, la nature de la langue, une réflexion proche de celle de Varron, qui donne à l'étymologie aussi ce qu'A. Garcea appelait « puissance gnoséologique de l'alethêia<sup>87</sup> » : en particulier, A. Garcea écrit que « la *ratio* [varronnienne] se fonde sur l'idée d'un rendu fidèle des caractéristiques sémantico-référentielles des *denotata* » et que « la *ueritas* linguistique de Varron récupère la puissance gnoséologique de l'alêtheia ». L'approche que choisit Quintilien au sujet de l'étymologie – qui est, avec l'analogie, un fondement de la *ratio*<sup>88</sup> – nous semble hériter de ce schéma de pensée. Quintilien complète en réalité la doctrine de Varron en donnant à l'étymologie, de manière explicite, un intérêt théorique équivalent à celui que Varron attribuait à l'analogie : un instrument permettant d'atteindre la *ueritas*. On peut remarquer que Cicéron ne charge pas l'étymologie d'une telle finalité mais il formule un constat qui rapproche l'étymologie de la conception varronnienne. En effet, ses observations en *Top.* VIII, 35 sur l'étymologie sont relatives à la traduction du mot en latin. Cicéron préfère

86. *Inst.*, 1, 6, 31.

87. A. Garcea, « *Consule veritatem*, Cicéron, Varron et un chapitre de l'Histoire de la vérité à Rome », *Revue de métaphysique et de morale*, 2008/1 n°57, p. 93-110, p. 109.

88. *Inst.* 1, 6, 1 : *Rationem praestat praecipue analogia, nonnumquam etymologia*.

utiliser le terme *notatio*, mettant en relief par là la correspondance, ainsi révélée par l'étymologie, entre le mot et la chose. Il admet donc que l'étymologie est un outil dans la manière de représenter la réalité. Le terme *ueriloquium*, qui selon lui traduit le grec, n'est pas refusé pour une question de principe mais seulement pour sa nouveauté.

C'est notamment la conjonction de ces deux facettes, pragmatique et théorique, dans l'*Institution oratoire*, qui donne sa force à l'entreprise pédagogique de Quintilien. C'est notamment pour nous l'occasion d'évoquer pour la première fois la proximité idéologique entre Varron et Quintilien, une idée que nous serons amenés à développer par la suite<sup>89</sup>.

Et en effet, de même que les propos de Varron sur l'analogie et sur le poids de l'analogie dans la *ratio* sont liés à sa vision du monde et à la nécessité d'une meilleure compréhension du monde, son travail sur l'étymologie, s'il est tourné en dérision par l'usager de la langue qu'est Quintilien, ne trouve pas forcément d'intérêt dans le rôle qu'il pourrait jouer quand aux critères de *Latinitas*. Au contraire, D. Blank, qui évoque la fonction épistémologique de l'étymologie chez Varron, écrit ceci :

« In Varro's analysis of *caelum*, we have learnt some things about one of the first places, and we have done by identifying the family of words to which its name belongs and then looking at the characteristics of the things named by that family of words [...]. Varro tries to give Latin etymology for many words, even when those are set alongside Greek atymologies for the same words, not because he is interested in establishing the *Latinitas* of as many words as possible, but because he wants to understand and reconstruct the early Roman world<sup>90</sup>. »

Quintilien tourne-t-il cela en dérision ? Rien ne le dit. Mais il est certain que Quintilien ne partage pas la vision d'antiquaire qui est celle de Varron, et que, si l'étymologie gagne à être prise en compte parce qu'elle permet une meilleure connaissance des choses ou un exercice du jugement, Quintilien se borne aux étymologies qui font consensus – précisément parce que, contrairement à Varron, sa préoccupation première est la correction du langage –, alors que Varron adopte une démarche d'enquêteur qui le mène forcément à des réflexions hypothétiques voire farfelues. Encore une fois, comme pour ce qui concerne l'analogie, Quintilien se distingue de Varron, non pas forcément par l'importance épistémologique qu'il accorde – à l'étymologie

89. Cf. notamment p. 244.

90. D. Blank, « Varro and the epistemological status of etymology », *Histoire Épistémologie Langage*, t. 30, fasc.1, 2008, p. 49-73, p. 68. Dans ce même article (même page), D. Blank défend vigoureusement l'idée que les travaux de Varron ne sont pas divisés entre le travail historique et philosophique sur les étymologies, présent en *Ant. diu.* et le travail formel, grammatical, purement dirigé aux mots, présent dans le *Ling.* D. Blank s'oppose clairement, sur ce point, à H. Dahlmann (cf. *Varro und die hellenistische Sprachtheorie*, Zürich, Weidmann, 1964), et nous défendons tout à fait le point de vue de Blank sur cette question, voir note 27, page 47.

ou à l'analogie –, mais par la possibilité effective de s'en servir, une possibilité qui reste au centre des préoccupations du professeur.

## 1.1.6 Conclusions

### 1.1.6.1 Évolution du rôle de la *ratio*

Tout d'abord, on peut mesurer l'évolution du statut théorique de la *ratio*, de Varron à Quintilien. Le premier, qui se charge de mettre au point les cadres théoriques permettant d'envisager la langue comme un ensemble cohérent, utilise le terme de *ratio* pour mettre en relief cette cohérence. À l'inverse, Quintilien utilise le terme comme critère normatif, au même titre que l'usage, l'autorité, et l'ancienneté. La conséquence est nette : alors que Varron invente un système de classification complexe pour désigner la logique interne de la langue, Quintilien prend ce système comme un tout désormais établi et étudie ce qui constitue des écarts acceptables vis-à-vis de ce critère premier. C'est ce qui explique l'opposition entre la pensée de Varron, où la définition des mécanismes de la *ratio* est l'enjeu qui justifie le *De lingua latina*, et celle de Quintilien, qui utilise le critère pour établir un manuel pédagogique dans lequel toute la place est laissée aux autres critères, et notamment à la *consuetudo*.

Ainsi, parmi les trois auteurs, Cicéron se détache nettement par la quasi-absence de la *ratio* dans son exposé sur les qualités de l'orateur. Plus encore, Cicéron semble s'attacher à ce qui relève des particularités de l'art de l'orateur – or, parler un latin correct n'est pas ou ne devrait pas être spécifique à l'éloquence. Il s'agit, pour Cicéron, de détacher, dans l'éloquence, ce qui fait l'orateur, ce qui fait sa particularité au sein de la *ciuitas*. On comprend donc pourquoi la question de la *Latinitas* est si vite évacuée.

Varron, contemporain de Cicéron et appartenant au même milieu que lui, se trouve dans une démarche totalement différente, une démarche d'enquête, d'enseignement – mais pas d'enseignement d'une *ars* comme celui de la rhétorique. Il s'agit de former un esprit en augmentant, par la connaissance des mots, la compréhension du monde, une compréhension fondée sur un examen de la langue et des possibilités qu'elle offre.

De manière très étonnante, Quintilien se trouve dans une démarche qui conjugue l'enquête varronnienne et l'exposé cicéronien. Sa posture de professeur le place dans une triple démarche, d'enseignement et de recherche, mais aussi de formulation des concepts. Ainsi, Quintilien ne peut ignorer l'importance de la *ratio* ni refuser de promouvoir un système – qui sera, nous le verrons, plus souple que celui mis en place par Varron –, pour des raisons simples : l'objet de l'enseignement doit aller du plus simple au plus complexe. Toutefois, le rhéteur se situe tout à

fait dans la lignée cicéronienne en ce qui concerne la formation d'un orateur au savoir total et à l'expression parfaitement audible, ce qui expliquera non seulement les entorses (autorisées) au système mais aussi l'approfondissement des questions grammaticales et linguistiques. Enfin, dans une optique de démocratisation de l'éloquence, la reprise claire et précise de préceptes considérés comme évidents par Cicéron prend tout son sens.

Troisièmement, et on peut penser que cela découle de la deuxième idée, la *ratio* ne peut se juger qu'à l'aune des autres critères de correction du langage, en d'autres termes, elle n'a aucune priorité naturelle sur les critères de la *vetustas*, de la *consuetudo* ou de l'*auctoritas*. Ces critères étant mouvants, et ayant établi que la *ratio* n'est en rien un principe figé, nous pouvons déduire que nous n'avons là que des instruments d'analyse, et il faut noter la souplesse des principes de correction édictés par Quintilien. Nous sommes tentés de mettre cette souplesse en lien avec les conditions politiques : à une époque où il s'agit d'assimiler des populations très diverses à l'Empire, il s'agit de trouver le juste milieu entre la préservation du latin et l'évolution nécessaire pour intégrer ces populations hellénophones : d'ailleurs, Quintilien évoque cela en I, 5, 58 :

*Sed haec divisio mea ad Graecum sermonem praecipue pertinet; nam et maxima ex parte Romanus inde conversus est, et confessis quoque Graecis utimur verbis ubi nostra desunt, sicut illi a nobis nonnumquam mutuuntur.* Mais cette division que je fais concerne particulièrement le parler grec : en effet, c'est de lui en grande partie que le discours latin s'est formé, et même, nous utilisons lorsque les mots de notre langue font défaut, des mots purement grecs, tout comme ceux-ci, les Grecs, nous empruntent parfois les nôtres.

On peut aussi penser que la souplesse apparente de Quintilien quant à la *ratio* vient de la portée pédagogique de son propos : en effet, il s'agit pour lui d'enseigner le plus largement possible comment la langue latine doit être utilisée. L'optique n'est donc pas la même que celle de Varron, et on a ici d'ailleurs une posture qui paraît bien plus ouverte que celle de Varron ; c'est une logique d'intégration qui semble se jouer ici, contrairement à la l'optique monumentale qui ressort de l'oeuvre varronienne.

Pour terminer, plus encore que tout cela, la *ratio* glisse du concept grammatical au concept stylistique, rhétorique, et même social, puisqu'il permet de juger de la *persona* de celui qui sait se référer à l'étymologie. C'est donc une idée, voire un idéal de l'homme romain qui transparait dans l'ouvrage de Quintilien : et en effet, son ouvrage se propose bien d' « instituer », c'est-à-dire de donner une place dans la société à de jeunes Romains.

Les trois autres critères que nous allons étudier ont la particularité, contrairement à la règle, de situer l'idée de correction du discours dans le domaine de la réception. Ils touchent à la question de l'adaptation du discours (*aptum*), de ce qui convient (*quod decet*), par rapport au public, donc en aval de l'acte qu'est la parole, et pas en amont, dans la grammaire.

## 1.2 La *consuetudo* : éthique, politique et linguistique

### 1.2.1 Prolégomènes : les enjeux du concept de *consuetudo*

Le terme *consuetudo* ou *usus*, hérité du grec  $\sigma\upsilon$  désigne, contrairement à la *ratio*, l'usage effectif de la langue<sup>91</sup>. Loin d'être une abstraction, le terme renvoie donc aux pratiques langagières en vigueur au moment où Varron, Cicéron ou Quintilien manient le concept. Cela met déjà au jour une première réalité, c'est la dimension fuyante et changeante du concept, qui est fortement lié au temps dans lequel l'on se trouve, alors que la *ratio*, elle, désigne la logique interne de la langue, le socle qui la fonde et auquel elle est immanquablement fixée.

Le concept linguistique d'usage est ancré dans le présent de celui qui l'utilise, ce qui n'est pas sans soulever d'évidentes difficultés : d'une part, la mutation des usages, caractéristique d'une langue vivante<sup>92</sup>, et d'autre part la complexe définition de ce qui, dans l'usage, est acceptable, et de ce qui ne l'est pas.

Le principe même de *consuetudo* permet ainsi de disqualifier des termes jugés « trop anciens » ou « trop récents », ou simplement « qui sonnent mal », et qui sont rendus inutilisables précisément par le fait même de n'être pas utilisés. Voir ci-dessous le fragment du *De analogia de César, qui utilise les termes insolens et inauditum*.

Dès la fin de la République, la *consuetudo* tend à devenir un concept linguistique normatif, en témoigne ce fragment du *De analogia* de César :

*Tamquam scopulum, sic fugias inauditum atque insolens uerbum*<sup>93</sup>. Évite, comme tu éviterais une pierre, n'importe quel mot que l'on n'entend pas habituellement, n'importe quel mot inusité.

César, sans utiliser les termes *consuetudo* ou *usus*, désigne bien l'usage commun comme un

91. cf. M. Uhfelder, « The Romans on Linguistic Change », *The Classical Journal*, Vol. 59, N°1 (Oct. 1963), p. 23-30, *op.cit.* p.24 : « The second element, *usus* or *consuetudo*, is standard current usage of the living language ». Voir aussi p.29, « the current language to which all ears were attuned » ( « le langage courant auquel toutes les oreilles étaient accoutumées » ; M. W. Bloomer, « Quintilian on the Child as a Learning Subject », *The Classical World*, 2011, 105/1, p.109-137, définit p. 114 le terme comme « actual practice in language ».

92. Cf. p. 3 de cette thèse.

93. *emphCaesar's De analogia*, ed. A. Garcea, Oxford University Press, 2012, Fragments : Lexical Selection (F2) : F2 : Gellius 1. 10. 3-4.

principe permettant de déterminer les mots à utiliser ou pas, et le subjonctif *fugias* par sa valeur injonctive, met en relief la dimension prescriptive du propos et la normativité dont ces concepts sont désormais chargés, une normativité qui sera poussée à son paroxysme par Quintilien, qui désigne l'usage comme *certissima loquendi magistra*, « le tuteur le plus fiable du langage » en *Inst.* I, 6, 3.

La normativité du concept de *consuetudo* peut venir du fait que les constats sur l'usage des gens mènent immédiatement à la conscience de la variété de ces usages : certains sont bons, d'autres mauvais. Cette conscience apparaît notamment chez Varron, qui différencie *consuetudo recta* et *consuetudo deprauata*<sup>94</sup>, chez César, qui d'après Cicéron distingue *consuetudo vitiosa et corrupta* et *consuetudo pura et incorrupta*<sup>95</sup>. Or, il apparaît déjà que les critères d'évaluation du langage créés par l'usage ne vont pas de soi : nous évoquions *supra* ce qui est « trop ancien », « trop récent », ce qui « sonne mal ». Autant de critères qui frappent par leur subjectivité et la difficulté de les adosser à un référent précis.

En outre, les réflexions sur la *consuetudo* qui émaillent notre corpus étudient principalement la relation parfois conflictuelle, mais toujours complexe, entre *ratio* et *consuetudo* : nous évoquions *supra* l'opposition fondamentale entre ces deux termes, et les auteurs de notre corpus, dès la fin de la République, n'ont pas manqué de relever les usages qui semblent heurter la *ratio*, à l'image de Cicéron, *Orator* 157, qui formule l'opposition entre une forme conforme à l'usage et une forme conforme à la règle (*uera*) :

*Non reprehenderim scripsere alii rem ; et scripserunt esse uerius sentio ; sed consuetudini auribus indulgenti libenter obsequor.* Je ne blâmerais pas *scripsere alii rem* ; et pourtant, je sens bien que *scripserunt* est plus conforme à la règle ; mais je suis volontiers l'usage, quand il fait plaisir aux oreilles.

Nous reviendrons sur l'importance de l'euphonie – puisque c'est le critère que Cicéron évoque avec le syntagme *indulgenti auribus*, mais il on peut déjà insister sur le fait que le concept de *consuetudo*, malgré sa prégnance dans l'œuvre de Varron, de Cicéron et de Quintilien, frappe le lecteur par sa labilité : il porte en lui une diversité qui le rend *a priori* difficilement compatible avec le statut de principe, de norme linguistique, puisqu'une norme est censée unifier la pratique.

Mais avant d'aborder les questions techniques sur les rapports entre *consuetudo* et *Latinitas*, il nous paraît importante de revenir à la manière dont le critère linguistique de *consuetudo* émerge et quelle influence cette émergence peut avoir sur sa normativité.

---

94. *Ling.* IX, 18.

95. Cicéron, *Brut.* 261.

## 1.2.2 Un concept pour penser la langue

### 1.2.2.1 Un concept politique et social

L'ancrage premier du terme *consuetudo*, avant d'être linguistique, est d'ordre social et politique. En effet, la multiplicité des champs d'application du terme ne saurait dissimuler le fait qu'il s'apparente au *mos*<sup>96</sup>, c'est-à-dire à un ensemble de règles qui ne sont pas à strictement parler du domaine de la loi, mais qui relève *consensus* quant au modèle digne d'être imité et perpétué, et ce *mos* tend à influencer sur tous les aspects de la vie des Romains<sup>97</sup>. La *consuetudo* et le *mos* peuvent donc imposer une norme qui relève parfois du non-dit, et c'est tout le problème quand la question qui nous occupe est de savoir comment la norme linguistique est établie, d'autant plus que Quintilien fait explicitement de la *consuetudo* un critère linguistique normatif<sup>98</sup>.

La dimension prescriptive du terme, en son sens général, apparaît notamment quand le terme est utilisé par Cicéron dans son acception juridique, en *Inu.* II, 67 :

*Consuetudine ius autem esse putatur id quod uoluntate omnium sine lege uetustas comprobabit.* Cependant, ce que l'on appelle le droit fondé sur la coutume, c'est ce que le temps a approuvé, selon la volonté de tous, sans qu'une loi [ne le dise].

Ici, la mention relie clairement le terme à l'idée de *mos* que nous évoquions page 60, et donne un sens normatif aux habitudes communes ; c'est dans un tel cadre juridique et social que la question de l'usage linguistique peut se poser. La *uoluntas omnium*, l'approbation générale, adossée au passage du temps, crée une *consuetudo* à valeur normative, ce qui ne va pas sans poser une question : la volonté générale, même si elle est mauvaise, suffit-elle à légitimer une coutume ? C'est exactement l'interrogation que Quintilien formulera au sujet des règles de

96. cf. *ThLL*, vol. IV, p. 553, l.30 – p. 562, l.3 : le terme est d'abord traité comme synonyme de *mos* ou *institutum*, dans un sens tout à fait général (*generaliter*), puis dans sa dimension juridique, puis dans son acception linguistique (*usus sermonis*, sociale (*usus hominum*) et fiscale (*stipendium*)).

97. A. Iacoboni, « *Il significato politico del mos maiorum in Cicerone, Ethics & Politics*, XIV, 2014, 2, p.284-306, p.285 : « Il *mos maiorum* è il paradigma a cui i discendenti si conformano, in quanto a da essi riconosciuto como modello da imitare. La condotta dei cittadini è infatti valutata sulla base del *mos maiorum* anche nel caso in cui non ci sia un magistrato che imponga di rispettarlo. » : M. Humm, dans son article « Les normes sociales dans la République romaine d'après le *regimen morum* des censeurs », dans *La norme sous la République et le Haut-Empire romain : élaboration, diffusion et contournements*, Ausonius, 2017, p.301-318, p. 311, définit le *mos maiorum* comme « un système de référence idéologique normatif », et dresse page 309-310 notamment une liste d'infractions à cette norme, ajoutant que « les normes de comportement attendues pour le citoyen romain concernent à la fois sa vie publique et sa vie privée » (p. 310).

98. E. Valette, « Le grammairien-législateur », *Mètis* N.S.8, 2010, p. 81-114, p. 82 : « L'emploi d'un vocabulaire juridique rend d'ailleurs compte de la spécificité de l'usage érigé en principe normatif ; il n'est pas anodin que le terme utilisé pour le désigner, *consuetudo*, soit également le mot qui, en droit romain, signifie la coutume. Or, la coutume joue un rôle d'autant plus important que la loi a une place restreinte dans le système juridique romain ; et même si la coutume ne figure pas parmi les sources de droit classique avant une époque tardive, les précédents et la tradition ont toujours dans cette culture constitué une référence importante. »

correction de la langue latine au siècle suivant, pour évaluer le poids et la définition du concept de *consuetudo*.

### 1.2.2.2 Langue et vie en société

Le terme *consuetudo* englobe tous les aspects du mode de vie des Romains, et c'est là le premier lien que l'on peut faire avec le langage, qui, loin d'être uniquement un outil de communication, est un aspect de ce mode de vie, qui s'inscrit dans la totalité de pratiques, d'institutions, que recouvre le terme *consuetudo*, comme l'indique implicitement F. Biville :

« The *ciuis Romanus* saw himself as one who belonged to a nation (*patria*), a race (*genus*), and a people whose language commanded respect (*sermo patrius*, ?the national language?), and with whom he shared certain institutions and customs (*mores, usus, consuetudo*) and a way of dressing (*habitus*)<sup>99</sup>. »

La conscience de ce phénomène est très forte chez les auteurs de notre corpus, puisque c'est précisément au nom de l'assimilation entre la langue et n'importe quel autre aspect de la vie qu'ils en appellent à la nécessité de respecter des normes. Ainsi, Varron en *Ling.* IX, 18 :

*An quo quis perperam consuerit quid facere in ciuitate, non modo non patiemur, sed etiam poena afficiemus, idem, si quis perpera consuerit dicere uerbum, non corrigemus, cum id fiat sine poena?* Alors, non seulement nous ne supportons pas, mais en plus nous punissons un homme qui a pris l'habitude de mal se conduire envers la cité, et nous ne corrigerions pas celui qui a pris l'habitude d'un langage fautif, alors que cela se fait sans aucun châtement ?

Quintilien, à son tour en *Inst.* I, 6, 44 :

*Sed huic ipsi necessarium est iudicium constituendumque in primis id ipsum, quid sit quod consuetudinem uocemus. Quae si ex eo quod plures faciunt nomen accipiat, periculosissimum dabit praeceptum non orationi modo sed, quod maius est, uitae : unde enim tantum boni ut pluribus quae recta sunt placeant?* Mais, là précisément, il nous faut juger et déterminer, d'abord cela : qu'appelons nous « usage » ? Si l'usage tire son nom de ce que la majorité fait, alors cela donnera un très dangereux principe, non seulement pour le discours, mais, et c'est encore pire, pour la vie en général : en effet, quand avons-nous assez de chance pour que ce qui est bien plaise à la majorité ?

99. F. Biville, « The Graeco-Romans and Graeco-Latin : A Terminological Framework for Cases of Bilingualism », in N. Adams, M. Janse et S. Swain (eds), *Bilingualism in Ancient Society : Language Contact and the Written Word*, Oxford, 2002, p. 77-101, *op.cit.* p. 88.

Dans les deux cas, le lexique est tout sauf grammatical : on ne parle en effet plus ici de la faute de langage seulement, mais plutôt, le langage est vu comme une composante de la vie politique (au sens étymologique du terme, vie dans la cité). Comment expliquer cette vision du langage, non pas comme simplement un instrument au quotidien, mais comme un « fait culturel » à part entière ? Même si le projet de Varron et celui de Quintilien sont différents, ils se rejoignent ici dans l'idée que le langage est, comme les actes du quotidien, la manifestation de la citoyenneté d'un Romain. Ainsi, à ce titre, l'usage de la langue est la perception extérieure de lui-même qu'offre un citoyen. Plus encore, selon l'usage qui est fait du latin, le citoyen se retrouve en faute envers la cité, ou pas.

Observons, chez Varron, le parallèle dressé avec l'attitude de celui qui enfreint la loi : l'usage du syntagme *in ciuitate* n'est pas anodin ici : la *ciuitas* est la cité, mais aussi la citoyenneté, et par conséquent, l'expression concrète de cette citoyenneté. Or, l'expression de la citoyenneté se fait par la connaissance et le respect des lois. Ainsi, respecter le langage est assimilé au respect de la loi, et parler correctement est donc un acte tout aussi concret que le respect de la loi dans la vie quotidienne. Cette conception du langage, et le lexique judiciaire utilisé, sont révélateurs aussi de ce qui, selon nous, anime Varron lorsqu'il écrit le *De lingua Latina*, le *De re rustica* ou le *De genti populi Romani* : témoigner des usages de son temps dans l'idée de les transmettre à la postérité. *L'ars grammatica* qu'il écrit ici a une dimension normative supplémentaire.

Quintilien, aboutit au même raisonnement, mais par des chemins différents. Il utilise le terme *praeceptum*, que l'on peut comprendre comme « principe » ou « règle ». Le discours s'apparente à un discours d'ordre philosophique, avec le champ lexical correspondant : *praeceptum vitae*, mais aussi l'adjectif substantivé *bonorum*, et l'adjectif *recta* montrent ainsi que le langage est une des composantes de ce qui fait un homme « bon », un homme de bien. C'est évidemment en lien avec une vision politique, le but étant que la cité soit emplie de *boni*. D'ailleurs, revenons au titre même de l'ouvrage de Quintilien : « Institution oratoire ». Les deux mots évoquent, plus que la formation du discours, la formation de l'homme. En effet, nous retrouvons là une idée déjà présente chez Cicéron<sup>100</sup>, que l'éducation aux lettres, et l'éducation à la rhétorique, est déjà une facette d'un homme de bien.

En définitive donc, la *consuetudo*, plus qu'un principe linguistique, apparaît comme la partie émergée de la *persona* des citoyens. Le terme *persona* nous emmène précisément dans le champ de la rhétorique ; cette dernière participe en effet grandement à forger le concept linguistique de *consuetudo*.

---

100. Cf. *De orat.* I, 20.

### 1.2.2.3 Le constat de la dynamique de la langue

Le premier présupposé est celui que l'usage d'une langue vivante est toujours changeant. C'est une réalité que Varron formule en *Ling.* IX, 17 – *Consuetudo loquendi est in motu* –, et que Cicéron et Quintilien reprennent à leur compte. Toutefois, si la langue est en évolution permanente, la manière dont cette évolution est perçue peut varier.

La perception la plus négative est celle de Cicéron, qui semble lier la *consuetudo* à l'idée d'un dévoiement général de la qualité de la langue : ainsi, Cicéron adopte notamment dans le *Brutus* une rhétorique du *Tempus fugit* quand il oppose la pureté originelle de la langue romaine et l'influence néfaste des populations extérieures sur les usages linguistiques en vigueur<sup>101</sup> ; Cicéron n'est pas plus indulgent envers les orateurs, puisque Marcus Cornelius Cethegus apparaît comme le modèle auquel peu d'orateurs peuvent désormais se comparer<sup>102</sup> ; ainsi, Cicéron offre en *Brut.* 58 le pendant stylistique de la dégradation de la langue latine :

*Et oratorem appellat et suauiloquentiam tribuit, quae nunc quidem non tam est un plerisque (latrant enim iam quidem oratores, non loquuntur. Et il le nomme « orateur », et lui attribue un langage doux, que de nos jours on ne voit pas chez beaucoup d'orateurs (en effet, certains aboient plus qu'ils ne parlent).*

La réflexion ne relève pas de la grammaire, ici, mais bien de l'*actio*. Toujours est-il que, que ce soit pour évoquer la « pureté de la langue » ou son utilisation par des orateurs, Cicéron forme un cadre général dans lequel le temps détériore les usages linguistiques – la figure de Caton apparaissant comme un réel modèle à remettre en vigueur<sup>103</sup>.

La perspective de Varron sur la question de la dégradation de la langue est assez différente. Comme F. Desbordes l'écrivait, ce qui intéresse Varron, c'est la capacité des mots à « représenter le monde<sup>104</sup> ». Si dégradation il y a, c'est donc dans ce champ qu'il faut la chercher. Le motif du temps qui passe et de l'usage qui transforme la langue est en effet bien exploité par Varron,

101. cf. page 79.

102. cf. C. Guérin et S. Aubert-Baillet, dans l'introduction du livre *Le Brutus de Cicéron : politique, rhétorique et histoire culturelle*, Brill, 2014, p.1-15, montrent bien p.5-6 que la description qui est faite n'est absolument pas neutre idéologiquement : « À cette réflexion chronologique, s'ajoute une prise de position franche quant à l'évaluation des mérites de chacun [...]. L'histoire des orateurs romains ne sera donc pas purement descriptive et ne se fera pas *sine studio* : elle vise à construire une hiérarchie et à indiquer quels modèles sont dignes d'être étudiés et imités. Axiologique, cette *historia* défend des choix stylistiques, remet en cause des opinions erronées, rétablit des réputations : l'un de ses objectifs est de permettre à Cicéron d'exprimer son propre point de vue sur les qualités de chacun [...]. »

103. *Brut.* 65 : *Catonem uero quis nostrorum oratorum, qui quidem nunc sunt, legit ? [...] Refertae sunt orationes amplius centum quinquaginta, quas quidem adhuc inuenerim et legerim, et uerbis et rebus inlustribus. Licet ex his eligant ea quae notatione et laude digna sint ; omnes oratoriae uirtutes in eis reperientur.* (Mais qui, parmi nos orateurs contemporains, lit encore Caton ? [...] Les plus de cent cinquante discours que j'ai trouvés et lus de lui, sont bien riches en formules et en réflexions brillantes. Si l'on veut bien y recueillir ce qui est digne d'être remarqué et applaudi, alors on y trouvera toutes les qualités d'un discours.)

104. F. Desbordes, *Idées grecques et romaines sur le langage*, Paris, ENS éditions, 2007, p. 212.

qui ouvre le livre VII du *De lingua latina* sur l'idée qu'une *ruine subite a enseveli...*, et qui souhaite « dévoiler les formes ensevelies sous le poids des années » – *obruta uetustate*<sup>105</sup>. L'usage de la langue aurait donc enfoui des formes originellement plus proches de la réalité, et si Varron voit une dégradation, ce n'est pas au prisme de la qualité du langage utilisé, mais au prisme de la *cognatio rerum* : Varron se fait ici archéologue de la langue latine, et l'usage n'est rien d'autre que la terre qui a recouvert les antiques origines des mots. Claudia Moatti étudie bien le lexique de la *ruina* qui est utilisé<sup>106</sup>, et qui teinte l'idée de *consuetudo*, d'usage effectif de la langue, assez négativement.

Quintilien se distingue de Cicéron et de Varron par l'absence d'une réflexion axiologique sur l'usage de la langue. Cela ne l'empêche bien sûr absolument pas d'en relever les évolutions, mais l'idée de correction linguistique et l'évolution de la langue causée par une *consuetudo* changeante ne relève que du constat. Cela tient en grande partie au statut qu'a la *ratio* chez Quintilien et à celui de l'analogie en particulier<sup>107</sup> : si l'analogie n'est pas un principe, et que la *ratio* n'est donc pas fondée sur elle par nature, alors il est impossible de penser que l'usage entre nécessairement en opposition à la *ratio* et même si c'est le cas, rien ne justifie de penser que l'usage dévoie une langue originellement pure. De fait, le lexique de la souillure, présent notamment en *Brut.* 258 pour évoquer l'influence du langage des non-Romains sur la langue latine, est totalement absent de *Institution oratoire*. La réflexion sur l'évolution des usages, chez Quintilien, semble donc axiologiquement neutre, même si, comme nous le verrons par la suite, elle n'est pas sans idéologie.

#### 1.2.2.4 Le rôle de la rhétorique dans le développement du concept linguistique

Le domaine de la rhétorique, parce que précisément la correction du langage y est pensée en des termes pragmatiques – il faut être compris de l'auditoire –, apparaît comme le champ privilégié où le concept linguistique de *consuetudo* se développe. Alors que Cicéron ne s'intéressait que peu à la *ratio*, il développe assez précisément les enjeux de l'usage linguistique.

En effet, dans une perspective d'efficacité du discours, la *consuetudo*, prise en son sens général, désigne les habitudes de vie et se trouve au centre des préoccupations d'un orateur accompli. Cicéron rappelle ainsi que tout discours doit s'inscrire dans l'horizon d'attente du public, que la question de la réception est cruciale<sup>108</sup>, et c'est au nom de cela qu'il reproche à

105. *Ling.* VI, 2.

106. C. Moatti, *La raison de Rome. Naissance de l'esprit critique à la fin de la République*, 2014, seconde partie intitulé « Réflexions sur le temps ».

107. Un point que nous avons abordé page 48.

108. On ne peut séparer la rhétorique de la politique, et donc la réception du discours est absolument cruciale. Cf. G Soulez, « Rhétorique, public et manipulation », *Hermès*, 2004/1, n°38, p.89 à 95, op.cit. p. 90, s'appuie sur

Platon, en *De orat.* I, 223, de s'éloigner, dans sa *République*, des habitudes de vie de la cité – [...] *a uitae et a ciuitatum moribus abhorrebant*.

Sans utiliser le terme *consuetudo* en un sens linguistique, le traité cicéronien le relie toutefois à la compétence de l'orateur et en fait donc un critère technique permettant d'évaluer l'orateur et/ou son discours, comme en *De orat.* II, 131 :

*Nam si tu mihi quamuis eruditum hominem adduxeris, quamuis acrem et acutum in cogitando, quamuis ad pronuntiandum expeditum, si erit idem in consuetudine ciuitatis, in exemplis, in institutis, in moribus ac uiluntatibus ciuium suorum hospes, non multum ei loci proderunt illi, ex quibus argumenta promuntur.* En effet, si tu conduis à moi un homme, si érudit soit-il, si pénétrante et vive sa pensée soit-elle, si fluide soit-il dans sa prononciation, eh bien si cet hôte est étranger aux usages de notre cité, aux figures exemplaires, aux institutions, aux coutumes et aux dispositions des citoyens, ces lieux où l'on puise les arguments ne lui seront pas d'une grande utilité.

Les enjeux sont ici autant éthiques que pragmatiques : pragmatiques, car la nécessité pour l'orateur de connaître précisément ce dont il parle est évidemment une garantie de justesse, en ce qui concerne l'*inuentio*<sup>109</sup>. Éthiques aussi, puisque l'on juge là de l'intégration de l'orateur dans la *ciuitas*. Plus encore, il n'est pas anodin que l'homme dont Cicéron évoque la *consuetudo* soit un *eruditus* : l'*eruditio* semble en réalité être le pré-requis sans lequel Cicéron n'accorderait pas d'importance à l'orateur en question. Ainsi donc, quand Cicéron évoque la connaissance de la *consuetudo* en tant que mode de vie, il oriente déjà cette connaissance sur la figure de l'*eruditus*, liant ainsi les deux nécessités, dans une logique qui sera prégnante dans la théorie linguistique élaborée par Cicéron.

Ainsi, le lien est fait entre le concept politique et social qu'est l'usage, et le concept technique qu'il deviendra ensuite. Si le terme, à ce moment-là du raisonnement, n'est pas du tout d'ordre linguistique, il est déjà éminemment normatif.

Et de fait, même quand il utilise l'acception sociale du terme, Cicéron l'oriente idéologiquement. Le début du *Brutus* et en particulier le premier paragraphe, avec l'hommage rendu à Hortensius, en sont une preuve. Dans ce passage, Cicéron loue la *consuetudo iucunda* d'Hortensius, de sorte que, par l'évocation de ce « commerce agréable », il dessine en creux un groupe

---

Aristote, *Rhét.* I, 1356a et écrit : « La Rhétorique relève du discours public et s'oppose à la conversation privée dans la mesure où elle concerne les affaires de la Cité et non les affaires domestiques (nous parlerions aujourd'hui d' "espace public"), plus précisément en tant qu'elle est définie par Aristote comme une « ramification de la dialectique et de la science morale qu'il est juste d'appeler politique ».

109. cf. Aristote, *Rhét.*, I, 1359b,13 - 1360b,41, sur la nécessité d'avoir une connaissance pratique de l'objet sur lequel on délibère.

d'hommes, heureux élus autour d'un Brutus digne et qui remplit ses *officia*. Cicéron présente ainsi sa propre *persona* sous un jour particulièrement favorable – puisqu'il fait partie de ce groupe d'*eruditi* ayant eu la chance de connaître Hortensius –, illustrant aussi le fait que le concept de *consuetudo*, même quand il désigne le mode de vie d'une personne, est orienté.

Il apparaît donc clairement que la rhétorique donne au terme un aspect normatif qui dépasse le cadre de la vie en société pour intégrer directement la question de la compétence de l'orateur et celle de la *persona* de l'orateur. L'arrière-plan théorique qui justifie cela est double. D'une part, l'ancrage de la rhétorique dans la vie politique et sociale permet tout naturellement de transformer le concept politique et social de *consuetudo* en toile de fond permettant à l'orateur d'exprimer au mieux son *ars*. D'autre part, pour ce qui relève du lien entre *persona* et *consuetudo*, un passage du *De inu* nous paraît particulièrement éclairant :

*In victu considerare oportet, apud quem et quo more et cuius arbitratu sit educatus, quos habuerit artium liberalium magistros, quos uiuendi praeceptores, quibus amicis utatur, quo in negotio, quaestu, artificio sit occupatus, quo modo rem familiarem administret, quae consuetudine domestica sit*<sup>110</sup>. Dans le mode de vie, il faut observer chez qui, selon quelle coutume et selon quels principes il a reçu son éducation, quels maîtres en arts libéraux il a eus, de quels maîtres de vie, de quels amis il s'entoure, quelles sont ses occupations, à quelles affaires il prend part, quel métier il fait, comment il gère ses affaires, quelle vie il mène habituellement chez lui.

Il n'est pas question ici de la *persona* de l'orateur mais de celle de l'homme au sujet duquel on fait un discours. Or, ce passage nous montre clairement que le concept de *consuetudo*, ici appliqué au mode de vie d'une personne, devient un critère de jugement, qui oriente la perception de ladite personne. De ce fait, la normativité du terme est confirmée, que ce soit à propos de la compétence de l'orateur, à propos de sa *persona*, ou à propos de n'importe quelle personne : de simple constat sur le mode de vie, le terme devient un marqueur éthique et prescriptif.

La rhétorique cicéronienne ne fait pas émerger le concept linguistique de *consuetudo*, mais elle fait émerger le concept technique en lui donnant une normativité qui dépassait le constat d'usage que faisait Varron.

### 1.2.2.5 Conclusions partielles : le cadre de formation du citoyen

En définitive, ce qui apparaît déjà, c'est que le concept de *consuetudo* permet de penser la langue avant même de devenir un concept normatif permettant de penser sa correction. Le

---

110. Inu. I, 35.

parallèle dressé entre aspects sociaux et usage de la langue emmène clairement la réflexion linguistique sur l'idéologie, indépendamment des considérations techniques qui seront aussi formulées. De ce fait, ces dernières seront forcément teintées idéologiquement, précisément parce que la langue n'est pas pensée en dehors du système social auquel elle participe. Cela apparaît assez nettement chez Cicéron, qui fait explicitement le lien entre les deux dans le *Brutus*, où il prend le concept de *consuetudo*, l'applique précisément à la question de la pratique de la langue, et en fait un instrument pour former un Romain à employer un langage correct, dans le respect de la *Latinitas*. Ainsi, en *Brut.* 210 :

*Sed magni interest quos quisque audiat cotidie domi, quibuscul loquatur a puero, quemadmodum patres, paedagogi, matres etiam loquantur.* Mais le langage que l'on entend chaque jour à la maison, les personnes avec qui l'on parle dès l'enfance, la manière dont s'expriment le père, le maître et même la mère sont d'une grande importance.

L'usage se retrouve au cœur de la théorie cicéronienne sur l'imprégnation passive quant à l'apprentissage de la *lingua latina* dans ce qu'elle a de plus fondamental mais aussi pour ce qui relève du raffinement – Cicéron sort donc rapidement des questions fondamentales pour aborder l'aspect stylistique ; il est ici question de l'influence de la *familia* et du socle qu'elle offre pour adopter un langage correct et raffiné<sup>111</sup>. Ainsi, le concept de *consuetudo* prend un sens déjà plus technique : c'est la réalité quotidienne de l'usage linguistique, par opposition à tout ce qui concerne l'étude, la théorie, la doctrine. Cicéron nous semble donc faire le lien entre le concept de Varron, qui est de l'ordre du constat de l'usage en cours, et celui que développe Quintilien, qui en fait une norme prévalente. Toutefois, Cicéron ne fournit jamais de remarques concrètes, tangibles, sur ce qui fait l'usage raffiné de la langue, et le terme de *consuetudo*, s'il se charge déjà d'une certaine normativité liée à une partie assez restreinte de la société, n'est pas

---

111. Voir aussi *Brut.* 211, où Laelia est définie par son langage, imprégné du raffinement de celui de son père : *Ergo illam patre elegantia tinctam uidimus.* De la même manière, les Gracques sont explicitement le résultat de la qualité du langage de leur mère : *Legimus epistulas Corneliae matris Gracchorum ; apparet filios non tam in gremio educatos quam in sermone matris.* Voir aussi la mention de César et Laelius, dont le raffinement est lié à la *domestica consuetudo* qui a fourni une base solide pour l'étude des lettres : *Sed tamen, Brute, inquit Atticus, de Caesare et ipse ita iudico et de hoc huius generis acerrimo existimatore saepissime audio, illum omnium fere oratorum Latine loqui elegantissime ; nec id solum domestica consuetudine, ut dudum de Laeliorum et Muciorum familiis audiebamus, sed quamquam id quoque credo fuisse, tamen ut esset perfecta illa bene loquendi laus, multis litteris et eis quidem reconditis et exquisitis summoque studio et diligentia est consecutus.* (Mais, Brutus, dit Atticus, à propos de César je suis moi aussi de cet avis, et très souvent j'entends parler de lui comme le juge le plus rigoureux de ce genre de questions, [j'entends dire] qu'il est, de tous les orateurs, pour ainsi dire, celui qui parle latin avec le plus de raffinement ; et je ne crois pas que cela ait été dû seulement à l'habitude en cours dans la maison, comme nous l'avons entendu plus tôt à propos des Laelii et des Mucii, mais je crois que, bien que cela ait été dû aussi à cette habitude, son grand mérite, celui de parler parfaitement, est la conséquence de son étude approfondie des lettres, et même de connaissances peu accessibles et rares, ainsi que de son travail et de son application.)

explicité en tant que norme linguistique. Cicéron, toutefois, comme Quintilien, utilise le terme sans lui donner de réalité concrète, tangible, technique : ici, le théoricien évoque l'habitude et l'imprégnation en opposition au *studium* et à la *diligentia*<sup>112</sup>. C'est précisément la différence entre théorie et pratique régulière qui fait naître le concept de *consuetudo* comme part d'une théorie de l'apprentissage : il ne s'agit pas pour Cicéron de mettre en relief une théorie mais d'insister sur la transmission de l'expérience, quasiment comme un homme est observé par le *discipulus* dans le cadre du *tirocinium fori* : l'élève est confronté directement à l'orateur et au *civis Romanus* en action<sup>113</sup>, et cette vision modèle la théorie cicéronienne de la *Latinitas*

### 1.2.3 Un critère linguistique normatif complexe

Revenons toutefois à la dimension purement linguistique du concept de *consuetudo*, dont nous avons déjà donné une première définition page 58 et dont nous avons déjà résumé quelques enjeux<sup>114</sup>. Une telle définition, malgré sa fidélité à la réalité, soulève de nombreuses questions et de nombreux enjeux linguistiques qu'il nous faut élucider, particulièrement quand, comme Cicéron et Quintilien, on en fait un concept normatif et quand, comme Varron, on s'en sert pour caractériser la langue et en rendre visible le système.

#### 1.2.3.1 La dualité de la *consuetudo*

Quand Varron évoque la *consuetudo*, c'est pour mettre en relief sa dimension non systématique : en effet, il la divise en deux parties, la *recta consuetudo* qui respecte l'analogie, et la *consuetudo depravata* qui laisse la place aux formes non analogiques<sup>115</sup>. La *consuetudo* doit donc elle-même être pensée comme un objet complexe, avant de prétendre en faire un critère normatif. R. Ferri et P. Probert notent bien le paradoxe apparent :

112. Sur ce point, Atticus nuance fort ses propos en accordant une place aux deux phénomènes dans l'acquisition d'une langue non seulement correcte mais aussi élégante. Nous renvoyons le lecteur à notre chapitre 4 sur « *Ars et Natura* » pour une étude plus approfondie de cette question, et une mise en perspective de Cicéron à Quintilien. Voir aussi *De orat.* III, 48, où la *consuetudo sermonis cotidiani ac domestici* représente un pendant aux *praecepta Latine loquendi* inculqués par la *doctrina puerilis* puis la *subtilis cognitio rerum et litterarum* : la différenciation de la théorie et de la pratique est récurrente, même si Atticus souligne la nécessité de conjuguer les deux.

113. Orator 43 : *Nulla praecepta ponemus, neque enim id suscipemus, sed excellentis eloquentiae speciem et formam adumbrabimus, nec quibus rebus ea pareatur exponemus, sed qualis nobis esse videtur*. Les termes *forma*, *specie* et *adumbrare* renvoient à la dimension concrète de la réflexion cicéronienne : il s'agit de voir comment l'excellence d'un orateur s'incarne.

114. cf notamment D.J. Taylor, *Declinatio : A Study of the Linguistic Theory of Marcus Terentius Varro*, 1974, p. 51 : « Synchronically *consuetudo* is responsible for inculcating variations within the spoken language as *Ling.* IX, 80 indicates. It therefore induces a certain amount of irregularity into what should properly be systematic. On the synchronic level, *consuetudo*, since it denotes idiosyncratic behavior, refers to the way language is used by various strata or segments of the speech community. In particular the *consuetudo* of poets differs from that of the ordinary speakers of the language.

115. *Ling.* IX, 18.

« Starting with Varro, for whom *consuetudo* helps to resolve conflicts between analogy and anomaly, *consuetudo* is also advocated to establish a linguistic norm, although *consuetudo mala* or *depravata* can be considered no foundation for correct usage<sup>116</sup>. »

Cette dualité s'incarne aussi chez Cicéron, qui en *Brut.* 261 évoque la *consuetudo pura* et la *consuetudo vitiosa* :

*Caesar autem adhibens rationem vitiosam et corruptam pura et incorrupta consuetudine emendat.* Quant à César, il applique une méthode systématique pour corriger, par un usage pur et correct, un usage incorrect et fautif.

Il ne met pourtant pas les mêmes éléments derrière cette distinction. Ainsi, alors que Varron distingue la prise en compte ou pas de l'analogie, Cicéron ne dit rien de tel au sujet de César : il s'agit bien de remplacer un usage fautif par un usage correct, et l'analogie n'entre pas explicitement en ligne de compte. Nous ne lisons pas le terme *ratio* ici comme un synonyme de « procédé qui tend à utiliser l'analogie », mais plutôt comme un terme qui qualifie la propension de César à rationaliser l'usage de la langue latine et à limiter les variations possibles<sup>117</sup>. Quand bien même il s'agirait de remplacer un mot non formé selon l'analogie par un mot formé selon celle-ci, il s'agit de rester dans les bornes de l'usage acceptable<sup>118</sup>.

Quintilien a bien conscience aussi du mouvement perpétuel qui est celui de la langue, et de la dualité intrinsèque de l'usage linguistique, qui peut être bon ou mauvais, et l'on ne peut que

116. R. Ferri et P. Probert, « Roman authors on colloquial language », in E. Dickey & A. Chahoud, *Colloquial and Literary Latin*, Cambridge, 2010, p.12-41, p. 38.

117. A. Willi, « Style, grammar and philosophy in C. Iulius Caesar », in Eleanor Dickey & Anna Chahoud (dirs.), *Colloquial and Literary Latin*, Cambridge, 2010, p. 229-242, p. 229, souligne bien la discipline de César : « Caesar's linguistic self-discipline, which famously restricts the vocabulary of the *Bellum Gallicum* to less than 1300 lexemes, is so thorough that it even affects and excludes forms, words and constructions which can hardly be called "colloquial" if this term is taken as the opposite of "literary". »

118. A. Willi, « Style, grammar and philosophy in C. Iulius Caesar », in Eleanor Dickey & Anna Chahoud (dirs.), *Colloquial and Literary Latin*, Cambridge, 2010, p. 229-242, p. 236 : A. Willi traduit *adhibens rationem* par « by applying analogy ». Nous l'avons vu, il est délicat de postuler que le terme *ratio* est synonyme d'analogie. Même si la traduction d'A. Willi a pour elle un avantage fondamental : le titre de l'œuvre de César, *De analogia*, il ne nous paraît pas évident qu'il faille limiter ainsi le terme *ratio* à l'analogie. Au contraire, nous considérons qu'il désigne ici plutôt un procédé systématique et rationnel - pas forcément fondé sur l'analogie - qui relève d'une forme de principe chez César, il s'agit de remplacer méthodiquement et systématiquement un mot dont l'usage est *insolens* par un mot dont l'usage est accepté et commun. De fait, A. Willi lui-même, p. 236, indique que même si l'analogie est utilisée, ce n'est pas pour passer outre l'usage : « Caesar's analogy does not operate freely, overruling usage in the name of a greater good. ». On peut donc légitimement penser que l'analogie n'intervient que quand deux termes usités, ni *inauditi* ni *insolentes*, pour reprendre les mots de César, sont en concurrence. A. Willi explique de manière très éloquente, p. 239-240, que c'est l'utilitarisme du langage qui guide César avant tout, et qui justifie notamment d'épurer le langage à sa forme la plus simple, mais que cette forme précisément n'a pas à être définie par la *natura* - et nous ajoutons ici que c'est là que Varron et César diffèrent - mais par l'usage des contemporains. Ainsi, les similitudes entre Varron et César sont réelles mais s'arrêtent au poids de l'analogie, précisément à cause de la nature même de l'œuvre de chacun des deux hommes, qui reposent sur des préoccupations différentes.

relever sa prière, une prière qui explique l'objectif qu'il poursuit avec l'*Institution oratoire*, en *Inst.* IX, 3, 1 :

*Utinam non peiora uincant.* Pourvu que ce ne soient pas les pires usages qui vainquent.

Le projet d'instruction des générations contemporaines et futures, dont M. Citroni fait un résumé tout à fait éclairant<sup>119</sup>, nous semble précisément naître de la conscience linguistique de Quintilien, et précisément de la conscience d'un usage mouvant et difficile à contrôler.

La question est donc de savoir quel usage peut prétendre au statut de norme linguistique, étant entendu que tout usage n'est pas acceptable.

### 1.2.3.2 Circonscrire la *consuetudo* linguistique : une norme floue ?

De fait, si on prend cette fois le concept en tant que norme linguistique, l'autre problème qu'il pose est celui de sa diversité intrinsèque<sup>120</sup>. Précisément parce que l'usage varie dans le temps comme selon les populations, il faut revenir sur la norme concrète que le terme de *consuetudo* recouvre. Quel usage doit être pris en compte ? Certainement pas celui de Pacuvius et de Caecilius, qui, d'après Cicéron, parlent mal : Cicéron utilise l'expression *male locutos*<sup>121</sup>, et qualifie aussi Caecilius de *malus auctor latinitatis*<sup>122</sup>.

Cicéron, précisément parce qu'il se défend d'être un *grammaticus*, ne pose pas la question de ce qui constitue concrètement la norme et entretient le flou quand à son établissement<sup>123</sup> : qui juge si la norme est respectée ou pas ? Si l'on admet que l'usage peut être un critère de

119. M. Citroni, « *Antiqui, ueteres, noui* : images of the literary past and the impulse to progress in the cultural program of Quintilian », in F. Bessone & M. Fucecchi (dirs.), *The Literary Genres in the Flavian Age - Canons, Transformations, Reception*, Berlin, 2017, p. 19-45, p. 31 : « In language, as in oratorical and literary style, he feels it is his task and responsibility to guide contemporaries and posterity towards the choice of the best possibilities that have matured over the course of tradition, and to thwart opposing impulses, confident that he knows how to interpret what is most authentic in the requirements of the present. »

120. Comme le rappelle J.N. Adams, dans *The Regional Diversification of Latin*, 2007, p.16, « *consuetudo* is a complicated model ». De même, L. Holford-Strevens, *Aulus Gellius : An Antonine Scholar and His Achievements*, p. 176-196.

121. *Brut.* 258.

122. *Att.* VII, 3, 10.

123. Sur la place de la réflexion linguistique chez Cicéron et César, cf. J. Wisse, « The Intellectual Background of the Rhetorical Works », in J.M. May, *Brill's Companion to Cicero*, 2002, qui formule p.353-354 d'éclairantes remarques sur l'attitude de Cicéron quant aux règles de *Latinitas* : il soutient notamment la théorie selon laquelle c'est l'apparent dédain de Cicéron pour les questions relatives à la *Latinitas* qui aurait poussé César à en faire un traité, le *De Analogia*, dédié à Cicéron, et résume ainsi le rôle de César dans la réflexion linguistique : « In writing about it at a theoretical level, Caesar consciously elevated the subject from the lower aspect of grammatical activities, that of teaching, to the higher, that of scholarship. » Cette analyse nous paraît d'autant plus pertinente que les paroles de Quintilien lui-même tendent à ne pas considérer comme rabaissantes les considérations linguistiques de Cicéron et de César, en *Inst.* I, 7, 34 : *Sed nihil ex grammaticae nocuerit, nisi quod superuacuum est. An ideo minor est M. Tullius orator, quod idem artis huius diligentissimus fuit et in filio, ut epistulis apparet, recte loquendi asper quoque exactor* ? Mais je crois qu'il n'y a rien dans la grammaire de nuisible que ce qui est superflu. Cicéron a-t-il été moins grand orateur à cause de son étude appliquée de cette science, et pour avoir été, envers son fils, comme on le voit dans ses lettres, un âpre censeur du bon langage ?

correction, l'idée même de normer le fonctionnement de la langue suppose en effet de définir, c'est-à-dire de délimiter à la fois ce qui constitue le cadre « réglementaire » et à la fois qui est juge et garant de ce cadre.

Cicéron ne le fait jamais explicitement. Toutefois, il est possible de déduire, par des chemins détournés, les cadres que Cicéron prend pour acquis quand il évoque la *Latinitas* et la *pura consuetudo*. Tout d'abord, on peut remarquer que, même si F. Biville distingue le *sermo patrius* de la *consuetudo* en prenant ce dernier terme dans un sens très général<sup>124</sup>, Cicéron semble faire le lien entre les deux et fait de l'usage commun une question à la fois linguistique et politique. Ainsi, en *Att.* VII, 3, 10 :

*Venio ad Piraeaea, in quo magis reprehendus sim quod homo romanus Piraeaea scripserim, non Piraeum (sic enim omnes nostri locuti sunt), quam quod addiderim in, non enim hoc ut oppido praeposui sed ut loco. J'en viens à Piraeaea – et là je dois être blâmé, plus parce que, pourtant Romain, j'ai écrit Piraeaea au lieu de Piraeum (puisque c'est ainsi que tous les nôtres parlent), que parce que j'y ai ajouté in – en effet, j'ai ajouté cette préposition non pas à un nom de ville mais à un nom de lieu.*

Tout d'abord, il faut relever que cette analyse morphologique n'est qu'incidente : elle n'est certainement pas l'objet de la lettre de Cicéron, mais la remarque, au beau milieu de la lettre, confirme que Cicéron n'est pas complètement éloigné de la question grammaticale (au sens moderne du terme ici). Le choix de l'accusatif grec plutôt que de l'accusatif latin semble difficile à expliquer, mais on peut le voir comme une forme de connivence avec Atticus, destinataire de la lettre. Ce qui est plus intéressant ici, c'est l'évocation, avec l'expression *sic enim omnes nostri locuti sunt*, de l'usage en vigueur à Rome, qui est d'utiliser l'accusatif latin. Cicéron s'inclut dans un groupe, dans une société, celle de l'ensemble des Romains, tout en assumant pour la forme un usage qui de fait l'exclut de ce groupe (l'usage grec). Cela peut paraître contradictoire pour celui qui se dit avant tout *homo romanus*, mais, avec l'usage du grec et surtout avec le choix conscient de privilégier une formulation plutôt qu'une autre, il s'inclut en réalité plus précisément dans le milieu des *litterati* ou des *eruditi* qui savent réfléchir sur la langue. Ainsi, le terme *Piraeaea* s'oppose à l'usage romain (qui impliquerait le mot *Piraeum*, mais pas à l'usage *eruditus*). Cela suggère que la *consuetudo* à Rome, dans certains groupes sociaux, ne latinise pas tous les termes d'origine grecque.

Mais surtout, cette remarque sur la *consuetudo* est importante d'un point de vue théorique

---

124. F. Biville « The Graeco-Romans and Graeco-Latin : A Terminological Framework for Cases of Bilingualism », in J. N. Adams & M. Janse & S. Swain *Bilingualism in Ancient Society : Language Contact and the Written Text*, 2002, p. 77-101, p. 88.

à plusieurs titres. D'une part, en ce qui concerne la *persona* cicéronienne : sa remarque peut paraître étrange puisqu'Atticus fait partie du même milieu que lui et que l'usage d'une forme pas complètement latinisée ne l'étonnerait pas, le grec étant aussi une marque de leur connivence<sup>125</sup>. Cicéron peut pourtant, en ces quelques mots, affirmer sa romanité – n'oublions pas qu'il est Arpinate, et que la question de sa légitimité peut se poser – précisément parce qu'il a une réflexion érudite sur la langue latine et sur la *Latinitas* : il se pose ainsi en théoricien<sup>126</sup>. Ce qui est important, c'est bien sûr le choix que fait Cicéron, un choix politique, mais aussi le fait même qu'il se pose la question de ce choix, et qui donne de Cicéron l'image d'une personne qui fait un usage réfléchi de la langue, qui participe à la mise en place des normes<sup>127</sup>.

D'autre part, cela nous indique aussi que la discussion de ce qui est un bon usage ou pas – quelle que soit la réponse – a lieu entre *eruditi* : la discussion des modèles et de la pertinence des usages se fait donc dans une partie restreinte de la société, ce qui tend à prouver que l'usage qui sera qualifié de bon sera éventuellement aussi celui des *eruditi*, dont l'esprit éclairé justifie la pertinence du langage.

Cela préfigure la réflexion de Quintilien, qui formulera explicitement ce que l'on pouvait seulement lire entre les lignes chez Cicéron. Ainsi, Quintilien rappelle d'abord l'ancrage de la *consuetudo* dans le présent, en *Inst.* I, 6, 43 :

*nam fuerit paene ridiculum malle sermonem quo locuti sint homines quam quo loquantur.* En effet, il serait tout à fait ridicule de préférer une manière de parler prétendument utilisée par les hommes auparavant à une la manière de parler de nos contemporains.

125. Sur l'usage du grec dans les lettres de Cicéron à Atticus, voir particulièrement S. Swain, « Bilingualism in Cicero? The Evidence of Code-Switching », in J. N. Adams & M. Janse & S. Swain (dirs.) *Bilingualism in Ancient Society : Language Contact and the Written Text*, 2002, p.128-166, et particulièrement p.138-141. S. Swain résume les hypothèses pouvant expliquer l'usage du grec et en arrive à la conclusion suivante p.141 : « Clearly code-switching, at least within a defined network such as (e.g.) that of Cicero's friends and acquaintances, may be a strategy for speaking indirectly, for claiming what the authors call "rapport" with another speaker, or for expressing "defensiveness" in one's conversational contribution. ». Voir aussi M. Dubuisson, « Le grec à Rome à l'époque de Cicéron, extension et qualité du bilinguisme », *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 47/1, 1992, p.187-206, et particulièrement p. 194 : « L'emploi [du grec] n'a chez [Cicéron] aucun caractère artificiel ou affecté : c'est un moyen d'expression précieux, qui permet en outre [...] une certaine connivence et auquel il recourt spontanément dès qu'il ne se sent plus surveillé. »

126. J. Clackson, , « Classical Latin », in J. Clackson (dir.), *A Companion to the Latin Language*, 2011, p. 236-256, p.241, étudie ce passage et résume les trois possibilités : « 1. preposition and Latin ending *in Piraeum* (Cicero's eventual favourite) / 2. preposition and Greek ending *in Piraea* (which was Cicero's first attempt) / 3.no preposition and Greek ending *Piraea* (which Atticus offered as more correct). Cicero defends *in Piraeum* on the grounds of reason, Romanitas, and authority. Since *Piraeus* is not a town but a locality, it does not fall under the rule that local prepositions are not used with towns; the Latin form is preferable to the Greek since Cicero and Atticus are Romans. The argument from authority cites Terence [...]. »

127. Pour un relevé des extraits témoignant de ce que P. Morillon nomme « curiosité [de Cicéron] dans le domaine grammatical », cf. P. Morillon, « Cicéron et les écoles grammaticales de son temps », in J. Collart *et al.*, *Varron. Grammaire antique et stylistique latine.*, Paris, 1978, p. 253-262, p. 253.

Tourné vers le présent et vers l'efficacité du discours – M. Citroni souligne d'ailleurs que c'est bien au nom de la *perspicuitas* que Quintilien disqualifie les usages archaïsants, quitte à les justifier parfois pour d'autres motifs<sup>128</sup>. –, Quintilien pose en des termes éthiques (*ridiculum*) la nécessité d'éviter un langage désuet : le fait que son exposé sur les quatre critères de *Latinitas* se termine par les considérations sur la *consuetudo* montre bien le statut de ce critère, qui devient le seul à être déterminant et à faire cesser les débats quant à la correction du langage. Ce serait une posture intenable si, comme dans le *De lingua latina*, le terme *consuetudo* évoquait indistinctement la manière dont tous parlent. Quintilien en a bien conscience, qui éclaircit rapidement sa pensée en *Inst.* I, 6, 45, où Quintilien formule le pendant linguistique de la *uoluntas omnium* cicéronienne :

*Ergo consuetudinem sermonis uocabo consensum eruditorum, sicut uiuendi consensum bonorum.* Donc, ce que je nommerai « bon usage<sup>129</sup> » dans le discours, c'est celui sur lequel les érudits s'entendent, comme le bon usage dans la façon de vivre est celui sur lequel les hommes de bien s'entendent.

Dans cette société d'*eruditi*, l'orateur tient une place particulière puisqu'en *Inst.* I, 6, 17, lorsque Quintilien moque l'usage de la forme non syncopée *audaciter*, c'est en regard de la forme *audacter* que même les orateurs utilisent<sup>130</sup>. La remarque sur l'orateur, bien qu'incidente, sous-entend que ce dernier peut-être considéré comme une référence dans l'utilisation de la langue, et tend à identifier l'orateur à ces *homines boni et eruditi* qui sont érigés en modèle pour la société, ce qui serait cohérent dans la doctrine de Quintilien, où l'orateur est un *uir bonus dicendi peritus*.

Insensiblement, le statut théorique de la *consuetudo* a changé : du simple constat de ce qui se disait (dans le *De lingua latina*), au constat limité à des personnes érudites et légitimé par ces personnes érudites<sup>131</sup> (chez Cicéron), le terme est devenu une prescription calquée sur

128. M. Citroni, « *Antiqui, ueteres, noui* : images of the literary past and the impulse to progress in the cultural program of Quintilian », in F. Bessone & M. Fucecchi (dirs.), *The Literary Genres in the Flavian Age - Canons, Transformations, Reception*, De Gruyter, 2017, p. 19-45, p. 29 : « It would be ridiculous to prefer the *consuetudo* of the past to current *consuetudo*, at the expense of clarity (*perspicuitas*), which is the chief virtue of discourse. Yet Quintilian shows he has a good understanding of the subtle reasons of expressive efficacy that may in some cases suggest the adoption of archaizinf forms » Citroni cite les qualités de *maiestas, religio, dignitas, sanctitas, auctoritas, delectatio*.

129. C'est volontairement que nous ajoutons ici l'adjectif « bon », qui n'est pas présent dans la phrase latine : nous souhaitons mettre en relief la dimension prescriptive du concept chez Quintilien et le fait que la *consuetudo* dont il parle, c'est celle qui est digne d'être considérée comme une norme, c'est-à-dire comme un modèle. Son propos est donc orienté, d'un point de vue axiologique, même si le terme *bonus* n'est pas utilisé.

130. *Inhaerent tamen ei quidam molestissima diligentiae peruersitate, ut audaciter potius dicant quam audacter, licet omnes oratores aliud sequantur[...]*.

131. cf. J. Clackson, « Classical Latin », in J. Clackson (dir.), *A Companion to the Latin Language*, 2011, p. 236-256, p. 241 : « The educated are able to rely on the body of knowledge which is now codified by teachers and grammarians, with textual support from a new canon of authors. »

l'idéal incarné<sup>132</sup> par ces hommes érudits (dans l'*Institution oratoire*), un idéal auquel tous doivent prétendre, de la même manière que la bonne conduite des hommes de bien est ce à quoi tous doivent tendre<sup>133</sup>. Le mouvement est double : d'abord l'empan de la *consuetudo* s'est réduit, puisque de Varron à Cicéron elle intégrait moins de monde, puis Quintilien a repris la *consuetudo* cicéronienne cantonnée aux *eruditi* pour en faire, de manière explicite, l'idéal qui concerne toute la société.

### 1.2.3.3 *Consuetudo* et *ratio* : deux critères en tension

Outre sa complexité intrinsèque, le concept de *consuetudo* présente des enjeux particuliers dans sa confrontation à la *ratio*, au système linguistique. Il est communément admis que les critères de *consuetudo* et de *ratio* peuvent conduire à d'importantes contradictions. F. Kaster évoque des « forces concurrentes<sup>134</sup> », E. Valette indique qu'« au critère de la *ratio* s'oppose clairement celui de l'usage, *consuetudo*<sup>135</sup> » Françoise Desbordes évoque le conflit entre *usus* et *ratio* comme un conflit inévitable, la *consuetudo* étant ce qui ne « rentre pas » dans le système fondé sur la *ratio* :

« Il est clair que, pour la pensée grammaticale, le véritable critère est la *ratio*, qui dirait : ou bien une forme entre dans le système et elle est correcte, ou bien elle n'y entre pas et elle est incorrecte. Mais cette *ratio*, qui n'est pas tombée du ciel, comme dit Quintilien [...] a dû admettre l'existence d'un résidu non systématisable : il y a des formes "irrégulières", c'est-à-dire isolées, qui sont pourtant correctes et qui n'ont pas d'autre justifications que le fait qu'on les emploie, que c'est ce qui se dit<sup>136</sup>. »

132. Il s'agit bien d'incarnation : ainsi, Martin W. Bloomer montre bien que le terme *eruditio* est utilisé de manière très concrète par Quintilien, et que le langage constitue cette incarnation concrète (par opposition à un état d'esprit ou une abstraction). cf. Martin W. Bloomer, « Quintilian on the Child as a Learning Subject », *The Classical World*, Vol. 105, n°1 (fall 2011), p. 109-137, *op.cit.* p. 114 : « Quintilian is interested, however, in the diction of the learned, not their doctrine. Quintilian seeks a supply of words from the erudite. These words are a sort of blanket to cosset the child, for erudition means in Quintilian an environment and process rather than an abstract mental state or codifiable set of principles. Speech itself or the single word can be eruditus ». Remarquons par ailleurs que, par cette observation, Bloomer renvoie les termes d'*eruditio* et même de *consuetudo* à une conception élargie de la correction du langage. Nous ne sommes plus tant ici dans la *Latinitas* mais faisons irruption dans le *Latine loqui*, avec l'apparition de la prononciation comme critère normatif

133. Nous retrouvons ici le parallèle entre usages linguistiques et vie en société, que nous abordions en page 61, et qui cette fois devient explicitement, lui aussi, une prescription. Il semble que Quintilien en l'occurrence formule de manière très claire ce que Cicéron sous-entendait seulement.

134. R. Kaster, *Guardians of Language : the Grammarian and Society in Late Antiquity*, 1997, p. 19.

135. E. Valette, « Le grammairien-législateur », *Mètis* N.S.8, 2010, p. 81-114, p.91 : « Au critère de la *ratio* s'oppose clairement celui de l'usage, *consuetudo*. Cette référence aux pratiques linguistiques contemporaines implique une autre façon de construire la norme ; tandis que la *ratio* présuppose un « ordre naturel » que le grammairien ne fait qu'explicitier (la norme grammaticale est en quelque sorte co-existante avec la norme rationnelle), la *consuetudo* se présente comme une norme implicite, partagée, qui s'est construite en dehors du langage et sur laquelle le grammairien peut s'appuyer pour édicter sa propre loi. »

136. F. Desbordes, « *Latinitas* : constitution et évolution d'un modèle de l'identité linguistique », *Idées grecques*

Et il est vrai que dans une certaine mesure l'idée même d'usage sert à penser ce qui n'entre pas dans la *ratio*. De ce fait, la *consuetudo* est le concept que Varron lie à l'anomalie – *Ling.* VIII, 23 : *dissimilitudinem, quae in consuetudine est, quam uocant anomaliam* –, et que Cicéron et Quintilien relie à la variété des usages, tout ce qui *a priori* est contraire à une vision systématique de la langue., ains en *Orator* 159 :

*Consule ueritatem : reprehendet; refer ad auris : probabunt.* Consulte la règle : elle l'interdira ; rapporte-toi aux oreilles : elles l'approuveront.

La réflexion ici fondée sur l'euphonie – ou *uocalitas* –, renvoie au langage utilisée habituellement, et donc au concept de *consuetudo*, qui autorise donc différentes formulations de celles qu'imposerait la *ueritas*, la règle grammaticale.

On pourrait donc légitimement se demander ce qui fait que la *consuetudo* peut être un critère acceptable et utilisable. La position de Varron sur la question est assez simple, même si en réalité elle nous conduit à repréciser le schéma binaire entre usage et norme : il distingue de fait la *bona consuetudo* et la *consuetudo deprauata* : si la première inclut tous les mots effectivement utilisés et qui respectent le principe analogique, la seconde traite de ces « résidus non systématiques » – pour reprendre, en la tordant un peu, l'expression de F. Desbordes. C'est donc sur cette seconde *consuetudo* que porte le problème : dans quelle mesure est-elle effectivement acceptable ? Le principe général est qu'elle n'est pas tolérable... sauf en cas de nécessité, cf. *Ling.* IX, 18 :

[...] *Si ad eam quae est deprauata, nihilo magis sequemur, nisi cum erit necesse, quam in ceteris rebus mala exempla : nam ea quoque, cum aliqua uis urget, inuiti sequemur.* Si [ceux qui appellent à se conformer à l'usage] nous invite à utiliser un usage perverti, il ne faut le suivre que si c'est nécessaire, pas plus que nous ne suivons de mauvais exemples dans toutes les autres situations : en effet, ces mauvais exemples aussi, nous les suivons malgré nous, quand quelque force nous y pousse.

Le problème se pose de cette nécessité incompressible, de cette *uis* qui suggère que le locuteur n'ait pas d'autre choix que de devoir utiliser des termes non réguliers. Il n'est pas anodin ici que Varron quitte le champ de la théorie linguistique pour s'intéresser aux pratiques usuelles des locuteurs et du peuple en général : on peut peut-être en déduire qu'il a conscience aussi du fossé qu'il peut y avoir entre la langue telle qu'il la conçoit théoriquement, et le langage utilisé au quotidien ou dans les discours. Il y a là un pragmatisme de la part de Varron, qui n'est pas si éloigné, en définitive, de celui de Cicéron et Quintilien. Ces deux derniers ne considèrent le langage que dans son utilisation effective (donc le langage plus que la langue), et

---

*et romaines sur le langage*, ENS Éditions, 2007, p. 91-107, p. 99.

il est donc naturel que leurs débats s'intéressent uniquement à l'utilisation effective, et que les contradictions y soient moins importantes que chez Varron, qui oscille entre une théorie sur la langue fondée sur les caractéristiques de celle-ci et la prise en compte des usages linguistiques dans l'établissement de cette théorie.

De fait, Cicéron et Quintilien ont une position bien plus tolérante vis-à-vis de l'usage linguistique, et tendent à justifier de manière assez large l'usage de ce que Varron nommait *consuetudo deprauata*, qu'eux nomment seulement *usus* ou *consuetudo* : le glissement n'est pas anodin. Pour ceux qui conçoivent la langue principalement comme un moyen de communication et comme l'outil de l'orateur, penser l'usage *per se* et noter son rapport ou pas à l'analogie n'aurait guère de sens. Varron ayant développé la question de la *ratio* pour en faire l'outil conceptuel permettant de penser la logique de la langue, la *bona consuetudo* varronienne se retrouve englobée dans la *ratio* des rhéteurs et orateurs, précisément parce qu'elle est le produit de la même analogie que celle qui fonde la *ratio*.

En ce qui concerne Quintilien, E. Valette rappelle de manière éloquente son but avec l'*Inst.* :

« Quintilien dans les chapitres 4 et 5 du livre I de l'*Institution oratoire* éclaire en effet le lecteur sur ses intentions : se défendant d'avoir voulu composer un traité de grammaire, le rhéteur essaie de définir la formation idéale de l'orateur et veut montrer comment la grammaire doit s'intégrer dans cette formation<sup>137</sup>. »

Et de ce fait, le respect de la *ratio* trouve des limites posées clairement mais pourtant floues : il faut la respecter « tant que c'est permis » (*quoad licet*, pour ne pas se ridiculiser<sup>138</sup>). La *consuetudo* de Quintilien est donc d'abord pensée en des termes rhétoriques. Et de cette nécessité rhétorique de ne pas se ridiculiser, naissent des implications pratiques.

Au titre de ces formes, apparaissent celles qui présente une syncope de la voyelle, comme la forme *caldus*, équivalent de *calidus* : on sait par Quintilien qu'Auguste trouvait la forme régulière particulièrement pédante<sup>139</sup> :

*Sed Augustus quoque in epistulis ad C. Caesarem scriptis emendat, quod is calidum dicere quam caldum malit, non quia id non sit Latinum, sed quia sit odiosum et, ut ipse Graeco uerbo significauit, περιεργον.* Mais Augustus aussi corrige César dans ses lettres, parce que ce dernier préfère utiliser *calidum* que *caldum*, non parce que ce n'est pas Latin, mais parce que c'est choquant, et comme il le dit lui-même en utilisant un mot grec, prétentieux.

137. E. Valette, « Le grammairien-législateur », *Mètis* N.S.8, 2010, p. 81-114, p. 86.

138. Voir notre analyse p. 47 et suivantes, sur les limites éthiques de l'analogie.

139. cf. *Inst.* I, 6, 19.

Cette remarque fait partie d'un développement (I, 6, 17-19) consacré précisément aux formes utilisées couramment et non conformes à l'analogie, et précisément celles qui présentent, à l'usage, une syncope. Quintilien justifie tout à fait l'utilisation de ces formes en disqualifiant en des termes éthiques – mais pas linguistique – ceux qui s'en tiennent aux formes analogiques : doués d'une *molestissima perversia diligentiae*, ils ne sont pourtant pas dans le faux à proprement parler et Quintilien leur concède volontiers en *Inst.* I, 6, 17, l'utilisation des formes *audiuisse*, *sciuisse*, *tribunale*, ou encore *faciliter*. Il reste critique sur l'usage de ces formes, qui n'est pas en conformité avec l'orateur, mais les autorise au nom de la cohérence du langage, à l'image du terme *frugalitas* qui est de manière évidente dérivé de *frugalis*, alors que son équivalent non conforme à la *consuetudo* est *frugi*, dont l'usage est effectivement attesté chez Cicéron : le terme conforme à l'analogie, *frugalis*, rend évident le lien entre l'adjectif et le nom, alors que la forme effectivement utilisée semble cacher ce lien. Il ne faudrait donc pas voir que Quintilien situe sa réflexion linguistique dans un entre-deux : il utilise simplement deux points de vue différents : le point de vue relatif à la langue elle-même qui comprend la préservation de la cohérence, et le point de vue du langage, de l'utilisation pratique du matériau linguistique, qui admet voire impose des modifications et des entorses à la règle.

#### 1.2.3.4 Analyse du paragraphe 258 du *Brutus* : la position nuancée d'Atticus

Les paragraphes 258 à 265 du *Brutus* semblent former une valse à quatre temps, chaque « temps » étant un des principes de correction de la langue. Ainsi, Atticus, quand il évoque les qualités de certains orateurs, oscille entre considérations grammaticales, stylistiques, et éthiques. Par ailleurs, la place de la *ratio*, de la *consuetudo*, de la *uetustas* et de l'*auctoritas* semble, à chaque fois, et selon les orateurs évoquer, changer. Nous allons évoquer ici la complexité du rapport entre l'usage et la règle dans l'intervention d'Atticus, dans le paragraphe 258 plus précisément.

Premièrement, c'est la nécessité d'un langage correct qui est affirmée : Atticus fait partie du cercle proche de Cicéron, tous deux sont des *litterati*, donc il n'est pas étonnant que la correction apparaisse comme la base du discours :

*Solum quidem, inquit ille, et quasi fundamentum oratoris uides locutionem emendatam et Latinam*<sup>140</sup> ... Tu vois aussi, dit-il que la base, et pour ainsi dire le fondement du discours est un langage correct et latin.

Nous voyons déjà ici que la correction semble se situer sur deux niveaux : l'*emendatio*, qui apparaît comme la correction morphologique, et la *Latinitas*, qui semble évoquer le lexique.

---

140. *Brut.* 258.

Cette première phrase oriente le propos vers l'idée que la *ratio* doit donc être étudiée, de manière à ce que le processus d'*emendatio* soit accompli.

Or, la suite de la phrase nous détrompe :

*...cuius penes quos laus adhuc fuit, non fuit rationis aut scientiae sed quasi bonae consuetudinis.* ...et ceux qui ont entre leurs mains le mérite de celle-ci, ce n'est pas grâce à leur connaissance des règles, mais pour ainsi dire, grâce à leur bonne habitude.

Cette proposition subordonnée relative complète le groupe nominal *locutionem emendatam et Latinam* : ainsi donc, la bonne pratique du langage serait, et ce n'est pas anodin si le groupe nominal *bonae consuetudinis* est en fin de phrase, le fruit d'une bonne habitude, vraisemblablement prise depuis l'enfance. Le terme *ratio* nous semble ici redéfini, sur le même plan que *scientia* : il ne désignerait plus la règle seulement - car il est évident qu'il faut respecter les règles morphologiques pour bien parler -, mais l'étude de cette règle. L'expression *rationis aut scientiae* nous apparaît ainsi comme un hendiadyn : il ne s'agirait pas de la règle et de l'étude, mais de l'étude de la règle - d'où notre traduction. L'idée étant que la règle est instinctive pour qui est né dans une bonne famille romaine. Nous sommes là bien loin de Varron, pour qui la *ratio* nécessite une étude, un vrai processus intellectuel conscient ; ici au contraire, la *ratio* est vue comme une réalité inconsciente et instinctive, intégrée au quotidien. D'ailleurs, là encore une différence apparaît : pour Varron, la *ratio* doit être définie, elle semble être en mouvement, alors que pour Cicéron, elle semble être déjà définie, en tout cas, pas sujette à débat.

C'est probablement l'origine d'Atticus qui parle ici, mais aussi l'orateur Cicéron : nul besoin de parler plus longuement de la règle - la façon de parler discrimine déjà celui qui semble la connaître à peine né de celui qui l'apprend et doit l'intérioriser - mais cela ne concerne absolument pas les lecteurs du *Brutus*.

Mais c'est un fait que, selon Atticus, la diversité des populations vivant désormais à Rome va de pair avec une détérioration du langage et de l'usage ; et là, étonnamment, Rome n'apparaît plus comme le berceau de la langue latine par excellence, mais plutôt comme une ville en proie à ce phénomène de détérioration, à l'opposé de campagnes plus reculées (où se retrouve la bonne société romaine) où c'est un langage *incorruptus* qui est parlé :

*sed omnes tum fere, qui nec extra urbem hanc uixerant neque eos aliqua barbaries domestica infuscauerat, recte loquebantur. sed hanc certe rem deteriolem uetustas fecit et Romae et in Graecia. confluxerunt enim et Athenas et in hanc urbem multi*

*inquinatae loquentes ex diuersis locis*<sup>141</sup>. Mais tous ceux qui n'ont pas vécu à l'extérieur de notre ville et qui n'avaient pas été exposés, dans leur maison, à quelque barbare influence, parlaient correctement. Mais les années passant ont détérioré cela, et à Rome comme en Grèce, à Athènes comme dans notre ville, ce sont en effet de nombreuses personnes au langage incorrect qui ont afflué de bien des régions.

Le terme *inquinatae* est extrêmement fort, puisque c'est l'idée de souillure que son étymologie évoque, et il s'oppose ainsi, selon nous, au terme *Latinam* : ce qui est latin est ce qui n'est pas souillé par l'étranger. Nous retrouverons cette opposition avec le terme *purum* utilisé dans la *Rhet. Her.*<sup>142</sup>.

Et le rapport entre *consuetudo* et *ratio* est ainsi redessiné, à la mesure de la nouvelle Rome :

*Expurgandus est sermo et adhibenda tamquam obrussa ratio, quae mutari non potest, nec utendum prauissima consuetudinis regula.* Le discours doit être nettoyé et il faut s'en tenir à une règle, pour ainsi dire, comme à une pierre de touche qui ne peut pas être modifiée, et il ne faut pas utiliser une norme impure induite par l'usage.

Alors que la règle était de l'ordre de l'inné et qu'elle se réalisait dans l'usage quotidien de la langue, le sens de l'Histoire – telle qu'elle est vue par ce groupe de *litterati* – renverse la vapeur : les nouvelles populations qui habitent Rome montrent les limites de la *consuetudo*, et l'on en revient à une conception de la *ratio* plus proche de celle de Varron : les termes *expurgandus* et *adhibenda*, outre leur dimension jussive ici, portent en eux un processus conscient et réfléchi qui est celui de redonner à la langue une fidélité à la *ratio*, qu'elle aurait perdue. Dans cette partie du discours, se jouent des oppositions diamétrales. La *consuetudo* devient un objet dégradé - *prauissima* est un terme à la connotation éthique, c'est aussi la dépravation des mœurs que semble regretter Atticus - et la *ratio* est l'instrument qui sauvera la langue. Le changement que suppose la *consuetudo* doit désormais être contrecarré par une *ratio* immobile, sans aucune concession. Nous retrouvons là encore la conception varronienne de la règle, cette norme intangible.

Ainsi donc, le paragraphe 258 du *Brutus* semble plein de paradoxes. Comment comprendre cela ? Le premier extrait relève du constat : la pureté originelle de la langue latine est mise en danger, chaque jour, sous l'influence de nouvelles populations. On peut ainsi lire le deuxième extrait comme un vœu, une mission donnée particulièrement aux orateurs et aux *litterati* : Cicéron semble ici faire le lien entre *ratio* et *consuetudo* : ce n'est pas qu'il faille évoquer la

141. *Brut.* 258.

142. *Latinitas est quae sermonem purum conseruat...* La *Latinitas* est ce qui garde le discours pur...

*ratio* plus qu'avant, c'est que les *eruditi*, détenteurs de cette *ratio* acquise grâce à la pratique d'un beau langage depuis l'enfance, seront garants, défenseurs, protecteurs, *custodes Latini sermonis*, reprenant ainsi la mission, dans la vie pratique, dans la vie quotidienne, que Sénèque attribuera explicitement aux grammairiens<sup>143</sup> : en d'autres termes, si c'est par la pratique que les *eruditi* ont acquis leur beau langage, c'est par leur pratique que, leur habitude étant érigée en principe – *ratio* –, survivra et témoignera de ce qu'est l'essence de la langue latine.

La réponse nous paraît tout bonnement politique : la suspicion négative vis-à-vis de l'influence barbare sur le latin n'appelle pas les mêmes nécessités que la langue pratiquée par les Romains urbains, et le renversement du rapport entre l'usage et la règle est la conséquence de cette hiérarchie politique. En effet, si la règle n'a pas besoin d'être étudiée par le Romain, c'est toujours un minimum pour le barbare. Étudier la règle devient donc le symptôme d'une forme de dégradation sociale, puisque c'est une nécessité pour les étrangers seulement, mais c'est un moindre mal si l'on veut conserver un bon usage quotidien (puisque le terme *sermo* évoque cela) de la langue latine.

## 1.2.4 Repenser le lien entre *consuetudo* et *ratio*

### 1.2.4.1 L'usage érigé en principe

L'étude du paragraphe 258 du *Brutus* a démontré que dans la doctrine cicéronienne, l'idée est de faire de l'usage des *eruditi* un modèle intangible qui inaugure une langue fondée sur des principes eux aussi intangibles (*obrussa ratio*). Nous l'avons vu, rien ne dit qu'il s'agisse de revenir à une formation strictement analogique des mots. Mais il est certain que le concept de *consuetudo*, loin d'être uniquement le constat de ce qui se dit à un instant T, – alors que c'est sa définition *prima facie* – est tourné vers l'avenir : quand Atticus souhaite que le discours soit nettoyé de toute impureté, c'est un vœu formulé pour la postérité. Le *Brutus* charge donc l'analyse linguistique d'une dimension mémorielle. C. Guérin et S. Aubert-Baillet ont commenté de manière très éclairante le « processus mémoriel visant à la fois à célébrer la valeur de [la pratique de l'éloquence] et à calmer la douleur que cause son effacement soudain<sup>144</sup> » et la valeur politique de ce processus<sup>145</sup>. Une telle réflexion nous semble en effet extrêmement pertinente, et il nous semble utile de voir comment elle s'applique à la composante proprement linguistique

143. Sén., *Luc.*, 95, 65.

144. S. Aubert-Baillet & C. Guérin, *Le Brutus de Cicéron : politique, rhétorique et histoire culturelle*, Brill, 2014, p. 22.

145. *op.cit.* p. 23 : « Écrire une histoire de l'éloquence en 46 av. JC revient donc à retracer l'évolution puis l'arrêt brutal de pratiques publiques sur lesquelles se greffent et s'articulent des composantes essentielles de l'idéologie collective et de la vie civique à Rome, tant pour les commémorer et en déplorer la disparition que pour leur garantir un avenir, ne serait-ce que sous forme textuelle ».

du *Brutus* et comment l'idée de *consuetudo* est le concept opérant permettant de mettre en œuvre ce projet mémoriel.

Par une pratique « pure » de la langue, qu'Atticus appelle de ses vœux, il appelle le maintient pour la postérité de ce qu'il considère une norme acceptable, fondée sur l'usage tel que les *eruditi* dont il fait partie le considèrent. De ce fait, sans jamais prononcer le mot, c'est bien le *consensus eruditorum* formulé plus tard par Quintilien qui transparaît déjà ici et qui se caractérise par la nécessité d'être préservé et transmis. Le langage est traité comme tous les autres aspects de la vie romaine, comme un objet dont il faut contrôler la *memoria*, rôle pour lequel l'orateur se trouve au premier plan. Ainsi, l'analyse d'A. Gowing sur l'importance de la mémoire chez Cicéron nous semble aussi éclairer la composante technique et linguistique de son œuvre :

« [...] The Romans appear to have recognized the concept of a shared memory [...]. Cicero predictably connects this with *historia*, which he posits as the sole means of preserving *memoria publica* or « collective memory » (*memoriae publicae retinendae causa*, *De orat.* II, 52)<sup>146</sup>. »

Les remarques sur César et sur la pratique de la langue latine ne constituent pas, selon nous, une digression hasardeuse dans le *Brutus*. Au contraire, quand, au paragraphe 259, sont énumérés les exemples de ceux qui parlent bien ou mal<sup>147</sup>, l'usage du langage est toujours lié à la question de la réputation, de la *fama* et, puisqu'on parle d'une *fama* qui s'incarne dans le temps, à la question de la *memoria*. Implicitement, l'usage de la langue est lié à la *memoria* individuelle, au souvenir que l'on garde des individus. Pour autant, Cicéron, au paragraphe 262, replace la question individuelle de l'excellence de César sur un plan général – celui de son influence sur les historiens – et évoque une influence durable.

Ainsi, lorsqu'Atticus souhaite que le *sermo* soit nettoyé de ses impuretés, ce n'est pas uniquement par ethnocentrisme, et pas uniquement comme réaction à la *barbaries*, c'est aussi dans un mouvement proactif : la mémoire de la langue est une partie de la mémoire de Rome, et cela justifie donc d'ériger en principe la *consuetudo* jugée digne de l'être. L'orateur, et même l'*eruditus*, deviennent un *exemplum* qui permet de faire vivre, par l'usage, une version contrôlée et normée de la langue, et de la transmettre à la postérité comme un *munus*<sup>148</sup>.

146. A. Gowing, *Empire and Memory. The Representation of the Roman Republic in Imperial Culture*, Cambridge, 2005, p. 16.

147. Quintus Metellus manque d'*eruditio*, Catulus est loué pour le charme de sa voix, Cotta est moqué pour son accent traînant et la rusticité de son langage, Sisenna est moqué pour les mots inusités qu'il emploie.

148. Il apparaît ainsi que la langue et particulièrement l'usage considéré comme correct de la langue, sont eux aussi traités comme des objets de mémoire, pas seulement parce qu'ils témoignent d'une érudition exemplaire, mais parce qu'ils mettent au point une norme qui acquiert elle-même une dimension mémorielle, monumentale. On peut donc ainsi compléter la réflexion de P. Gros, « Temps et mémoire dans la Rome antique », *Revue historique*, 606, 1998, p. 441-450, particulièrement p.443-444 : « [...] l'immense effort d'érudition que les "anti-

Il s'agit, implicitement, de calquer la *bona consuetudo* sur celle que ces érudits considèrent comme telle, et donc de faire de celle-ci la nouvelle *ratio* de la langue latine, le nouveau principe qui doit fonder la langue latine. On assiste de ce fait à un renversement des postures de la *ratio* et de la *consuetudo* : cette dernière finit par intégrer de manière plus ou moins relâchée la *ratio*.

Ce renversement se confirme définitivement dans l'*Institution oratoire*, où Quintilien qualifie l'usage de *certissima regula loquendi*. L'adjectif verbal *loquendi* circonscrit explicitement le statut de la *consuetudo* comme règle à l'intérieur de l'usage oral de la langue. L'usage ne supplante pas le système linguistique, il finit par subsumer ce système linguistique.

Par ce changement de perspective, on assiste à une mutation des enjeux de la pensée linguistique : la langue était un objet d'érudition depuis le *De lingua latina* et par cela même un enjeu de mémoire culturelle<sup>149</sup> ; avec Cicéron, c'est cette fois son usage effectif qui devient désormais un enjeu de mémoire culturelle en même temps qu'un instrument de *soft power*<sup>150</sup>.

#### 1.2.4.2 La *consuetudo*, un instrument de *memoria* ?

Nos remarques sur la dimension mémorielle de l'usage de la langue, chez Cicéron, emmènent la *consuetudo* dans le champ de l'instrument idéologique, quittant ainsi celui du seul constat sur l'usage ou les usages en vigueur. Dans ce contexte, la position de l'orateur est particulièrement importante et la *consuetudo* devient à son tour un enjeu de *soft power*<sup>151</sup>. Dans un tel

---

quaire" et les savants développent dans les décennies situées de part et d'autre du milieu du I<sup>er</sup> siècle a.C. ne constitue pas un "retour à l'antique", ou du moins, en dépit des apparences, il ne s'agit pas d'un simple effort de sauvegarde ou de recension, mais d'une volonté de comprendre en ordonnant [...]. La culture est le "nouveau devoir civique" et ce n'est assurément pas un hasard si des esprits aussi différents que Cicéron et Vitruve parlent tous deux, en évoquant leurs propres ouvrages, d'un véritable *munus* offert à la République ou à leurs contemporains. ».

149. La composition du livre VI du *De lingua latina* nous paraît révélatrice des enjeux culturels et politiques que recouvrait la réflexion sur la langue : à la fois théorique et littéraire, ce recueil regroupe une réflexion étoffée sur la langue fondée sur un exposé à propos des composantes culturelles de la civilisation latine. Ainsi, quand Varron évoque le calendrier religieux, en VI, 13 : *Lupercalia dicta, quod in Lupercali Luperci sacra faciunt*. (Les Lupercalia sont ainsi appelées parce que c'est dans le fleuve Lupercale que les Lupercques procèdent à des sacrifices). Ici, l'explication du nom par l'élément de civilisation rend évident le profond ancrage de la langue dans les problématiques d'ordre culturel, au sens large ; le polyptote met bien en relief la démarche de Varron, puisque l'étymologie devient un instrument pour expliquer la langue et raccrocher les mots aux réalités qu'ils recouvrent.

150. Nous empruntons l'expression à Joseph Nye, telle qu'il la définit dans son livre *Bound To Lead : The Changing Nature of American Power*, New York, Basic Books, 1990 : « [...] when one country gets other countries to want what it wants - might be called cooptive or soft power in contrast with the hard or command power of ordering others to do what it wants. »

151. Nous mettons ainsi la langue sur le même plan que les autres témoignages de mémoire culturelle, notamment ceux que K.J. Hölkeskamp étudie dans son article « History and Collective Memory in the Middle Republic », *A Companion to the Roman Republic*, N. Rosenstein & R. Morstein-Marx, 2006, p. 478-495, notamment p.481, où il affirme la nécessité de créer de manière concrète et collective la mémoire culturelle : « As in many (premodern) societies, other media are equally or even more important : oral transmission and memorial days, festivals, ceremonies, and other rituals of all sorts, preserved for generations, as well as the topographical and social spaces in which they take place, including the buildings and monuments that mark such "memorable" locations, as well as the location themselves. ».

contexte, il nous semble qu'Atticus, qui prône un certain usage de la langue dans le *sermo*, prétend implicitement inscrire la correction linguistique effective telle qu'il la voit dans les usages communs et créer une mémoire du langage (et plus seulement de la langue) capable de résister à la dégradation occasionnée par le temps. Le fait qu'Atticus, en *Brut.* 258, parle du *sermo* et plus de l'*oratio*, nous interpelle autant que le fait que ces observations arrivent dans un exposé qui est voué à créer une *memoria* centrée sur les orateurs : l'ancrage du *sermo* a vocation à élargir l'assainissement du langage à toute la population romaine, mais sur le temps long : nous entrons là dans le domaine de la mémoire culturelle, théorisée par J. Assmann notamment<sup>152</sup>.

De la même manière es différentes réflexions de Cicéron sur la *consuetudo* dans l'*Orator* sont celles qui, parmi le corpus rhétorique cicéronien, sont les plus techniques, les plus grammaticales. La *Latinitas* est donc étudiée sous l'angle de la *consuetudo*, et Cicéron adopte bien une classification entre les usages acceptables et les usages non acceptables. Quand l'usage conforme à la règle et l'usage non conforme à la règle sont tous deux synonymes de correction, alors la *uocalitas* devient le critère permettant de juger du mot à choisir ; en cela, il établit clairement ce qui permet de déterminer une norme destinée à lui survivre, dans la lignée des « schémas de perception du juste et du faux » que décrit K.J. Hölkekamp, si tant est que l'on accepte, comme nous le faisons, de considérer que la langue fait partie de l'« environnement social » et de « l'expérience du monde » qu'il évoque<sup>153</sup>. Ainsi, le paragraphe 158 de l'*Orator* analyse la présence de la préposition « *af* » en ces mots :

*Insuauissima praepositio est af, quae nunc tantum in accepti tabulis manet ac ne his quidem omnium, in reliquo sermone mutata est; nam amouit dicimus et abegit et abstulit, ut iam nescias a ne uerum sit an ab an abs. La préposition af est tout à fait désagréable; elle n'existe désormais plus que dans les livres de comptes et même pas dans tous, alors que dans le reste du discours elle a été changée; en effet, nous disons amouit, abegit et abstulit, de sorte que l'on ne saurait plus dire si la forme correcte est a, ab ou abs.*

Cicéron ne propose pas un retour au passé qui est simplement la marque de son érudition ici. Les considérations techniques se justifient parce qu'elles éclairent l'usage de la langue en vigueur à l'époque de Cicéron. On pourrait penser que, tout ce que ce passage prouve, c'est que la cohérence de la préposition *af* a laissé place à l'utilisation fortuite de *a*, *ab* ou *abs*. Mais nous

152. Jan Assmann, *Das kulturelle Gedächtnis. Schrit, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, Munich, C.H. Beck, 1992., p.52 et suivantes.

153. K.J. Hölkeskamp, « History and Collective Memory in the Middle Republic », *A Companion to the Roman Republic*, N. Rosenstein & R. Morstein-Marx, 2006, p. 478-495, p.481 : « More specifically, this means that the cultural memory is the main source for patterns of perception, for conceptions of order, right and wrong, and for the framework in which to interpret one's own contemporary social environment dans world of experience. »

choisissons d'adopter ici une autre lecture : Cicéron ne met pas en avant l'incohérence du langage (qui semble réelle, d'un point de vue analogique), mais la cohérence que l'euphonie impose. L'euphonie, la *suauitas*, crée ici une nouvelle régularité capable de survivre, elle, dans l'usage effectif de la langue – la mention des livres de compte note avec ironie le décalage avec l'usage quotidien. C'est une nouvelle norme qui apparaît et fait naître une nouvelle cohérence : l'usage, dépendant de l'euphonie, est donc l'instrument qui permet de produire et de systématiser ainsi une langue. On remarquera la fermeté avec laquelle Cicéron affirme que la préposition est « désagréable » : ce n'est pas une question, c'est un fait qui acquiert le statut de vérité générale.

De même, la démarche, dans l'*Orator*, qui est de proposer les règles de chaque style, fait que, par l'identification du style simple au *sermo cotidianus*, c'est bien ce dernier qui se trouve désormais doté d'un modèle capable de survivre aux années : par exemple, le paragraphe 150 qui règle le problème du hiatus apporte une norme intangible au *sermo* en même temps qu'au style simple :

*Ne extremorum uerborum cum insequentibus primis concursus aut hiuleas uoces efficiat aut asperas...quod quidem Latina lingua sic obseruat, nemo ut tam rusticus sit, quin uocales nolit coniungere.*

Outre l'usage injonctif des subjonctifs *obseruat*, la remarque est d'autant plus prescriptive qu'elle fait le lien, explicitement, entre la correction de la langue et son caractère latin. Ainsi, l'usage devient normatif et conditionne la *Latinitas*. En d'autres termes, Cicéron, dans l'*Orator*, apporte des règles qui donnent leur caractère latin à la langue : de ce fait, les normes liées à la *consuetudo*, explicitement liées au caractère proprement latin de la langue, sont légitimement appelées à devenir permanentes, mémorielles.

Cicéron transmet ainsi une réflexion sur la langue certes orientée, et en cela se situe dans deux lieux de mémoire culturelle : d'une part, il se situe à la fin d'un processus de modification linguistique, qu'il peut désormais théoriser et vis-à-vis duquel il peut se faire archéologue, en tant que récipiendaire d'une mémoire culturelle, d'une érudition sur les fondements de la langue, et d'autre part, il se trouve au début d'un processus d'affirmation de l'usage comme règle censée être suivie par tous<sup>154</sup>, l'oral et le *sermo* apparaissant comme le moyen privilégié de créer cette mémoire linguistique<sup>155</sup>. Ainsi, I. Leonardis rappelle la prégnance de l'oral en la liant à la transmission d'un savoir, mais rappelle aussi que c'est l'oralité qui « conditionne la structure

154. La dimension péremptoire et jussive du propos apparaît clairement en *Orator* 159 : *Consule ueritatem : reprehendet ; refer ad auris : probabunt*. La phrase est impersonnelle, et les juges sont « les oreilles », permettant ainsi de généraliser le propos.

155. P. Wiseman, dans son article « Popular Memory », dans *Memoria romana : Memory in Rome and Rome in Memory*, K. Galinski (dir.), 2014, p.43-62, écrit p.51 : « Popular memory consisted not of what people read, which was negligible, but of what they heard (and saw). »

des connaissances qu'elle exprime<sup>156</sup> ». Dans ce contexte, les propos d'Atticus en *Brut.* 258, qui tendent clairement à figer, pour l'avenir, un usage « pur », *expurgandus*, dans la langue quotidienne, le *sermo*, font de l'usage linguistique à la fois un critère de correction, mais aussi un principe permettant de mettre en œuvre une des incarnations de la mémoire culturelle. Il ne s'agit pas de considérer la langue uniquement comme un instrument de mémoire culturelle, mais de voir que, par sa normalisation, elle devient un objet de mémoire culturelle, et que, chez Cicéron, c'est la question de la *consuetudo* qui cristallise cette réalité : la langue elle-même, et l'usage linguistique dans sa dimension normative, devient un contenu digne de mémoire<sup>157</sup>.

### 1.2.4.3 La *consuetudo* varronienne et l'archéologie des mots

Nous avons étudié *supra* la place que Cicéron donne à la *consuetudo*, qui devient créatrice de principes d'analyse de la langue et devient désormais le moyen d'imposer une certaine utilisation de la langue, dans une optique de mémoire culturelle et dans un mouvement progressiste.

Il serait caricatural de dire que Varron présente une vision conservatrice et rétrograde de la langue et que sa place dans la mémoire culturelle n'est qu'à la fin d'un processus, c'est-à-dire qu'il ne ferait que mettre en forme une archéologie linguistique sans diriger son travail vers l'avenir. D'une part, la nature même de son œuvre, qui présente des classifications pour penser le monde, montre bien qu'il vise la postérité et qu'il souhaite ancrer une manière de penser le monde en rendant compte des relations entre les choses, des relations entre les mots, et des relations entre mots et choses : de ce fait, l'archéologie linguistique et la construction des schémas pour penser la langue le situent tout à fait dans la mémoire culturelle<sup>158</sup>.

Par ailleurs, le traitement de la *consuetudo* est tout entier dirigé vers la normalisation de la langue pour les siècles futurs : quand Varron postule que l'usage change – *Ling.* IX, 17 : *Consuetudo loquendi est in motu* –, c'est pour utiliser ce changement comme un outil afin de mieux normer la langue. Ainsi, conscient que l'usage a à voir avec l'habitude qu'à l'oreille d'entendre certains mots et sons<sup>159</sup>, il prône une désensibilisation progressive vis-à-vis des formes usuelles non analogiques :

156. I. Leonardis, *Varrone, unus scilicet antiquorum hominum, senso del passato e pratica antiquaria*, Edipuglia, 2019, p. 108 : « La voce era il mezzo caratteristico della loro espressione dato che, nonostante la presenza ormai secolare della scrittura a Roma, i canali di trasmissione del sapere per lungo tempo si mantennero orali. [...] l'oralità condizionava fino in fondo la struttura delle conoscenzz che esprimeva, i modelli di trasmissione e gli stili di pensiero che vi si formavano. » Voir aussi, sur ce point, A. Schiavone, *Giuristi e nobili nella Roma repubblicana. Il secolo della rivoluzione scientifica nel pensiero giuridico antico*, Bari, 1987, p. 5 en particulier.

157. I. Leonardis, dans l'ouvrage cité à la note précédente, étudie avec précision les mécanismes de mémoire et en particulier le processus qui consiste, chez Varron à *ruminari* et qu'elle définit comme « la ripetizioni orale du fatti e contenuti sapienzali » (page 102). On retrouve de fait le processus de « ruminatiòn », de répétition, dans la *bona consuetudo* cicéronienne, quand Atticus promeut un usage quotidien d'une langue pure.

158. voir page 83.

159. *Ling.* IX, 16.

*Cum sint in consuetudine contra rationem alia uerba ita ut ea facile tolli possint, statim at rationem corrigi oportet; quae autem sunt ita, ut in praesentia corrigere nequeas, quin ita dicas, his oportet, si possis, non uti; sic enim obsolescent, ac postea iam oblitterata facilius corrigi poterunt.* Lorsque les mots usités qui vont contre la règle fondée sur l’analogie sont faciles à supprimer, alors il faut les corriger tout de suite et les réadosser à une règle analogique ; mais ceux qui sont tels qu’on ne peut les corriger immédiatement, ceux-là il faut, autant que possible, ne pas les utiliser, car, ainsi, ils deviendront obsolètes, et ensuite ils pourront, une fois qu’ils seront tombés en désuétude, être corrigés plus facilement.

L’usage peut donc être réformé : on peut prôner un usage conforme à l’analogie, et la clef est de retirer ce qui légitimait l’usage non analogique, c’est-à-dire... l’habitude ! Le procédé consiste à utiliser le temps comme une arme et à faire consciemment tomber en désuétude des termes. Varron propose ainsi de jouer avec les caractéristiques naturelles de la langue, sa plasticité, sa mutabilité<sup>160</sup>. Varron ne pense donc pas la *ratio* fondée sur l’analogie et la *consuetudo* comme nécessairement opposées : de fait, alors que Cicéron et Quintilien constatent la mutabilité de la langue, ils ne prétendent jamais diriger ce changement. Varron est le seul, dans notre corpus, à partir du postulat que le changement est une caractéristique naturelle de la langue mais qu’il peut arriver sous l’impulsion volontaire de l’homme, et qu’un retour à des formes analogiques, en plus d’être souhaitable, est possible. La *consuetudo* peut donc être l’instrument d’un retour à la *ratio* analogique pour remettre au goût du jour des formes non usitées. C’est donc que Varron a bien conscience de la question de l’euphonie.

Et les poètes apparaissent comme le *medium* privilégié pour faciliter la transition<sup>161</sup>, l’usage de termes *inauditos atque insolentes*, pour reprendre les termes de César, n’étant pas un problème pour eux, comme l’indique A. Garcea :

« C’est aux poètes, notamment aux poètes dramatiques, qu’il revient d’habituer les locuteurs aux innovations, la langue poétique étant conçue comme un système autonome, pourvoyeur de valeurs esthétiques et formelles qui peuvent devenir indépendantes du texte-source pour être progressivement transférées dans la langue de la conversation ordinaire. Les orateurs en revanche jouent un rôle passif à l’égard de la *consuetudo*, car ils sont obligés de la respecter soigneusement pour pouvoir se faire comprendre et pour mettre l’auditoire en de bonnes dispositions d’écoute<sup>162</sup>. »

160. La comparaison entre la modification des usages linguistiques et le sevrage des bébés est éloquent : Varron renvoie le procédé à un fait naturel et nécessaire.

161. *Ling.* IX, 5.

162. A. Garcea, « *Consule veritatem*, Cicéron, Varron et un chapitre de l’Histoire de la vérité à Rome », *Revue*

La remarque d'A. Garcea éclaire donc aussi la différence de traitement de la *consuetudo* entre les orateurs et les poètes, mais elle demande à être quelque peu précisée. En effet, il est évident que les orateurs subissent la *consuetudo* en ce qu'ils sont tributaires de celles-ci pour pouvoir se faire comprendre. Toutefois, nos remarques sur le traitement de la *consuetudo* dans le *Brutus* et l'*Orator* tendent à prouver que cette passivité n'est qu'une façade : les orateurs jouent ou souhaitent en tout cas jouer un rôle dans la normalisation de la langue latine, parce qu'ils souhaitent en figer une utilisation acceptable, en tant qu'érudits. La position de l'orateur est de ce fait extrêmement délicate : il ne faut pas brusquer l'auditoire – le langage est en lui-même une forme de *captatio benevolentiae* –, mais ils jouent aussi un rôle dans l'établissement de cette *consuetudo* – en témoignent les moqueries subies par Cotta<sup>163</sup>, qui parle comme un paysan pour imiter ceux à qui ils s'adressent. Pour reformuler le paradoxe : on attend de l'orateur que son langage soit correct et audible, c'est-à-dire semblable à la *consuetudo*, mais on a conscience qu'il n'est pas un *rusticus*, et en cela sa *consuetudo* doit témoigner aussi de la différence de statut social<sup>164</sup>.

Il n'y a donc pas de conservatisme dans les propos de Varron mais une attitude quant à la mémoire culturelle et à son lien avec le langage fondamentalement différente de celle de Cicéron : si ce dernier fait de l'usage quotidien un objet de mémoire culturelle, un objet évidemment idéologiquement chargé<sup>165</sup> Dans la doctrine de Varron, évidemment, la langue est un objet de mémoire, mais la *consuetudo* doit être réformée pour convenir au principe d'analogie et témoigner donc du statut mémoriel de la langue. En d'autres termes, pour Varron, la mémoire est principalement dans l'analogie, et l'usage peut être l'outil pour mettre cela en évidence, alors que, chez Cicéron, l'usage – normé – est un objet de mémoire par nature.

---

de métaphysique et de morale, 2008/1 n°57, p. 93-110.

163. *De orat.* III, 46, III, 42, et *Brut.* 259.

164. M. Blandenet, « Rusticité et identité romaine à l'époque républicaine », *Vita Latina*, 193-194, 2016, p.29-44, p.37 : « Chez Cicéron, les portraits [...] reprenant le stéréotype du rustre expriment moins une intention méprisante de l'orateur envers les ruraux qu'ils ne s'inscrivent dans une stratégie destinée à susciter le rire et à forger l'*ethos* cicéronienne du concept rhétorique d'*urbanitas*, qui n'est pas sans implications idéologiques et identitaires. La critique récurrente de la stratégie oratoire utilisée par L. Cotta l'illustre particulièrement. ». Nous souscrivons à cette analyse, mais les implications sont aussi techniques, car elles déterminent le champ de ce que Varron nommerait *bona consuetudo*, c'est-à-dire le champ de la *consuetudo* en tant que critère normatif. Les implications éthiques sont tout à fait présentes et font déjà glisser le propos vers la question de la différence entre *Latinitas* et *Latine loqui*, que nous abordons au chapitre 3.

165. Cf. *supra*.

### 1.2.5 Conclusions partielles : le développement du concept de *consuetudo* au sein d'une révolution idéologique.

Que l'on lise le *De lingua latina*, les traités de Cicéron ou l'*Institution oratoire*, il apparaît que la nécessaire réflexion sur l'usage et la norme conduisent toujours à une tentative de réconciliation des deux. En évitant la caricature qui consisterait à dire que Varron reste fermement campé sur une norme inusitée et que Cicéron et Quintilien s'adonnent à un usage de la langue, si dérégulé fût-il, il nous semble que, de Cicéron à Quintilien, c'est l'idée même de norme qui tend à être redéfinie, avec le développement du concept linguistique de *consuetudo*. En effet, cette dernière finit par subsumer la *ratio* fondée sur l'analogie, par la contenir, renversant ainsi l'équation de Varron : la *Latinitas* est désormais la *bona consuetudo*, elle-même formée, en partie seulement, sur la *ratio* analogique.

Les trois auteurs de notre corpus s'entendent sur une première variable relative à l'usage : le temps, évidemment. Qu'il fasse seulement varier les usages<sup>166</sup>, ou qu'il participe activement à la définition du correct et de l'incorrect en rendant archaïque une tournure ou simplement en la faisant disparaître<sup>167</sup>, ou encore en permettant d'accoutumer les oreilles à des formes analogiques<sup>168</sup>. La deuxième variable est sociale et éthique puisque l'usage est un marqueur idéologique. Cette variable éthique, propre aux écrits de Cicéron et Quintilien, s'explique par la dimension rhétorique de leurs travaux, qui intègrent pleinement la question de la réception du discours dans les théories linguistiques.

Qui plus est, à mesure que le concept de *consuetudo* gagne en précision et en normativité, son champ évolue : d'une perspective technique chez Varron, il intègre, avec l'apport de la rhétorique, une dimension éthique. Quintilien apparaît, au I<sup>er</sup> siècle, comme l'instigateur de la réunion de ces deux perspectives, qui se trouvent englobées sous la dimension pédagogique de son propos : cette pédagogie lui impose une clarté, sur le plan technique et idéologique, de ce qui constitue la *consuetudo*, d'où l'avènement de sa définition en tant que *consensus eruditorum*. La définition précise du référent apparaît enfin, dans un contexte propice au développement des écoles et où le matériau à enseigner doit donc être unifié. Lorsque Quintilien écrit, le temps n'est plus aux questions : il faut des principes fermes sur lesquels appuyer l'enseignement, que Quintilien est désormais capable de fournir et d'exposer de manière transparente<sup>169</sup>, ce

166. Varron, *Ling.* IX, 17 : *Consuetudo loquendi est in motu*.

167. Cicéron, *De orat.* : *Orator* 159.

168. Varron, *Ling.* IX, 18.

169. Nous soutenons tout à fait l'analyse de M.W. Bloomer, cf. « Quintilian on Education », *A Companion to Ancient Education*, M.W. Bloomer (éd.), 2015, p.350, écrit : « Quintilian [...] subsumes a host of early technical writings on rhetoric, treats in one place what had hitherto often been divided (so he covers all the

qui suppose de choisir ce qui doit être enseigné. La place de la *consuetudo* notamment, et sa définition, sont selon nous l'exemple même de l'innovation que Quintilien apporte dans le traitement de la correction linguistique : par la formulation précise de ce qui était encore très flou, il rend potentiellement accessible à un plus grand nombre un savoir qui relevait jusque là du non-dit. Sa définition de l'usage linguistique est donc symptomatique d'un mouvement plus général chez Quintilien, que M.W. Bloomer résume ainsi :

« Cicero has been for Quintilian a grand vision incomplete in details, but the details that Quintilian then describes reflect a pedagogic practice whose optimism has changed the tradition of pedagogy<sup>170</sup>. »

L'entreprise pédagogique de Quintilien grave donc dans le marbre une certaine idée de la *consuetudo* en partie tirée des traités cicéroniens, et en cela, elle permet de continuer l'entreprise cicéronienne dont nous avons mis au jour la dimension mémorielle sous-jacente : en faisant acte de pédagogie, Quintilien ancre une *consuetudo* clairement établie et, par le fait même de lui donner un statut de norme, lui fournit une dimension monumentale qui est le versant pratique, pragmatique, de l'entreprise encyclopédique de Varron.

### 1.3 *Vetustas* : entre grammaire et rhétorique

La *vetustas* est l'ancienneté d'un mot et compte, d'après Quintilien, parmi les quatre critères de *Latinitas*. C'est un concept clef du point de vue rhétorique, puisqu'il porte déjà en lui le problème tout à fait pragmatique, soulevé aussi bien par Varron que par Cicéron ou Quintilien : le risque n'est-il pas d'utiliser un mot trop désuet ou trop récent, et d'avoir l'air ridicule, voire, de ne pas être bien compris de tous ? La question de la *vetustas* ancre directement le propos dans le cadre de la réception.

#### 1.3.1 *Vetustas* cicéronienne : un concept pour penser la cité

Dans les traités rhétoriques cicéroniens, on constate que le substantif *vetustas* est utilisé comme un synonyme du temps qui passe, et ne désigne pas la caractéristique d'un mot (qui aurait ou pas de la *vetustas*, de l'ancienneté).

---

areas of rhetoric where Cicero had devoted a treatise to invention or where Cicero had deliberately avoided the preliminary stages of rhetorical training), and he presents this material in a synthesis which he reminds his reader is practical, which is not simply a flourish of literary ambition but a trope of the early imperial author who responds to the great literary achievement of his Augustan and late republican predecessors with the promise of utility. »

170. *op.cit.*, p. 356.

C'est notamment le cas en *Brutus* 258, même si le propos y est linguistique – *sed hanc certe rem deteriolem vetustas fecit et Romae et in Graecia*, ou en *De inu.* 1, 3, où la *uetustas* est le phénomène du temps qui passe et permet d'installer une situation et en particulier des dispositions légales<sup>171</sup> :

*Profecto nemo nisi gravi ac suavi commotus oratione, cum viribus plurimum posset, ad ius voluisset sine vi descendere, ut inter quos posset excellere, cum iis se pateretur aequari et sua voluntate a iucundissima consuetudine recederet, quae praesertim iam naturae vim optineret propter vetustatem* Il est évident qu'aucun individu, doté d'une très grande force physique, à moins d'être convaincu par un discours rempli de gravité et d'agrément, n'aurait voulu sans contrainte en arriver à un état de droit, où il acceptait d'être sur le même plan que ceux qu'il pouvait dominer et d'abandonner de son plein gré une situation si agréable, d'autant plus que celle-ci avait acquis, grâce au temps, la force d'un droit naturel<sup>172</sup>.

Le point commun entre les considérations linguistiques du *Brutus* et cette remarque sur l'origine des lois est le suivant : la *uetustas* est un phénomène d'ancienneté qui a un effet sur les hommes. Plus précisément, dans le domaine linguistique, la *uetustas* s'accompagne d'une dégradation de la langue, et dans le domaine juridique, la *uetustas* permet d'installer un état de fait auquel viendra s'opposer l'état de droit. En d'autres termes, le terme semble déjà indiquer l'idée d'un dé-règlement. Soit qu'il s'agisse de transgresser des normes (et d'instaurer de nouvelles normes détériorées), soit qu'il s'agisse d'évoquer l'absence de normes. La *uetustas*, c'est le temps qui passe, et cela n'est pas présenté de façon neutre par Cicéron : outre les deux exemples mentionnés plus haut, le terme est aussi associé à la disparition de témoignages d'une belle éloquence en *Brutus* 60<sup>173</sup> ou d'événements historiques en *De inu.*I, 1<sup>174</sup> – c'est d'ailleurs précisément en combattant de la *uetustas* que Cicéron commence le *De inu.*<sup>175</sup>, dans une posture qui n'est pas sans rappeler celle de Varron.

Pourtant, Cicéron donne aussi à la *uetustas* une dimension potentiellement normative, toujours dans le domaine du droit, renversant potentiellement la logique de dérèglement qu'il

171. Voir aussi *De inu.*, II, 67 ; II, 162 ; *Topiques*, 90.

172. Trad. G. Achard.

173. *At hic Cethegus consul cum P. Tuditano fuit bello Punico secundo quaestor que his consulibus M. Cato modo plane annis CXL ante me consulem ; et id ipsum nisi unius esset Enni testimonio cognitum, hunc vetustas, ut alios fortasse multos, oblivione obruisset.*

174. *nam cum et nostrae rei publicae detrimenta considero et maximarum civitatum veteres animo calamitates colligo, non minimam video per disertissimos homines invectam partem incommodorum ; cum autem res ab nostra memoria propter vetustatem remotas ex litterarum monumentis repetere instituo, multas urbes constitutas, plurima bella restincta, firmissimas societates, sanctissimas amicitias intellego cum animi ratione tum facilius eloquentia comparatas.*

175. Voir aussi *De inu.* I, 39.

évoquait par ailleurs : c'est le cas en *De inu.* I, 3, le concept permet de décrire le processus par lequel l'habitude ancestrale acquiert force de loi, et par lequel la *uoluntas omnium* a acquis un statut normatif, cf. *Inu.* II, 67 :

*Consuetudine autem ius esse putatur id, quod uoluntate omnium sine lege uetustas comprobabit.* Cependant, ce que l'on appelle le droit fondé sur la coutume, c'est ce que le temps a approuvé, selon la volonté de tous, sans qu'une loi [ne le dise].

Comme l'écrit I. Leonardis, la *uetustas* est un « moyen de justifier la valeur juridique du *mos*<sup>176</sup> »

De là naît un autre sens, où la *uetustas* n'est plus le temps qui passe et le recouvrement des années par les années, mais plutôt, par un effet de synecdoque, les années elles-mêmes recouvertes, comme en *De orat.* I, 201 :

*Iam illa non longam orationem desiderant, quam ob rem existimem publica quoque iura, quae sunt propria civitatis atque imperii, tum monumenta rerum gestarum et vetustatis exempla oratori nota esse debere.* Maintenant, tout cela n'exige pas de ma part un long discours pour vous prouver que le droit public aussi, qui est propre à chaque cité et à chaque empire, doit être connu de l'orateur, en ce qu'il est un monument du passé et un exemple de l'ancien temps.

C'est une acception que l'on retrouve en *De orat.* II, 35, où l'Histoire est désignée par plusieurs périphrases, *lux veritatis, vita memoriae, magistra vitae, nuntia vetustatis* : la *uetustas* est ici la somme des événements passés. La prégnance du terme dans les théories juridiques de Cicéron est notable et peut s'expliquer par la préoccupation qui le caractérise : constituer une véritable *ars* du droit, et passer de la pratique empirique à un corps doctrinaire clairement défini<sup>177</sup>.

On note une seule occurrence du terme utilisé pour désigner une qualité intrinsèque des mots, en *De orat.* I, 193 :

*Nam sive quem haec Aeliana studia delectant, plurima est et in omni iure civili et in pontificum libris et in XII tabulis antiquitatis effigies, quod et verborum*

176. I. Leonardis, *Varrone, unus scilicet antiquorum hominum, senso del passato e pratica antiquaria*, Edipuglio, 2019, p. 34 : « In questa definizione compaiono entrambi gli elementi, che in seguito sarebbero stati sentiti come fondamento et giustificazione del valore giuridico del *mos*. »

177. Sur ce point, cf. M. Villey, « Naissance de la théorie du droit », *Le droit romain*, PUF, 2002, p. 36 à 52, en particulier p. 36-37 : « À partir environ du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, alors que le préteur n'a pas encore fini d'enrichir la pratique judiciaire, le droit romain commence à recevoir une forme nouvelle : qu'on pourrait appeler scientifique. Il s'agit là d'un des deux ou trois événements qui ont produit le plus de conséquences sur l'histoire générale du droit : et l'on peut s'étonner de voir la science contemporaine lui consacrer si peu de place. Si cependant le droit romain n'avait jamais été qu'une pratique, un art tout empirique de régler les procès, il n'aurait jamais pu survivre à la civilisation romaine [...]. Mais Rome a produit quelque chose de neuf, d'inconnu de la Grèce, et même de tous les droits plus anciens : une littérature juridique [...]. Le but est clair. Il est d'exposer l'art du droit de la façon la plus commode, la plus rapide, la plus économique. ». M. Villey analyse de manière générale le rôle de Cicéron dans l'établissement de la doctrine du droit.

*vetustas prisca cognoscitur et actionum genera quaedam maiorum consuetudinem vitamque declarant; sive quem civilis scientia, quam Scaevola non putat oratoris esse propriam, sed cuiusdam ex alio genere prudentiae, totam hanc, descriptis omnibus civitatis utilitatibus ac partibus, XII tabulis contineri videbit; sive quem ista praepotens et gloriosa philosophia delectat - dicam audacius - hosce habet fontis omnium disputationum suarum qui iure civili et legibus continentur.* Si l'on trouve de l'agrément dans les études d'Aelius Stilo, l'image de l'antiquité apparaît à de nombreuses reprises dans les lois civiles, dans les livres religieux et dans les Douze Tables, où l'on apprend l'ancien usage des mots, et où certains genres d'actions rendent manifestes les habitudes de vie des anciens; si quelqu'un trouve de l'agrément dans la science politique, que Scaevola estime ne pas être propre à l'orateur, mais propre à une certaine sagesse d'un autre genre, alors celle-ci, toute entière, il verra qu'elle est contenue dans les Douze Tables où sont décrits tous les intérêts et toutes les composantes de la cité; si quelqu'un apprécie la philosophie, glorieuse et toute-puissante, voici – dirais-je avec un peu trop d'audace –, ce qui comprend les sources de toutes ses discussions, c'est ce qui est compris dans le droit civil et les lois.

Notons d'abord la constance de Cicéron, qui n'évoque l'idée de *vetustas* que dans un contexte juridique, social et politique. La *vetustas uerborum* est évoquée au même titre que d'autres sujets de recherche, la *scientia civilis* ou encore la *philosophia*, qui, toutes, selon Cicéron, trouvent leur origine dans les Douze Tables. Fondement de la cité – que l'on entende par là l'organisation en institution réglées ou le lien entre des hommes liés par la citoyenneté –, la loi est au cœur de la réflexion cicéronienne en tant qu'elle fonde aussi la civilisation<sup>178</sup>. Le terme renvoie à un usage ancien et donc se rapproche de l'acception que nous évoquions plus haut, où la *vetustas* représente ce qui est enseveli par les années. La référence à Aelius Stilo et le

178. Cicéron explique cela en *De orat.* I, 194, mais renvoie aussi à cette idée en *De inu.* I, 2-3, et particulièrement en I, 2, où il évoque l'absence de loi, l'absence de cité, en la reliant à l'absence d'humanité : *Nam fuit quoddam tempus, cum in agris homines passim bestiarum modo uagabantur et sibi uictu fero uitam propagabant nec ratione animi quicquam, sed pleraque uiribus corporis administrabant, nondum diuinae religionis, non humani officii ratio colebatur, nemo nuptias uiderat legitimas, non certos quisquam aspexerat liberos, non ius aequabile quid utilitatis haberet acceperat. Ita propter errorem atque inscientiam caeca ac temeraria dominatrix animi cupiditas ad se explendam uiribus corporis abutebatur, perniciosissimis satellitibus.* En effet il y eut un temps où les hommes erraient au hasard dans la campagne, comme des animaux, se sustentaient avec une nourriture sauvage, ne faisaient rien en se guidant sur la raison mais réglaient presque tout par la force physique; on ne tenait compte ni de cultes envers les dieux, ni de devoirs envers les hommes, personne n'avait vu de mariage légitime, personne n'avait porté ses regards sur des enfants qu'il reconnaissait comme siens et n'avait compris l'utilité d'un droit équitable pour tous. Aussi, en raison de l'erreur et de l'ignorance, la passion aveugle et irréfléchie régnait en maîtresse sur les esprits et abusait de la force physique – un auxiliaire très nuisible – pour parvenir à ses fins. Trad. G. Achard.

contexte général qui est celui d'un intérêt pour le passé – intérêt salutaire selon Cicéron mais qui pourrait trouver son aboutissement dans la connaissance des anciennes lois – nous indique que Cicéron n'est pas dans une démarche prescriptive, du moins en *De orat.* I, 193 : la *uetustas uerborum*, l'usage ancien des mots, est un objet de connaissance parmi d'autres. On voit ici une proximité entre la démarche de Varron et celle de Cicéron<sup>179</sup>. La *uetustas uerborum*, est ici détachée de toute considération utilitaire.

Au terme de ce panorama sur l'usage de *uetustas* dans les traités rhétoriques cicéroniens, on peut d'ores et déjà affirmer que le concept de *uetustas* n'entre pas dans ce qui permet de définir la norme linguistique. Toutefois, la *uetustas* est déjà axiologiquement teintée : Cicéron n'envisage le temps qui passe que dans l'idée qu'il peut apporter ou retrancher quelque chose à la société, posant ainsi le cadre idéologique dans lequel la *ciuitas* se construit. La *uetustas* est, de ce fait, telle qu'elle est pensée par Cicéron, dotée d'une *uis*, capable d'insuffler une dynamique dans l'évolution de la société. C'est ce cadre conceptuel qui permettra à Quintilien de faire de la *uetustas* un véritable critère linguistique.

### 1.3.2 La *Vetustas* dans le *De lingua latina* : objet de connaissance

À l'époque précise où Cicéron participe à la constitution d'une *ars* du droit, l'entreprise scientifique de Varron, qui elle, porte sur les faits de civilisation, et notamment la langue, le conduit à utiliser aussi le concept de *uetustas*. La posture de Varron n'est pas si éloignée de celle de Cicéron. *Vetustas* et *uetus* sont utilisés pour désigner les réalités qui ont subi le passage du temps et qui ont été littéralement ensevelies par les années : c'est sur la volonté de déterrer ce qui a été enseveli sous le poids des années que Varron ouvre le livre VII du *De lingua latina*<sup>180</sup>. Cet acte d'archéologie renvoie à la démarche cicéronienne qui concerne le droit : se fonder sur les réalités empiriques pour déterminer un système valable à l'avenir. La question de l'ancienneté se pose donc déjà dans une double temporalité : revenir au passé pour construire. Comme Cicéron, Varron désigne le passage du temps par l'effet de *ruina* qu'il peut produire. Cette *ruina* est ici spécifique : il s'agit de l'effondrement de l'édifice de la connaissance, de la destruction de ce qui fonde (*condere*) les mots. En cela, le concept de *uetustas* est chargé d'une dimension théorique, puisqu'il permet d'évaluer la connaissance du monde à travers le travail

179. Et pour cause, Aelius Stilo enseigne à Varron et à Cicéron et est considéré par ce dernier comme un expert des questions linguistiques quand il s'agit d'étudier les anciens usages. Cf. *Brutus*, 205 : *Fuit is omnino uir egregius et eques Romanus cum primis honestus idemque eruditissimus et Graecis litteris et Latinis, antiquitatisque nostrae et in inuentis rebus et in actis scriptorumque ueterum litterate peritus.*

180. *Ling.* VII, 1 : *...repens ruina operuit, ut uerbum quod conditum est e quibus litteris oportet, inde post aliqua dempta, sic obscurior fit uoluntas impositoris.* ...qu'un éboulement soudain a recouvert, de même pour un mot qui a été institué avec les lettres adéquates, quand, par la suite, il lui en a été retiré quelque une, l'intention de l'impositeur devient ainsi plus obscure. Trad. P. Flobert.

sur l'étymologie, qui, de fait, est ce sur quoi porte le concept de *uetustas* chez Varron.

La question de la *uetustas* intervient dans le *De lingua latina* pour permettre de former les cadres dans lesquels la langue doit être pensée. Nous le disions *supra*, la *uetustas* chez Varron est liée à une dynamique de dégradation<sup>181</sup>. Toutefois, il faut bien comprendre qu'admettre que le temps qui passe a dégradé quelque chose, a enseveli quelque chose, revient à recréer le lien entre présent et passé : le concept de *uetustas* prend donc une importance théorique inédite : il permet de justifier les relations entre les mots. En d'autres termes, reconnaître la *uetustas* ne saurait se limiter à la seule déploration d'une dégradation, c'est en réalité le premier pas pour reconstituer les relations entre les mots et le monde, pour reconstituer les relations entre les mots, et donc pour inscrire la langue dans un système qui emprunte autant au passé qu'il n'explique le présent et qu'il ne conditionne l'avenir. La *uetustas* est donc de première importance quand il s'agit pour Varron de comprendre, d'embrasser le fonctionnement de la langue. Lorsque Varron étudie l'influence de la *uetustas* sur le langage, comme en *Ling.* V, 3, en *Ling.* V, 5 ou encore VI, 2, et qu'il utilise les verbes *delere*, *depravare*, *tollere*, *obruere*, il tente par là même de compenser, par son étude de ce qui fait le sens des mots, aux « mécanismes de la production du sens », pour reprendre l'expression de F. Desbordes<sup>182</sup>, cette action du temps. Il ne s'agit donc pas de remarquer seulement l'action négative du temps qui passe, mais de se rendre compte que penser la langue comme soumise au temps qui passe, c'est déjà en donner une vision diachronique, c'est déjà la penser comme un tout capable d'échapper aux contingences du *hic et nunc*, capable de constituer une somme qui transcende les époques.

Nous sommes là bien loin du caractère esthétique qu'acquerra la *uetustas* dans le domaine de la rhétorique : Varron, en liant cette réalité à la manière dont le sens est produit, ancre définitivement la *uetustas* dans ce qui permet de penser les fondements d'une langue conçue comme une totalité : si la *uetustas* n'est pas un critère de *Latinitas*, chez Varron, elle permet cependant d'appuyer la constitution de la langue en système.

### 1.3.3 Enjeux linguistiques

Le premier aspect fondamental est la différence de statut de la *uetustas* qui résulte des perspectives différentes de Varron, Cicéron et Quintilien. En effet, alors que Varron lie le concept de *uetustas* à la question de l'étymologie, elle-même liée à l'*impositio uerborum*, dans une perspec-

181. Une idée aussi soutenue par M. De Nonno, « *Vetustas et antiquitas, ueteres e antiqui nei grammatici latini* », in S. Rocchi & C. Mussini (eds.), *Imagines antiquitatis : Representations, Concepts, Receptions of the Past in Roman Antiquity and the Early Italian Renaissance*, De Gruyter, 2017, p.213-247, en particulier p. 219 : « Varrone concepisce la *uetustas* essenzialmente come un agente dinamico di fatale disgregazione, rispetto al quale la ricerca antiquaria, anche in campo linguistico, deve combattere con tutte le sue armi. »

182. F. Desbordes, « Sur les débuts de la grammaire à Rome », *Lalies*, 15, 1995, p. 125 à 137, voir p.137.

tive de faire correspondre le langage et la réalité, Cicéron et Quintilien adoptent une posture résolument pragmatique et rhétorique, et définissent bien différemment le concept. Ainsi, M. De Nonno précise que la *vetustas*, notamment chez Quintilien, est un critère d'ornement plutôt que de correction linguistique<sup>183</sup>. Et de fait, Quintilien intègre la *vetustas* comme un critère permettant d'apprécier favorablement le *sermo*, mais pas à strictement parler comme un critère permettant de différencier ce qui est du bon latin ou pas : pour le dire en des termes plus modernes, la question de la *vetustas* a vocation à intégrer la vocation du *Latine loqui* mais pas celle du *grammatice loqui* et donc pas celle de la *Latinitas*<sup>184</sup>

### 1.3.3.1 Un critère linguistique esthétique ?

La *vetustas* est pleinement investie par la rhétorique comme critère normatif, mais un critère uniquement esthétique :

*Verba a vetustate repetita non solum magnos adsertores habent, sed etiam adferunt orationi maiestatem aliquam non sine delectatione : nam et auctoritatem antiquitatis habent, et quia intermissa sunt, gratiam novitati similem parant. Sed opus est modo, ut neque crebra sint haec nec manifesta, quia nihil est odiosius adfectione, nec utique ab ultimis et iam oblitteratis repetita temporibus*<sup>185</sup>. Les mots empruntés au passé non seulement reçoivent l'assentiment de grands hommes, mais encore, ils apportent une certaine majesté au discours, mêlée à un certain charme : en effet, ils ont pour eux l'autorité des années, et parce que du temps s'est écoulé depuis l'époque où on les utilisait, ils procurent un agrément semblable à celui d'un nouveau mot. Mais il faut cependant qu'ils ne soient ni trop fréquents ni trop voyants - car il n'y a rien de plus haïssable que l'affectation -, ni qu'ils soient tirés d'âges lointains et déjà oubliés.

Les termes *maiestatem*, *delectationem*, *adfectionem* ne relèvent pas de la correction grammaticale du langage, mais plutôt de l'éthique, confirmant un mouvement de pensée que nous avons déjà repéré dans notre étude de la *ratio* chez Quintilien. Mais pour évaluer la pertinence de ce critère, Quintilien fait référence à des termes qui nous étonnent par leur relativité : le charme, la majesté, l'affectation sont des intonations, des appréciations qui ne peuvent être que

183. M. De Nonno, « *Vetustas et antiquitas, veteres e antiqui nei grammatici latini* », in S. Rocchi & C. Mussini (eds.), *Imagines antiquitatis : Representations, Concepts, Receptions of the Past in Roman Antiquity and the Early Italian Renaissance*, De Gruyter, 2017, p.213-247, en particulier p. 213 : « In Quint. *Inst.* I, 6, 1-3, the reference to *vetustas*, far from being elevated to a criterion of linguistic correctness, should rather be interpreted as a specific reference to the *ornamentum eloquentiae*. »

184. Cf. chapitre 3, où nous étudions la différence entre *Latinitas* et *Latine loqui*.

185. *Inst.* I, 6, 39.

subjectives et qu'il est compliqué de définir, surtout dans un texte qui se veut pédagogique. Le critère de *vetustas* n'implique aucun apport sémantique particulier.

Cicéron évoque aussi ce critère du point de vue de son apport esthétique : en *De orat.* III, 53, il écarte l'intérêt d'un mot ancien, pour ce qui est de l'*oratio* mais concède tout de même la *dignitas* qu'ils peuvent apporter :

*Inusitata sunt prisca fere ac vetustate ab usu cotidiani sermonis iam diu intermissa, quae sunt poetarum licentiae liberiora quam nostrae; sed tamen raro habet etiam in oratione poeticum aliquod verbum dignitatem.* Les mots inusités sont le plus souvent des termes archaïques et, sous l'effet de leur ancienneté, depuis longtemps sortis de l'usage quotidien de la langue, et leur usage est plus librement autorisé aux poètes qu'à nous. Mais cependant, un mot poétique ajouté par-ci par-là dans un discours, peut aussi avoir une certaine grandeur.

La *vetustas* entre ici dans un système double, celui des vertus fondamentales – donc de la clarté du discours –, au nom desquelles elle est disqualifiée, et celui des vertus supérieures – l'ornement –, qui permet l'usage de termes anciens. Cicéron inscrit son propos dans un fondement théorique à deux versants : d'abord, l'idée, déjà exprimée par Varron, que les poètes jouent un rôle particulier dans la manière d'utiliser la langue et dans la manière d'y appliquer une norme, et ensuite le fait que c'est l'usage des *eruditi*, la *consuetudo* qui sert de mètre étalon pour déterminer ce qui est acceptable, comme le montre *De orat.* III, 170, où un mot ancien peut être acceptable s'il s'intègre dans l'usage contemporain, *aut vetustum verbum sit, quod tamen consuetudo ferre possit.* Toutefois, à la lecture de ce passage, il est impossible d'affirmer, comme le fait M. De Nonno, que l'intérêt de la *vetustas* est totalement renvoyé, dans le domaine de la rhétorique, au domaine de l'esthétique et des vertus supérieures.

### 1.3.3.2 Le lien avec la *consuetudo*

Cicéron se montre plus nuancé quand, en *Brut.* 287, il compare le langage au vin et repousse l'usage d'un mot ancien au nom de l'absence de *suavitas*. Or, précisément, lier la *vetustas* à la *suavitas* apporte une ambiguïté quant à la place du concept dans la théorie linguistique : nous avons étudié l'importance de l'euphonie et le fait qu'elle participe à ériger l'usage en norme<sup>186</sup> : partant de ce fait, les remarques de Cicéron sur la *vetustas*, si elles sont éminemment esthétiques, entrent tout à fait dans une doctrine de la correction linguistique, puisque, précisément, il intègre la question de l'euphonie à celle de la norme fondée sur l'usage contemporain. De fait,

---

186. Cf. page 83.

la remarque sur la *uetustas* des mots, en *De orat.* III, 170, s'applique aux mots pris isolément, *singula uerba*, et de ce qui fait leur force et de ce qui les rend dignes de louanges – *uirtus atque laus*. Les deux termes ne dirigent pas explicitement le propos vers le domaine de l'esthétique mais permettent de subsumer tout ce qui rend le discours efficace. Le terme intègre donc pleinement aussi les vertus fondamentales de clarté et de *Latinitas*.

De même, la dimension esthétique de ce critère, chez Quintilien, ne le relègue en rien à une seconde zone. En effet, ici apparaît le lien avec la *consuetudo* : le discours, pour être audible, pour être *dilucidus*<sup>187</sup>, c'est-à-dire clair, doit se conformer, dans le choix des mots, aux usages des auditeurs. C'est d'ailleurs ce que Quintilien appelle *perspicuitas* :

*Oratio uero, cuius summa uirtus est perspicuitas, quam sit uitiosa si egeat interprete*<sup>188</sup> ! Quant au discours, dont la plus grande qualité est sa clarté, quel défaut il aurait, s'il nécessitait un interprète !

Ici donc, l'idée de *uitium* se trouve bien plus large que les deux évoqués dans la *Rhet. Her.*, à savoir le barbarisme et le solécisme. Quintilien, en réalité, n'admet implicitement pas la bipartition entre vertus fondamentales et vertus secondaires que Crassus évoquait en *De orat.* III, 38. Il circonscrit au contraire la place de l'*ornatus* par rapport à la vertu de clarté et formule un apport primordial exclusivement formé par la rhétorique : cette science entièrement tournée vers l'efficacité du discours tend forcément à avoir élargir le terme *uitium*, qui, signifie désormais non plus « faute » mais « défaut ». Nous nous éloignons là de la grammaire, mais c'est la correction du discours – et plus de la langue – qui est en jeu, plus que jamais.

Cette duplicité de la *uetustas* est intéressante *per se* : le concept témoigne d'une réflexion sur le langage, dans son utilisation concrète, ce qui justifie à la fois l'irruption de considérations esthétiques ou éthiques, et à la fois la différenciation des usages possibles par les orateurs, par les poètes. Mais il témoigne aussi de l'influence de la rhétorique sur la normativisation de la langue : la norme finit par intégrer les vertus fondamentales et les vertus supérieures, faisant de ces dernières non pas seulement un ajout de la part de l'orateur et/ou du poète, mais un principe transférable à l'usage général du langage. En faisant de la *perspicuitas* la *summa uirtus*, Quintilien renverse tout à fait la bipartition établie par Cicéron, et offre le pendant rhétorique de sa théorie purement grammaticale, dans laquelle il faisait de la *consuetudo* la *certissima regula loquendi*. La théorie de Quintilien brouille donc sciemment la frontière entre grammaire et rhétorique<sup>189</sup>. Ce renversement ne s'opère que dans un cadre théorique bien précis, celui de

187. *Inst.* I, 5, 1.

188. *Inst.* I, 6, 41.

189. Cf. chapitre 4 de cette thèse.

la *consuetudo* assimilée au *consensus eruditorum*.

## 1.4 L'*auctoritas*

### 1.4.1 Un concept politique et social

Le concept d'*auctoritas* trouve son incarnation fondamentale dans le domaine de la politique, de la gestion de la cité. Ainsi, c'est avant tout une dimension du pouvoir politique, d'un pouvoir qui diffère de la *potestas* des magistrats en ce qu'il est plus difficile à définir et ne relève pas d'un pouvoir concret<sup>190</sup>. Sans entrer dans une tentative de définir l'*auctoritas*<sup>191</sup>, on peut toutefois noter que l'idée d'*auctoritas* fonde réellement les rapports sociaux à Rome. Elle est avant tout le fait du sénateur<sup>192</sup>, puis celui du *princeps*, mais elle est aussi l'apanage du *paterfamilias*, comme on peut le lire, sous la plume de Cicéron en *emphSen.*, XI, à propos d'Appius Claudius Caecus :

*Tenebat non modo auctoritatem, sed etiam imperium in suos : metuebant serui, uerebantur liberi, carum omnes habebant ; uigebat in illa domo mos patrius et disciplina.* Il avait non seulement une autorité morale, mais aussi un pouvoir absolu sur les siens : les esclaves le craignaient, ses enfants avaient pour lui un respect teinté de crainte, mais tous les chérissaient. Dans cette illustre demeure, c'était la coutume ancestrale et la discipline des anciens que l'on appliquait fermement.

L'*auctoritas* fait de celui qui en est doté le garant de la perpétuation du *mos maiorum* dans tous les cercles sociaux<sup>193</sup>, la *gens* étant le premier cercle où les principes du futur citoyen romain sont mis en œuvre. C. Bur étudie, en particulier, le lien entre *auctoritas* et *mos maiorum*, et soutient l'hypothèse que c'est notamment le respect du *mos* qui permet à un individu

---

190. J. Farrell, « The Augustan Period : 40 BC – AD 14 », dans S. Harrison (ed.), *A Companion to Latin Literature*, 2005, p. 44 - 47, en particulier p. 48 : « Having overcome all challengers, Augustus embarked on an effort to consolidate his victory and to move away from emergency measures towards stable government [...]. But Augustus was careful to respect at least the main forms of Republican government : as he himself says in his *Res gestae*, he excelled others not so much in actual power, but in *auctoritas*. This quality is difficult to define with precision, but in addition to formal powers, Augustus received a series of purely symbolic honours that contributed mightily to his charisma and to a general perception of his singular indispensability »

191. Sur ce point, voir R. Heinze, « *Auctoritas* », *Hermes*, 60, 1925, p. 348-366. Voir aussi A. Goldsworthy, *Augustus : First Emperor of Rome*, Yale University Press, 2014, p. 49 : « *Auctoritas* combined status and the respect due to an individual for his and his family's achievements and connections ».

192. cf. Cic. *Leg.* III, 28.

193. S.A. Tákacs, *The Construction of Authority in Ancient Rome and Byzantium*, Cambridge University Press, 2009, p. 3 : « The virtues of the ancestors, the *mos maiorum*, operated in the same way as religion did ; they gave structure. They operated within a shared behavioral code structure grounded in traditional values. Or, put differently, these men were brought into line and their actions regulated with the goal of furthering the state. »

d'avoir une *auctoritas*<sup>194</sup>. Son analyse met aussi en relief la « conception cyclique du temps des Romains<sup>195</sup> ». Il écrit en particulier :

« La conformité au *mos maiorum* visait donc à créer une sorte de consensus transgénérationnel source d'*auctoritas* : de génération en génération, on agissait de même pour la gloire de Rome. Il s'opérait une sorte de transfert : l'*auctoritas* des *maiores*, qui avaient amené Rome où elle en était, venait s'ajouter à l'*auctoritas* de celui qui se conformait au *mos maiorum*. »

C. Bur, A. Wallace-Hadrill et J.-M. David adhèrent tous trois à cette conception cyclique du temps, à la « synergie entre présent et passé<sup>196</sup> » ou à « l'image d'un passé fluide et sans frontières [...] donnant l'impression qu'à toutes les époques, les Romains agissaient de la même manière<sup>197</sup> ». Implicitement se dévoile ainsi une fonction normative de l'*auctoritas*, fondée précisément sur la relation au passé et sur la perception des actions des Anciens.

L'*auctoritas* est une caractéristique projetée sur autrui, et qui permet, en parallèle de l'arsenal légal et juridique, de réguler les comportements d'autrui par une forme de contrôle social exercé sur chacun<sup>198</sup>.

L'*auctoritas* linguistique, qui apparaît avec Varron<sup>199</sup>, hérite donc de cette capacité de régulation, de cette capacité à légitimer une norme, cette fois linguistique.

### 1.4.2 L'émergence d'un critère de *Latinitas* ?

L'*auctoritas*, de Varron à Quintilien, est explicitement citée comme un critère permettant d'encadrer la norme linguistique. En tant que critère linguistique, l'*auctoritas* se caractérise par la prise en compte des usages (oraux ou écrits) de certaines figures en particulier, pour légitimer l'utilisation irrégulière de la langue.

194. C. Bur, « *Auctoritas et mos maiorum*, in J.-M. David & F. Hurlet (dirs.), *L'auctoritas à Rome : une notion constitutive de la culture politique*, Ausonius, 2020, p. 65-90, op. cit. p.73.

195. *Ibid.*

196. J.-M. David, « *Maiorum exempla sequi : l'exemplum* historique dans les discours judiciaires de Cicéron », *Mélanges de l'École Française de Rome*, 92/1, p. 67-86, art.cit. p. 85.

197. A. Wallace-Hadrill, *Rome's Cultural Revolution*, Cambridge, 2010, p. 227-228.

198. J. Goodwin, « Forms of Authority and the Real *Ad uerecundiam* », 1998, 12/2, p.267-279, écrit page 277 : « Despite the Roman pride in their legal expertise, despite their pride in their military discipline, *auctoritas* was their preferred method of social control. Thus it is notorious that in Republican times there were no police within the city limits of Rome ; order was maintained instead by an often symbolic display of personal dignity ». Sur le lien entre *Auctoritas* et *Dignitas*, voir aussi J.P.V.D. Baldson, « *Auctoritas, Dignitas, Otium* », *The Classical Quarterly*, 1960, 10/1, p. 43-50.

199. C. Conduché & B. Guillaumin, « L'autorité dans les arts libéraux : introduction », *Eruditio Antiqua*, 7, 2015, p.1-4, en particulier p. 1-2 : « *Auctoritas in regula loquendi nouissima est. Namque ubi omnia defecerint, sic ad illam quem ad modum ad ancoram decurritur* [...]. C'est avec la phrase de Varron, selon toute vraisemblance, que l'autorité est devenue l'un des quatre critères de correction linguistique. la vieille notion juridique d'*auctoritas* s'est alors introduite dans le domaine des arts libéraux. »

Dans la doctrine de Varron, elle intègre la *ratio* (le système), alors que dans celle de Quintilien, l'*auctoritas* constitue une force adjointe, comme la *consuetudo* et la *vetustas*, à la *ratio*, à savoir au système fondé principalement sur l'analogie.

Cette différence, déjà, mérite d'être interrogée. Varron, cité par Diomède<sup>200</sup>, fait de l'*auctoritas* la *regula loquendi nouissima*, le dernier recours de celui qui cherche à parler une langue correcte. Elle intègre de fait un système et le concept même d'*auctoritas* permet de conserver une cohérence de la langue, en identifiant à un critère unique ces formes qui ne s'intégreraient pas aux formes analogiques. Quintilien, lui, ne met pas au point le système permettant de penser la langue – c'était la tâche de Varron – et est donc conduit à en utiliser différemment les concepts. L'*auctoritas* permet ainsi de justifier des écarts<sup>201</sup> ou d'intégrer à la norme ce qui, grammaticalement parlant, constituait une faute<sup>202</sup>. La différence peut paraître mince, entre ce que dit Varron et ce que dit Quintilien, et de fait elle relève du statut théorique plus que des implications pratiques : il s'agit, pour Varron, de penser les cadres normatifs, alors que Quintilien utilise ces cadres normatifs pour penser les écarts possibles et déterminer ceux qui sont autorisés et dans quels cas ils sont autorisés<sup>203</sup>.

Si le terme peut aussi renvoyer à une qualité de l'orateur qui permet notamment de rendre son discours efficace en ajoutant ce que Ch. Guérin désigne comme « un surcroît de crédibilité<sup>204</sup> », nous allons nous intéresser en particulier ici à ce qu'apporte l'*auctoritas* dans l'établissement de la norme linguistique, et comment sa dimension éthique entre dans la doctrine du latin correct.

200. Diom., *G.L.*, I, 439, 25-27 : *Auctoritas in regula loquendi nouissima est. Namque ubi omnia defecerint, sic ad illam quem ad modum ad ancoram decurritur.* Pour une analyse plus approfondie de cette phrase et de la métaphore de l'ancre, cf. C. Conduché & B. Guillaumin, « L'autorité dans les arts libéraux : introduction », *Eruditio Antiqua*, 7, 2015, p.1-4, précisément p. 1.

201. *Inst.* I, 5, 5 : [...] *interim excusantur haec vitia aut consuetudine aut auctoritate aut vetustate aut denique vicinitate virtutum*[...].

202. *Inst.* I, 5, 35 : [...] *cum, sive amarae corticis seu medio cortice per genus facit soloecismum (quorum neutrum quidem reprehendo, cum sit utriusque Vergilius auctor, sed fingamus utrumlibet non recte dictum), mutatio vocis alterius, in qua vitium erat, rectam loquendi rationem sit redditura, ut amari corticis fiat vel media cortice.*

203. Cf. chapitre 2. de cette thèse.

204. Ch. Guérin « L'orateur, le témoin et le recours à l'*auctoritas* : le cas du *Pro Sulla* », dans J.-M. David & F. Hurlet (éds.), *L'auctoritas à Rome. Une notion constitutive de la culture politique*, 136, Ausonius, p. 219-235, en particulier p. 220 : « La rhétorique latine classique porte sur l'*auctoritas* un regard très pragmatique et aborde la notion selon deux approches complémentaires, l'une éthique, l'autre logique. La doctrine de la preuve éthique s'intéresse à l'effet que la personne de l'orateur exerce sur son public : elle aborde l'*auctoritas* comme un surcroît de crédibilité que certains attributs sociaux et moraux d'un locuteur peuvent conférer au discours qu'il tient. ». Sur la dimension éthique de l'*auctoritas*, voir aussi L. Calboli Montefusco, *L'auctoritas nella dottrina retorica*, Vichiana, 1, 1990.

### 1.4.2.1 Analyse des paragraphes 29 et 30 du livre III du *De oratore*

La lecture du *De orat.* nous apprend notamment que César Strabon et Catulus font figure d'autorités pour Cicéron, comme on peut le lire dans les paragraphes III, 29 et 30. Nous étudierons en parallèle les deux paragraphes, qui nous semblent construits sur le même modèle mais dont les différences nous permettront de mieux saisir les contours de ce qui fait l'*auctoritas*, non selon Cicéron lui-même, mais selon Crassus (qui discute avec Antoine dans cette partie du *De oratore*).

Premièrement, le choix de Catulus et César Strabon est en lui-même révélateur :

*Sed quid ego uetera conquiram, cum mihi liceat uti praesentibus exemplis atque uiuis ?* mais pourquoi ferais-je appel à des exemples anciens, alors que je peux utiliser des exemples ici présents et vivants ?

En privilégiant les autorités de son temps, bien vivantes, Crassus tord le cou à l'idée que seuls le temps et la mort font que l'on considère quelqu'un comme une autorité dans son domaine. Et, de fait, nous retrouvons aussi cela dans le *Brutus*, où toute la démarche chronologique, du plus ancien orateur à Cicéron lui-même, permet à ce dernier de démontrer les progrès de l'art oratoire : nous sommes donc bien loin d'une dégradation de l'éloquence, puisque chaque âge a ses maîtres en la matière.

Deuxièmement, les deux hommes évoqués par Crassus sont loués pour la qualité de leur langue. nous pouvons lire en *De orat.*, 29 :

*Quid iucundius auribus nostris umquam accidit huius oratione Catuli ? Quae est pura sic, ut Latine loqui paene solus uideatur...* Qu'arrive t-il de plus agréable à nos oreilles qu'un discours de Catulus ? Son élocution est si pure qu'il semble presque être le seul à savoir parler latin...

Puis au paragraphe suivant :

*Quid, noster hic Caesar nonne nouam quandam rationem attulit orationis et dicendi genus induxit prope singulare ?* Quant à notre cher César, n'a t-il pas apporté de nouvelles règles au discours, et n'a t-il pas introduit un façon de parler qui lui soit propre ?

L'utilisation du comparatif absolu *iucundius*, et de la structure consécutive *sic... ut* qui met en valeur l'expression *Latine loqui solus*, ainsi que des verbes *attulit* et *induxit* mettent en avant le rôle moteur de Catulus et César concernant l'élaboration d'une langue latine aux règles bien définies (et le terme *ratio* s'oppose ici à une langue aux contours plus flous). Par ailleurs,

l'adjectif *pura* trouve son écho, dans le paragraphe suivant, avec le terme *ratio*. Et enfin, nous ne pouvons manquer de nous attarder sur l'expression *genus singulare*, assez paradoxale dans le contexte : César Strabon est à la fois celui qui apporte de nouvelles règles, mais aussi celui qui est inimitable, qui a son style à lui. Et il semble que précisément c'est le fait qu'il soit inimitable...qui fasse de lui une autorité. Comme un idéal vers lequel il faudrait tendre (mais sans pouvoir y arriver). C'est tout le paradoxe de l'*auctoritas* qui se dévoile ici : c'est cette qualité des auteurs ou orateurs exceptionnels, mais qui doit servir de modèle à tous.

Troisièmement, dans les deux paragraphes, c'est le même cheminement qui est accompli pour assoir l'*auctoritas* des deux hommes : Paragraphe 29 :

*Quid iucundius auribus nostris umquam accidit huius oratione Catuli? Quae est pura, sic ut Latine loqui paene solus uideatur, sic autem grauis, ut in singulari dignitate omnis tamen adsit humanitas ac lepos.* Que reçoivent nos oreilles de plus agréable qu'un discours de Catulus? Son élocution est si pure qu'il semble presque être le seul à savoir parler latin, et si digne toutefois, que dans sa seule gravité siègent à la fois l'urbanité et la douceur.

Paragraphe 30 :

*Quis umquam res praeter hunc tragicas paene comice, tristis remisse, seueras hilare, forensis scaenica prope uenustate tractauit atque ita, ut neque iocus magnitudine rerum excluderetur nec grauitas facetiis minueretur?* Qui a jamais, après lui, traité de sujets tragiques de façon presque comique, de sujets finesses sur un ton léger, de sujets graves sur un ton rieur, traité des sujets politiques en leur ajoutant la beauté du théâtre, et cela, de telle sorte que la plaisanterie ne soit jamais exclue par la grandeur du sujet, ni que la noblesse ne soit jamais diminuée par les plaisanteries?

D'abord, les considérations sont grammaticales<sup>205</sup>, comme le montrent les termes *pura*, *Latine loquies rationem*, puis, elles sont stylistiques et éthiques à la fois. D'ailleurs, le glissement de la stylistique à l'éthique se fait de manière presque imperceptible, puisque, concernant Catulus comme César, ce sont les critères stylistiques qui sont la preuve des qualités éthiques du poète ou de l'orateur.

Concernant Catulus, la tonalité grave de ses écrits (*dignitate*) apparaît comme la manifestation extérieure d'une *persona* douée d'urbanité et de douceur (*humanitas ac lepos*). En

205. Ce n'est guère étonnant, cf. *Rhet. Her.* IV, 17, où l'auteur lie *explanatio* et *Latinitas*, préfigurant ainsi le modèles des vertus fondamentales du *De orat.* III, 38 sq.. L'héritage aristotélicien est assez net ici, cf. *Rhét.* III, 5.

revanche, concernant César Strabon, la tonalité de ses écrits est en apparente contradiction avec le sujet de ceux-ci - les termes *iocus*, *grauitas* s'opposent ainsi à *magnitudine* et *facetiis*. Ce jeu avec des champs lexicaux opposés nous semble un moyen de louer l'excellente maîtrise de la langue, pour ne pas dire la virtuosité, qui caractérise César Strabon. Ce dernier, en effet, semble savoir modeler les mots à sa guise, mais, plus encore, promouvoir activement sa vision de la langue latine. Le verbe *inducere* suggère en effet l'expansion, du moins dans les cercles de *litterati*, de la langue latine telle qu'elle est vue et utilisée par César Strabon. On entre ici dans une application linguistique tout à fait nette du concept politique d'*auctoritas*, tel que S.H. Rutledge le définit, à savoir « le pouvoir ou l'influence qui émanent du rang ou des réussites de quelqu'un<sup>206</sup> », les réussites étant ici d'ordre scientifiques et linguistiques en particulier.

Ainsi, qu'il s'agisse de Catulus ou de César, l'autorité leur est conférée à la fois par leur excellente maîtrise de la langue, et par leur capacité à en faire la démonstration de manière quotidienne : l'adjectif démonstratif *huius* et le syntagme *hic noster*, semblent en effet dénoter la grande proximité qu'il existe entre Crassus et les deux hommes. Cela nous conduit à une observation qui nous paraît cruciale, et qui semble mise en valeur, dans le discours cicéronien, par les verbes *uideatur* et *induxit* : l'*auctoritas* est un critère qui, contrairement à la règle, se situe dans la réception du discours. En effet, c'est bien l'auditeur – comme le suggèrent les termes *audiens* ou *auribus nostris* – qui confère à celui qui parle une forme d'autorité en matière de langage : l'orateur ne saurait l'acquérir "hors sol" ; bien au contraire, c'est dans l'épreuve quotidienne du langage que l'*auctoritas* apparaît.

Pour autant, il faut souligner la différence fondamentale de l'autorité des deux hommes. Celle de Catulus semble fondée sur une maîtrise grammaticale de la langue latine, ou, en tout cas, sur un latin parfait, mais sans fantaisie. Celle de César en revanche, semble fondée sur sa virtuosité, sa capacité non seulement à manier un latin correct, mais à jouer avec, à utiliser la langue latine pour aller aux extrémités des usages possibles, d'un point de vue stylistique (tout en prônant une *ratio* inébranlable). D'ailleurs, la dernière phrase de Cicéron mime cette dimension ludique. L'*auctoritas*, ici dans son acception linguistique, prend bien le sens politique tel que résumé par M. Lowrie, qui rappelle que « Benveniste considère l'*auctoritas* comme une force qui engendre des réalités<sup>207</sup> » : c'est bien ce potentiel de nouveauté, d'installation d'une

206. S.H. Rutledge, « Writing Imperial Politics : The Social and Political Background », dans W.J. Dominik, J. Garthwaite & P.A. Roche (éds.), *Writing Politics in Imperial Rome*, 2009, p. 23-62, part. p.26.

207. « Writing, Performance and Authority in Augustan Rome », Oxford University Press, 2009, p. 290 : « [...] Benveniste sees *auctoritas* as a power that generates realities. He, like others, derives *auctoritas* from *augeo*, but comments that our word "increase" implies making greater something already in existence, whereas *augeo* indicates the act of producing something from the beginning [...]. ». M. Lowrie fonde son analyse sur E. Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, 1969, Vol. 2, p. 150.

réalité nouvelle, ici linguistique, que Cicéron vante chez César, donnant à l'*auctoritas* cette puissance créatrice : il ne s'agit pas de légitimer un usage de la langue mais de le créer en le légitimant. En ceci, l'*auctoritas* porte en elle un principe de nouveauté et apporte un cadre à l'évolution de la *consuetudo*.

Quoi qu'il en soit, dans les deux paragraphes que nous venons d'étudier, l'autorité de César et de Catulus est la conséquence de l'opinion qu'en ont Cicéron et ses amis, de telle sorte que les deux hommes se trouvent érigés au rang d'exemples à suivre, de modèles dont il faut s'inspirer.

Plus encore, l'idée que l'*auctoritas* de quelqu'un dépend de ceux qui l'écoutent nous conduit au constat suivant : c'est une qualité qui est soumise aux vicissitudes du temps, soumise aux changements d'usages, soumise aussi à la considération, parfois changeante, que l'on porte à une personne.

#### 1.4.2.2 La figure de Catulus : l'archétype de l'*eruditus*

Il nous faut détailler davantage l'identité de Catulus et de César Strabon. Le premier, Quintus Lutatius Catulus, en plus d'être fin orateur, fut consul avec Marius et vainquit, avec lui, les Cimbres. Le second, Caius Iulius Caesar Strabo Vopiscus, est aussi un homme politique romain (il poursuit le *cursus honorum* jusqu'à devenir édile) et un orateur. Bien sûr, il est logique que l'activité politique semble être un prérequis pour être doué d'*auctoritas*, puisque cela suppose d'être régulièrement et fréquemment entendu de tous. Mais l'on peut peut-être aussi se demander si l'*auctoritas* politique ne rejaillit pas sur la perception que l'on a de l'orateur.

Dans le but de mieux cerner d'où ils tirent leur *auctoritas*, revenons sur les qualités des deux hommes, telles qu'elles sont présentées dans les traités rhétoriques de Cicéron.

Catulus est un *eruditus* - c'est le mot employé en *Brutus*, 132 à son sujet - , comme le suggèrent plusieurs qualités. Sa capacité à manier aussi bien le latin que le grec est vantée par Antoine en *De orat.*, II, 28 :

*Et eo quidem loquar confidentius, quod Catulus auditor accessit, cui non solum nos Latini sermonis, sed etiam Graeci ipsi solent suae linguae subtilitatem elegantiamque concedere. Et je m'exprimerai avec d'autant plus d'assurance que je compte Catulus parmi mes auditeurs, lui à qui, non seulement nous les Latins, mais aussi les Grecs concèdent la subtilité et l'élégance de son discours.*

De la même manière, cette *eruditio* se voit dans sa fine connaissance des lettres et dans son élocution délicate, et dans sa maîtrise grammaticale du latin (le respect de la *ratio*), comme nous pouvons le voir en *Brutus*, 132 :

*Multae litterae, summa non uitae solum atque naturae, sed orationis etiam comitas, incorrupta quaedam Latini sermonis integritas...* [Il avait] une fine connaissance des lettres, une extrême délicatesse - non seulement dans sa manière de vivre et dans son caractère, mais aussi dans sa manière de parler - ainsi qu'une forme pureté intacte dans sa façon de parler latin...

La structure *non solum...sed etiam* fait le lien entre la *persona* de l'homme dans sa vie en général, et sa *persona* oratoire. Et c'est ainsi que se dessine la figure de l'*eruditus* : un homme dont la connaissance des lettres, la pratique du latin, toutes les deux fines, font écho à la finesse de son art de vivre et de son caractère. Ainsi, l'élocution est la manifestation extérieure de l'art de vivre de l'*eruditus*, et c'est cette totalité qui permet d'établir l'*auctoritas*.

Cette pureté, *integritas*, ne saurait être que grammaticale : en effet, en *Brutus*, 259, voici la comparaison qui est faite entre Cotta et Catulus :

*Cotta, qui se ualde dilatandis litteris a similitudine Graecae locutionis abstraxerat sonabatque contrarium Catulo, subagreste quidam planeque rusticum, alia quidem quasi inculta et siluestri uia ad eadem laudem peruenerat.* Cotta, qui s'était tout à fait détaché de l'élocution grecque en allongeant les lettres, et dont la voix sonnait diamétralement différemment de celle de Catulus, était parvenu à la même réputation que celui-ci, mais en prenant cependant un autre chemin, pour ainsi dire en friche et peu connu des hommes, puisqu'il avait un ton éloigné des habitudes de la ville, et même tout à fait rustique.

C'est en dépit de ce qui peut apparaître comme des faiblesses, puisque les termes *subagreste*, *rusticum*, *siluestri* évoquent en effet ce qui n'est pas civilisé, ou ce qui n'est pas citadin - cela semble revenir au même -, que Cotta est loué pour son éloquence. Or, en transparence, se dessine la figure de Catulus, encore une fois comme un exemple, mais cette fois-ci pour le *sonus* de sa voix, c'est-à-dire le ton et la prononciation délicates, d'une délicatesse propre aux gens de la ville. Catulus apparaît, en tous les cas, comme le modèle à l'aune duquel Cotta est jugé, ce qui semble confirmer l'*auctoritas* qui lui est conférée.

Ainsi donc, l'étude de la figure de Catulus comme autorité nous permet de mieux comprendre ce qui fait l'autorité : c'est la totalité des qualités d'un homme, ses qualités personnelles, mais aussi ses qualités d'orateur - et là nous trouvons le respect de la *ratio* mais aussi la virtuosité dans l'utilisation des langues latines et grecques. Ainsi, ce ne sont pas des critères grammaticaux qui fondent l'*auctoritas*, mais des critères principalement éthiques. Stylistiques, aussi, bien sûr, mais il apparaît que le style est principalement la manifestation extérieure des qualités éthiques

de l'orateur. C'est une idée que nous retrouverons dans l'*Institution oratoire* de Quintilien, dans le proemium du livre I, lignes 8 -12 :

*Oratorem autem illum instituimus perfectum, qui esse nisi uir bonus non potest, ideoque non dicendi modo eximiam in eo facultatem sed omnis animi uirtutes exigimus. Neque enim hoc concesserim, rationem rectae honestaeque uitae, ut quidam putauerunt, ad philosophos relegendam, cum uir ille uere ciuilis et publicarum priuatarumque rerum administrationi accomodatus, qui regere consiliis urbes, fundare legibus, emendare iudiciis possit, non alius sit profecto quam orator.* Mais nous souhaitons former l'orateur parfait, tel que seul un homme bon peut l'être, et par conséquent, non seulement j'exigerai de lui la capacité de bien parler, mais aussi toutes les qualités de l'esprit. En effet, je ne saurais concéder ceci, à savoir que les principes d'une vie droite et honnête, comme certains l'ont pensé, doivent être laissés aux philosophes ; bien au contraire, le vrai citoyen, habitué à gérer les affaires publiques et privées, qui sache diriger des villes par ses décisions, qui sache bâtir solidement ces villes par ses lois,, qui sache les redresser par l'exercice de son jugement, celui-là seul peut être notre orateur.

La question de l'établissement de l'autorité est complexe, et on voit bien, avec les développements cicéroniens consacrés à l'*auctoritas*, que celle-ci ne réside pas dans la seule connaissance d'un sujet mais dans un rapport lui-même complexe aux Anciens, et aussi dans l'établissement d'une *persona* digne d'être écoutée ou lue<sup>208</sup>.

On peut déduire trois remarques de cette étude. Premièrement, l'éthique vient renforcer l'*auctoritas* linguistique, en ce que c'est la totalité de la *persona* qui permet d'apprécier l'usage de la langue que fait l'orateur. Deuxièmement, avec l'*auctoritas*, les remarques linguistiques investissent à la fois le champ de la grammaire et à la fois le champ de la rhétorique, ouvrant de ce fait une nouvelle perspective sur la définition du latin correct.

---

208. Sur ce point, voir J. König, « Introduction : Self-Assertion and its Alternatives in Ancient Scientific and Technical Writing », in *Authority and Expertise in Ancient Scientific Culture*, Cambridge University Press, 2017, p. 1-26, *op.cit.* p. 1-2 : « [Ancient Greek and Roman scientific discourse] was formed in a world without formal scientific or educational qualifications. That situation meant that ancient experts had to work much harder than their modern counterparts to convince their audiences and potential clients and students [...]. [Galen] draws attention to his own moral virtue in ways which bring an impression of reliability. ». La comparaison entre l'autorité, la reconnaissance de l'expertise dans la modernité et dans l'Antiquité nous paraît ici quelque peu bancale : de fait, même si effectivement les diplômes sont absents du *cursus* des Romains, aller jusqu'à dire que convaincre audience et clients réclamait plus de travail relève d'une comparaison inepte entre deux époques : de fait, aujourd'hui, peut-on dire que les diplômes rendent forcément la reconnaissance de l'expertise plus évidente ? Plus logique, oui, certainement : le diplôme est en lui-même la reconnaissance d'une expertise. Mais l'autorité d'un expert est surtout une projection de ses pairs dans le domaine ou des gens à qui il s'adresse, et cette projection n'est qu'en partie corrélée au diplôme. Penser que l'autorité est facilitée par le diplôme occulte donc une grande partie de ce que constitue l'*auctoritas*, y compris de nos jours. Néanmoins nous sommes tout à fait en accord avec König en ce qui concerne le rapport entre l'*auctoritas* et la *persona*.

### 1.4.2.3 L'*Auctoritas* chez Quintilien, un concept résolument rhétorique ?

Il est important de noter, dans un premier temps, que les développements de Quintilien consacrés aux *auctores*, et en particulier ceux du livre X de l'*Inst.*, ne sont pas relatifs à la correction grammaticale : le concept n'est envisagé que dans ses implications rhétoriques, sur la composition du discours et son efficacité. Contrairement à Cicéron, Quintilien n'envisage pas l'*auctoritas* comme un concept grammaticalement opérant. De fait, le livre X s'ouvre sur des considérations relatives à l'acquisition de la *copia uerborum* elle-même conséquence de la *firma facilitas* ou ἔξις : les préceptes fournis par la rhétoriques ne sont évoqués que sous le prisme de leur utilité quant à l'acquisition d'une *solida atque robusta eloquentia*<sup>209</sup> dotée de vigueur – *uires*<sup>210</sup>. De ce fait, la question du contenu et du choix des mots est elle aussi liée au contexte, dans le cadre de la notion d'*aptum*, comme en *Inst.* X, 1, 7 :

*Et quae idem significarent scio solitos ediscere [...]. Quod cum est puerile et cuiusdam infelicis operae, tum etiam utile parum.* Je sais aussi que certains apprennent des listes de synonymes. Cela est puéril et relève d'un travail stérile, et de même c'est peu utile.

C'est donc l'*utilitas* qui guide la réflexion de Quintilien. Le concept était aussi au cœur de la doctrine varronnienne, mais Quintilien l'utilise de manière bien différente. En effet, Varron évoquait l'*utilitas* d'un mot dans sa réflexion sur l'*impositio uerborum* et sur l'adéquation entre le mot et la chose<sup>211</sup>. Quintilien déplace le débat et le centre sur l'adéquation entre le mot, la chose, et le contexte dans lequel le terme est utilisé. En d'autres termes, alors que Varron se focalise sur le mot *per se*, sur les *singula uerba*, pour reprendre l'expression utilisée par Quintilien en *Inst.* I, 5, 1, ce dernier livre une théorie qui prend en compte le contexte dans lequel le discours est délivré, et déplace donc le concept dans un champ résolument rhétorique. Ce ne sont pas pour autant des positions opposées qu'occupent Varron et Quintilien, bien au contraire : la ressemblance aux choses, la *cognatio rerum* est au cœur de la doctrine varronnienne autant qu'elle inspire la doctrine de Quintilien. Par conséquent, la question de l'*auctoritas*, qui revient à se demander à qui celui qui apprend l'éloquence peut se fier, jaillit d'une réflexion elle-même uniquement forgée par une vision rhétorique des choses, et pas par une vision grammaticale : nous sommes tout de même bien loin de l'*Auctoritas* comme critère de la *regula loquendi*<sup>212</sup> : l'*Auctoritas* devient un critère permettant d'atteindre l'*eloquentia*.

209. *Inst.* X, 1, 2.

210. *loc.cit.*

211. cf. p. 13.

212. cf. Varron, *Ling.*, d'après Diomède, *G.L.*, I, 439, 25-27.

La position de Quintilien quant à la prégnance du critère d'*auctoritas* hérite donc des critères admis depuis le *De lingua latina*, réinvestis de manière à leur donner une dimension pédagogique et un ancrage dans les techniques propres à l'*oratio*. Toutefois, la corrélation entre *auctoritas* textuelle et *auctoritas* politique, présente dans la doctrine de Cicéron<sup>213</sup>, disparaît totalement du propos de Quintilien : l'*auctoritas* se fait moins politique, car elle est centrée sur des figures dont l'apport linguistique, est, seul, mis en relief. Alors que Cicéron faisait entrer l'autorité culturelle dans l'autorité politique, Quintilien donne à l'*auctoritas* linguistique une autonomie qui est plus proche des propos de Varron. Cette autonomie renouvelée et affirmée de l'*auctoritas* permet de faire entrer ce critère dans une réelle tradition philologique, et, peu à peu, d'affirmer aussi l'autonomie de la réflexion linguistique.

### 1.4.3 *Auctoritas et Latinitas*

En définitive, de Varron à Quintilien, le champ dans lequel l'*auctoritas* opère s'est déplacé : le principe permettant de systématiser la langue est devenu un concept justifiant les écarts et permettant de penser l'excellence de l'orateur. L'*auctoritas* a été pleinement investie par la doctrine rhétorique pour finir par ne concerner que l'éloquence, dans un mouvement restrictif : alors que l'autorité des poètes permettait de faire changer l'usage et intégrait donc le système de la langue, dans la doctrine varronienne, elle devient un outil qui concerne uniquement le langage dans son utilisation concrète et en particulier dans le domaine de l'éloquence.

Ce que Ch. Guérin définit comme une « composante prédiscursive de la *persona*, séparée de la parole elle-même et de son exercice<sup>214</sup> » en vient, de fait, à conditionner la manière dont le langage est considéré, et acquiert une dimension normative ; mais cette dimension normative est liée au discours, à l'*oratio*, et pas aux *singula uerba*, dans la doctrine cicéronienne.

L'*auctoritas*, en tant que qualité projetée sur une figure, que l'on considère comme un exemple, est ainsi transposée au domaine linguistique et particulièrement grammatical en ce qu'elle permet d'instituer un usage comme correct. Ainsi, lorsque Cicéron traite Caecilius de *malus auctor latinitatis*<sup>215</sup>, il intègre cette remarque dans une question purement grammaticale : l'*Auctoritas* est ici explicitement liée aux questions techniques sur ce qui est un usage correct ou incorrect de la langue, et la *Latinitas* s'affirme, par là même, comme un concept dépouillé de toute acception stylistique.

Pourtant, cette occurrence apparaît comme une anomalie dans le corpus. En effet, Cicéron

213. Cf. *supra*, partie 1.4.2.2.

214. C. Guérin, *Persona : antécédents grecs et première rhétorique latine*, Vrin, 2009, p. 397.

215. *Att.* VII, 3, 10.

et Quintilien proposent une théorie de l'*auctoritas* en cumulant les enjeux éthiques, stylistiques et grammaticaux<sup>216</sup>. Précisément, le cumul de ces enjeux particuliers de l'*auctoritas* préfigure déjà la distinction, dans la théorie linguistique, entre *Latinitas* et *Latine loqui*<sup>217</sup>, une distinction qui conditionne une norme linguistique différente, qui tend à intégrer plus de paramètres que la seule correction linguistique.

## 1.5 Conclusions : penser le système linguistique dans la Rome classique

La confrontation du système normatif linguistique, tel qu'il est investi par les trois auteurs de notre corpus, nous permet d'affirmer que les composantes du système sont traitées différemment selon le projet de chaque auteur.

Le projet scientifique de Varron vient jeter les bases de la réflexion sur le système de la langue, et la *ratio* subsume donc l'analogie mais aussi ce qui contrevient potentiellement à celle-ci, dans l'idée de mettre en relief la cohérence globale de la langue. À ce titre, même l'usage se trouve lié (du moins potentiellement) au principe d'analogie. Avec Cicéron et Quintilien, la *consuetudo* devient le critère qui surpasse les autres et les englobe : la norme est désormais fondée sur un usage défini de manière plus précise, d'abord par Cicéron, qui désigne une *uoluntas omnium* implicitement rapportée aux *eruditi*, et ensuite par Quintilien qui explicite le concept comme un synonyme de *consensus eruditorum* ; Varron, Cicéron et Quintilien, mettent chacun en relief l'ancrage des concepts linguistiques dans une vision idéologique de la conduite des hommes dans la cité.

Outre l'aspect mouvant du poids des critères linguistiques, une autre caractéristique structurelle apparaît, au terme de notre analyse des normes linguistiques : la différence entre l'aspect grammatical et les aspects stylistique et éthique. Si la séparation nette entre la *ratio* d'un côté, exclusivement tournée vers la question technique et grammaticale de ce qui est conforme à l'analogie ou pas et les trois autres critères énumérés par Quintilien a été largement étudiée, on peut remarquer que la dichotomie n'est pas si évidente.

Enfin, en ce qui concerne l'établissement de la norme linguistique, on peut relire avec attention l'affirmation de J. Clackson, qui indique que l'époque à laquelle Quintilien écrit est celle où

216. Cf. notamment *De orat.* III, 126, où Cicéron cite les *ueteres doctores auctoresque dicendi*, avec une acception liée à au *Latine loqui* et pas à la grammaire uniquement. Cette occurrence d'ailleurs nous montre déjà que l'*auctoritas* est la qualité de celui qui est savant, *doctus* : nous ne pouvons nous empêcher de voir déjà là un état d'esprit que l'on retrouvera chez Quintilien, pour qui le bon usage est celui sur lequel s'accordent les érudits.

217. Cf. chapitre 3 de cette thèse.

« un consensus a déjà été atteint quant à ce qui constitue la *Latinitas*, de telle sorte qu'aucune discussion programmatique sur la pureté de la langue n'a lieu<sup>218</sup> ». Si nous soutenons dans l'ensemble l'analyse qui est fait sur le processus d'établissement de la norme et sur le fait que Quintilien peut désormais hériter d'une norme communément admise dans un cercle d'érudits – sur l'usage desquels il calque la *consuetudo*, qui est au centre de sa théorie sur le latin correct –, nous ne lisons pas l'*Institution oratoire* comme une seule compilation de ces normes de *Latinitas*. Plus précisément, elle contient, en creux, les normes de *Latinitas* nécessaires à l'établissement du *Latine loqui* : l'adjonction de l'aspect rhétorique aux aspects fondamentaux de la *Latinitas* rend le propos tout aussi programmatique, en réalité, que celui de Varron. L'objet en est simplement différent, puisqu'il intègre une visée éthique et stylistique : il ne s'agit plus en effet de discuter de la pureté, mais de compléter le propos pour évoquer la maîtrise supérieure du langage par l'orateur.

Ainsi, dans l'*Inst.* comme chez Cicéron, les quatre critères de correction du langage tendent à dépasser la seule vertu fondamentale, grammaticale, de *Latinitas*<sup>219</sup>, et c'est particulièrement visible en ce qui concerne la *uetustas* et l'*auctoritas*.

De ce fait, nous ne pouvons qu'être encouragés à explorer la différence entre ce qui relève d'une *Latinitas* fondamentale et ce qui est acceptable au nom du *Latine loqui*, puisque Quintilien comme Cicéron différencie les deux. Nous aurons ainsi l'occasion de démontrer comment, dans leurs écrits, « parler latin » met en jeu bien d'autres exigences que celle de la correction. Car, non seulement la règle, la *ratio* n'est pas clairement définie par Cicéron (il n'explique pas clairement ce qu'est le bon latin, ce qu'il faut disqualifier), mais même, elle n'apparaît pas comme le fondement de ce qu'est un bon orateur, si l'on en croit le paragraphe 259 du *Brutus* :

*Solum quidem, inquit ille, et quasi fundamentum oratoris uides, locutionem emendatam et Latinam, cuius penes quos laus adhuc fuit, non fuit rationis aut scientiae sed bonae consuetudinis.*

Ici, apparaît déjà une distinction entre parler latin et avoir un discours *emendatus*, c'est-à-dire,

---

218. J. Clackson, « Classical Latin », dans J. Clackson (éd.), *A Companion to the Latin Language*, 2011, p. 241 : « By the time of the Principate, new models were available to those wishing to speak and write Latin correctly, and a consensus appears to have been reached over what constituted *Latinitas*. In the discussions of language in Quintilian's *Institutiones* we no longer find any programmatic discussion of "purity". It appears that the work of eliminating the errors of speech had been done by the previous generation, and Quintilien can confidently assert that no one would nowadays use coinages such as *tuburchinabundus* "voracious" or *lurchinabundus* "guzzling" which occur in Cato (*Inst.* I, 6, 42). [...] The educated are able to rely on the body of knowledge which is now codified by teachers and grammarians [...].

219. W. Ax, toutefois, considère que la *Latinitas* subsume totalement les quatre critères évoqués par Quintilien, *ratio*, *consuetudo*, *auctoritas*, *uetustas* : cf. « Quintilian's grammar, *Inst.* I, 4-8 », dans S. Matthaios, F. Montanari & A. Rengakos (éds.), *Ancient Scholarship and Grammar*, De Gruyter, 2011, p. 331-346, en part. p. 346.

tel que nous le comprenons, débarrassé de toute faute grammaticale.

C'est aussi l'idée par laquelle Quintilien termine son exposé sur les règles du langage :

*Aliud esse Latine, aliud grammaticè loqui*<sup>220</sup>. C'est une chose que d'être Latin, une autre que de parler correctement.

Ainsi, ce travail sur les règles qui permettent d'établir la correction du discours ne saurait être que le préalable à une étude plus large du *Latine loqui*. Avec l'analyse de la *ratio* et de son lien avec le langage tel qu'il est effectivement utilisé, la réflexion sur la langue latine acquiert une autonomie remarquable par rapport à la langue grecque. I. Opelt donne en effet au concept de *Latinitas* une dimension idéologique :

« La concezione della *Latinitas* riconosce l'autonomia della lingua latina, concepita come creta dalla natura ma costringe anche all'osservanza delle sue regole interne, del suo *ordo* : così garantisce la purezza della lingua. Ebbe una forte influenza attraverso la teoria retorica che ne assicurò l'espansione<sup>221</sup>. »

Nous avons été conduits à élargir l'idée même de correction, puisque le bon discours, le bon latin n'est pas seulement une question de grammaire. Notre travail sur la voix nous aura ainsi permis de montrer que la *Latinitas* est en réalité une sous-catégorie du *Latine loqui*, dont nous mettrons aussi en relief l'ampleur idéologique.

---

220. I, 6, 27.

221. I. Opelt, « La coscienza linguistica dei Romani », *Atene e Roma*, 1, 1969, p. 21-37, p. 35.



## Chapitre 2

# Écarts et infractions à la norme

Une fois que l'on a affirmé, comme Cicéron et Quintilien le font <sup>1</sup>, la nécessité éthique, sociale de devoir parler un bon latin, il s'agit d'être clair sur ce que l'on entend par là.

Penser la langue et déterminer les normes linguistiques implique non seulement de trouver ce qui régit la *Latinitas*, mais aussi, en creux, de définir ce qui contrevient à ses principes. La fin de la République correspond à une période d'émulation intellectuelle, où il s'agit de théoriser à la fois ce qui fait le langage correct et ce qui relève de l'écart par rapport à la norme, et notamment du *uitium*<sup>2</sup>. Ce qui est remarquable, c'est la difficulté inhérente au fait de définir une langue correcte. Ainsi, on peut penser que les fautes et les défauts, par un effet de miroir, se retrouvent dans des catégories tout aussi évanescentes. En effet, de même que le critère de *ratio* est modulé par l'usage, l'ancienneté et l'autorité, de même, il faut se demander dans quelle mesure la faute ou le défaut ne sont pas créés, renforcés, voire supprimés par les mêmes critères, puisque Quintilien, en *Inst.* I, 5, 1, l'affirme, en ajoutant un élément de complexité avec la question des figures :

*Sed quia interim excusantur haec uitia aut consuetudine aut auctoritate aut ue-  
tustate aut denique uicinitate uirtutum (nam saepe a figuris ea separare difficile*

---

1. cf. Cicéron, *Brut.*, 140 : *Non enim tam praeclarum est scire Latine quam turpe nescire.* Car il n'est pas aussi brillant de savoir le latin qu'il n'est honteux de ne pas le savoir. ; cf. Quintilien, *Inst.* I, 5, 1 : *Prima barbarismi ac soloecismi foeditas absit.* Il faut en tout premier lieu s'écarter de la honte que représentent le barbarisme et le solécisme.

2. cf. E. Rawson, *Intellectual Life in the Late Roman Republic*, Duckworth, 1985, p. 119 : « [...] The Latin language was not yet equal to all the new tasks being imposed on it, and was furthermore changing rapidly; debates sprang up on the right way to write and spell it, and how to protect it from the rustic or foreign influences caused by the vast influx of new inhabitants into the city, some of whom spoke non-metropolitan varieties of Latin, and others foreign tongues, most commonly Greek ». Si E. Rawson, à juste titre, rappelle le contexte politique dans lequel la pensée linguistique se développe, on peut remettre en question la dichotomie qu'elle établit entre la mise au point de normes et la manière de protéger la langue de la dégradation. De fait, c'est le fait même de poser des cadres, de définir ce qui relève du correct et de l'incorrect, de la *uirtus* et du *uitium*, qui permet de protéger la langue latine, en assurant un noyau pur formé de règles plus ou moins clairement définies. Le fait même de déterminer ce qui relève du *uitium* est un acte de protection de la langue latine, car cela donne à cette dernière une unité normative nouvelle.

*est*). Mais cependant, ces fautes peuvent parfois être excusés soit par l’usage, soit par l’autorité, soit par l’ancienneté, soit, enfin, par leur proximité avec les figures (en effet il est souvent difficile de distinguer les fautes des figures).

Outre la question des figures, les adverbess *interim* ou *saepe* mettent en relief la relativité des principes qui régissent le *vitium*.

Il s’agit donc de déterminer d’une part ce qui contrevient aux règles de correction du langage, et d’autre part de déterminer, parmi ces écarts, ce qui relève du *vitium* – qu’il s’agisse de fautes ou de défauts, deux termes aux applications différentes –, ou des *virtutes*, les figures, pour reprendre le terme employé par Quintilien. La notion d’écart interroge, de ce fait, autant que la norme qu’elle dessine en creux.

Ainsi, l’écart, déviation par rapport à la règle, peut être volontaire et destiné à produire un effet particulier – c’est un premier critère qui permet de déterminer que l’on a affaire à une figure –, et cette particularité s’applique par exemple aux poètes, qui, chez Varron comme chez Quintilien, sont mis à part quand il s’agit de discuter de leur utilisation de la langue, en ce qu’elle suppose une certaine *licentia*. La production poétique serait la marque d’un rapport particulier à la langue, un rapport plus distendu aux règles habituelles. Et en même temps, la poésie serait un instrument, selon Varron, du renouveau de la langue<sup>3</sup>. Cette particularité poétique fait d’ailleurs l’objet de l’étude, puisque dans le livre II de l’*Inst.* Quintilien consacre d’importants développements à la pratique de la *praelectio*, fondée sur l’observation de la langue et des écarts : dans la pédagogie de Quintilien, c’est même l’étude de l’écart qui permet de fixer la règle. Précisément, quand en *Inst.* I, 2, 15, Quintilien évoque conjointement la correction et l’explication des textes, – *emendatio praelectioque* –, la correction de la langue, et en particulier l’étude de l’écart, est explicitement liée au processus de *praelectio*.

## 2.1 Le *Vitium* : fondements théoriques

Si, comme nous l’avons vu dans le chapitre précédent, la notion de norme linguistique tend à devenir de plus en plus complexe, au fur et à mesure de l’avancée de la réflexion sur le système de la langue, la notion d’écart mérite d’être interrogée de la même manière.

Le fondement de l’écart vis-à-vis de la norme se situe dans les concepts de barbarisme et de solécisme, qui sont, dès la *Rhét. Hér.*, des causes de non-*Latinitas*.

---

3. Cf. partie 1.2.4.3. de cette thèse.

### 2.1.1 Barbarisme, solécisme et *Latinitas*

#### 2.1.1.1 Barbarisme et solécisme : *prima foeditas*

La *Rhet. Her.* oppose la *Latinitas*, le latin correct, aux barbarismes et aux solécismes, en IV, 17 :

*Vitia in sermone, quominus is Latinus sit, duo possunt esse, soloecismus et barbarismus. Soloecismus est cum in uerbis pluribus consequens uerbum superius non adcommoatur. Barbarismus est cum uerbis aliquid uitiose efferatur.* Les défauts qui peuvent enlever son caractère latin à la langue sont au nombre de deux : le solécisme et le barbarisme. Il y a solécisme quand, dans un groupe de mots, un terme ne s'accorde pas bien avec celui qui le précède. Il y a barbarisme quand un mot relève de quelque chose d'incorrect.

À l'opposé chronologique de notre corpus, Quintilien reprend la même base théorique, en *Inst.* I, 5, 1 :

*Prima barbarismi et soloecismi foeditas absit [...].* Ce qui doit avant tout être évité, c'est la honte que représentent le barbarisme et le solécisme.

Quintilien définit en *Inst.* I, 5, 6, le barbarisme – *Interim uitium, quod fit in singulis uerbis, sit barbarismus.* – et en *Inst.* I, 5, 34 le solécisme : *Cetera uitia omnia ex pluribus uocibus sunt, quorum est soloecismus*<sup>4</sup>. Le substantif *uitium* de la *Rhet. Her.*, qui avait un sens technique relatif au nom respect des règles de *Latinitas*, est complété par la notion éthique de *foeditas* – complété, et pas remplacé, puisque le barbarisme et le solécisme sont bien désigné, chacun, comme un type de *uitium*. Le terme s'affirme ainsi, que ce soit dans un traité rhétorique ou dans un manuel de rhétorique, comme le moyen de désigner la faute grammaticale, le fait de contrevenir à la *Latinitas*.

Les concepts de solécisme et de barbarisme traversent notre corpus et se définissent de manière ferme. Ainsi, le fondement théorique de la notion d'écart linguistique est un fondement strictement grammatical, hérité du schéma grec dans lequel les κακία λόγου regroupent le

4. Les paragraphes I, 5, 34 - 38 permettent à Quintilien de rendre compte de la difficulté de définir le solécisme, puisque, si le solécisme est affaire de syntaxe, voire plus précisément d'accord entre les mots, on peut convenir que le problème à régler ne se situe que sur un terme – une situation que Quintilien illustre avec l'exemple des syntagmes *amarae corticis* ou *medio cortice*, où l'adjectif n'est pas accordé en genre avec le nom. Quintilien résout la question en *Inst.* I, 5, 38 : *Atque ut omnem effugiam cauillationem, sit aliquando in uno uerbo, numquam in solo uerbo* : même si la faute en elle-même réside sur un seul mot, elle est liée à une mauvaise appréciation de la relation entre ce mot et d'autres.

βαρβαρισμός<sup>5</sup> et le σολοικισμός<sup>6</sup>, que la grammaire et la rhétorique latine réutilisent<sup>7</sup>.

L'absence de barbarisme et de solécisme suffit-elle à pouvoir parler de *Latinitas*? Formulons d'abord l'hypothèse que le système de la correction de la langue latine est pensé comme un calque par rapport au système grec, dont F. Desbordes et M. Baratin écrivaient ceci :

Ce que nous connaissons [de l'étude par les Stoïciens] des ἀρεταί et κακίαι λόγου montre que ce qu'ils opposent au barbarisme et au solécisme [...] est la série "gréçité" (ἑλληνισμός), clarté (σαφήνεια), concision (συντομία), justesse (πρεπόν), élégance (κατασκευή). De plus, les définitions de ces ἀρεταί montrent que les Stoïciens n'y voyaient pas des écarts qualitativement supérieurs à la norme, mais bien la norme elle-même<sup>8</sup>.

M. Baratin et F. Desbordes expliquent de manière très éclairante que le terme ἑλληνισμός « englobe les autres ἀρεταί<sup>9</sup> ».

Or, la *Rhet. Her.* lie bien la *Latinitas* à l'absence exclusive de barbarisme et de solécisme, créant ainsi une particularité dans la théorisation de la langue latine, par rapport à la théorisation de la langue grecque. Ce qui apparaît, c'est que la *Latinitas* n'inclut pas, *a priori*, d'autre vertu que la correction linguistique, à l'origine. C'est notamment le concept de *Latine loqui* qui subsumera, à l'époque de Quintilien, l'ensemble des vertus du discours<sup>10</sup>. Comment comprendre cette particularité? D'un point de vue chronologique, la *Rhét. Hér.* intervient à la période où la réflexion scientifique sur la langue latine naît et où naissent les théories sur ses mécanismes de fonctionnement<sup>11</sup>. On peut donc aisément comprendre que cette réflexion commence par évoquer les fondamentaux – barbarismes et solécismes – comme symptômes d'une absence de

5. Pour une définition de ce qui fait le barbarisme, voir F. Desbordes, « Le schéma addition, soustraction, mutation, métathèse dans les textes anciens », *Histoire Épistémologie Langage*, 1983, t. 5, fasc. 1, p. 23-30, en particulier p.24-25 : « La doctrine constante des grammairiens latins est : "barbarismus fit modis quattuor adiectione detractio inmutatione transmutatione" (Charisius K I, 265 ; Diomède I, 451 ; Donat IV, 392 ; Servius IV, 444 ; Pompeius V, 285 ; Consentius V, 386 ; Audax VI, 361 ; Quintilien I, 5, 6 et 10) [...] Les grammairiens latins appliquent uniformément la quadripartition aux barbarismes d'oral et d'écrit. »

6. cf. C. De Jonge, *Between Grammar and Rhetoric*, Brill, 2008, p. 244 : « The Stoic also had a theory of solecism (σολοικισμός) : a grammatical irregularity in a combination of words, which they seem to have defined as λόγος ἀκαταλλήλως συντεταγμένος ("a meaningful utterance put together incongruently"). Later sources tell us that solecism can occur in various forms, including gender and number (both of which Aristotle already mentions in his account of ἑλληνίζειν), case, person, tense, voice and mood. ». Cf. Diogène Laërce, *Vies* VII, 59.

7. Ces définitions semblent former un consensus, cf. Apollonios Dyscole, *De la construction*. Περὶ συντάξεως, éd. J. Lallot, Vrin, 1997 III, 27 : Ὁμόλογον δ'ὅτι καὶ τὰ συνεμπεσόντα ἢ κατὰ γένος ἢ πτώσιν πρόσωπον ἢ τι τῶν δυναμένων τὴν ταυτότητα ἀπενέφρασθαι κατὰ τὴν ἀποστήσεται τῆς τοῦ ἀκαταλλήλου κακίας. Lorsque des formes présentent une coïncidence [qui efface les distinctions] de genre, de cas, de personne ou de tout [autre accident] exposé à l'identité formelle, on s'accorde à considérer qu'elles échappent au vice d'incongruence. Trad. J. Lallot.

8. M. Baratin & F. Desbordes, « La troisième partie de l'*ars grammatica* », in D.J. Taylor (éd.), *The History of Linguistics in the Classical Period*, p. 41-66, précisément p. 44.

9. *Ibid.*

10. cf. Chapitre 3 de cette thèse.

11. Cf. notamment. B. Rochette, « Les noms de la langue en latin » : I. Opelt, « La coscienza linguistica dei Romani ».

*Latinitas*. La temporalité n'est pas la même chez les Grecs : en effet, F. Ildefonse retrace la manière dont la grammaire s'est érigée, en Grèce, en discipline, et indique ceci :

« Les Stoïciens enfin passent pour les fondateurs de la grammaire : il semble bien que nous leur devions, entre autres, notre terminologie des cas et notre terminologie des temps, voire la première formulation de l'aspect verbal, sans qu'à aucun moment ils ne reconnaissent explicitement la grammaire comme une discipline séparée<sup>12</sup>. »

L'objet du livre de F. Ildefonse est notamment d'étudier comment la grammaire, en Grèce antique, a pu se détacher de la philosophie pour devenir une discipline à part entière, mais elle étudie aussi la manière dont le savoir linguistique s'est constitué avant que la grammaire, en tant qu'*ars*, existe. Or, au moment où la *Rhét. Hér.* établit la *Latinitas* comme un principe fondateur de correction et donc comme une norme, la notion d'écart ne bénéficie pas de l'amplitude de la réflexion sur la langue grecque : la *Latinitas* est un cadre fondamental qui intervient au début de la réflexion sur la langue latine, comme une base de celle-ci, ce que l'adjectif *prima*, utilisé par Quintilien en *Inst.* I, 5, 1, confirme<sup>13</sup>. W. Ax, qui retrace l'évolution des *artes grammaticae* jusqu'à Quintilien, adopte cette temporalité aussi et confirme que la réflexion sur les barbarismes et les solécismes relève de fondamentaux qu'il faut dépasser, à l'époque de Quintilien<sup>14</sup>. Le concept de *Latinitas*, lui, intervient bien plus tôt et donc au fondement de la réflexion. Il est donc tout naturel qu'il englobe moins d'aspects que la norme grecque nommée ἑλληνισμός.

Au fondement de la *Latinitas*, l'absence de barbarisme ou de solécisme apparaît donc comme une règle *a priori* ferme, intangible, fondatrice d'une norme séculaire. Toutefois, le terme ne saurait désigner que le barbarisme et le solécisme.

### 2.1.1.2 Pureté et souillure, beauté et laideur

Dans cette logique binaire, où il faut définir ce qui est latin et ce qui ne l'est pas, intervient la dialectique de la pureté de la langue, et surtout de ce qui la souille ou la corrompt. Quand la *Rhét. Hér.* définit la *Latinitas* comme ce qui garde le discours pur (*purum conseruare*), exempt de tout *vitium*, elle dénote à la fois l'idée d'une dégradation possible du langage, et à la fois

12. F. Ildefonse, *La naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque*, Vrin, 1997, p.14.

13. cf. *supra*.

14. W. Ax, « Quintilian's grammar (*Inst.* 1, 4-8), in S. Matthaios, F. Montanari et A. Rengakos (éds.), *Ancient Scholarship and Grammar*, De Gruyter, 2011, p. 331-346, en particulier p. 337-338 : « As I have already pointed out, the theories of barbarism and solecism had been fully established and had reached their final levels some time before Quintilian. For him, as he explains in I, 5, 57, the theory of barbarism belonged to the trivial standards of elementary language teaching and had already been treated in several short manuals for teachers ». De manière générale, p. 339-341, W. Ax propose une rapide chronologie de la pensée grammaticale latine, et situe bien le début du processus de réflexion à l'époque de la *Rhét. Hér.* et de Varron.

la nécessité de lutter contre cette dégradation. Le terme *conseruare* est un verbe d'action, qui fait de la *Latinitas* non pas un état – comme le suggérerait le suffixe *-tas* – mais un processus à mettre en œuvre pour éviter un danger<sup>15</sup>. Le lexique revêt une connotation militaire : l'absence de barbarisme et de solécisme relèverait d'une tension permanente, d'une vigilance constante, d'une résistance active contre ce qui, pour filer la métaphore, pourrait entamer la langue latine. On comprend déjà aisément que, face à la menace, les grammairiens deviennent *custodes Latini sermonis*, selon l'expression de Sénèque<sup>16</sup>. Le terme même *custos* suppose une attaque, une agression extérieure considérée comme évidente, de sorte que Kaster résume ainsi la tâche des grammairiens :

« The weight of the burden can be gauged by comparing the grammarian with other *custodes* : the military commander on the frontier, *limes* of the empire, or the provincial governor in his role as judge, the "guardian of the laws"<sup>17</sup>. »

R. Kaster met en évidence la portée politique et idéologique de la tâche du grammairien, mais plusieurs éléments indiquent que cette préoccupation n'est pas uniquement celle du grammairien. De fait, la portée idéologique est matérialisée, dans les théories linguistiques, par une obsession pour la *lingua incorrupta*, dans une dialectique de la pureté et de la souillure, qui est partagée par la rhétorique et par la grammaire<sup>18</sup>. Ainsi, le terme *foeditas* pour désigner la souillure d'une langue mal parlée apparaît dans la rhétorique : si les grammairiens ont la tâche de veiller à la pureté de la langue, la conscience d'une telle pureté, marquée idéologiquement comme telle, appartient à la rhétorique. On notera ainsi en *Brut.* 258, où Atticus tisse un lien étroit entre l'*innocentia* de Laelius et de Scipion : dans ce passage, la dégradation de la langue, dont témoignent Pacuvius et Caecilius (désignés par l'expression *male locuti*), va de pair avec un mode de vie barbare, soit qu'il ait été importé à Rome, soit qu'ils aient vécu hors de Rome. Cicéron prête à Atticus les termes forts *deteriorem, infuscauerat*. Cicéron fait de la *consuetudo pura et incorrupta* l'idéal à atteindre, en *Brut.* 257. En assimilant la *locutio emendata et Latina* à l'usage des Romains qui n'ont pas été souillés par quelque influence barbare – c'est-à-dire non Romaine – que ce soit, Cicéron fait de Rome le noyau pur à défendre, et par là-même, le ber-

15. L'*Oxford English Dictionary* donne en effet les trois définitions suivantes pour le terme *conseruare* : « to save or keep from danger, preserve », puis « to keep intact or unharmed, preserve », et enfin « to keep unchanged or undiminished, maintain ».

16. *Lettres à Lucilius* 95, 65.

17. R. Kaster, *Guardians of the Language*, 2007, p.18.

18. Cf. E. Valette, dans son article « Le grammairien-législateur », *Dossier : normativité, Métis*, n°8, p. 81-114, écrit en particulier p. 108 que « le grammairien utilise un lexique de type moral pour caractériser les écarts par rapport à la norme linguistique (analyse des *uitia* de la langue, "laideur" d'un discours malmené – *foeditas* – terme qui exprime aussi la laideur morale, etc.) », mais il nous paraît judicieux de ne pas limiter cette observation aux grammairiens : la « porosité existant à Rome entre les pratiques linguistiques et les comportements moraux » est en effet définitivement théorisée par la rhétorique.

ceau de la *Latinitas*<sup>19</sup>. C'est d'autant plus remarquable si l'on revient au contexte d'écriture du *Brutus* : à cette période, Cicéron est revenu de ce qu'il nomme son « exil ». Bien que pardonné par César d'avoir soutenu Pompée, il est désormais hors de toute action politique : ses écrits philosophiques et rhétoriques sont la seule manière d'asseoir un statut dans cette République en déclin dans laquelle l'ancien consul n'a plus sa place. Peut-être peut-on voir, dans ce motif du temps qui détériore la langue, une allusion à la République, annihilée de fait par les velléités de César ? Une référence à un âge d'or politique désormais révolu ? Si rien ne permet de confirmer cette hypothèse, il est évident toutefois que Cicéron, par ses considérations linguistiques, montre son lien fort à la ville – tout Arpinate qu'il est – et se fait, indirectement, l'ambassadeur de celle-ci.

Quintilien utilise, lui, pour subsumer le barbarisme et le solécisme, le terme *foeditas* : le mauvais latin est donc caractérisé par son hideur, par son aspect repoussant. Le terme dont la dimension normative n'échappera à personne, est remarquable par son aspect concret : le barbarisme et le solécisme sont assimilés à une apparence extérieure physique repoussante. Et c'est bien de cela qu'il est question, dans une doctrine où l'orateur doit faire attention à la *persona* qu'il met au jour. C. Baroin écrit ceci :

« [...] Ce qui est laid est en même temps honteux ou/et déshonorant : les adjectifs *foedus* et *turpis*, les substantifs *foeditas* et *turpitude* ont cette double signification. Et ces deux sens sont indémêlables : de façon générale, celui qui est considéré comme laid n'a pas d'honneur ou bien il est déshonoré par sa laideur<sup>20</sup>. »

Le parallèle dressé entre *foedus* et *turpis* est d'autant plus intéressant que Cicéron, lui, utilise le terme *turpis* quand il évoque l'idée même de ne pas parler un latin *emendatus*<sup>21</sup>, et qu'il l'associe à la métaphore picturale qu'évoque l'adjectif *praeclarum*. Si C. Baroin, dans son article, étudie le parallèle entre la beauté physique et la beauté morale, l'utilisation des mêmes mots pour désigner l'usage d'un latin fautif retient particulièrement notre attention. En utilisant les mêmes termes, Cicéron et Quintilien font pleinement entrer le langage dans un système contenant tout ce qui fait l'apparence extérieure d'une personne. Si C. Baroin inclut dans les « signes du corps » « les gestes, la démarche, le vêtement<sup>22</sup> », Cicéron et Quintilien traitent la correction grammaticale comme un autre de ces signes, qui entre dans un système où la

19. cf. chapitre 6 pour une analyse plus précise.

20. C. Baroin, « La beauté du corps masculin dans le monde romain : état de la recherche récente et pistes de réflexion », *Dialogues d'histoire ancienne*, 14, 2015. L'histoire du corps dans l'Antiquité : bilan historiographique. Journée de recherche de printemps de la SOPHAU du 25 mai 1913, p. 31-51, art. cit. p.32.

21. *Brut.* 140 : *Non tam praeclarum est scire latine quam turpe non nescire.*

22. C. Baroin, « La beauté du corps masculin dans le monde romain : état de la recherche récente et pistes de réflexion », *Dialogues d'histoire ancienne*, 14, 2015. L'histoire du corps dans l'Antiquité : bilan historiographique. Journée de recherche de printemps de la SOPHAU du 25 mai 1913, p. 31-51, en particulier p. 36.

beauté est une forme de convenance sociale<sup>23</sup>, un prérequis pour s'intégrer dans la société<sup>24</sup>, et c'est ainsi que l'on peut comprendre l'irruption des termes relatifs au physique dans la théorie linguistique. Ainsi, comme le démontre A. Corbeill, les mécanismes de contrôle du corps et des gestes de l'orateur vont de pair avec les mécanismes de normativisation de la langue latine<sup>25</sup> : le domaine de la rhétorique, qui fait le lien entre langage et gestes, est le lieu indiqué pour mettre en œuvre les liens entre les deux domaines, linguistique et physique. C'est dans ce contexte que les termes associés au physique en viennent à désigner des faits linguistiques : il ne s'agit pas seulement de transposer les mécanismes de contrôle de la langue sur les corps des orateurs en action, mais au contraire, le dialogue entre les deux est à double sens : les concepts permettant de réguler les manifestations physiques de l'orateur sont aussi ceux qui sont invoqués pour réguler l'utilisation de la langue, rendant évident à tout un chacun que la langue entre dans une logique générale de contrôle de l'apparence extérieure du citoyen romain.

Ainsi, le *vitium* est idéologiquement marqué, que ce soit par l'idée de souillure, ou par l'idée de laideur : dans les deux cas, Cicéron et Quintilien mettent en relief l'impossibilité de s'intégrer à la société romaine. Le projet de conserver un langage *incorruptus* ne peut donc se comprendre que comme une partie d'un système dans lequel le regard d'autrui est prépondérant, et comme un acte collectif<sup>26</sup>, précisément parce que c'est le regard d'autrui qui agit comme élément normalisant. C'est bien la rhétorique, plus que la grammaire, qui théorise cet aspect-là de la norme linguistique et en particulier du *vitium*.

---

23. cf. Cicéron, *Off.* I, 130-131.

24. cf. A. Corbeill, *Nature embodied : Gesture in Ancient Rome*, Princeton, 2004, p.2 : « Not only does Roman society depend upon moral codes being as stable as Latin morphology, but it also demands that those codes emerge in visible, easily detectable signs. »

25. cf. A. Corbeill, *Nature embodied : Gesture in Ancient Rome*, Princeton, 2004, en particulier p. 1-4. A. Corbeill souligne notamment p.3, en s'appuyant sur Quintilien, *Inst.* XI, 3, 103, que tout ce qui n'est pas Romain, et en particulier les gestes enseignés à l'étranger, sont considérés comme dignes de soupçon, d'un point de vue moral (« It is not surprising then, that the gestures taught in "foreign schools" are on one occasion singled out for derision : the non-Roman, as often in Latin texts, is marked as morally suspicious. »). Nous pouvons ici assez aisément dresser un parallèle avec la vision qu'a Quintilien du barbarisme linguistique, qui est vite lié à des considérations éthiques.

26. Cette dimension collective, si elle n'est pas nommément évoquée par E. Valette, transparaît dans ses propos, cf. « Le grammairien-législateur », *Dossier : normativité, Métis*, n°8, EHESS, 2010, p. 81-114, p. 98-99 en particulier. E. Valette rappelle très justement que l'empereur romain n'est pas le législateur en matière linguistique, et qu'il doit « se soumettre à l'autorité du grammairien ». Pour autant, lorsqu'elle évoque le curieux « rapport de la culture romaine avec sa langue » et « l'absence de politique linguistique à Rome », l'auteur souligne en creux une norme imposée par le grammairien, qui adopte une fonction mémorielle (un des aspects de sa fonction de *custos* en conservant « les fragments de tradition enchassés dans les textes qu'il explique, qu'il s'agisse d'éléments de prosodie, de personnages réels ou fabuleux, d'événements historiques ». Indirectement, E. Valette nous permet de mieux comprendre la fonction du *custos Latini sermonis* et à quel point la question de la norme relève d'un acte collectif : le grammairien est un passeur qui permet d'universaliser la norme qu'il considère correcte, norme linguistique associée à des éléments qui relèvent de l'Histoire, de la littérature, de faits de civilisation.

## 2.1.2 *Vitium in dicendo* : la manière de parler

### 2.1.2.1 Normes mouvantes de lexique et de prononciation

Pour rendre les choses plus complexes, il paraît évident que la façon de parler latin, entre l'époque de Cicéron et celle de Quintilien, change. Ainsi, les règles de correction changent aussi, et Cicéron comme Quintilien, chacun à leur époque, se font l'écho de cette évolution. Un des domaines où l'évolution est la plus sensible est celui de la prononciation.

Prenons l'exemple du « h » après le « c », que Quintilien évoque en *Inst.* I, 5, 20 :

*Cuius quidem ratio mutata cum temporibus est saepius. Parcissime ea ueteres usi etiam in uocalibus, cum aeds ircosque dicebant. Diu deinde seruatum ne consonantibus adspirarent, ut in Graccis et triumphis. erupit breui tempore nimus usus, ut choronae chenturiones praecones adhuc quibusdam inscriptionibus maneant, qua de re Catulli nobile epigramma est.*

C'est un thème que Cicéron traite déjà au paragraphe 160 de l'*Orator* :

*Quin ego ipse, cum scirem ita maiores locutos esse, ut nusquam nisi in uocali aspiratione uterentur, loquebar sic, ut pulcros, Cetegos, triumphos, Cartaginem dicerem; aliquando, idque sero, convicio aurium cum extorta mihi veritas esset, usum loquendi populo concessi, scientiam mihi reservavi.* Moi-même, comme je savais que les anciens parlaient de telle sorte qu'ils n'aspiraient que les voyelles, je parlais ainsi : je disais *pulcros, Cetegos, triumphos, Cartaginem*. Mais quand la réalité me frappa, certes un peu tard, parce que cela sonnait mal, je cédai à l'usage du peuple en matière de langage, et je gardai pour moi ma science.

L'opposition entre l'usage, concret et réel, et la science, abstraite et dépassée, permet ici à Cicéron de mettre en oeuvre un principe : celui de l'adaptation au public. Plus encore, et c'est surtout ce qui nous intéresse ici, Cicéron comme Quintilien montrent la relativité des règles : ce qui était la pratique usuelle à un moment – celle des *maiores* – ne l'est plus, et il est frappant que tous les deux prennent le même exemple : l'aspiration du « h » est déjà une norme à l'époque de Cicéron, alors le parler des Anciens, sans l'aspiration, apparaît bien désuet à l'époque de Quintilien. Évidemment, ce ne sont pas des évolutions rétroactives, et il est évident que Catulle n'est pas jugé par Quintilien à l'aune des normes de son époque. Pour autant, il apparaît clairement que le poète est le témoin d'un usage ancien, pour ne pas dire désuet, mettant ainsi en relief la relativité des normes linguistiques.

Il est donc impossible de juger, dans l'absolu, ce qui est une figure et ce qui n'en est pas : c'est

bien par rapport à la *consuetudo* que la prononciation est vue comme correcte ou incorrecte.

Malgré les similitudes que présentent les analyses de Cicéron et Quintilien, leur traitement du problème de la prononciation mérite d'être examiné de plus près. Chacun des deux traite la question sous l'angle de l'usage (*usus* ou *consuetudo*), mais le statut de l'usage n'est pas le même. En *Or.* 160, Cicéron n'aborde pas la question de la *ratio*, du système grammatical et des règles qui naissent de celui-ci : il confronte simplement l'usage des Anciens et l'usage de son temps.

La réflexion de Quintilien, au siècle suivant, témoigne d'une certaine hauteur de vue, puisqu'il évoque la *ratio mutata* : on retrouve ici la fonction du rhéteur et aussi du « conseiller des professeurs » ; qui analyse de plus près les mécanismes de la langue, pour leur donner une visibilité et une clarté nouvelles, ce que Cicéron ne faisait pas. Plus encore, en assimilant explicitement le changement de l'usage à la *ratio mutata*, Quintilien illustre par l'exemple le fait que la *consuetudo* est le principe fondateur de *Latinitas*, la *certissima loquendi magistra* (*Inst.* I, 6, 3).

Par conséquent, alors que Cicéron confronte deux usages sans entrer dans le débat sur la norme et l'écart, Quintilien, sans utiliser le terme, renvoie la prononciation ancienne à un *vitium*, établissant par là même la norme de prononciation : il donne le statut de règle à ce qui était un constat seul. Réfléchir à ce qui constitue le *vitium* devient donc constitutif de la pensée linguistique, et situe la pensée de Quintilien dans la suite logique de la pensée varronienne, si l'on en croit le passage suivant en *Ling.* VII, 32, où il pose la question du nominatif singulier *canis* ou *canes* : l'usage des auteurs anciens est *canes*, et Varron le prouve en citant Ennius et Lucilius, mais il suppose, par analogie, que la forme originelle est plutôt *canis*. Varron ajoute la remarque suivante :

*Ennius consuetudinem illam sequens non reprehendus nec is qui nunc dicit : canis caninam non est.* Il ne faut pas blâmer Ennius, qui suit l'usage ancien, ni blâmer celui qui de nos jours dit *canis caninam non est*, un chien ne mange pas de chienne.

La question de la *reprehensio* emmène le propos vers la définition de ce que constituent la norme et le *vitium*, puisque définir une norme consiste à délimiter ce qui est digne de reproche et ce qui ne l'est pas. Varron, en antiquaire des mots, ne propose pas de renverser la norme ancienne et la norme de la fin de la République, et de revenir ainsi à l'usage analogique avec le terme *canis*, mais au contraire, insiste sur la nécessité de différencier les époques et d'accepter que les normes changent. De fait, le *vitium* ne peut se penser que de manière synchronique, et en cela, Varron est

tout aussi pragmatique que Quintilien. L'usage ancien, *illa consuetudo* et l'usage actuel, *nunc*, ne sont pas envisagés comme opposés, mais simplement situés sur des paradigmes temporels trop différents pour être comparés, en réalité. C'est là que Varron diffère de Quintilien, qui, lui, étudie l'effet dégradé d'un langage archaïque à une époque contemporaine de son *Institution oratoire*. Varron ne rentre pas dans ces considérations mais se borne à admettre l'influence du temps sur l'usage linguistique.

### 2.1.2.2 Une conception élargie du barbarisme

En *Inst.* I, 5, 8-9, Quintilien définit les trois causes de barbarisme : l'introduction d'un mot étranger dans la langue latine, le remplacement d'une lettre expliqué selon la théorie de la *quadripertita ratio*, ou bien un problème de ton, qui donne un air barbare à celui qui commet une telle manière de parler ; Quintilien entre précisément en *Inst.* I, 5, 9, dans des considérations qui relèvent de l'éthique et de la stylistique :

*Alterum genus barbarismi accipimus, quod fit animi natura, ut is, a quo insolenter quid aut minaciter aut crudeliter dictum sit, barbare locutus existimatur.*

Le deuxième genre de barbarisme est celui que nous prenons dans le sens où il vient d'une disposition d'esprit, c'est-à-dire que l'on considère que quelqu'un a parlé comme un barbare quand il s'est exprimé sans se modérer, d'un ton menaçant ou bien cruel.

Le *barbarismos* se trouve ainsi élargi et à la fois pris dans un sens très littéral : est barbarisme tout ce qui relève du langage digne d'un barbare. Quintilien revient à une conception originelle du terme<sup>27</sup>, et se sert de cette définition, *a priori* simple, pour calquer dessus le concept de barbarisme en l'élargissant à la question du ton et de la manière de parler. Quintilien n'explicite pas cet aspect – alors qu'il développe les deux autres –, ce qui est intéressant : est-ce parce que « parler comme un barbare » n'a pas besoin d'être défini ? Ce qui est certain, c'est que cette définition élargie du barbarisme et le fait de passer sous silence les aspects concrets de cette dimension montrent que la « conscience linguistique » finit par intégrer, de fait, une dimension du *vitium* qui ne relève plus de la faute mais du défaut.

Ce que Quintilien passe sous silence mérite pourtant d'être observé de plus près. Il convient de revenir sur les trois composantes du *barbarismus* d'ordre éthique : un manque de modération

---

27. M. Baratin retrace l'origine du terme dans sa *Naissance de la syntaxe à Rome*, Paris, 1989, en particulier p. 263 : « P. Flobert (1986) part plus simplement de *soloikos*, ?sauvage?, ?barbare?, ?fruste?, terme lui-même sans étymologie connue. Le verbe *solokizô* signifie ainsi, originellement, ?agir en barbare, s'exprimer comme un sauvage?. Le sens technique de ce terme, et de son dérivé *solokismos* n'apparaît que tardivement, au plus tôt au 3<sup>e</sup> siècle avant notre ère [...] ».

dans les propos, ou bien un ton menaçant ou cruel. Le point commun à tout cela est l'absence d'un discours policé, contrôlé. C'est une parole qui se définit par le fait qu'elle sort sans aucun mécanisme d'inhibition, et la tournure passive employée par Quintilien, *dictum est*, montre bien que l'individu, qui devrait contrôler son discours, disparaît derrière ce flot sans mesure, sans modération. Il y a barbarisme quand un état d'esprit négatif l'a emporté sur tous les mécanismes de régulation de la parole<sup>28</sup>. C'est bien, de manière générale, la dérégulation qui est ici en cause, et la conséquence de cette dérégulation sur la *persona* de l'orateur. Quintilien se situe ici dans une continuité idéologique avec les théories du *De orat.*, dans lequel, comme l'écrit C. Guérin, « [Antoine] énonce un principe de contrôle de l'expression des passions<sup>29</sup> », ce principe étant que « l'*asperitas* ne doit jamais venir contredire la *lenitas* qui permet à l'orateur de manifester sa qualité de *bonus uir*<sup>30</sup> ». La brièveté de la remarque de Quintilien est bien loin de la théorie des styles dans laquelle cette remarque prend place, mais en constitue en réalité une suite logique. De fait, ce que Cicéron concevait comme un élément technique permettant de mettre en relief la *persona* oratoire et de la faire apparaître sous un jour favorable, Quintilien le relie à la qualité même d'*homo Romanus*. Analysant la manière dont le corpus cicéronien étudie les écarts stylistiques pour permettre de circonscrire ce qu'est une *persona* positivement établie, Ch. Guérin écrivait de la théorie cicéronienne ce qui suit :

« L'analyse du rapport entre style et signe éthique relève avant tout d'une pensée de la déviance et de la normativité<sup>31</sup>. »

Cette affirmation trouve aussi son incarnation dans la pensée de Quintilien, qui fait de l'étude de l'écart un instrument d'étude des normes linguistiques. Plus encore, Quintilien laisse déjà entrevoir, par la vision même qu'il offre du barbarisme, le concept normatif auquel il donnera une réalité concrète inédite : l'*urbanitas*<sup>32</sup>. Ainsi, la théorie de Quintilien, comme celle de Cicéron, fait du style un élément prépondérant dans la pensée de la norme linguistique et laisse

28. C'est l'application à l'art de la parole d'une réalité qui concerne tous les aspects de la vie du barbare, cf. M. Dubuisson, « Barbares et barbarie dans le monde gréco-romain », *L'Antiquité classique*, 70, 2001, p. 1-16, en particulier p. 10 : « Les "Barbares" se comportent d'une façon non civilisée, donc irrationnelle, imprévisible, cruelle..., parce qu'ils sont dépourvus de la maîtrise de soi et du contrôle de ses pulsions que seules peuvent donner l'éducation et la culture [...] »

29. Ch. Guérin, *Persona : l'élaboration d'une notion rhétorique au I<sup>er</sup> siècle a.C., volume 2 : Théorisation cicéronienne de la persona oratoire*, Paris, 2011, p. 325.

30. *Ibid.*

31. *Ibid.*

32. Opposition déjà formulée par Cicéron, cf. *Pro Cael.* 6 : [...] *maledictio* [...] *nihil habet propositi praeter contumelium; quae si petulantius iactatur, conuicium, si facetius, urbanitas nominatur*. Ch. Guérin, dans son article « *Frangere aduersarium* : usages et limites de la violence oratoire dans la rhétorique cicéronienne », in V. Azoulay et P. Boucheron (éds.), *Le mot qui tue : Histoire des violences intellectuelles de l'Antiquité à nos jours*, Champ Vallon, 2009, p. 225-240, écrit ceci p. 236 : « Qualifier un orateur de *petulans* revient à faire de lui un individu incapable d'exercer sur lui-même le contrôle (*disciplina*) indispensable à une vie morale et à la préservation de la Cité : l'*homo petulans* s'abandonne nécessairement à la violence, et, partant, à la débauche et aux excès politiques. »

déjà deviner la spécificité du concept de *Latine loqui*. Quintilien formule donc de manière plus explicite ce que Cicéron laissait seulement entendre quand il évoquait, en *Brut.* 130, la violence oratoire de M. Brutus :

*Isdem temporibus M. Brutus, in quo magnum fuit, Brute, dedecus generi uestro, qui, cum tanto nomine esset patremque optimum uirum habuisset et iurus peritissimum, accusationem factitauerit, ut Athenis Lycurgus. Is magistratus non petiuit sed fuit accusator uehemens et molestus, ut facile cerneretis naturale quoddam stirpis bonum degenerauisse uitio deprauatae uoluntatis.* À la même époque vécut M. Brutus, en qui résida la grande honte de votre lignée, Brutus : alors qu’il portait un nom important et qu’il avait un excellent père, grand jurisconsulte, il fit de l’accusation un métier, comme Lycurgue à Athènes. Il ne visa pas les magistratures, mais se montra un accusateur violent et déplaisant, de sorte que, manifestement, ce qu’il y avait de bon dans son ascendance a dégénéré sous l’effet du défaut créé par sa volonté pervertie.

Les remarques sur la violence des propos et leur lien à l’éthique du personnage sont intéressantes, mais nous souhaitons nous attarder sur les mentions de la famille, de la lignée, mentions apportées par les termes *genus*, *stirpis* ou *degenerauisse*. La violence de M. Brutus n’est pas seulement disqualifiante pour l’orateur, elle l’éloigne du cercle des bons Romains, elle en fait la disgrâce d’une famille tout à fait intégrée dans la vie de la cité : en d’autres termes, la violence de l’orateur lui retire son caractère proprement romain et tout ce qui, *a priori*, faisait de lui un *homo Romanus*, à savoir sa lignée. Quintilien doit à Cicéron la pensée d’une violence oratoire symbolique de l’absence de *disciplina*, elle-même symbolique d’une non-intégration dans les mœurs de l’*Vrbs* ; ce qui est nouveau, c’est le lien qui est explicitement fait avec le barbarisme : Quintilien explicite la norme éthique et stylistique en utilisant un concept linguistique au sens élargi.

### 2.1.3 Le *uitium* aux multiples facettes

#### 2.1.3.1 Interroger la polysémie du terme *uitium*

En définitive, le concept de *uitium*, qui désigne en premier lieu les fautes fondamentales, le barbarisme et le solécisme, tend à subsumer tous les écueils que peut connaître le locuteur ou l’orateur. Ainsi, au fur et à mesure de la théorisation des normes linguistiques, et sous

l'impulsion de la rhétorique, le terme devient largement polysémique<sup>33</sup>. Précisément, cette polysémie du terme *uitium* intervient en même temps que le concept se charge d'une portée idéologique qui en fait le critère de jugement du non-romain : il n'est pas anodin que le terme soit utilisé déjà de manière large dans la *Rhét. Hér.*, pour désigner à la fois les manquements d'ordre grammatical et les manquements d'ordre stylistique<sup>34</sup>. En effet, comme l'auteur le rappelle en I,1 :

*Oratoris officium est de iis rebus posse dicere, quae res ad usum ciuilem moribus ac legibus constitutae sunt, cum assensione auditorum, quoad eius fieri poterit. Le devoir de l'orateur est de pouvoir parler de tout ce qui a été fixé par les coutumes et les lois, pour les besoins des citoyens, en se faisant approuver de son auditoire autant qu'il le pourra.*

Cet ordre de mission justifie à lui seul la portée immense du *uitium* : c'est un manquement d'ordre grammatical et stylistique (*posse dicere*), un manquement qui relève de l'*inuentio*, de la capacité à contrôler la réception du discours (*cum assensione auditorum*)<sup>35</sup> et de la méconnaissance de la cité (*iis rebus quae res ad usum ciuilem moribus ac legibus constitutae sunt*), et un manquement relatif, de ce fait, à la capacité de l'orateur à s'installer dans la cité comme un acteur politique : si M. Von Albrecht lie cela uniquement à la République<sup>36</sup>, le même raisonnement peut être conduit en ce qui concerne la doctrine de Quintilien, qui investit pleinement et explicitement non seulement le domaine du style mais même celui de la

33. C'est ce que remarquent de manière incidente seulement R. Ferri et P. Probert, « Romans authors on colloquial language », in E. Dickey et A. Chahoud (éds.) *Colloquial and Literary Latin*, Cambridge University Press, 2010, p. 12-41, en particulier p. 14, note 5 : « A similar distinction is perhaps intended at [Rhet. Her] 4.11, where all *oratio non vitiosa* "language without faults" is said to belong to one of the three (good) styles. However, at 4.15 the perversions of the three styles are described as *finituma et propinqua uitia* "neighbouring and nearby faults"; in this context *uitia* refers not to solecism and barbarism but to the rhetorical shortcomings of all three bad styles. »

34. cf. *Rhét. Hér.* IV, 18 : L'auteur évoque sous le terme de *uitium* le hiatus, et les considérations sur le terme s'insèrent dans une énumération qui est subsumée par le terme *conpositio*. Ainsi, sont qualifiés de *uitia* tous les procédés qui mettent à mal l'harmonie dans le discours (*uerborum constructio quae facit omnes partes orationis aequabiliter perpolitae*) : le hiatus, l'assonance ou l'allitération, la répétition d'un même mot, les rimes intérieures trop fréquentes, les hyperbates, les accumulations.

35. Cf. Cicéron, *Or.* 30 : le reproche adressé à Thucydide, sous le terme *uitium*, est l'absence de clarté du discours : *Thucydides autem res gestas et bella narrat et proelia, grauiter sane et probe, sed nihil ab eo transferrere potest ad forensem usum et publicum. Ipsae illae contiones ita multas habent obscuras abditasque sententias vix ut intellegantur; quod est in oratione civili vitium vel maximum.* On remarque que dans ce passage, l'absence de clarté du discours est bien liée à l'incapacité de pouvoir être utile à la cité (*ad forensem usum et publicum*), qui déjà, en *Rhét. Hér.*, apparaissait comme la mission centrale de l'orateur. Cela renvoie aussi à la position de Cicéron quant à l'opportunité de considérer Thucydide comme un modèle pour l'orateur, une option qu'il ne soutient pas. Comme le démontre C. De Jonge, c'est ce défaut de clarté qui rend Thucydide incapable de constituer un exemple pour l'orateur, mais cela ne le disqualifie pas en tant que modèle d'historiographie. Sur ce point, cf. C. De Jonge, *Between Grammar and Rhetoric*, Brill, 2008, p. 214-216.

36. cf. M. Von Albrecht, *Cicero's style : a Synopsis*, Brill, 2003, notamment p. 222 : « The activities of an orator, to the Roman mind, are linked to the institution of the Roman Republic. The orator feels responsible not only for individual citizens, but for the entire *ciuitas* : his zeal is not esoterically confined to a circle of his own creed, but exoterically directed to the public. These circumstances condition his style. »

*Latinitas*. Si la rhétorique exacerbe le rapport entre langue et politique, la dimension idéologique du propos est déjà présente dans le *De lingua latina*, dont D. Spencer livre un résumé auquel nous ne pouvons que souscrire :

« Varro's *De lingua latina* offers a unique opportunity. It shows how one influential individual, acutely aware of the tangible changes taking place in the city and the *res publica* on a day-to-day level and also alert to the radical breaches occurring in the cultural traditions that define elite identity, perceived a connection between linguistics, language in use, and the acts that constituted citizenship<sup>37</sup>. »

Dans l'*Institution oratoire* comme dans le corpus cicéronien, ces manquements d'ordre politique rejaillissent clairement sur le fondement grammatical du *vitium*, avec un degré d'explicitation bien plus important dans l'*Institution oratoire* : par là même, c'est bien la norme linguistique qui se trouve elle-même élargie à des paramètres qui dépassent ceux de la *Latinitas* de la *Rhét. Hér.*, puisque déjà, dans ce traité, les écarts énumérés dépassent largement la question grammaticale. En parallèle, les paramètres de *Latinitas* se trouvent clairement investis d'une portée politique, que ce soit par Cicéron ou Quintilien. Dans ce double mouvement, d'élargissement du *vitium* et d'élargissement de la portée de la correction linguistique, les traités rhétoriques préfigurent déjà la distinction centrale, que nous évoquerons au chapitre suivant, entre *Latinitas* et *Latine loqui*, et cette distinction apparaît déjà non pas dans l'énumération des règles, mais dans la définition des écarts, des défauts. Le statut théorique du *vitium* s'en trouve ainsi modifié : c'est par lui que la définition en creux de ce que signifie « bien parler latin », pour un orateur, est conduite à dépasser le strict cadre de la correction linguistique : le *vitium* en vient à s'opposer au *sermo perpolitus*<sup>38</sup>.

### 2.1.3.2 *Offensio* : un *vitium* ancré dans la réception

Le vocabulaire utilisé par Varron, Cicéron et Quintilien pour évoquer les fautes est somme toute assez peu varié. On trouve ainsi des formules assez imprécises comme *male locutos*<sup>39</sup>, il faut revenir sur le fait même de faire une faute, de contrevenir à une exigence d'ordre grammatical ou élocutoire,

En *Ling.* VIII, 7-8, Varron traite la faute comme ce qui heurte (littéralement) la *ratio* naturellement fondée sur l'analogie selon lui :

37. D. Spencer, « Movement and the Linguistic Turn. Reading Varro's *De lingua latina* », in R. Lawrence et D.J. Newsome (éds.), *Rome, Ostia, Pompeii. Movement and Space*, Oxford University Press, 2021, p. 57-80, p.57.

38. *Rhét. Hér.* IV, 18.

39. Cic., *Brut.* 258.

[...] *Qui si nonnumquam offendunt, non est mirum* [...]. Si parfois ils fautent, ce n'est pas étonnant.

L'usage du verbe *offendere*, qui plus est en construction absolue, renvoie tout naturellement le fait de se tromper dans une déclinaison à un acte certes de transgression, mais dont la transgression est très concrète : il s'agit d'aller contre la règle, plus que de la dépasser. Il s'agit de s'opposer à la règle, de manière frontale. La faute est vue comme un acte, comme un coup qui vient frapper la *ratio*<sup>40</sup>.

La désignation de la faute par ce terme charge donc celle-ci d'une dimension éminemment concrète, dont on ne perçoit pas forcément, à ce stade, toute l'importance. C'est particulièrement la rhétorique qui permet de mieux en rendre compte.

De fait, chez Cicéron, en *Or.* 173<sup>41</sup>, le terme est aussi utilisé pour évoquer ce qui choque l'oreille, en particulier les défauts de rythme, et Cicéron fait la remarque suivante :

[...] *Nec uero multitudo pedes nouit nec ullos numeris tenet nec illud quod offendit aut cur aut in quo offendat intellegit : et tamen omnium longitudinum et breuitatum in sonis sicut acutarum grauiumque uocum iudicium ipsa natura in auribus nostris collocauit*. Ce n'est pas que la foule connaisse les pieds, ait quelque notion des nombres et comprenne ce qui la heurte ou pourquoi, ou en quoi ; mais la faculté de juger de toutes les longues et brèves dans les sons, de même que des aigus et des graves dans les tons, c'est la nature elle-même qui l'a placée dans nos oreilles.

Cette remarque renvoie au caractère concret de l'*offensio*, qui est ce qui choque, ce qui heurte, ce qui donne un coup, et le fait de mentionner précisément l'*offensio* qui vient d'un défaut d'euphonie permet de mettre en place nettement l'idée que ce n'est pas le grammairien ou le rhéteur, ou l'antiquaire des mots, qui est offensé : c'est, à travers le système de la langue, les locuteurs eux-mêmes qui subissent le heurt que représente la faute : l'offensé est ici incarné par la *multitudo*<sup>42</sup>. Déjà, en *Or.* 150, Cicéron évoquait l'importance de l'euphonie, et de ne pas « blesser les oreilles » :

*Quamuis enim suaues grauesque sententiae tamen, si inconditis uerbis efferun-*

40. Et on comprend d'autant mieux que cela ne fait qu'affermir la position de l'analogie en tant que principe au cœur de la *ratio* : si la faute met un coup à l'analogie, c'est bien que l'analogie pré-existe.

41. Ainsi qu'en *Or.* 178.

42. Sur ce passage, cf. F. R. Nocchi, *Tecniche teatrali e formazione dell'oratore in Quintiliano*, De Gruyter, 2013, p. 91 : « Questo passo è molto importante perché testimonia non solo la sensibilità istintiva dell'orecchio delle classi meno colte, ma soprattutto perché ancora una volta richiama l'importanza della corretta *pronunciatio*, per la quale la *performance* teatrale à il termine di confronto. ». L'auteur met en relief, à juste titre, le lexique de la confrontation ici utilisé, qui ne met pas seulement en relief l'importance de la prononciation mais les implications concrètes d'une mauvaise prononciation : elle constitue une offense à l'auditoire, qui s'en trouve incapable de donner son approbation

*tur, offendunt aures, quarum est iudicium superbissimum. Quod quidem Latina lingua sic obseruat, nemo ut tam rusticus sit quin uocalis nolit coniungere.* Les pensées auront beau être douces et nobles, si elles sont exprimées en des termes mal arrangés, elles heurteront les oreilles, dont le jugement est le plus intraitable. Et la langue latine se tient à ce principe, de sorte que personne ne s'exprime comme un paysan au point de ne pas soigner les liaisons.

Dans ce passage, Cicéron ne désignait la *multitudo* que par métonymie, en évoquant les oreilles. Mais le raisonnement est le même. La pensée de la faute ou du défaut, ici celui de la prononciation, s'inscrit pleinement dans la théorie de la réception autant qu'elle relève d'une doctrine grammaticale. Cette duplicité est particulièrement sensible en *Or.* 150 : le soin apporté à éviter les hiatus ou les cacophonies est à la fois renvoyé à une nécessité relevant de la réception, et à la fois désigné comme un procédé imposé naturellement par la langue latine elle-même : le repoussoir qu'est le parler paysan sert ici précisément à légitimer l'idée que la langue latine impose d'elle-même des usages qui, pour une partie, transcendent les différences sociales et qui sont soumis à un jugement unique, collectif. À mi-chemin entre domaine grammatical et domaine rhétorique, Cicéron fait de la question de l'*offensio* qu'est la faute de prononciation un acte doublement répréhensible. Si Varron évoquait déjà l'aspect grammatical de l'*offensio*, Cicéron ajoute la nouveauté que représente le jugement d'autrui, et cet ajout est évidemment commandé par le cahier des charges de l'orateur : gagner l'approbation de son auditoire.

Quintilien partage les vues de Cicéron, et utilise sensiblement le même vocabulaire pour désigner les fautes qui relèvent de la composition, de la *conlocatio*, comme en *Inst.* IX, 4, 116 :

*Ergo quem ut poemate locum habet uersificatio, eum ut oratione compositio. Optime autem de illa iudicant aures, quae plena sentiunt et parum expleta desiderant et fragosis offenduntur et leuibus mulcentur et contortis excitantur et stabilia probant, clauda deprehendunt, redundantia ac nimia fastidiunt. Ideoque docti rationem componendi intelligunt, etiam indocti uoluptatem.* Donc, de même qu'il y a versification dans la poésie, de même il y a composition dans les discours. Mais ce sont les oreilles qui en jugent le mieux, qui perçoivent une période complète et ne goûtent que peu des manquements de rythme, qui sont frappées par les rugosités et caressées par ce qui se déploie sans heurt, qui sont mises hors d'elles par des formules tortueuses et qui apprécient ce qui est ferme, saisissent ce qui est boîteux et se trouve dégoûtées par ce qui est répétitif et excessif. Voilà pourquoi ceux qui sont au fait de la technique oratoire comprennent les règles de composition, et voilà pourquoi même les

ignorants perçoivent le plaisir [d'une bonne composition].

Le verbe *offendere* prend place dans une énumération consacrée aux qualités et défauts de composition : les verbes d'action, qui désignent les réactions des oreilles – et par métonymie, des auditeurs –, surprennent par leur dimension concrète : quasiment personnifiées, les oreilles se distinguent par des réactions quasiment charnelles ou physiques – *mulcentur, offenduntur* –, et fondées sur des émotions : le trop-plein, *fastidium*, le fait d'être hors de soi, *excitantur*. Organe considéré comme quasiment indépendant de la personne qui le possède – et donc sans lien explicite avec le statut sociale, l'appartenance ethnique de la personne –, l'oreille a ses réactions propres, des réactions instinctives, naturelles, généralisées : Quintilien reprend l'argument cicéronien d'une oreille capable de juger instinctivement une mauvaise prononciation ou des défauts de composition, et amplifie le propos en expliquant le fonctionnement de ce *iudicium*, fondé, pour les *docti*, sur la connaissance théorique, et pour les *indocti*, sur la perception naturelle du plaisir. C'est aussi l'oreille qui permet de déterminer si un mot ancien constitue un archaïsme ou s'il est acceptable : le jugement de l'oreille fait la différence entre *uetustas* et archaïsme, ancrant la pensée même du défaut dans la réception plus que dans la langue. Les propos d'E. Valette-Cagnac montrent bien que le plaisir de l'auditeur est ce qui guide, en plus de la volonté d'apporter de la *maiestas* au discours, le choix de mots anciens :

« Dans l'*Orator* (163-164), Cicéron rappelle ainsi la nécessité pour l'orateur de choisir des mots "qui sonnent bien" (*bene sonantia*) pour procurer du plaisir (*delectatio*) à l'auditeur. Or, les *uetusta uerba*, comme les néologismes et les métaphores, contribueront, de façon très paradocale, à apporter de la douceur au discours : à condition que l'on sache fuir "ce que la langue archaïque a de dur" (*asperitatem fugiamus*), on trouvera ainsi chez Plaute ou Ennius une provision de mots dont les sonorités produisent de l'agrément (*gratia*) pour l'auditeur<sup>43</sup>. »

Ainsi, après la théorie de Varron dans laquelle l'acte d'*offensio* relève d'une attaque contre la nature du langage, Cicéron déplace le concept pour en faire un élément de doctrine rhétorique que Quintilien explicitera ensuite. La conception du *uitium*, à travers l'usage du verbe *offendere*, évolue ainsi et s'incarne dans le domaine strictement technique de la *Latinitas* pour s'élargir à ce qui relève de la technique oratoire. De fait, la polysémie du *uitium* et les différents champs d'application de l'*offensio* laissent déjà entrevoir que concevoir la *Latinitas* ne suffit pas à délimiter ce qui relève de la norme, particulièrement dans le champ rhétorique, où la norme

43. E. Valette-Cagnac, « *Prisca verba*. Valeurs et usages de l'ancien dans les conceptions romaines du langage en acte », *Ktéma : civilisations de l'Orient, de la Grèce et de la Rome antiques*, n.31, 2006, p.137-154, en particulier p.148.

s'incarnera plus largement dans le *Latine loqui* : ainsi, comme on peut le lire en *De orat.* III, 44, l'absence d'*offensio* est liée à la particularité du langage propre aux Romains :

*Qua re cum sit quaedam certa uox Romani generis urbisque propria, in qua nihil offendi, nihil displicere, nihil animaduerti possit, nihil sonare aut olere peregrinum, hanc sequamur neque solum rusticam asperitatem, sed etiam peregrinam insolentiam fugere discamus.* C'est pourquoi, puisqu'il y a vraiment un certain accent propre au peuple romain et à la cité, dans lequel rien ne fait défaut, rien ne crée de déplaisir, dans lequel rien ne mérite d'être critiqué, rien ne sonne ou ne dégage quoi que ce soit d'étranger, il faut suivre cette manière de parler, et apprendre non seulement à éviter les rugosités paysannes mais aussi les étrangetés des étrangers.

Les trois premiers infinitifs, *offendi*, *displicere* et *animaduerti* résument en réalité, en négatif, tout ce que ne doit pas constituer cette manière de parler propre aux Romains et qui fait l'objet des prescriptions (*sequamur*) de Cicéron. De fait, on voit que déjà, l'élargissement de la notion d'*offensio* emmène la réflexion sur un terrain certes rhétorique, et préfigure déjà la notion centrale d'*urbanitas*.

Mais de Varron à Quintilien<sup>44</sup>, l'usage du verbe *offendere* est la marque de l'attaque concrète d'un référent de correction, que ce référent constitue la *ratio* et son fondement analogique accompagné de la *bona consuetudo*, ou que ce référent soit l'auditoire et son jugement fondé sur le plaisir et sur sa *consuetudo*. Le déplacement du référent va de pair avec la modification du fondement de la *Latinitas*<sup>45</sup>, et traduit aussi le changement de la place théorique de l'*offensio*. AIn dans le *De lingua latina*, le verbe *offendere* sert à désigner le manquement à la *ratio* (constituée de l'analogie et de la *bona consuetudo*) : c'est la naissance de l'*offensio* comme acte de transgression linguistique. Mais c'est bien la rhétorique qui donne à cette transgression son épaisseur concrète. La continuité entre les classifications de Varron et la rhétorique s'exprime donc aussi dans la manière dont le *vitium* est envisagé. Et, de la même manière que la faute et le défaut sont désignés comme l'acte d'aller à l'encontre de la norme, et pas seulement comme une errance, la correction linguistique sera tout aussi naturellement envisagée comme un acte, *Latine loqui*, et pas seulement comme l'état d'un énoncé (*Latinitas*) : en somme, la manière dont le *vitium* est qualifié laisse déjà entendre que concevoir les normes de correction implique deux stades différents de la réflexion, déterminer ce qui est dans un état de *Latinitas* et déterminer

44. Et pas seulement, puisque cette conception de la faute comme *offensio* perdurera. Voir notamment Apulée, *Mét.*, 1, 1, 5 : *En ecce praefamur ueniam siquid exotici ac forensis sermonis, rudis locutor, offendero.* (Je vous en prie, pardonnez-moi si, en tant que locuteur inexpérimenté d'un langage étranger et extérieur, je fais des erreurs.).

45. Cf. chapitre 1 de cette thèse.

ce que constitue l'acte de « parler latin », *Latine loqui* : à travers la conception du *vitium*, c'est bien la correction qui se dessine comme une totalité de critères, et c'est ce qui apparaît notamment en *Inst.* II, 4, 4 : dans ce passage, Quintilien explique pourquoi on ne peut pas attendre de l'enfant la même perfection oratoire que celle que l'on attend d'un adulte, qu'on ne peut donc pas appliquer les mêmes critères pour juger du discours d'un enfant<sup>46</sup>, mais ce qui nous intéresse particulièrement, c'est la remarque suivante :

*Vitium utrumque, peius tamen illud quod ex inopia quam quod ex copia uenit. Nam in pueris oratio perfecta nec exigi nec sperari potest[...].* Il y a deux défauts, mais celui qui vient d'un manque est pire que celui qui vient d'un excès<sup>47</sup>. En effet, d'un enfant on ne peut ni exiger ni attendre un discours parfait.

Le *vitium* se trouve explicitement opposé à l'*oratio perfecta*<sup>48</sup> : le statut théorique du *vitium* change donc nettement : on passe de sa délimitation précise (solécisme, barbarisme), à tout ce qui relève de la façon de parler (et qui relève donc de critères plus fuyants encore) pour finir par un terme désormais non défini, non délimité, qui se constitue en repoussoir, en négatif du *sermo perpolitus* ou de l'*oratio perfecta*. Le préverbe *per*, à prendre ici dans son sens d'aboutissement (il s'agit de faire quelque chose « jusqu'au bout »), donne au *vitium* une épaisseur inédite : à travers lui, la norme intègre désormais le style, l'ornementation.

## 2.2 Fautes et figures : difficile distinction

### 2.2.1 La notion d'écart, au cœur de la doctrine de l'ornement

En plus de la difficulté pour déterminer le fautif et donc la notion de *vitium*, il faut avoir à l'esprit que ce qui n'entre pas dans la norme n'est pas pour autant fautif : c'est là qu'intervient la notion même de figure, qui concerne l'*ornatus*, l'ornement du discours. De manière plus générale, comme le rappelle J. Zufferey, la notion même de style est fondée *a priori* sur l'écart<sup>49</sup>.

46. M.W. Bloomer, « Quintilian on the Child as a Learning Subject », *Classical World*, 105/1, 2011, p.109-137, p.127 : « Quintilian defends his program for boys by reminding his reader that childhood is a premature stage and cannot be judged by the stylistic criteria fit for the finished speech and the finished man. »

47. C'est une remarque qui ne vaut que chez l'enfant.

48. Ce n'est pas sans rappeler l'adjectif *perpolitus* utilisé en *Rhet. Her.* IV, 18.

49. J. Zufferey, « Les cadres théoriques du jugement stylistique : vers des modes variés de l'incorrection », in P. Chiron et Ch. Guérin, *L'infraction stylistique et ses usages théoriques*, PUR, Rennes, 2016, p. 47-58. L'auteur rappelle, p. 51, que « La notion d'écart a souvent été invoquée comme le principe élémentaire de manifestation du style ». De même, A. Compagnon, *Le démon de la théorie*, Paris, 2001, écrit p. 199 que « le style, au moins depuis Aristote, se comprend comme un ornement formel défini par l'écart par rapport à l'usage neutre ou normal du langage ». Même si ces références sont modernes, ces affirmations sont en effet corroborées par Cicéron et Quintilien, cf. *infra*.

Comme la faute, la figure relève d'une torsion du langage<sup>50</sup>, qui porte, selon la classification établie par Cicéron en *Brut.* 69, soit sur des « changements dans les mots » (*uerborum immutationes*), soit sur « la forme des phrases et du discours entier » (*sententiarum orationisque formis*). Cicéron désigne les premières par le terme grec *τρόπους* et les secondes par le terme *σχήματα*. La classification que Quintilien évoque en *Inst.* IX, 3, 2, héritée du schéma de Cicéron, est la suivante :

*Verum schemata lexeos duorum sunt generum, alterum loquendi rationem nouat, alterum maxime conlocatione exquisitum est. Quorum tametsi utrumque conuenit orationi, tamen possis illud grammaticum, hoc rhetoricum magis dicere.* Cependant, les figures du discours sont de deux types, les une apportent de la nouveauté dans les règles grammaticale, et les autres, principalement, témoignent d'une recherche particulière dans l'arrangement des mots. De ces deux types, même s'ils conviennent tous les deux à l'orateur, on peut dire que le premier type est grammatical et le second rhétorique.

Contrairement à Cicéron, Quintilien regroupe sous le terme *schemata* (un terme latinisé) à la fois ce qui relève de changements sur les mots, ce qu'il nomme un type grammatical, et ce qui relève de la composition, qu'il nomme type rhétorique.

Implicitement, Cicéron et Quintilien ont ceci de commun qu'ils construisent leur théorie de l'ornement sur un fondement principal : l'idée d'écart par rapport à la norme linguistique<sup>51</sup>. Soit que l'écart se situe au niveau de la microstructure, le mot, soit qu'il se situe dans la macrostructure qu'est la phrase ou le discours. Par conséquent, étant attendu que le discours doit être *ornatus*<sup>52</sup>, l'écart, par rapport à la langue utilisée dans le *sermo* par les *eruditi*, n'est donc pas seulement toléré mais exigé. C'est ce qui apparaît déjà en *Rhét. Her.* IV, 18 :

*Dignitas est quae reddit ornatam orationem uarietate distinguens. Haec in uerborum et in sententiarum exornationes diuiditur.* La *dignitas*<sup>53</sup> est ce qui produit

50. Le point de référence est le langage commun, le *sermo cotidianus*. Toutefois, il ne faut pas déduire que le *sermo cotidianus* se caractérise par l'absence totale de figures. Sur ce point voir l'analyse de R. Ferri et P. Probert, « Roman authors on colloquial language », in E. Dickey et A. Chahoud, *Colloquial and Literary Latin*, Cambridge University Press, 2010, p. 12-41, en particulier p. 26-28.

51. F. Desbordes, dans son article « L'énonciation dans la rhétorique antique : les figures de pensée », *Histoire Épistémologie Langage*, 1986, t. 6, fasc. 2, p. 25-37, écrit p. 27 : « Dans les définitions classiques, si le trope est un écart par rapport à la dénomination propre, la figure est un écart par rapport à l'énoncé non marqué. Cette notion d'écart, constitutive de la catégorie, est volontiers illustrée par la comparaison au geste : tout corps a obligatoirement une forme extérieure, mais il prend aussi des formes particulières et diverses quand il est en mouvement (Quintilien, 9,1, 10.) La figure est considérée comme un mouvement, un geste, par rapport à une sorte de langage plat et immobile. ». Cf. *Inst.* IX, 1, 10 : *Id demum hoc loco accipi schema oportebit quod sit a simplici atque in promptu posito dicendi modo poetice uel oratorie mutatum.*

52. Cicéron, *De orat.* III, 37 : *Quinam igitur dicendi est modus melior, nam de actione post uidero, quam ut Latine, ut plane, ut ornate, ut ad id quodcumque agetur apte congruenterque dicamus ?*

53. Le terme *dignitas* est traduit par « beauté du style » dans la traduction de G. Achard (CUF). Une telle

un discours paré d'ornements l'enrichissent de nuances par leur diversité<sup>54</sup>. Ces ornements oratoires se divisent en figures de mots et en figures de pensée<sup>55</sup>.

Le champ lexical utilisé par l'auteur de la *Rhét. Hér.* est éloquent : *uarietate*, *distinguere* et même le verbe *reddere* font état d'une transformation du discours (*reddere*) dont résulte un ensemble remarquable par sa nuance et par sa variété (*uarietate distinguens*). Ceci relève d'un surplus d'effort, par rapport à la seule *Latinitas*, pour une efficacité accrue : l'écart exigé est donc constitutif de la nature de l'*oratio*.

Tout l'enjeu est de distinguer l'écart exigé au nom de la *dignitas* de l'écart abhorré – le *uitium*.

Quintilien formule clairement en *Inst.* IX, 3, 2, le problème que pose la proximité que les figures entretiennent avec les fautes :

[...] *Prius fit isdem generibus quibus uitia. Esset enim omne eiusmodi schema uitium si non peteretur sed accideret.* Le premier type de figures se trouve dans les mêmes formes que les fautes. En effet, toute figure, de quelque genre que ce soit, constituerait une erreur<sup>56</sup>, si elle échappait par mégarde au lieu d'être volontaire.

traduction est légitimement fondée sur la théorie de la correspondance entre beauté physique et beauté morale telle qu'elle apparaît dans le *De officiis* de Cicéron, I, 130-131 : *Cum autem pulchritudinis duo genera sint, quorum in altero uenustas sit, in altero dignitas, uenustatem muliebrum ducere debemus, dignitatem uirilem. Ergo et a forma remoueat omnis uiro non dignus ornatus, et huic simile uitium in gestu motuque caueatur [...]*. De manière générale, dans ce passage, comme le note C. Baroin dans son article « La beauté du corps masculin dans le monde romain : état de la recherche récente et pistes de réflexion », *Dialogues d'histoire ancienne*, 14, 2015, p. 31-51, p. 33 : « Cicéron indique [...] sur quels éléments repose la *dignitas* physique masculine. Il s'agit de la *forma* : l'aspect physique général, susceptible de recevoir un « ornement » (*ornatus*) [...] ». Toutefois, nous décidons de ne pas traduire directement *dignitas*, parce que cela reviendrait à donner déjà une définition développée dans la suite de la phrase. De fait, la traduction de *dignitas* n'est pas aisée. On peut se fonder sur l'observation suivante : les mêmes termes sont employés dans la théorie cicéronienne de la beauté (morale et physique) que pour la théorie de l'ornement stylistique : l'ornement crée la *dignitas*. Or, l'*ornatus* est l'ensemble des mécanismes concrets qui emmènent le discours du côté de l'abstraction, de l'idée, qu'est la *dignitas*. Et cette *dignitas* n'est donc pas assimilable uniquement à l'apparence ornée du discours, mais à la capacité que ces ornements ont d'ajouter de l'efficacité au discours : ainsi, la *dignitas* semble être ce qui subsume qualités esthétiques et impact sur l'auditoire, cf. *Rhét. Hér.* IV, 19 : *Haec exornatio cum multum uenustatis habet tum grauitatis et acrimoniae plurimum.* Voir aussi Cicéron, *Prou.* 27. De fait, la traduction de G. Achard présente l'inconvénient de ne considérer la *dignitas* que comme un concept *a priori* esthétique, alors qu'il porte en lui l'idée d'un enrichissement du sens.

54. Le verbe *distinguere* est traduit par G. Achard (CUF) par le verbe « relever », et une telle traduction nous semble en effet transposer de manière assez fidèle l'idée générale d'un discours varié. Il nous semble aussi pertinent de rendre compte de la construction absolue du participe présent actif, en montrant que la variété du style a aussi un objectif quant à la signification, et qu'elle joue un rôle indéniable dans la construction du discours : les figures ne sont pas seulement cosmétiques. Une telle traduction apparaît d'autant plus pertinente en vertu de Cicéron, *De orat.* II, 36, où l'on trouve l'expression *orationem variare et distinguere quasi quibusdam uerborum sententiarumque insignibus* (diversifier et nuancer le discours par ces sortes de parures que sont les figures de mots et de pensée). Cf. note précédente, au sujet du terme *dignitas* et des qualités du style.

55. La division en figures de mots et de pensées est aussi admise par Cicéron, notamment en *De orat.* III, 201, *Or.* 80, et par Quintilien en *Inst.* IX, 1, 10, sq. Nous revenons sur cette distinction *supra*.

56. Le problème qui se pose dans la traduction du terme *uitium* est relatif aux deux types de *uitia* que Quintilien évoque : le premier type, grammatical, se traduirait plutôt par le terme « faute », alors que le second, rhétorique, relatif à la composition, évoque plutôt un « défaut ». Nous avons donc privilégié le terme « erreur », qui subsume les deux concepts.

Ce que Quintilien appelle « fautes grammaticales », à savoir le solécisme en particulier, qui défie la *ratio loquendi*, se distingue par sa proximité avec des figures qui relèvent des mêmes procédés. Cette théorie trouve aussi son incarnation au niveau macrostructurel, dans ce que Quintilien nomme « type grammatical », où les procédés utilisés pour orner le discours sont assez semblables à ceux qui lui confèrent des défauts

Cette proximité entre vertus et vices se trouve aussi au niveau macrostructurel, dans ce que Quintilien nomme « type rhétorique » : c'est la théorie des vices voisins, présente en *Rhét. Her.* IV, 15, qui postule que la limite est mince entre les vertus de chaque style oratoire et les défauts correspondants<sup>57</sup>.

Ainsi, la proximité entre figures et solécisme – figures que Quintilien nomme de type grammatical<sup>58</sup> –, de même que la proximité entre styles maîtrisés et défauts de style constitue le premier nœud dans lequel la doctrine de l'ornementation se situe, en cumulant les points de vue grammaticaux et rhétoriques que Quintilien théorise. La volonté de l'orateur ou de l'auteur apparaît comme le premier critère permettant de distinguer la faute ou le défaut et la figure, mais on se heurte assez vite à une difficulté : comment vérifier qu'un écart est effectivement volontaire ? Cela doit-il même être vérifié ? Quels critères interviennent donc dans la distinction entre figures et *uitia* ?

---

57. *Rhét. Her.* IV, 15 : *Est autem cauendum ne dum haec genera consecutemur, in finitima et propinqua uitia ueniamus. Nam graui figurae, quae laudanda est, propinqua est ea quae fugienda; quae recte uidebitur appellari, si sufflata nominabitur. Nam ita ut corporis bonam habitudinem tumos imitatur saepe, item grauis oratio saepe inperitis uidetur ea, quae turget et inflata est, cum aut nouis aut priscis uerbis aut duriter aliunde translatis aut grauioribus quam res postulat aliquid dicitur [...].* (Mais il faut veiller, quand on adopte un de ces genres, à ne pas tomber dans les défauts dont ils sont voisins et proches. En effet, le style élevé, qui est digne d'éloge, se trouve proche d'un style à éviter : je crois qu'on le nommerait correctement si on le qualifiait de « boursoufflé ». En effet, de même que les enfléments passent souvent pour un sain embonpoint, de même les ignorants prennent souvent un discours plein d'emphase et boursoufflé pour un discours de style élevé, quand on s'exprime en utilisant des néologismes, des archaïsmes, de métaphores laborieuses ou de termes plus pompeux que le sujet ne le réclame.) Pour une étude plus précise de ce que constituent les vices voisins dans la doctrine des styles, voir notamment Ch. Guérin, « La *persona* oratoire entre rhétorique, biographie et histoire, le cas des *Controversiae* de Sénèque le rhéteur », *Interférences*, 5, 2009, en particulier p. 2 : « La doctrine rhétorique qui oppose qualités et défauts stylistiques – la doctrine des vices voisins, *finitima et propinqua uitia* – comprend des styles positivement définis et leur contrepartie négative [...]. La *figura sufflata* (style boursoufflé) représente alors le double dégradé de la *figura grauis*, le *genus dissolutum* (style flasque) celui de *mediocre genus*, le *genus aridum et exangue* (style sec et sans vigueur) répondra quant à lui à la *figura extenuata*. ». Voir aussi P. Chiron, *Démétrios : un rhéteur méconnu (Ps.-Démétrios de Phalère). Essai sur les mutations de la théorie du style à l'époque hellénistique*, Paris, Vrin, 2001, en particulier p. 166 et suivantes.

58. cf. F. Desbordes, « Le schéma addition, soustraction, mutation, métathèse dans les textes anciens », *Histoire Épistémologie Langage*, 1983, t.5, fasc.1, p. 23-30, définit p. 27 en effet les « figures dites de type grammatical » comme « ce qui serait considéré comme solécisme dans le discours ordinaire », en se fondant sur *Inst.* IX, 3, 27.

## 2.2.2 Le processus de création littéraire et oratoire

Si, de manière générale, le travail des poètes et des orateurs, et la composition littéraire supposent un usage de la langue fondé sur l'écart par rapport à la norme usuelle, et donc l'utilisation de figures, il peut être intéressant de renverser la perspective : la notion même de figure est-elle préexistante à l'utilisation ornée de la langue, ou est-ce l'utilisation ornée de la langue qui légitimise un usage en tant que figure ? Ainsi, qu'est-ce qui donne à l'écart une légitimité pour le faire entrer dans le domaine de la correction et de l'ornementation ? Si la question est peu traitée par Cicéron et Varron, Quintilien y consacre notamment le livre IX de son *Institution oratoire* : l'objet de ce livre n'est pas, en tant que tel, la question que nous posons ici, mais elle apparaît pourtant comme un point d'achoppement crucial quant à la théorie de l'ornementation et de la correction linguistique.

### 2.2.2.1 La création littéraire et rhétorique, garante de figures ?

Reprenons le paragraphe IX, 3, 1 de Quintilien :

*Prius fit isdem generibus quibus uitia : esset enim omne eiusmodi schema uitium si non peteretur sed accideret.* Le premier type de figures se trouve dans les mêmes formes que les fautes : en effet, toute figure de ce type serait une faute si elle n'était pas volontairement recherchée, si elle arrivait accidentellement.

C'est bien la volonté du locuteur ou de l'écrivain qui garantit que l'écart de la règle est une figure (un écart volontaire) et pas une faute. Ainsi, le processus intellectuel qu'est l'*inuentio* est, en lui-même, un garant de correction, et même, ici, d'ornement du discours. D'office donc, l'orateur ou le poète sont considérés comme sachant parler correctement, et s'opposent donc au *sermo* spontané du commun des mortels, puisque c'est bien cette recherche active et volontaire de la meilleure formulation possible qui protège de la faute. Quintilien ne le dit certes pas explicitement ici, mais nous pouvons renvoyer le lecteur au paragraphe I, 5, 52-53 :

*Schemata igitur nominabuntur, frequentiora quidem apud poetas, sed oratoribus quoque permissa. Verum schema fere habebit aliquam rationem, ut docebimus eo quem paulo ante promisimus loco, sed id quoque quod schema uocatur, si ab aliquo per imprudentiam factum erit, soloecisimi uitio non carebit.* Celles-ci sont donc nommées « figures », et sont très fréquentes chez les poètes, mais aussi permises aux orateurs. Pour sûr, une figure s'attachera à quelque règle, puisque nous étudierons ce dont nous avons parlé plus haut, mais si ce que nous appelons figure trouve son

origine dans quelque manœuvre involontaire, alors cela ne manquera pas de tomber dans la faute que constitue le solécisme.

C'est bien la seule volonté de l'auteur, qu'il soit poète ou orateur, qui permet de distinguer la figure de la faute, en ôtant à l'écart sa caractéristique de *vitium*. Mais comment prouver que telle ou telle formulation est volontaire ? Quintilien ne le dit pas ; mais il part plutôt du *principe* que, quand un orateur ou un poète écrit une formule qui se rapproche de la faute, alors c'est forcément volontaire, et donc nécessairement une figure. Il semble y avoir ici une forme de jugement *a priori* plutôt qu'un constat<sup>59</sup>. La preuve de la volonté de l'auteur, c'est l'auteur lui-même, et cela suffit à Quintilien. Le principe selon lequel les écarts, sont, chez les orateurs et chez les poètes, des figures, trouve son origine dans le constat empirique de la fréquence des figures dans ce type de productions (*frequentiora*). Pour le dire autrement, on suppose que les orateurs et les poètes utilisent des figures et ne font pas de fautes... parce qu'ils utilisent plus fréquemment des figures. Cet argument, qui peut paraître tautologique à première vue, témoigne en réalité de la construction de l'*auctoritas* comme garantie d'un discours correct. Et, de même, c'est bien l'*auctoritas*, la garantie que représente l'orateur ou le poète, qui permet de dire que l'écart répond à quelque règle, à quelque principe (*aliqua ratio*) : ce qui est marquant ici, c'est que Quintilien réutilise un lexique grammatical pour justifier l'écart et l'intégrer, par là-même, dans une norme doublement constituée : une norme grammaticale (du fait de la disparition du *vitium*) et une norme relative à l'ornementation (puisque les figures sont souhaitables dans l'*oratio* et la poésie). Ainsi, la relativité de l'idée même de norme apparaît très clairement et se dessine à la fois en parallèle de la norme grammaticale usuelle (en la prenant à contre-pied), et à la fois tout à fait en dehors d'elle, puisqu'elle répond à une *ratio* tout autre.

### 2.2.2.2 Figures et construction littéraire

De même que c'est la qualité littéraire ou le statut de discours, qui permet de dire que l'on a affaire à une figure, de même, c'est notamment la figure qui semble donner à un texte sa qualité littéraire. Ainsi, Quintilien met en avant la nécessité de la figure pour distinguer un discours construit ou une oeuvre littéraire du langage quotidien, comme on peut le voir en IX, 3, 3 :

*Una tamen in re maxime utilis, ut et cotidiani ac semper eodem modo formati sermonis fastidium leuet et nos a vulgari dicendi genere defendat.* Elle est cependant grandement utile dans la pratique du langage, pour nous éviter le dégoût d'une langue identique à celle du quotidien et d'un discours toujours conçu de la même

59. C'est l'exact inverse du raisonnement que Quintilien applique à l'analogie, dont il dit clairement, en *Inst.* I, 6, 16. Nous traitons de cette question en partie 1.1.4.2.

manière, et pour nous protéger d'un style commun.

Il nous semble ainsi que c'est une nouvelle norme qui apparaît : si la correction grammaticale est la moindre des choses, l'ornement fait partie des normes du latin des poètes ou de l'*oratio*. L'*ornatus* est donc inclus dans la correction, plus qu'il ne s'ajoute à la correction du langage. C'est précisément dans la distinction avec le langage quotidien qu'apparaissent la littérature ou l'*oratio*.

Nous avons vu à quel point la *consuetudo* joue un rôle important dans l'établissement d'un langage correct. Précisément, ici, c'est l'écart par rapport à l'usage qui est intéressant, et d'autant plus visible que tout le reste est conforme à l'usage. L'exigence qui apparaît est celle de la *uariatio*, et c'est à l'aune de cette exigence que la pertinence même des figures est évaluée en IX, 3, 4 : des figures trop fréquentes, *crebriores*, n'ont plus rien d'exotique pour une oreille qui y serait habituée. Le critère de *consuetudo*, est donc redessiné ici : il devient un repoussoir (alors qu'il était souhaitable pour établir un discours simplement correct), puisque l'ornement vient de la surprise et de la variété. Et, pour autant, la surprise ne doit pas être recherchée à tout prix : il faut que la situation la réclame (*cum res poscet*, IX, 3, 4), et la métaphore de l'assaisonnement montre bien la position de Quintilien, qui prône, encore une fois, la modération en toutes choses.

Si l'on souhaite résumer l'approche que fait Quintilien des figures, on parvient à ceci : elles sont nécessaires au poète ou à l'orateur. Mais elles doivent être surprenantes, variées, tout en n'ayant pas l'air recherchées du fin fond de la langue latine (*conquisitas et ex omnibus latebris extractas congestasque*, IX, 3, 5) au risque de mettre en danger l'*actio* et de donner à l'orateur un air peu naturel. Elles doivent être présentes, mais pas trop fréquentes, sous peine de ne plus être des figures, mais ce que nous appelons de nos jours des « expressions lexicalisées », passées dans le langage courant. Ce qui est fascinant ici, c'est que, pour juger de la correction d'un discours, ou pour juger de la pertinence d'un éloignement de la règle, c'est la rhétorique qui est mise en oeuvre : elle devient ainsi l'instrument qui redessine la grammaire, en modelant les principes grammaticaux à l'aide du concept rhétorique d'adaptation au public.

On constate ainsi qu'une circularité s'établit entre qualité littéraire ou rhétorique du texte et requalification de l'écart en figure : la lecture des Anciens permet, de fait, de voir d'un œil différent le principe même d'application de la norme : la création littéraire ou oratoire n'est pas celle qui produit un énoncé orné, entrant dans les règles de correction linguistique. Quintilien fait de la création littéraire ou oratoire ce qui définit ses propres règles de correction, et introduit une relativité extrêmement importante dans la notion même d'écart, qu'il s'agisse de *vitium* ou

de figure. Mais plus largement, elle fait de l'orateur ou de l'auteur le créateur d'une norme qui tend à dépasser le cadre de l'œuvre produite : c'est là que le principe cardinal d'*auctoritas* entre en jeu, qui permet de faire accepter cet usage, fût-il un écart par rapport au *sermo cotidianus*, comme *normal* par tout un chacun.

Par là même, alors que la réflexion de Varron posait les cadres dans lesquels penser la correction linguistique, celle de Quintilien normalise l'idée que la langue, naturellement variée, supporte des normes différentes. Au niveau théorique, une telle idée est cruciale : les concepts de correction et d'incorrection ne sont pas abstraits, ils n'ont d'existence que dans leur compréhension et/ou dans leur utilisation concrète par les locuteurs<sup>60</sup>. En théorisant l'influence des orateurs et des auteurs – pas seulement les poètes – sur l'utilisation de la langue, Quintilien développe et intensifie la « conscience linguistique » des Romains : l'*Institution oratoire*, de ce point de vue, loin de se limiter à un manuel de rhétorique, propose une lecture plus fine encore des mécanismes de la langue et rend sensible leur variété et leur relativité<sup>61</sup> : il est remarquable que Quintilien utilise les adverbess *poetice* et *oratorie* en *Inst.* IX, 1, 10 : il développe des termes relatifs à la pensée cicéronienne<sup>62</sup> du discours en explicitant à quel point le « lieu » qu'est le poème ou le discours, devient un mode d'expression à part entière.

Au centre de ces mécanismes établissant la norme, apparaît le principe d'*auctoritas*.

### 2.2.3 L'*auctoritas*, fondement d'une norme

Ainsi, au livre IX, Quintilien établit implicitement l'*auctoritas* comme un principe fondateur de l'idée même de correction, en liant le concept même de figure non pas à une réalité syntaxique ou lexicale, mais avant tout à la personne qui en est à l'origine. L'enjeu de l'*auctoritas* est double : garantir la correction et garantir l'utilisation de figures. Les deux enjeux sont évidemment liés, puisque la figure est ce que l'on pourrait appeler un « écart correct ».

#### 2.2.3.1 Un principe créateur de *Latinitas*

En renvoyant la distinction entre vertus et erreurs à une question de volonté de la part de l'auteur ou de l'orateur, Quintilien transfère l'appréciation du *vitium* sur un terrain subjectif : quand il n'y a aucun critère objectif pour distinguer un solécisme d'une figure, qu'il n'y a pas de *vitium* en soi, c'est ailleurs que dans l'énoncé qu'il faut chercher un mécanisme de distinction. C'est là qu'intervient l'*auctoritas*, qui devient un concept opérant permettant de rationaliser le

60. Cf. page 127 et suivantes.

61. Cf. notamment p. 147 de cette thèse.

62. On trouve notamment *poetice* en Cic., *Fin.* V, 9, et *oratorie* en *Or.* 227.

fait de considérer un écart comme une figure, et pas comme une faute : Quintilien établit « un certain principe », *aliqua ratio* pour expliquer *a priori* les torsions de la langue.

Ce fonctionnement est notamment tout à fait visible en *Inst.* I, 5, 34 :

*Sive amarae corticis seu medio cortice per genus facit soloecismum (quorum neutrum quidem reprehendo, cum sit utriusque Vergilius auctor : sed fingamus utrumlibet non recte dictum), mutatio uocis alterius, in qua uitium erat, rectam loquendi rationem sit redditura, ut amari corticis fiat uel media cortice. Quod manifestae calumniae est : neutrum enim uitiosum est separatum, sed compositione peccatur, quae iam sermonis est.* Si l'on dit *amarae corticis* ou *medio cortice*, l'on commet un solécisme en ne respectant pas le genre du nom (je ne blâme ni l'un ni l'autre, car Virgile est notre autorité pour les deux : mais faisons comme si l'un d'entre eux était faux) ; le changement d'une voyelle, là où se situait la faute, rendrait la phrase de nouveau conforme à la règle : on obtiendrait *amari corticis* ou *media cortice*. Cela est tout à fait trompeur : aucun des deux mots n'est fautif, pris isolément, mais ils le sont, pris ensemble, et cela relève de la construction du discours.

Même si ce paragraphe a le mérite d'explicitement ce que constitue concrètement le solécisme, c'est la mention de Virgile qui retient notre attention, et en particulier la remarque tout à fait incidente *quorum neutrum quidem reprehendo, cum sit utriusque Vergilius auctor : sed fingamus utrumlibet non recte dictum*. Alors même que le genre masculin du mot *cortex*, *icis* appellerait un adjectif au masculin. Revenons au genre du mot *cortex*, *corticis* : masculin. Les deux formules que suggère Quintilien sont celles qui seraient correctes, selon les règles de déclinaison. Or, il n'y a, pas de faute, pas d'erreur, pas de *uitium* dans les vers de Virgile, tout simplement parce que c'est Virgile qui les a écrits. Ce qui devrait donc être un solécisme n'en est pas un. D'ailleurs le terme *fingamus* montre bien que Quintilien travaille là sur une erreur qui, selon lui, est fictive. Virgile écrit l'épopée latine, miroir de l'épopée grecque, et, par analogie, récit de fondation du peuple romain. Imaginer qu'il puisse y avoir une faute dans son oeuvre est tout bonnement impossible : cela semble lié au prestige dont jouit Virgile, un prestige que M. Citroni estime tel qu'il en vient à détrôner les modèles poétiques défendus par Cicéron et Varron<sup>63</sup>. Ainsi, on peut aisément faire un lien entre le statut de modèle littéraire dont jouit Virgile, et la puissance normative que ce statut lui octroie : la réflexion d'ordre linguistique

63. cf. M. Citroni, « Quintilian and the Perception of the System of Poetic Genres in the Flavian Ages », in Ruud R. Nauta, Johannes J.L. Smolenaars, et Harm-Jan van Dam (éds.), *Flavian Poetry*, p. 1-19, et en particulier p. 15-16, pour une analyse du changement de canon poétique, de Varron et Cicéron à Quintilien. M. Citroni lie notamment le prestige des poètes augustéens (Virgile, Tibulle, Horace, Varius, Perse) à une disparition du complexe d'infériorité des Romains envers les Grecs, complexe présent à l'époque de Varron et Cicéron.

intègre de fait tout naturellement le prestige des poètes augustéens, notamment par le prisme de l'*auctoritas*, désormais incarnée dans un canon latin digne des Grecs<sup>64</sup>.

Le principe d'*auctoritas* n'est donc pas figé : la contribution de Quintilien dans le domaine illustre parfaitement le mouvement qu'elle suit, un mouvement de relative émancipation par rapport aux modèles grecs<sup>65</sup> dont, de fait, la langue latine et la réflexion sur ses normes témoignent nécessairement : loin de naître *ex nihilo*, la dimension normative des textes poétiques et la relativisation de l'idée même de *uitium* naissent de la figure même de l'*auctor* : ainsi, ce n'est pas parce que Virgile écrit bien qu'il jouit d'une *auctoritas*, mais l'inverse. La formule de Quintilien, *rectam loquendi rationem sit redditura*, semble indiquer que l'usage de Virgile n'est pas, dans l'absolu, *rectus*, mais qu'il obéit toutefois à une forme de *ratio* inhérente au statut même de l'œuvre. Le terme *ratio*, qui porte en lui l'idée de principe, tend à prouver que cette norme s'incarne au-delà de Virgile. L'*auctoritas*, avant même d'être garante de figures, et d'écart ornements, se trouve déjà au cœur d'une norme grammaticale à part entière.

Celle-ci, toutefois, ne va pas sans poser de problèmes : la norme acceptable chez Virgile n'est pas la même que celle que l'on accepterait chez un simple Romain. Sans prétendre donc généraliser les principes d'écriture de Virgile au *sermo cotidianus* ou même à l'*oratio*, l'*Institution oratoire* dessine bien une *Latinitas* kaléidoscopique, où le concept même de *uitium* se déplace. L'enrichissement de la doctrine est clair, depuis la *Rhét. Hér.* : la conscience d'une *Latinitas* non pas une, mais dont les applications concrètes peuvent changer, devient la norme intégrée par Quintilien.

Le fait que l'*auctoritas* précède la norme est une nouveauté dans la doctrine. Lorsque Varron attribue aux poètes le rôle d'accoutumer l'oreille des auditeurs à des formes inusitées (mais répondant au principe d'analogie), il n'évoque pas leur *auctoritas* explicitement mais justifie cette possibilité par le fait que la population tolère, de la part des poètes, des usages inhabituels. Même si Varron donne aux poètes un potentiel normatif, ils ne le tirent pas de leur propre *auctoritas*, mais d'une part de leur fidélité à l'analogie et d'autre part de l'adhésion qu'ils créent, chez les auditeurs et lecteurs, aux formes inusitées. En d'autres termes, Quintilien inscrit sa doctrine dans la suite logique de celle de Varron, mais en faisant cette fois de l'*auctoritas* le principe ferme sur lequel la norme peut se fonder : adhésion ou pas du public, la formule de Virgile est correcte, parce que c'est celle de Virgile : l'*auctoritas* supprime définitivement le principe d'analogie, en même temps que le canon latin s'émancipe du canon grec.

Comment expliquer cette différence ? Tout d'abord, c'est la nature même du *De lingua latina*

64. Art. cit., p. 17.

65. Dans le même article, p. 20, M. Citroni relativise cette émancipation en montrant qu'elle se limite au genre poétique : aucun modèle augustéen ne se fait jour pour ce qui concerne la comédie et la tragédie.

et de l'*Institution oratoire* qui nous renseigne : Varron établit des systèmes de classification de la langue latine, et les concepts permettant de la considérer comme un tout cohérent. La préoccupation de Quintilien, qui est celle de former le *uir bonus dicendi peritus*, lui permet en réalité de donner à l'*auctoritas* toute son épaisseur : il s'agit de justifier à la fois les contenus de l'enseignement délivré au futur orateur, et les pratiques linguistiques usuellement constatées. En outre, pour ce qui concerne la réflexion sur les normes, la temporalité est primordiale. L'avènement de la réflexion scientifique sur la langue, avec Varron, à une époque où les Romains commencent à peine faire ce que les Grecs ont déjà fait – c'est-à-dire établir les concepts et le vocabulaire pour concevoir leur propre langue –, a un enjeu fort : présenter la langue latine comme dotée d'une logique propre. Ce n'est que le début du mouvement d'émancipation de la réflexion linguistique. À l'époque de Quintilien, ce mouvement est achevé, et les canons de littérature latine sont en place : de fait, l'*auctoritas* peut désormais prendre une place ferme dans la réflexion, précisément parce qu'elle est l'apanage de modèles qui ne sont pas contestés et qui, en se détachant des Grecs (pour ce qui est de la poésie, susceptible de plus de *licentia*), deviennent les piliers de la norme linguistique et de l'absence de *uitium*. Il n'y a plus de danger, pour une langue dont les principes sont désormais établis, à la présenter dans sa diversité. La question de la norme, armée de l'instrument qu'est désormais l'*auctoritas*, peut désormais s'enrichir de manière inédite.

### 2.2.3.2 L'*auctoritas* : redéfinir la faute comme figure

Le corollaire d'une *auctoritas* fondatrice de correction linguistique est le fait que, puisqu'il y a tout de même un écart, c'est désormais un écart positif, en un mot, un ornement qui répond à une certaine logique, comme Quintilien l'écrit en *Inst.* IX, 3, 3 :

*Verum auctoritate uetustate consuetudine plerumque defenditur, saepe etiam ratione quadam. Ideoque, cum sit a simplici rectoque loquendi genere deflexa, uirtus est si habet probabile aliquid quod sequatur.* Cependant, généralement, une telle figure a pour elle l'autorité, l'ancienneté et l'usage, et même, dans une certaine mesure, la règle. Par conséquent, bien qu'elle s'écarte d'une façon de parler qui soit sans détour et conforme à la règle, elle est une qualité du discours, si elle suit un précédent recommandable<sup>66</sup>.

66. Voir aussi IX, 1, 3 : *Nam quo modo quaedam in his species plane distant, manente tamen generaliter illa societate, quod utraque res a directa et simplici ratione cum aliqua dicendi uirtute deflectitur.* De plus, cette attitude n'est pas sans rappeler Varron, cf. *Ling.* IX, 81, qui évoque Lucilius et sa phrase *Decusis sine decusibus est*. Varron s'emploie à expliquer la logique à laquelle cette formulation répond, en précisant que ce sont précisément ceux qui argumentent sur la correction de ce passage qui sont dans l'erreur. Alors certes il n'est pas question ici de figure, mais on retrouve la démarche que l'on remarque aussi chez Quintilien, et qui

Définie avant tout par le fait qu'elle s'écarte d'un usage ordinaire de la langue<sup>67</sup>, la figure se caractérise aussi par son efficacité et la manière dont elle est reçue : en *Inst.* IX, 1, 20, Quintilien ancre définitivement l'intérêt de la figure dans la réception :

*Plurimum tamen ad commendationem facit, siue in conciliandis agentis moribus siue ad promerendum actioni fauorem siue ad leuandum uarietate fastidium siue ad quaedam uel decentius indicanda uel tutius.* Les figures font beaucoup pour [permettre à l'orateur d'obtenir] l'appui de son auditoire, soit pour donner une bonne opinion des mœurs de l'orateur, soit pour gagner la faveur des juges, soit pour supprimer l'ennui grâce à leur variété, soit pour mentionner des faits de manière plus appropriée ou plus prudente.

Les substantifs *commendatio*, *fauor* et *fastidium*, de même que le verbe *conciliare* désignent de fait les réactions de l'auditoire – négatives ou positives – et l'action de l'orateur qui recherche des réactions positives. Ainsi, la figure apparaît comme un moyen privilégié de créer des réactions : au niveau épistémologique, la figure est traitée par Quintilien comme un instrument du lien entre l'orateur et son auditoire. On peut ainsi retracer le système dans lequel la figure s'inscrit : elle est produite par quelqu'un qui garantit une utilisation correcte de la langue<sup>68</sup>, mais comme elle relève d'un écart par rapport à la norme commune, elle a pour effet de retenir l'attention du public auquel elle s'adresse. Dans ce passage précis de l'*Inst.*, Quintilien, fait de la figure un élément central dans la doctrine : la figure est précisément théorisée comme élément central du lien avec le public, et, même si Quintilien reprend les mots de la *Rhet. Her.* – notamment la *uarietas* apportée par les figures et l'enrichissement du sens<sup>69</sup> –, la représentation de la figure comme maillon de la chaîne public–auditoire est inédite<sup>70</sup>. La figure entre dans la doctrine comme un élément décidément concret : un fait de langue, au cœur de l'adhésion potentielle du public, mais surtout, comme un fait de langue pensé en des termes relevant de l'*actio*. La figure n'est donc pas uniquement un élément linguistique et stylistique, elle est une véritable incarnation de la volonté de l'orateur.

---

visé à rationaliser ce qui peut apparaître à première vue comme une erreur.

67. E. Valette-Cagnac, « *Prisca uerba*, valeurs et usages de l'ancien dans les conceptions romaines du langage en acte », *Ktèma*, 31, 2006, p. 137-154 et en particulier p. 149, parle tout à fait opportunément d'éviter l'ennui en produisant « une rupture dans l'automatisme linguistique ». Même si E. Valette-Cagnac évoque l'usage maîtrisé d'archaïsmes, une telle expression peut s'appliquer à toutes les figures et à tous les écarts positifs que la rhétorique peut utiliser.

68. Cf. infra.

69. cf. *Rhet. Her.* IV, 18, et p.133 de cette thèse.

70. Les éléments de vocabulaire, comme la *conciliatio* ou la *commendatio* étaient déjà présents, dans la doctrine, mais plutôt pour évoquer les questions relatives à la voix de l'orateur ou à l'*actio*, cf. par exemple *Inst.* IX, 3, 154, mais aussi *Brut.* 277-278, où l'inadaptation du ton et de la voix de Calidius suscitent le soupçon de Cicéron quant à la véracité de son discours.

Concevoir la figure comme l'incarnation concrète du dessein de l'orateur, un dessein dirigé vers son public, permet à Quintilien de transférer le propos sur un plan plus général et d'évoquer les figures littéraires de la même manière, comme des émanations d'une volonté bien précise. C'est ainsi que l'on peut comprendre la liste des formulations citées au livre IX de l'*Inst.*

Référence chez Quintilien	Auteur	Référence dans l'œuvre	Citation
IX, 3, 6	Virgile	<i>Géorgiques</i> , 1, 183	<i>oculis capti talpae</i>
		<i>Eclogues</i> , 8, 28	<i>timidi dammae</i>
	Cicéron	<i>Pro Rabirio Postumo</i> , 7	<i>fabricatus est gladium</i>
		<i>Pro Milone</i> , 33	<i>inimicum poenitus es</i>
IX, 3, 8	Virgile	<i>Eclogues</i> , 4, 62-63	<i>gladio pugnacissima gens Romani, qui non risere parentes; nec deus hunc mensa dea nec dignata cubili est</i>
IX, 3, 9	Perse	<i>Satires</i> , I, 9-10	<i>et nostrum istud vivere triste aspexi</i>
	Virgile	<i>Énéide</i> , V, 248	<i>magnum dat ferre talentum</i>
IX, 3, 10	Horace	<i>Epistulae</i> , 1, 1, 41	<i>uirtus est uitium fugere</i>
		<i>Carmina</i> , 1, 15, 24-25	<i>Sthenelus sciens pugnae</i>
IX, 3, 11	Cicéron	<i>In Verrem</i> , 5, 116	<i>Timarchides negat esse ei periculum a securi</i>
	Virgile	<i>Énéide</i> , 2, 104	<i>hoc Ithacus uelit</i>
IX, 3, 12	Salluste	<i>Bellum Jugurthinum</i> , 10	<i>neque ea res falsum me habuit, duci probare</i>

Notons d'ores et déjà que ce ne sont pas les seuls auteurs mentionnés - simplement ceux qui concernent les figures désignées comme telles car reposant sur des autorités. Plus loin, concernant les figures dont la légitimité repose sur l'ancienneté, nous retrouverons Cicéron, Virgile, mais aussi Térence et Horace.

Quintilien dresse - mais seulement implicitement, et il est important de le souligner - une liste d'auteurs recommandables, une sorte de canon littéraire à travers des *exempla* de figures : si ce sont ces auteurs qui font autorité quand il s'agit de figures, alors ce sont ceux-là qu'il faut étudier. Remarquons les différents types de littérature qui sont proposés : Virgile, Horace, Perse et leurs vers (épiques ou pas), Cicéron et l'éloquence, Salluste et l'Histoire. Nous retrouvons les idées développées en I, 2-3, où Quintilien donnait deux objets à l'enseignement du *grammaticus* :

l'art de bien parler (*recte loquendi scientiam*), les bases de la grammaire donc, et l'interprétation des poètes (*poetarum enarratio*); puis les objets de l'enseignement du *rhetor* tels que décrits en II, 5, 1 à savoir l'histoire et la rhétorique :

*...non omittendum uidetur id quoque [...] quem ad modum a grammaticus exigitur poetarum enarratio, ita ipse quoque historiae atque etiam magis orationum lectione susceptos a se discipulos instruxerint.* Il me semble que je ne dois pas oublier de dire que, de la même manière que les *grammatici* doivent enseigner l'interprétation des poètes, de la même manière, c'est par la lecture de l'Histoire et même des discours que le rhéteur instruit les élèves qui lui sont confiés.)

Très étrangement, ce n'est pas quand il définit l'objet de l'enseignement du *grammaticus* et du *rhéteur* que Quintilien dresse le canon littéraire que nous avons relevé plus haut. Bien au contraire, le propos est très général à ce moment-là de l'exposé. Le canon ne se dévoile nettement que lorsqu'il est question de la correction et de l'incorrection du langage. Nous en déduisons que, lorsqu'il s'agit de former l'esprit, il n'y a pas de hiérarchie dans la lecture (à l'intérieur desdits grands genres, tout de même), mais que, lorsque cela concerne le latin correct, Quintilien ressent le besoin de rétrécir le champ. Cela peut se comprendre si l'on revient à la fonction sociale du langage : il s'agit de s'assurer que, par une langue aux bases communes, tous puissent se comprendre aisément et avoir en tête les mêmes normes - cette idée n'aurait pas eu forcément énormément de sens à l'époque de Cicéron. Mais quand, à l'époque de Quintilien, l'enseignement se généralise, le besoin d'un langage commun policé est encore plus crucial, car il ne va plus de soi, précisément.

Ce qui vient avec l'*auctoritas*, comme l'indique l'étymologie du mot latin c'est une garantie : la garantie d'une maîtrise de la langue, qui, elle-même, permet de comprendre l'écart comme une figure et non comme une faute de grammaire. Ainsi, au sujet de l'usage de termes archaïques, E. Valette-Cagnac écrit ceci :

« [...] Dès l'enfance, le futur orateur doit lire les Anciens pour acquérir l'art de parler latin [...]. Mais [...] il n'est de pire défaut selon Cicéron que d'emprunter seulement le lexique des anciens. Pour Cicéron, l'archaïsant est celui qui utilise directement ses lectures en allant plaider sur le forum, sans se préoccuper du contexte ni des auditeurs. »

E. Valette-Cagnac, qui fonde cette remarque sur *De orat.* III, 39, renvoie aussi à *Inst.* X, 2, 17, où Quintilien reproche à ceux qui ont utilisé « un style hérissé et désordonné », de se poser comme égaux aux Anciens. Quel est donc le point commun entre ces reproches ? Ne serait-ce

pas l'absence de maîtrise, justement <sup>71</sup> ? L'utilisation irraisonnée, irrationnelle, aveugle, de ces façons de parler, de ces tours de phrase même ? C'est du moins une hypothèse corroborée par M. Citroni, qui présente une réflexion sur l'excès d'ornement (évoqué en *Inst.* VIII, 2, 12-24), et sur les raisons pour lesquelles Quintilien le déplore :

« In the course of book VIII he emphasizes the idea that eloquence is corrupted by an excessive use of ornatus and tropes, often for their own sake, which leads to a loss of contact with its content, diminishes the credibility of the speech and thus becomes counterproductive for trial purposes <sup>72</sup> ».

Il n'est pas question d'*auctoritas* ici, mais ces éléments permettent de faire le lien entre celle-ci et entre la considération apportée aux écarts venant des auteurs en question : ces écarts entrent dans le Panthéon des *virtutes* grâce à l'*auctoritas* des auteurs qui les pratiquent, mais par le biais de ce dont ils sont les garants : la maîtrise de leur art, et la capacité à en utiliser les ressorts avec discernement. Ainsi, dans le tableau ci-dessus, tiré du livre IX de l'*Inst.*, Quintilien dresse une liste non exhaustive d'auteurs fiables, ayant fait la preuve de leur maîtrise, dont on peut supposer sans la moindre hésitation que leurs écarts sont des figures, parce qu'ils sont justifiés à double titre : ils relèvent « d'une certaine logique », *quadam ratione*, et ils sont produits par des auteurs qui sont maîtres de leurs mots, écrits ou prononcés. La maîtrise de soi, et donc des mots utilisés, acquiert ainsi un statut double : à la fois élément clé du bon orateur dans une approche rhétorique <sup>73</sup>, elle apparaît désormais comme un point névralgique de la théorie linguistique de Quintilien.

Au détour des réflexions sur l'utilisation raisonnée et maîtrisée de la langue latine, on constate aussi que c'est bien la nature même de la langue, de ses normes et des écarts, qui sont en question dans les travaux de Quintilien.

---

71. L'absence de maîtrise, incarnée notamment dans l'excès de soin apporté au style, revient aussi dans les réflexions de Sénèque le Rhéteur, cf. Ch. Guérin, « La persona oratoire entre rhétorique, biographie et histoire », *Interférences* [en ligne], 5, 2013, p. 19 en particulier : « Sénèque le Rhéteur exploite une opposition entre retenue et excès stylistique. En référence aux vertus de l'*ornate dicere* et de l'*apte congruenterque dicere*, la question de la retenue stylistique fait intervenir à la fois le rapport entre niveau stylistique et sujet [...] et la maîtrise des outils stylistiques permettant d'embellir le discours [...]. Ainsi, Arellius Fuscus soigne trop son style et laisse transparaître les efforts que lui a coûtés la composition dans le résultat final qu'il livre à ses auditeurs. »

72. M. Citroni, « *Antiqui, ueteres, noui* », dans F. Bessone et M. Fucecchi (dirs.), *The Literary Genres in the Flavian Age*, p.19-46, en particulier p. 40.

73. Cf. notamment la *moderatio* prônée par Cicéron en *De orat.* III, 40, à savoir l'usage maîtrisé de la voix, du souffle, et de tout ce qui relève de l'*actio*.

## 2.3 Une réflexion linguistique modifiée en profondeur

De fait, loin de ne réfléchir qu'aux usages du langage, Quintilien ponctue son traité de remarques qui permettent d'éclairer sa vision de la langue, du tout qu'elle forme, et de ses mécanismes.

### 2.3.1 Le latin : une langue plastique

On peut constater que la notion d'écart est fortement modulée par Quintilien : quand il justifie le changement de genre de certains noms par Virgile, en *Inst.* IX, 3, 6, il utilise le terme *ratio* pour mettre en relief la logique à laquelle ces utilisations, apparemment fautives, répondent.

Plus qu'une forme de permissivité envers les auteurs canoniques, et plus encore que la (réelle) soumission à l'*auctoritas*, on décèle chez Quintilien une réelle conviction : la langue latine est plastique, malléable, et non rigide et immobile. C'est une idée que l'on trouvait déjà chez Varron, qui évoquait le *motus consuetudinis* ; mais Quintilien va encore plus loin en évoquant le mouvement non pas de l'usage mais de la forme même des mots : les modifications sont tout à fait intégrées dans la *ratio* car elles relèvent de la nature des mots, ainsi en *Inst.* IX, 3, 7 :

*Quod minus mirum est quia in natura uerborum est et quae facimus patiendi modo saepe dicere, ut arbitror, suspicor et contra faciendi quae patimur, ut uapulo : ideoque frequens permutatio est et pleraque utroque modo efferuntur : luxuriatur luxuriat, fluctuatur fluctuat, adsentior adsentio. Et ceci est moins étonnant, car il est dans la nature des verbes que d'exprimer souvent ce que dont nous sommes acteurs à la voix passive, comme *arbitror* (je pense), *suspicor* (je soupçonne), et inversement par la voix active, ce que nous subissons, comme *uapulo* (je suis battu) : par conséquent, l'inversion est fréquente et de nombreux verbes sont utilisés aux deux voix : *luxuriatur luxuriat, fluctuatur fluctuat, adsentior adsentio.**

Quintilien fonde les changements de *ratio* sur la *natura* des mots – le terme n'est pas sans rappeler le concept de Varron. La doctrine de Quintilien ajoute des nuances à celle de Varron : en effet, ce dernier évoquait la *natura* comme l'origine du phénomène de *declinatio uoluntaris* : alors que la *natura* permettait à Varron de déterminer les formes correctes<sup>74</sup>, Quintilien réutilise le concept de *natura* pour montrer que la langue permet des variations – ce que fera aussi Sextus Empiricus, à propos de la déclinaison des noms<sup>75</sup>. Quintilien, lui, explique par le concept de

74. cf. *Ling.* IX, 112, avec le débat sur *monte, monti, fonte, fonti*.

75. Cf. Sextus Empiricus, *Adv. Math.* I, 225 sq., qui utilise l'argument de la *natura*, avec une métaphore

nature les utilisations différentes d'un même verbe, et notamment la fine distinction entre voix passive et voix active. Il y aurait donc, selon lui, au fondement même de la langue latine, une forme de règle changeante, une logique mouvante, une multitude de possibilités. La pratique du discours et de la littérature est donc à considérer, dans un tel cadre, non pas comme ce qui déroge à la règle, mais comme ce qui exploite au maximum les possibilités d'une *ratio* floue, comme si le poète et l'orateur mettaient en oeuvre, chacun à des degrés différents, une fantaisie latente dans la langue latine. Fantaisie, car Quintilien n'essaie pas de prétendre que tout cela est logique : il montre bien, au contraire, le paradoxe qui peut résider dans le choix de la voix du verbe. Il ne fait que dresser un état des lieux. Précisément, l'orateur et le poète, cités en exemple juste avant ce paragraphe, modèlent à leur guise une langue qui ne semblait demander que cela, une langue destinée à cela. De fait par cette capacité à modeler au maximum la langue et à en repousser les limites, les auteurs deviennent des autorités, des modèles à suivre<sup>76</sup>.

Varron trouve ainsi une réponse à sa phrase, *Consuetudo loquendi est in motu* : c'est celle de Quintilien, qui postule que la *ratio loquendi est in motu*. La position de Quintilien est intéressante : nous avons déjà eu l'occasion de dire que la *consuetudo*, dans sa doctrine, fonde la norme. Ainsi, cela permet de comprendre comment sa position sur la question du changement des *vitia* peut s'accorder avec celle de Varron. Mais il y a plus que cela : Quintilien, déjà dans ce type de propos, n'envisage pas le langage que dans son usage (que ce soit au quotidien, dans l'*oratio* ou en littérature), mais nous offre aussi une théorie sur la langue elle-même. En cela, on voit déjà que son propos est à mi-chemin entre celui de Cicéron, tout entier dirigé vers l'utilisation effective de la langue, et celui de Varron, préoccupé par les mécanismes de la langue *per se*.

On peut déceler que, plus on avance dans le temps, plus la langue latine est considérée dans la plasticité qu'elle offre<sup>77</sup>.

---

biologique, pour s'opposer à Varron sur cette question : ἀλλ' ὃν τρόπον ἐν πολλοῖς καὶ ἄλλοις φέρει τινὰ κατὰ μονοείδειαν ἢ φύσιν, οἷον ἐν ὄρεσι μὲν ἀπείροις οὔσι τὸν κεράστην κερασφόρον, ἐν τετράποσι δὲ τὸν ἐλέφαντα προβοσκίδι κεχρημένον, ἐν ἰχθύσι δὲ τὸν γαλεὸν ζωοτόκον, ἐν λίθοις δὲ τὸν μάγνητα σιδηραγωγόν, οὕτως ἔλογόν ἐστι καὶ ἐν πολλοῖς ὁμοιοπτώσις ὀνόμασιν εἶναί τι ὄνομα ὃ μὴ ὁμοίως τοῖς πολλοῖς ὀνόμασι κλίνεται. La métaphore sur le règne animal tend à présenter la diversité de la langue comme un élément naturel, correspondant à la diversité du monde. Et les relations que Varron choisissait d'étudier pour indiquer le principe analogique, Sextus Empiricus les réutilise pour montrer la diversité naturelle de la langue.

76. Cf partie 1.4.2.1. de cette thèse, où nous analysons *De orat.* III, 29-30.

77. Cela va notamment de pair avec la perte d'importance de la *ratio* au profit de la *consuetudo* chez Quintilien voire de l'*auctoritas* chez Augustin. Sur ce point, voir V. Law, qui explique de manière très éclairante comment l'*auctoritas* et la *consuetudo* supplantent la *ratio* en tant que fondement de la norme linguistique, cf. « *Auctoritas, consuetudo and ratio in St. Augustine's Ars grammatica* », in G. L. Bursill-Hall et al. (éds.), *De Ortu Grammaticae : Studies in Medieval Grammar and Linguistic Theory in Memory of Jan Pinborg*, 1990, p. 191-202, et en particulier en conclusion p. 202 : « Augustine's belief in the arbitrariness of language from its origin θέσει, by convention, leads to the realisation that words, and language itself, derive their validity not from *ratio* but from *consuetudo* and *auctoritas*. Hence, *ratio* is easily overruled by *auctoritas* ; but, more surprisingly, *auctoritas* (only the *consuetudo auctorum*, after all), has to give way in turn to *consuetudo*. »

L'attitude de Quintilien est donc tout à fait étonnante : il reprend les termes permettant de concevoir le système de la langue, non seulement pour justifier ce qui peut apparaître comme des écarts, mais même pour réévaluer ces écarts en tournures tout à fait correctes qui se justifient par la capacité naturelle de la langue à changer ou à suivre des paradigmes – *rationes* – différents. Quintilien ne se contente pas de proposer une théorie de l'écart acceptable, il propose au contraire une vision renouvelée du système de la langue dans laquelle les variations – qui ne sont plus forcément des écarts – trouvent une place toute naturelle.

De même, on lit chez Augustin, *De doct. chr.* 2, 13, 19-20 que le langage correct est entièrement soumis au principe de *consuetudo* : le barbarisme et le solécisme sont précisément définis comme des entorses à l'usage des temps antérieurs : *Nam soloecismum qui dicitur, nihil est aliud quam cum uerba non ea lege sibi coaptantur qua coaptauerunt qui priores nobis non sine auctoritate aliqua locuti sunt. Item barbarismus quid aliud est nisi uerbum non eis litteris uel sono enuntiatum, quo ab eis qui ante nos latine locuti sunt enuntiarum solet ?*

### 2.3.2 Le statut épistémologique de l'écart

Quintilien, dans l'*Inst.*, en même temps qu'il affirme le repoussoir qu'est le *uitium*, lui donne tout son intérêt pédagogique, notamment en *Inst.* II, 5, 10, où, après avoir affirmé l'importance d'étudier des discours corrects et bien construits, il donne à l'*oratio uitiosa* le statut d'instrument pédagogique de premier plan :

*Ne quidem inutile, etiam corruptas aliquando et uitiosas orationes, quas tamen plerique iudiciorum prauitate mirentur, legi palam, ostendique in his quam multa impropria obscura tumida humilia sordida lasciuia effeminata sint.* Et il n'est certes pas inutile de lire aussi à haute voix des discours dégradés et pleins de défauts, que pourtant la plupart des gens admire de leur jugement douteux, et de montrer dans ces discours les nombreux éléments qui ne conviennent pas, ne sont pas clairs, relèvent d'un style boursoufflé, bas, trivial, badin, efféminé.

L'*oratio corrupta et uitiosa* est désignée par Quintilien en des termes qui ne relèvent pas exclusivement de la stylistique : tout au long de l'énumération des défauts à éviter, l'ambiguïté est entretenue – peut-être pas volontairement – sur la réalité concrète de ces termes : l'adjectif *obscura* renvoie au défaut de clarté (une vertu fondamentale du discours), alors que déjà l'adjectif *impropria* est plus ambigu : s'agit-il de mots mal employés, donc d'un défaut linguistique, ou d'expressions qui ne conviennent pas à la situation, un défaut d'ordre rhétorique ? C'est probablement les deux, puisque la suite de l'énumération emmène la réflexion sur le terrain de

la stylistique : les termes *tumida*, *humilia*, *sordida*, *lasciua*, *effeminata* peuvent ainsi évoquer à la fois le ton de l'orateur (un défaut relatif à l'*elocutio*) et le fond de son propos (un problème d'*inuentio*). De fait, l'écart identifié clairement comme un *vitium*, qu'il soit d'ordre linguistique ou stylistique, acquiert nettement dans la doctrine de Quintilien un statut à part : il intègre pleinement la formation de l'esprit de l'élève notamment par le biais de la *praelectio*. L'écart, à ce stade de l'*Inst.*, n'est pas lié aux figures ou aux tropes, mais il est lié à une capacité globale à appréhender un discours. Ainsi, ce que Quintilien veut éviter, c'est l'admiration, qu'il constate chez le public non formé, pour les discours qui présentent tous ces défauts. Il ne s'agit pas tant de déterminer la norme que de former le *iudicium*<sup>78</sup>.

L'*auctoritas* est le critère qui arrive en premier, quand il s'agit de déterminer si une formulation est une figure ou pas, Quintilien s'emploie particulièrement au livre IX de l'*Inst.* à définir la logique à laquelle répondent les figures, une logique certes différente de la *simplex ratio* qu'il mentionne en *Inst.* IX, 1, 3 : la figure se définit donc comme relevant d'un paradigme différent, une *ratio* qui n'est plus *simplex* : parce qu'elle relève tout de même d'une certaine *ratio*, la figure est bien digne d'être expliquée, d'être scientifiquement approfondie. C'est aussi ce statut de *ratio* « parallèle » qui donne son ambiguïté à la figure : parce qu'elle ne relève pas de la *ratio simplex*, elle n'est pas aussi généralisable que celle-ci, et son champ d'utilisation peut donc s'arrêter à l'auteur qui l'utilise (Virgile, Cicéron, Salluste, Perse, Horace) : elle acquiert toutefois un statut d'instrument d'apprentissage. Ainsi, par le biais de l'*auctoritas*, Quintilien rend le concept de *ratio* plus complexe, et en nuance la définition : il y aurait donc un système fondamental au cœur d'une norme linguistique reproductible par tous, de l'usage ordinaire de la langue (la *ratio simplex*), et, en parallèle, pour l'orateur, la nécessité d'appréhender le système bis, qui relève d'une autre *ratio* n'ayant pas vocation à être généralisée ni dans le temps ni dans toutes les occasions. Le fait d'indiquer tout de même que ces faits de langue, les figures, répondent à « une certaine forme de *ratio* », est tout de même la preuve de la volonté de Quintilien de leur donner une épaisseur épistémologique, d'en faire des objets de connaissance et d'étude.

Quand il s'agit d'évoquer les ornements du discours, Cicéron sépare les tropes des figures (en grec, *τρόπους* et *σχήματα*). En *Brutus*, 69, il définit les premiers comme *uerborum immutationes*, "des changements dans les mots", et les secondes sont désignées par la périphrase *sententiarum orationisque formis*, un travail sur "la forme des phrases et du discours entier".

Nous pensons que la classification de Quintilien, bien qu'il désigne les deux types d'ornement sous le nom de *schemata* (latinisant au passage le terme grec), reprend cette bipartition, comme

---

78. Cf. p.244 et suivantes.

on peut le voir en IX, 3, 2 :

*Verum schemata lexeos duorum sunt generum, alterum loquendi rationem nouat, alterum maxime conlocatione exquisitum est. Quorum tametsi utrumque conuenit orationi, tamen possis illud grammaticum, hoc rhetoricum magis dicere.* Cependant, les figures du discours sont de deux types, les unes apportent de la nouveauté dans les règles grammaticales, et les autres, principalement, sont recherchées dans l'arrangement des mots. De ces deux types, même s'ils conviennent tous les deux à l'orateur, on peut dire que le premier type est grammatical et le second rhétorique.

Expliquons notre traduction de *ratio loquendi* : nous avons choisi l'expression "règles grammaticales" dans la mesure où cette périphrase est utilisée par Quintilien, notamment au livre I, dans l'exposé qui concerne les normes grammaticales et lexicales du langage. En tous les cas, Quintilien semble regrouper sous le même nom ce que Cicéron distinguait. Le lexique qu'il emploie est fortement mélioratif : le verbe *nouare*, complété par *rationem loquendi*, suggère non pas un écart de la règle, mais une innovation quant à celle-ci - la figure n'est donc pas en opposition avec la règle, mais un jeu avec celle-ci. De même, le participe passé *exquisitum* évoque une recherche approfondie, une virtuosité dans l'usage de la langue, et, par là-même, un éloignement – positif – par rapport à la langue commune. De fait, les figures sont explicitement désignées par Quintilien non pas comme des écarts mais comme des innovations ou approfondissement des possibilités offertes par la langue, faisant le lien avec sa conception d'une langue naturellement plastique, portée au changement. Cela fait notamment écho à une remarque fondamentale que fait P. Chiron au sujet des rhéteurs grecs, et qui tend à penser la figure comme faisant partie de la norme, et pas comme un élément d'écart par rapport à la norme :

« [...] L'âme est le réceptacle d'empreintes de la réalité qui la mettent en mouvement et le langage l'écho direct de ces mouvements, à savoir une série de positions ou de postures [...]. On voit par là que la figure ornementale n'a aucun droit à subsumer toutes les conceptions anciennes de la figure. C'est ainsi que les rhéteurs grecs ont su dépasser la traditionnelle définition de la figure comme écart par rapport à l'usage [...]. On vient de constater [...] que certains rhéteurs considéraient toute énonciation comme figurée<sup>79</sup>. »

---

79. P. Chiron, « Les doctrines antiques de figures : quelques idées reçues », *Pratiques*, 165-166, 2005, p.7. Dans cet article, P. Chiron explicite son propos en faisant notamment référence à Tibérios, qui, répertoriant les figures de Démosthène, les classe selon qu'elles apportent simplicité, grandeur, séduction, etc. P. Chiron résume l'impact de la figure avec une formule très éclairante et qui semble particulièrement pertinente dans la doctrine de Quintilien aussi : « On voit bien que la norme n'est pas l'usage insaisissable mais la coïncidence entre un mode d'énoncé et une relation à l'auditeur du discours. »

La persévérance de Quintilien à exploiter la figure comme l’approfondissement de la norme, ancré dans une langue naturellement plastique, ne fait certes pas de lui un Stoïcien, mais fait tout de même écho à ce type de réflexion sur le langage : les propos de Quintilien traitent en effet la norme non pas comme « ce qui est fixé traditionnellement dans la technique du discours, qu’il soit fonctionnel ou non », pour reprendre une expression de M. Rodriguez<sup>80</sup>, mais uniquement comme ce qui est fonctionnel : ainsi, la dimension concrète de la norme finit par intégrer totalement la figure et par lui enlever, de fait, ce statut d’écart.

### 2.3.3 Reconsidérer les fautes

L’exposé de Quintilien qui concerne les figures est très structuré. En effet, nous l’avons dit, la figure est un manquement ou une torsion de la règle, et c’est de là que part le besoin de structurer, de catégoriser les figures. Pierre Chiron reprend une formule de Roland Barthes et parle de « rage taxinomique<sup>81</sup> ».

Bien sûr, on peut comprendre chez Quintilien l’impérieuse nécessité de structurer ainsi les figures : après tout, il s’agit de les enseigner, et cela ne peut se faire sans un effort de définition et de clarté. Pourtant, nous pensons qu’il ne s’agit pas que de cela. De même, Varron, avec son approche des figures, nous conduit à réévaluer le lien qu’elles entretiennent avec la *ratio*.

En I, 5, 38-39, Quintilien reprend la classification nommée *quadripertita ratio*, qui concerne les types de solécismes possibles :

*Per quot autem et quas accidit species, non satis conuenit. Qui plenissime, quadripertitam uolunt esse rationem nec aliam quam barbarismi, ut fiat adiectione nam enim, de susum, in Alexandriam, detractioe ambulo uiam, Aegypto uenio, ne hoc fecit, transmutatione, qua ordo turbatur, quoque ego, enim hoc uoluit, autem non habuit : ex quo genere an sit igitur initio sermonis positum dubitari potest, quia maximos auctores in diuersa fuisse opinione uideo, cum apud alios sit etiam frequens, apud alios numquam reperiatur.* Combien y a-t-il d’espèces de solécismes, et quelles sont-elles ? C’est un point sur lequel on n’est guère plus d’accord. Ceux dont la division me paraît la plus complète en reconnaissent de quatre sortes, avec la même distinction que pour les barbarismes : le solécisme qui se fait par addition, comme *ueni, de Susis in Alexandriam* ; celui qui a lieu par soustraction, *ambulo uiam, Aegypto uenio, ne hoc fecit* ; celui qui résulte d’une inversion, qui détruit

80. M. Rodriguez, « La notion de lacunes lexicales en latin », *Revue de linguistique latine du centre Alfred Ernout*, 6, 2011, p. 6.

81. Pierre Chiron, « Les doctrines antiques des figures : quelques idées reçues », *Pratiques* [En ligne], 165-166 | 2015 [En ligne].

l'ordre, *quoque ego, enim hoc uoluit, autem non habuit*. Quant à *igitur* placé au commencement d'une phrase, on peut douter si c'est un solécisme de ce dernier genre ; car je vois que les plus grands auteurs ont été partagés sur ce point, puisque les uns l'ont souvent placé ainsi, et que chez les autres on n'en trouve aucun exemple.

Ce qui est frappant ici, c'est que la classification même des types de solécisme provoque des désaccords – Quintilien le dit. Cette *quadripertita ratio*, héritée notamment des Stoïciens<sup>82</sup>, est ainsi décrite par Pierre Chiron :

« En clair, il s'agissait pour eux de décrire de façon systématique la façon dont s'était défait, au fil du temps, l'accord entre les mots et les choses, puisque, on le sait, cette école philosophique était restée fidèle à ce que l'on appelle cratylisme, c'est-à-dire à l'idée d'un lien direct, naturel, entre les mots et les objets qu'ils désignent<sup>83</sup>. »

Quintilien met à l'épreuve ce classement, en éprouve et en examine la validité ; les trois premières erreurs, à savoir l'addition, la soustraction et la mutation font l'objet d'un relatif consensus : elles donnent bien lieu à des solécismes. Mais ce n'est pas le cas de la quatrième, la permutation, qui se distingue comme un écart acceptable, ayant pour elle l'usage de certains *auctores*

Varron et Quintilien seraient-ils fidèles à une doctrine cratylque ? Cela pourrait-il expliquer la « rage taxinomique » dont ils font preuve ? Ou bien faut-il se satisfaire d'une explication de l'attitude de Varron et de Quintilien par le projet encyclopédique et pédagogique de ces derniers ?

Varron, dans sa tentative d'établir des classifications, des outils pour décrire le système de la langue ; mais il faut bien comprendre qu'il n'envisage la langue que comme un des aspects de la nature, et en cela, elle doit respecter les préceptes de la nature. Ainsi, en *Ling.* VIII, 22-34, les remarques de Varron sur l'harmonie de la nature non seulement servent son propos sur la prégnance de l'analogie, mais en plus postulent que la nature et le langage répondent aux mêmes lois physiques<sup>84</sup>. La « rage taxinomique » de Quintilien ne peut pas avec certitude

82. Mais pas forcément seulement d'eux, cf. F. Desbordes, « Le schéma "addition, soustraction, mutation, métathèse" dans les textes anciens », in : F. Desbordes, *Idées grecques et romaines sur le langage*, textes réunis par G. Clerico, B. Colombat & J. Soubiran, Lyon, p. 55-63, en particulier p.60 : F. Desbordes souligne que cette *quadripertita ratio* « reprend les catégories de la physique d'Aristote [...] : le mouvement et le changement se produisent selon trois catégories : la quantité (augmentation / diminution), la qualité (l'altération), le lieu (la translation) ». P. Chiron souligne la pertinence de cette remarque, et sans prétendre ici sceller un débat dont F. Desbordes résume bien la difficulté en évoquant le manque de sources, il paraît logique que les catégories permettant d'expliquer la constitution de la nature soient reprises pour le langage, puisque l'analyse de la langue, aurait tout intérêt à utiliser les concepts déjà existants, et parce que la langue est une composante du monde, un « objet matériel », pour reprendre l'expression de F. Desbordes (*op.cit.*, p. 61).

83. Pierre Chiron, « Les doctrines antiques des figures : quelques idées reçues », *Pratiques* [En ligne], 165-166, 2015.

84. Voir aussi *Ling.* VIII, 26 : *Quare qui negant esse rationem analogiae non uident naturam non solum*

être attribuée à son adhésion à la même doctrine. Mais ce qui est frappant, c'est que, tout en produisant un exposé très nuancé sur les figures qui peuvent

## 2.4 Une norme propre à l'art oratoire

### 2.4.1 *Oratorie dicere*, le paroxysme du *Latine dicere* ?

Mais revenons à Cicéron. En *Orator*, 68, le champ lexical de l'éclat est utilisé, avec des termes comme *lumen* ou *inlustrat*.

*Nihil enim est aliud, Brute [...] pulchre et oratorie dicere nisi optimis sententiis uerbisque lectissimis dicere. Et nec sententia ulla est quae fructum oratori ferat, nisi apte eita atque absolute, nec uerborum lumen apparet nisi diligenter conlocatorum, et horum utrumque numerus inlustrat.* En effet, parler bien et comme le discours le requiert, Brutus, ce n'est rien d'autre que de parler en formant des phrases parfaitement et en utilisant des mots très bien choisis. Et il n'y a aucune phrase qui puisse être de quelque bénéfice pour l'orateur, si elle n'est adaptée et parfaite, et le lustre du mot n'apparaîtra pas si les mots ne sont pas consciencieusement agencés, et c'est leur nombre qui leur apporte de l'éclat.

Ce qui est particulièrement intéressant ici, c'est que cet adverbe *oratorie*, associé à *pulchre*, annonce une nouvelle norme, propre à l'art oratoire : ainsi, l'objet - le discours - devient le facteur qui crée la norme au lieu d'être le seul lieu d'application d'une norme préexistante. L'idée de correction se redessine donc ici, et les ornements y ont toute leur place. Il ne s'agit donc plus de déroger à la règle, mais de créer une nouvelle règle. Par ailleurs c'est une conception des mots eux-mêmes qui se dévoile ici : le champ lexical de l'éclat, appliqué aux mots, semble suggérer que les mots en eux-mêmes en sont dotés, et que l'art oratoire est le lieu où on la fait apparaître. Ainsi, non seulement l'art oratoire réinvente ses propres normes, mais, plus encore, Cicéron semble l'élever au rang d'une technique qui serait à même de dévoiler tout le potentiel que les mots garderaient en eux.

Et, puisque le but de l'art oratoire est désormais de faire ressortir l'éclat naturel des mots, bien parler sera la somme de tous les procédés nécessaires pour atteindre ce but. Ainsi donc, l'ornement, à savoir ce qui apparaissait comme un stade supplémentaire ajouté à la correction grammaticale, devient, dans la perspective cicéronienne, l'instrument fondamental et nécessaire de la perfection, comme en témoignent les superlatifs *optimis* et *lectissimis*. Il faut en

---

*orationis sed etiam mundi.*

effet comprendre que si "bien parler", c'est faire ressortir le lustre des mots, la seule correction grammaticale ne saurait être suffisante (c'est une idée qui revient d'ailleurs souvent chez Cicéron) : c'est la logique des vertus du style qui est ici à l'œuvre : elles doivent toutes avoir lieu en même temps. Ainsi donc, la rhétorique tend à confondre faute (grammaticale) et défaut (défaut de clarté, de convenance).

Cela nous engage aussi à relire l'œuvre cicéronienne sous un angle différent : nous convenons absolument que l'idée de correction est uniquement abordée du point de vue rhétorique, avec, en ligne de mire, l'efficacité du discours, la capacité à persuader. Or, ce passage, dans lequel l'idée-même de public ou d'auditoire est totalement absente, nous conduit à penser que Cicéron s'intéresse aussi, malgré tout, à la langue latine en elle-même. Les discours tels qu'il les évoque, semblent en effet être le lieu d'expression de cette langue, dans toute sa splendeur (même si ce n'est pas la mission qu'il assigne aux orateurs).

### 2.4.2 *Ineptum* : porte d'entrée vers une norme proprement latine ?

Nous venons de voir que les normes qui concernent l'éloquence reviennent à porter à leur apogée les qualités du *sermo*, avec, en ligne de mire, une nécessité absolue : la clarté du propos. Or, il est évident que parler latin, pour un orateur, c'est aussi faire face à des nécessités externes au langage, et en particulier la prise en compte de la situation et des auditeurs ; c'est par rapport à ces nécessités que l'idée de « parler conformément à ce que requiert un discours », *oratorie dicere*, dessine une nouvelle idée de la correction.

Ainsi, la définition de la norme oratoire est sensible aux circonstances, aux particularités du peuple romain, et la question se pose donc de la place que prend l'héritage grec. Ou, précisément, ce n'est pas la place de l'héritage grec qui mérite ici notre attention, mais plutôt comment Cicéron tente de remplir les blancs laissés par les Grecs. C'est le concept d'*aptum* qui nous intéresse ici. Le fait qu'un discours ne soit pas *aptus* apparaît comme un défaut, et le fait qu'il le soit est, dans la hiérarchie opérée par Crassus, le critère suprême, comme nous pouvons le lire en *De oratore*, I, 144 :

*...in quo praecipitur primum ut pure et latine loquamur, deinde, ut plane et dilucide ; tum, ut ornate ; post ad rerum dignitatem apte et quasi decore. L'on recommande d'abord de parler un latin pur, puis de parler clairement et de façon transparente, ensuite d'ornez le discours, et enfin, de manière adaptée et qui convienne à l'importance de l'affaire.*

Cette hiérarchie est reprise en III, 37<sup>85</sup>.

Pourquoi nous arrêtons-nous sur ce critère d'*aptum*, le convenable ? La définition du convenable se fait selon plusieurs plans : stylistique bien sûr (Crassus prend comme exemple celui qui parle trop, *qui aut plura loquitur*), mais aussi éthique (le manque d'égard pour les gens est un exemple, *qui aut se ostentat aut eorum quibuscum est uel dignitatis uel commodi rationem non habet*, et enfin sur un plan plus technique (Crassus évoque tout bonnement l'incompétence celui qui parle au mauvais moment ou est « hors sujet » : *qui aut tempus quid postulet non uidet*).

Si Ch. Guérin a exploré de manière très éclairante le concept d'« appropriation » et de « convenable » et en particulier la différence entre *aptum* et *decor*<sup>86</sup>, le terme nous intéresse, parce que, précisément, l'existence même de ce critère (et des erreurs que son non-respect entraîne) semble être proprement latine<sup>87</sup>. On peut lire en *De orat.*, II, 17 :

*Tum ille : ego mehercule, inquit, Caesar, ex omnibus Latinis uerbis huius uerbi uim uel maximam semper putavi. Quem enim nos ineptum uocamus, is mihi uidetur ab hoc nomen habere ductum, quod non sit aptus, idque in sermonis nostri consuetudine perlate patet.* Crassus dit alors : « par Hercule, César, j'ai toujours pensé, moi, que ce mot, de tous les mots latins, avait la plus grande force. En effet, celui que nous appelons *ineptus*, il me semble qu'il tire son nom du fait qu'il n'est pas *aptus*, et cela se voit d'extrêmement loin dans les habitudes de notre discours ».

Observons la présence, dans le texte, d'adjectifs ou pronoms de la première personne du pluriel : *nos, nostri*. Ces termes sont facultatifs, puisque César se doute bien que Crassus parle de la langue latine. L'emphase créée par ces pronoms et adjectifs met bien en relief la spécificité de la langue latine, comme si les Latins en particulier avaient un besoin impérieux de se conformer au convenable. César ne parle ici que de *sermo*, du discours quotidien : le convenable revêt donc

85. *Quinam igitur dicendi est modus melior[...]quam ut Latine, ut plane, ut ornate, ut ad id quodcumque agetur, apte congruenterque dicamus ?* En effet quelle meilleure façon de parler y a-t-il que de parler un bon latin, clairement, avec ornement, et de façon adaptée et en adéquation avec le sujet que l'on traite, quel qu'il soit ?

86. Pour cela, nous renvoyons le lecteur aux travaux de Charles Guérin, plus précisément aux pages 314-317 de son ouvrage *Persona : l'élaboration d'une notion rhétorique au Ier siècle a.C.*, Volume II, *Théorisation cicéronienne de la persona oratoire*, 2011.

87. En effet, le terme de *πρέπον* existe, mais il est unique là où la tradition latine emploie deux familles de mots (*aptum / apte* et *decor / decet*) : R. Cytermann, dans son article « La transmission du savoir dans le *Dialogue des orateurs* de Tacite », *Camenuiae*, 3, 2009, p. 6, tend à assimiler les deux idées en les regroupant sous le principe de « convenance parfaite [de la rhétorique] avec ce qui n'est pas elle, d'une adaptation parfaite aux circonstances ». Si une telle définition n'est pas incorrecte, elle efface toutefois la différence que Ch. Guérin a bien mise en relief (cf. note précédente), entre *aptum*, qui relève de l'exigence d'appropriation stylistique, et *decorum*, qui renvoie à « une exigence générale de convenable », dont Ch. Guérin explique bien qu'elle n'est pas formalisée et ne recouvre aucune réalité technique précise chez Cicéron, parce qu'elle relève de l'évidence pour l'orateur.

une dimension proprement sociale, d'abord, avant même d'évoquer l'adaptation à l'affaire que l'orateur traite. Plus que la spécificité de la langue, c'est une qualité des locuteurs eux-mêmes qui est donc suggérée dans ce passage.

Et comment mieux affirmer la spécificité d'une langue, d'un peuple et d'une pratique oratoire qu'en la comparant à un autre ? C'est ce que fait Crassus au paragraphe 18, où les généralisations sur le « peuple Grec », *illa Graecorum natio*, « les Grecs », *Graeci*, portent sur l'absence de reconnaissance de l'*ineptum* :

*Hoc vitio cumulata est eruditissima illa Graecorum natio. Itaque quod vitiū huius mali Graeci non vident, ne nomen quidem ei vitio imposuerunt; ut enim quaeras omnia, quo modo Graeci ineptum appellent non reperies.* Et de ce défaut, il en est rempli, le peuple grec, tout érudit qu'il soit. C'est pourquoi les Grecs n'ont même pas attribué de nom à ce défaut dont ils ne comprennent pas à quel point c'est un défaut choquant ; tu peux chercher dans tous les mots, tu ne trouveras pas l'équivalent du mot *ineptum* chez les Grecs.

C'est donc la théorisation du défaut de convenance qui fait une spécificité de la langue latine (que ce soit dans le parler quotidien ou dans l'éloquence).

Il n'est pas question de dire que l'adaptation et la convenance du discours n'ont jamais été pris en compte par les Grecs, bien sûr : l'analyse de Charles Guérin, qui s'appuie notamment sur celles de Pierre Chiron et de W. Fortenbaugh, montre bien que la doctrine cicéronienne des vertus du discours est l'héritage de la doctrine de Théophraste, elle-même liée à la doctrine aristotélicienne<sup>88</sup>.

Le but est plutôt de dire à quel point la question de l'*aptum* est cruciale pour un Latin, en tout cas dans le dialogue de Cicéron. Comment expliquer cette idée ? L'aspect sarcastique des propos de Crassus n'exclut pas d'approfondir l'analyse. La dimension concessive du terme *eruditissima* montre bien que le problème ne réside pas dans une potentielle ignorance ; de même, comme le propos est volontiers généralisé à toute une population, avec les termes relevés plus haut, Crassus évoque un trait social qui ne relève pas du caractère individuel des personnes. Ce que semble sous-entendre Crassus ici, c'est que le caractère « bavard » des Grecs, déjà relevé en I, 102 (*aliquoi Graeculo otioso et loquaci*) semble justifier le fait que l'*ineptum* n'existe pas. Ainsi, le Grec n'accorderait aucune importance au convenable, à l'adaptation aux circons-

88. *Persona* : l'élaboration d'une notion rhétorique au Ier siècle a.C., Volume II, *Théorisation cicéronienne de la persona oratoire*, pp 312-313 : « Désignées par le terme de *laudes orationis* ou, plus loin, de *dicendi quasi virtutes*, ces vertus du style sont présentées comme héritières des ἀρεταὶ τῆς λέξεως conçues par Théophraste.[...] On peut considérer, comme le fait Pierre Chiron, que la doctrine des ἀρεταὶ τῆς λέξεως comportait deux versants chez Théophraste : l'un strictement conforme à l'enseignement d'Aristote, l'autre plus original.[...] C'est bien la doctrine théophrastique des ἀρεταὶ τῆς λέξεως qui structure l'analyse cicéronienne du style dans le *De oratore*. »

tances<sup>89</sup> ? Plus précisément, si l'on relit la définition de l'*aptum* donnée plus haut, l'homme grec ne verrait aucun inconvénient, en tout cas selon les Romains, à parler trop, à se mettre en avant, à parler au mauvais moment ou hors sujet. Sa tendance à l'oisiveté rendrait le besoin d'efficacité moins important, et c'est là que la rhétorique latine se différencie de la rhétorique grecque : la première tend vers l'efficacité, la seconde ne serait qu'une pratique sociale, un loisir sans enjeu. Le propos se fait ici à la fois théorique et pratique, à la fois linguistique et éthique : c'est même un trait de caractère qui justifie la réalité linguistique qu'est l'*ineptum*. Les propos de Crassus renvoient en réalité à l'absence de *moderatio*, d'une maîtrise exercée sur soi, une maîtrise au cœur de la performance oratoire. Ainsi, la définition de l'*ineptum* ne doit pas être vue seulement comme un jugement ironique sur les Grecs, mais peut être considérée, à un niveau plus spéculatif, comme une manière de théoriser, par un concept précis et nouveau, la question de la *moderatio* : la nouveauté latine, ce n'est pas uniquement le contrôle de soi, c'est la capacité à percevoir l'absence de contrôle comme un *vitium* spécifiquement théorisé dans la rhétorique latine. L'expansion nouvelle de l'adjectif *ineptum*, au centre de la doctrine, permet en réalité de rationaliser un fait linguistique qui relevait uniquement de la perception d'autrui. Cette rationalisation est en réalité symptomatique de la fin de la République : C. Moatti écrit que l'œuvre de Cicéron, notamment, s'inscrit dans un mouvement plus général qui vient contrecarrer « le désordre né [d'une] crise de culture<sup>90</sup> » qu'elle évoque en ces termes :

« [...] Cicéron en appelle à la Raison : celle-ci permettra [...] d'organiser le savoir selon des méthodes logiques valables aussi pour la cité, et de définir un véritable programme d'éducation civique, nécessaire à la formation du dirigeant politique. La rationalisation [...] n'est, toutefois, pas la solution du seul Cicéron. On la voit s'imposer peu à peu dans l'administration de la cité et de l'empire, dans la réflexion théorique des savants et dans leur œuvre même, à des degrés divers d'élaboration<sup>91</sup>. »

L'article de C. Moatti traite avant tout de la rationalisation dans le domaine politique, c'est-à-dire de l'émergence de savoirs juridiques, légaux, politiques, inscrits comme un système, en réponse à une perte du *mos maiorum*. Il apparaît que, dans la définition même du critère d'*ineptum*, on procède du même mécanisme, passer d'un savoir fondé sur l'expérience, l'*usus*, à cette « véritable épistémologie pour laquelle la science se construit [...] dans un ordre logique

89. Ou à « l'efficacité et la capacité à atteindre les objectifs assignés à la pratique oratoire », cf. Ch. Guérin, *op.cit.* p. 315.

90. C. Moatti, « Tradition et raison chez Cicéron : l'émergence de la rationalité politique à la fin de la République romaine », *Mélanges de l'École française de Rome, Antiquité*, t. 100, 1, 1988, p. 385-430, en particulier p. 386.

91. Art. cit. p. 386-387.

(*ratio*)<sup>92</sup> ». Ainsi, ce qui se joue avec le concept d'*ineptum*, c'est bien la mise en règle, la conceptualisation d'une pratique, la transformation d'une pratique en instrument digne d'intégrer une *ars*, et une *ars* proprement romaine. La régulation des mécanismes de la parole atteint de ce fait une ampleur inédite, et c'est ainsi que commence, déjà avec Cicéron, la rationalisation d'une science rhétorique, que Quintilien transformera ensuite encore dans son entreprise pédagogique.

Bien sûr, l'*ineptum* est un *vitium* qui ne relève pas de l'aspect grammatical, technique de la langue, mais du contenu du discours : toutefois, l'apparition de l'*ineptum* comme concept dans le cadre de la rhétorique participe de la norme proprement latine, matérialisée par l'expression *Latine loqui* : ainsi, de la même manière que, du point de vue de la correction grammaticale, le *Latine loqui* enrichit les préceptes de la *Latinitas*, de même, le *vitium* le défaut spécifiquement latin, se trouve mieux théorisé grâce à la rhétorique. La réflexion sur l'*ineptum* intègre la norme linguistique et nous intéresse parce qu'elle témoigne d'une manière qu'a Cicéron (à travers les interlocuteurs de ses dialogues) de rapporter cette norme à un comportement latin, et en particulier romain. Ainsi, même quand on dépasse le stade de la norme grammaticale, c'est bien le *Latine loqui* qui se trouve au cœur du propos, préfigurant déjà l'importance de ce syntagme.

## 2.5 Conclusions : penser l'écart, accentuer la normativité linguistique

La manière d'envisager l'écart par rapport à la norme laisse apparaître nettement la duplicité de cette norme, qui tend à dépasser rapidement la seule *Latinitas* telle que définie par la *Rhet. Her.*. En effet, le concept d'écart, qui permet de développer la doctrine stylistique, laisse déjà entrevoir une réalité : la *Latinitas* ne constitue pas l'alpha et l'oméga de la norme linguistique. De fait, en étudiant ce qui constitue l'écart par rapport à la norme, on peut déjà percevoir que l'écart ne se résume pas à la vision en négatif des principes de *Latinitas*. En effet, entre *vitia* et figures, le lecteur moderne doit faire face à une pensée très complète qui fait de l'infraction ou du dépassement de la règle un instrument même de la normativité linguistique. Et c'est notamment par le biais de cet écart, désormais pensé de manière positive ou négative, mais intégré aux réflexions linguistiques, que se dessine une norme bien plus large que le seul fait d'éviter barbarisme et solécisme.

Ainsi, les interdits, les écarts à éviter et les écarts autorisés ou exigés dessinent eux-mêmes les contours d'une norme plus précise. Cicéron et Quintilien, précisément, envisagent la norme

---

92. Art. cit. p. 416.

en négatif, imposant peu à peu un prisme exclusivement romain sur celle-ci : on ne constate pas une stricte symétrie entre les critères de *Latinitas* et les écarts autorisés ou les défauts traités par les auteurs de notre corpus. Par conséquent, on peut déjà supposer qu'une norme plus large que la *Latinitas* se dessine, qui englobe les fondements de celle-ci mais aussi les écarts vis-à-vis de la *Latinitas*.

À travers l'accentuation sensible de la normativité linguistique, grâce à l'étude des écarts linguistiques, la réflexion sur la langue se teinte d'une nuance politique – ne serait-ce que dans la comparaison avec les Grecs en *De orat.* I, 102. L'on dénote aussi une rationalisation de l'écart linguistique, qui nous impose de revenir sur les propos tenus par Edmond Courbaud dans son introduction au livre I du *De oratore*, à savoir, que « Ce n'étaient que batailles dans les rues, meurtres, incendies, pillages ; chaque jour la république s'épuisait un peu plus dans des convulsions sanglantes [...]. Avec sa mobilité d'impressions, Cicéron, réfugié dans le passé, en arrivait presque à oublier les tristesses du présent<sup>93</sup>. » Bien au contraire, il apparaît que, dans cet essai de définition du bon orateur romain, le contexte politique est crucial. Pour le passage qui nous occupe précisément, si les Grecs font l'objet de sarcasmes, c'est parce qu'au contraire Crassus semble avoir le sentiment de l'urgence de l'éloquence latine, une éloquence qui ne saurait se soustraire aux événements dramatiques qui se jouent, une éloquence qui ne saurait faire abstraction des coups portés à la République. C'est là que la nécessité de l'*aptum* se découvre : quand n'importe quel mot peut déclencher une bataille, quand les circonstances rendent la parole à la fois cruciale et délicate. Cicéron ne se réfugie pas dans le passé ! Le présent tourbillonne autour de lui et s'engouffre dans sa doctrine rhétorique<sup>94</sup> pour venir teinter durablement l'idée de langue et de langage corrects.

---

93. *De oratore*, livre I, Collection des Universités de France, texte établi et édité par Edmond Courbaud, Paris, 2009, page I de l'introduction.

94. R. Cytermann conduit une analyse similaire, cf. *La construction de l'histoire de l'éloquence romaine, de Cicéron à Tacite*, 2019, p.160 : « [...] La réponse de Cicéron à la crise de la République doit se faire sur un plan textuel, mais il s'agit, selon nous, d'une recreation par l'écriture et non d'un abandon du forum ». Dans sa thèse, p. 160-161 en particulier, R. Cytermann montre bien comment Cicéron, en intégrant dans ses traités rhétoriques « les *monumenta* qui témoignent du style et de la réussite de chaque orateur », prolonge la valeur monumentale des discours de ces orateurs, et en cela, participe à la sauvegarde de ces éléments, dans la mémoire collective.

# Chapitre 3

## De la *Latinitas* au *Latine loqui*

Nous avons précédemment abordé la question des critères de *Latinitas* et les difficultés que posent les principes qui régissent la *Latinitas*. Or, quand il s'agit de bien parler, apparaît rapidement une autre expression : *Latine loqui*. La critique tend parfois à assimiler parfaitement les deux expressions<sup>1</sup>, en ne prenant en compte que la dimension grammaticale de celles-ci, qui est en effet commune, dans une certaine mesure, à la *Latinitas* et au *Latine loqui*, ou bien en ne distinguant tout bonnement pas ce qui relèverait de la *lingua emendata* et de la *lingua ornata* : ainsi, *Latinitas* et *Latine loqui* tendent parfois à évoquer une langue parfaite, en occultant les différences propres à ces deux expressions et à l'usage qui en est fait. Nous nous proposons ici d'étudier précisément ces différences.

En effet, il faut remarquer la différence qui apparaît au premier abord : le terme *Latinitas* semble évoquer une qualité inhérente au matériau linguistique – que ce soit à l'échelle du mot ou de la phrase –, en un mot une qualité inhérente à la langue elle-même, hors de toute situation de communication, alors que l'idée de *Latine loqui*, avec l'usage du verbe, envisage la qualité des mots tels qu'ils sont utilisés dans un discours, qu'il s'agisse de *sermo* ou d'*oratio*. L'expression *Latine loqui* exige donc de s'intéresser non seulement à celui qui parle, mais aussi à la réception du discours<sup>2</sup>.

Notre corpus, en ce qui concerne l'expression *Latine loqui*, sera principalement composé des œuvres de Cicéron et de Quintilien. En effet, l'adverbe *latine* n'est utilisé par Varron que dans un sens, dans l'opposition entre ce qui est latin et ce qui ne l'est pas (et principalement ce qui est grec). Ainsi en *Ling*, VI, 2 ; VI, 8 ; VII, 5 ; IX, 5 ; en *Res rusticae*, I, 2, 13 ; I, 10, 2 ; II, 1, 5 ; II, 5, 5 ; l'usage de l'adverbe sert à remarquer l'appartenance d'un mot à la langue latine.

---

1. cf. J. N. Adams 2008, p. 246 ou encore G. La Bua 2019, p. 125 *sq.*, ou encore Valette-Cagnac 2006, où les deux expressions sont utilisées comme équivalentes.

2. La distinction entre discours et réception sera étudiée des siècles plus tard, notamment par Ferdinand de Saussure, dans son *Cours de linguistique générale*, 1916 (première édition)

Il n’y a donc pas de théorie sur ce que recouvrirait l’expression *Latine loqui*. Et pour cause, ce n’est pas l’objet du texte de Varron : la dimension physique, l’*actio* et tout ce qui relève d’autre chose que du système de la langue latine ne donne pas lieu à une théorisation. C’est la raison pour laquelle, même si notre travail – puisqu’il se fonde sur la comparaison entre *Latinitas* et *Latine loqui* – fera référence à Varron et à la façon dont la correction grammaticale est vue par celui-ci, nous ne consacrerons pas spécifiquement de développement distinct au *De lingua latina*.

Ainsi, nous allons nous demander quelles nuances de sens chargent l’expression *Latine loqui*, et en quoi ces nuances complètent l’idée de *Latinitas*. Entre l’utilisation de *Latinitas* par l’auctor de la rhétorique à Hérennius<sup>3</sup> et celle que font Cicéron et Quintilien de l’expression *Latine loqui*, nous souhaitons retracer l’évolution dans le temps de la théorie quant au « bon latin », en partant du principe que les théories du *Latine loqui* complètent celles de *Latinitas* et y ajoutent des concepts opérants.

Il est important de clarifier un point : dans l’étude qui suit, nous prenons le terme de *Latinitas* en son sens « technique », selon la dénomination utilisée par Bruno Rochette<sup>4</sup>. Ainsi, la comparaison de l’expression *Latine loqui* avec l’idée de *Latinitas* se fait par rapport au sens grammatical évoqué dans la *Rhet. Her.*. Si le terme de *Latinitas* se charge, dans notre corpus, d’un sens différent, cela fera l’objet d’un traitement particulier au cours du développement.

### 3.1 Utilisation de l’expression *Latine loqui* selon Cicéron

Afin de comprendre ce que recouvre exactement l’idée de « parler latin » selon Cicéron, nous ne nous limiterons pas aux écrits théoriques que sont l’*Orator*, le *Brutus* ou le *De oratore* : nous souhaitons vérifier les implications concrètes de cette expression, en l’élucidant en fonction du contexte dans lequel elle est utilisée.

#### 3.1.1 *Latine loqui* : un calque du concept de *Latinitas* ?

##### 3.1.1.1 *Latine loqui*, ou la compréhension de la langue

Dans le *Pro Caecina*, 60, l’expression *Latine loqui* renvoie au sens des mots, à une question d’ordre lexical, et s’oppose à une lecture trop littérale des termes :

3. Pour rappel, le terme *Latinitas* y est défini ainsi : *Latinitas est quae sermonem purum conseruat, ab omni uitio remotum. Vitia in sermone, quo minus is latinus sit, duo possunt esse : solæcismus, et barbarismus*. De fait, le terme se définit en des termes grammaticaux uniquement.

4. cf. Bruno Rochette, « Les noms de la langue en latin », *Histoire, Épistémologie, Langage*, 2009, 31-2, p. 34-35 : B. Rochette oppose ainsi le sens « technique », qu’il renvoie au « latin correct », à « l’usage normal » du terme, *Latinus* qui permet de qualifier tout ce qui concerne le Latium – en somme, un sens géographique.

*quid dicemus ? armatos, si Latine loqui volumus, quos appellare vere possumus ? Opinor eos qui scutis telisque parati ornatique sunt. Quid igitur ? si glebis aut saxis aut fustibus aliquem de fundo praecipitem egeris iussusque sis, quem hominibus armatis deieceris, restituere, restituisse te dices ?* Que dirons-nous ? Qui pourrions-nous vraiment désigner comme « hommes armés » ? Je pense qu'il s'agit de ceux qui sont équipés et munis de boucliers et de traits. Quoi donc, si l'on chasse un homme de sa terre avec des mottes de terre, des pierres ou des bâtons, et que l'on vous ordonne de rétablir celui que l'on aura chassé avec des hommes armés, diras-tu qu'on l'a rétabli ?

Le recours au sens propre des mots est, de fait, l'argument sur lequel Cicéron fonde une partie de sa démonstration<sup>5</sup>. Revenons au contexte : Cicéron examine point par point la loi, stipulant que, si Caecina a été chassé par des hommes armés de la terre dont il se dit propriétaire, le préteur doit l'y rétablir. Cicéron rappelle donc que, quand il s'agit d'examiner la loi, on doit aussi avoir en tête l'esprit du texte, c'est-à-dire de définir précisément les réalités que les mots recouvrent. C'est un argument crucial puisqu'Ébutius, lui, fonde son argumentation sur la lettre seule, le sens propre des mots, pour indiquer que, puisque Caecina n'est pas littéralement entré sur la propriété, il ne l'a pas littéralement chassé, et donc ce dernier ne peut être rétabli sur la terre par le préteur.

Nous sommes là dans le cadre précis de l'état de la cause légal, telle qu'il est défini dans la *Rhet. Her.*, en I, 19 :

*Legitima est constitutio cum in scripto aut e scripto aliquid controuersiae nascitur. Ea diuiditur in partes sex : scriptum et sententiam<sup>6</sup>, contrarias leges, ambiguum, definitionem, translationem, ratiocinationem. Ex scripto et sententia controuersia nascitur cum uidetur scriptoris uoluntas cum scripto ipso dissentire.* L'état est d'ordre légal lorsqu'un débat naît soit dans le texte de loi soit à partir du texte. Cet état légal se divise en six parties : la formulation et la signification du texte, les lois contradictoires, les termes équivoques, la définition, la transposition, le raisonnement. Il y a un conflit entre la formulation et la signification quand il semble que le rédacteur de la loi ait voulu écrire quelque chose de différent de ce qu'il a précisément écrit.

C'est exactement le cas de figure qui se présente dans l'extrait du *Pro Caecina* que nous

5. Au paragraphe 57, c'est sur ce reproche adressé aux juges qu'il argumente : *quid ergo ? isti homines Latine non locuntur ?* - Quoi donc, ces hommes ne savent-ils pas parler latin ?

6. J. Martha traduit par « la lettre et l'esprit ».

avons évoqué plus haut : il s'agit de l'état légal de la cause, où la loi-même pose un problème d'interprétation. En ce sens, l'utilisation que fait Cicéron de l'expression *Latine loqui* rappelle aux juges un élément essentiel : parler latin ce n'est pas seulement employer des mots latins, mais employer des mots conformément à la réalité qu'ils recouvrent. Il est donc exclu de se contenter d'une interprétation *stricto sensu* des textes. La discussion sur la réalité que recouvrent les mots est donc un élément qui permet d'encadrer ce que signifie « parler latin », posant la question de la *ueritas* et de l'*utilitas* des mots. Comme nous avons pu le voir précédemment<sup>7</sup>, Varron aborde la question de la langue latine et de l'*impositio uerborum* sous le même angle. Si la *Rhét. Hér.* n'évoque pas le problème en ces termes, c'est bien la même question qui est ici posée, précisément parce que, dans le cadre judiciaire, la définition des mots prend une importance capitale. On mesure donc la cohérence entre la réflexion varronienne, où la réflexion sur l'adéquation entre les mots et les choses est d'ordre philosophique, et entre la réflexion cicéronienne, où cette idée trouve une adaptation propre à l'éloquence.

De fait, *Latine loqui* renvoie ici autant à une manière de parler qu'à une réflexion sur le sens des mots, et à une réflexion sur l'usage que l'on fait des ces mots. Ainsi, il s'agit de parler en ayant en tête la dénotation et la connotation des mots, et de les utiliser avec la somme de sens qu'ils ont. Parler latin, *Latine loqui*, c'est donc avoir une vision totale de la langue, et pas seulement littérale ou simpliste. Toute la question est de savoir ce que cachent les mots, et cela devient précisément un enjeu, non seulement dans le cadre judiciaire, comme le montre Cicéron, mais aussi d'un point de vue théorique : la réaffirmation de la nécessité de comprendre la langue relève aussi d'une position de principe chez Varron.

### 3.1.1.2 *Latine loqui*, synonyme de seule correction grammaticale ?

Parmi toutes les occurrences de *Latine loqui* que nous avons étudiées chez Cicéron, une a retenu notre attention par sa proximité avec le concept purement grammatical de *Latinitas*. C'est en *De orat.*, III, 38 que Cicéron évoque la simple correction :

[...] *Neque enim conamur docere eum dicere, qui loqui nesciat; nec sperare, qui Latine non possit, hunc ornate esse dicturum.* En effet, je n'essaierai pas d'enseigner comment faire un discours à quelqu'un qui ne saurait même pas parler, je n'essaierai même pas d'espérer que celui qui ne sait pas parler latin puisse faire un discours dans une langue ornée.

*Latine loqui* s'oppose clairement ici à l'usage réfléchi et orné qui prévaut dans l'éloquence : « parler latin », c'est parler de la langue la plus simple qui soit – mais correcte – sans ornement.

7. Cf. partie 1.1.4. de cette thèse.

Ce que Cicéron oppose, c'est l'usage quotidien, le *sermo cotidianus* et l'art du discours. La différence entre les deux est donc d'ordre stylistique. En cela, quand il évoque la base du discours, même avec la locution verbale, Cicéron l'utilise comme un synonyme de la *Latinitas*, pour en mettre en valeur la qualité fondamentale. C'est un usage assez proche, somme toute, de celui qu'il fait dans sa *Deuxième action contre Verrès* et que nous évoquerons *infra*<sup>8</sup>. Notre analyse de ce passage s'accorde ainsi en tout point avec celle d'A. Milli qui écrit :

« Ce à quoi il est fait référence ici sous l'appellation *Latine dicere* et considéré comme acquis rappelle le « style simple », sans ornement, caractérisé comme *sermo purus et latinus* dans l'*Orator*, 79, et déjà décrit avec le même terme dans les passages que nous citons plus haut tirés de la *Rhet. Her.*<sup>9</sup>. »

Cet usage est particulièrement intéressant parce que l'évocation d'une langue simplement correcte par l'expression *Latine loqui* est un *hapax* dans le corpus cicéronien – nous étudierons *infra* les autres dénnotations et connotations de cette expression. D'autre part, la mise en relief de la correction comme qualité fondamentale du langage n'intervient ici que pour disqualifier un potentiel futur orateur incompetent. Enfin, on ne peut que remarquer que, même en évoquant une langue simple, un usage quotidien, Cicéron opère implicitement une distinction d'ordre stylistique - que nous évoquons plus haut : en cela, ce passage du *De oratore* affirme l'orientation de Cicéron en ce qui concerne la pensée linguistique : elle ne peut se passer de la stylistique, même quand le propos évoque la capacité fondamentale à utiliser un langage grammaticalement correct. En d'autres termes, la stylistique n'est pas mise de côté dans l'idée que se fait Cicéron du « bon latin ».

### 3.1.1.3 *Latine loqui*, ou la correction sans ornementation

L'omniprésence de la stylistique apparaît de façon plus criante encore dans la deuxième action contre Verrès, où Cicéron rappelle aux juges les agissements de ce dernier. Il met en place un contexte dans lequel son accusation pourra prendre place. Et c'est là qu'intervient l'expression *Latine loqui* :

*Magnum uideor dicere : attendite etiam quem ad modum dicam. Non enim uerbi neque criminis augendi causa complector omnia : cum dico nihil istum eius modi*

8. Cf. partie 1.1.2 de cette thèse.

9. A. Willi, « Campaigning for *utilitas* : style, grammar and philosophy in C. Iulius Caesar », in *Colloquial and Literary Latin*, éd. E. Dickey, A. Chaoud, 2010, p. 229-243, *op. cit.* p. 231 : « What is here referred to as *Latine dicere* and taken for granted recalls the unornamented 'simple style' characterised as *sermo purus et Latinus* in the *Orator* (79) and already described with the same term as in the above passages by the *Rhetorica ad Herennium* (4.14 : *id quod ad... cottidianum sermonem demissum est* »

*rerum in tota prouincia reliquisse, Latine me scitote, non accusatorie loqui*<sup>10</sup>. J'ai l'air d'exagérer ; mais soyez attentifs, tout de même, à ce que je dirai. En effet, je n'englobe pas tous ses actes dans mon discours pour augmenter le poids de mes paroles ou de ses crimes ; quand je dis que ce vil homme n'a laissé aucun bien de ce type dans toute la province, sachez que je me contente de parler latin<sup>11</sup>, que ce n'est pas en accusateur que je parle.

Ici, parler latin renvoie à une forme de neutralité de la part de l'orateur. Cela permet à Cicéron d'affirmer une posture – celle de l'homme qui expose les faits, sans interpréter ou sans guider l'interprétation des juges –, et cette posture est garante de la vérité de ce que Cicéron avance. Parler latin, c'est ici parler sans emphase, sans exagération, c'est l'énoncé des faits dans ce qu'il a de plus simple et surtout, de plus objectif<sup>12</sup>. Nous retrouvons ici, en creux, l'idée grammaticale de *Latinitas*, puisque Cicéron affirme parler « en latin », c'est-à-dire de manière correcte.

Deux éléments apparaissent en creux : le niveau éthique (puisque Cicéron se sert du concept pour affirmer sa posture de neutralité et donner du poids à son discours), et le niveau stylistique, qui est prégnant : en effet l'idée de *Latine loqui* s'oppose ici aux procédés stylistiques, figures et tropes qui permettent d'amplifier le discours. Il s'agit donc ici de se limiter à la vertu de correction – ce qui, en soit, peut déjà constituer un choix stylistique, en réalité – celui du style simple<sup>13</sup>. En d'autres termes, ici, si l'expression *Latine loqui* renvoie à l'usage « basique » de la langue que nous évoquons *supra*, Cicéron charge l'expression d'une nuance éminemment stylistique, de deux façons : en suggérant l'opposition entre une usage simple et un usage orné de la langue, et en suggérant que l'usage simplement correct est aussi un parti pris stylistique, puisqu'il met en valeur ce choix, comme gage d'honnêteté<sup>14</sup> : cela revient à dire qu'il n'y a pas

10. Cicéron, *Ver. II, 4, 2*.

11. La traduction de l'expression *Latine loqui* mérite d'être débattue : ce que dit Cicéron, ici, dans l'esprit, c'est qu'il se contente d'énoncer simplement un fait, sans transformation sur la forme (donc du point de vue stylistique : c'est l'absence d'amplification qui est mise en relief, en particulier). Nous n'avons pas voulu nous écarter du texte, et nous avons donc traduit par « parler latin ».

12. On peut penser que Cicéron joue ici avec les reproches faits à la rhétorique : mettant en relief l'absence d'artifice rhétorique, il insiste sur la véracité de son discours. Le reproche fait à la rhétorique par les philosophes est ainsi formulé par Samuel IJsseling, « Rhétorique et philosophie. Platon et les Sophistes, ou la tradition métaphysique et la tradition rhétorique », *Revue philosophique de Louvain*, 1976, n°22, p. 193-210, *op.cit.* p. 194 : « Du côté de la philosophie on reproche à la rhétorique de n'être qu'une entreprise peu sérieuse et même malhonnête. Par des mots vides, par toutes sortes de ruses et d'artifices, elle induit l'homme à des jugements précipités qu'il n'aurait pas porté (*sic*) s'il n'était influencé par ces procédés trompeurs. ». Ici, Cicéron insiste sur sa proximité avec la vérité en éloignant le spectre des figures, et donc le reproche qui pourrait émerger à cause d'elles.

13. cf. Laurent Pernot, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, Livre de Poche, Paris, 3e édition, 2010, p. 85 : « Parallèlement à une liste des « vertus » du style, s'est développée une liste plus importante encore, celle des « genres » de style [...]. Elle distingue trois genres principaux, dont chacun peut être subdivisé : le style grand ou grave, le style moyen et le style simple ou tenu. »

14. Cela implique déjà que la stylistique est inhérente au *Latine loqui*, même quand l'expression est utilisée, en apparence, pour évoquer une correction strictement grammaticale.

de *Latine loqui* hors du style, que même l'absence de figure est un choix stylistique.

C'est une acception que l'on retrouve en *Philippique* 7, 17 :

[...]quem gladiatorem non ita appellavi ut interdum etiam M. Antonius gladiator appellari solet, sed ut appellant ei qui plane et Latine loquuntur. [...] Et quand je l'appelle gladiateur, ce n'est pas comme quand, parfois, on donne communément ce nom à Antoine, mais je l'appelle ainsi de la même manière que ceux qui parlent en latin et clairement.

Ici, le fait que l'expression *Latine loqui* évoque un latin sans figure est encore plus explicite, parce que l'adverbe *Latine* est accompagné de *plane* : ce dernier mot évoque l'absence de tout ce qui rendrait le discours moins clair, qui nuirait à l'exigence d'un *sermo dilucidus*. La question que l'on peut se poser, c'est de savoir s'il faut voir ici une vraie bipartition entre les deux adverbes (ce qui signifierait qu'il existe un latin clair et un latin obscur), ou si c'est un hendiadyn que Cicéron insère, par lequel *Latine* équivaldrait à *plane*, et renverrait à l'absence de travail stylistique, en particulier l'absence de métaphore. C'est l'hypothèse que nous retenons, soutenue d'une part par notre analyse précédente, et d'autre part par le fait qu'ici, Cicéron critique la façon dont le sens propre des mots est parfois dévoyé par l'usage commun. Le propos, essentiellement d'ordre grammatical, montre donc que parler latin ici équivaut à respecter le sens originel du mot, son sens propre (par opposition au sens figuré que l'on utilise parfois).

Les deux exemples que nous venons de traiter s'inscrivent en réalité dans les théories de la figure, et il nous faut évoquer les implications théoriques de ces exemples : si l'on reprend la *Rhet. Her.*, une fois que l'on aura choisi le style que l'on veut utiliser, il s'agira d'ajouter des figures qui permettront de donner au discours de la *dignitas*<sup>15</sup>. Ici, toutefois, implicitement, Cicéron n'évoque pas un usage des figures qui donnerait de la *dignitas*, il ne s'agit pas d'esthétique, mais simplement de sens. L'ancrage de la doctrine cicéronienne dans les théories de la figure est double. En apparence, il renvoie bien à une bipartition entre correction et clarté d'une part et ornement et *decorum* d'autre part : en effet, ici, implicitement, l'usage basique de la langue s'oppose à un usage orné. Toutefois, la simplicité qu'évoque Cicéron, fait de la figure, en creux, un élément qui apporte du sens, un sens supplémentaire ou un sens différent : dans cette logique, la figure n'est pas simplement un élément qui se situerait uniquement dans l'*ornatus*, mais est en lien avec la clarté du discours – puisqu'ici, l'absence de figure est un gage de simplicité et donc de clarté. L'opposition classique entre le bloc formé par la correction et clarté et le bloc

15. *Rhet. Her.*, IV, 18 : *His vitis in compositione vitatis, reliquum operae consumendum est in dignitate*. Une fois que l'on aura évité les défauts de l'agencement des mots, le reste du travail doit être consacré à ajouter de la beauté.

formé par l'ornement et le *decorum* se trouve déjà brouillée ici, et laisse prévoir que la doctrine cicéronienne situe déjà le *Latine loqui* en dehors de l'usage technique du terme *Latinitas* que nous évoquions en introduction.

### 3.1.1.4 Conclusions partielles

On voit bien, à la lumière de ces trois exemples, que l'idée de « parler latin », de *Latine loqui* paraît se concentrer notamment sur la correction – qui présente, en elle-même, évidemment, des défis, ne serait-ce que pour se fier au sens (propre ou figuré des mots). L'autre constante est celle d'une absence de travail stylistique. En somme, dans les exemples vus ci-dessus, tirés du domaine judiciaire, l'usage de l'expression porte sur l'*emendatio* du discours, une base minimale exigible, selon Cicéron, de tout Romain qui se respecte.

Nous avons montré que Cicéron, dans ses *orationes*, peut utiliser l'expression *Latine loqui* en lui donnant un sens proche d'une *Latinitas* qui exclut la stylistique, en faisant référence par exemple au sens que les mots recouvrent, ou en évoquant une langue simple, sans ornement.

Toutefois, ces usages de l'expression *Latine loqui* se font dans des discours (ou, en ce qui concerne *Ver.*, II, un discours rédigé, mais en tout cas, construit : de fait, les sens, purement fondamentaux, donnés par Cicéron à cette expression sont en eux-mêmes une arme rhétorique, un recours stylistique par lequel il affirme sa posture et la validité de son raisonnement. Par ailleurs, même en utilisant le terme dans l'idée d'une langue simple, il ne renvoie pas ici le *Latine loqui* à une langue seulement correcte : c'est l'absence de travail stylistique qui est pointée. En ce sens, l'expression renvoie bien à une pensée linguistique influencée par la stylistique : Cicéron semble tout simplement incapable de penser la langue latine sans utiliser des concepts de l'ordre de la rhétorique et particulièrement de l'*ornatus* ou relatifs à la théorie des trois styles, même quand il évoque les usages les plus fondamentaux de la langue.

De fait, dans sa manière de présenter les qualités des orateurs, Cicéron renvoie aussi à l'idée de degrés différents dans la maîtrise de la langue, comme le montre l'expression *perbene Latine loqui*<sup>16</sup>. Implicitement, deux problèmes apparaissent : d'une part, l'idée de bien maîtriser le latin est en partie subjective, puisqu'on peut l'apprécier ou pas, et d'autre part, elle est graduelle et on peut même aller au-delà de la bonne maîtrise, comme le montre le préfixe *per*. Même l'adverbe *bene* est source d'interrogations : il suppose que l'on se situe là à un degré qui n'est plus celui de la simple correction – car quelque chose est soit correct soit incorrect – ; l'appréciation est tout à fait d'ordre stylistique ici<sup>17</sup>. Par conséquent, il apparaît que le sens de l'expression *Latine*

16. *Brut.* 108.

17. Cette hypothèse est confirmée par la suite : *L. Furius Philus perbene Latine loqui putabatur litteratiusque quam ceteri*. L'adverbe *litterarius* semble préciser ici ce que Cicéron entend par *perbene Latine loqui*.

*loqui* se construit par ajout par rapport à la seule *Latinitas*.

Cette façon de classer les deux concepts, inversant la pyramide classique, s'explique par le point de vue de Cicéron, qui est rhétorique et donc pragmatique. De ce fait, considérer que ce qui fait le *Latine loqui* n'est qu'accessoire par rapport à une *Latinitas* qui serait le noyau du discours, ne serait pas logique. Au contraire, voir le *Latine loqui* comme un degré ultime de maîtrise de la langue, bien au-delà de la seule *Latinitas*, fait de l'art oratoire la pratique ultime de la langue. De ce fait, l'éloquence n'est pas une pratique de la langue, mais la pratique par laquelle tout un chacun peut constater la beauté et les potentialités du langage. De la même manière, tous les procédés stylistiques mis à l'œuvre ne peuvent plus être considérés comme des artifices, mais se trouvent légitimés, comme l'expression la plus éclatante de la langue latine. Elles permettent aussi de rappeler que la norme oratoire n'est pas la même qu'une norme du *sermo cotidianus* : ainsi, la norme oratoire aurait pour préalable le *Latine loqui*.

Sur le sujet, on peut relever la cohérence de Cicéron, et même l'extrémisme de sa pensée. Ainsi, en *Brut.*, 140, on lit :

[...]nam ipsum Latine loqui est illud quidem [est], ut paulo ante dixi, in magna laude ponendum, sed non tam sua sponte quam quod est a plerisque neglectum : non enim tam praeclarum est scire Latine quam turpe nescire, neque tam id mihi oratoris boni quam civis Romani proprium videtur. [...] En effet, comme je l'ai dit peu de temps auparavant, le fait même de parler Latin doit être tenu en grande estime, non pas tant parce que c'est un fait de gloire en soi, mais surtout parce qu'il est négligé de la plupart des gens : de fait, il n'est pas aussi brillant de savoir le latin qu'il est honteux de l'ignorer, et cela ne me semble pas tant le propre d'un bon orateur que le propre d'un citoyen romain.

On pourrait penser que Cicéron différencie l'usage commun – par les citoyens romains – de l'usage oratoire de la langue, et qu'il critique ceux qui contreviennent à la *Latinitas* la plus élémentaire ; toutefois, au vu de notre démonstration précédente, nous comprenons ce passage différemment : la norme oratoire, selon lui devrait être celle que vise chaque citoyen dans sa pratique quotidienne.

Ainsi, la logique est renversée, ou plutôt complétée : d'un usage de la *lingua emendata*, le *Latine loqui* devient l'usage le plus éclatant et le plus maîtrisé des possibilités de la langue – en incluant la stylistique – et de là, cet usage accède au statut de norme pour le bon latin de tous, du moins dans l'esprit de Cicéron. En creux, cela signifie que celui qui n'a pas cet usage totalement maîtrisé (y compris du point de vue stylistique) ne parlerait pas latin.

### 3.1.2 Parler un bon latin : apports de la rhétorique au-delà de la grammaire

Il apparaît aussi que la perspective qui permet de juger de la qualité latine d'un discours n'est pas que linguistique. Une dimension, largement abordée dans le champ de la rhétorique, doit encore être explorée : celle de l'instrument par lequel les mots transitent, à savoir la voix<sup>18</sup>.

L'on pourrait en effet penser que si le choix des mots est bon, si les règles de *Latinitas* sont respectées, alors on parle une langue correcte. De fait, le ton n'influe pas sur la correction de la langue en elle-même. Et pourtant, dans la perspective d'élargissement de notre travail au *Latine loqui*, il faut prendre en compte le terme *loqui* à part entière<sup>19</sup>.

Dans notre partie sur la figure de Catulus<sup>20</sup>, nous avons mis en relief l'importance de son élocution, de la prononciation, qui lui donnaient cette *integritas*, par laquelle il acquiert l'*auctoritas* qui fait de lui un modèle de *Latine loqui*. Cela signifie donc clairement que le champ de la rhétorique apporte à la pensée linguistique de nouveaux principes qui permettent de distinguer le bon latin du mauvais latin, voire le latin du non-latin, en prenant en compte l'utilisation de la langue, le discours et non la langue elle-même. Un des concepts opérants est celui d'*urbanitas*, que nous n'analyserons pas ici dans son intégralité<sup>21</sup>, mais que nous analyserons *infra*<sup>22</sup> sous l'angle précis de classification des populations.

Il s'agira donc de définir le mieux possible ce que recouvre l'expression *Latine loqui*, dans le but de comprendre à la fois les normes qu'elle crée ou dont elle témoigne, mais aussi l'idéologie dont ces normes sont le reflet.

---

18. cf. Charles Guérin, « Trahi par sa voix ? L'interprétation des défauts vocaux dans l'Institution oratoire de Quintilien », L. Calboli-Montefusco éd., *Papers on Rhetoric* XI, 2012, p. 95-109 : « Au même titre que le geste, la voix est intégrée par la rhétorique ancienne dans un système de production de signes. En sus de la parole qu'elle porte, la voix constitue, par le biais de son volume, de sa hauteur, de ses modulations et de son débit, un vecteur permettant de traduire l'émotion ou, plus généralement, l'état intérieur intellectuel ou affectif de celui qui parle. Elle s'offre comme support de sens à l'interprétation du public, en lien étroit avec le style, l'argumentation et la fonction oratoire mise en œuvre »

19. Alessandro Garcea résume clairement l'importance que revêt l'*actio* dans la réflexion cicéronienne en soulignant ainsi l'opposition entre acteurs et orateurs : « Dans l'éloge de l'éloquence par Antoine au livre II [du *De orat.*, la mise en parallèle de l'orateur et de l'acteur aboutit à une distinction essentielle : le premier n'imité pas la réalité comme le fait le second, mais il « la prend en charge », la prend sur lui pour donner un ancrage à sa parole. » ], cf « *Consule ueritatem*, Cicéron, Varron et un chapitre de l'histoire de la vérité à Rome », *Revue de métaphysique et de morale*, 2008/1, n°57, p.93-110, *op.cit.* p. 103-104. L'*actio* est un élément qui permet d'accéder à la *ueritas*. Or, nous avons déjà vu – cf. partie 1.1.4 de cette thèse – que la langue permet aussi cela. Le lien entre langue et *actio* est donc global, il n'est pas seulement cantonné aux mots eux-mêmes, mais concerne aussi la visée du discours.

20. Cf. partie 1.4.2.2. de cette thèse.

21. voir pour cela notamment Charles Guérin, *Théorisation cicéronienne de la persona oratoire*, Vrin, 2011.

22. Cf. partie 3.1.4. de cette thèse.

### 3.1.2.1 Enjeux des questions lexicales : l'*elegantia*

Un des premiers domaines explorés par la rhétorique est le choix du matériau linguistique, en d'autres termes le lexique. Ainsi, en *Brutus*, 143, on lit à propos de Crassus (comparé à Antoine) :

*Erat summa gravitas, erat cum gravitate iunctus facetiarum et urbanitatis oratorius, non scurrilis lepos, Latine loquendi accurata et sine molestia diligens elegantia, in disserendo mira explicatio ; cum de iure civili, cum de aequo et bono disputaretur, argumentorum et similitudinum copia.* Il était d'une grande gravité, et avec cette gravité, il était conjointement doté d'un esprit enjoué et capable de traits d'esprits, des traits d'esprit d'une finesse tout à fait digne d'un orateur, et pas de cet esprit de bouffon ; il avait aussi le don de bien choisir ses mots, de sorte qu'il parlait un latin soigné, avec une attention portée aux mots, mais sans affectation ; il avait, quand il développait un raisonnement, une incroyable netteté ; quand il discutait de droit civil, de ce qui était juste et bon, il avait une abondance d'arguments et d'analogies.

L'expression *Latine loquendi accurata et sine molestia diligens elegantia* renvoie précisément au choix des mots. Il n'est pas question de correction ici – on suppose qu'un orateur ne choisirait que parmi des mots corrects, acceptables – mais d'une aptitude d'ordre lexical. Le caractère latin des discours de Crassus est mesuré par Cicéron en fonction de l'*elegantia* de son expression, elle-même formée de deux qualités, le fait d'utiliser des mots choisis avec soin, et l'apparente simplicité – apparente, car cette *simplicitas* est précisément le fruit du travail de l'orateur – du discours (l'absence d'affectation). Parle donc un bon latin celui qui respecte ces deux critères, qui couvrent plusieurs domaines : d'abord, l'adjectif *accuratus* évoque la capacité à utiliser le bon mot au bon moment – il est donc question d'adaptation au sujet, ici, et pas de linguistique à proprement parler –, et l'absence de *molestia*<sup>23</sup> est une qualité stylistique.

Ce que sous-entend l'extrait que nous venons d'analyser, à savoir l'idée que le bon latin ne peut pas être jugé en des termes seulement grammaticaux, le paragraphe 166 du *Brutus* nous en donne une confirmation :

*Eodem tempore M. Herennius in mediocribus oratoribus Latine et diligenter loquentibus numeratus est.* À la même époque, on compta Marcus Herennius parmi les orateurs secondaires, qui parlaient un latin correct et soigné.

23. Il est à noter ici que le terme *molestia* n'est pas utilisé pour évoquer une émotion des auditeurs, l'inquiétude, mais pour évoquer ici une manière de parler de la part de l'orateur. Pour une étude des émotions, voir notamment Gisèle Mathieu - Castellani, *La rhétorique des passions*, PUF, 2000, en particulier les chapitres 3 et 4.

Nous retrouvons ici un champ lexical déjà vu dans l'extrait précédent, avec le terme *diligentia* associé à l'idée de *Latinitas*, et pourtant l'ensemble est teinté négativement, puisque l'orateur en question est qualifié de *mediocris* : c'est un orateur de valeur secondaire<sup>24</sup>. Et la différence avec l'extrait précédent est assez flagrante : M. Herennius n'est absolument pas loué pour son *elegantia* ou son usage *accuratus*. Sa maîtrise de la langue latine, le degré de finesse de l'utilisation qu'il en fait le distingue de Crassus, notamment<sup>25</sup>. Certes, M. Herennius n'est pas défini par les manques de son éloquence, mais la comparaison avec Crassus et Lucius Philippus<sup>26</sup> nous permet de saisir ce qu'est, précisément, la *summa eloquentia*. Dans le cas qui nous occupe, l'expression *Latine loqui* n'est pas enrichie, contrairement à ce qui précède. Elle renvoie donc à une expression basique, peu travaillée. Pourquoi Cicéron considère-t-il que Marcus Herennius n'est qu'un orateur secondaire ? Précisément, ici, c'est l'absence de finesse stylistique, voire l'absence de style défini, qui semble être au cœur du problème : la correction et le soin apportés au langage ne suffisent pas, les mots ne semblent pas être choisis avec l'*elegantia* dont Crassus est capable, aucun choix stylistique particulier n'est évoqué, ni même aucun choix spécifique, volontaire et maîtrisé, en ce qui concerne le lexique. La brièveté de cette considération sur M. Herennius laisse tout simplement penser que Cicéron n'a rien à remarquer quant à son style – ce qui est dommage, quand il s'agit d'évoquer la performance d'un orateur. Il faut noter tout de même que, contrairement à Crassus et à Lucius Philippus, il n'est pas romain mais italien – en d'autres termes, c'est un orateur municipal, ce qui n'est probablement pas sans conséquence sur son style ou l'image qu'en a Cicéron.

Même si l'expression *Latine loqui* n'est pas garante, en elle-même, de l'usage parfait de la langue que l'on attend d'un orateur – cela semble être une constante, puisque Cicéron, dans le *Brutus*, ajoute toujours d'autres qualités concernant le discours des orateurs qu'il vante –, on peut en déduire un élément important : il y a des degrés d'appréciation dans le *Latine loqui*, dont les enjeux ne sont pas simplement la correction grammaticale. De fait, il semble que l'*elegantia* soit un levier d'analyse primordial pour juger de la compétence de tel ou tel orateur. Sous-ensemble du *Latine loqui*, elle est un complément de la *Latinitas* grammaticale, mais un élément indispensable à l'éloquence parfaite : l'*elegantia* est donc un critère normatif

---

24. Trad. J. Martha.

25. Mais aussi de Lucius Philippus, à qui Cicéron le compare dans ce même paragraphe et dont il vante la « plus belle éloquence », *summa eloquentia*.

26. Cicéron, *Brutus*, 173 : *Duobus igitur summis Crasso et Antonio L- Philippus proximus accedebat, sed longo intervallo tamen proximus*. Après ces deux plus grands orateurs, Crassus et Antoine, venait en premier Lucius Philippus, mais loin derrière tout de même.

Lucius Philippus, même s'il est loin derrière les deux précédents, fait partie selon Cicéron des plus grands orateurs de l'époque, pour sa *copia* notamment. Il restera célèbre, puisque même Horace l'évoque en *Épîtres*, I, 7, vers 46 sq : *fortis causisque Philippus agendis / clarus, ab officiis octauam circite horam / dum redit atque foro nimium distare Carinas / iam grandis natu queritur,...*

qui permet de classer les orateurs<sup>27</sup>.

### 3.1.2.2 L'*actio* dans la théorie du *Latine loqui*

De manière abrupte et *a priori* surprenante, ce qu'englobe le *Latine loqui* s'élargit encore : loin de la *Latinitas*, le *Latine loqui* finit par englober clairement les éléments propres à l'éloquence et relevant spécifiquement de l'*actio*. Ainsi, en *De orat.*, III, 40 :

[...]atque ut *Latine loquamur*, non solum id videndum est, ut et verba efferamus ea, quae nemo iure reprehendat, et ea sic et casibus et temporibus et genere et numero conservemus, ut ne quid perturbatum ac discrepans aut praeposterum sit, sed etiam lingua et spiritus et vocis sonus est ipse moderandus. [...] et, pour parler latin, non seulement il faut veiller à utiliser des mots que personne ne puisse, à bon droit, nous reprocher, et à en préserver le bon cas, le bon temps, le bon genre et le bon nombre, de sorte que rien ne soit désordonné, que rien ne soit discordant, ni placé au mauvais endroit, mais aussi que la prononciation<sup>28</sup>, le souffle et le volume de la voix doivent eux-mêmes être mesurés,

L'énumération délimite assez précisément tout ce qu'englobe le fait de « parler latin » : l'*emendatio*, l'*elegantia* – ce qui, selon nous, est implicite dans l'expression *quae nemo iure reprehendat* –, ainsi que la façon de parler, le souffle, le volume de la voix. Tout est question de modération, de contrôle : le terme *moderandus* suggère en effet un contrôle exercé, une utilisation de la voix guidée par l'*ars*.

Par ailleurs, on serait tenté de croire que le problème de la voix n'est qu'accessoire, et relèverait d'une forme de zèle de la part d'un Cicéron décidément peu enclin au compromis, quand il s'agit d'éloquence. Toutefois, la doctrine cicéronienne de la voix ne fait pas partie du domaine de l'esthétique, mais semble directement liée à la compétence qu'il vise : celle de savoir parler latin sans aucun défaut. Ainsi, en *De orat.*, III, 216, on lit :

*Omnis enim motus animi suum quendam a natura habet uultum et sonum et gestum, corpusque totum hominis et eius omnis uultus omnesque uoces, ut nervi in*

27. cf. *Brutus*, 252, c'est notamment pour son *elegantia* que César est digne de telles louanges : *Sed tamen, Brute, inquit Atticus, de Caesare et ipse ita iudico et de hoc huius generis acerrimo existimatore saepissime audio, illum omnium fere oratorum Latine loqui elegantissime.*

28. Nous avons choisi de traduire ainsi le terme *lingua*, d'une part du fait du contexte et du champ sémantique dans lequel il se trouve, avec la parenté de *spiritus* et *sonus*, qui relèvent de la dimension physique de la parole, et d'autre part parce que le terme *lingua* est aussi utilisé, dans un contexte similaire, avec une acception similaire, chez Quintilien en *Inst.*, I, 1, 37, qui évoque la nécessité d'enseigner aux jeunes enfants une prononciation correcte, en les entraînant aux *χαλνοί* : [...] *res modica dicta, qua tamen omissa multa linguae uitia nisi primis eximuntur annis, inemendabili in posterum prauitate durantur.* [...] cela paraît de peu d'importance, mais si on l'oublie, de nombreux défauts de prononciation, s'ils ne sont pas éliminés dans les jeunes années, sont renforcés ensuite par des erreurs impossibles à corriger.

*fidibus, ita sonant, ut motu animi cuique sunt pulsae.* En effet, chaque mouvement de l'âme a, par nature, en quelque sorte, une expression du visage, un accent, des gestes qui lui sont propres, et le corps entier de l'homme, son visage, et tous les accents résonnent de même que les cordes de la lyre, selon le mouvement qui anime l'âme.

Ce que Cicéron met en relief ici, c'est la correspondance<sup>29</sup> nécessaire – c'est-à-dire, qui ne peut pas ne pas être – entre la manière dont le discours est délivré et le mouvement de l'âme, en d'autres termes, les émotions que ce discours doit susciter ou dont il est le reflet. On remarquera la dimension prescriptive du propos cicéronien, avec le polyptote *omnis*, une dimension que l'on retrouve encore au paragraphe 217, avec l'usage injonctif du mode subjonctif : *Aliud enim uocis genus iracundia sibi sumat [...]* (la colère doit avoir un autre ton, propre à elle[...]). Ce qui relève de l'*actio* rentre donc définitivement dans la logique de systématisation que Cicéron met en œuvre, et devient à son tour une partie de la norme, une norme propre à l'éloquence cette fois, mais tout à fait nécessaire.

Comment expliquer ce changement de posture ? Pourquoi l'expression en vient-elle, tout à coup, explicitement, à englober l'*actio* ? Il n'est pas anodin, selon nous, que ce changement se produise dans le *De oratore* ; certes, nous n'avons pas là un manuel pédagogique. Pourtant, ce traité expose les principes, les préceptes grâce auxquels l'orateur peut être qualifié d'accompli. De ce fait, on peut comprendre que l'expression *Latine loqui* englobe bien plus que ce qu'elle évoquait dans le reste de l'œuvre de Cicéron : l'exigence qu'il a envers les orateurs (ou ceux qui se prétendent orateurs) est particulière, et se définit comme une somme : une somme de connaissances, une somme de savoir-faire, qui aboutissent à un degré de compétence inédit. Ainsi, le *Latine loqui* de l'orateur est le reflet de cette somme<sup>30</sup>. Toutefois, le choix de l'expression *Latine loqui* montre bien que cette façon de parler n'est pas réservée aux orateurs : celui qui ne parle pas ce bon latin ne parle tout simplement pas latin : la norme oratoire tend à s'étendre à tous les locuteurs latins – ou en tout cas ceux qui prétendent l'être. Celui qui

29. C'est d'ailleurs le terme employé par E. Courbaud et H. Bornecque dans leur traduction, édition Les Belles Lettres, 6e éd., 2010, p. LVII : « En effet, à tout mouvement de l'âme correspond en quelque sorte naturellement son expression de physionomie[...]. »

30. L.R. Palmer ne traite ce passage que sous l'angle linguistique, puisqu'il l'évoque comme l'endroit où Cicéron « met en relief les aspects fondamentaux de la *Latinitas*, un vocabulaire correct et des formes respectant le genre et le nombre » dans le texte, « he outlines the chief heads of pure latinity : correct vocabulary and forms with due regards for number and gender », cf *The Latin Language*, University of Oklahoma Press, 1988, p. 125. Nous ne sommes pas tout à fait en accord avec le commentaire – certes succinct – qu'il fait de ce passage, puisque l'énumération ne s'arrête pas au genre et au nombre. Précisément, le fait que la même phrase accumule des éléments d'ordre grammatical, stylistique et physique, montre la richesse de ce passage, du point de vue théorique : le *Latine loqui* non seulement ne se limite pas aux aspects grammaticaux, chez Cicéron, mais même la correction grammaticale est placée sur un pied d'égalité avec le reste. Nous ne reprenons donc pas à notre compte l'idée de « chief heads ».

n'utilise pas le ton qui convient à la forme empêche donc le message de passer correctement – c'est donc ainsi la fonction expressive<sup>31</sup> du langage qui en souffre, et en même temps qu'elle, la clarté du message, mise à rude épreuve par un orateur incompetent. En un mot, c'est toute la communication qui est mise en danger. Plus encore, C'est à l'aune de la *natura* que Cicéron tranche la question de la correspondance entre l'*actio* et les émotions, la force du discours. Il y a donc ici quelque chose qui ne relève pas d'une prescription artificielle : Cicéron se fait le relais d'une prescription qui le dépasse, d'un ordre des choses déjà bien établi, d'une logique à laquelle tout un chacun doit adhérer – l'expression *a natura* place en effet les considérations de Cicéron dans le domaine de l'incontestable<sup>32</sup> (qui irait contre la nature?). De ce fait, la conception cicéronienne de la place de l'*actio* n'est pas présentée comme arbitraire – évidemment, il s'agit pour lui de persuader ses lecteurs –, mais au contraire, comme imposée, comme garante du κόσμος<sup>33</sup> – un mot qui désigne à la fois l'ordre et la parure, dans une bivalence fort intéressante pour notre propos. Cela révèle aussi que nous sommes bien là dans l'idée grecque d'ἀληθεία tel qu'elle est présentée par A. Garcea : « l'idée propre à l'esprit grec selon laquelle la vérité constitue une sorte de révélation de la nature ; ce n'est qu'après contemplation de celle-ci [...] que l'homme développerait la capacité de créer un savoir qui porte sur l'agir [...] »<sup>34</sup>. C'est bien sur son observation de la *natura*, dont il se réclame, que Cicéron fonde son autorité pour prescrire un tel fonctionnement.

Le statut primordial de l'*actio* est mis en relief en particulier par Crassus<sup>35</sup>, selon qui elle

31. R. Jakobson, « Closing statements : Linguistics and Poetics », *Style in language*, T.A. Sebeok, New-York, 1960. Pour la traduction de Nicolas Ruwet : « Linguistique et poétique », *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, Paris, 1963 : « Elle vise à une expression directe de l'attitude du sujet à l'égard de ce dont il parle. Elle tend à donner l'impression d'une certaine émotion, vraie ou feinte[...] »

32. Le recours à la nature comme argument est fréquent chez Cicéron et intervient dans d'autres domaines que celui de l'*actio*, comme par exemple celui des styles, cf. *De orat.*, III, 177 : *Sed, ut in plerisque rebus incredibiliter hoc natura est ipsa fabricata, sic in oratione, ut ea quae maximam utilitatem in se continerent, plurimum eadem uel dignitatis uel saepe etiam uenustatis.* ( Mais de même que dans presque toutes les choses, ô merveille, la nature elle-même a été ainsi façonnée, de même, dans le discours, elle a été façonnée de sorte que ce qui est le plus utile ait aussi le plus de dignité ou, souvent aussi, de beauté.) Ce passage met en rapport plusieurs notions abordées dans notre analyse, à savoir l'intervention de la nature comme principe immuable, mais aussi la triple finalité du discours, esthétique (*uenustas*), éthique (*dignitas* et pragmatique (*utilitas*).

33. *De orat.*, III, 179, dans un parallèle entre discours et nature : *Haec tantam habent uim, paulum ut immutata cohaerere non possint, tantam pulchritudinem, ut nulla species ne cogitari quidem possit ornatio.* (Ces choses ont tant de force, que si on les changeait un tant soit peu elles ne tiendraient plus ensemble, elles ont tant de beauté qu'on ne peut imaginer quoi que ce soit de plus élégant.) De même, en *De rep.*, livre III, la question d'une « vraie loi [...] conforme à la nature » est source de débats : Michèle Ducos écrit dans *Rome et le droit*, Références 526, Paris, Librairie générale française, p. 136, que « [Cicéron] cherche à établir les fondements philosophiques du droit ». On mesure ainsi peut-être un peu mieux l'importance que revêt l'idée de nature chez Cicéron. Ici, comme souvent les considérations philosophiques sous-tendent les domaines d'application de son raisonnement, que ce soit le domaine linguistique, juridique, etc.

34. A. Garcea, « *Consule ueritatem* : Cicéron, Varron et un chapitre de l'Histoire de la vérité à Rome », *Revue de métaphysique et de morale*, 2008/1, n°57, p. 93-10, *op.cit.* p. 93-94.

35. Crassus, comme l'indique H. Bornecque dans une note p. LIX du livre III du *De oratore*, Les Belles Lettres, 6e édition, 2010, « ne sépare jamais la forme du fond [...] ».

peut même pallier l'ignorance des auditeurs en ce qui concerne la langue, comme on le voit en *De orat.*, III, 222 :

*Atque in eis omnibus quae sunt actionis, inest quaedam vis a natura data. Quare etiam hac inperiti, [hac vulgus], hac denique barbari maxime commouentur. Verba enim neminem mouent nisi eum, qui eiusdem linguae societate coniunctus est, sententiaeque saepe acutae non acutorum hominum sensus praeteruolant; actio, quae prae se motum animi fert, omnis mouet; isdem enim omnium animi motibus concitantur et eos isdem notis et in aliis agnoscunt et in se ipsi indicant.* En outre, dans tout ce qui relève de l'action se trouve une certaine force naturelle. De ce fait, c'est par elle que même les ignorants, même le peuple, même enfin les barbares sont le plus touchés. En effet, les mots n'agissent que sur celui qui est lié [aux autres] dans l'usage commun d'une même langue, et souvent des pensées fines passent par-dessus la tête d'hommes qui eux-mêmes manquent de finesse ; l'action, qui montre ostensiblement les mouvements de l'âme, touche tout un chacun, car les âmes de tous les hommes sont enflammées par les mêmes mouvements, et les émotions qu'ils reconnaissent chez les autres en voyant les signes, ils les manifestent eux-mêmes, en eux, par les mêmes signes.

L'*actio* trouve donc bien sa place dans l'idée de clarté du discours, et donc, si parler latin c'est aussi parler de manière à être bien compris, le langage que constituent la voix, le visage et les gestes, prend une place tout aussi importante que la langue latine dans la théorie. De ce fait, et de manière assez surprenante, la théorie du *Latine loqui* finit même par dépasser la frontière de la langue latine, pour appliquer une norme transposable dans n'importe quelle langue (la norme de l'*actio*) : le terme *loqui*, ou *dicere*, prend donc ainsi tout son sens et participe pleinement à l'établissement de la norme, de l'absence de défaut de langage. Toutefois, cela ne nous intéresse pas seulement parce que l'*actio* distingue un bon orateur d'un mauvais<sup>36</sup> ; ce qui nous intéresse, ce sont les implications idéologiques d'une telle position. Crassus met ainsi sur un pied d'égalité stricte discours et *actio*.

---

36. Ainsi, en *Brut.* 284, Calidius est précisément remarqué pour des *uitia* qui relèvent de l'*actio* : *aberat tertia illa laus, qua permoueret atque incitaret animos, quam plurimum pollere diximus; nec erat ulla vis atque contentio: siue consilio, quod eos quorum altior oratio actioque esset ardentior furere et bacchari arbitraretur, siue quod natura non esset ita factus siue quod non consuisset siue quod non posset.* Mais il lui manquait cette troisième qualité, grâce à laquelle il pourrait émouvoir et exciter les âmes, celle dont j'ai dit qu'il fallait en avoir énormément ; il n'avait aucune force, aucune animation dans le ton ; ou bien c'était à dessein, dans l'idée que l'on pensait de ceux dont le discours était d'un ton trop haut ou d'actions trop violentes étaient fous ou en transe, ou bien c'est parce que, naturellement, il ne le faisait pas, ou bien parce qu'il n'avait pas pris cette habitude, ou bien parce qu'il en était incapable.

### 3.1.3 Un enjeu du *Latine loqui* : distinguer les bons orateurs des mauvais

#### 3.1.3.1 Une nécessité politique et sociale

Le degré de compétence extrême que Cicéron attend de la part des orateurs ne peut se comprendre sans revenir au contexte historique et social, que J.-M. David, après avoir rappelé les enjeux de la compétence d'un orateur<sup>37</sup>, évoque en ces termes :

« L'éloquence judiciaire devient ainsi un bon moyen d'apprécier le degré d'intégration des *domi nobiles* à la communauté romaine. Elle ne nécessite aucune qualification juridique particulière : n'importe quel citoyen jouissant de ses capacités a le droit d'en accuser ou d'en défendre un autre. Elle permet à tout inconnu de se faire des clients et d'acquérir la notoriété. Il n'est donc pas surprenant que, comme Cicéron, de nombreux jeunes italiens y aient investi leurs ambitions de petits notables soucieux de promotion. »

C'est dans ce contexte où tout un chacun peut prétendre au statut d'orateur<sup>38</sup> qu'il devient crucial d'établir une hiérarchie entre les bons et les mauvais, entre ceux qui sont dignes d'être écoutés et ceux qu'il faut éviter. Et, comme nous l'avons vu, cette hiérarchie passe notamment par l'élargissement des caractéristiques du *Latine loqui* : si, parmi ces caractéristiques, certaines peuvent s'apprendre (comme la grammaire, l'évitement des solécismes et des barbarismes), les autres critères deviennent en eux-mêmes des principes de hiérarchisation, et leur apprentissage devient un enjeu supplémentaire (CF PARTIE SUR LA PÉDAGOGIE DE L'ACTIO)<sup>39</sup>.

37. J.-M. David, « Les orateurs des municipes à Rome : intégration, réticences et snobismes », *Les « bourgeois » municipales italiennes aux IIe et Ier siècles av. J.-C. : Actes du Colloque International du CNRS n. 609*, Publications du centre Jean Bérard, 1983, p. 309-323, *op. cit.* p. ??? : « C'est le regard critique que le groupe porte sur les conduites de chacun qui, avant toute procédure juridique, détermine les chances d'un individu à la reconnaissance collective. C'est dire l'importance des comportements oratoires qui mettent en vue, donnent à observer, à écouter et à juger. »

38. J.-M. David, « Formes du prestige oratoire, à Rome, sous la République et le Haut-Empire », *Le Prestige, autour des formes de la différenciation sociale*, Juin 2013, Nanterre, France. p. 35-45, *op.cit.* p. 40 : « L'acquisition de l'éloquence passa alors par une pratique qui prit le nom de déclamation et qui consistait à tenir des discours d'exercice sur des sujets parfois tirés de situations réelles mais le plus souvent fictif [...]. En rendant l'art oratoire accessible à des jeunes gens qui n'appartenaient pas à l'aristocratie sénatoriale, [les écoles de rhétorique latine] menaçaient en effet la supériorité de cette dernière. L'acquisition des techniques et des savoir-faire continua donc de s'inscrire, au moins pendant quelques décennies, dans le cadre de la sociabilité aristocratique [...] C'est dans ce contexte que se développa une nouvelle forme de prestige oratoire dont Cicéron fut le principal représentant. L'éloquence dont il fit la théorie et qu'il mit en pratique reposait sur l'association de l'autorité aristocratique et de la maîtrise de la rhétorique et de la philosophie. »

39. L'éducation, l'apprentissage de la rhétorique deviennent eux-mêmes des enjeux, comme le souligne A. Corbeil, « Rhetorical Education and Social Reproduction in the Republic and Early Empire », *A Companion to Roman Rhetoric*, W. Dominik & J. Hall (eds), Blackwell Publishing, 2007, p. 69-82, *op.cit.* p. 70 : « These circumstances indicate that the Roman elite used education as a means of distinguishing itself from those members of society unable to gain exposure to rhetorical theory and practice. It is in this context that one

Or, le rejet de certains orateurs se fait sur des critères stylistiques, au nombre desquels on comptera tout ce qui relève du physique (débit de parole, par exemple, ou ton) ou de l'esthétique de la langue. Ainsi, c'est par la violence oratoire que l'on détermine l'orateur digne d'être écouté, précisément parce que son style est l'émanation de sa *persona*. De ce fait, un style qui contrevient au *quod decet* est le propre d'un orateur incapable de s'approprier les codes de l'*Vrbs*, donc indigne d'en faire partie. C'est ainsi, par exemple, que l'agressivité d'un orateur, sa *petulantia*, le disqualifient d'office :

« Associée à toute manifestation de violence physique injustifiée, la *petulantia* se trouve par ailleurs jointe à diverses formes de vice moral et se charge, pour finir, de connotations sexuelles et politiques fortes. Qualifier un orateur de *petulans* revient à faire de lui un individu incapable d'exercer sur lui-même le contrôle (*disciplina*) indispensable à une vie morale et à la préservation de la Cité<sup>40</sup>. »

À partir de là, on peut aisément voir un nouvel enjeu dans le *Latine loqui* : il s'agit de parler conformément à ce qui peut faire prospérer et progresser la cité. L'expression se définit non pas seulement en ce qu'elle impose une manière de parler absolument définie, mais en ce qu'elle impose un idéal, un objectif – la prospérité et la préservation de l'*Vrbs* – qui lui-même impose naturellement des limites à l'orateur. De ce fait, définir le *Latine loqui* se fait en creux, en pointant les défauts comme incompatibles avec une vie dans la cité<sup>41</sup>. C'est donc la *persona* oratoire qui se retrouve ici au centre de la théorisation du *Latine loqui*. Dès lors, on comprend un peu mieux pourquoi les critères cicéroniens sont si vagues, quant à ce qui est acceptable ou pas : c'est parce qu'ils n'ont pas forcément d'existence intrinsèque, ils n'existent que dans leur incompatibilité manifeste avec l'idéal de la cité ; leur caractère peut donc être variable, selon le contexte.

Le rapport entre langage et *persona* est donc à double-sens : certes, la *persona* est rendue manifeste par le langage, mais, à l'inverse, on voit bien que la réflexion sur le langage s'enrichit

---

can best understand the much-discussed censorial edict of 92 BCE that expressed disapproval of the teaching techniques of the so-called « Latin rhetors » ; education in the Latin language made available teachings hitherto restricted to the elite and such a move toward democratization needed to be checked. »

40. Charles Guérin, « *Frangere aduersarium* : usages et limites de la violence oratoire dans la rhétorique cicéronienne », in Azoulay V. & Boucheron P. éd., *Le mot qui tue. Une histoire des violences intellectuelles de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Champ Vallon, 2009, p. 225-240, *op.cit.*, p. 236.

41. Ch. Guérin, « Être orateur à Rome : Cicéron entre théorie et pratique », in Christian Jacob, *Lieux de savoirs. Espaces et communautés*, Albin Michel, 2007, p. 207-225, *op.cit.* p.212 : « Par leur conformité à l'horizon d'attente symbolique et idéologique du public, ces manifestations rendent sensible l'appartenance de l'orateur au groupe, que son auditoire soit constitué par ses égaux en termes de hiérarchie sociale ou qu'il soit formé du *populus*, qui se voit naturellement imposer les définitions élitaires de la légitimité. Cette dimension pratique de l'*ethos* oratoire est évidemment labile et objet de luttes symboliques acharnées [...], un outil d'exclusion du jeu politique[...]. L'enjeu est de taille, en ce début de Ier siècle où l'élite nobiliaire lutte pour maintenir une position menacée par des innovations législatives audacieuses et par des ambitieux chaque jour plus impudents. »

des analyses qui relèvent de la *persona* oratoire, et notamment à travers des exemples stylistiques. De fait, le rapport entre langage et *persona* se manifeste déjà dans la *Rhét. Her.*, IV, 14, où un des locuteurs dit à l'autre :

*Tum vero iste clamare voce ista quae vel facile cuius rubores eicere posset : ?ita petulans es atque acer ut ne ad solarium quidem, ut mihi videtur, sed pone scaenam et in eiusmodi locis exercitatus sis*'. Alors l'homme de s'écrier d'une voix capable de faire rougir n'importe qui : « tu es si agressif, et si violent qu'il me semble que tu ne t'es pas exercé près du cadran solaire, mais plutôt derrière la scène de quelque théâtre et dans des lieux du même acabit. »

Ce passage, exemple de style simple dans la *Rhét. Hér.* – capable de « s'abaisser jusqu'au langage le plus ordinaire et le plus courant », pour reprendre la traduction de G. Achard, est analysé par Elaine Fantham sous l'angle des types de langage – elle aborde particulièrement la question de la familiarité, et de la vulgarité<sup>42</sup> ; mais ce qui nous intéresse particulièrement c'est le lien explicite fait entre langage et moralité : la supposition faite, selon laquelle l'homme aurait fréquenté un théâtre, est en effet péjorative – on sait à quel point les gens de théâtre peuvent être méprisés<sup>43</sup>. Ainsi apparaît clairement le lien entre l'expression et l'idée que l'on se fait, en tant qu'auditeur, de la moralité d'une personne, et plus que sa moralité, c'est sa place dans la société qui en est déduite.

Malgré la focalisation de notre propos sur l'éloquence, il faut remarquer que l'expression *Latine loqui* n'est pas l'apanage de la rhétorique et peut aussi désigner le *sermo cotidianus* : ici les personnages sont hors de toute situation oratoire, précisément. Ainsi, il n'y a qu'un pas à franchir pour que les concepts permettant de classer les orateurs puissent aussi permettre d'opérer une hiérarchie à l'intérieur de la société romaine entière : le domaine de la morale, de la place dans la société, sont en effet des passerelles grâce auxquelles le discours normatif peut s'appliquer à tous.

### 3.1.3.2 L'*homo politus*, le meilleur orateur ?

Comment distinguer les meilleurs orateurs ? Nous l'avons vu, il est question de moralité, de modération aussi dans le comportement de l'orateur. Toutefois, nous souhaitons explorer ici

42. E. Fantham, *Colloquial and Literary Latin*, Cambridge University Press, 2010, *op.cit.* p.19.

43. Cicéron, en *Cat.* II, 9, se sert précisément de cette vision des gens de théâtre pour disqualifier moralement Catilina : *Atque ut eius diversa studia in dissimili ratione perspicere possitis, nemo est in ludo gladiatorio paulo ad facinus audacior, qui se non intimum Catilinae esse fateatur, nemo in scaena levior et nequior, qui se non eiusdem prope sodalem fuisse commemoret*. Et afin que vous puissiez voir ses autres occupations d'un autre genre, il n'y a personne dans l'école des gladiateurs, de très porté au crime, qui ne déclare pas être l'ami intime de Catilina ; il n'y a aucun homme, sur une scène de théâtre, qui tout en étant un homme dépravé, un vaurien, ne se souvienne pas de Catilina comme un confrère ou presque.

l'hypothèse suivante : la notion d'*homo politus* ne serait-elle pas, non seulement le modèle du Romain idéal, mais aussi le point de départ de cette partition entre bons et mauvais orateurs ?

La nécessité d'une éducation totale est mise en relief par Cicéron dès le début du *De orat.*<sup>44</sup>. Nous souhaitons mettre cette vision de l'éloquence et de l'orateur en rapport avec l'époque, et la nécessité politique de distinguer les meilleurs orateurs – nécessité que nous avons explicitée plus haut.

L'éducation est au centre du débat, et le critère par lequel on distingue donc un orateur qui tend vers l'idéal affiché par Cicéron.

*Sed omnis loquendi elegantia, quamquam excolitur scientia litterarum, tamen augetur legendis et oratoribus et poetis*<sup>45</sup>. Mais l'élégance d'un discours, bien qu'elle soit affinée par la connaissance de la grammaire, est encore élevée par la lecture des orateurs et des auteurs qui doivent être lus.

L'instruction, ici, est mise au centre de la réflexion de Cicéron : le verbe *excolire* semble bien évoquer le travail du sculpteur qui polit la pierre, jusqu'à lui donner cette forme élégante. De la même manière, la lecture des auteurs et des orateurs sculpte un esprit déjà dégrossi par l'apprentissage de la grammaire. Mais tout le monde ne bénéficie pas de ces lectures.

L'adjectif *politus*, comme Ch. Guérin l'a montré, permet de désigner un homme en mettant en évidence le processus d'affinement qu'il a vécu, le « processus d'apprentissage correspondant au *polire*<sup>46</sup> ». Ensuite, l'adjectif en vient à « ne plus concerner la production intellectuelle que dans sa manifestation<sup>47</sup> », c'est-à-dire dans l'élocution et la pratique oratoire de manière générale (autant sur le fond que sur la forme).

Toutefois, nous souhaitons aborder la question sous un angle différent : il ne s'agit pas de circonscrire totalement la notion d'*homo politus*<sup>48</sup>, mais de repérer comment elle devient un critère de normativité de la langue et de sélection des orateurs.

En effet, nous pouvons voir que quand Cicéron loue les talents linguistiques d'un orateur, le propos glisse vers son éducation, asseyant ainsi la légitimité de l'orateur en question. Nous souhaitons vérifier le mouvement inverse, en observant comment Cicéron se sert de cette notion pour établir une image du latin correct, du latin qui peut et doit constituer un modèle à suivre. On pourrait identifier le *polite dicere* comme une des composantes de ce qui était nommé par Cicéron *perbene Latine loqui* – que nous évoquions *supra*. Or, quand il s'agit de classer les

44. Cf. *De orat.* I, 20.

45. *Brut.* 172.

46. Ch. Guérin, *Persona : théorisation cicéronienne de la persona oratoire*, p. 199.

47. *op.cit.*, p. 202.

48. Pour une étude complète de ce que revêt le terme *politus*, cf. Charles Guérin, *Persona : théorisation cicéronienne de la persona oratoire*, Paris, Vrin, 2011, p. 196 sq.

orateurs, il devient naturel de ne pas les classer sur des critères applicables à tout un chacun, mais précisément sur les critères selon lesquels ils savent bien ou *parfaitement*<sup>49</sup> parler latin.

Ainsi, en *De orat.*, III, 80, on lit :

*Sin aliquis extiterit aliquando, qui Aristotelio more de omnibus rebus in utramque partem possit dicere et in omni causa duas contrarias orationes [...], [et] ad eam rationem adiungat hunc rhetoricum usum moremque exercitationemque dicendi, is sit uerus, is perfectus, is solus orator.* Mais s'il existe un jour quelqu'un qui, à la manière d'Aristote, est capable, sur tous les sujets, de discuter le pour et le contre, et, dans toute cause, de proposer deux discours sur les thèses opposées, et qu'il sait joindre à cette formation l'habitude, la manière d'être et la manière de parler des orateurs, alors c'est lui qui sera un vrai orateur, un orateur parfait, le seul orateur.

De la perfection, Cicéron en vient tout naturellement à ériger cet orateur hypothétique en modèle pour tous les autres. Le rythme ternaire de la fin de cette phrases est éloquent : l'orateur dont la technique rejoint la formation théorique – philosophique, entre autres, puisque ce passage s'inscrit dans une discussion sur la nécessité de la philosophie dans la rhétorique – est le seul qui mérite le nom d'orateur. Ainsi, sans exprimer l'idée que c'est un *homo politus*, Cicéron reprend les éléments par lesquels, selon lui, une personne est « polie », et fait de ces éléments un critère de différenciation des orateurs. De ce fait, dans le *Latine loqui*, la performance oratoire ne s'envisage jamais en des termes uniquement linguistiques. C'est d'ailleurs Catulus qui en *De orat.*, III, 82, fera le lien entre la formation théorique et les qualités linguistiques, en louant la *uis*, la *suauitas* et la *copia* de son interlocuteur.

Et c'est un mouvement nouveau qui apparaît : au lieu d'écouter le latin d'un orateur et d'en déduire s'il est digne d'être écouté, on en vient à observer la totalité de sa formation pour déduire s'il est un modèle (et si c'est le cas, c'est qu'il parlera correctement). Ce mouvement est évidemment tout à fait compréhensible, puisque ce qui relève de la *Latinitas* est une nécessité chez tout orateur, selon Cicéron<sup>50</sup>.

Plus encore, le *Latine loqui* cicéronien change de nature et de fonction : ce n'est pas le seul fait de parler un bon latin, c'est le fait de parler un latin parfait qui témoigne d'une perfection plus générale, notamment dans la formation intellectuelle. Et le langage n'est pas naturellement le reflet de cette formation : Cicéron dans les propos de Catulus, établit le fait de refléter une formation intellectuelle complète comme une visée du langage, visée par laquelle on atteindra

49. Le préverbe *per* évoque l'idée d'un achèvement, d'où notre traduction : selon nous le *perbene Latine loqui* ne se limite pas à parler « très bien », mais à parler sans aucun défaut.

50. *Brut.* 140.

tout naturellement les qualités énoncées par Catulus.

### 3.1.3.3 Conclusions partielles : hiérarchisation des orateurs

Dans le contexte politique de la fin de la République, nous l'avons, vu, la hiérarchisation des orateurs apparaît comme une nécessité : dans un monde où tout un chacun peut devenir orateur, il s'agit de différencier les bons des mauvais, et cette dichotomie en vient à se transformer chez Cicéron en une dichotomie entre orateurs et non-orateurs : il ne peut y avoir d'orateur que parfait, ainsi, les mauvais orateurs n'ont pas leur place à Rome, du moins n'ont pas la légitimité d'être nommés comme tels. C'est dans ce contexte que la notion d'*homo politus* naît, et il nous paraissait primordial de la lier aux circonstances historiques. L'idéal humain et politique que recouvre la notion ne doit en effet pas être séparé du monde dans lequel cette dernière apparaît, et il nous semble légitime de dire que Cicéron fait de cette notion un instrument politique à deux égards : non seulement parce que l'*homo politus* incarne le Romain idéal, par son intellect, sa morale, sa place dans la cité, mais aussi parce qu'il apparaît, légitimement, comme le meilleur orateur (et donc dans la logique cicéronienne, le seul orateur) : Cicéron redessine ainsi le paysage de l'éloquence. On peut aussi y voir une manœuvre personnelle destinée à renforcer sa propre légitimité. Pierre Gros écrit ainsi :

« [...] l'immense effort d'érudition que les « antiquaires » et les savants développent dans les décennies situées de part et d'autre du milieu du 1er s. a.C. ne constitue pas un « retour à l'antique », ou du moins, en dépit des apparences, il ne s'agit pas d'un simple effort de sauvegarde ou de recension, mais d'une volonté de comprendre en ordonnant [...]. La culture est le « nouveau devoir civique », et ce n'est assurément pas un hasard si des esprits aussi différents que Cicéron et Vitruve parlent tous deux, en évoquant leurs propres ouvrages, d'un véritable *munus* offert à la République ou à leurs contemporains<sup>51</sup>. »

Toutefois, il nous semble que la dimension générale et prescriptive des propos de Cicéron ne doit pas être comprise exclusivement comme un moyen détourné – qui manquerait toutefois de finesse – de s'assurer une légitimité politique et sociale en tant que Romain, homme politique et orateur. Au contraire, Cicéron semble faire de sa conviction profonde un instrument pour normer la société et ses usages.

---

51. P. Gros, « Temps et mémoire dans la Rome antique », *Revue historique*, 606 (1998), p. 441-450, citation p. 443-444.

### 3.1.4 Classification des populations au delà des orateurs

De fait, la doctrine rhétorique, grâce à ses outils d'appréciation d'un orateur, met aussi au point des concepts opérants permettant plus largement de classer les individus selon leur langage, bien loin de s'arrêter à la classification des orateurs. La vision que donne Cicéron du langage conduit à l'élaboration de tout un système de distinction des populations.

#### 3.1.4.1 L'*urbanitas* : qualité de l'*Vrbs* ?

Au premier rang de ces concepts, l'*urbanitas* apparaît comme le concept autour duquel se crée un système binaire.

Il faut noter qu'elle n'est pas définie explicitement par Cicéron si on lit le paragraphe 171 du *Brutus* :

*Et Brutus : qui est, inquit, este tandem urbanitatis color ? Nescio, inquam ; tantum esse quendam scio. Et Brutus : qu'est-ce donc enfin, dit-il, que cette chose que tu appelles « tonalité citadine<sup>52</sup> » ? Je ne sais pas, dis-je, mais je sais que cela existe.*

Cette qualité se distingue donc en premier lieu par son évanescence.

À première vue, la qualité qu'est l'*urbanitas*, si l'on revient à la racine du mot, semble dessiner une première opposition entre les citadins et les *rustici*. Et en effet, d'après l'étude de Charles Guérin<sup>53</sup>, « le corpus de la correspondance oppose *rusticus* et *urbanus* en leur reconnaissant des modes de vie différents. L'accent porte alors sur le raffinement propre à la vie d'*urbanus* [...]. Le coeur de l'opposition explicite entre ville et campagne va en effet se situer au niveau linguistique [...]. » Il est intéressant de constater que Cicéron lui-même ne définit pas précisément ce qui fait cette spécificité de la ville, puisque, nous l'avons vu plus haut, il se contente vaguement d'évoquer ce qui « renvoie un son plus distingué ». Pourtant, très rapidement, la notion d'*urbanitas* semble se dégager complètement du rapport au campagnard, avant tout d'ordre géographique, et être le point névralgique de plusieurs systèmes d'opposition.

#### 3.1.4.2 Romains urbains et habitants divers : la question de la prononciation et du ton

L'*urbanitas* est, sous la plume de Cicéron, une qualité qui distingue Rome des Latins. La *Latinitas*, qualité de celui qui est latin, avant tout, est donc hiérarchisée, et, à son sommet, se trouve le parler urbain. On lit ainsi :

52. Il n'est pas aisé de traduire l'expression *color urbanitatis*. Nous avons choisi le terme « tonalité » pour rester dans le domaine de la perception, et garder ainsi l'esprit du terme *color*.

53. *Persona : théorisation cicéronienne de la persona oratoire*, Paris, Vrin, 2011, page 252.

*Nostri minus student litteris quam Latini; tamen ex istis, quos nostis, urbanis, in quibus minimum est litterarum, nemo est quin literatissimum togatorum omnium, Q. Valerium Soranum, lenitate vocis atque ipso oris pressu et sono facile vincat*<sup>54</sup>.

Les nôtres étudient moins les lettres que les Latins. Pourtant, parmi eux, et tu les connais, ils sont de Rome, eux qui ont très peu étudié, il n'y en a pas un qui ne surpasse, par la douceur de sa voix, le mouvement même de ses lèvres et son accent doux, le plus lettré de ceux qui portent la toge, Q. Valerius de Sora.

Distinguée clairement de l'étude des lettres ou d'une quelconque qualité que l'on peut acquérir, l'*urbanitas* n'est pas le moins du monde définie, comme nous le disions plus haut. Elle est pourtant présentée en *De orat.*, III, 43, comme ici, comme une caractéristique innée des Romains urbains, qui surpasse l'étude la plus assidue. Malgré l'évocation de la douceur de la voix, la nature de cet accent différent n'est pas exposée; toujours est-il que l'*urbanitas* romaine, liée à l'exigence de *Latinitas*, en devient la condition : cette langue pure qu'il faut conserver est désormais clairement identifiée comme la langue des Romains. En effet, par le biais de l'*urbanitas*, le *Latine loqui* se définit, en creux, comme une manière de prononcer propre aux urbains. C'est par le biais du contre-exemple que constitue Cotta que Cicéron établit cela, en *De orat.*, III, 42 :

*Est autem vitium, quod nonnulli de industria consecretantur. Rustica uox et agrestis quosdam delectat, quo magis antiquitatem, si ita sonet, eorum sermo retinere uideatur; ut tuus, Catule, sodalis L. Cotta gaudere mihi uideatur grauitate linguae sonoque uocis agresti, et illud, quod loquitur, priscum uisum iri putat, si plane fuerit rusticatum.* Mais il y a un défaut que certains recherchent volontairement. Une voie grossière et paysanne plaît à certains, parce qu'il semblerait que grâce à elle leur langage semble davantage conserver un air ancien; c'est le cas, Catulus, de ton camarade Cotta, qui, à mon avis, semble aimer une prononciation lourde, et un accent paysan, et qui croit que, ce qu'il dit aura l'air digne de l'accent nos ancêtres s'il le dit comme un paysan.

Bien sûr, ici Cicéron reprend à son compte l'opposition entre citadins et campagnards, et en fait un levier linguistique en renvoyant au problème de l'accent, du débit de parole aussi. Toutefois, l'opposition ne résume pas à elle seule la problématique de l'*urbanitas*, puisque Cicéron oppose ces considérations somme toute physiologiques, certes à la diction agréable (*suauiter loquendo*, *De orat.*, III, 43), mais aussi à l'érudition – sur laquelle nous revenons *infra*.

---

54. *De orat.* III, 43

Comment comprendre qu'un homme comme Cicéron, Arpinate nous le disions, restreigne la langue Latine au parler romain, quitte à s'en exclure ? Nous ne pensons pas y voir un accès de modestie cicéronienne. De fait, l'orateur ne s'en exclut pas réellement : en effet, puisqu'il se montre capable d'entendre la différence entre ce langage et celui d'un non-Romain, et se pose en expert de cette latinité, de cette beauté qu'il prétend identifier, il ne peut que s'associer à celle-ci. On peut difficilement concevoir en effet qu'existent et soient écoutés des experts de quelque chose qu'ils ne pratiquent pas...

C'est ainsi que l'exposé cicéronien sur l'*urbanitas* devient un moyen d'affirmer la pureté originelle de la langue telle qu'elle est parlée à Rome, de différencier le *romanus* de celui qui n'est que de passage, comme un *peregrinus* ou n'importe quelle personne sous domination romaine mais non-Romaine.

C'est encore plus sensible en *Brutus*, 171, où suite à des considérations sur les habitants de la Gaule, Cicéron affirme :

*Illud est maius, quod in vocibus nostrorum oratorum retinnit quiddam et resonat urbanus. Nec hoc in oratoribus modo apparet, sed etiam in ceteris.* Et le plus caractéristique, c'est ce tintement dans la voix de nos orateurs, cette résonance plus distinguée. Et cela ne se voit pas seulement chez nos orateurs, mais aussi chez tous les autres [Romains].

On peut aussi y voir un but personnel : par le fait même de classer ainsi le langage et d'affirmer que latin romain comme le langage à imiter, Cicéron peut se créer une identité romaine – puisque lui est capable de saisir cette nuance de ton. Et c'est en cela que l'exposé linguistique acquiert une double visée politique : en effet, en plus de donner une « photographie » de la cité telle qu'il la voit, Cicéron renforce ainsi sa légitimité politique.

### 3.1.4.3 *Nobiles* et plébéiens

Deuxièmement, le langage devient aussi un moyen de déterminer l'appartenance à une classe sociale, de hiérarchiser les personnes. Ainsi, Cicéron écrit dans une lettre à Paetus :

*Ain tandem ? Insanire tibi videris, quod imitere verborum meorum, ut scribis, fulmina ? Tum insanires, si consequi non posses ; cum vero etiam vincas, me prius irrideas quam te oportet. Quare nihil tibi opus est illud a Trabeis ; sed potius meum. Verum tamen quid tibi ego videor in epistulis ? Nonne plebeio sermone agere tecum ? Nec enim semper eodem modo ; quid enim simile habet epistula aut iudicio aut concioni ? Quin ipsa iudicia non solemus omnia tractare uno modo : privatas*

*causas, et eas tenues, agimus subtilius, capitibus aut famae scilicet ornatius; epistulas vero quotidianis verbis texere solemus*<sup>55</sup>. Que dis-tu, enfin ? Tu crois qu'il est folie d'imiter les foudres de mes mots, comme tu l'écris ? En effet ce serait folie si tu n'en étais pas capable ; mais puisque tu me surpasses, c'est plutôt de moi que de toi qu'il faut te moquer. Tu n'as pas besoin de citer Trapes, mais moi oui. Au fond, comment te parais-je, dans mes lettres ? N'ai-je pas l'air d'user d'un parler plébéen avec toi ? Car je ne parle pas toujours ainsi ; qu'y a-t-il de commun entre une lettre, un procès ou un discours politique ? Et même dans les procès, nous n'avons pas pour habitude d'utiliser tout le temps le même langage : les affaires privées, et qui plus est celles sans importance, nous les traitons dans un style très simple. Mais si la vie ou l'honneur de quelqu'un sont en jeu, alors nous y mettons plus de formes. Quant aux lettres, nous avons pour habitude de les écrire en utilisant le langage de tous les jours.

Dans cette lettre, ce n'est pas tant la variation de style, - qui est nécessaire selon les situations, d'après Cicéron - qui nous intéresse, que la façon dont Cicéron s'excuse, se justifie de cette variation. Il évoque en effet un style « quotidien » pour la vie privée ou les lettres, mais sa crainte est que son style paraisse, pire que quotidien, « plébéen » ". Selon Adams, Cicéron assimile ici sa manière d'écrire ou de parler en privé, à la façon dont la plèbe s'exprime<sup>56</sup>. Pourtant, l'assimilation entre le parler quotidien et le parler plébéen ne nous semble pas complète. En effet, ce dernier ne représente ici que la crainte de Cicéron, une sorte de repoussoir, et il y a fort à parier que, pour l'*homo novus* qu'il est, même un langage simple et sans fioriture ne saurait être confondu avec le langage de la plèbe. Ainsi, Cicéron pour se justifier déplace lentement le curseur, et ce qui pourrait passer pour une forme de déclassement (parler comme un plébéen) devient une forme de simplicité (*subtilitas*, et même, la marque d'un savoir-faire (l'adaptation aux circonstances) - ce qui, donc, écarte définitivement Cicéron du simple homme de la plèbe. Cicéron ainsi, tout *homo novus* qu'il est, se distingue de la plèbe : précisément, sa condition d'*homo novus* nous semble être une clef pour comprendre cette façon de classer les populations : il se place ainsi comme un *nobilis*, se distinguant d'une masse populaire n'ayant rien de remarquable ; l'on revient d'ailleurs au sens originel du terme, qui, selon J.-M. L'Hellegouarc'h, « caractérise celui qui s'est distingué dans un groupe social déterminé, qu'il soit délimité par

55. Cicéron, *Ad fam.*, IX, 21

56. J.N. Adams, *Social Variation and the Latin Language*, 2013, p. 193 : « Cicero remarked that he used « plebeian language » in informal letters, and thus recognised that an upper-class Roman in casual discourse would adopt usages associated especially with a lower social class. » (Cicéron remarquait qu'il se servait d'un « langage plébéen » dans sa correspondance privée, et ainsi reconnaissait qu'un Romain noble, dans une conversation décontractée, pouvait adopter des usages particulièrement associés à une classe sociale moins haute.)

le lieu (ville, pays), ou par l'activité manuelle ou intellectuelle (métier, corporation)<sup>57</sup>. Le lien se fait ainsi rapidement entre considérations politiques et considérations morales, avec, à la jonction des deux, la *persona* oratoire de Cicéron ainsi matérialisée.

C'est donc une pyramide qui semble se dessiner ici, au sommet de laquelle se placerait le discours non-plébéien, raffiné - *ornatus* - , puis, le discours de tous les jours, mais toujours non-plébéien, et, tout en bas, comme un ultime repoussoir pour Cicéron, le parler plébéien. En établissant ainsi ce classement, Cicéron présente une ville divisée entre plèbe et *nobilitas*<sup>58</sup>, et fait du langage un aspect de cette division politique, tout autant qu'il sert ses propres intérêts ; et c'est bien la question stylistique qui est au cœur de la distinction politique.

#### 3.1.4.4 Conclusions partielles

L'évocation de cette *urbanitas* si difficile à cerner<sup>59</sup> est donc aussi centrale que mystérieuse. L'incapacité de Cicéron à définir le concept, qu'elle soit réelle ou feinte, a tout de même une conséquence importante : l'*urbanitas* est impossible à apprendre. Cela garantit donc, d'une certaine manière, que les meilleurs orateurs ne pourront être que Romains. Et même, ce ne seront que ceux qui seront capables de repérer eux-mêmes ce *color urbanitatis* et de s'en servir sans même devoir réfléchir à sa mise en oeuvre. Il y a donc là une question cruciale : celle de l'imprégnation. En renvoyant l'*urbanitas* à l'*ingenium* ou du moins à la *natura*, Cicéron ne s'adresse, parmi les Romains, qu'à une infime partie d'eux : les *litterati*.

Précisément, parmi les marqueurs de compétence rhétorique et marqueurs sociaux, se trouve notamment l'*urbanitas*, définie par son impossibilité à être définie.

On mesure ainsi la différence entre le *latine loqui* cicéronien et la *Latinitas* de la *Rhet. Her.*<sup>60</sup>. Non seulement la théorie cicéronienne du *Latine loqui* couvre un champ bien plus large que la linguistique, mais, en plus, la doctrine cicéronienne étend son domaine d'expertise, non seulement aux orateurs – ce qui est attendu – mais de manière générale, à tous les hommes. On constate donc une évolution remarquable dans le degré de normativité des écrits linguistiques, avec la rhétorique cicéronienne, une normativité croissante et de plus en plus exclusive car

57. J.-M. Hellegouarc'h, « La conception de la « nobilitas » dans la Rome républicaine », *Revue du Nord*, 1954, n°142. Mélanges offerts à Louis Jacob à l'occasion de son 70e anniversaire. p.129-140, *op.cit.* p. 131.

58. Et pas entre plèbe et patriciat, cf. J.-M. Hellegouarc'h, « La conception de la « nobilitas » dans la Rome républicaine », *Revue du Nord*, 1954, n°142. Mélanges offerts à Louis Jacob à l'occasion de son 70e anniversaire. Pp.129-140, *op.cit.* p. 129 : « L'on est d'accord aujourd'hui pour reconnaître que la notion même de *nobilitas*, entendue au sens politique, ne remonte pas aux origines de Rome, qu'elle est distincte du patriciat et qu'elle est née du jour où, les lois Liciniennes permettant l'accès des plébéiens au consulat, il s'est créé parmi eux une sorte de classe supérieure, pourvue d'une particulière illustration. »

59. De l'aveu de Cicéron lui-même, qui, à la demande de Brutus de lui définir le concept, répond en *Brut.* 171 : *Nescio, inquam; tantum esse quendam scio*. Je ne sais pas, dis-je, je sais seulement que cela existe.

60. Pour rappel, *Rhét. Hér.*, IV, 17 : les défauts qui contreviennent à la *Latinitas* sont le barbarisme et le solécisme.

fondée sur des critères flous.

### 3.1.5 La place de l'*ornatus* et du style vis-à-vis de la correction

#### 3.1.5.1 La collusion entre *Latinitas* et *ornatus* dans l'*Orator*

Nous l'avons bien vu, l'expression *Latine loqui* renvoie à une perfection à la fois grammaticale et stylistique. En cela, le rapport entre discours exempt de défauts et style est déjà présent en *Rhet. Hér.*, IV, 11 :

*Sunt igitur tria genera, quae genera nos figuras appellamus, in quibus omnis oratio non vitiosa consumitur.* Il y a donc trois genres que nous appelons « types », dans lesquels est compris tout discours exempt de défaut.

Avec l'apparition du style dans la théorie du discours non-fautif (exempt de *vitium*), la faute se mue en défaut, un mot à l'acception plus générale : de fait, la faute est le manquement à une règle, alors que le défaut, évoque l'absence de ce qui serait souhaitable : on situera donc la faute dans le domaine de la *Latinitas*, avec les barbarismes et les solécismes, alors que le défaut dépasse cela en couvrant toutes les *vitia* qui relèvent du style, de l'*actio*. On mesure la différence entre le discours *non vitiosus* et le discours *purus*, puisque l'adjectif, à nouveau employé en IV, 11, renvoie à l'absence de faute linguistique<sup>61</sup>.

De fait, c'est bien d'un point de vue stylistique, que déjà, l'*Auctor* de la *Rhet. Her.* évoquait les défauts de figures mal utilisées, c'est-à-dire non conformément au *genus* adapté à la circonstance. Il évoque le *tumor orationis*<sup>62</sup>, et le mot, qui évoque l'enflure, la boursoufflure, rend bien compte du fait qu'il s'agit d'un écart de la norme, d'un défaut, d'un *vitium*. Si le *vitium* est le défaut, il est aussi le défaut de mesure, de *moderatio*. L'excès, le *tumor*, est donc lui aussi un défaut, par rapport à cette norme fondée sur l'équilibre et la mesure.

La différence est que l'*Auctor* ne rejette pas ces exemples comme négations du *Latine loqui* : dans la *Rhet. Her.*, les défauts de l'*ornatus* sont des fautes de style, qui témoignent de l'incompétence de l'orateur (pas de l'incorrection du langage) ; mais ce n'est pas un moyen de disqualifier lesdits orateurs en les taxant de non-latins ou en taxant leur langage de non-latin. On ne peut donc que mesurer le chemin parcouru, entre la *Rhet. Her.* et l'époque cicéronienne, de ce point de vue, puisque c'est notamment dans l'*Orator* – où le titre n'annonce que ce qui a trait à la rhétorique – que Cicéron expose des règles de correction et précisément dans une partie où il annonce traiter de l'*ornatio* : ainsi, en *Orator*, 79, annonce-t-il évoquer, après la

61. *Rhet. Hér.*, IV, 11 : *Attenuata est quae demissa est usque ad usitatissimam puri consuetudinem sermonis.* Le style simple est celui qui s'est abaissé à l'usage le plus commun d'un langage simplement correct.

62. IV, 14.

« langue pure et latine » (*sermo purus et Latinus*), l'expression claire et nette (*dilucide planeque dicetur*), et l'attention portée à ce qui est convenable (*quid deceat*), l'ornementation douce et affluente (*ornatum suaue et affluens*).

Or, c'est à cet endroit précis que Cicéron fait intervenir la question de la *Latinitas* dans l'ornementation, puisqu'il en vient à évoquer des aspects relevant plutôt de la correction, en particulier la question du choix des mots, puisqu'il conseille à l'orateur de style simple d'éviter d'être trop audacieux en forgeant des néologismes<sup>63</sup>.

À l'inverse, dans la théorie des mots considérés comme corrects et que les orateurs sont autorisés à utiliser, même pris isolément, c'est une conception esthétique et/ou pragmatique qui prime, comme on le voit en *Orator*, 80, où Cicéron affirme que parmi deux mots corrects et usités, on choisira celui qui sonne le mieux ou qui évoque le mieux l'idée que l'on veut transmettre (*Simplex probatur in propriis usitatisque uerbis, quod aut optime sonat aut rem maxime explanat*) : c'est donc à l'aune de l'euphonie et de l'*explanatio* que l'on juge de l'utilisation d'un mot, au-delà de la *Latinitas*. L'*elegantia* se trouve ainsi redéfinie, ou plutôt complétée par de nouveaux critères normatifs.

Comment expliquer cela ? L'évocation de l'orateur *tenuis* et la suite du passage nous indiquent que Cicéron livre ici un exposé concernant le style simple, en rappelant les règles propres. Ainsi, comme nous l'avons vu au début de notre exposé, le style simple renvoyant à une correction sans ornementation, l'absence de néologismes, entre autres, un critère grammatical donc, relève bien de l'ornementation – ou plutôt de l'absence d'ornementation nécessaire. On remarque ici que, contrairement aux passages que nous étudions en 1.1.1-2-3, le mouvement s'inverse ici : Cicéron se sert de la grammaire comme base pour expliciter la doctrine de l'*ornatus* qu'il soutient (et pas l'inverse).

### 3.1.5.2 Implications théoriques : le schéma des *uirtutes* et des *uitia*

Le statut de la stylistique en elle-même, dans les théories de la correction de la langue, est en effet très intéressant et permet de bouleverser le rapport à la langue : si l'on reprend le schéma de Marc Baratin et Françoise Desbordes<sup>64</sup>, qui compare la doctrine stoïcienne grecque – avec une bipartition entre ἀρεταί et κακία – avec le schéma latin – qui part d'une norme neutre, linguistiquement irréprochable, pour en évoquer les écarts négatifs (*uitia*) et les écarts positifs dans lesquels l'ornementation se situerait (*uirtutes*) – la doctrine cicéronienne situe alors le *Latine loqui* comme la somme de la norme neutre et de ces *uirtutes*. Ainsi, on ne parle un bon

63. *Orator*, 81 : *Ergo ille tenuis orator, modo sit elegans, nec in faciendis uerbis erit audax.*

64. M. Baratin et F. Desbordes, « La troisième partie de l'*ars grammatica* », *The History of Linguistics in the Classical Period*, ed. Daniel J. Taylor, John Benjamins Publishing, 1987, p. 41 - 66, *op.cit.* p. 46.

latin que dans l'adéquation parfaite entre la correction grammaticale et le travail stylistique. En somme, la neutralité n'existe pas : il n'y aurait pas, chez Cicéron, de norme latine non stylistique – alors même que la *Latinitas* constituait ce que nous appelons « norme neutre », selon la *Rhet. Her.*. Deux phénomènes se produisent donc : le *Latine loqui*, qui serait la somme des *uirtutes*, en vient à gommer littéralement la *Latinitas*, ou plutôt à l'absorber. De ce fait les *uitia* englobent, par un effet de miroir, à la fois les fautes qui contreviennent à la *Latinitas* et les défauts qui contreviennent à la *compositio* et à la *dignitas*, pour reprendre les termes de la *Rhét. Her.*

Alors que le schéma établi par M. Baratin et F. Desbordes indiquait la répartition suivante :

*uitia* / norme / *uirtutes*

barbarisme, solécisme / ø / tropes, métoplasmes, figures

Nous pouvons d'une part estimer que la « norme » peut renvoyer à la *Latinitas*, ce qui donnerait le schéma suivant :

*uitia* / norme / *uirtutes*

barbarisme, solécisme / *Latinitas* / tropes, métoplasmes, figures

Mais la doctrine cicéronienne tend à créer plutôt ce dernier schéma :

*uitia* / *uirtutes*

barbarisme, solécisme, défauts d'accent, de voix, de style / tropes, métoplasmes, figures +

*elocutio* + *actio* + *Latinitas*

En effet, on remarque que certaines vertus stylistiques finissent par intégrer le *Latine loqui* et entrer dans le cadre du langage correct<sup>65</sup>. C'est le cas, par exemple, de la *compositio*. C'est bien différent de ce que l'on lisait dans la *Rhet. Her.*, où la *compositio* était situé en dehors de la *Latinitas*<sup>66</sup>. Ainsi, en intégrant le *Latine loqui*, tout ce qui relève de l'esthétique, de la stylistique, devient de fait un élément normatif qui permet de cadrer ce qui est admissible ou pas, autant dans le *sermo*<sup>67</sup> que dans l'*oratio*. La dimension normative de cette conception de la langue vient aussi du fait que « Cicéron se trouvait vivre à une époque où la langue latine

65. cf. G. La Bua, *Cicero and Roman Education : the Reception of the Speeches and Ancient Scholarship*, Cambridge University Press, 2019, *op.cit.* p. 127-128 : « Cicero embodied virtuous language, a perfect synthesis of correctness, lucidity and elegance of diction. » Cicéron incarnait un langage irréprochable, une parfaite synthèse entre correction, clarté et élégance de l'élocution.

66. Pour rappel la *Latinitas* y est présentée comme une partie de l'*elegantia*), et les trois vertus sont *elegantia*, *compositio*, et *dignitas*

67. Cf. partie 3.2.4.3. de cette thèse.

connaissait un processus de standardisation<sup>68</sup> ». La concomitance de cette standardisation et de la doctrine cicéronienne font de cette dernière un tournant dans l'évolution de la doctrine du bon latin.

Le caractère latin d'un discours, à mesure qu'il englobe de plus en plus de critères, selon Cicéron, devient de plus en plus exclusif au sens où il ne peut qu'exclure de plus en plus de gens ne réunissant pas ces qualités. Essayons désormais de voir où Quintilien se situe quant à la définition du bon latin et de ce que signifie l'expression *Latine loqui*.

## 3.2 Le *Latine loqui* selon Quintilien

### 3.2.1 Un concept linguistique

#### 3.2.1.1 Un synonyme de *Latinitas* ?

Dans l'*Institution oratoire*, l'expression *Latine loqui* semble évoquer en tout premier lieu la correction grammaticale, comme en *Inst.*, VIII, 3, 3 :

*An in causa C. Corneli Cicero consecutus esset docendo iudicem tantum et utiliter demum ac Latine perspicueque dicendo ut populus Romanus admirationem suam non adclamatione tantum sed etiam plausu confiteretur ? Sublimitas profecto et magnificentia et nitor et auctoritas expressit illum fragorem* - Et dans son combat pour Caius Cornelius, Cicéron a-t-il vraiment réussi par le seul fait d'instruire le juge et de parler un latin correct et clair, à tel point que le peuple romain lui manifeste son admiration non seulement par sa clameur mais en plus par ses applaudissements ? Non, assurément : ce sont l'élévation de son style, le choix de ses mots, la brillance et son prestige qui ont fait émaner ce bruit éclatant.

Ici, le passage manifeste très clairement l'opposition entre le *Latine loqui*, qui serait une affaire de correction linguistique, et l'effort stylistique et d'*actio*. Nous sommes donc là dans un usage de l'expression similaire au terme *Latinitas*. Ce passage intervient dans le livre VIII, chapitre 3, que Quintilien consacre à l'ornement, en précisant que l'absence de vice grammatical n'est pas pour autant synonyme de vertu du langage (VIII, 3, 1). De ce fait, il est d'autant plus étrange

68. J.G.F. Powell, « Cicero's style », dans C. Steel (ed.), *The Cambridge Companion to Cicero*, Cambridge University Press, 2013, p. 41 - 71, *op.cit.* p. 55 : « Historically, the important fact is that Cicero happened to live at a time when the Latin language was going through a process of standardization ». Sur la question de la standardisation à l'époque cicéronienne, et en particulier sur le rôle de César, voir A. Garcea, *Caesar's De analogia*, Oxford University Press, 2012, *op.cit.* p.4 : « It seems very probable that Caesar tried to hinder this axiological system by proposing a standard linguistic type. Normalization measures becoming a priority after his conquests, he gave prominence to common rules of lexical selection and morphological inflection instead of considering urban accent as a mirror of social status. »

qu'il utilise là l'expression *Latine loqui*, et non *Latinitas*, qui correspondrait pourtant à cette correction sans ornement. Cet usage que l'on retrouve aussi chez Cicéron, cf. *supra*, et donc, en ce sens, recouvrir l'idée de *Latinitas*. Il semble que, dans le cas qui nous occupe, le terme *latine* soit à comprendre dans une opposition à ce qui n'est pas latin, donc *barbarus* ou pas *emendatus*, ce qui fait que l'on reste dans la logique de Quintilien, où les mots sont *aut nostra aut peregrina* (I, 5, 3). L'adverbe permet simplement de situer le discours d'un point de vue géographique, d'où un usage proche du terme *Latinitas* mais cohérent avec le système binaire que Quintilien met au point dans l'*Inst.*.

C'est aussi dans le cadre théorique dessiné par la *Latinitas* que l'on comprend le passage suivant en *Inst.*, I, 5, 64, où Quintilien pose la question de la déclinaison des mots grecs latinisés :

*In ceteris quae poterunt utroque modo non indecenter effferri, qui graecam figuram sequi malet non Latine quidem sed tamen citra reprehensionem loquetur.* Dans tous les autres cas, où l'on peut, sans entrer dans ce qui n'est pas convenable, utiliser l'un ou l'autre langage, celui qui préférera suivre la forme grecque ne parlera pas, de fait, latin, mais sans qu'on puisse l'en blâmer.

On remarque au premier abord que la question de la désinence latine ou grecque n'est pas résolue facilement par Quintilien, dont les propos sont, sinon contradictoires, du moins nuancés.

Ici, bien sûr, on retrouve, comme chez Cicéron, l'usage fondamental de l'expression *Latine loqui*, mais, en creux, se dessine une norme supplémentaire : le fait d'utiliser les désinences grecques, pour des mots d'origine grecque, n'est pas digne d'être blâmé. De ce fait, l'acceptable se situe, en ce cas précis, en dehors de ce que serait la *Latinitas* à strictement parler. Quintilien crée donc une norme hors de la norme grammaticale, si l'on peut dire, modulant l'idée de correction en dehors des cadres pré-établis et semblant naturels à tout un chacun (à savoir que parler latin consiste en premier lieu à utiliser forcément des mots latins).

Quintilien, en cela du moins, se distingue de la doctrine cicéronienne dans laquelle le *Latine loqui* semble aller de soi, puisqu'il explique et élucide ici la difficulté qu'il peut poser. Toutefois, ce passage illustre tout de même la difficulté de définir le *quod decet* : alors même que Quintilien évoque la correction linguistique, le convenable se dessine dans une dimension sociale – comme l'évoque le terme *reprehensio*, qui laisse deviner l'importance du regard des autres sur celui qui parle –, mais aussi, peut-être, en étant liée à cet aspect social, sa dimension esthétique. De fait, c'est la question d'afficher l'usage du grec – pas d'utiliser le grec – qui se pose ici. Enfin, nous pouvons former l'hypothèse que l'attitude fort nuancée de Quintilien, malgré la certitude de l'absence de *reprehensio* est une manière, pour le pédagogue, de s'opposer à l'idée préconçue

selon laquelle l'usage du grec révélerait un manque de patriotisme.

Son ouvrage s'adressant à des professeurs, en charge de former la jeunesse, on peut raisonnablement penser qu'il s'agit là de forger une conception de la correction linguistique plus large (car plus approfondie, avec moins de non-dits) que celle qui prévaut chez Cicéron. En effet, il introduit une variabilité dans la norme grammaticale – Cicéron n'est pas sans user de critères indiosyncratiques, évidemment, mais ces critères ne touchent pas la correction du langage, ils touchent plutôt l'ornement ou l'*actio*<sup>69</sup> –, la rendant à la fois plus difficile à saisir et à la fois plus inclusive.

Il apparaît donc que *Latine loqui*, dans ce contexte, calque la conception grammaticale de la *Latinitas* pour la redéfinir et en faire un ensemble de critères plus mouvants. Quintilien se situe là dans un entre-deux, entre la conception purement grammaticale de l'*Auctor* de la *Rhet. Her.* et la variabilité dans laquelle Cicéron englobe tous les critères du *Latine loqui* – nous l'avons vu plus haut, les différents styles engendrent déjà de grandes variations dans le langage, en plus de ce qui relève des locuteurs (notamment leur origine).

### 3.2.1.2 Correction grammaticale et *Latine loqui*

Il ne faudrait pourtant pas croire que Quintilien situe le *Latine loqui* hors de la *Latinitas*. Ainsi, en *Inst.*, I, 6, 27, il affirme :

*Quare mihi non inuenuste dici uidetur, aliud esse Latine, aliud grammaticae loqui.*

C'est pourquoi, me semble-t-il, que l'on dit, et non sans grâce : c'est une chose de parler correctement, c'en est une autre de parler latin.

La formule, effectivement, ne manque pas de faire couler l'encre, par sa concision et sa richesse<sup>70</sup>. Toutefois, les commentateurs s'accordent généralement sur un point : le *Latine loqui* constitue des adaptations de la *Latinitas*, des arrangements avec ses préceptes<sup>71</sup>, pour ainsi dire, supérieur au *grammaticae loqui*<sup>72</sup>.

Le point commun entre la doctrine cicéronienne et la réflexion de Quintilien, est le statut de

69. Cf. partie 3.1.4.1. de cette thèse.

70. W. Ax qualifie cette formule de « wonderful punchline », cf. « Quintilian's Grammar (*Inst.* I, 4-8 and its Importance for the History of Roman Grammar », in *Ancient Scholarship and Grammar*, ed. Stephanos Matthaios, Franco Montanari et Antonios Rengakos, De Gruyter, 2011, p. 342.

71. Cf. notamment « Classical Latin », in *A Companion to the Latin Language*, Wiley-Blackwell, 2011, p. 236-256, *op.cit.* p. 243 : « It was possible for Latin speakers and stylists to make certain choices within classical Latin, particularly if their choices were sanctioned by some earlier writer or text. Minor infringements of the strictest grammatical rules could be tolerated; indeed, the cultured speaker should avoid the pedantry of a grammarian. Cicero's decision to follow the crowd and keep his learning to himself is reprised in later centuries by Quintilian and Gellius [...] in the dictum cited by Quintilian with approval (*Inst.* I, 6, 27) *aliud esse Latine, aliud grammaticae loqui*.

72. Bruno Rochette parle de « sur-langue », cf. « Les noms de la langue en latin », *Histoire Épistémologie Langage*, 2009, 31-2, p. 29-48, *op.cit.* p. 44.

la grammaire : une base qui ne se suffit pas à elle-même<sup>73</sup>. En effet, la phrase que nous évoquons se situe à la fin d'un développement originellement consacré à l'analogie et, précisément, au fait qu'elle n'est pas un principe qui doit régir la langue mais un constat *a posteriori*, et que certains mots se situent en dehors de toute analogie sans que ce soit blâmable. Le *Latine loqui* finit donc par englober et dépasser la *Latinitas*, c'est une constante entre Cicéron et Quintilien. On pourrait croire que la phrase sibylline de Quintilien, est, comme chez Cicéron, un moyen de discriminer – au sens étymologique – les locuteurs, et de dresser une hiérarchie entre eux.

Or, Quintilien, s'il dessine bien une hiérarchie entre plusieurs types de langages – c'est ce qu'il fait en indiquant que préserver l'analogie à tout prix n'a pas de sens –, n'applique pas cette hiérarchie aux locuteurs. Son discours est purement technique, et le fait même qu'il écrive tout cela montre bien qu'il estime devoir transmettre ces informations. C'est donc, en soi, une démarche qui inclut les locuteurs dans la norme.

Mais revenons sur ce qui fait cette norme, tout d'abord. Quels sont les critères qui permettent de dépasser la langue correcte pour atteindre une langue latine ? Nous avons longuement analysé l'entrelacs des quatre critères de correction du langage, *ratio*, *consuetudo*, *uetustas* et *auctoritas*, une quadripartition qui fonde la réflexion sur la langue. Et, précisément, il nous semble c'est par cet entrelacs que l'on passe de la *Latinitas*, qui reviendrait à la préservation de l'*analogia* envers et contre tout, au *Latine loqui*, où la norme linguistique s'enrichit de l'écart pour favoriser la communication – qui est quand même le but premier de la parole<sup>74</sup>.

Quintilien, de façon complémentaire à Cicéron, rend nettement visible un phénomène primordial : les règles mêmes de correction linguistique oscillent entre la *Latinitas* et le *Latine loqui*, ce qui nous permet de nuancer fortement l'idée que la différence entre les deux ne serait que d'ordre esthétique ou stylistique : le *Latine loqui* porte en lui une norme linguistique quelque peu différente de celle de la *Latinitas* originelle.

73. *Inst.*, I, 5, 54 : *Hactenus de soloecismo : neque enim artem grammaticam componere adgressi sumus, sed, cum in ordinem incurreret, inhonoratum transire nolimus.* (Cela suffit en ce qui concerne le solécisme : en effet, nous ne sommes pas lancés dans la composition d'une grammaire, mais, puisque cela se présentait dans l'ordre [de mon propos], je n'ai pas voulu passer outre et ne pas faire honneur à ce sujet) ; *De orat.*, III, 38-39 : *Atque eorum quidem, quae duo prima dixi, rationem non arbitror expectari a me puri dilucidique sermonis. [...] ita esse necessarium, ut tamen eo minus nihil esse possit.* (Et de ces deux qualités que j'ai nommées auparavant, à savoir la pureté et la clarté du discours, je pense que l'on n'attend pas de moi que j'en expose la règle. [...] En effet elles sont ainsi nécessaires, et même sont le moins que l'on puisse exiger) On remarquera la différence d'attitude entre Quintilien et Cicéron, qui font le même constat : celui de la nécessité de parler un latin grammaticalement correct, mais qui tirent de ce constat deux attitudes radicalement différentes.

74. Cette réflexion présente encore, sur ce point, une similitude avec la doctrine cicéronienne, qui n'hésite pas à prôner l'écart pour mieux adhérer à la *consuetudo* et mieux communiquer. Toutefois, Cicéron ne va pas aussi loin dans l'analyse technique de ces points, pour des raisons que nous avons évoquées par ailleurs.

### 3.2.1.3 Conclusions partielles

L'attention portée à la correction grammaticale, la *Latinitas*, par Quintilien constitue un aspect important de l'*Inst.*<sup>75</sup>. Fondement du bon latin, la correction strictement grammaticale n'est désignée par l'expression *Latine loqui* que quand elle s'oppose à un usage étranger, grec par exemple. C'est en ce sens qu'elle est synonyme de *Latinitas*.

Toutefois, en bon rhéteur, Quintilien situe nommément le *Latine loqui* en dehors de la *Latinitas*, reprenant l'idée cicéronienne selon laquelle le bon latin n'est pas la seule correction grammaticale. Il inclut donc dans son discours sur les usages valides de la langue, des notions politiques et sociales – le *quod decet*. Plus encore, c'est par la combinaison des quatre critères de correction grammaticale – qui renverraient donc en théorie à la *Latinitas* – que Quintilien passe quasi insensiblement au *Latine loqui* : ainsi, il applique au *Latine loqui* un discours technique auparavant réservé aux grammairiens évoquant la seule *Latinitas*. Sans dire que Quintilien fait le travail de Varron, on peut tout de même dire que, par son travail de recherche sur les préceptes par lesquels on parvient au *Latine loqui* – un travail qui implique à plusieurs reprises de revenir sur la source cicéronienne – Quintilien est bien dans un travail de dévoilement. Non pas un dévoilement tel que celui que Varron appliquait aux mots, mais un dévoilement des non-dits de la rhétorique permettant d'éclaircir la notion de bon latin : si Varron se proposait de « découvrir les formes ensevelies par les années<sup>76</sup> », il apparaît que Quintilien se propose de déterrer, de mettre au jour des préceptes rhétoriques hérités de la tradition grecque et latine (en particulier cicéronienne) afin d'en étudier la portée et la manière de les rendre accessibles. La perspective de Quintilien, dans un sens, est étonnamment similaire à celle de Varron, mais la portée en est différente, il s'agit de conjuguer des préceptes enfouis, de l'ordre de l'évidence – pour ceux qui les connaissent – et de les rendre visibles, audibles, sensibles, pour en modifier le présent, pour influencer directement et la formation des esprits et le langage des hommes.

## 3.2.2 Les concepts rhétoriques dans la doctrine chez Quintilien

En plus d'une redéfinition de la *Latinitas*, le *Latine loqui* s'enrichit évidemment, chez Quintilien comme chez Cicéron, de critères non grammaticaux.

L'intérêt du travail sur la forme va de soi, ainsi que l'écrit notamment Denys d'Halicarnasse :

διττῆς γὰρ οὔσης ἀσκήσεως περὶ πάντας ὡς εἰπεῖν τοὺς λόγους, τῆς περὶ τὰ νοήματα

75. Nous y consacrons le chapitre 5 de cette thèse.

76. C. Moatti, *La Raison de Rome : naissance de l'esprit critique à la fin de la République*, Seuil, Paris, 1997, p. 125 : « Remonter l'ouvrage du temps, et derrière la vieillesse, la *uetustas*, retrouver l'*antiquitas*, le passé dans sa vérité : telle est la première vocation de l'antiquaire – « archéologue de la mémoire et du langage », ou analyste des sociétés. »

καὶ τῆς περὶ τὰ ὀνόματα, ὧν ἡ μὲν τοῦ πραγματικοῦ τόπου μᾶλλον ἐφάπτεσθαι δόξειεν ἄν, ἡ δὲ τοῦ λεκτικοῦ, καὶ πάντων ὅσοι τοῦ λέγειν εὖ στοχάζονται περὶ ἀμφοτέρων τὰς θεωρίας τοῦ λόγου ταύτας σπουδαζόντων ἐξ ἴσου<sup>77</sup>. En effet, pour ainsi dire, deux exercices, quant aux discours, méritent tout à fait notre attention, les idées et les mots. Parmi ces deux éléments, le premier concerne au premier chef le sujet abordé, et le second concerne l'expression. Et tous ceux qui ont pour objectif de devenir de bons orateurs accordent une même attention aux deux aspects du discours.

Toutefois, considérer que le discours est une addition entre forme et fond serait une erreur. Plus encore, nous formulons l'hypothèse que, dans la théorie du *Latine loqui* telle que Quintilien la livre, ce qui relève de l'esthétique ne constitue pas une addition à la correction du langage, mais devient une composante du bon latin, du latin correct, changeant ainsi le concept même de correction. La correction, dans le cadre du *Latine loqui* est donc, chez Quintilien aussi, fondée sur l'esthétique et la stylistique autant que sur la linguistique : en d'autres termes, les concepts propres à la rhétorique viennent intégrer la théorie du *Latine loqui*.

### 3.2.2.1 La place de l'*ornatus*, entre fond et forme ?

À première vue, Quintilien semble séparer l'*ornatus* de la correction, comme il le sous-entend en *Inst.*, VIII, 3, 1 :

*Venio nunc ad ornatum, in quo sine dubio plus quam in ceteris dicendi partibus sibi indulget orator. Nam emendate quidem ac lucide dicentium tenue praemium est, magisque ut vitis carere quam ut aliquam magnam uirtutem adeptus esse videaris.* J'en viens maintenant à l'ornementation, à laquelle, sans aucun doute, plus que dans aucune autre partie du discours, l'orateur s'adonnera. En effet, ce n'est qu'un mince mérite que de s'exprimer correctement et clairement, et l'on peut croire que cela constitue plutôt une absence de défaut que le fait d'avoir atteint une très haute qualité.

La séparation entre *ornatus* et *emendatio*<sup>78</sup> est ici nette : si les deux sont nécessaires, Quintilien distingue bien la *Latinitas* des qualités nécessaires pour atteindre la *magna uirtus*.

Toutefois, Quintilien se conforme ici à l'idée de *uirtus* telle qu'elle était évoquée par Cicéron : il n'y a de *uirtus* que dans une conjonction entre *ornatus* et *emendatio*.

77. Denys d'Halicarnasse, *De compositione uerborum*, I, 5.

78. Quintilien reprend à son compte une division cicéronienne entre d'une part les vertus élémentaires, « qu'il est facile d'apprendre, et dont l'usage est indispensable » (*De orat.*, III, 38 : [...] *quae cognitionem habent facilem, usum necessarium.*), à savoir la *Latinitas* et le *plane dicere*, et d'autre part les vertus qui sont, selon lui, dignes d'être discutées, à savoir l'ornement, et le fait que le style soit convenable et en accord avec ce dont on parle (*De orat.*, III, 37 : [...] *ut ornate, ut ad id quodcumque agetur apte congruenterque dicamus*).

Pierre Chiron fait le lien entre fond et forme en prenant en compte le paradigme musical :

« L'élaboration musicale n'est pas un plus, un degré supplémentaire, une addition décorative au travail de transmission du sens, c'est la réponse à une attente du public<sup>79</sup>. »

Ainsi, l'idée même de *Latine loqui*, qui axe la correction sur le plan de la communication, prend en compte les interlocuteurs. Et dans cette logique, le style fait partie du « bon latin », du latin réellement audible par le public. De fait, il n'y a de bon discours qu'un discours audible par le public. Le style devient donc un préalable qui permet de garantir, si ce n'est l'adhésion, au moins l'attention du public.

Le *Latine loqui* définit donc une norme qui prend en compte particulièrement la performance que représente le discours. De ce fait, le style et l'adaptation au public sont une dimension primordiale du latin irréprochable. Ce qui relève de l'esthétique est donc envisagé sous l'angle pas seulement esthétique mais aussi pragmatique : il s'agit, par le style, de veiller à la clarté du discours : en un sens, chez Quintilien, on remarque que les vertus de base que sont la clarté et la *Latinitas* sont intimement liées à l'*ornatus* et au *quod decet*. Nous reviendrons sur ce point *infra*.

Et de ce fait, le problème de la clarté cristallise aussi le lien entre esthétique et grammaire : Jean Cousin résume ainsi ce que recouvre le terme selon Quintilien :

« De quoi dépend la clarté des mots ? Tout d'abord de la propriété ; puis de l'ordre régulier ; enfin de la dimension mesurée de la période<sup>80</sup>. »

Ce dernier point en particulier relève du style, et pourtant, Quintilien comme Cicéron avant lui revient sur la potentielle obscurité du discours provoquée par des phrases trop longues, mal arrangées (en ce qui concerne l'ordre des mots) ou trop brèves. De manière générale, la stylistique se retrouve donc au service de la communication, au service du *loqui* et *a fortiori* du *Latine loqui* : ainsi, Anna Novokhatko, après avoir rappelé que la métaphore est un trope inscrit précisément dans la dimension significative du discours, analyse la dimension sémiotique et sémantique de la métaphore chez Quintilien, en insistant sur son importance du point de vue de la signification. Il s'agit bien de dire clairement quelque chose, de communiquer une idée et pas seulement d'orner le discours :

« Le traitement central de la métaphore par Quintilien est présenté en VIII, 6. La

79. Pierre Chiron, « Musique des mots et persuasion dans deux traités de rhétorique d'époque hellénistique et romaine », *Modèles linguistiques*, 58, 2008, 27-43, *op.cit.* p. 43.

80. Jean Cousin, *Études sur Quintilien. Contribution à la recherche des sources de l'Institution oratoire*, Doctorat d'Etat, faculté des Lettres de l'Université de Paris, 1967, p. 407.

métaphore est considérée comme le premier des tropes, et le trope en lui-même est défini dans le domaine de la sémantique (nous comprenons le terme comme ce qui concerne « og la signification des parties du discours et de leurs combinatoires ») [...] : *tropos est uerbi uel sermonis a propria significatione in aliam cum uirtute mutatio* [...]. Quintilien prête une attention particulière au fait que les métaphores véhiculent du sens (*significantius est and significandi gratia*)<sup>81</sup> ».

Ainsi donc, la doctrine du *latine loqui* favorise donc, par son objet même, cette collusion entre les vertus premières et celles qui apparaissaient comme secondaires et propres au style et à l'éloquence : cette collusion, déjà nettement visible chez Cicéron, ne disparaît pas avec Quintilien, qui la rend au contraire encore plus sensible en en faisant précisément un objet à enseigner et à apprendre.

### 3.2.2.2 L'*actio*, élément de transmission

Enfin, en ce qui concerne l'*actio*, Quintilien est définitivement héritier de Cicéron, comme on le voit en *Inst.*, XI, 3, 2 :

*Habet autem res ipsa miram quandam in orationibus uim ac potestatem : neque enim tam refert qualia sint quae intra nosmet ipsos composuimus quam modo efferantur. Nam ita quisque, ut audit, mouetur.* [L'action] elle-même, quant à elle, a dans les discours une force et une influence tout à fait étonnantes : en effet, ce que nous avons composé dans notre esprit n'est pas aussi important que la manière dont nous le transmettons. De fait, l'émotion de chacun dépend de ce qu'il entend.

Pierre Chiron analyse ce passage sous l'angle de la querelle d'ordre stylistique provoquée par l'influence asianiste sur le style des orateurs<sup>82</sup>. Toutefois, même si notre propos ne renvoie pas à ce problème en particulier, ce passage de l'*Inst.* rend sensible l'importance de l'*actio* et lui confère un statut fondamental quand il s'agit de bien parler. Par ailleurs, les reproches faits à l'esthétique asianiste par Quintilien ne sont pas des reproches qui relèvent du principe ou du

81. Anna Novokhatko, « The linguistic treatment of metaphor in Quintilian », *Pallas* [en ligne], 103, 2017, en ligne depuis le 30 mai 2017, p. 311-318, *op.cit.*, p. 311-313 : « Quintilian's central treatment of metaphor is presentend in book 8, chapter 6. Metaphor is regarded as the first of the tropes, and trope itself is defined in the domain of semantics (semantics understood as concerning « the meanings of the parts of language and their combinatorics ») [...] *tropos est uerbi uel sermonis a propria significatione in aliam cum uirtute mutatio* [...]. Quintilian pays sepcial attention to the conveying of meaning in metaphor (*significantius est and significandi gratia*) ».

82. P. Chiron, « Les *côla* en rhétorique : respiration, sens, esthétique », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 2010/1, tome LXXXIV, p. 31-50, *op.cit.* p. 32-33 : « Or, à l'époque de Quintilien, l'esthétique asianiste a envahi non seulement les écoles mais aussi les tribunaux atteints par le défaut qui consiste à chanter en parlant, défaut dont on ne sait « s'il est plus vain ou plus écœurant » (P. Chiron renvoie ici à *Inst.*, XI, 3, 57.). On remarquera que par le titre même den son article, Pierre Chiron rend visible le lien intrinsèque entre fond et forme.

goût personnel : au contraire, ils s'inscrivent dans la logique d'adaptation du style au sujet, cette même logique qui justifiait aussi des variations dans la langue employée<sup>83</sup>. C'est la fonction référentielle du discours, « condition *sine qua non* de toute relation de persuasion<sup>84</sup> » selon P. Chiron, qui est ici à la source de l'établissement de la norme. Il s'agit d'être pragmatique, tout simplement.

Contrairement à Cicéron (et particulièrement à Crassus) cependant, Quintilien ne taxe pas de non-latin un discours dont l'*actio* manquerait de *uis* ou de *potestas* : il ne place cette problématique que dans la dimension pragmatique du discours. Toutefois, Quintilien s'inscrit dans la tradition théorique qui veut que la façon de délivrer un discours soit d'une importance égale au fond et à la forme de celui-ci. Le propos est donc uniquement d'ordre technique ici.

Doit-on s'étonner que Quintilien, dans ce qui relève de l'*actio* et en soulignant son importance, ne soit pas plus catégorique quand à la perception qu'il a du bon latin, en particulier dans l'*oratio* ? Il apparaît que non : il s'agit de parler essentiellement de compétence rhétorique ici, et quand il s'agit de compétence rhétorique, Quintilien ne teinte pas son propos de considérations ethnocentriques. En effet Quintilien admet tout à fait qu'il existe une qualité oratoire réelle hors de Rome. C'est même une croyance qui fonde son discours.

Et pour cause, quand il évoque l'origine de la rhétorique, il n'hésite pas à aller contre l'avis de Cicéron, comme en *Inst.* III, 2, 4 :

*Cicero quidem initium orandi conditoribus urbium ac legum latoribus dedit, in quibus fuisse vim dicendi necesse est : cur tamen hanc primam originem putet non uideo, cum sint adhuc quaedam uagae et sine urbibus ac sine legibus gentes, et tamen qui sunt in iis nati et legationibus fungantur et accusent aliqua atque defendant et denique alium alio melius loqui credant.* Cicéron, certes, attribua les débuts de l'éloquence aux fondateurs des villes et aux législateurs, chez qui avoir une puissance oratoire est nécessaire ; mais je ne vois pas pourquoi il pense que ceci est l'origine première de l'éloquence, puisqu'il y a même de nos jours des nomades, des peuples qui n'ont pas de cité ou de lois, et pourtant ceux qui sont nés parmi ces gens remplissent la fonction de législateurs, soutiennent des accusations, défendent, et enfin pensent que certains parlent mieux que d'autres.

On remarque que quand il s'agit de penser les cadres théoriques et de donner une légitimité d'orateur, Quintilien brise le lien – essentiel chez Cicéron – entre éloquence et vie politique

83. cf. *infra*, partie sur « Le choix des mots et la composition »

84. Pierre Chiron, « Les *côla* en rhétorique : respiration, sens, esthétique », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 2010/1, tome LXXXIV, p. 31-50, *op.cit.* p. 32.

romaine (ici incarnée par l'*urbs* et les *leges*). On peut effectivement opposer ce discours à celui que tient Cicéron en *De inu.*, I, 2, où l'éloquence ne vient qu'après l'état sauvage des hommes – et ce que Cicéron entend notamment par ce *modus bestiarum*, c'est l'absence de système ordonné, un système religieux, légal, en lien avec l'usage de la force sans raison (*Ita propter errorem atque inscientiam caeca ac temeraria dominatrix animi cupiditas ad se explendam uiribus corporis abutebatur, perniciosissimis satellitibus.*) C'est en opposition à cette absence de cadre que naît l'éloquence, selon lui. Ainsi, le cadre que constitue la ville est de fait une limite hors de laquelle l'éloquence ne peut exister.

On mesure ainsi la différence entre la conception cicéronienne de l'éloquence et la doctrine de Quintilien. Il nous semble que c'est ce cadre idéologique radicalement opposé à celui de Cicéron qui permet d'opposer à ce dernier une vision totalement différente de l'*urbanitas*<sup>85</sup>.

### 3.2.2.3 Le choix des mots et la composition : *Latinitas* et esthétique

Quand il s'agit de déterminer si tel ou tel mot peut être utilisé, Quintilien livre bien, en X, 1, 9, une réponse fort simple et complexe à la fois à la question de l'absence de défaut du discours :

*Omnia uerba [...] sunt alicubi optima.* Tous les mots sont, à un endroit donné, les plus adaptés<sup>86</sup>.

La formulation est remarquable par son apparente contradiction : elle postule à la fois une qualité inhérente aux mots, une qualité essentielle exprimée par le verbe *esse*, et en même temps l'adverbe *alicubi* introduit une relativité certaine dans le propos. On peut en tirer deux réflexions : que l'idée de langage irréprochable est somme toute relative ; mais surtout que la question de l'excellence d'un mot ne peut se poser qu'à l'intérieur d'un style donné et assumé par l'orateur, à l'intérieur d'un contexte donné, et en fonction de la réception du discours. De ce fait, la suite du raisonnement montre bien que le même mot, selon le sujet traité et le style adopté, sera plus ou moins adapté :

[...]nam et humilibus interim et uulgaribus est opus, et quae nitidiores in parte uidentur sordida, ubi res poscit proprie dicuntur. En effet, nous avons aussi parfois besoin de mots humbles et communs, et ceux qui nous semblent vils dans une partie au style brillant, on dira qu'ils sont appropriés quand le sujet le demandera.

La *proprietas* des mots, leur adaptation au sujet et au style, prend le pas sur une hypothétique

85. Cf. *infra*. partie 3.2.4 de cette thèse.

86. Précisons ici que Quintilien concède une exception : celle des mots qui ne sont pas bienséants, *quae sunt parum uerecunda*.

qualité essentielle du mot : Quintilien réfute précisément l'idée qu'un mot serait par nature bon ou mauvais. De ce fait, l'idée même de correction ne s'envisage ici que sous l'angle de la composition – le fait de « mettre ensemble » ces mots, pour reprendre l'étymologie du terme<sup>87</sup>.

Rien de tout cela n'est forcément étonnant – nous y voyons là aussi une expression du cicéronianisme de Quintilien, avec tout de même une différence : comme le montre la citation que nous venons d'étudier, Quintilien, contrairement à Cicéron, fait un aller-retour permanent – même dans les parties de son œuvre qui ne traitent absolument pas de grammaire – entre la globalité du discours, y compris le style donc, et le matériau linguistique ; sa réflexion n'oublie jamais ce matériau.

Ce qui est plus remarquable encore, c'est la suite, en X, 1, 10, avec la mention explicite de la grammaire :

*Haec ut sciamus, atque eorum non significationem modo, sed formas etiam mensurasque norimus, ut, ubicumque erunt posita, conueniant[...].* Pour connaître ces mots, et non seulement leur acception mais aussi leur morphologie et leur quantité métrique, de manière à ce qu'ils conviennent là où ils seront placés[...].

Ici, Quintilien écarte la question du sens – *non significationem modo* – pour en venir à des aspects purement techniques, à savoir la grammaire et la métrique. L'irruption des connaissances fondamentales – celles qu'il évoque notamment au livre I, pour la grammaire – dans l'étude plus poussée qui est celle de la *compositio* témoigne de la circularité de la réflexion de Quintilien. Elle témoigne aussi d'une détermination profonde à revenir aux bases et à en rappeler la nécessité. D'un point de vue théorique enfin, la connaissance de la grammaire apparaît comme garante d'un bon discours : elle n'est plus seulement une base que l'on oublie, mais une qualité que l'on met sciemment en œuvre et qui participe à la noblesse du discours. En cela, Quintilien s'éloigne sensiblement de la doctrine cicéronienne, qui tend à étouffer l'aspect grammatical du *Latine loqui*.

C'est la logique de Denys d'Halicarnasse que Quintilien semble reprendre à son compte : la composition finit par englober l'aspect grammatical (*Latinitas*). Ainsi, relisons le passage suivant du *De compositione uerborum*, 2, 5 :

ἔστι δὴ τῆς συνθέσεως ἔργα τὰ τε ὀνόματα οἰκείως θεῖναι παρ' ἄλληλα καὶ τοῖς κώ-

87. Sur le rôle prépondérant de la *compositio*, cf. Denys d'Halicarnasse, *De compositione uerborum*, 3, 2 : Πολλοὶ γοῦν ποιηταὶ καὶ συψιφγραφεῖς φιλόσοφοί τε καὶ ῥήτορες λέξεις πάνυ καλὰς καὶ πρεπούσας τοῖς ὑποκειμένοις ἐκλέξαντες ἐπιμελῶς, ἁρμονίαν δὲ αὐταῖς περιθέντες εἰκαίαν τινὰ καὶ ἄμουσον οὐδὲν χρῆστον ἀπέλαυσαν ἐκείνου τοῦ πόνου. En tout cas, nombreux sont les poètes et les prosateurs, les philosophes ou les orateurs qui ont pris grand soin de choisir des termes incontestablement beaux et convenant au sujet, mais, parce qu'ils les ont inclus dans un ajustement de fortune, sans goût, ils n'ont retiré aucun profit de tant de peine. (Trad. G. Aujac et M. Lebel.)

λοῖς ἀποδοῦναι τὴν προσήκουσαν ἀρμονίαν καὶ ταῖς περιόδοις διαλαβεῖν εὖ τὸν λόγον.

La composition stylistique a pour mission de poser les mots comme il faut les uns par rapport aux autres, d'ajuster convenablement les membres de phrase entre eux, de diviser harmonieusement en périodes le discours tout entier<sup>88</sup>.

Cet extrait est analysé par C. De Jonge<sup>89</sup>, qui met en avant le lien intrinsèque entre la question linguistique, le matériau que sont les mots, et celle de la composition, et l'idée que les questions purement grammaticales sont totalement intégrées à la question de la composition<sup>90</sup>. Il semble donc que Quintilien se situe dans cette tradition. Ce qui se produit ici, c'est que la grammaire n'est pas seulement une base pour tout le reste, mais, chez Quintilien comme chez Denys d'Halicarnasse, un savoir fondamental qui ensuite deviendra la clef de voûte de l'édifice rhétorique, et, ce faisant, intègre explicitement les lois de la composition<sup>91</sup> : pour reprendre une distinction que nous faisons en introduction, choisir le bon mot et le placer au bon endroit n'est pas en effet un aspect qui se rattache seulement au matériau linguistique, mais est précisément défini comme un aspect essentiel de la construction du discours<sup>92</sup> : en d'autres termes, on ne peut « faire discours » que dans le respect des propriétés du matériau linguistique. Les questions linguistiques, bien loin de rester dans le domaine des vertus « basiques » selon Cicéron, entrent ici de plain pied dans les vertus supérieures, et en particulier dans l'*ornatus*. En cela, Quintilien se distingue de Cicéron, parce qu'il brouille la frontière entre les vertus telle qu'elle est établie par Crassus<sup>93</sup>, et parce que, selon nous, ce brouillage justifie aussi en partie son attitude vis-à-vis de la grammaire et sa volonté d'en expliciter les préceptes. Ce brouillage était aussi présent dans l'*Orator*, et constituait un élément très étonnant dans la réflexion cicéronienne,

88. Trad. G. Aujac et M. Lebel.

89. C. De Jonge, *Between Grammar and Rhetoric*, Brill, 2008, p. 184-185 : « Many chapters concentrate on letters and syllables on the one hand and clauses on the other[...]. In this passage, Dionysius does not reject his original definition : composition still starts from words (the 'parts of the phrase') as its basic units, even if the arrangement of clauses and periods also belongs to its functions [...]. The grammatical point of view is not rejected, but it becomes and integrated part of the rhetorical process of composition : the correct use of word classes and their *accidentia* is one aspect of σύνθεσις. » (De nombreux chapitres sont consacrés aux lettres et aux syllabes d'une part et aux clausules d'autre part. Dans ce passage, Denys ne rejette pas sa définition originelle : la composition commence toujours des mots (les « parties des phrases ») en tant qu'unités de base, même si l'arrangement des clausules et des périodes fait aussi parties des fonctions [de la composition]. Le point de vue grammatical n'est pas rejeté, mais en devient une partie totalement intégrée au processus rhétorique de la composition : l'usage correct des classes de mots et leur *accidentia* (leur à-propos) est un aspect de la composition).

90. *ibid.*, p. 185 : « The grammatical point of view is not rejected, but it becomes and integrated part of the rhetorical process of composition : the correct use of word classes and their *accidentia* is one aspect of σύνθεσις. »

91. cf. *De comp.*, 5,1-2, où Denys d'Halicarnasse pose la question de l'ordre des mots : Ἐδόκει δὲ μοι τῆ φύσει μάλιστα ἡμᾶς ἐπομένους οὕτω δεῖν ἀρμόττειν τὰ μόρια τοῦ λόγου, ὡς ἐκείνη βεβούληται.

92. Nous ne sommes pas si loin de la question varronienne de l'*impositio uerborum*, simplement elle est ici appliquée au discours, dans un prolongement pragmatique des questions purement techniques soulevées par Varron : Quintilien adapte aussi une doctrine consacrée à la langue pour mettre au point sa doctrine rhétorique.

93. *De orat.*, III, 37-38.

que l'on expliquait en 1.5.1 par la focalisation, dans cet extrait, sur le *genus tenue*, le style simple. Quintilien, au contraire, joue de ce brouillage en le généralisant – puisqu'il n'est pas question d'un style en particulier –, et en fait un pilier de sa doctrine.

### 3.2.2.4 Conclusions partielles

Comme Cicéron, Quintilien opère un double transfert entre théorie linguistique et concepts rhétoriques : il intègre évidemment la grammaire dans la théorie du bon latin, mais se sert aussi des concepts rhétoriques pour définir ce qu'est le bon latin. Ainsi, le rhéteur qu'il est n'applique pas seulement des préceptes prédéfinis en les adaptant à l'éloquence, mais se sert des concepts propres à la rhétorique pour penser la langue.

Trois éléments en particulier ont attiré notre attention : la place de l'*ornatus*, l'*actio* et la *compositio*. Ces trois éléments ne sont pas pensés seulement comme des ajouts à une langue déjà correcte. En réalité, ce n'est plus la correction de la langue qui est en jeu avec le *Latine loqui*, mais son usage optimal (dont la correction est un aspect parmi d'autres). De ce fait, on comprend mieux que le *Latine loqui* dessine un ensemble de normes linguistiques qui relèvent autant du style, de l'esthétique, voire de l'éthique, que de la grammaire.

L'acte de langage, en effet, prend en compte l'auditeur, et c'est bien ce qui ressort des observations faites par Quintilien sur les trois éléments que nous avons étudiés.

Or, tout cela n'est pas particulier à Quintilien, nous avons vu que Cicéron abordait déjà les choses de cette manière. Ce qui est caractéristique de Quintilien, c'est la dimension technique et précise de son discours, et la place toujours laissée aux considérations les plus fondamentales, celles qui relèvent de la grammaire – et en cela, il se montre fortement influencé par Denys d'Halicarnasse.

Quintilien met en évidence la circularité de la théorie, en faisant sans cesse des liens entre les connaissances acquises dans l'enfance – traitées au début de l'*Inst.* et les connaissances les plus avancées développées par le *rhetor*. En d'autres termes, la pensée linguistique de Quintilien se distingue de celle de Cicéron par son mouvement : circulaire pour le premier, en ligne droite – toujours plus haut, et la progression des orateurs présentée dans le *Brutus* en est symptomatique – pour le second.

Par ailleurs, une autre différence importante réside dans la connotation, ou plutôt l'absence de connotation des propos de Quintilien : annonçant ses propos et notre analyse sur l'*urbanitas*, l'on peut d'ores et déjà dire que Quintilien ne cède pas à la tentation du jugement de valeur et se contente d'un propos technique, sans mettre en relief la non-romanité de quelqu'un qui ne respecterait pas les règles pas si élémentaires qu'il formule.

### 3.2.3 Modèles et contre-modèles de *Latine loqui*

#### 3.2.3.1 Quelle hiérarchie chez les orateurs et auteurs ?

Dans l'optique de conduire l'orateur à l'ἔξις, qui, pour Quintilien, est le but ultime de la formation rhétorique<sup>94</sup>, Quintilien utilise bien le terme *optimus*<sup>95</sup> pour évoquer les modèles que le professeur doit donner à lire à ses élèves. Il serait donc faux de dire que Quintilien n'établit pas de hiérarchie entre les auteurs.

Cependant, nous souhaitons explorer ici l'hypothèse selon laquelle il ne s'agit pas d'un jugement péremptoire et définitif, mais qu'au contraire, Quintilien fait entrer la notion même d'*optimus auctor* dans une logique relative. D'abord, soulignons la réticence apparente avec laquelle Quintilien consent à énoncer ce qui, selon lui, constitue le canon, en *Inst.* X, 1, 37 :

*Credo exacturos plerosque, cum tantum esse utilitatis in legendo iudicemus, ut id quoque adiungamus operi, qui sint legendi, quae in auctore quoque praecipua uirtus.*

Je crois que nombreux sont ceux qui demanderont, puisque nous jugeons qu'il y a tant de bienfait à lire, à ce que nous ajoutions aussi quelles œuvres il faut lire, et quelle qualité principale se trouve dans quel auteur.

Quintilien semble donc se plier presque de mauvaise grâce à une demande qu'il anticipe, et il prendra en effet toutes les précautions nécessaires avant de dresser la liste tant attendue des auteurs recommandés, en rappelant les autorités que sont Cicéron et Tite-Live concernant l'établissement du canon<sup>96</sup>, en avertissant sur son opinion selon laquelle chaque auteur, ancien ou moderne, présente un intérêt<sup>97</sup>, et sur la nécessité de respecter la *uarietas opinionum* à ce sujet. Il abordera ensuite la question sous l'angle des genres et des auteurs qu'il faut connaître dans chaque genre (*Inst.*, X, 1, 46 *sq.*). Il serait, à notre avis, malheureux de ne voir là que des précautions oratoires, qu'une tentative maladroite de faire plaisir à tout le monde, en résumé, de considérer Quintilien incapable de juger avec la précision et la sévérité d'un Cicéron.

Ainsi, déjà, la notion même d'*optimus auctor* ou *summus auctor* est relativisée par Quintilien, qui évoque notamment la nécessité de ne pas surestimer les meilleurs auteurs, comme en X, 1, 24 :

*Neque id statim legenti persuasum sit, omnia quae optimi auctores dixerint, utique esse perfecta. Nam et labuntur aliquando, et oneri cedunt, et indulgent ingeniorum suorum uoluptati, nec semper intendunt animum, nonnumquam fatigantur...*

94. cf. *Inst.*X, 1, 1.

95. Par exemple en *Inst.* X, 1, 20.

96. *Inst.*, X, 1, 37-38.

97. *Inst.*, X, 1, 40-41.

Et il ne faut pas que le lecteur soit persuadé que tout ce qu'ont dit les meilleurs auteurs est parfait. En effet, parfois ils font des lapsus, cèdent sous le poids [de leurs phrases], donnent libre cours à ce qui concourt au seul plaisir de leur esprit, relâchent par moments leur effort, parfois ils fatiguent...

Quintilien souligne ici le rapport entre l'imperfection du discours et l'attitude des orateurs, avec des manquements qui relèvent de la façon de parler directement (comme les *lapsus*), ou qui ont une influence indirecte sur leur façon de parler (c'est le cas des quatre autres reproches formulés). De fait, la qualité des discours ne se mesure pas directement au choix des mots, à la syntaxe, mais s'expriment en des termes bien éloignés des questions grammaticales *a priori*. La proximité entre *Latine loqui*, style et *persona* n'en est que plus sensible. Contrairement à ce que l'on pouvait lire chez Cicéron, ce n'est pas la perfection qui fait le meilleur voire le seul orateur<sup>98</sup> : les meilleurs peuvent avoir des défauts, et il ne viendrait pas à l'idée de Quintilien de dire qu'ils se situent en dehors du *Latine loqui*. En l'occurrence, la nécessité d'atteindre la *copia* peut excuser ces erreurs minimales, parce que ces dernières sont une marque de spontanéité (maîtrisée)<sup>99</sup> de l'orateur.

Comment comprendre ces considérations ? Il nous semble qu'il faut les lire en ayant deux éléments en tête. Premièrement, elles s'inscrivent dans la doctrine du rapport entre *ars* et *natura*, et cela nous est confirmé en X, 1, 25, où, Quintilien, en concédant que ce sont non seulement de grands orateurs mais aussi des hommes – *Summi enim sunt, homines tamen[...]* –, ne fait pas preuve d'une indulgence particulière qui ferait facilement passer Cicéron pour un juge intraitable des orateurs. Au contraire, Quintilien replace l'orateur dans sa posture d'homme, d'homme faillible et toujours perfectible, posture par laquelle il justifie même toute son entreprise avec ce manuel de pédagogie. Deuxièmement, on voit aisément la modération de Quintilien dans ces considérations, et il nous semble que cette modération est en elle-même un élément de l'enseignement de Quintilien, hypothèse corroborée en X, 1, 26 :

*Modesto tamen et circumspecto iudicio de tantis uiris pronuntiandum est, ne, quod plerisque accidit, damnent quae non intellegent [...].* Il faut cependant émettre un jugement sur de si grands hommes avec modestie et circonspection, pour éviter que, comme cela arrive à de nombreuses personnes, l'on condamne ce que l'on ne comprend pas.

Ainsi, quand Pascale Paré-Rey écrit que Quintilien « se réfugie derrière le jugement d'Ho-

98. Cf. partie 1.4.2.2 de cette thèse, consacrée à la figure de Catulus.

99. Cf. parties 4.4.4.2 et 4.4.4.3 de cette thèse, où la *facilitas* et la nécessité de l'imperfection sont abordées.

race<sup>100</sup> », en ce qui concerne sa manière d'évoquer Homère (parmi les « grands hommes » dont il parle, et qui ont quelques défauts d'écriture, en X, 1, 24), il nous semble aussi que son entreprise pédagogique justifie à elle seule sa manière d'évoquer ce qu'il estime être des écarts : le futur orateur apprend ainsi à se forger un avis nuancé sur les choses, mais aussi à étudier les écarts<sup>101</sup>. L'intérêt est donc d'ordre intellectuel et moral à la fois, et nous retrouvons bien là l'entreprise bicéphale de Quintilien. Il ne s'agit donc pas de hiérarchiser les orateurs ou les auteurs en disqualifiant certains d'entre eux au titre d'une défaillance dans l'usage de la langue ou dans l'*inuentio*. Au contraire, Quintilien n'évoque là que des modèles, des auteurs qu'il insère dans un canon (Cicéron, Homère et Démosthène, dans cette partie) : il s'agit toutefois d'aborder ces œuvres en ayant de l'esprit critique – et de forger son esprit critique en les abordant –, et d'extraire de leurs œuvres ce qui peut participer à la formation de l'orateur, y compris ce que Cicéron aurait pu délaissier au titre d'un *uitium*.

On remarquera que cela n'empêche absolument pas Quintilien de considérer Homère comme un *summus auctor* : Et pour cause, Quintilien hérite d'un canon déjà bien établi notamment en ce qui concerne la place prépondérante d'Homère<sup>102</sup>, sans aucune velléité de le remettre en question, il « ne fait là que relayer la tradition scolaire consistant à toujours commencer par Homère, base des exercices de lecture, d'écriture et de mémorisation, déjà chez les Grecs, puis chez les Latins, d'où sa présence dominante dans les citations des manuels<sup>103</sup> ». P. Paré-Rey<sup>104</sup> cite ainsi notamment Pline, *Ep.* II, 14, 2.

### 3.2.3.2 Le statut des *auctores* dans la théorie du *Latine loqui*

Si l'on essaie d'étudier le rapport qu'entretient la norme du *Latine loqui* avec les *auctores* qu'il mentionne en *Inst.* X, 46, 131, on ne peut qu'être frappé par la prudence de Quintilien, et même l'apparente indétermination de son propos : ce qui frappe en premier, c'est la difficulté de systématiser son exposé, et de lier une qualité à un genre ou à une époque.

De fait, l'indétermination est d'abord d'ordre temporel : Mario Citroni expose bien la diffi-

100. Pascale Paré-Rey, « L'Homère de Quintilien : *summus* et *primus auctor* », in Pascale Paré-Rey, Sandrine Dubel, Anne-Marie Favreau-Linder et Estelle Oudot (éd.), *Homère rhétorique : Études de réception antique*, Brepols Publishers, p. 195-214, *op.cit.* p. 199.

101. Cf. partie 2.3.2 de cette thèse, où nous traitons de l'écart – faute ou figure – comme instrument pédagogique.

102. cf. M. Citroni, « The concept of the Classical and the Canon of Model Authors in Roman Literature », in J.I. Porter (ed.), *Classical Pasts : the Classical Traditions of Greece and Rome*, Princeton, 2006, p. 204-236, en particulier p. 212 : « The excellence of Homer was obvious from time immemorial ».

103. Pascale Paré-Rey, « L'Homère de Quintilien : *summus* et *primus auctor* », in Pascale Paré-Rey, Sandrine Dubel, Anne-Marie Favreau-Linder et Estelle Oudot (éd.), *Homère rhétorique : Études de réception antique*, Brepols Publishers, p. 195-214, en particulier p. 202-203.

104. *op.cit.*, p. 203, note 25.

culté de classer et de situer les *noui* et les *ueteres*<sup>105</sup>. Or, d'un point de vue linguistique, cette imprécision est en réalité au fondement même de la doctrine de Quintilien : il ne s'agit pas pour lui de discriminer tel ou tel usage selon l'époque à laquelle il renvoie – bien que la *consuetudo*, l'usage contemporain des érudits, reste un critère primordial qui permette l'usage de tel ou tel mot. Si l'on se situe dans le domaine du *Latine loqui*, qui conjugue, nous l'avons vu, non seulement des considérations grammaticales mais aussi des considérations relevant notamment du style et de l'*actio*, une telle classification *a priori* n'aurait pas de sens et contreviendrait par ailleurs au principe maître chez Quintilien, celui d'utiliser son *iudicium*. Ainsi, ce ne sont pas tant les périodes chronologiques (potentiellement) mises au point par Quintilien<sup>106</sup> ici qui nous intéressent que leur influence sur sa conception du *Latine loqui* : le modèle n'est pas forcément un auteur ancien, et un auteur ancien n'est pas forcément un modèle. Quintilien ne glorifie pas par principe les Anciens, quels qu'ils soient, et n'adopte pas non plus l'idée d'une progression dans le temps. Le temps, l'époque, n'entre pas dans l'analyse de Quintilien pour déterminer les modèles<sup>107</sup>. L'absence du temps, comme critère permettant de constituer des modèles, entre dans une logique perceptible notamment au livre II de l'*Inst.*, en particulier en II, 5, 10-11 : l'intérêt, est d'analyser les exemples.

L'indétermination est aussi générique : M. Citroni a mis en évidence le fait que, la multiplicité des sources citées par Quintilien, notamment en *Inst.* X, 1, 46-131, s'explique par la nécessité pour l'orateur de recevoir une formation totale, portée vers un objectif linguistique, stylistique et aussi culturel<sup>108</sup>. Précisément, on peut lier cette triple finalité, linguistique, stylistique et culturelle, à l'ampleur que prend la théorie du *Latine loqui* dans l'œuvre de Quintilien : ce dernier ne lie pas l'excellence à un genre en particulier, et le *Latine loqui* est un concept

105. Mario Citroni, « *Antiqui, ueteres, noui* : images of the literary past and the impulse to progress in the cultural program of Quintilian », *The Literary Genres in the Flavian Age*, ed. F. Bessone et M. Fucecchi, Berlin, 2017, p.19-45.

106. P. Steinmetz, *Untersuchungen zur römischen Literatur des zweiten Jahrhunderts nach Christi Geburt*, Steiner, Wiesbaden, 1982, propose une classification chronologique d'après Quintilien, p. 21-25, que M. Citroni remet en question dans l'article sus-cité, p. 31. De la même manière, p.29 du même article, note 24, M. Citroni étudie un peu plus précisément le rapport entre *uetustas* et *auctoritas* et met en relief leur lien étroit (« *Auctoritas* and *uetustas* [...] are closely connected »). Toutefois, il est impossible de lier les *auctores*, chez Quintilien, à une période bien définie. Sur ce point, voir aussi Valeria Lomanto, « Il sistema del *sermo latinus* in Quintiliano », in *Voce di molte acque. Miscellanea di Studi offerti a Eugenio Corsini*, Torino, 1994, p. 237-256, *op.cit.* p 240 et 247-249. Voir aussi Elmar Siebenborn, *Die Lehre von der Sprachrichtigkeit und ihren Kriterien : Studien zur antiken normativen Grammatik*, B.R. Grüner, Amsterdam, 1976, p. 95.

107. On mesure l'écart avec le postulat cicéronien du progrès de l'éloquence s'inscrivant dans le temps, une logique qui apparaît en particulier dans le *Brutus*.

108. M. Citroni, « Finalità e struttura della rassegna degli scrittori greci e latini in Quintiliano », *Modelli letterari e ideologia nell'età flavia. Atti della III Giornata ghisleriana di Filologia classica*, F : Gasti e G. Mazzoli, Pavia, p. 15-38, 2005, en particulier p. 18 : « Tutto questo complesso di ragioni linguistiche, stilistiche, culturali per le quali la lettura è indispensabile all'oratore comporta dunque evidentemente che egli legga ogni genere di opere letterarie di elevata qualità. La rassegna che segue, in conformita alle finalità espresse in quest'ampia premessa, non può ridursi a una selezione di testi più conformi alle modalità dello stile oratorio, ma deve comorendere tutto ciò che di meglio sia stato scritto nei diversi generi. »

qui réunit des capacités linguistiques, stylistiques, éthiques, sociales, justifiant ainsi le discours apparemment décousu de Quintilien, qui est capable de louer un auteur pour son style mais d'en remarquer les défauts éthiques<sup>109</sup>.

Tout ce qui reste au lecteur, c'est une liste d'auteurs, tous différents, de genres très variés, au sujet desquels Quintilien s'évertue à expliquer ce qui est bon à prendre et ce qu'il vaut mieux laisser de côté<sup>110</sup>. Cette longue énumération d'auteurs peut donc laisser songeur : que faire, face à ce qui se prétend un manuel, à un objet dont l'intérêt est pédagogique, mais qui ne fournit pas de canon exhaustif et fini, stable, solide, sur lequel fonder, les yeux fermés, l'étude ? Peut-être que là, dans la question des modèles permettant d'atteindre le summum de la maîtrise du langage, se trouve déjà, en creux, la question du *iudicium*<sup>111</sup>, qui traverse l'*Institution oratoire* et en représente un concept clef. En effet, la volonté que Quintilien semble avoir, celle de ne pas arrêter d'idées trop péremptoires et définitives sur des auteurs, n'émanerait-elle pas de sa mission, qui est de forger le jugement de chacun (élèves comme maîtres) ?

Les *auctores* ne sont donc pas traités comme des figures devant être évaluées *a priori*, ni comme les éléments immuables de la bibliothèque idéale – Quintilien réfute d'ailleurs ce projet en *Inst. X*, 1, 104 : *Sunt et alii scriptores boni, sed nos genera degustamus, non bibliothecas excutimus*<sup>112</sup>. Cette phrase, à elle seule, et la démarche de Quintilien, telle que nous l'avons étudiées, permettent de regarder avec circonspection le terme de « canon » : si un canon, une liste exhaustive d'auteurs fiables et considérés comme des modèles, est formé, ce n'est que de façon incidente, et ce n'est peut-être que dans l'œil du lecteur de Quintilien. Ce dernier produit une liste d'auteurs, qu'il laisse volontairement ouverte<sup>113</sup>. M. Citroni écrit que la finalité pédagogique de Quintilien nécessitait de fixer des lectures prioritaires, mais pas forcément une

109. Cf. note suivante, avec la figure d'Alcée.

110. Sans paraphraser tout le texte de Quintilien, on peut citer Stésichore en *Inst. X*, 1, 42, que Quintilien loue pour son génie (*ingenio ualidus*), mais qui est « redondant, et diffus » (*sed redundat atque effunditur*), ou encore Alcée, cité en *Inst. X*, 1, 43, dont l'apport aux mœurs est indéniable (*moribus confert*), mais qui s'adonne aux badinages avec les jeux et les amours (*sed et lusit et in amores descendit*). Nous nous contentons de deux exemples mais l'ensemble des paragraphes 46 à 131 sont construits sur ce type de discours, extrêmement nuancé et approfondi, sur les auteurs cités.

111. Voir notamment p. 244 de cette thèse.

112. « Il y a aussi d'autres bon écrivains, mais nous ne faisons que prendre la fleur de chaque genre, nous ne détachons pas des bibliothèques entières ». La métaphore qu'implique le verbe *degustare* renvoie au travail délicat que mène Quintilien, par opposition à une tâche plus brutale et moins précise qui consisterait à sélectionner pour de bon des auteurs à imiter.

113. Cf. l'analyse de M. Citroni, à laquelle nous souscrivons tout à fait, « I canoni di autori antichi : alle origini del concetto di classico », *Culture europee e tradizione latina, atti del Convegno internazionale di studi, Cividale del Friuli, 16-17 novembre 2001*, a cura di L. Casarsa, L. Cristante, M. Fernandelli, Trieste, 2003, p. 1-22, en particulier p. 14 : « E proprio la grande rassegna di Quintiliano, una lista che nasce dall'esperienza della scuola ed è inserita in un trattato "scolastico" anche se al livello di alto perfezionamento, è dichiaratamente, ostentatamente, una lista aperta, che potrebbe allungarsi con un numero indefinito di altri autori meno raccomandabili ma pur sempre utili e meritevoli di lettura per la formazione dell'oratore ».

liste fermée<sup>114</sup>, mais, on peut même considérer qu'une liste fermée et restreinte serait totalement contraire au projet de Quintilien : ainsi, dans son projet pédagogique dont le *iudicium* – du maître comme de l'élève – est une finalité, établir un tel canon reviendrait à restreindre la possibilité de former et d'exercer ce *iudicium*<sup>115</sup>. Ce serait retirer la littérature du champ de la réflexion, et en particulier de la réflexion d'ordre linguistique. Bien sûr, la réflexion porte avant tout sur des critères relevant du style ou de l'*inuentio* ; mais Quintilien insère précisément cela dans une théorie totalisante du *Latine loqui*, la norme linguistique s'enrichissant de la rhétorique<sup>116</sup>. De ce fait, le statut des *auctores* dans la théorie du *Latine loqui*, telle qu'elle est développée par Quintilien, est nécessairement le reflet des objectifs de la formation de l'orateur et de l'élève : elle est calquée sur l'ampleur intellectuelle et éthique de la formation.

### 3.2.4 L'*urbanitas* dans l'*Institution Oratoire* : un concept renouvelé

Nous l'avons vu, l'étude de la nature et de l'origine de l'éloquence, dans l'*Inst.*, se place dans un cadre idéologique différent de celui de Cicéron : l'éloquence et le fait d'être citoyen sont deux choses indépendantes l'une de l'autre, selon Quintilien, mais l'étude de l'une aide à la formation du citoyen.

Toutefois, il s'agit pour lui de montrer comment former l'orateur, et donc d'exposer un idéal vers lequel il faut tendre – et vers lequel chacun peut tendre, qu'il devienne ou pas orateur : le titre choisi par Quintilien, *Institution oratoire*, ne suffit pas à masquer l'ambition généralisante de son travail. Le mouvement est celui d'un progrès possible et non d'une limitation indépassable.

Or, c'est dans la caractérisation de cet idéal que le modèle romain fait son apparition. Nous nous proposons ainsi d'étudier la manière dont Quintilien évoque ce modèle romain, et de voir comment il renouvelle le concept cicéronien d'*Vrbanitas*.

#### 3.2.4.1 Une focalisation sur les Romains

Si le terme *urbanitas*, l'adjectif *urbanus* ou l'expression *urbane dicere* sont assez peu utilisés par Quintilien<sup>117</sup>, son discours est tout de même focalisé sur le modèle Romain.

En *Inst.*, VIII, 1, 2 Quintilien formule un idéal en même temps qu'il fait un reproche visant un air attique et non latin :

114. Op. cit. p. 14 : « Finalità editoriali, finalità di consiglio alla lettura e finalità scolastiche ricche devano dunque la definizione di priorità, ma non necessariamente la fissazione di liste ristrette e chiuse. »

115. Cf. p. 244 et suivantes.

116. Cf. *supra*, parties 3.2.1 et 3.2.2. de cette thèse.

117. 8 fois pour le premier, six fois pour le deuxième et deux fois pour le troisième.

*quare, si fieri potest, et uerba omnia et uox huius alumnum urbis oleant, ut oratio romana plane uideatur, non ciuitate donata.* C'est pourquoi, si possible, tous nos mots ainsi que la prononciation doivent sentir l'enfant de Rome, de telle sorte que le discours semble tout à fait Romain et non pas qu'il semble avoir reçu le droit de cité.

Ici, le *Latine loqui* se différencie de la *ratio Latina atque emendata* puisqu'il concerne à la fois les mots et la voix. Or, le langage à utiliser se définit comme *Romanus (oratio romana)* : il faut avoir l'accent de la ville. Le modèle romain fait donc office de modèle latin<sup>118</sup>.

L'adéquation entre une forme de perfection oratoire et la langue des Romains devient évidente : c'est ainsi qu'en *Inst.*, VIII, 6, 20, Quintilien désigne Cicéron comme *Romanae eloquentiae principem* (et non *Latinae eloquentiae*) ; en *Inst.*, XI, 1, 123, ce sont bien les *litterae romanae* qui sont prises comme une référence (quand bien même dans ce cas c'est pour évoquer un manque, mais là n'est pas le sujet). Ce sont les *auctores romani* et non *latini* que Quintilien évoque en *Inst.*, X, 1, 85. Nous pourrions multiplier les exemples<sup>119</sup> de ce genre, mais toujours est-il que, sans que jamais Quintilien n'évoque précisément l'*urbanitas* – sauf dans l'extrait qui ouvre notre analyse –, le point de référence de sa réflexion, qu'elle concerne les auteurs à étudier, l'analyse de la philosophie et des lettres, est toujours Rome. Que ce soit inconscient ou pas, donc, la réflexion cicéronienne sur le sujet semble ancrée dans l'œuvre de Quintilien.

Précisément, cette « romanité » ne concerne pas ce qui relève de la grammaire : les propos sont axés sur la dimension physique de la parole (l'accent, ici). Il s'agira donc de voir ce que comprend l'idée d'*oratio romana*.

### 3.2.4.2 Définir l'*oratio romana* ou l'*urbanitas* : plaisanterie, élocution, érudition

En *Inst.*, VIII, 3, 40, l'expression *urbane dicere* s'oppose à *grauiter dicere*. Le propos de Quintilien ne relève pas du jugement ou de la politique ; l'*urbanitas* renvoie à la légèreté ou à la plaisanterie fine, aux traits d'esprit. Nous retrouvons là, en creux, la doctrine cicéronienne, qui formulait la même opposition entre le *grauis* et l'*urbanus*<sup>120</sup>. Contrairement à Cicéron,

118. L'intertexte cicéronien est présent ici, cf. *Brut.* 140, où le lien est fait entre langage et citoyenneté. Comme l'écrit Bruno Rochette dans son article « Les noms de la langue en latin », « L'expression *lingua romana* va de pair avec celle de *ciuitas romana*, car le signe distinctif du *ciuis romanus* est précisément le *Latine loqui* » (cf. p. 36).

119. En X, 1, 96, la discussion des formes métriques conduit Quintilien à discuter de la popularité de l'iambe auprès des Romains ; en X, 5, 2, la traduction du grec au latin avec simplicité est qualifiée de « fort difficile pour les Romains », *difficillima Romanis subtilitate* ; en X, 1, 100, c'est le *sermo Romanus* qui est comparé à l'attique – un point sur lequel nous revenons en partie 6.2.2 de cette thèse.

120. *Pro Caelio*, 33 : *Sed tamen ex ipsa quaeram prius utrum me secum seueret grauiter et prisce agere malit an remisse et leniter et urbane.* Mais d'abord, je lui demanderai si elle préfère que le ton de mon discours soit sévère, grave, antique, ou bien doux, apaisé et poli.

qui charge l'adjectif *urbanus* d'une dimension temporelle (en l'opposant au *priscus*, au désuet, Quintilien ne charge pas l'adverbe d'une telle subjectivité : il s'agit simplement d'un ton léger <sup>121</sup>. La finesse de la plaisanterie est un sens qui apparaît aussi en VI, 3, 3, où Quintilien admire Cicéron pour son admirable finesse, ou encore en VI, 3, 8, où l'*urbanitas* est cette fois la capacité à rire ou à faire rire. L'*urbanitas* relève donc de l'*ethos*, plus que du langage : l'idée même de *Latine loqui* se construit donc *uia* des critères extra-linguistiques.

C'est bien un idéal humain et politique – au sens étymologique du terme – que poursuit Quintilien en ce sens, reprenant à son compte la réflexion cicéronienne : comme l'écrit Ch. Guérin, « Cicéron considère que les traits d'esprits et le rire sont des composantes essentielles d'un échange équilibré <sup>122</sup>. », une idée d'autant plus importante que « le rire est l'une des composantes les plus importantes d'une relation civilisée <sup>123</sup> »

Par ailleurs, la définition de l'*urbanitas* <sup>124</sup> est bien plus précise en VI, 3, 17 :

*Nam et urbanitas dicitur, qua quidem significari uideo sermonem praeferentem in uerbis et sono et usu proprium quendam gustum urbis et sumptam ex conuersatione doctorum tacitam eruditionem, denique cui contraria sit rusticitas.* En effet, on appelle aussi *urbanitas*, il me semble, ce quelque chose par quoi le discours annonce, dans les mots, l'accent et dans l'air de celui qui parle, un certain bon goût, caractéristique de notre ville, et une érudition discrète acquise en fréquentant les lettrés, enfin pour ainsi dire, ce qui est le contraire de la rusticité.

Le propos lie volontiers des caractéristiques physiques (l'accent, *sonus*), linguistiques (le bon goût, propre à Rome, dans l'usage des mots, *usu proprium quendam gustum urbis*, et intellectuelles (l'érudition qui transparaît dans la conversation, *sumptam ex conuersatione eruditionem*). Quintilien encadre bien les domaines de l'*urbanitas*, renvoyant ainsi à l'accent et à l'esprit auxquels Cicéron faisait déjà allusion.

Enfin, Quintilien consacre à l'*urbanitas* un panorama général en VI, 3, 101 - 112, et interroge

121. Ce changement de perspective peut paraître étonnant mais ne l'est pas tant : la plaisanterie légère et fine, opposée à une gravité pesante, est considérée par Cicéron comme « passée de mode ». Quintilien, dont les propos sont tenus bien après ceux de Cicéron, s'adresse à une société qui n'a probablement plus en tête cette époque grave à laquelle Cicéron fait référence ; de plus, Cicéron adopte volontiers une perspective historique, qui n'est pas forcément celle de Quintilien, pour qui l'opposition avec un style désuet n'aurait guère de sens dans ce contexte précis. Nous avons déjà souligné par ailleurs le fait que Quintilien est tendu vers l'avenir, le progrès, dans un mouvement qui consiste à aller toujours en avant – ce qui constitue la nature même de la réflexion pédagogique.

122. Ch. Guérin, « Laughter, Social Norms and Ethics in Cicero's Works », in P. Destrée & F.V. Trivign (eds.), *Laughter, Humor, and Comedy in Ancient Philosophy*, Oxford University Press, 2019, p. 122 - xx *op.cit.*, p. 126 : « Cicero views wit and laughter as essential components of a well-balanced exchange. »

123. *Op.cit.*, p. 123 : « Laughter is one of the most crucial components of a civilized relationship. »

124. Pour un panorama des termes *urbanus* et *urbanitas*, voir E. de Saint-Denis, « Évolution sémantique de "urbanus - urbanitas" », *Latomus*, Société d'Études Latines de Bruxelles, T.3, Fasc. 1, Janvier - Mars 1939, p. 5-24.

particulièrement le rapport entre plaisanterie et *urbanitas* et la conception qu'en a Domitius Marsus. Quintilien n'adhère pas à l'idée selon laquelle on pourrait juger de cela simplement à l'aune des plaisanteries ou de l'utilisation de certains mots, et finit par livrer sa vision de l'*urbanitas* en VI, 3, 107 :

*Nam meo quidem iudicio illa est urbanitas, in qua nihil absonum, nihil agreste, nihil inconditum, nihil peregrinum neque sensu neque uerbis neque ore gestuue possit deprendi, ut non tam sit in singulis dictis quam in toto colore dicendi.* En effet, à mon avis du moins, l'*urbanitas* consiste à ne rien dire de choquant, rien de rustre, rien de confus, rien qui n'ait l'air étranger ni qui ne puisse être blâmé soit pour les idées, soit pour l'expression, soit pour l'accent soit pour les gestes, de sorte que ce n'est pas tant dans les mots pris isolément que dans toute la couleur<sup>125</sup> du discours que l'*urbanitas* réside.

L'*urbanitas*, telle qu'elle est ici définie par Quintilien, nous fait entrer à pieds joints dans le *Latine loqui*, cette capacité à parler latin que Quintilien différenciait du *grammatices loqui* : les mots, ici, ne sont qu'une partie des vertus du locuteurs, et l'on voit bien qu'en évoquant la voix, les gestes, Quintilien rapproche implicitement ce qu'il nommait *oratio romana* de l'*urbanitas*. On remarque tout de suite que l'*urbanitas* se définit essentiellement par des négations – en témoigne la répétition du terme *nihil* : l'*oratio romana* est donc délimitée par l'exclusion, par la négation de certains défauts. On pourrait arguer que c'est une définition bien imprécise, mais Quintilien a le mérite d'offrir une réponse synthétique à la question de savoir ce qu'est l'*urbanitas*.

### 3.2.4.3 Enjeux de l'*urbanitas* : une dimension inclusive

L'analogie entre la citoyenneté et le langage est primordiale : il faut faire en sorte que ce langage paraisse naturellement romain et pas acquis, comme l'assimilation à la population romaine doit être totale. Nous reviendrons sur cette dimension à la fois naturelle et acquise<sup>126</sup>. Toutefois, nous pouvons d'ores et déjà montrer que, par cette analogie, la question de l'assimilation des populations se pose, et que la dimension politique du langage ne s'atténue pas à l'époque de Quintilien : l'apparente absence de véhémence de l'*Institution oratoire*, n'est pas synonyme de dépolitisation. Mais on ne peut nier que le discours de Quintilien est moins « dédaigneux »

125. Quant à traduire le terme *color*, on pense évidemment au *color urbanitatis* cicéronien, où le terme désigne une teinte, et métaphoriquement l'aspect extérieur de quelque chose. Ici, en effet, c'est bien de cet aspect extérieur que Quintilien parle, dont les mots mais aussi tout ce qui relève de l'*actio* font partie intégrante.

126. Le chapitre 4 de notre travail est consacré à ce point.

que celui de Cicéron, pour reprendre le terme employé par Louis Callebat<sup>127</sup>.

On retrouve ainsi la doctrine cicéronienne, qui associe le bon latin à celui parlé par les Romains érudits. De fait, c'est par la voix que le discours se fait, non seulement latin, mais qui plus est romain. On voit ici une adéquation entre l'*oratio romana* et le *Latine loqui* que Quintilien différenciait nettement du *grammaticae loqui*.

Chez Cicéron, la naissance constituait une limitation, empêchant d'atteindre la *virtus* qu'est le *Latine loqui* :

« Maîtriser le souffle, la prononciation, le ton de voix légitimes, bref, parler latin – ou plutôt *comme* un latin – est affaire de naissance, et appartient en propre aux citoyens romains<sup>128</sup>.

Or, Quintilien donne à l'enseignement l'objectif suivant : que l'*oratio* semble *plane romana*, et pas *ciuitate donata*. En faisant le parallèle entre langage romain et citoyenneté, il reconnaît déjà que les deux peuvent s'acquérir, et d'autre part, applique au *Latine loqui* un principe essentiel de sa doctrine pédagogique : que l'*ars* modifie la *natura*, de sorte que le langage ait un accent tout à fait romain qui semble naturel, en tout cas ni étonnant, ni étranger, ni nouveau. En d'autres termes, de faire en sorte que ce qui n'était pas *de naissance* semble l'être. Il s'agit donc vraiment de savoir « parler comme un romain », au point d'en occulter la réalité « provinciale » : gommer le défaut originel, en quelque sorte<sup>129</sup>.

Sans parler d'*urbanitas* directement, Quintilien remodèle donc le concept cicéronien pour en faire, comme pour la langue, un objectif à acquérir et donc à intégrer dans l'apprentissage. On ne peut voir là qu'une véritable ouverture aux provinciaux, qui, exclus de l'*urbanitas* cicéronienne, deviennent même la source d'une adaptation de la méthode pédagogique : la doctrine prend en compte les provinciaux au lieu de les écarter. Quintilien reprend donc à son compte les différences sociales exprimées par Cicéron mais les utilise non pas comme des vérités inéluctables et impossibles à changer, mais comme une réalité que l'*ars* peut et doit défaire.

Les deux pans de l'intégration se retrouvent donc : la citoyenneté ainsi que le langage, qui,

127. L. Callebat, « Vulgaire et vulgarité », *Latin vulgaire - latin tardif IX*. Actes du IXe colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Lyon 2-6 septembre 2009. Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 2012. p. 79-90. (Collection de la Maison de l'Orient méditerranéen ancien. Série philologique, 49). *op.cit.* p. 82 : « Sans doute les tenants de l'*urbanitas* évoquent-ils avec quelque dédain le contexte socio-culturel paysan et provincial ; dans le *Brutus*, Cicéron souligne le caractère rudimentaire de l'éloquence des bourgades, parlant d'un *oppidano genere dicendi*, et écrit par ailleurs, à propos de la prononciation d'un candidat au tribunal, C. Cotta, que "sa prononciation pesante, qui supprime les i et traîne sur les e, semble bien imiter, non pas les anciens orateurs, mais les travailleurs agricoles". »

128. Charles Guérin, *Persona : l'élaboration d'une notion rhétorique au Ier siècle a.C. Vol I : antécédents grecs et première rhétorique latine*, Vrin, Paris, 2009, p. 275.

129. Et encore, seule l'absence d'*urbanitas* « native », si l'on peut dire, est implicitement admise par Quintilien : il n'en est absolument pas à dire qu'un homme extérieur à Rome voire étranger n'a pas de compétence rhétorique.

tous deux, donnent au néo-Romain une légitimité sociale et politique. Enfin, on ne peut que remarquer l'évolution même de la théorie linguistique par rapport à l'époque de Cicéron : J.F. G. Powell écrivait de ladite époque que « définir le bon usage n'était pas encore considéré comme l'apanage des grammairiens, puisque le locuteur natif de Rome était encore l'arbitre de l'usage correct : n'importe quelle personne née à Rome parlait un bon latin, par habitude. Les écarts vis-à-vis du standard romain pouvaient être stigmatisés, considérés comme rustiques ou barbares.<sup>130</sup> » Nous le voyons, Quintilien ne crée pas un nouveau schéma : il adhère aussi à cet état de fait qui veut que la pratique romaine soit le standard à généraliser. Le parallélisme fait entre langage et citoyenneté renvoie à l'idéal du *uir bonus dicendi peritus*, et de ce fait, l'*urbanitas* se trouve donc, dans la doctrine de Quintilien, au centre d'une conception nouvelle du *Latine loqui* : ensemble de qualités oratoires, de compétences sociales et culturelles, elle devient en effet quasiment un synonyme de la perfection oratoire et morale dont le *Latine loqui* est l'émanation.

Toutefois, la définition de l'usage n'est plus de l'ordre du non-dit<sup>131</sup>, cantonnée à une pratique non analysée : le professeur, qu'il soit *grammaticus* ou *rhetor*, prend en charge la formulation des préceptes sous-entendus, et si l'usage romain est une base pour définir le bon latin, Quintilien n'hésite pas à remodeler la *Latinitas* et le *Latine loqui*, par le fait même de formuler l'implicite. Edwin S. Ramage résume ainsi la dimension inclusive du propos de Quintilien :

« La dimension exclusive des anciens temps a tout fait sauf disparaître. Elle était héritée du passé et seulement accordée aux plus romains des Romains. Mais selon Quintilien, presque n'importe qui peut l'atteindre désormais, en combinant capacité innée, vivacité d'esprit, et instruction bien équilibrée. Ainsi, c'est un signe évident que les temps ont bien changé depuis les dernières années de la République<sup>132</sup>. »

130. J.G.F. Powell, « Cicero's style », *The Cambridge Companion to Cicero*, ed. C. Steel, Cambridge University Press, 2013, p. 41-71, *op.cit.* p. 55 : « Defining correct usage was not yet seen as the privilege of the grammarians, since the native speaker was still the arbiter; anyone born at Rome would speak good Latin as a matter of habit. Deviations from the urban standard might be stigmatized as countrified or barbarous. »

131. En cela, Quintilien semble adopter une démarche proche de celle de César, si l'on en croit J. Dugan, *Making a New Man : Ciceronian Self-Fashioning in the Rhetorical Works*, Oxford, 2005, p. 179-180 : « The populist Caesar . . . democratizes Latinitas by presenting it as subject to logical postulates and so easily reproducible by all those who have been taught its formulas. . . . Caesar's championing of a restrained form of oratory governed by rational regulations has the effect of standardizing oratorical expressions into a socially levelled phenomenon available to all (and thus serving his populist agenda), but which could not be used as a tool against him. ». Voir aussi P. Sinclair, « Political Declensions in Latin Grammar and Oratory 55 bce - ace 39 », *Ramus*, 23, p. 92-109, en particulier p. 94 : « By making diction "the first principle of good oratory," orators who follow accepted norms and who seek approval within a system of objective, almost quantitative standards are, according to Caesar, preferable to those who "show-off" and manipulate public opinion. »

132. Edwin S. Ramage, « *Urbanitas* : Cicero and Quintilian, a Contrast in Attitudes », *American Journal of Philology*, Vol. 84, n°4, Oct. 1963, p. 390-414, *op.cit.* p. 414 : « The exclusiveness of former times has all but disappeared. It used to be inherited from the past and bestowed only upon the most Roman of the Romans. But according to Quintilian almost anyone can attain to it now by combining a natural ability and alterness with a

On peut ainsi dresser un parallèle entre l'évolution de l'*urbanitas* et l'évolution, entre Cicéron et Quintilien, de la façon de considérer l'orateur idéal. Ainsi, comme l'écrit A.-M. Taisne, « là où il semble que Cicéron reste en quête de l'orateur idéal, Quintilien espère le former, *instituere*<sup>133</sup> ». Déjà, cela confirme que l'*urbanitas* de Quintilien est résolument inclusive ; d'autre part, le lien avec la formation du bon orateur et la généralisation de cette capacité à bien parler, *Latine loqui*, tend à confirmer la place centrale de l'*urbanitas*, comme un concept pivot qui fait passer le discours de la *Latinitas* au *Latine loqui*.

### 3.2.4.4 Conclusions partielles

E. de Saint-Denis écrivait que Quintilien, au sujet de l'*urbanitas*, « parlait et pensait en cicéronien attardé plutôt qu'en Romain de son époque<sup>134</sup> ». Nous avons en effet mis en évidence la parenté entre la réflexion cicéronienne et la doctrine de Quintilien. Toutefois, sur la question précise de l'*urbanitas*, nous devons apporter quelques précisions à l'affirmation d'E. de Saint-Denis : nous avons en effet mis en relief la dimension inclusive de l'*urbanitas* chez Quintilien, ce qui constitue une nouveauté, un « contraste », pour reprendre le terme utilisé par E. S. Ramages<sup>135</sup>.

Ainsi, il ne faudrait pas croire non plus que le cicéronianisme de Quintilien constitue une reprise des préceptes de Cicéron sans modification. De ce point de vue, la dimension politique de la théorie mise au point par Quintilien est indéniable. A. Gowing illustre bien la duplicité de l'*Institution oratoire*, en écrivant que « Sous la plume de Quintilien, le cicéronianisme est largement vidé de toute signification politique manifeste<sup>136</sup> », tout en tempérant cette affirmation par la suite : « Il y a plus de choses en jeu, ici, dans l'*Institution oratoire*, en bref, que la

---

well-balanced education. As such it is a sure sign of times far different from the later years of the Republic. »

133. Anne-Marie Taisne, « L'orateur idéal de Cicéron (De Or. I, 202) à Quintilien (I.O. XII, 1, 25-26) », in *Vita Latina*, N°146, 1997. p. 35-43, *op.cit.* p. 41. L'auteur analyse particulièrement les paragraphes XII, 1, 21, 24 et 31 en ces termes : « L'interrogation oratoire qui clôt le paragraphe 21 en soulignant le progrès de l'éloquence va de pair avec celle qui clôt le paragraphe 24 en laissant entendre que l'orateur parfait peut exister un jour : plus loin, le paragraphe 31 renchérit sur cet optimisme en l'élargissant encore à toute l'humanité dans la double interrogation finale. » Si Anne-Marie Taisne oppose la recherche cicéronienne de l'orateur idéal à la formation de l'orateur idéal par Quintilien et parle de ce dernier en évoquant « l'optimisme d'un professeur qui « garde la foi » – *op.cit.*, p. 38 –, il nous faut tempérer cela. « Garder la foi » suggérerait résister face à un pessimisme ambiant sur la possibilité de trouver de bons orateurs. Or, Quintilien n'envisage même pas que cette possibilité existe ou pas : ce n'est pas ce qui le préoccupe. Son propos s'inscrit dans la création et la généralisation de l'éloquence. Si « foi » il y a, elle est en le genre humain et en sa capacité à progresser.

134. E. de Saint-Denis, « Évolution sémantique de *urbanus* - *urbanitas* », *Latomus*, Société des Études Latines de Bruxelles, T. 3, Fasc. 1, janvier-mars 1939, p. 5-24, *op.cit.* p. 24.

135. Edwin S. Ramages, « *Urbanitas* : Cicero and Quintilian, a Contrast in Attitudes », *American Journal of Philology*, Vol. 84, n°4, Oct. 1963, p. 390-414.

136. A. Gowing, « Tully's Boat : Responses to Cicero in the Imperial Period », in *The Cambridge Companion to Cicero*, Cambridge University Press, p. 233-250, *op.cit.* p. 245 : « At the hands of Quintilian, this ciceronianism is largely devoid of any overt political meaning. »

capacité de bien parler<sup>137</sup>. ». A. Gowing analyse en effet la dimension politique du travail de Quintilien dans le passage où Quintilien imagine Cicéron dans un bateau, et explique comment Quintilien façonne à nouveau la pensée de Cicéron, en la « reconfigurant pour l'avenir<sup>138</sup> ».

Nous ne pouvons qu'adhérer à cette vision : Quintilien ne dé-politise pas la pensée cicéronienne. Il la fait évoluer, et le *Latine loqui* n'y fait pas exception : il parvient à conserver la dimension politique de la réflexion, tout en la sortant de l'espace-temps cicéronien et en en faisant une doctrine adaptable aux générations futures, centrée sur la formation d'un intellect et d'un citoyen. C'est aussi parce que l'angle d'approche de la langue, pour Quintilien, est celui-là, que la doctrine, certes imprégnée de cicéronianisme, se fait plus inclusive précisément parce qu'elle est plus explicite.

### 3.3 Perspectives historiques

#### 3.3.1 Évolution de la place de la correction linguistique

Ainsi, nous ne pouvons, au terme de notre étude, que relire avec précaution l'assertion de G. La Bua, qui écrit que « La *Latinitas* était considérée comme le point final de l'*eruditio*<sup>139</sup> ». De fait, la *Latinitas*, avec son sens grammatical originel, est, chez Cicéron comme chez Quintilien, seulement un point de départ. Cependant, on peut arguer que le *Latine loqui* acquiert cette valeur de point final à l'*eruditio*, et, comme l'écrit G. La Bua, « l'enfant mûr était doté de l'opportunité de jouer un rôle important dans la société des adultes<sup>140</sup> ».

D'un point de vue théorétique, le rapport entre la rhétorique et la linguistique devient plus complexe : c'est bien l'art de bien parler qui enrichit les théories linguistiques, au lieu de n'être que le reflet de théories pré-existantes à la rhétorique. En d'autres termes, l'art du *Latine loqui* naît et se développe avec la rhétorique. L'étude magistrale de Jean Cousin est très éclairante, et tend à faire de la *Latinitas* une partie de l'*urbanitas*<sup>141</sup> ; nous modulons toutefois cette assertion, en considérant que le *Latine loqui* englobe (pas exclusivement) ces deux aspects. Une difficulté

137. *op.cit.*, p.248 : « There is more at stake here in the *Institutio*, in short, than merely the ability to speak well.

138. *op.cit.*, p. 249 : « Rather, Quintilian returns us a Cicero reconfigured for the future, and a Cicero that proved to be quite durable. »

139. cf. G. La Bua, *Cicero and Roman Education : the Reception of the Speeches and Ancient Scholarship*, Cambridge University Press, 2019, *op.cit.* p. 127 : « *Latinitas* was thought as the final point of *eruditio* ».

140. *op.cit.* p. 126 : « By learning to speak properly, *Latine loqui*, the mature child was equipped with the opportunity to play a relevant role in adult society, a public space dominated by an "aristocratic" sense of language. »

141. J. Cousin, *Études sur Quintilien, tome I : contribution à la recherche des sources de l'Institution Oratoire*, Doctorat d'État, Faculté des Lettres de l'Université de Paris, 1967, p. 403 : « Si Cicéron avait autrefois insisté pour qu'on maintînt intacte cette *urbanitas*, dont la *Latinitas* est une parcelle, c'est qu'elle disparaissait. »

subsiste : nous avons axé notre réflexion sur le *Latine loqui*, mais certains usages du terme *Latinitas*, dès l'époque de Cicéron et Varron, se retrouvent dans l'acception plus générale du *Latine loqui* : ainsi, il serait réducteur de penser que la *Latinitas* ne recouvre que l'idée de correction, un sens « technique<sup>142</sup> » : au contraire, si l'on en croit Varron, la *Latinitas* se définit comme « le fait d'observer la langue correcte selon le langage romain<sup>143</sup> ».

### 3.3.2 Enjeux et politisation du *Latine loqui*

Notre étude de *Latinitas* et *Latine loqui* dans les doctrines de Varron, Cicéron et Quintilien nous aura permis d'observer un mouvement fluctuant.

Si, pour Varron, l'observation du caractère latin d'un mot ne se fait qu'en comparaison avec les Grecs, et en se bornant à un constat (tel ou tel mot appartient bien à la langue latine et traduit tel mot grec), l'époque cicéronienne voit une forte politisation de l'expression *Latine loqui*, dont l'acception évolue par ailleurs bien plus qu'elle ne le faisait chez Varron, puisqu'elle sert tantôt la visée du discours, tantôt une doctrine.

Enfin, la doctrine de Quintilien voit la politisation du terme, non pas diminuer, mais évoluer de manière plus inclusive et moins restrictive ; ou plutôt, Quintilien explique ce que Cicéron sous-entendait, dans une logique de généralisation du *Latine loqui*, complétant ainsi le texte Cicéronien : par l'explication qu'il en fournit, Quintilien rend plus accessibles les arcanes du *Latine loqui*, dans une logique d'intégration des populations et d'unification du discours ; il n'est donc pas en contradiction avec la théorie cicéronienne, mais l'utilise à des fins bien différentes de Cicéron. Jean Cousin résume ainsi les changements historiques et politiques qui se produisent à l'époque où Quintilien compose l'*Institution oratoire* :

« [...]quand Cicéron défend l'intégrité du langage et sa correction, il ne marque pas la part qui revient à l'*urbanitas* dans cette correction. L'extension de l'empire romain allait faire changer de face le problème ; comme en notre XVIIIe siècle, on n'allait plus être uniquement attaché à l'examen des ressemblances, mais on allait percevoir des différences entre les hommes : c'est à ce moment-là surtout que l'on a le sentiment de la complexité et de la diversité des choses humaines, et dans l'étroit domaines des grammairiens et des rhéteurs, on voit les influences étrangères s'entrecroiser et se fondre. Notre auteur est le premier qui s'efforce de résister à

142. Nous reprenons ici le terme utilisé par B. Rochette, cf. « Les noms de la langue en latin », *Histoire Épistémologie Langage* 31-2, 2009, p. 29-48, en particulier p. 34 et 35.

143. Varron, d'après Diomède, GL, I, 439.15, Keil, 4e s. : *Latinitas est incorrupte loquendi observatio secundum Romanam linguam*.

cette désagrégation de la latinité et à cette altération de l'urbanité [...].<sup>144</sup> »

Il faut tout de même remarquer que, si Quintilien s'attache à préserver la *lingua romana*, ce n'est pas en s'arc-boutant, ou en adoptant une posture d'enfermement<sup>145</sup>, mais au contraire en s'assurant de sa transmission.

Cette politisation va de pair avec le développement de l'*ars* qu'est la rhétorique : le caractère latin ne se limite pas aux mots ou aux formes, comme c'était le cas avec Varron, mais se trouve sur un paradigme différent, celui du discours, avec les implications associées : persuader et convaincre les auditeurs. De ce fait, on comprend d'autant mieux que la standardisation du langage s'accroît, puisque le langage lui-même devient un élément par lequel on disqualifie un orateur.

En définitive, il ne faudrait pas croire que la politisation de la pensée linguistique n'intervient qu'avec l'affirmation explicite du caractère romain du *sermo*, de la *lingua* ou de l'*oratio* : comme nous espérons l'avoir prouvé, la théorisation même du *Latine loqui* se fait par rapport à un idéal romain.

### 3.3.3 Le *latine loqui*, héritier d'une *Latinitas* idéologiquement orientée

Enfin, il nous faut revenir un peu plus longuement sur le terme de *Latinitas*, et en particulier sur la définition qu'en donne Varron. Il ne faudrait pas croire que l'antiquaire applique une forme de neutralité dans sa définition, une neutralité déjà contestable dans la *Rhet. Her.*, par ailleurs<sup>146</sup>. De même, nous souhaitons éviter le raisonnement simpliste et fallacieux qui voudrait que le *Latine loqui / dicere* introduise à lui seul toutes les nouveautés que ne contient pas l'idée même de *Latinitas*. De fait, la définition varronienne, livrée par Diomède, fait déjà état d'une norme proprement romaine qu'il faudrait généraliser et observer :

*Latinitas est incorrupte loquendi observatio secundum Romanam linguam*<sup>147</sup>. La

*Latinitas* est le fait d'observer une langue correcte selon le langage des Romains.

La fidélité de cette formulation adoptée par Diomède à la pensée de Varron est un problème non résolu et qu'il faut garder en tête<sup>148</sup>. Toutefois, on ne peut exclure que cette formulation soit directement reprise de Varron ou qu'elle en reprenne fidèlement la pensée : certains indices

144. *Études sur Quintilien, tome I : contribution à la recherche des sources de l'Institution Oratoire*, Doctorat d'État, Faculté des Lettres de l'Université de Paris, 1967, *op.cit.*, p. 404.

145. Nous faisons allusion *supra* aux mouvements paradoxaux dans la pensée linguistique, c'est ici une explication.

146. Cf. p. 79, où le terme *purum* est mis en parallèle avec les traités de Cicéron et leur dimension politique.

147. Diomède, GL, I, 439.15, Keil, 4es.

148. Bruno Rochette, « Les noms de la langue en latin », *Histoire Épistémologie Langage*, 2009, 31-2, p. 29-48, *loc. cit.*, p.37 : L'auteur rappelle que ce passage « ne reproduit peut-être pas fidèlement la pensée de Varron ».

dans le corpus varronien nous permettent de corroborer cette thèse. Ainsi, le *De lingua latina* est émaillé de réflexions témoignant du fait que Varron pense la civilisation essentiellement par le prisme romain. En particulier, l'on peut citer *Ling.*, VII, 5, 88, où le rite grec est opposé aux rites romains – et non aux rites latins :

*Quod est in uersu « alcyonis ritu », id est eius instituto, ut cum aruspex praecipit, ut suo quisque ritu sacrificium faciat, et nos dicimus XV uiros Graeco ritu sacra, non Romano facere.*

Par ailleurs, en *Ling.L.L.*, VII, 1, 3, Varron écrit que « les premiers mots poétiques des Romains, dit-on, ont été écrits en latin » – *Romanorum prima uerba poetica dicuntur Latina*<sup>149</sup>+. Même si on parle ici de langue latine, elle est liée à une forme littéraire elle-même associée exclusivement aux Romains (et pas aux latins).

Dans la mesure où, pour ce qui relève de la civilisation, des faits historiques, des éléments culturels, le référent de Varron est Rome plutôt que l'Italie entière ou même le Latium. Il apparaît donc que le fragment rapporté par Diomède pourrait tout à fait s'inscrire dans le cheminement de pensée de Varron, et les observations qui sont précisément en rapport avec la langue sont déjà naturellement focalisés sur l'usage romain. De fait, le *Latine loqui* n'invente pas à strictement parler cette norme romaine. Au contraire, il semble réutiliser une norme romaine – grammaticale, culturelle – et l'enrichir des normes éthiques, sociales, linguistiques en la politisant bien plus fortement que ne le faisait Varron : en tous les cas, l'*urbanitas* cicéronienne ne naît pas *ex nihilo*. Évidemment, Cicéron et Varron vivent à la même époque, et on ne peut s'empêcher de penser que la politisation du *Latine loqui* et de la *Latinitas* sont le fruit de l'époque.

Toutefois, l'Histoire est en perpétuel mouvement, et même la focalisation sur les Romains allait changer : L.N. Adams écrit ainsi qu'au début de l'Empire, l'adjectif *Romanus* perd de sa dimension normative, perd l'idée de perfection que Cicéron lui accordait<sup>150</sup>. Quintilien se situe dans ce contexte, mais conserve, en arrière-plan, l'idéal cicéronien comme un idéal technique à atteindre.

Par ailleurs, nous avons précédemment retracé l'apparition et l'utilisation du terme *Latinitas* et de l'adjectif *latina* pour qualifier la langue<sup>151</sup>, étude au terme de laquelle nous avons établi

149. Il faut mentionner les leçons possibles pour cette partie du texte : *latina* dans le Laurentianus pluteus LI 10, saec. XI, fol. 10<sup>v</sup>-16<sup>v</sup>. ; *elata* chez A. Spengel, ed.1885.

150. J.N. Adams, « Romanitas and the Latin Language », *The Classical Quarterly*, Vol. 53, n°1, May, 2003, p. 184-205, *op.cit.*, p. 195 : « In the early imperial period, *Romanus* applied to language is already a synonym of *Latinus*. Just as the adjective was early generalized to indicate, for example, a Roman citizen having no physical contact with Rome, so *lingua Romana* was the language which had spread with Roman power, and not a particular variety of that language restricted to Rome. »

151. Cf. p. 321

la forte politisation du terme, dès l'avènement de la théorie linguistique.

De fait, le mouvement entre *Latinitas* et *Latine loqui* est double : la seconde expression emprunte autant à la première qu'elle ne la complète. Il serait donc ainsi faux de penser que la politisation de la pensée linguistique n'apparaît qu'avec la rhétorique. La pensée linguistique se distingue donc, malgré les évolutions remarquables que nous avons mises en relief, par une circularité certaine.

## Deuxième partie

### Concevoir et enseigner la langue latine



# Chapitre 4

## *Ars et natura* dans l'apprentissage et l'enseignement

Comment un être humain passe-t-il de l'état d'enfant à celui d'adulte et / ou d'orateur ? L'origine du mot enfant, *infans*, celui qui ne parle pas, indique que c'est le langage qui définit une personne comme un citoyen, voire simplement comme un adulte. Mais alors, comment apprend-on une langue ? Le processus est encore plus compliqué à détailler quand il s'agit d'une langue maternelle, où l'apprentissage résulte de l'entrelacs de l'imprégnation passive et de l'action consciente et appliquée qu'est l'étude.

Cicéron affirmait déjà l'importance de faire en sorte que l'enfant s'imprègne d'une langue correcte en l'entourant de nourrices bien éduquées, et Tacite, implicitement, confirme son propos, notamment dans l'éloge qu'il fait de son beau-père Agricola, dont la personnalité digne d'éloge est fondée sur l'influence de son cercle familial dès l'enfance<sup>1</sup>. De fait, l'idée que l'environnement familial est le premier outil d'apprentissage du bon latin semble donc traverser les époques<sup>2</sup>. Et la question est encore plus vaste que cela. En effet, nous considérons que l'imprégnation comme l'étude sont du domaine de l'*ars*, puisque ce sont des processus mis en oeuvre, de manière consciente, et qui ne sont pas intrinsèques à l'élève. Le terme renvoie ainsi à ces

---

1. *Vie d'Agricola*, I, 3-4.

2. De fait, Saint Augustin en *Confessions* I, 8, place l'apprentissage du langage dans le cadre restreint de la famille en l'opposant explicitement à tout apprentissage scolaire : *Et tamen iam non erat, non enim eram infans qui non farer, sed iam puer loquens eram, et memini hoc, et unde loqui didideram post aduerti, non enim docebant me maiores homines, praebentes mihi uerba certo aliquo ordine doctrinae sicut paulo post litteras, sed ego ipse mente quam dedisti mihi, deus meus[...] Et uitae humanae procellosam societatem altius ingressus sum, pendens ex parentum auctoritate nutuque maiorum hominum.* Et cependant il n'y avait plus [d'enfance], car je n'étais plus un enfant incapable de parler, mais j'étais désormais un enfant doué de langage, et je me souviens de ceci, et j'ai remarqué ensuite que c'est à partir de là que j'ai appris à parler : non pas que des maîtres m'enseignaient [à parler] en m'apprenant des mots dans l'ordre assuré que la doctrine impose, comme on me montra ensuite les lettres ; au contraire, c'est moi-même, par l'exercice de l'esprit que tu m'as donné, mon dieu, [qui ai appris] [...] Et j'ai intégré plus avant encore l'orageuse communauté de la vie humaine, suspendu à l'autorité de mes parents et à l'approbation d'hommes plus âgés.

processus, aux doctrines enseignées, aux ouvrages présentant ces doctrines et ces méthodes : l'*ars* est au coeur de l'apprentissage.

Nous avons déjà, par d'autres aspects, relevé les différentes approches de Cicéron et Quintilien. Chacun parle de ce qu'est un bon orateur selon lui. Mais l'un intitule son oeuvre *De oratore*, prenant l'orateur comme un « produit fini », alors que l'autre écrit une *Institutio oratoria*, orientant son travail sur le processus de formation de l'orateur. C'est notamment ce qui explique que ce qui paraît évident pour Cicéron, à savoir la nécessité de parler latin, n'est pas traité avec exhaustivité, alors que la correction du langage tient une place majeure dans l'oeuvre de Quintilien. Revenons d'ailleurs sur la posture de Cicéron : l'absence de la pédagogie dans son oeuvre est affaire de posture : l'homme de terrain, l'orateur, ne peut pas s'abaisser à parler de former l'enfant, sous peine d'entamer sa *dignitas*<sup>3</sup>. L'enfant n'est pas l'affaire de celui qui parle sur le *forum* : c'est l'affaire des nourrices et des pédagogues. La distance que met Cicéron avec ces questions est donc nécessaire à la *persona* de l'orateur qu'il se fait un devoir de créer et d'entretenir. De fait, le sujet de l'éducation en lui-même est chargé d'idéologie et de conceptions sociales dont celui qui parle ne peut se défaire (quand bien même il le voudrait, ce qui n'est pas le cas de Cicéron). La différence avec la posture de Quintilien témoigne aussi du changement radical de l'enseignement de la rhétorique, entre la République et le début de l'Empire, puisque l'Empire Romain voit la naissance d'une réelle politique éducative globale<sup>4</sup>.

Et plus précisément, c'est le processus d'apprentissage, tel qu'il est décrit et conçu par Quintilien, qui nous intéressera, spécifiquement dans la tension entre *ars* et *natura* : en effet, lorsqu'il s'agit de l'élévation de l'esprit, tout l'enjeu est de savoir dans quelle mesure cette élévation, cette éducation trouve son origine dans les facultés naturelles de la personne ou dans l'étude qu'elle mène ; il est évident que pour une question aussi complexe, nous étudierons la manière dont les deux concepts s'entrelacent, en appliquant cette question à l'apprentissage du bon latin.

Nous essaierons de montrer comment, par ce qui paraît être un simple descriptif des processus, Quintilien nous livre sa conception de l'esprit humain, puis, nous nous emploierons à démontrer la complexité des rapports entre *ars* et *natura*, loin de l'opposition tranchée que l'on peut avoir tendance à voir entre ces deux termes, d'abord du point de vue de l'élève, puis concernant le travail du maître. Notre travail nous permettra aussi d'explorer les différentes acceptions du terme *ars*, aussi important que difficile à cerner, et les implications diverses de

3. Un point que nous évoquons plus particulièrement et nuancions en partie 4.5.5 de cette thèse.

4. Cf. H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité. Vol. 2 : le monde romain*, Points, 1981 [1948], p. 110 et suivantes, où l'auteur retrace la naissance d'un système scolaire romain et les caractéristiques de la politique éducative, sous Auguste et sous Vespasien.

l'idée de *natura*.

Si notre travail sur la *Latinitas* semble ici s'élargir, il ne change pas d'objet : étant entendu que l'orateur est celui dont le langage est le meilleur, alors la question de l'apprentissage de ce langage et de sa mise en oeuvre dans le discours entre pleinement dans le champ de notre étude.

## 4.1 L'esprit humain selon Quintilien

### 4.1.1 Les capacités intellectuelles : une caractéristique naturelle de l'être humain

La question des capacités naturelles et du travail est l'enjeu des premières réflexions de Quintilien. Ainsi, en *Inst.* I, 1, 1, il rapporte une opposition convenue, traditionnelle, entre la *uis percipiendi* et la *tarditas ingenii*, traitant la question des capacités naturelles de l'être humain :

*Falsa est enim querela, paucissimis hominibus uim percipiendi tradantur esse concessam, plerosque uero laborem ac tempora tarditate ingenii perdere.* En effet, c'est un faux débat que de dire que la capacité de comprendre n'est l'apanage que de quelques hommes, que la plupart usent en vain de leur temps et de leurs efforts, sous prétexte qu'ils seraient dotés d'un esprit lent.

Quintilien réfute cette opposition : en effet, l'accepter impliquerait, d'une part, une vision pessimiste de l'Homme, et l'idée que l'enseignement ne pourrait s'adresser qu'à peu de gens (les *paucissimi beati* qui en valent la peine), et d'autre part, cela reviendrait à dire que le travail, la peine que l'on se donne (*labor*) est inutile<sup>5</sup>. Quintilien n'oppose pas l'inné et l'acquis, ici, mais deux conceptions différentes des qualités essentielles de l'être humain : un *ingenium* doté de force, et un autre qui ne le serait pas. L'opposition entre les qualités essentielles et l'acquis, le travail, n'est que secondaire. Et le *labor* se définit ici comme une opération qui vient seconder l'*ingenium*.

De la même manière, la comparaison entre l'homme et les animaux permet de préciser cette idée :

*Quippe id est homini naturale, ac sicut aues ad uolatum, equi ad cursum, ad sawitiam ferae gignuntur, ita nobis propria est mentis agitatio atque sollertia.* Cela

5. Nous traiterons notamment cette question dans l'étude particulière des paragraphes II, 11-12 de l'*Inst.*, que nous menons en parties 4.3.1 et 4.3.2 de cette thèse.

est assurément instinctif pour l'homme, de même que les oiseaux sont faits pour voler, les chevaux pour courir, les bêtes pour se comporter sauvagement, de même, l'exercice de l'esprit et l'ingéniosité sont notre apanage.

Non seulement donc l'exercice de l'esprit est naturel à l'homme, mais en plus c'est ce qui le distingue des autres espèces, comme le montre le terme *propria*. Ainsi, l'explication d'une éducation bénéfique pour tous se trouve dans les origines mêmes de l'être humain - des origines célestes, selon Quintilien, qui rapporte une croyance générale :

...unde origo animi caelestis creditur. C'est pourquoi l'on croit que l'esprit trouve sa naissance dans le ciel.

Ce qui apparaît comme une remarque incidente a tout de même une forte conséquence : si l'esprit, l'*animus* (ce qui anime et la raison) a une origine céleste, cela signifie que cette *agitatio mentis* est non seulement une volonté divine, mais aussi une nécessité quant au maintien de l'ordre des choses. Ainsi, presque insensiblement, Quintilien élève la responsabilité du père : il ne s'agit plus de croire seulement à l'intérêt d'éduquer son enfant, mais de le faire par respect d'un ordre qui le dépasse. La nécessité d'éduquer les enfants se trouve légitimée, précisément grâce à la croyance - et c'est d'autant plus important que c'est cette croyance qui unit tous les Romains, en témoigne le verbe à la voix passive, *creditur*. Il s'agit donc aussi de fédérer les Romains autour de cette idée, comme une conséquence directe de leurs croyances. Quintilien a bien compris que ce n'est pas en montrant la nouveauté de son idée mais en ancrant celle-ci dans la tradition qu'il peut arriver à ses fins. On voit ainsi assez aisément la filiation cicéronienne, si l'on lit le *De inventione*, I, 4, où l'orateur fait de l'étude le moyen de différencier non seulement l'homme bon des autres hommes, mais aussi les hommes des bêtes<sup>6</sup>, de même qu'en *De officiis*, I, 105<sup>7</sup>, où la comparaison entre les hommes et les bêtes se double d'une dimension éthique apportée par le terme *uerecundia*, indiquant que l'esprit humain et ses caractéristiques sont

6. *De inventione*, I, 4 : *Quare praeclarum mihi quiddam uidetur adeptus is, qui, qua re homines bestiis praestent, ea in re hominibus ipsis antecellat*. C'est pourquoi il me semble qu'il a atteint quelque chose d'illustre, celui qui, par cet art même qui fait s'élever les hommes au-dessus des bêtes, surpasse les hommes eux-mêmes.

7. *Sed pertinet ad omnem officii quastionem semper in promptu habere, quantum natura hominis pecudibus reliquisque beluis antecedit; illae nihil sentiunt nisi uoluptatem ad eamque feruntur omni impetu, hominis autem mens discendo alitur et cogitando, semper aliquid aut anquirat aut agit uidendique et audiendi delectatione ducitur. Quin etiam, si quis est paulo ad uoluptates propensior, modo ne sit ex pecudum genere (sunt enim quidam homines non re, sed nomine), sed si quis est paulo erectior, quamuis uoluptate capiatur, occultat et dissimulat appetitum uoluptatis propter uerecundiam*. Mais dans toute réflexion sur le devoir, il faut avoir à l'esprit à quel point la nature de l'homme surpasse celle du bétail et des autres bêtes ; en effet, celles-ci ne ressentent rien, si ce n'est le plaisir, et chaque instinct les y porte, alors que l'esprit de l'homme se nourrit de l'apprentissage et de la réflexion, il cherche toujours quelque chose, ou fait toujours quelque chose, et est toujours guidé par le plaisir de voir et d'entendre. Qui plus est, si quelqu'un est un peu plus attiré par le plaisir, pourvu qu'il ne soit pas une espèce de brute (certains en effet n'ont d'homme que le nom), si quelqu'un a l'esprit un peu plus tendu même en étant attiré par le plaisir, alors il cache et dissimule cette appétit de plaisir sous le vernis de la pudeur.

aussi secondés par une norme sociale - inculquée, en théorie, dès le plus jeune âge. De la même manière, dans le *Protagoras*, le mythe de Prométhée indique bien que la τέχνη vient à l'homme par les dieux<sup>8</sup> : la pensée de l'évolution et de l'élévation des connaissances humaines se fait donc à l'intérieur d'un système de croyances déjà établi et déjà présent chez les Grecs.

Cette vision de l'être humain nous renvoie assez directement à celle qui apparaît plus généralement dans le *De finibus*, V, 19, où Cicéron évoque l'*ardor studii* d'Archimède, l'*ingenium consumptum in musicis* d'Aristoxène, le *studium in litteris* d'Aristophane, la *cupiditas discendi* de Platon, Pythagore et Démocrite. Il qualifie toutes ces qualités de *uoluptates animi*, évoquant ainsi la dimension naturelle et presque incontrôlable de ce désir d'apprendre. La logique concerne tous les esprits, puisque l'ensemble *nos autem* désigne tous les mortels, dont le désir de divertissement (*oblectatio*) est une manifestation de ce besoin inné de nourrir un esprit.

#### 4.1.2 Le progrès intrinsèque à la nature de l'homme ?

Ce que Quintilien dit, ce n'est pas que tout le monde sait bien raisonner naturellement, mais que tout le monde a une appétence pour cela, que l'esprit humain est naturellement tendu vers l'apprentissage, la découverte de la nouveauté. C'est une idée qui en réalité apparaît dès le début de son oeuvre, dès la première phrase :

*Igitur nato filio pater spem de illo primum quam optimam capiat : ita diligentior a principiis fiet.* C'est donc dès la naissance de son fils qu'un père doit concevoir les plus grands espoirs à son sujet : de cette manière, il s'occupera de lui avec plus d'application dès le début de sa vie.

Le seul fait que l'éducation de l'enfant commence par le rôle du *pater* en dit long sur l'importance de ce qui ne relève pas de la nature, de la permanence de l'être, mais du soin qui lui est apporté, et relève donc de ce que l'on pourrait appeler, en utilisant des catégories contemporaines, la culture. Tout le paragraphe que nous avons expliqué plus haut, sur l'importance du *labor* pour tous, légitime l'idée que les pères doivent éduquer le mieux possible leurs enfants. On ne peut donc pas parler d'une véritable opposition entre nature et culture, du moins pour le moment - cela apparaîtra bien plus nettement dans la suite de notre étude. Bien au contraire, ce qui se dégage ici, c'est l'idée que la première se définit comme la condition nécessaire de la seconde.

L'idée centrale du propos de Quintilien nous semble être celle que chaque esprit est, par nature, porté à l'amélioration, que chaque esprit est fait pour travailler, pour apprendre, comme il l'écrit en *Inst.*, I, 2, 18 :

---

8. Platon, *Protagoras*, 320d sq.

*Excitenda mens et attollenda semper est, quae in eius modis secretis aut languescit, et quendam uelut in opaco situm ducit, aut contra tumescit inani persuasione.*

L'esprit doit toujours être animé et élevé, car, laissé dans la solitude, soit, il décline et se rouille, comme un objet laissé à l'ombre, soit, au contraire, il enfle, rempli de convictions sans fondement.

Les deux adjectifs verbaux attribués au terme *mens* ne nous semblent pas dévoiler seulement la dimension prescriptive du propos de Quintilien : ce n'est pas une obligation que lui seul impose. Au contraire, puisqu'ils sont attribués au sujet *mens*, il semble que cette obligation vienne de l'esprit lui-même, que ce soit sa nature qui le réclame. D'ailleurs, dans ce passage, l'esprit est évoqué comme un objet à part entière, avec une existence propre (bien que dépendante de la stimulation qu'on lui apporte).

Plus qu'une allégation de Quintilien, l'amélioration de l'esprit est ici présentée comme une nécessité, quelque chose qui ne peut pas ne pas exister. Il y a donc ici une différence avec la pensée cicéronienne, dans laquelle l'élévation de l'esprit humain est présentée, certes comme une nécessité, mais une nécessité qui ressortit aussi au statut social de l'homme (on voyait l'importance, plus haut, du terme *uerecundia*). Ici, sans aucune dimension sociale, la nécessité de l'élévation de l'esprit est intrinsèque à l'être humain. Pour le dire en peu de mots, l'esprit ne peut exister que dans l'effort d'élévation, ou alors il n'existe pas du tout en tant qu'esprit, précisément (la métaphore de l'enflement, du processus par lequel il se rouille, dé-nature précisément l'esprit).

Mais comment nature et *ars* se rencontrent-elles donc dans la réflexion de Quintilien ? La réponse se trouve, selon nous, en I, 3, 1 :

*Tradite sibi puero docendi peritus ingenium eius in primis naturamque perspiciet.*

Dès qu'un garçon lui est confié, le professeur, expert de l'art d'enseigner, verra très clairement et en premier lieu ses capacités et son tempérament.

*Natura* et *ingenium* se rejoignent ici pour désigner non seulement le tempérament de l'enfant, ce qui est de l'ordre de l'inné, mais aussi ses capacités. Et c'est là, finalement, au cœur de l'*ingenium*, que se rencontrent *ars* et *natura* : dans l'*ingenium*, que nous définissons comme cette disposition naturelle qui porte à l'apprentissage et à la création, dans ces capacités que le professeur aura pour but de porter à leur paroxysme.

La place que tient ce propos nous paraît digne d'être évoquée : en effet, c'est, après les propos préliminaires, et avant même la discussion sur les modalités d'éducation, que les remarques générales sur l'être humain trouvent leur place. Nous ne croyons pas qu'il s'agisse là d'une

simple introduction au propos sur l'éducation. Bien au contraire, ce préambule nous semble être une manière d'affirmer la nécessité de généraliser l'éducation. Mais comment expliquer ce besoin de « défendre » l'idée que l'éducation concerne tous les enfants, quelles que soient les capacités que l'on leur prête ? Tout le monde n'avait pas accès à l'éducation - et l'alphabétisation même était assez disparate ; l'enseignement de la grammaire, premier enseignement avant même la rhétorique, était un enjeu de pouvoir : ainsi, on devine chez Suétone, dans son *De grammaticis et rhetoribus*, chapitre 11, l'idée que les grammairiens tiraient leur prestige de celui de leurs élèves :

*Docuit multos et nobiles, uisusque est peridoneus praeceptor, maxime ad poeticam tendentibus..* Il enseigna à beaucoup d'élèves, même à des nobles, et était considéré comme un professeur d'une grande habileté, et porté à l'art poétique...

C'est aussi une certaine définition de l'*ars* qui nous semble ici dominer, et peut-être la définition qui se rapproche le plus de l'*ἀρετή* grecque. En effet, les deux mots partagent leur étymologie<sup>9</sup>, et il nous semble que l'*ars* ici peut être vue comme ce par quoi l'*ἀρετή* est possible, ce par quoi l'Homme parvient au maximum de ses capacités intellectuelles (notamment), cet effort d'élévation.

## 4.2 Les processus d'apprentissage : l'*ars* dans toutes ses dimensions

Il nous paraît important de distinguer, dans le propos de Quintilien, ce qui relève de l'exercice conscient et appliqué de l'esprit, et ce qui relève d'une imprégnation plus passive de la part de l'enfant.

### 4.2.1 De l'imprégnation comme moyen d'apprentissage

Comme Cicéron l'a fait, Quintilien évoque dès le début de son oeuvre l'importance du milieu dans lequel l'enfant évolue, et particulièrement, des nourrices qui l'entourent, en *Inst.*, I, 1, 4 :

*Ante omnia ne sit uitiosus sermo nutricibus [...]. Has primum audiet puer, harum uerba effingere imitando conabitur, et natura tenacissimi sumus eorum quae rudibus animis percepimus.* Avant tout, les nourrices doivent avoir un langage exempt de toute faute. Ce sont elles que l'enfant entendra en premier, et c'est leurs mots

9. E. Gavaille, *Ars : Étude sémantique de Plaute à Cicéron*, Louvain, Peeters, 2000, p. 19, où l'auteur rattache les deux termes à la même racine.

qu'il essaiera de former en les imitant, et notre nature fait que nous retenons avec plus d'obstination ce que nous avons entendu quand notre esprit était peu dégrossi.

La traduction du verbe *percipere* est difficile à déterminer : en effet, ce verbe évoque la perception par les sens (ouïe, odorat, vue, toucher, goût), mais aussi la perception par l'esprit, la compréhension, le fait de retenir quelque chose. Or, nous pensons que la traduction littérale du verbe est adaptée ici à l'idée de « première imprégnation » qui apparaît dans le propos de Quintilien<sup>10</sup>. Les termes *percepimus* ou encore *imitando* suggèrent une certaine passivité dans la manière dont un enfant, dans ses premiers essais de langage, procède. Ainsi, le verbe *percipere* évoque une perception involontaire plutôt qu'un apprentissage conscient, et le terme *imitari* renvoie à un processus non pas de création, mais de simple répétition de ce qui est entendu - précisément, ce sera le rôle de l'apprentissage que de faire de ce processus d'*imitatio* quelque chose de conscient, rationnel et méthodique. Mais pour l'heure, le terme est utilisé dans son acception la plus simple. Alors, dans ces conditions, il est difficile de penser que ce premier apprentissage relève d'une *ars*. D'ailleurs, c'est bien la *natura* qui est convoquée dans la suite du raisonnement. Et pourtant, on ne peut pas dire que ce processus d'imprégnation ne relève que d'un processus instinctif, sans que l'enfant y mette une part d'effort : les termes *conabitur* et *tenacissimi* tendent ainsi à suggérer le contraire.

C'est d'ailleurs cette idée d'imprégnation qui justifie la primauté de l'apprentissage du grec, selon Quintilien : c'est parce que l'imprégnation est naturelle pour le latin que l'étude du grec doit commencer dès le plus jeune âge aussi, afin qu'elle devienne naturelle, elle aussi - voyons en *Inst. I, 1, 13* :

*A sermone Graeco puerum incipere malo, quia Latinum, qui pluribus in usu est, uel nobis nolentibus perbibet...* Je préfère que l'enfant commence par apprendre le grec, parce que le latin est utilisé par la plupart des gens et que nous nous en imprégnons que nous le voulions ou pas...

Comment concilier l'imprégnation naturelle et l'apprentissage ? L'apprentissage par imprégnation n'est-il pas aussi une *ars* ? En effet, nous avons montré jusqu'ici la dimension passive que peut revêtir l'imprégnation. Toutefois, il semble que deux « niveaux » d'imprégnation, deux types d'imprégnation se superposent dans l'apprentissage de la langue.

De fait, on distingue, d'une part, celle qui a lieu dès le plus jeune âge, et qui se fait par la simple audition d'une langue correcte.

10. À l'inverse, dans l'édition Loeb où le texte est édité et traduit par Donald A. Russell, on trouve la traduction suivante : *We naturally retain most tenaciously what we learned when our minds were fresh*. C'est le verbe *learn*, apprendre, qui est utilisé.

C'est ce premier niveau que Cicéron convoque quand il explique à quel point les nourrices doivent être irréprochables. C'est aussi ce premier niveau que Quintilien évoque dans le passage que nous citons plus haut en *Inst.*, I, 1, 13. Ce niveau d'imprégnation est circonscrit au très jeune âge, avant même que l'enfant puisse entrer chez le *magister ludi* ou avoir un précepteur. De fait, même dans ce qui relève de l'imprégnation passive, on contrôle les choses : on garantit que cette imprégnation passive ne se face pas grâce à de mauvais modèles (quand bien même l'expression est oxymorique).

Le second niveau d'imprégnation paraît moins naturel, moins instinctif. En tout cas il est créé par le maître. L'*imitatio*, à savoir la reproduction des techniques utilisées par ceux qui constituent des modèles, cristallise ce paradoxe puisqu'il s'agit, par la répétition assidue, donc par ce qui relève d'un effort rationnel et conscient, d'intérioriser des formules pour s'en imprégner. Ainsi, cette imprégnation est précisément le fruit d'une *ars*, notamment par le fait qu'elle est préparée par le maître, comme en témoigne le *iudicium* nécessaire, selon Quintilien, à l'établissement des modèles à suivre<sup>11</sup>. Il semble donc que l'imprégnation ait besoin d'un guide. De manière générale, si l'on regarde les formulations du chapitre X 2, il apparaît bien vite que tout ce qui préside à l'imitation n'a rien de naturel : nous avons évoqué le « jugement le plus précautionneux » (*exactissimo iudicio*), on lit aussi *ad evitanda vitia iudicii*, mais aussi le verbe *consulat* en X, 2, 19, ou encore la prescription *Id quoque vitandum* en X, 2, 21. Quand il s'agit de savoir si un mot est approprié (et donc si l'imitation doit être faite), alors c'est la question du *decor* qui réclame de l'effort - on lit ainsi en *Inst. X, 2, 27* :

*Illuc intendenda mens, quantum fuerit illis uiris decoris in rebus atque personis, quod consilium, quae dispositio, quam omnia, etiam quae delectationi uideantur data, ad uictoriam spectent...* C'est vers cela que notre esprit doit être tendu, à savoir à quel point ces hommes savent s'adapter aux situations et aux personnes, de quel jugement ils savent faire preuve, quelle disposition ils mettent en oeuvre, et la façon dont toutes ces choses, même celles qui semblent destinées à susciter le plaisir, sont tournées vers la victoire...

La mention de l'esprit tendu, l'analyse dont rendent compte ces propositions interrogatives indirectes, sont symptomatiques de l'idée que la fréquentation de grands modèles, dont on espère s'imprégner, ne peut se faire que par une étude rationnelle. Nous sommes là à un stade de l'apprentissage où l'imprégnation passive ne suffit pas. Pour autant l'objectif est que les

11. *Inst.*, X, 2, 14 : *Quapropter exactissimo iudicio circa hanc partem studiorum examinanda sunt omnia. Primum, quos imitemur...* : Par conséquent, c'est avec le jugement le plus précautionneux qu'il faut examiner ces aspects-là de l'étude. D'abord, qui imiter ? ...

processus ainsi appris soient intégrés, de sorte qu'ils se confondent dans l'orateur, et semblent ainsi non pas le fruit d'un travail, mais une émanation de leur talent.

C'est en fait le statut de l'imprégnation qui change : elle n'est plus seulement un moyen d'apprentissage, mais devient une fin en soi. L'enjeu est celui de rendre naturel ce qui ne l'était pas, et c'est aussi évidemment un enjeu primordial dans la rhétorique.

## 4.2.2 *Natura, ars* et choix pédagogiques

### 4.2.2.1 Les premiers temps de l'éducation et les lieux d'apprentissage

En I, 2, 4 et suivants, Quintilien pose le problème du lieu d'enseignement, répondant à une critique formulée assez couramment (par exemple chez Juvénal<sup>12</sup> ou Suétone<sup>13</sup>.) selon laquelle l'école serait moralement néfaste pour l'enfant.

Ce n'est pas une réponse simpliste que le pédagogue souhaite apporter ; bien au contraire, son opinion très nuancée n'oppose pas école et cercle familial :

*Natura cuiusque totum curaque distat. Da mentem ad peiora facilem, da negligentiam formandi custodiendique in aetate, prima pudoris, non minorem flagitiis occasionem secreta praebuerint.* Toute la différence est dans la nature de chacun et dans l'attention qu'on lui porte. Si l'on a un esprit porté vers le mal, porté vers l'absence de volonté de cultiver et conserver l'innocence du jeune âge, alors même la solitude ne fournira pas moins de moments propices à l'infamie.

Ainsi, c'est à la fois l'*ars* du pédagogue (que ce soit à la maison ou à l'école) et le tempérament de l'élève qui sont à la source de la réussite ou non de ce dernier. Les concepts d'*ars* et de *natura* sont en réalité le moyen, pour Quintilien, de renouveler les perspectives quant à la manière de considérer (ou de déconsidérer) l'école.

Quintilien semble implicitement opérer un rapprochement entre l'école et le cercle familial. On pourrait penser qu'il s'agit ici de défendre l'éducation à l'école, et que l'éducation à la maison resterait une norme (contrairement à ce qui se faisait au cours de la République. Or, cette façon de concevoir l'éducation est remise en cause, et Bonner explique notamment que, déjà sous la République, l'école était un lieu prisé, un lieu d'excellence - le schéma d'une école pour les moins favorisés et de l'éducation par la famille pour les plus favorisés se trouve ainsi

12. *Satires*, X, 224 : ...*quot discipulos inclinēt Hamillus* : ...autant d'élèves qu'Hamillus dépravera.

13. *De grammaticis*, 23 : *Q. Remmius Palaemon [...] litteras didicit. Postea manumissus docuit Romae ac principem locum inter grammaticos tenuit, quanquam infamis omnibus uitiiis...* Remmius Palaemon enseigna [...] les lettres. Une fois affranchi, il enseigna à Rome et occupa la première place parmi les *grammatici*, même s'il était tristement connu pour tous ses défauts

remis en cause<sup>14</sup>. On peut imaginer que, sous l'Empire, il y a peut-être une méfiance vis-à-vis de l'école, ne serait-ce que parce qu'elle se généralise et que son public s'élargit. Mais on trouve aussi des exemples d'excellence, comme celui d'Agricola, dont la mère décida de le faire étudier dans une école proche de Marseille. Alors, comment expliquer ce qui s'apparente, dans le discours de Quintilien, à une défense de l'école ? Cela suppose en effet une défiance. Et les développements que fait Quintilien sur la morale du professeur<sup>15</sup> indiquent, en creux, l'objet de cette défiance : on suppose un relâchement des mœurs, dont l'école, accueillant une diversité de public, serait le lieu d'expression, chez les élèves comme chez les professeurs. Messala, dans le *Dialogus de oratoribus*, voit la République, où l'on fournissait une éducation stricte aux enfants, et pleine de sollicitude aussi, comme un âge d'or révolu. Bonner tend à confirmer cela<sup>16</sup>. Pour autant, c'est un point qu'il faut interroger : n'est-il pas caricatural d'imaginer que la morale se relâche à ce point ? Ne peut-on pas lire plutôt les propos de Messala comme, non pas la représentation de la réalité, mais plutôt comme le reflet d'une préoccupation (celle de conserver des mœurs appropriées, celle de garder le *mos maiorum* qui fonde l'unité de Rome) ? Ce qui nous encourage à penser cela, c'est que la préoccupation morale ne disparaît pas avec la république. Au contraire, une des caractéristiques du principat d'Auguste est l'ensemble des législations à visée morale qu'il met en place - on pense ainsi à la *Lex Iulia de adulteriis coercendis*, ou à la *Lex Papia Poppaea*, qui, pour la première, fait de l'adultère un crime privé et public et pour la deuxième, vise à encourager le mariage et la procréation. Il semble donc difficile de croire que malgré l'arsenal juridique qui vise à régenter la vie des Romains dans leurs aspects les plus intimes (en en faisant des éléments par lesquels la cité doit prospérer), l'Empire ait été une période propice à un relâchement moral, du moins aussi net.

En ce qui nous concerne, nous ne nous prononçons pas sur la réalité de ce « relâchement général des mœurs », mais les développements de Quintilien suggèrent en effet que le public était persuadé de la mauvaise influence de l'école, et expliquent ce besoin de défendre lesdites écoles en montrant, avec son manuel de pédagogie, qu'une école peut maintenir de hauts standards éducatifs.

14. Bonner, *Education in Ancient Rome*, Routledge, 2012<sup>1977</sup>, p.12 : *...and whilst Atticus' father, a lover of literature, gave his son the best possible education, it included sending him to school.* Et, alors que le père d'Atticus, amateur de littérature, donna à son fils la meilleure éducation possible, cela impliquait de l'envoyer à l'école.

15. On en trouve un écho dans le *Περὶ παιδῶν αγωγῆς* de Plutarque, 4, C : *Τὸ δὲ πάντων μέγιστον καὶ κυριώτατον τῶν εἰρημένων ἔρχομαι φράσεων. διδασκάλους γὰρ ζητήτεον τοῖς τεχνόις, οἳ καὶ τοῖς βίοις εἰσιν ἀδιάβλητοι καὶ τοῖς τρόποις ἀνεπίλητοι καὶ ταῖς ἐμπερ'ιας ἄριστοι.*

16. Bonner, *Education in Ancient Rome*, Routledge, 2012<sup>1977</sup>, p. 105 : *The trouble was, however, that, in an age of general moral laxity, many of the schools in Rome failed to maintain anything like so high a standard as this..* Le problème était, cependant, qu'à une période de relâchement général des mœurs, de nombreuses écoles à Rome échouaient à maintenir quoi que ce soit qui se rapproche d'un standard aussi haut.

Revenons au rapprochement opéré par Quintilien entre cercle familial et école. L'intérêt est probablement de montrer la continuité entre les deux, la stabilité que cela apporte à l'éducation de l'enfant. L'école prend la suite de ce que la famille, avant les sept ans de l'enfant, a entrepris. Le présupposé d'une éducation commençant tout naturellement dans le cercle familial est tout à fait visible chez Plutarque. En effet, il ne discute pas la réalité de ce type d'instruction mais ses modalités, en *Περὶ παιδῶν Ἀγογῆς*, 1, B :

Βέλτιον δ' ἴσως ἀπὸ τῆς γενέσεως ἄρξασθαι πρῶτον. Il est peut-être meilleur de commencer dès qu'ils naissent.

On trouve d'ailleurs de manière générale, un parallélisme intéressant entre le cheminement de Quintilien et celui de Plutarque, alors même que les deux oeuvres n'affichent pas le même but (éduquer l'enfant, ou former l'orateur).

Ainsi, prenons la question l'entourage direct de l'enfant, et précisément la question des femmes. Chez Plutarque comme chez Quintilien, la présence des femmes, bien que nécessaire, doit être contrôlée. Le propos semble assez clairement moral chez Plutarque, en *Περὶ παιδῶν Ἀγογῆς*, 1, B :

τοῖς τοίνυν ἐπιθυμοῦσιν ἐνδόξων τέκνων γενέσθαι πατράσιν ὑποθείμην ἂν ἔγωγε μὴ ταῖς τυξούσαις γυναιξὶ συσικεῖν, λέγω δ' οἷον ἐταίραις ἢ παλλακαίς. Et à ceux qui veulent devenir pères d'enfants remarquables, je leur conseille de ne pas avoir sous leur toit des femmes quelconques, et je veux dire des femmes comme des concubines ou des courtisanes.

La question de l'influence morale de ces femmes sur les enfants est bien posée, alors que chez Quintilien, il s'agit d'abord d'une influence d'ordre linguistique, en *Inst.*I, 1, 4, puis le propos se transfère assez naturellement vers une dimension morale, ou du moins, générale et pas seulement linguistique : en effet, l'idée que l'on se débarrasse difficilement d'une mauvaise habitude<sup>17</sup> ne saurait concerner que le seul usage de la langue, en témoigne la formulation générale qu'utilise le professeur. Le propos est ainsi très proche de celui de Plutarque, qui s'inquiètent de l'influence que peuvent avoir ces femmes non seulement sur l'*ethos* des enfants, mais aussi sur la perception que l'on aura d'eux. La proximité avec la pensée cicéronienne sur l'importance des femmes dans l'apprentissage du bon latin, question que nous avons traitée dans une autre partie de notre étude, est assez frappante : le point commun entre toutes ces idées est que la femme, par sa présence quotidienne auprès de l'enfant, qu'elle soit mère ou nourrice, a une influence déterminante. Ainsi, une fois de plus, la pensée linguistique est en réalité la conséquence ou le

17. *Inst.*, I, 1, 4 : *Et haec ipsa magis pertinaciter haerent quo deteriora sunt.* Et toutes ces choses s'incrument avec d'autant plus de ténacité en nous qu'elles sont mauvaises.

corollaire d'une pensée éthique préexistante et communément admise : il s'agit d'appliquer, pour le domaine de la langue, ce que communément on applique en ce qui concerne l'apprentissage des bonnes mœurs.

#### 4.2.2.2 Attendus pédagogiques : les objectifs de Quintilien

Nous étudions présentement le problème de la confrontation entre capacités naturelles et *ars* dans l'apprentissage de la langue dans la méthode promue par Quintilien. Or, il serait illusoire de penser que cette méthode ne dépend pas des objectifs qu'il se fixe. Ainsi, la réflexion peut tout à fait être étendue à l'époque moderne : qu'attend-on de l'école ? Attend-on qu'elle fournisse une culture commune, offre une variété d'apprentissages, forme un esprit éclairé, sans finalité directement pratique ? Attend-on qu'elle forme un futur professionnel ? Ce sont ces questions qui, concrètement, influent non seulement sur le cursus de chaque élève, mais aussi sur les enseignements dispensés dans les établissements : de fait, enseigner la littérature au collège ou au lycée, à tous, implique que ce que l'on attend de l'école, c'est de nourrir et former des esprits, et pas seulement d'avoir une vision utilitariste (et nous utilisons le terme en son acception la plus restrictive ici) de l'éducation. C'est donc une question qui se pose aussi chez Quintilien : que veut-il ?

Un premier objectif semble être la formation - et nous prenons ce mot dans son acception la plus étymologique qui soit, à savoir le fait de donner une forme - de l'esprit. Nous déduisons cela de notre développement consacré plus haut à l'exercice de l'esprit, qui apparaît comme une nécessité intrinsèque de l'homme, et par lequel ce dernier répond au *fatum* que semblent avoir décidé les dieux pour lui.

La seconde visée de l'enseignement est tout à fait concrète : il s'agit de former ce *uir bonus dicendi peritus*, celui qui sera capable d'agir dans la cité et d'être un bon citoyen. Ce que Quintilien semble appeler de ses vœux, implicitement, c'est une éloquence qui soit l'outil du *uir bonus*, cet homme bon qui la mettra au service de l'État (et donc, conséquemment, un État qui le permette). De manière surprenante, donc, le traité pédagogique se transforme en manifeste politique, illustrant ainsi la vision de Quintilien concernant la rhétorique. Cette formulation même n'est pas anodine. Quintilien reprend celle de Caton<sup>18</sup>, et la même conception émerge tôt dans l'oeuvre de Cicéron, ainsi dans le *De orat.*, I, 20 :

*Ac mea quidem sententia nemo poterit esse omni laude cumulatus orator, nisi erit omnium rerum magnarum atque artium scientiam consecutus.* Et à mon avis

---

18. *Inst. Ora*, III, 1, 19 : *Romanorum primus, quantum ego quidem sciam, condidit aliqua in hanc materiam, M. Cato...* : « le premier des Romains, d'après ce que je sais du moins, à avoir écrit sur ce sujet est Marcus Caton. »

du moins, personne ne peut être un orateur accompli, digne de tous les éloges, s'il ne possède pas la science de toutes les grandes choses et des arts.

Cette cohérence entre l'éthique (*rerum magnarum*) et le culturel est donc communément admise comme une nécessité. Mais dans l'oeuvre de Quintilien, c'est le sens politique qui émerge (non pas qu'il soit forcément absent de la pensée de Cicéron et de Caton). En effet, quand Quintilien définit ce *uir bonus* en *Inst.*, XII, 2, 7, c'est l'adjectif *civilis*, « engagé dans la vie de la cité », qu'il utilise. Nous sommes bien loin des implications philosophiques, presque contemplatives, de Caton. M. Bloomer n'évoque pas littéralement l'implication politique du propos mais analyse le lexique employé en *Inst.*, I, 3, 7 par Quintilien pour en relever l'aspect militaire :

« Ainsi Quintilien, quand il décrit le type d'étudiant qu'il aimerait avoir, utilise le vocabulaire de la politique romaine pour détailler le comportement de l'étudiant idéal<sup>19</sup>. »

M. Bloomer explique le caractère martial de ce passage par l'idée que l'éloquence consiste en un combat, et que l'apprentissage de la grammaire est une « préparation à certains arts verbaux » (*certain verbal arts*, notons le parallélisme avec les arts martiaux) qui doit être utilisée dans un « esprit de compétition à la fois féroce et empreinte d'émotions, capable d'apporter une réponse à l'échec, aux critiques, et à un auditoire » (...and a competitiveness that is at once fierce and yet emotional, responsive to failure, to criticism, and to an audience). Il s'agit là d'une analyse que nous ne saurions remettre en question, mais que nous aimerions toutefois, si possible, compléter. Ce discours de Quintilien ne nous semble pas être une simple expression rhétorique de la similitude entre le combat verbal et le combat martial. Il nous semble aussi que, par cette métaphore, Quintilien rappelle la dimension tout à fait concrète de la rhétorique, et fait de la grammaire une arme dont la maîtrise est nécessaire à tout soldat. Ainsi, par cet enseignement de la grammaire, Quintilien offre aux élèves une place de citoyen romain. Éveiller les générations à la grammaire latine semble être une manière, déjà, de les éveiller aux exigences de la vie de citoyen. En ce sens, si les attendus pédagogiques de Quintilien ne sauraient être les mêmes pour chaque élève - nous avons parlé de l'adaptation à la *natura* de chacun - , l'objectif final en vue duquel l'*ars* est mise en oeuvre est le même.

Le processus par lequel l'*ars* « polit » les capacités naturelles est désigné par Cicéron grâce au verbe *limare* (*De orat.*, I, 115). L'image du sculpteur à l'oeuvre est ainsi convoquée, en

19. M. Bloomer « Quintilian on the Child as a Learning Subject », *The Classical World*, Vol.105, No1 (fall 2011), p. 134 : *Thus Quintilian, in describing the sort of student he would like, employs the vocabulary of Roman politics to enumerate the behavior of the ideal student : mihi ille detur puer, quem laus excitet, quem gloria iuuet, qui uictus fleat, hic erit alendus ambitu, hunc mordebit obiurgatio, hunc honor excitabit, in hoc desidium numquam uerebor, I, 3, 7.*

même temps que l'idéal de l'*homo eruditus*. Ce n'est pas aussi nettement dit chez Quintilien, cependant, le concept de *decor* (qui suppose un effort d'adaptation pour passer d'une nature spontanée à une façon d'être adaptée aux exigences de la vie en société), la voix maîtrisée, l'acquisition d'une érudition complète semblent évoquer le même idéal.

### 4.3 Nécessité de l'*ars* dans la pratique rhétorique : analyse des chapitres II, 11 et II, 12 de l'*Institutio oratoria*

Quintilien affirme sans ambage son mépris pour les partisans d'une éloquence sans *ars*, sans apprentissage, et le rythme ternaire que l'on trouve en *Inst.* II, 12, 12, en clôture de tout un propos sur la nécessité de l'*ars*, est éclatant :

*Verum illis quidem gratulemur sine labore, sine ratione, sine disciplina disertis.*

Félicitons donc ceux qui sont devenus si compétents sans effort, sans règles, sans doctrine.

Les trois clés d'un bon orateur, que l'on peut toutes rattacher à l'idée d'*ars*, apparaissent ainsi, au terme d'un raisonnement que nous analysons ci-dessous.

#### 4.3.1 La disqualification des « naturalistes » en *Inst.*, II, 11

Toute l'oeuvre de Quintilien, puisqu'elle traite de la façon dont on forme un orateur, et dont on apprend la rhétorique, semble partir du postulat que... la rhétorique s'apprend, c'est-à-dire que cela suppose une connaissance de règles que l'on peut appliquer. Il ne s'agit pas évidemment de dire que ces seules règles sont nécessaires, qu'elles peuvent se passer de dispositions naturelles favorables ; il s'agit plutôt d'envisager la réciproque, à savoir que les dispositions naturelles les plus favorables ne sauraient se passer d'*ars*. C'est une idée qu'Aristote défend déjà dans sa définition du terme grec τέχνη, en *Phys.*, II, 8, 199 a 15 :

ἡ τέχνη τὰ μὲν ἐπιτελεῖ ἃ ἡ φύσις ἀδυνατεῖ ἀπεργάσασθαι, τὰ δὲ μιμεῖται. La *technè* achève ce que la nature n'a pu rendre parfait ou bien imite [ce que la nature a pu rendre parfait].

Il y a donc dans l'idée même d'*ars* une nécessité intrinsèque, qui vient précisément de son rapport étroit à la *natura*<sup>20</sup>. De ce fait, « par nature », si nous osons le dire, l'*ars* est une

20. Dans son introduction à la *Rhétorique* d'Aristote, Les belles lettres, Paris, 6e ed., 2011<sup>[1931]</sup>, p. 31, Médéric Dufour analyse ainsi le propos de la *Physique* : « [La *technè*] collabore avec la nature, qu'elle complète, et elle rivalise avec elle, en proposant aux modes de l'activité humaine des méthodes créatrices. ». Ce rapport à la *natura* concerne aussi l'auditeur : les techniques mises en œuvres par l'orateur s'appuient sur la nature humaine. Ainsi,

nécessité, qui découle de la toute aussi nécessaire incomplétude humaine.

Et Quintilien affirme avec force ce postulat en *Inst.*, II, 11, 1 :

*Video quosdam in ipso statim limine obstaturos mihi, qui nihil egere eius modi praeceptis eloquentiam putent, sed natura sua et uulgari modo scholarum exercitatione contenti rideant etiam diligentiam nostram exemplo magni quoque nominis professorum...* J'en vois certains prêts à se dresser devant moi, déjà, au début de mon propos, parce qu'ils pensent que l'éloquence ne nécessite aucune règle de ce genre, et qu'au contraire, parce qu'ils se contentent de leurs capacités naturelles et des modestes exercices des écoles, ils se moquent même de l'application que je mets à ma tâche - et en cela, ils suivent aussi l'exemple d'un homme qui, parmi les professeurs, a acquis une grande renommée...

Il ne s'agit pas en réalité d'une précaution que prendrait Quintilien, ni même d'une *captatio benevolentiae*. Le professeur devance et conteste ici une position qui semble ancrée dans les moeurs et qui fait primer la *natura* sur l'*ars* : Quintilien s'élève contre l'idée que les « qualités techniques » sont forcément un don, et même contre l'idée que, si qualités naturelles il y a, elles peuvent se passer de l'*ars*. En réalité, il semble que l'objet même que constitue la rhétorique implique une *ars* - ici, le mot revient à évoquer un ensemble de règles, de techniques, en somme un ensemble de processus et de doctrines rationalisées et qui servent de fondement à un exercice constant et rationnel.

Quintilien n'hésite pas à taxer ces gens-là d'ignorance, *inscitia*<sup>21</sup>, de *neglegentia*<sup>22</sup>, à les présenter comme des vantards, en témoigne le verbe *gloriantur*<sup>23</sup> et en profite pour livrer aux lecteurs ce qui, selon lui, rend l'apprentissage de la rhétorique efficace : les preuves et l'organisation du discours (*probatio aut dispositio*<sup>24</sup>), une réflexion rationnelle sur la manière d'organiser le discours (*in cogitando ratio*<sup>25</sup>). À l'inverse, ce que Quintilien décrie, c'est ce qui relève de la *natura* : l'*impetus*<sup>26</sup>, qui apparaît ici comme un élan impulsif et totalement

---

Pierre Chiron, dans son introduction à la *Rhétorique* d'Aristote, GF, Paris, 2007, p. 9, écrit : « Aristote a dégagé cette idée fondamentale que, pour persuader, il faut exploiter des ressorts déjà présents chez l'auditeur. »

21. *Inst.*, II, 11, 2.

22. *Inst.* II, 11, 2

23. *Inst.*, II, 11, 3.

24. *Inst.*, II, 11, 3.

25. *Inst.*, II, 11, 4.

26. *Inst.*, II, 11, 3.

incontrôlable<sup>27</sup>, ainsi que les *uires*<sup>28</sup>, une sorte de force innée. Le terme *impetus*, au-delà de l'idée d'impulsivité, nous semble être une rémanence du grec ἐνέργεια, utilisé par Denys d'Halicarnasse en Περί μιμησεως, fragment 2 du *In Hermogenes de formis*. Par opposition à δύναμις, qui évoque une force en puissance, un potentiel, le substantif ἐνέργεια évoque une force en action, et le latin *impetus* nous semble être un équivalent. De fait, le terme se charge d'une connotation positive - ou en tout cas pas négative -, et ne comprend donc pas forcément l'idée d'une force incontrôlable. Ainsi, Quintilien détourne un terme potentiellement au coeur de la doctrine des « naturalistes » pour servir son propos.

Ce qui est au centre du propos, ici, c'est le terme de *ratio*, et, avec lui, l'opposition entre tout ce qui relève de l'ars et peut donc, par un travail rationnel et acharné, être reproduit, et les propos qui relèvent de la *natura* seule, qui semble être, paradoxalement, assez indépendants de ceux qui les tiennent, puisqu'ils arrivent à peu près quand ils le veulent et que l'orateur semble condamné à les attendre sans pouvoir rien faire - à ce propos, l'image de l'orateur qui attend en regardant au plafond qu'une *sententia* lui vienne, image développée en *Inst.*, II, 11, 4, représente assez nettement ce paradoxe : celui qui s'en remet à la nature pour parler ne maîtrise en réalité pas grand-chose. La tension se fait ici autour de la question de la régularité de la production : c'est par une stabilité du savoir-faire que l'on peut voir un bon orateur, or une production sans *ars* n'en garantit aucune, et c'est bien le problème<sup>29</sup>.

Nous retrouvons ici la conception aristotélicienne de l'ars, ou plutôt de la τέχνη, telle qu'elle est définie dans l'*Éthique à Nicomaque*, VI, 4, 1140 a 6 sq, où Aristote insiste déjà sur la régularité, la rationalité de la production :

Ἐπει δ' ἡ οἰκοδομική τέχνη τις ἐστὶν καὶ ὅπερ ἕξις τις μετὰ λόγου ποιητική, καὶ οὐδεμία οὔτε τέχνη ἐστὶν ἥτις οὐ μετὰ λόγου ποιητική ἕξις ἐστὶν, οὔτε τοιαύτη ἢ οὐ τέχνη, τὸ αὐτὸ ἂν εἴη τέχνη καὶ ἕξις μετὰ λόγου ἀληθοῦς ποιητική. Ἐστὶν δὲ τέχνη πᾶσα περὶ γένεσιν, καὶ τὸ τεχνάζειν καὶ θεωρεῖν ὅπως ἂν γένηται τι τῶν ἐνδεχομένων

27. Dans l'édition Loeb, Donald A. Russell traduit ce terme par *inspiration*, qui nous paraît en effet rendre compte de la dimension involontaire des pensées qui en découlent, mais qui nous semble laisser de côté la soudaineté de la chose. Cela dit, la traduction du terme est bien difficile, puisque ce mot n'évoque pas que l'élan soudain et la violence, mais aussi, appliqué à une rivière, semble concerner son mouvement naturel. Pour une étude complète de ce terme, voir l'article de Winterbottom, « On impulse », in Innes et al. (eds.), *Ethics and Rhetoric : Critical Essays for Donald Russel on his Seventy-Fifth Birthday*, Clarendon Press, 1995.

28. *Ibid.*

29. La question de la régularité de la production est aussi sous-entendue dans la définition que donne Denys d'Halicarnasse de l'imitation, telle qu'on peut la voir dans en Περί μιμησεως, fragment 2 du *In Hermogenes de formis* de Syrianus : Μίμησις ἐστὶ ἐνέργεια διὰ τῶν θεωρημάτων ἐκματτομένη τὸ παράδειγμα. L'imitation est l'action de reproduire le modèle dans les règles (traduction Germaine Aujac, ed. Les belles lettres, 1992. Le terme de παράδειγμα, qui peut être traduit par « modèle, exemple » suggère la dimension normative du propos, et le terme θεωρημάτων évoque un objet d'étude, une contemplation approfondie de cet objet. Ainsi, indirectement, l'aspect rationnel est reproductible est aussi visible dans les propos de Denys d'Halicarnasse.

καὶ εἶναι καὶ μὴ εἶναι, καὶ ἴῶν ἢ ἀρχὴ ἐν τῷ τοιοῦντι ἀλλὰ μὴ ἐν τῷ ποιούμενῳ. Οὔτε γὰρ τῶν ἐξ ἀνάγκης ὄντων ἢ γιγνομένων ἢ τέχνη ἐστὶν, οὔτε τῶν κατὰ φύσιν. Ἐν αὐτοῖς γὰρ ἔχουσι ταῦτα τὴν ἀρχήν. Puisqu'il existe un art architectural, que c'est la même chose qu'une qualité rationnellement créatrice, qu'il n'est point de *technè* qui ne soit une qualité rationnellement créatrice, ni une telle qualité qui ne soit une *technè*, celle-ci est la même chose qu'une qualité créatrice raisonnant selon la vérité. Toute *technè* est relative à la production ; instituer une *technè*, c'est chercher spéculativement les moyens de produire une des choses qui peuvent indifféremment être ou n'être pas, et dont l'origine est dans l'agent créateur, non dans l'objet créé ; en effet, il n'y a pas de *technè* des choses qui existent ou sont produites nécessairement, non plus que de celles qui sont produites naturellement ; celles-ci ont leur principe en elles-mêmes<sup>30</sup>.

C'est bien le concept de λόγος qui est associé à la τέχνη, et la réflexion de Quintilien s'établit précisément sur le raisonnement d'Aristote. Par ailleurs, l'idée de régularité apparaît aussi avec le terme grec ἔξις, terme sur lequel nous reviendrons dans la suite de notre étude.

Par ailleurs, et comme une conséquence de cette distinction entre ceux qui se reposent sur la *natura* et ceux qui se reposent sur le travail, la mise en oeuvre d'une *ars*, survient l'opposition entre deux états d'esprit, celui qui permet de faire un vrai discours, et celui qui dévoie la rhétorique. En effet, le mauvais orateur semble se concentrer uniquement sur une apparence éclatante du discours : Quintilien évoque en *Inst.* II, 11, 4 les gestes véhéments (*concitatissimum corporis motum*), qui ne servent qu'à combler le vide et à gagner du temps quand les mots ne viennent pas, les premières phrases pleines d'assurance, *certa initia* qui ne mènent à aucun propos sensé. Lisons d'ailleurs de plus près en *Inst.*, II, 11, 3 :

...sed, cuius rei gratia plenum sit auditorium, sententiis grandibus... [Mais il y a besoin] de phrases grandiloquentes, qui permettent de remplir la salle.

Nous traduisons *sententiis grandibus* par « phrases grandiloquentes » parce que cette formulation nous semble montrer le mépris de Quintilien envers ces orateurs. Et ce passage, en réalité, montre le principal reproche que fait Quintilien à ceux qui prétendent faire des discours sans *ars* : ils ne sont capables de produire qu'un magma ayant l'apparence d'un discours sans en avoir le fond, et dévoient ses outils (la *sententia*, les gestes) pour en faire des fins en soi. Il dénonce aussi un certain mercantilisme (comme le montre l'objectif de faire salle comble) qui aurait envahi la pratique rhétorique : l'orateur devient un conférencier. Le reproche de transfor-

30. Nous empruntons ici la traduction de Richard Bodeüs, dans l'édition Garnier Flammarion, 2004.

mer les outils en fin en soi du discours revient même lorsque Quintilien concède quelque *ratio* (mais mauvaise donc) à certains orateurs : ils sont ainsi obnubilés par les *loci* au détriment des *causae* qu'il traitent, comme on le lit en *Inst.*, II, 11, 6.

Qu'une telle affirmation de la nécessité de l'ars prenne place au début de l'oeuvre de Quintilien est compréhensible : il est question, indirectement, de l'utilité même de son oeuvre, et de l'utilité même de son métier de professeur. M. Winterbottom le résume ainsi :

La raison pour laquelle Quintilien n'aimait pas ces gens-là est claire. En tant que professeurs, ils se posaient en rivaux, capable d'offrir aux élèves un cursus plus facile et plus attrayant que l'austère école de Quintilien. En tant qu'avocats, ils étaient la honte de la profession, mais pouvaient pourtant réussir sans le mériter pour autant. Si ces gens-là avaient raison, alors il ne servait à rien que Quintilien écrive l'*Institution oratoire*. Ses critiques sont donc, en toute logique, teintées de railleries et d'ironie<sup>31</sup>

Et ainsi, peu à peu, en faisant de ces « partisans d'une éloquence naturelle<sup>32</sup> » des gens qui attendent que quelque chose se présente (une image qui revient à deux reprises<sup>33</sup>), Quintilien suscite, chez le lecteur, non pas l'image d'un orateur qui met en oeuvre une *ratio*, mais celle d'un poète qui attend l'inspiration des Muses. Winterbottom va jusqu'à dire que c'est la figure du « poète fou » qui est convoquée<sup>34</sup>. Il nous paraît toutefois qu'il n'est pas question de poète fou ici, étant donné que l'inspiration du poète par les Muses est un lieu commun, une croyance répandue, et que cela ne touche en rien à la folie. Toutefois, il est clair que cette représentation

31. « On impulse », in Innes et al. (eds.), *Ethics and Rhetoric : Critical Essays for Donald Russel on his Seventy-Fifth Birthday*, Clarendon Press, 1995., p. 318 : *It is clear why Quintilian disliked these people. As teachers they were rivals who might seem to offer pupils an easier and more attractive ride than the austere school of Quintilian. As pleaders, they were a disgrace to the profession, yet might be successful without deserving to be. If they were right, there was no point in Quintilian writing the Institutio at all. His criticisms are accordingly edged with satire and irony.*

32. On peut se poser la question de savoir si ces gens existent vraiment, c'est-à-dire si Quintilien s'oppose clairement à des personnes qui ont affirmé que seul l'*ingenium* fait un bon orateur. Winterbottom et Reinhard, dans leur commentaire de l'*Inst.*, book II, Oxford University Press, écrivent : *Quintilian has in mind the eloquence of at least some of the delatores who were of such sinister importance in the courts, and to some extent in the system of government, at certain periods of the Early Empire, including the time of Domitian. The prize exhibit is M. Aquilius Regulus, as portrayed in the letters of Pliny : a man who relied on inspiration not education.* « Quintilien a en tête l'éloquence d'au moins certains accusateurs, qui étaient d'une importance inquiétante dans les tribunaux, et, dans une certaine mesure, dans le système de gouvernement à certains moments du début de l'Empire, y compris au temps de Domitien. La figure de proue est Regulus, comme il est dépeint dans les lettres de Pline : un homme qui se reposait sur l'inspiration et non sur l'instruction. » Pourtant, même si la question est intéressante, elle ne nous est d'aucune aide pour élucider les propos de Quintilien, d'autant que l'on pourrait aussi considérer qu'il s'agit là d'une construction oratoire visant à rendre son propos plus efficace.

33. en *Inst.* II, 11, 4., *tectum intuentes magnum aliquid quod ultro se offerat* et en X, 3, 15 *expectauerimus quid obuenerat*

34. Winterbottom, « On impulse », in Innes et al. (eds.) *Ethics and Rhetoric : Critical Essays for Donald Russel on his Seventy-Fifth Birthday*, Clarendon Press, 1995., p.318 : *And there hangs over Quintilian's description of the naturalists a faint air of the mad poet.*

de l'orateur en poète suffit à disqualifier totalement l'orateur, ce qui semble ici être la volonté de Quintilien (les comparaisons avec l'enfant ou les barbares puis les esclaves achèveraient de convaincre le plus réticent à croire cela) :

*Vnde fit ut dissoluta et ex diuersis congesta oratio cohaerere non possit, similisque sit commentariis puerorum in quos ea quae aliis declamantibus laudata sunt regerunt. Magnas tamen sententias et res bonas (ita enim gloriari solent) elidunt : nam et barbari et serui, et, si hoc sat est, nulla est ratio dicendi.* Par conséquent, puisqu'il est fragmenté et constitue un aggloméré de choses diverses, le discours ne peut pas constituer un bloc solide, et il est semblable aux recueils de commentaires d'enfants, dans lesquels reportent les passages qui sont admirés chez les autres orateurs. Cependant, ils font naître, certes aux forceps, de grandes maximes et de bonnes choses (comme ils en ont ainsi l'habitude de se vanter) : en effet, même les barbares et les esclaves y parviennent, et si cela suffit, il n'y a aucune méthode pour produire un discours.

Il nous faut revenir sur l'ordre de ces comparaisons présentes en II, 11, 7 : le poète, puis l'élève, puis le barbare et l'esclave (cités ensemble, comme s'ils étaient de la même catégorie sociale voire humaine).

Nous distinguons dans les comparaisons un mouvement d'amplification : l'assimilation de ces mauvais orateurs à des poètes, nous le disions, suffit à les disqualifier en tant qu'orateurs. Mais ce n'est pas en soi une insulte puisqu'il s'agit tout de même d'un travail sur les mots. Le poète a tout de même une compétence certaine, mais dans un domaine différent de celui de l'orateur, donc avec une méthode différente : parler de l'orateur comme d'un poète, c'est affirmer son incompetence en tant qu'orateur dont le but est de persuader, et l'impropriété de son expression est au coeur du problème dans la doctrine de Quintilien. Ainsi, Charles Guérin écrit : « La comparaison entre orateur et poète est employée pour l'essentiel dans la doctrine de la *moderatio* stylistique, où elle permet de rappeler les contraintes spécifiques qui pèsent sur l'orateur. [...] Interdisant aux orateurs la même *libertas* que celle des poètes dans le choix des mots, et leur refusant le droit à la *licentia poetica* dans l'invention et dans l'usage des figures, Quintilien développe une approche systématique du problème, qui suppose que l'orateur entretienne un rapport critique et maîtrisé à la matière poétique<sup>35</sup>. ». Charles Guérin explique bien, dans l'article cité ci-dessus, comment l'affirmation d'une proximité entre les orateurs et les poètes change, entre l'époque de la *Rhet. Her.* et celle de l'*Institutio oratoria*, au gré des

35. Ch. Guérin, « Non per omnia poetae sunt sequendi », in *Poètes et orateurs dans l'Antiquité*, dir. Hélène Vial, collection Erga, vol. 13, CELIS, 2013, page 115.

évolutions politiques, et au gré des évolutions concomitantes de la pratique oratoire<sup>36</sup>.

La comparaison avec des écoliers (et le travail de compilation qu'ils font) est déjà plus sarcastique, puisque cela rabaisse d'autant plus le niveau de ces prétendus orateurs : leur travail se borne à une compilation sans analyse, sans effort intellectuel - il y a bien une vision plus positive des *commentarii*, en *Inst.*, X, 1, 8<sup>37</sup>, mais elle concerne la formation de l'orateur, quand l'*ars* est en train d'être mise au point, et cela ne doit plus intervenir après : le travail de commentaire doit être intériorisé pour forger le jugement de manière permanente, pour toute la pratique oratoire. Précisément parce qu'il rapproche ces orateurs d'élèves en formation, il en montre l'incompétence (en tant qu'orateur « fini »).

Enfin, l'assimilation à des esclaves ou à des barbares est encore différente : elle évoque ainsi non seulement le degré zéro de la production rationnelle (par manque de formation), mais en plus une forme d'exclusion du groupe des citoyens. On ne saurait voir là autre chose que l'expression la plus véhémement du mépris de Quintilien.

Les trois comparaisons que Quintilien utilise pour disqualifier les naturalistes permettent aussi de voir que le problème de ceux-ci ne tient pas uniquement à la structure du discours, aux grandes phrases. Il y a une question essentiellement linguistique et stylistique qui se joue là. De fait, l'absence d'*ars* conduit à des erreurs importantes.

La première erreur, celle qui fait penser au poète, est d'ordre stylistique : c'est l'absence de *moderatio* dans l'utilisation des figures. C'est donc un défaut d'adaptation de la langue à son objet qui apparaît ici. Le langage n'est pas *aptus*, et contrevient donc à une règle intangible, telle qu'elle est formulée en *De orat.*, III, 38, à savoir *apte dicere*.

La seconde erreur est d'ordre à la fois stylistique et linguistique, mais met aussi en jeu le concept d'adaptation : il s'agit de donner le bon mot aux bonnes choses, d'utiliser le bon mot quand il le faut. D'utiliser le mot le plus approprié, *aptissimum*. Là, nous sommes autant dans le style que dans l'exactitude lexicale, la *ueritas*.

Ainsi, même au cœur de considérations sur l'arrangement du discours, Quintilien garde à l'esprit que c'est la langue qui est au cœur des enjeux et de la réflexion. Non seulement l'attitude des naturalistes contrevient à ce qu'est la nature de l'art oratoire, mais même, elle contrevient à l'attitude précautionneuse que l'on doit avoir si l'on veut parler un latin digne de ce nom, qui plus est dans le domaine de l'éloquence. Il n'est pas anodin que Quintilien compare

36. Sur le rapport complexe entre poètes et orateurs, cf. Ch. Guérin, « Non per omnia poetae sunt sequendi », in *Poètes et orateurs dans l'Antiquité*, dir. Hélène Vial, collection Erga, vol. 13, CELIS, 2013.

37. *Inst.*, X, 1, 8 : *Id autem consequemur optima legendo atque audiendo : non enim solum nomina ipsa rerum cognoscemus hac cura, sed quod quoque loco sit aptissimum*. Nous devons y parvenir en lisant et en écoutant les meilleurs modèles : non pas en apprenant seulement les noms des choses avec ce soin, mais aussi en apprenant quel mot est le plus approprié pour tel usage.

ces gens soit à des poètes, donc leur attribue une forme d'excès stylistique, soit à des enfants, ce qui revient ou bien à évoquer une indigence, ou bien à supposer l'incorrection, ou même l'excès (avant que l'apprentissage n'ait « poli » l'enfant), soit à des esclaves - dont le langage n'est pas des plus châtiés. Conséquemment, les naturalistes, sans même parler de leurs qualités oratoires, ne savent pas parler le latin policé du Romain qui discute sur le forum.

Pour autant, l'idée de nature dans l'apprentissage de la rhétorique n'est absolument pas en débat elle-même. Plus précisément, et de façon tout à fait vertigineuse, nous comprenons que, quand tout ce qui relève de l'*ars* est intervenu, alors, peu à peu, la *natura* s'en trouve profondément modifiée elle-même, si bien que l'*ars* n'est plus du tout perceptible. Ainsi donc, l'efficacité de l'apprentissage semble se rendre visible par une *ars* devenue elle-même invisible. De fait, c'est un processus que nous retrouverons quand nous analyserons le passage II, 12 de l'*Institution oratoire*. Délimiter ainsi chez l'orateur une fois formé ce qui relève de l'*ars* et ce qui relève de la nature non seulement est impossible, mais surtout doit l'être. Arriver à déterminer ce qui est appris, en considérant que ce n'est pas naturel, est la preuve, à l'inverse, de la faillite de l'orateur.

### 4.3.2 Le jugement du public : II, 12

#### 4.3.2.1 Pourquoi et pour quoi éduquer le jugement ?

Il apparaît fort vite qu'éduquer les orateurs, c'est aussi éduquer leur public, à savoir apprendre à ce public comment se dégager des apparences et de la tendance naturelle qui peut être la sienne et par laquelle un discours mal construit mais véhément peut l'impressionner bien plus qu'un discours bien construit. Nous avons évoqué *supra* la dénonciation du règne des apparences que Quintilien accomplit, en ce qui concerne le travail de l'orateur, en *Inst.*, II, 11. Le chapitre II, 12 représente le deuxième versant du même objectif : défendre la nécessité de l'*ars*, mais cette fois en se concentrant sur le public. C'est tout à fait logique, puisqu'un orateur, pour en être un, a besoin d'un public<sup>38</sup>, et que des bons orateurs ne peuvent être reconnus comme tels que si le public est capable de le faire. Précisément, la mention même du public dans la théorie rhétorique renvoie à la question du goût, question aussi largement traitée par Cicéron, moins du point de vue de la structure et du style que du point de vue de la langue et de la grammaire, comme en *De orat.*, III, 29, où Crassus s'adresse en ces termes à Catulus :

*Quid iucundius auribus nostris umquam accidit huius oratione Catuli ? Quae est pura sic ut latine loqui paene solus uideatur [...].* Qu'y a-t-il de plus agréables pour

---

38. Cela renvoie à la finalité de l'*oratio* et à sa dimension pragmatique.

nos oreilles que le langage de notre Catulus ici présent ? Il est si pur qu'il semble être le seul à parler latin.

La tendance qui serait qu'un discours doit d'abord être parfaitement latin pour plaire est ici renversée : le goût, le plaisir provoqué par le discours crée lui-même sa *Latinitas*, son caractère latin. Bien sûr, on explique cela par la dimension pragmatique du discours, mais cela permet aussi de mieux comprendre le cadre conceptuel dans lequel toute la doctrine rhétorique, jusqu'à Quintilien, s'inscrit : si le goût crée la *Latinitas*, alors il est primordial d'éduquer ce goût<sup>39</sup>. Nous comprenons donc mieux pourquoi Quintilien consacre un développement si important à la question du jugement : plutôt que de laisser le goût être le fruit des passions et des modes, inculquer une *ratio* aux auditeurs est aussi un moyen de modifier leur propre *natura* et de rendre leur goût plus approprié et plus sensible à ce qu'est, selon Quintilien, l'éloquence. Il ne peut y avoir de *Latinitas*, c'est-à-dire de norme proprement latine, que si elle est reconnue. De ce fait, et parce que le goût est important pour décider de la correction ou de l'incorrection, il doit être éduqué, voire contrôlé. Le goût ne saurait être libre...

Par ailleurs, la question du style est aussi au centre du livre IV de la *Rhet. Her.*, et on y trouve le terme de *uitium*, non pas pour qualifier une faute (du type barbarisme ou solécisme), mais une inadéquation entre la façon de parler et le style que l'on veut adopter - ainsi, en IV, 15 :

*Est autem cauendum ne, dum haec genera consecutemur, in finitima et propinqua uitia ueniamus.* Mais il faut veiller, quand l'on veut adopter ces styles, à ne pas tomber dans des styles très voisins à ceux que nous recherchons.

Ce qui apparaît ici, c'est que la correction du langage n'a de sens qu'à l'intérieur d'un style donné - et réclamé par le sujet que l'on évoque : elle relève donc du *decorum*, de l'adaptation. Ainsi, ce qui est correct dans un style deviendra une faute, un *uitium* dans un autre. De fait, comment imaginer que, sans aucune connaissance de l'*ars rhetorica*, le public soit capable de forger un jugement cohérent ? Ainsi, toute la question de la véhémence du discours, telle qu'elle est traitée par Quintilien, s'inscrit dans la nécessité de préserver les limites instituées par les styles : le genre moyen n'est un genre moyen que s'il est maîtrisé, sinon, il devient *dissolutum* - terme utilisé en *Inst.*, II, 11, 7<sup>40</sup> -, et c'est une faute<sup>41</sup>. L'aspect le plus important est que le

39. C'est un raisonnement qui rappelle en partie celui de Varron concernant les mots qui ne rentrent pas dans la *ratio* : il vaut mieux modifier la *ratio* ou plutôt les faire entrer dans la *ratio*, pour préserver cette dernière ; de la même manière ici, il vaut mieux faire rentrer les goûts dans les cadres déjà présents (par une éducation dès le plus jeune âge), pour préserver la *Latinitas*. La seule différence est que dans le cas de Varron, on fait *a priori* une concession avec la règle, plutôt on l'élargit pour qu'elle garde son statut de règle, alors que dans le raisonnement de Quintilien on modèle le goût sur la doctrine.

40. Nous étudions ce passage *supra*.

41. *Rhet. Her.*, IV, 16 : *Qui in mediocre genus orationis profecti sunt, si peruenire eo non potuerunt, errantes*

*uitium* n'est un *uitium* que si certains en ont conscience : la faute n'existe qu'aux yeux de celui qui peut la voir. La démarche d'éducation du public est donc aussi une manière de garantir la préservation de la *ratio*, d'un point de vue stylistique et linguistique à la fois. La simple perception de la faute est donc un enjeu primordial : sans elle, les catégories théoriques sur lesquelles Quintilien et, avant lui, toute la doctrine de l'éloquence se reposaient sont obsolètes.

Quintilien délivre trois arguments, d'ordre technique, moral et mécanique, pour justifier la nécessité d'une *ratio* en ce qui concerne l'art oratoire.

#### 4.3.2.2 L'argument technique

Ainsi, le verbe *uideantur* est utilisé en *Inst.*, II, 12, 1, et se charge d'une dimension trompeuse :

*Ne hoc quidem negauerim, sequi plerosque hanc opinionem ut fortius dicere uideantur indocti, primum uitio male iudicantium, qui maiorem habere uim credunt ea quae non habent artem, ut effringere quam aperire, rumpere quam soluere, trahere quam ducere putant robustius.* Je ne nierai pas que beaucoup partagent cet avis, à savoir que ceux qui ignorent les règles paraissent s'exprimer avec plus de vigueur [que ceux qui suivent les règles]. C'est d'abord à cause d'un défaut de la part de ceux qui jugent mal, qui leur fait croire que là où il n'y a pas de règles, il y a une plus grande force, et qui leur fait penser qu'il est plus vigoureux d'entrer par effraction que de déverrouiller une porte, de rompre que de détacher quelque chose, de tirer plutôt que de mener un troupeau.

Les métaphores utilisées, qui rappellent des situations de la vie quotidienne (entrer dans une pièce, mener un troupeau), opposent ainsi une manière pleine d'éclat et une manière plus douce, plus discrète de faire les choses. L'idée selon laquelle la force d'un discours (*uis*) vient de la dimension éclatante des phrases semble rejoindre la pratique des mauvais orateurs que décriait Quintilien au chapitre précédent. Au moins, on ne peut reprocher à ces orateurs de ne pas s'adapter à leur public ! Mais c'est pourtant bien le coeur du problème : comment espérer un discours de qualité, si l'on s'adapte à un public qui ne sait pas apprécier un tel discours ? Dans la

---

*perueniunt ad confine genus eius generis, quod appellamus dissolutum, quod est sine neruis et articulis; ut hoc modo appellem fluctuans, eo quod fluctuat huc et illuc nec potest confirmate neque uiriliter sese expedire.* « Ceux qui s'embarquent dans le genre moyen, s'il n'y parviennent pas, vagabonds, parviennent au genre voisin de celui-ci, que nous appelons relâché, parce qu'il n'a pas de nerfs ni de joints ; et je me permets de l'appeler « fluctuant », avec d'autant plus de justesse qu'il se laisse flotter, dérivant ça et là, et ne peut se mettre en ordre de manière résolue et virile. » La métaphore montre toute la différence entre le bateau maîtrisé qui fait son chemin, donc va d'un point A à un point B, et le bateau sans capitaine, qui flotte et dérive, sans direction, sans objet. Et ce manque d'objet est en lui-même un problème, en regard de la dimension pragmatique de l'éloquence. Le style, non respecté, fait rater son but au discours.

suite de son exposé, Quintilien fait une analogie entre la façon dont le public considère l'orateur et celle dont il considère le gladiateur, rapprochant ainsi le discours médiocre des *circenses*, les jeux les plus populaires qui soient. Ainsi, le mauvais orateur fait ce que le public sait apprécier : un spectacle qui, en dépit de toute logique, satisfait leur soif de « sang ». N'en déduisons pas pour autant que Quintilien méprise les auditeurs, loin de là. Leur manque d'expérience n'est pas en soi un repoussoir (on notera avec quelle neutralité il évoque les critiques inexpérimentés, *imperitos*, en *Inst.* II, 12, 3) mais s'explique par la nature même du discours :

*Nam et diuisio, cum plurimum ualeat in causis, speciem uirium minuit, ut rudia politis maiora et sparsa compositis numerosiora creduntur.* En effet, même la division, qui pourtant est d'une grande importance dans les plaidoyers, rend la force apparemment moins vigoureuse, de même que ce qui n'est pas poli semble plus volumineux que ce qui est poli, de même que les choses éparpillées semblent plus nombreuses que celles qui sont savamment rassemblées.

Nous noterons ici l'analogie avec la sculpture dans l'opposition entre la pierre brute et la pierre polie, une analogie qui éclaire le propos : il y a dans l'art de la rhétorique (comme dans celui de la sculpture), un paradoxe inhérent : plus l'ensemble est travaillé, plus l'ars intervient, plus la *ratio* est mise en oeuvre, moins elle doit être visible. De la même manière, c'est le propre du bon couturier que de savoir cacher les coutures. Un bon travail (Quintilien utilise en II, 11, 6 le terme de *labor*) devient invisible « à l'oeil nu », c'est-à-dire d'un oeil inexpérimenté. C'est toute la difficulté de l'ars nécessaire à la rhétorique : elle doit avoir pour but de se faire disparaître à l'oeil du public<sup>42</sup>. Il y a une contradiction entre l'apparence, ce qui est tout de suite et naïvement perceptible (les termes *speciem, creduntur* semblent en effet évoquer un faisceau d'apparences trompeuses), et la réalité.

#### 4.3.2.3 L'argument moral

La deuxième explication à ce règne des apparences est d'ordre moral et est exprimée en *Inst.* II, 12, 4 :

*Est praeterea quaedam uirtutum uitiorumque uicinia, qua maledicus pro libero, temerarius pro forti, effusus pro copioso accipitur.* Il y a de plus une certaine proximité entre les vertus et les vices, qui fait que l'impolitesse passe pour de la franchise, la témérité pour du courage, l'absence de modération pour de l'abondance.

Cette idée est un pilier de la doctrine. Nous avons déjà vu, dans une étude précédente des figures

42. voir notre étude sur l'ars vouée à disparaître dans le discours, partie 4.4.4.2 de cette thèse.

chez Quintilien, que d'un point de vue stylistique, les figures et les fautes sont proches. Et il en va de même pour l'Homme, dont les qualités et les défauts correspondants sont parfois bien difficiles à discerner. La conséquence de cette idée est vertigineuse : c'est la nature humaine, sensible à l'excès plus qu'à la mesure, ou incapable de discerner les deux, qui explique que l'*ars* soit moins percutante qu'un discours qui laisse libre cours (ou semble laisser libre cours) à l'expression la plus naturelle de l'orateur.

Ainsi, d'un point de vue stylistique (par analogie avec les qualités et défauts moraux), chez Démétrios de Phalère, *Du style*, 114 - où l'on retrouve l'idée du voisinage des défauts et des vertus, avec le verbe grec approprié :

Ὡσπερ δὲ παράκειται φαῦλα τινα ἀστείοις τισίν ... τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ τῆς ἔρμηνείας τοῖς χαρακτηῆσιν παράκεινται διημαρτημένοι τινές. De même que certains défauts sont voisins de certaines qualités [...], de même certaines erreurs sont voisines des marques distinctives du style.

Ou encore chez Juvénal, *Satires*, XIV, 109, cette fois d'un point de vue strictement moral et où l'on note au passage le terme *specie* que l'on lisait chez Quintilien :

...*fallit enim vitium specie virtutis et umbra*. Le vice trompeur se cache sous l'apparence et dans l'ombre de la vertu.

L'on pourrait encore citer Aristote ou Horace concernant, respectivement, la dimension éthique et stylistique du propos. Nous renvoyons le lecteur pour le premier à *L'Éthique à Nicomaque*, 1125a 17-34, où il explique que l'homme qui manque de grandeur comme celui qui est trop insolent ne sont pour autant pas complètement mauvais, et pour le second à *Ars poetica*, 25-31<sup>43</sup>. De manière plus globale, le lien entre la doctrine et le comportement est déjà présent dans la *Rhétorique à Alexandre*, selon laquelle les comportements de l'orateur et le style doivent être réglés de la même manière :

Χρὸν δὲ καὶ τὴν ἐπιμέλειαν ποιεῖσθαι μὴ μόνον περὶ τοὺς λόγους, ἀλλὰ καὶ περὶ τὸν βίον τὸν αὐτοῦ, διακουσμοῦντα ταῖς ἰδέαις ταῖς εἰρημέναις. Notre soin doit s'étendre non seulement à nos discours, mais aussi à notre propre vie, que nous devons régler d'après les principes énoncés<sup>44</sup>.

On pourrait se demander pourquoi nous entrons dans ces considérations d'ordre stylistique dans ce que nous nommons nous-mêmes un argument moral, de la part de Quintilien. Précisément :

43. Concernant Horace, retenons une citation, dans laquelle nous retrouvons l'apparence trompeuse, *species* : *Decipimur specie recti*. Nous sommes trompés par l'illusion de bien faire.

44. Traduction empruntée à Pierre Chiron, *Rhétorique à Alexandre*, Ps.- Aristote, Les belles lettres, Paris, 2002.

sément parce que, si le style est une émanation de l'orateur, alors l'analogie entre le style et l'*ethos* a tout son sens, et le voisinage des qualités et des défauts moraux se transfère dans les caractéristiques stylistiques. De fait, il devient difficile, pour le public, de juger ce qui est une figure, relevant de l'*ars* et ce qui est un emportement de l'orateur, un éclat de sa *natura*. Ou plutôt, l'habitude des figures<sup>45</sup> les rend potentiellement ennuyeuses, trop préparées, alors que la véhémence serait plus naturelle et plus spontanée. C'est contre cette vision du discours que Quintilien semble s'élever - on mesure la différence avec Aper, pour qui tout cela est un changement naturel et qu'il faut embrasser.

La dimension morale de l'argument de Quintilien paraît encore plus éclatante en *Inst.*, II, 12, 5. Nous avons déjà évoqué l'idée que, comme un combat de gladiateurs, le public considère les discours comme un spectacle. Et cette analogie, indirectement, réapparaît ici :

...quia libentissime homines audiunt ea quae dicere ipsi nolissent. Parce que le public écoute bien volontiers ce que lui même n'aurait pas voulu dire.

Ce goût pour un discours vif plutôt que bien construit trouve sa source dans l'étude des passions humaines : la dimension généralisante du propos ici est remarquable, avec le présent de vérité générale et le très vague *homines*, par lesquels Quintilien semble décrire un travers bien courant chez tous. En effet, Quintilien nous paraît ici évoquer la dimension cathartique, pour le public, d'un discours vif : de même que le public se délecte de la violence d'un spectacle comme pour mieux gérer son propre besoin de violence, de même il se plaît à écouter un discours véhément. Il nous semble ici que, derrière les propos de Quintilien, se cache une représentation quasi-aristotélicienne non pas d'une tragédie, cette fois, mais d'un discours (qui est considéré comme un spectacle auquel l'on veut faire venir les foules, autant par le mauvais orateur que par le public non-expert en rhétorique lui-même).

#### 4.3.2.4 L'argument « mécanique »

Ce que nous entendons par mécanique, c'est le fait que le dernier argument de Quintilien s'attache à la composition et au déroulement du discours en lui-même. En cela, il faut le

---

45. On retrouve l'idée d'un public « habitué aux vieilles ficelles de l'orateur » dans le *Dialogus de oratoribus*, XIX, où Aper défend la modernité en montrant que le public, et ses goûts différents de ceux d'antan, justifie le changement de style dans l'éloquence judiciaire : *Facile perferebat prior ille populus, ut imperitus et rudis, impeditissimarum orationum spatia. [...] Nec mirum : erant enim haec noua et incognita, et ipsorum quoque oratorum paucissimi praecepta rhetorum aut philosophorum placita cognouerant. At hercule peruulgatis iam omnibus, [...] nouis et exquisitis eloquentiae itineribus opus est, per quae orator fastidium aurium effugiat...* Jadis, le peuple, sans expérience et sans culture, supportait facilement les longueurs des discours les encombrés. Rien d'étonnant à cela : c'était nouveau et inconnu, et très peu d'orateurs même avaient étudié les préceptes des rhéteurs ou les maximes des philosophes. Mais, par Hercule, maintenant que tout est connu de tous, l'éloquence a besoin d'emprunter de nouveaux chemins, des chemins, hors des sentiers battus, par lesquels l'orateur puisse éviter d'écœurer les auditeurs.

distinguer de l'argument purement technique qui faisait référence à la nature d'un discours.

Ainsi, reprenant une critique faite en *Inst.*, II, 12, 4 et que nous évoquons plus haut sur l'excès pris pour de l'abondance, Quintilien, en *Inst.*, II, 12 6, désigne la conséquence de cet excès, qui « submerge » l'auditoire et, l'empêchant de réfléchir, ne s'adresse ainsi qu'à ses émotions. Les *sententiae* sont, encore une fois au coeur de la critique et apparaissent comme l'instrument de cette submersion (qui crée l'illusion du bon discours) :

[...] *nihilque aliud quam quod uel prauis uoluptatibus aures adsistentium permulceat quaerunt. Sententiae quoque ipsae, quas solas petunt, magis eminent cum omnia circa illa sordida et abiecta sunt, ut lumina non inter umbras, quem ad modum Cicero dicit, sed plane in tenebris clariora sunt.* Et il ne font rien d'autre que de rechercher ce qui pourrait charmer les oreilles de l'assistance par les spectacles<sup>46</sup> les plus vils. Les maximes aussi, elles-mêmes, qui sont tout ce qu'ils cherchent, s'élèvent bien au-dessus du reste, alors qu'il n'y a autour que des choses mesquines et communes, de telle sorte qu'elles ne sont pas, comme le dit Cicéron, des lumières au coeur de l'ombre, mais en tout et pour tout des points un peu moins noirs dans les ténèbres les plus profondes.

Le reproche sous-jacent est formel, aussi : les discours de ces mauvais orateurs ne mettent en oeuvre que le *mouere* et même le *delectare*, alors que la doctrine cicéronienne établit tout de même que le *docere* est une composante essentielle d'un bon discours<sup>47</sup>. Quintilien évoque Cicéron, se plaçant clairement dans sa filiation concernant sa vision du discours.

C'est une vision plus globale de l'apprentissage que défend Quintilien, l'idée qu'à partir des tendances naturelles de chacun, l'apprentissage et l'amélioration consistent à retirer des choses, comme on polirait une pierre pour la sculpter, comme le vin devient meilleur, malgré l'évaporation, avec l'âge - autant de métaphores exploitées en *Inst.*, II, 12, 8. Ce n'est pas sans rappeler la vision cicéronienne de l'*homo politus*, d'ailleurs, et là encore, on constate que les idées stylistiques et éthiques se rejoignent. Ainsi, la figure de l'orateur qui se comporte avec excès, autant dans le ton de sa voix que dans ses gestes, figure développée en II, 12, 9-11, apparaît comme l'archétype de ce qu'il ne faut pas faire, et plus encore, l'archétype, précisément, de celui qui n'est pas *politus*, c'est-à-dire rendu beau, une fois débarrassé de tout ce qui était en excès.

46. Nous avons choisi ici le terme de « spectacle » pour traduire *uoluptas*, dans la mesure où, d'une part c'est une acception que l'on trouve chez Cicéron, dans le *Pro Murena*, 74, et d'autre part, dans la mesure où la parenté entre les discours et les spectacles a fait l'objet, assez longuement, de notre étude.

47. *De oratore*, II, 121 : ...*ad eas tris res [...] ducatur oratio, ut et concilientur animi, et doceantur et moueantur.* Le discours doit se tourner vers ces trois objectifs : gagner l'assentiment des esprits, leur enseigner quelque chose, les émouvoir.

#### 4.3.2.5 Conclusions

Quintilien défend bien une vision de l'éloquence et de la parfaite éducation de l'orateur. Mais, plus encore, il semble qu'il défende dans ces deux chapitres la pratique elle-même de l'éloquence, tournée vers un but, toute entière vouée à l'efficacité et à de réels enjeux. De fait, déplorant implicitement la pratique oratoire devenue un spectacle, gardant un superficiel vernis rhétorique, Quintilien ancre manifestement son *Institutio oratoria* dans l'époque. La République n'est plus, et a emporté avec elle la nécessité de l'éloquence politique (pas de l'éloquence judiciaire). Nous sommes désormais bien loin des remous politiques par lesquels Cicéron justifiait ses discours<sup>48</sup>. Sous l'Empire, il n'est plus question d'une telle importance de l'éloquence. Caractéristique de Rome, elle ne disparaît évidemment pas, mais son objet change. Et c'est ce qu'indirectement Quintilien semble déplorer. J. Murphy explique très bien ce phénomène :

« Les conditions dans le nouvel Empire étaient hostiles à une éloquence créative : la longueur des discours, le nombre d'avocats, la durée des procès étaient réduits : les orateurs couraient le risque d'offenser l'Empereur dans chaque discours qu'ils prononçaient ; les enjeux de pouvoir du passé étaient, pour la plupart, inexistantes ; le pouvoir de la monarchie empiétait largement sur les organes décisionnels. La difficulté de concilier les nécessités d'organisation de l'Empire et l'autonomie fondée sur le libre-échange des idées apparut comme trop importante pour Rome. Il en résulte une perte générale des habitudes d'autonomie qui avaient été encouragées au début de la République. En bref, les conditions sociales et politiques qui pouvaient donner lieu à une éloquence créative ne caractérisaient plus le monde romain<sup>49</sup>. »

Il faut tempérer cela, et ne pas tomber dans la caricature qui consiste à dire que l'Empire met fin à toute forme d'éloquence et à toute forme de création rhétorique. Même si ce n'est pas clairement marqué dans l'oeuvre de Quintilien, l'on mesure aisément la différence entre l'éloquence

48. *De orat.*, I, 3 : *Nam prima aetate incidimus in ipsam perturbationem disciplinae ueteris et consulatu deuenimus in medium rerum omnium certamen atque discrimen et hoc tempus omne post consulatum obiecimus eis fluctibus qui per nos a communi peste depulsi in nosmet ipsos redundarent* : En effet, j'ai fait mes débuts dans les tourments de l'ancienne constitution, et, alors que j'étais consul, je me suis engagé dans un combat et un moment décisif, en plein milieu des événements, et tout le temps après mon consulat, je me suis jeté dans les flots qui, repoussés par nous pour épargner la perte de tous, allaient retomber sur ma propre tête ensuite.

49. James J. Murphy, « Roman educational and Rhetorical Theory. With a synopsis of Quintilian's *Institutio oratoria* », in *A synoptic history of classical Rhetoric*, ed. James J. Murphy, Richard A. Katula, M. Hoppmann, Routledge, New York, p. 203 : « Conditions in the new Empire were inimical to creative oratory : the length of speeches, number of advocates, and duration of court trials were reduced ; orators ran the risk of offending the Emperor in every speech they gave ; the dynamic issues of the past were, for the most part, absent ; the power of the monarchy steadily encroached on the self-governing bodies. The problem of reconciling the organizational requirements of empire and self-government based on the free interchange of ideas proved too difficult for Rome. The results was a general loss of those habits of self-government that had been nurtured in the earlier Republic. In short, the social and political conditions productive of creative rhetoric no longer marked the Roman world. »

républicaine, politique, et l'éloquence dans l'Empire. D'un art fortement lié aux institutions et aux perturbations politiques (les termes *certamen* et *perturbatio* qu'utilise Cicéron en sont un exemple), elle devient un art dont l'objet a bien changé, autant dans son objet que dans ses méthodes. Ainsi, la rhétorique se fait le propre des professeurs, comme un art scolaire bien loin de la réalité politique et sociale. Murphy écrit ainsi :

« Ce qui est ironique, c'est que la décadence de l'éloquence romaine au premier siècle se produisit au moment même où la rhétorique devint la matière principale de l'éducation romaine<sup>50</sup>. »

Revenons tout de même sur ces deux phénomènes, la décadence de l'éloquence et l'explosion de l'enseignement de la rhétorique. Murphy montre bien la contradiction entre les deux, et y voit une certaine ironie. Toutefois, il nous paraît en réalité que ce développement de l'enseignement de la rhétorique est une conséquence de la disparition de celle-ci en tant qu'outil politique. En effet, au moment où elle n'est plus utile, l'éloquence a tout de même eu le temps de se développer et de laisser derrière elle des figures illustres comme Cicéron. Ainsi, l'éloquence devient, par le biais de la déclamation, un art proprement romain et plus seulement une imitation des Grecs<sup>51</sup>. Il est donc fort compréhensible que cet art devienne, dans l'inconscient collectif, une sorte de patrimoine, un patrimoine quasi-littéraire, dont il faut désormais défendre la spécificité (notamment face à la poésie). Parler de décadence est donc probablement réducteur. De fait, Ch. Guérin écrit que « la littérisation de l'éloquence met désormais poète et déclamateur sur le même plan. La comparaison ne porte plus alors seulement sur le style, mais se fait plus globale, et pour ainsi dire, fonctionnelle. Comme le poète, le déclamateur pratique un art gratuit ; l'un et l'autre, quand ils dévient, souffrent du même défaut consistant à s'attacher aux mots jusqu'à l'absurde. [...] Sénèque le Rhéteur jette les bases de l'armature conceptuelle qui permettra à Quintilien de formuler une distinction tranchée entre orateur et poète, en condamnant les tendances littéraires de l'art oratoire et la gratuité qui en découle<sup>52</sup>. »

En serait-il fini de ce mouvement de progrès permanent que Cicéron prêtait à l'éloquence dans l'*Orator* ? Pas nécessairement : cette perfection de l'art rhétorique n'est tout de même pas anéantie chez Quintilien - quel serait l'intérêt de son oeuvre sinon ? -, simplement l'objet en a changé. L'éloquence ne saurait plus être politique, nous le disions plus haut. Elle est désormais surtout judiciaire<sup>53</sup>.

50. *op. cit.*, p. 202 : *It was ironic that the decay of Roman oratory in the first century occurred at the time that rhetoric became the foremost discipline in Roman education.*

51. insérer référence bibliographique

52. Ch. Guérin, « Non per omnia poetae sunt sequendi », in H. Vial (éd.), *Poètes et orateurs dans l'Antiquité*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2013, p. 103-119, en particulier p.114.

53. M. Yschar, « La mission d'avocat dans la Rome impériale d'après la correspondance de Pline le Jeune »,

## 4.4 L'ars de l'élève : essai de définition et recherche lexicale

Le terme d'*ars* évoque à la fois le travail du maître, qui met en oeuvre une méthode pour enseigner, mais aussi le travail de l'élève, qui par son *ars* fait évoluer son esprit pour dépasser largement sa nature première. Les deux définitions cohabitent dans l'oeuvre de Quintilien, sans que le terme d'*ars* soit forcément utilisé d'ailleurs. Nous allons ici nous concentrer sur l'aspect de l'*ars* qui concerne le *discipulus*.

### 4.4.1 Nécessité de l'effort : l'ars au coeur de la formation intellectuelle

Nous avons expliqué plus haut en quoi la pratique de la rhétorique réclame une *ars*, à savoir un ensemble de préceptes, mais aussi l'étude et l'assimilation desdits préceptes : il s'agit désormais d'étudier en quels termes cette nécessité est étudiée, une fois qu'elle a été affirmée.

Appliqué à l'élève, le terme *ars* est en opposition nette avec *natura* : il s'agira de tout ce qui n'est pas de l'ordre de l'inné, mais que l'élève met en oeuvre dans son processus d'étude. Comment arrivons-nous à cette manière d'interpréter le terme ? Elisabeth Gavaille, dans son ouvrage *Ars, étude sémantique de Plaute à Cicéron*, rappelle l'idée première du terme : l'adaptation, l'ajustement<sup>54</sup>. Or, l'idée même d'ajustement suppose que l'on modifie une disposition naturelle. Ainsi, ce qui relève de l'étude nous semble donc relever, *a priori* et selon une idée assez convenue, de l'*ars* - comme en témoignent les métaphores relatives à la culture agricole qu'utilisent Cicéron ou Quintilien concernant l'apprentissage : il s'agit de tailler un pied de vigne, par exemple, et Plutarque file même la métaphore agricole, comparant la nature au sol, les préceptes aux graines et le professeur au paysan, en *Περὶ παιδῶν Ἀγογῆς*, 2B<sup>55</sup>.

Cette définition s'incarne dans plusieurs concepts utilisés par Quintilien, notamment celui de *studium* en I, 1, 10, :

*Nam et studio perpetuo et praestantissimis praeceptoribus et plurimis disciplinis opus est.* En effet, c'est d'une application permanente, de précepteurs les plus éminents et des disciplines les plus nombreuses possible que l'on a besoin.

*Criminocorpus* [En ligne], Histoire des avocats, Articles, mis en ligne le 17 juillet 2016, consulté le 1 janvier 2019. URL : <http://journals.openedition.org/criminocorpus/3328> : « Or, le développement d'une spécialisation de la fonction d'avocat a été rendu possible par la place significative accordée à l'éloquence dans les procès romains. En reposant davantage sur des règles rhétoriques et stylistiques que sociales, l'éloquence judiciaire pouvait s'acquérir dans des écoles de rhétoriques. »

54. Cf. p. 24 : « *Ars* n'est qu'un des multiples dérivés de la racine H2er- signifiant "ajustement, adaptation". »

55. *Περὶ παιδῶν Ἀγογῆς*, 2B : ...τὸν αὐτὸν τροπὸν γῆ μὲν εἰοικεν ἢ φύσις, ψευρωγῶ δ' ὁ παιδευὼν, σπερμάτι δ' αἱ τῶν λόγων ὕπο .

Ainsi, nous retrouvons dans le terme *studium* la notion d'effort, mais il renvoie aussi à un sens du mot *ars*, à savoir celui de *scientia*, la connaissance de doctrines, de règles. C'est là que l'opposition avec *natura* est d'ailleurs la plus visible, puisque tous les termes utilisés par Quintilien, dont *studium*, renvoient à des processus qui ne sont absolument pas innés. C'est une opposition que l'on trouvait déjà chez Cicéron, en *De orat.* I, 115 :

...etiamsi ingeniis et arte ualeant... Même s'ils avaient un talent naturel et de bonnes connaissances...

Une autre dimension du terme apparaît ainsi : l'*ars* s'incarne à la fois dans le processus d'apprentissage (appartiennent à ce sous-ensemble les termes *studium*, *disciplina*, *adcuratio*, et à la fois dans le résultat de cet apprentissage, comme dans la citation de Cicéron, où *ars* est l'ensemble des connaissances acquises. *Scientia* appartient au même sous-ensemble.

Toutefois, le terme *ingenium*, malgré la racine -gen, ne nous paraît pas devoir être nettement placé du côté de la *natura*. De fait, dans la citation de Cicéron dont nous parlons plus haut, l'*ingenium* et l'*ars* s'opposent aux dispositions naturelles. Comment comprendre cela, puisque le terme *ingenium* évoque aussi une disposition naturelle ? Il nous semble en réalité que Cicéron différencie les dispositions qui sont immuables, comme la voix, la prestance - et qu'il désigne sous le terme *natura*, de celles qui sont en réalité un potentiel (qui est donné à la naissance mais que l'on peut réaliser ou pas) et qu'il nomme *ingenium*. Nous retrouvons ici l'équivocité inhérente au terme et que Quintilien montrait implicitement en I, 3, 1.

C'est une idée présente en *Inst.*, II, 11<sup>56</sup>, mais que déjà Cicéron met en avant, en son nom propre, en *De orat.*, I, 5 :

*ego eruditissimorum hominum artibus eloquentiam contineri statuam, tu autem illam ab elegantia doctrinae segregandam putes et in quodam ingenii atque exercitationis genere ponendam.* Mon point de vue est que l'éloquence des hommes les plus instruits tient aux techniques qu'ils ont apprises ; quant à toi, tu penseras que l'éloquence doit être distinguée de la beauté de la culture générale, et qu'elle doit être placée sous l'influence de quelque talent naturel et d'un certain genre d'entraînement.

Ainsi donc, apparaît la dissension principale entre Cicéron et son frère Quintus : l'un estimant que l'*ars* fait l'orateur, l'autre estimant que c'est un ensemble de qualités naturelles, seulement secondées par quelques exercices, qui le fait. En réalité, le débat est plus profond : l'un estime que l'on devient orateur, l'autre que l'on naît ainsi. Et c'est évidemment une question cruciale,

---

<sup>56</sup>. Nous renvoyons le lecteur à la partie 4.3.1, p. 244 et suivantes, pour l'étude de ce passage.

puisque la réponse que l'on y apporte légitime en fait à elle seule tout le *De oratore*, de la même manière qu'elle justifie l'écriture de l'*Institution oratoire*.

Cicéron laisse de côté l'éducation de l'enfant en particulier, alors que Quintilien y consacre tout son travail. Mais, comme Cicéron parle du parfait orateur (qui est aussi un *uir bonus* dans tous les sens du terme), les préceptes de Quintilien rejoignent le même objectif. Bloomer écrit ainsi :

« La formation de l'enfant dans des compétences linguistiques approfondies est devenue le processus constitutif, d'un point de vue moral, du plein épanouissement de l'humanité. La biologie, le cocon familial, les rites sociaux et les préceptes philosophiques ne sont pas ouvertement laissés de côté, mais plutôt éclipsés par l'urgence d'éduquer, et c'est le professeur de rhétorique qui émerge comme la figure particulièrement importante dans la formation de l'héritier romain<sup>57</sup>. »

#### 4.4.2 Ambigüités autour de l'ars dans la doctrine cicéronienne : la figure d'Isocrate

Cicéron, dans le *Brutus*, retrace le cheminement d'Isocrate, et de son rapport avec la τέχνη. Il serait ainsi le premier à avoir manifesté l'existence d'une construction rationnelle et consciente des discours, transférant ainsi ce qui semblait appartenir aux poètes dans le champ de la prose. Ainsi, en *Brutus*, 33 :

*Ante hunc enim uerborum quasi structura et quaedam ad numerum conclusio nulla erat; aut, si quando erat, non apparebat eam dedita opera esse quaesitam, quae forsitan laus sit; uerum tamen natura magis tum casuque, non umquam aut ratione aliqua aut ulla obseruatione fiebat.* Car avant lui, il n'y avait pour ainsi dire aucune construction des mots, ni aucune manière de fermer une phrase qui suive un quelconque rythme ; ou bien si jamais il y en avait, on ne voyait pas que cela eût demandé quelque travail, ce qui, peut-être, est un compliment ; mais au contraire, cela arrivait plutôt sous l'effet d'un instinct naturel, ou du hasard, mais jamais du fait d'une règle quelconque ou d'aucune application de règles.

En *Orator*, 175, Cicéron insiste sur le mérite d'Isocrate : celui d'avoir posé des cadres, fixé des limites à certaines pratiques (notamment celles qui concernent le rythme, la métrique en

57. M.W. Bloomer, « Quintilian on the Child as a Learning Subject », *The Classical World*, Vol. 105, No 1 (Fall 2011), p. 109-137, ici page 11 : *Child training in advanced linguistic skills has become the ethically constitutive process of being fully human. Biology, family nurture, social rites, and philosophical ethics are not overtly dismissed but instead eclipsed by the imperative to educate, and it is the teacher of rhetoric who emerges as uniquely important for the formation of the Roman heir.*

quelque sorte) :

*Nam qui Isocratem maxime mirantur, hoc in eius summis laudibus ferunt, quod uerbis solutis numeros primus adiunxerit. Cum enim uideret oratores cum seueritate audiri, poetas autem cum uoluptate, tum dicitur numeros secutus, quibus etiam in oratione uteretur, cum iocunditatis causa tum ut uarietas occurreret satietati.* En effet, ceux qui admirent énormément Isocrate ajoutent ceci à leurs grands éloges de celui-ci : il est le premier à avoir ajouté à des mots disjoints un rythme. Car, comme il voyait les orateurs être écoutés avec gravité, mais les poètes avec plaisir, alors, dit-on, il a cherché à mettre au point des rythmes dont on puisse se servir même dans les discours, d'une part dans le but de créer le plaisir, et d'autre part pour que les variations [de rythme] empêchent l'écœurement d'arriver.

Comment expliquer que, dans la pensée de Cicéron, Isocrate ait une place aussi signifiante, alors même que l'extrait du *Brutus* met en valeur la dimension quasi-naturelle (ou non identifiable à l'ars par l'audience, en tout cas) de son éloquence ? Comment comprendre une telle louange de celui par qui l'éloquence devient construction (du moins une construction rationnelle et raisonnée, et assumée comme telle), et celui par qui se répand l'idée qu'il y a une ars dans l'éloquence<sup>58</sup> ? Alors même que l'ars n'est que secondaire, pour Cicéron, chez un excellent orateur, elle est ici au coeur de son raisonnement et c'est elle qui justifie l'admiration pour Isocrate !

La réponse à ce qui semble paradoxal se trouve dans la question de l'adaptation et du goût du public. En effet, l'extrait de l'*Orator* est focalisé sur les réactions de l'auditoire (*seueritas*, *uoluptas*, *iocunditas*, *satietas*, et l'opposition entre orateurs et poètes. Il s'agit en effet de prendre dans la pratique poétique ce qui plaît aux gens et de le transférer dans la pratique oratoire, à savoir le travail sur le rythme (*numerus*). Et cela, au nom, précisément, de la nécessité de provoquer le plaisir et d'éviter l'ennui. On note d'ailleurs que c'est exactement par le même motif qu'Aper, dans le *Dialogus de oratoribus*, XIX, justifiera, bien des années après, le changement des techniques oratoires - avec une métaphore semblable, celle du dégoût alimentaire, le *fastidium*. Le mouvement n'est pas le même : Isocrate pose des limites à une pratique déjà existante (et dont thrastramaque et Gorgias auraient abusé, cf. *Orator*, 175), alors que, pour Aper, il s'agit d'ajouter de la fougue à un style devenu trop convenu. Mais l'idée reste la même : il s'agit de modifier l'ars en fonction du goût du public<sup>59</sup>. Et la réconciliation de l'ars assumée

58. Isocrate est en effet qualifié de « grand orateur et parfait maître », *magnus orator et perfectus magister.*, en *Brut.* 32.

59. L'opposition aux anciens (dont Cicéron) en devient d'autant plus ironique...

d'Isocrate avec l'idéal de Cicéron, pour qui l'*ars* ne doit surtout pas être trop visible, devient possible : c'est le public qui la justifie. À ce titre, au nom de l'*aptum*, un changement majeur, certainement pas insensible, dans la τέχνη ῥητορικῆ, est, non seulement acceptable, mais même souhaitable et digne d'éloge. C'est ce qui explique aussi que le fait qu'Isocrate soit devenu quasiment un pédagogue ne crée pas, chez Cicéron, de mépris<sup>60</sup>.

### 4.4.3 Primauté des qualités naturelles et limites de l'ars

Crassus commence son discours (*de Oratore*, I, 113sq), en affirmant la primauté de la nature sur l'*ars* :

*Sic igitur, inquit, sentio, Crassus, naturam primum atque ingenium ad dicendum vim adferre maximam.* Ainsi donc, dit Crassus, je pense qu'en tout premier lieu ce sont la nature et les capacités naturelles qui apportent le plus de force dans l'éloquence.

Le redoublement *natura* et *ingenium* introduit entre les deux termes une nuance de taille : il y a dans l'*ingenium* non seulement l'idée de quelque chose d'inné, mais aussi un potentiel de création, un potentiel d'évolution (qui ne peut donc être donné que par la nature, selon Crassus). Et tout cela concerne en réalité les qualités nécessaires à l'*actio* - Crassus évoque plus loin la voix, la prestance, etc.

En ce qui concerne l'*actio* et plus précisément le volume de la voix, la nature s'oppose au terme *adcuratio*, comme on peut le lire en *Rhet. Hér.* III, 20 :

*Magnitudinem uocis maxime comparat natura ; nonnihil auget, sed maxime conseruat adcuratio.* Ce sont principalement les capacités naturelles qui fournissent une puissante voix. L'exercice l'accroît quelque peu mais surtout permet de l'entretenir.

L'opposition entre *adcuratio* et *natura* n'est pas diamétrale, dans le sens où la première serait inutile et seule la dernière serait importante. Mais c'est bien la nature de la voix qui conditionne le reste, et ne peut se passer d'un entretien. L'état, l'essence de la voix n'est qu'une base pour le processus d'entraînement (et le suffixe *-tio* évoque bien l'idée d'un processus). On retrouve ici l'opinion que Cicéron affirmait en *De orat.*, I, 5 et que nous évoquions plus haut.

Toutefois, le corollaire de ce raisonnement est l'idée que rien ne peut pallier une *natura* défaillante. C'est ce que l'on peut lire chez Cicéron, en *De oratore*, I, 115 :

*...sunt quidam aut ita lingua haesitantes aut ita uoce absoni aut ita uoltu motuque corporis uasti atque agrestes, ut, etiamsi ingeniis atque arte ualeant, tamen in*

60. *Brut.* 48 : *...se ad artes componendas transtulisse.* ...qu'il s'est mis à écrire des traités théoriques.

*oratorum numerum uenire non possint.* Mais il y en a certains qui butent tant sur les mots, dont la voix manque tant d'harmonie, dont les expressions et les gestes sont si démesurés et rustres, que, eussent-ils un talent naturel et de bonnes connaissances, ils ne pourraient jamais être du nombre des orateurs.

Le débat n'est pas réellement entre *ars* et *natura*, mais entre *ars* et deux facettes de la nature : d'une part les manifestations physiques telles la voix, le débit de parole, les expressions et le langage corporel, et d'autre part l'appétence naturel, le talent à former des discours. C'est-à-dire, en réalité, une opposition entre les éléments donnés par la nature et les éléments à développer par le bien de l'*ars*. Il semble ainsi que l'*ars* trouve ses limites quand il s'agit de corriger tout ce qui relève du physique. Le terme *adcuratio* peut en effet être mis en parallèle avec le *studium*, l'effort de l'élève, mais l'on ne peut que remarquer la parenté avec *cura*, que Quintilien utilise en *Inst.*, I, 1, 1, pour évoquer l'attention que porte le père à son fils, en d'autres termes l'application qu'il met à l'éduquer.

Quintilien semble presque du même avis, comme nous pouvons le lire en I, pr., 27 :

*Sunt et alia ingenita cuique adiumenta, uox, latus patiens laboris, ualetudo, constantia, decor, quae si modica aptigerunt, possunt ratione ampliari, sed nonnumquam ita desunt ut bona etiam ingenii studiique corrumpant : sicut haec ipsa sine doctore perito, studio pertinaci, scribendi legendi dicendi multa et continua exercitatione per se nihil possunt.* D'autres choses aussi apportent du secours à chacun : la voix, un corps dur à la tâche, la santé, la permanence de l'effort, le respect des convenances. Et cela, si on n'en a que modérément, alors on peut les augmenter par les connaissances théoriques ; mais parfois, elles font tant défaut qu'elles détériorent même ce qu'il y a de bon dans le talent et l'application ; de même, sans un maître habile, sans une étude tenace, sans une quantité d'exercices quotidiens d'écriture, de lecture et de discours, ces qualités ne peuvent rien.

Quintilien convoque les mêmes éléments, à savoir des considérations physiques, pour démontrer à quel point la nature conditionne tout le reste et représentent une condition *sine qua non* pour que l'*ars* puisse être efficace. Mais Quintilien, rappelons-le, croit à la nécessité de ne pas perdre de temps (de ne pas attendre les sept ans de l'enfant) pour certains apprentissages : gageons le fait que cette condition touche la façon de parler, l'entraînement à maîtriser son corps et son souffle en font partie et sont ce qu'une famille, aidée de nourrices convenables, peut apprendre à un enfant. Ainsi, le principe qu'il évoquait au paragraphe 26 du proëmium, à savoir que "les

connaissances et les traités ne peuvent rien sans une nature favorable<sup>61</sup> semble plutôt être comme une injonction à forger, dès le plus jeune âge - puisque Quintilien rappelle qu'il ne faut pas attendre les sept ans de l'enfant pour commencer son instruction - , cette nature favorable sur laquelle le maître pourra ensuite se reposer. Il y a donc ici une différence entre la perspective cicéronienne et celle de Quintilien : il nous semble que cela vient du fait que les deux n'ont pas le même objet. En effet, Cicéron parle de former l'orateur idéal, alors que Quintilien évoque ici une éducation à la grammaire et à la rhétorique, destinée à tous (mais avec différents niveaux selon le moment où l'on quitte l'enseignement). Sans parler d'un pessimisme cicéronien, il faut toutefois admettre que cela le conduit à être encore plus restrictif quant aux capacités de pallier, par l'*ars*, une nature, disons, défaillante. De fait, Cicéron n'est pas partisan de la même méthode éducative. Lui, conformément à l'expérience qu'il a eue, garde en tête l'initiation que constitue le *tirocinium fori*, et dont il rend compte notamment<sup>62</sup> en *Brutus*, 306 :

*Ego autem in iuris civilis studio multum operae dabam Q. Scaeuolae Q. F., qui quamquam nemini se ad docendum dabat, tamen consulentibus respondendo studiosos audiendi docebat.* Quant à moi, je me suis beaucoup consacré à l'étude du droit civil auprès de Quintus Scaevola, fils de Quintus, qui, bien qu'il ne se présentait à personne comme un enseignant, enseignait cependant, par ses réponses aux consultations à ceux qui manifestaient le désir d'écouter.

On mesure bien la différence entre le modèle éducatif de Quintilien, fondé sur une méthode, et le modèle cicéronien, fondé sur l'observation et l'apprentissage par l'action, directement. L'autre différence est dans le *studium*, que Quintilien se fait un devoir de créer et de développer, mais qui est un préalable à la méthode cicéronienne - rendant le nombre de candidats au *tirocinium fori* encore moins nombreux. Par ailleurs, on distingue les deux formations par la place de l'imitation : dans le cas d'une éducation à l'école, l'*imitatio* n'est qu'une méthode d'apprentissage parmi d'autres, alors qu'elle est au coeur du *tirocinium fori*<sup>63</sup>. Enfin, si la pratique du *tirocinium fori* lie de fait la formation rhétorique et la formation politique<sup>64</sup>, ce n'est plus le cas de l'éducation oratoire telle qu'elle est mise au point par Quintilien. Bien sûr, il serait illusoire de penser que Cicéron n'a reçu aucune formation antérieure - c'est tout à fait le

61. ...*nihil praecepta atque artes ualere nisi adiuvante natura.*

62. Pour un recensement complet des personnes auprès desquelles Cicéron a appris, voir Susan Treggiari, « The Education of the Ciceros », in *A Companion to Ancient Education*, ed. M. Bloomer, Wiley Blackwell, 2015, p. 242.

63. Charles Guérin, *Persona : l'élaboration d'une notion rhétorique au Ier siècle a.C.*, Vol I : Antécédents grecs et première rhétorique latine, p. 277 : « ... il s'agissait moins d'imiter son père que de reproduire le comportement d'un orateur dont les qualités rhétoriques et la capacité à convaincre avaient fait la gloire. »

64. *Ibid.*

contraire<sup>65</sup> -, mais pour ce qui est de parfaire la technique oratoire en tous les cas, nous avons bien deux visions bien distinctes qui s'affrontent.

La question des qualités naturelles ne se pose pas que dans ce qui relève de l'*actio*. Elle est même au coeur de l'*inuentio* et de l'*elocutio*, en *Inst.* X, 2, 12-13 :

*Adde quod ea quae in oratore maxima sunt imitabilia non sunt, ingenium, inuentio, uis, facilitas et quidquid arte non traditur.* S'ajoute à cela le fait que ce qui fait la grandeur d'un orateur ne peut être imité : le talent naturel, la capacité à trouver le bon mot, la force de l'expression, l'aisance, et ce qui ne peut être transmis par la théorie.

En réalité dès lors qu'il s'agit de bien parler, ce n'est pas seulement le bon mot qui fait le bon langage : c'est la capacité à trouver le bon mot, dans le contexte dans lequel l'orateur parle. Nous en revenons là à la notion de *proprietas*. Quintilien ne disqualifie pas en réalité l'imitation, ici. Il disqualifie un mauvais usage de celle-ci, qui consiste à « piocher » sans discernement dans des discours des mots ou expressions pour les replacer ailleurs. Ce qui est remis en cause ici, c'est le manque de réflexion de l'orateur en formation. Plus encore, ce sont deux facettes de la composition qui apparaissent, ou plutôt deux échelles différentes : celle de l'*inuentio*, le fait de trouver la base du discours (les mots comme les idées), et la *dispositio*, le fait d'agencer tout cela comme il le faut. La présence d'esprit nécessaire à une *dispositio* digne de ce nom semble donc être profondément ancrée dans la nature de l'orateur. Tout cela paraît donc inconciliable, à première vue.

#### 4.4.4 Rencontres entre *ars* et *natura* dans la pratique oratoire

Pourtant, nous espérons montrer ici que les deux aspects de l'apprentissage se rejoignent à maintes reprises.

##### 4.4.4.1 L'ars au service de la *natura* de l'élève

C'est parfois l'apprentissage qui modèle la *natura*, comme on le voit en I, 1, 22, dans l'évocation de la manière dont l'apprentissage se fait :

*Atque eo magis quod minora etiam facilius minores perspiciunt et ut corpora ad quosdam membrorum flexus formari nisi tenera non possunt, sic animos quoque ad pleraque duriores robur ipsum facit.* Mais ils perçoivent les petites choses avec d'autant plus de facilité qu'ils sont petits, et de même que certains de leurs membres

65. Pour un panorama complet de l'éducation de Cicéron (et de sa famille), voir Susan Traggiari « The Education of the Ciceros », *A Companion to Ancient Education*, ed. M. Bloomer, 2015, chap.15 p/ 240 - 251.

ne peuvent pas être formés à des mouvements s'ils ne sont pas souples, de même c'est bien l'inflexibilité qui rend les esprits, eux aussi, plus récalcitrants à la plupart des choses.

Ce que Quintilien semble mettre en avant ici, implicitement, c'est un cercle vicieux - ou vertueux, selon la proposition que l'on analyse : l'apprentissage dès le plus jeune âge, et les "mouvements de l'esprit" appliqués dès le plus jeune âge rendent cet esprit plus souple et plus propice à apprendre encore. Ainsi, c'est par l'apprentissage que cette *natura* est de plus en plus tendue vers l'apprentissage, modelée qu'elle est par celui-ci. Cela tend à nous faire reconsidérer le terme de *natura* : ce ne serait pas un ensemble de capacités données dès la naissance, sur lequel on ajoute tout ce qui relève de l'*ars*, mais un ensemble de capacités qui se trouve profondément et intrinsèquement modifié par les apports de l'*ars*. La *natura* n'est donc pas un élément figé chez l'être humain. Ainsi, de même que la langue est en mouvement, selon Varron, l'esprit humain l'est aussi, selon Quintilien.

Ainsi donc, tout ce qui est du domaine de l'*ars* vient nourrir la *natura* de l'orateur en formation. Il est en fait question d'assimilation profonde de cette *ars*, si profonde qu'elle en devient invisible. Jamais Quintilien ne dit clairement cela, mais il le sous-entend dans la façon dont il évoque la continuité de l'apprentissage et le passage de l'enseignement du *grammaticus* à celui du *rhetor*, comme en *Inst.*, II, 4, 7 :

*Nos porro quaerimus quando iis quae rhetorice praecipit perpiciendis puer maturus esse uideatur : in quo quidem non id est aestimandum, cuius quisque sit aetatis, sed quantum in studiis iam effecerit. Et ne diutius disseram quando sit rhetori tradendus, sic optime finiri credo : cum poterit.* Ensuite, nous nous demandons quand l'enfant semblera assez mûr pour comprendre les enseignements de la rhétorique : et pour cela même, il ne faut pas réfléchir à l'âge de chacun, mais au point où il en est dans ses études. Et je ne traiterai pas plus avant la question du moment auquel il faut envoyer [l'élève] vers le rhéteur - je crois qu'il est bien mieux de finir par la réponse suivante : [il faut l'y envoyer] quand il en sera capable.

L'adjectif *maturus* renvoie à une qualité intrinsèque de l'élève, mais dans le cas qui nous occupe, il est rendu mûr précisément après l'étude de la grammaire, rendu mûr par les études accomplies, *quantum in studiis iam effecerit*. Ainsi, l'enseignement modifie profondément l'élève, de manière à le rendre apte à recevoir d'autres enseignements. Cette idée nous semble centrale dans le propos de Quintilien : toute *ars* ne serait que vernis superficiel si elle ne venait pas changer l'élève. D'ailleurs, c'est même ce changement de l'élève qui commande la nécessité de

passer à la rhétorique. La proposition *cum poterit*, et plus précisément le verbe *posse* ici utilisé, renvoie à une capacité, quelque chose d'intrinsèque à l'élève donc, mais tout de même créé par l'enseignement antérieur : nous sommes là à la jonction entre l'inné et l'acquis. Il semble donc qu'au-delà de la question rhétorique, Quintilien livre ici une véritable vision de la progressivité de l'enseignement, une progressivité fondée encore une fois sur la *natura* particulière de l'élève (l'idée est prégnante, en témoigne l'expression *cuius quisque*) et non sur un critère externe, son âge. Mesurons au passage à quel point notre système moderne semble loin de tout cela.

Enfin, dans le but même que donne Quintilien à la rhétorique, à savoir former « l'honnête homme », ce *uir bonus*<sup>66</sup> qui est le fil rouge de son oeuvre, c'est la *natura* qui est au coeur de l'objectif final. La rhétorique sert ainsi à élever l'esprit, à créer ou exprimer ces *uirtutes animi*, et l'adjectif *bonus* utilisé pour qualifier l'homme derrière l'orateur parfait renvoie aussi à sa nature profonde. Par conséquent, si l'ars est au coeur du propos de Quintilien, modeler la *natura* est l'objectif final. Sans cette conviction que la nature ne saurait être modifiée par l'ars, alors l'apprentissage, tel que le voit Quintilien, ne peut exister. La rencontre entre les deux dimensions de l'apprentissage semble donc se justifier par la dimension profondément éthique du discours de Quintilien.

Le raisonnement de Quintilien, qui associe l'ars et la *natura* - la première modifiant la seconde - n'est pas sans rappeler le terme grec ἔξις. Ce terme en effet évoque un état permanent de l'être, quelque chose d'intrinsèque donc, relatif à son essence profonde, mais un état produit par la pratique de quelque chose (πρᾶξις). Le parallèle avec la formation de l'orateur est évident : c'est l'étude qui en vient, selon le cercle vertueux que nous évoquions plus haut, à modifier durablement et profondément la personne.

#### 4.4.4.2 Une ars vouée à disparaître dans le discours

Nous parlions plus haut de l'assimilation de l'ars dans la nature de l'élève. Or, cette question de l'assimilation est aussi présente quand il s'agit du discours lui-même, notamment en *Inst.* IX, 4, 144 :

*Ideoque interim quaedam quasi soluenda de industria sunt, et quidam illa maximi laboris, ne laborata uideantur.* Et par conséquent, parfois, certaines parties doivent presque être délibérément défaites, et faire en sorte que ce qui nous a réclamé le

66. *Inst.*, I, pr. 9 : *Oratorem autem instituimus illum perfectum, qui esse nisi uir bonus non potest, ideoque non dicendi modo eximiam in eo facultatem sed omnis animi uirtutes exigimus.* Nous éduquons cependant cet orateur parfait, qui ne peut l'être sans être un honnête homme, et c'est pourquoi nous exigeons non seulement qu'il soit capable de bien parler, mais aussi qu'il ait toutes les vertus de l'esprit.

Pour un relevé des occurrences de *uir bonus*, voir Prentice A. Meador Jr., « Quintilian's *uir bonus* », *Western speech*, Vol. 34, 1970, pp 162 -169, précisément p. 162.

plus d'effort ne semble pas être le fruit d'un effort.

Latinitas Quintilien traite ici de la composition du discours, et livre une pensée absolument paradoxale : pour faire un discours parfait, il faut qu'il semble imparfait. Ce paradoxe s'explique en réalité par la vision que Quintilien a du discours parfait : c'est celui qui semble naturel, dans lequel le *labor* ne se voit pas. Ainsi, cela explique que parfois, l'élaboration du discours consiste en fait en une « destruction » (même si le terme est ici exagéré) partielle. Ainsi, tout ce qui relève de l'*ars*, à savoir les préceptes, l'effort, doivent évidemment être présents mais fondus dans une apparence tout à fait naturelle. Encore une fois, on ne peut que remarquer la parenté de cette idée avec la doctrine de Denys d'Halicarnasse, en Περὶ μίμησεως, fragment 6a du *In Hermogenes de formis* de Syrianus, où Denys d'Halicarnasse évoque une des vertus de Lysias :

Πεποιήται γὰρ αὐτοῦ τὸ ἀποίητον καὶ δέδεται τὸ λελυμενον, καὶ ἐν αὐτῷ τῷ μὴ δοκεῖν δεινῶς κατεσκευάθαι τὸ δεινὸν ἔχει. L'a-poétique est chez lui le fruit du travail ; le délié est soigneusement lié ; c'est dans l'apparence même d'une mise en oeuvre dénuée de virtuosité que réside la virtuosité<sup>67</sup>.

Le texte grec montre la présence d'un polyptote, avec les termes πεποιήται et ἀποίητον, polyptote qui selon nous met bien en évidence le paradoxe de la situation : la mise au point d'un discours a pour but de s'annihiler elle-même, la perfection doit se rendre invisible.

Cette nécessité est autant d'ordre stylistique, ce que nous venons d'évoquer, que d'ordre éthique : elle renvoie à la *persona* de l'orateur. L'apparence de non-construction du discours permet même de garantir une forme de franchise. Øivind Andersen analyse cela à propos de Socrate :

*Socrates himself protests that he is actually not very good at speaking, as, he says, the audience will soon realize : He will speak truthfully and not in embroidered and stylized phrases, expressing himself at random and in the first words that come to his mind*<sup>68</sup>. Socrate lui-même met en avant le fait qu'il n'est en réalité pas très bon orateur, comme, dit-il, l'audience va le réaliser très vite : il parlera avec vérité, et pas avec des sentences pleines de fioritures et au style travaillé, en s'exprimant dans le désordre, avec les mots qui lui viennent à l'esprit.

Il s'agit là évidemment d'une posture oratoire, analysée en *Inst.* IV, 1, 8-9<sup>69</sup>, et qui relève de

67. Traduction G. Aujac, édition Les Belles Lettres, 1992.

68. Øivind Andersen, « How Good an Orator Should Be ? » in C. W. Wooten éd., *The Orator in Action and Theory in Greece and Rome. Essays in Honor of George A. Kennedy*, Leiden, Brill, 2001, p. 4.

69. *...ita quaedam in his quoque commendatio tacita, si nos infirmos imparatos inpares agentium contra ingeniis dixerimus, qualia sunt pleraque Messalae prohoemia. Est enim naturalis favor pro laborantibus, et iudex religiosus libentissime patronum audit quem iustitiae suae minime timet. Inde illa ueterum circa occultandam*

la *captatio benevolentiae*.

On pense au discours de Marius<sup>70</sup>, prêt à lever les troupes, qui s'écrie : *Non sunt composita uerba mea*, et met en avant le manque d'*ars* dans ses propos pour les centrer sur ses actes et sa valeur militaire. Il est évident que tout cela est aussi une construction oratoire : le discours de Marius n'est absolument pas dénué d'*ars*, bien au contraire ! Or, Marius, en focalisant son discours sur la *virtus*, apparaît comme un modèle, comme ce fameux *uir bonus*, qui se présente comme *imperitus dicendi* - sans pour autant l'être, puisqu'il arrive à persuader : d'un point de vue pragmatique, il est *dicendi peritus*. Le parallèle est même évident avec l'action politique, comme le montre l'exorde du discours :

*Scio ego, Quirites, plerosque non isdem artibus imperium a uobis petere [...] : primo industrios supplices modicos esse... Moi je sais bien, citoyens, que la plupart des gens ne se servent pas des mêmes techniques pour obtenir de vous le pouvoir [...] : d'abord ils sont laborieux, suppliants, modestes...*

Le procédé politique est assimilable totalement au procédé rhétorique : c'est donc bien une question d'*ethos* qui se pose, et qui est étroitement liée à l'efficacité du discours.

Ainsi, le style doit trouver le juste milieu entre l'imperfection et une perfection trop visible : c'est la question de l'*aptum* qui se trouve une nouvelle fois posée, et, à ce titre, de la *Latinitas* au sens large du terme : l'ensemble des qualités à la fois morales et linguistiques qui font d'un homme l'archétype d'un Romain, voire, du *uir bonus*. Le changement de style que Quintilien déplore en *Inst.* IV, 1, 8-9 apparaît ainsi, selon sa doctrine, comme une dé-naturation de l'éloquence : le but, à savoir gagner l'approbation du juge, est mis en danger par la *iactatio*. Évidemment, ce n'est là que l'opinion de Quintilien, on ne saurait la généraliser<sup>71</sup>.

#### 4.4.4.3 De l'improvisation

Ce leitmotiv trouve son application principale dans l'improvisation, en *Inst.*, X, 7, 4 :

---

*eloquentiam simulatio, multum ab hac nostrorum temporum iactatione diuersa.* (... de même il y a aussi une certaine approbation implicite, si l'on se dit maladroit, non préparé et incapable d'égaliser les talents de l'adversaire : de nombreux discours de Messala ont un tel commencement. Il y a en effet une faveur naturelle pour ceux qui ont des difficultés, et le juge, attentif, écoute très volontiers un avocat qu'il craint le moins comme une menace pour l'équité qu'il doit garantir. De là vient cette façon qu'ont les anciens de feindre, selon laquelle leur éloquence doit être dissimulée, bien loin de l'ostentation, qui de nos jours, caractérise les deux parties). « Dans cet exposé, les termes *simulatio*, mais aussi l'adjectif verbal *occultandam* évoquent en effet un procédé conscient, réfléchi, et dont l'effet est mesuré. Quintilien indique d'ailleurs un changement de style entre l'époque des anciens - probablement celle de Cicéron - et son époque, où la posture oratoire a totalement changé, et où, comme il le laisse penser, chaque orateur montre avec ostentation la construction de son discours. Cela renvoie notamment aux propos qu'il peut avoir sur les *grandes sententiae*, qui en sont un élément caractéristique, et que nous avons étudiées précédemment.

70. Salluste, *Bellum Iugurthinum*, 85.

71. Nous avons déjà évoqué l'opinion contraire d'Aper dans le *Dialogus de oratoribus*.

*Perisse profecto confitendum est praeteritum laborem cui semper idem laborandum est.* En effet, celui qui doit toujours fournir le même effort doit admettre que son travail antérieur n'a servi à rien.

Par cette formule aussi généraliste que sèche, Quintilien fait de l'improvisation l'expression la plus éclatante du talent de l'orateur. Ainsi, tout le travail mis en oeuvre durant sa formation et durant tous les discours préparés sert à affiner indirectement la capacité à improviser. Et l'improvisation en particulier est une dimension intéressante du travail de l'orateur : en effet, il s'agit de parler, sans avoir préparé, mais tout en livrant tout de même un discours dont la technique sera irréprochable.

De fait, c'est l'aboutissement de l'assimilation totale de l'ars qui se trouve incarné ici : naturellement, instinctivement (mais grâce à un instinct créé par une solide formation), l'orateur doit pouvoir délivrer un discours sans faille. De là à déduire que c'est à l'aune d'un discours improvisé que l'on juge un orateur, il n'y a qu'un pas... que Quintilien franchit. Il n'y pas de bon orateur sans capacité à improviser, et il le dit très clairement en *Inst.*, X, 7, 1 :

*...quam qui non erit consecutus, mea quidem sententia civilibus officiis renuntiabit et solam scribendi facultatem potius ad alia opera conuertet.* Et celui qui ne parvient pas [à improviser] devrait, à mon vais, renoncer à toute fonction publique et plutôt utiliser sa seule capacité à écrire et la tourner vers d'autres objectifs.

Les développements sur l'improvisation sont totalement à l'opposé de l'absence de *ratio* qui caractérise l'éloquence des naturalistes. De fait, celui qui est capable d'improviser a tout de même fourni un *labor* et un *studium* préalablement, ce qui suppose de sa part une intense activité. Et c'est bien la définition que donne Quintilien pour l'improvisation en *Inst.*, X, 7, 1 : c'est le « fruit le plus important des efforts, la récolte la plus abondante d'un travail de longue haleine » (*Maximus studiorum fructus est et uelut prouentus amplissimus longi laboris*).

Ce que semble défendre le professeur avec l'assimilation de l'ars, c'est une forme d'artisanat, en réalité, et nous mettons dans ce mot l'idée que chaque discours est une production unique, d'un orateur unique. L'imperfection, même volontaire, est une manière - entre autres, évidemment - d'éviter l'uniformisation du discours. Et nous revenons là à la conjonction entre *ars* et *natura*, au coeur de la production du discours, comme une émanation de l'orateur en particulier. En un mot, ce que l'on cherche à éviter, c'est l'écueil d'une *ars* trop visible : l'artifice.

L'improvisation, de fait, acquiert elle-aussi une dimension toute nouvelle : loin d'être un des tours de force de l'orateur, un exercice parmi d'autres, elle devient, en vertu du principe selon lequel l'ars doit se rendre invisible, l'étalon auquel on mesure la réussite de l'orateur. En

effet, quelle pratique, sinon l'improvisation, représente le mieux l'ars assimilée et faite sienne ? C'est bien au coeur de l'improvisation que l'on peut le mieux mesurer une qualité que doit viser l'orateur, et que Quintilien nomme en *Inst.*, X, 7, 1, *extempore dicendi facultas*. C'est même une qualité non pas appréciable mais essentielle pour distinguer, parmi tous ceux qui auront reçu une éducation à la rhétorique, les orateurs (ceux qui s'expriment en public) des autres. L'improvisation devient la marque de l'orateur légitime<sup>72</sup> et compétent.

Quelles conclusions en tirer du point de vue de la *Latinitas* ? Que cette correction et cette élégance du langage doit être naturelle, ou du moins, si elle est le fruit d'un apprentissage (ce qu'elle est, selon Quintilien), qu'elle doit sembler naturelle. Que l'effort doit être invisible. De là, on comprend mieux peut-être les conceptions cicéroniennes qui renvoient beaucoup d'éléments, dans le langage, à la *natura* : Quintilien redessine ici le paysage, en renvoyant ces mêmes éléments à l'ars, mais une ars tellement assimilée qu'elle devient naturelle (au lieu de disparaître dans une apparence de naturel qui ne trompe personne). Ainsi, c'est bien l'ars, l'*exercitatio* qui crée cette capacité qu'est l'*extemporalis facultas*, capacité qui doit devenir intrinsèque à l'orateur. La *facilitas*, dont témoigne l'improvisation mais qui n'en est pas l'apanage, devient donc l'objectif de l'apprentissage<sup>73</sup>. De même, tout ce qui relève de l'ars devient tellement habituel que cela en modifie la nature profonde et les qualités profondes de l'élève<sup>74</sup>. Nous en revenons aussi à la question de l'adaptation, à laquelle Quintilien consacre une partie de son

72. Maria Silvana Celentano, dans son article « L'oratore improvvisa. A proposito di Quintiliano, *Institutio oratoria* 10, 7 », *Studia ... in umbra educata. Percorsi della retorica latina in età imperiale*, Flaccovio, 2010, page 145, explique bien que cette capacité d'improvisation fait la différence entre l'orateur digne de s'exprimer en public et celui ne devrait pas le faire : « È infatti necessario tenere ben presente la finalità pragmatica dell'educazione retorica a Roma, tradizionalmente mirata a formare l'oratore e/o uomo politico impegnato nella vita pubblica e sempre disponibile a trovare la soluzione migliore per i propri tutelati o per il benessere dei cittadini. E ad un oratore o uomo politico attento non deve mancare l'indispensabile prontezza nell'agire e nel parlare. Anzi, se non ne è capace, dovrebbe rinunciare a compiti di interesse pubblico. » : « Il est en fait nécessaire de bien avoir à l'esprit la finalité pragmatique de l'éducation rhétorique à Rome, qui vise traditionnellement à former l'orateur et / ou l'homme politique engagé dans la vie politique et toujours disponible pour trouver la meilleure solution pour ses clients ou bien pour le bien-être des citoyens. Et à un orateur ou à un homme politique ne doit pas manquer l'indispensable rapidité d'action et de discours. Plutôt, s'il n'en est pas capable, il devrait renoncer à ses activités d'intérêt public ».

73. James J. Murphy, « Roman Writing Instruction as Described by Quintilian », *A Short History of Writing Instruction*, Routledge, 2012, p.19 : *The Roman educational system - and indeed it was truly a « system » - had rhetorical efficiency as its primary goal. Quintilian's term for this objective is Facility (facilitas, or the capacity to produce appropriate and effective language in any situation. This result was to be achieved by a carefully coordinate program of reading, writing, speaking and listening.* Le système éducatif romain - et il s'agissait vraiment d'un système - avait pour but premer l'efficacité oratoire. Le terme qu'utilise Quintilien pour cet objectif est « aisance » (*facilitas*), ou la capacité de produire un langage approprié et efficace dans n'importe quelle situation. Ce résultat devait être obtenu par un programme où se coordonnaient soigneusement la lecture, l'écriture, la prise de parole et l'écoute.

74. James J. Murphy, « The Key Role of Habit in Roman Writing Instruction », *A short History of Writing Instruction*, Routledge, 2nd ed., 2001, p.35 : *The remarkable thing about Roman education is that it took the comparatively loose ideas of Greek educators and molded them into a coherent system, which instilled in its students a Habit (hexis) of effective expression.* Ce qui est remarquable à propos de l'instruction romaine, c'est qu'elle a pris les idées relativement dispersées des maîtres grecs et les a moulés dans un système cohérent, qui insuffla à ses étudiants l'habitude de parler efficacement.

raisonnement en *Inst.*, X, 7, 3 : en évoquant des situations où la cause change, des situations où l'adversaire répond différemment de ce que l'on avait imaginé, bref en évoquant des situations où il faut s'en remettre au contexte et continuer naturellement une argumentation, c'est la capacité de s'adapter au contexte qui est primordiale, et l'improvisation devient le lieu où la vertu qu'est l'*aptum* peut le mieux être mesurée.

Ainsi, non seulement la pratique de l'éloquence devient le lieu où les potentialités de la langue sont portées à leur apogée, mais l'improvisation est celui où l'orateur montre le mieux son talent. De ce fait, l'improvisation introduit un échelon supplémentaire à ce qui est nommé par Cicéron *Oratorie dicere*.

#### 4.4.4.4 *Ingenium* et ἔξις

Notre étude nous a permis jusque là de définir l'*ingenium* comme la totalité des dispositions naturelles de l'être humain, dispositions amenées à évoluer. Le terme se situe donc au carrefour de la *natura*, dont il est une partie, et de l'*ars*, dont il est une fondation, une condition. Le terme grec ἔξις évoque une condition intrinsèque de l'être humain, mais créée par la pratique, et donc, à ce titre, se trouve aussi être un point de rencontre entre la nature et l'art. Pourtant, ces deux termes ne sont pas équivalents, et nous entendons clarifier l'usage qu'en font Quintilien et Cicéron.

L'*ingenium* et l'ἔξις se situent à deux stades différents de la formation intellectuelle de l'être humain : le premier est, nous l'avons vu, une base, alors que le second se situe plutôt du côté du résultat. Ainsi, Amedeo Alessandro Raschieri écrit :

*The term habitus is the etymologically correct translation of ἔξις. Cicero uses habitus in the ethical/philosophical field and mentions it among the qualities of people. Habitus is a stable and constant excellence that derives not from nature, but from exercise*<sup>75</sup>. Le terme *habitus* est la traduction correcte, du point de vue étymologique, du mot ἔξις. Cicéron utilise *habitus* dans le champ éthique / philosophique et l'évoque comme une des qualités humaines. *Habitus* est une excellence stable et permanente, qui vient non pas de la nature, mais de l'entraînement.

L'aisance de l'orateur devient la marque de cette ἔξις, et c'est le schéma suivant qui se dessine : la nature, et l'*ingenium* (la disposition naturelle à apprendre), associées à l'*ars*, créent l'ἔξις, qui elle-même se manifeste par la *facilitas*. Le terme grec semble donc répondre au latin, en étant non pas son équivalent, mais son résultat : de ce fait, la théorie latine vient compléter

75. Amedeo Alessandro Raschieri, « *Facilitas* and hégis in Latin rhetoric », in *Papers on Rhetoric*, XIV, ed. Lucia Calboli Montefusco et Maria Silvana Celentano, Pliniana, 109-134, 2018.

la théorie grecque en ce qui concerne l'évolution intellectuelle.

## 4.5 L'ars du maître : définition et implications

Nous nous emploierons cette fois à déterminer ce que le terme *ars* peut recouvrir dans l'évocation du travail du *praeceptor*. Dans cette perspective, le terme *ars* ne s'oppose pas à la *natura* du professeur, bien sûr, mais désigne plutôt un ensemble de techniques mises en oeuvres. Toutefois, la question de la *natura* est abordée par Quintilien comme par Plutarque.

### 4.5.1 Lexique du maître chez Quintilien

Remarquons d'abord que Quintilien n'utilise jamais le terme *paedagogus*, si ce n'est au début de son oeuvre et notamment en I, 1, 8, pour marquer leur incapacité à éduquer réellement le futur orateur et cantonner leur rôle à celui que nous évoquions plus haut : accompagner l'enfant à l'école, surveiller qu'il fasse son travail :

*De paedagogis hoc amplius, ut aut sint eruditi plane, quam primam esse curam uelim, aut se non esse eruditos sciant. Nihil est peius iis qui paulum aliquid ultra primas litteras progressi falsam sibi scientiae persuasionem induerunt.* Mais parlons plus longuement des esclaves pédagogues : puissent-ils être tout à fait érudits (et je souhaiterais que ce soit la première chose à laquelle on veille), ou bien, qu'ils aient conscience de ne pas être érudits du tout. Il n'y a rien de pire que ceux qui, même s'ils ont dépassé de peu l'étude de l'alphabet, sont persuadés, à tort, d'être érudits.

Il semble implicite que le pédagogue n'a pas l'érudition du *praeceptor* - mot utilisé par ailleurs dans l'*Institutio oratoria* : ce dernier se définit donc de façon première dans sa différence par rapport au pédagogue, sur laquelle nous reviendrons dans la suite de notre travail. Qui plus est, c'est la conscience de ses propres failles qui semble être au coeur de l'apprentissage, comme une réécriture du γνῶθι σεαυτὸν.

Au début du livre I, le maître est désigné par le terme *praeceptor* (en I, 1, 10 ; I, 2, 2 ; I, 2, 12 ; I, 2, 15), mais aussi par des périphrases comme *docturos* en I, 4, 17, *qui artem orandi litteris tradiderunt* en I, pr., 4, *doctore perito* en I, pr., 27, *docentibus* en I, 1, 17, *peritus docendi* en I, 3, 1. Tous ces termes permettent de le désigner par sa fonction, et le point commun de toutes ces dénominations est qu'elles focalisent le propos à la fois sur l'érudition du maître et sur son expérience, et l'organisation rationnelle de son enseignement. Ce sont ces deux éléments qui, selon nous, sont au coeur de l'ars du maître, précisément. Et tout cela nous semble visible

dans l'expression qu'utilise Quintilien pour évoquer la méthode pédagogique, à savoir la *ratio docendi*, en I, pr., 23.

#### 4.5.2 Modeler l'ars en fonction de la *natura* de l'élève

Dans le propos qui va suivre, nous envisagerons l'ars comme l'ensemble des pratiques que le maître met en oeuvre.

Ce qui nous paraît remarquable dans le propos de Quintilien, c'est que son discours sur les méthodes d'apprentissage se fonde sur l'observation fine du tempérament de l'élève. Ainsi, l'ars que met en oeuvre le maître semble se modeler, voire se moduler en fonction de la *natura* de celui à qui il enseigne. Voyons plutôt en I, 2, 22 :

*...turpe ducet cedere pari, pulchrum superesse maiores. Accidunt omnia haec animos, et licet ipsa vitium sit ambitio, frequenter tamen causa uirtutum est.* Il retirera de la honte du fait d'être vaincu par ses pairs, et de la fierté s'il surpasse ses maîtres. Tout cela enflamme l'esprit, et bien que l'ambition en elle-même soit un défaut, elle peut fréquemment être la source de vertus.

Ce qui nous intéresse ici, c'est que la méthode pédagogique s'appuie sur des constatations d'ordre « moral », en témoignent les termes *turpe*, *pulchrum*, *uitium*, *uirtutum*. Tout l'art du maître est donc de savoir s'appuyer sur les tendances naturelles de ses élèves, fussent-elles *a priori* négatives, pour en retirer un apprentissage efficace. Par ailleurs, la dimension éthique du discours est indéniable, et constitutive de la formation du futur orateur.

L'idée de l'adaptation du maître au tempérament de son élève est constante chez Quintilien, et on la retrouve en I, 3, 6 :

*Haec cum animadverterit, perspiciat deinceps quonam modo tractandus sit discentis animus.* Quand il aura remarqué cela, [le professeur] devra ensuite considérer comment il doit procéder avec l'esprit de celui qui apprend.

Quintilien reprend ainsi une idée défendue par Cicéron en *Brutus*, 204, où l'archétype du bon maître est Isocrate :

*Quare hoc doctoris intellegentis est uidere quo ferat natura sua quemque, et ea duce utentem sic instituere, ut Isocratem in acerrimo ingenio Theopompi et lenissimo Ephori dixisse traditum est, alteri se calcaria adhibere, alteri frenos.* C'est pourquoi il est le propre du maître doué de voir où la nature de chaque élève peut l'emmener, et d'enseigner en se servant de cela comme guide, comme Isocrate qui, d'après ce que l'on raconte, disait que, confronté à l'esprit très vif de Théopompe et

à l'esprit très tranquille d'Éphore, il employait l'éperon avec ce dernier, et les freins avec le premier,

L'idée que la *natura* et l'*ingenium* des élèves sont la base sur laquelle doit repose l'enseignement est donc une donnée stable dans les théories sur la pédagogie.

Cette idée d'adaptation est en réalité au coeur du concept même d'*ars*, comme le montre E. Gavoille<sup>76</sup> :

*Ars* n'est qu'un des multiples dérivés de la racine \*H<sub>2</sub>er signifiant "ajustement, adaptation". Cette notion originaire est susceptible de développements dans divers domaines.

Benveniste évoque, concernant *ars*, « l'adaptation étroite entre les parties d'un tout<sup>77</sup> » ; le terme a évidemment une dimension collective (plus large que la "vertu" individuelle), mais en l'occurrence, ne peut-on pas penser qu'une conséquence du terme et du fait de prêter au maître une *ars* est de penser que l'apprentissage se fait dans un lien étroit du maître et de l'élève ? C'est en tout cas ce que tend à montrer la fine connaissance du tempérament de l'élève, dont nous parlions plus haut. Ici, l'élève et le maître forment un tout par l'action duquel l'apprentissage peut se faire.

À la source même de cette d'adaptation se trouve le concept du *signum* présent en *Inst.*I, 3, 1. C'est ce *signum ingenii* que le maître doit repérer. Cela suppose que les deux capacités que sont celles de comprendre vite et celle de retenir avec précision (*facile percipere et fideliter continere*) sont des émanations visibles d'un talent global plus grand. C'est l'idée d'*ingenium* qui, au passage, se redessine : les « compétences » ne sont pas des facettes de celui-ci, mais des sous-ensembles qui sont des aspects concrets de l'idée abstraite qu'est l'*ingenium*. Le terme de *signum* revêt ici une acception propre à la rhétorique notamment judiciaire, comme en *Rhet. Her.*, II, 11<sup>78</sup>, puisqu'il signifie « l'indice de quelque chose ». D'un usage très proche de celui que l'on trouve dans la *Rhet. Her.*, voyons le terme utilisé par Cicéron (toujours accompagné du mot *argumentum*), en *Pro Milone*, 61 :

*Quod si nondum satis cernitis, cum res ipsa tot tam claris argumentis signisque luceat...* Et si vous ne percevez pas encore bien, alors même que la situation est si évidente, du fait de si éclatants indices et de si éclatantes preuves,...

76. *Ars, étude sémantique de Plaute à Cicéron*, Louvain - Paris, Peeters, Bibliothèque des études classiques, 17, 2000, p. 24.

77. Benveniste, *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, 1969, II, p. 101.

78. *Rhet. Hér.*, II, 11 : le terme de *signum* est systématiquement lié à celui d'*argumentum*, les deux, preuve et indice, étant le signe irrévocable de la validité d'un raisonnement et de la validité ou de l'invalidité d'une accusation.

Le terme de *signum* est teinté d'une évidente certitude, puisque Quintilien part du principe qu'il y a des preuves intangibles du talent de quelqu'un. Le *signum* est envisagé comme un indice nécessaire, à l'instar du *τεκμήριον* aristotélicien, dont Emmanuelle Danblon<sup>79</sup> donne la définition suivante : « Celui-ci peut se reconstruire par la déduction, ce qui permet de constater, formellement, que la conclusion est obtenue par une nécessité d'ordre logique<sup>80</sup> ». Dans le cas qui nous occupe, le *signum* qu'est la mémoire est une nécessité logique qui découle de l'*ingenium* de l'élève.

Mais, en plus de la notion aristotélicienne de *τεκμήριον*, l'intertexte judiciaire, que nous avons rendu apparent *supra*, est aussi intéressant et redéfinit le métier de professeur : on ne repère plus au hasard l'élève talentueux, mais cela relève d'une méthode et de critères indiscutables, ou, en d'autres termes, d'une enquête, accentuant l'idée que le métier du professeur relève d'une *ars* dans laquelle il applique une *ratio*. Dans un tel cadre, le *signum* se rapproche plutôt du *σημεῖον*, c'est-à-dire « ce à quoi on reconnaît quelque chose », et qui se situe plutôt dans la catégorie du vraisemblable que du vrai<sup>81</sup>. La mémoire est donc l'empreinte visible laissée par un *ingenium* abstrait, un peu comme une trace, un *uestigium*<sup>82</sup> qui permettrait d'assurer l'existence de la mémoire.

La méthode du professeur est celle que devra adopter le futur orateur dans les affaires judiciaires. Se trouve donc, dans l'*ars* du professeur, la même dimension que celle que nous évoquions *supra* concernant l'élève, à savoir l'idée de pouvoir reproduire ce savoir-faire, et de ne pas le laisser arriver selon le hasard : le lexique judiciaire assimile donc le métier de professeur à celui d'orateur. De fait, le signe, tel qu'il est vu par Quintilien, renvoie à plusieurs réalités grecques<sup>83</sup>.

### 4.5.3 Du lien entre l'élève et le maître

La relation proche qui se tisse ici entre le maître et l'élève pourrait presque être considérée comme une rémanence du *tirocinium*, mais cette fois hors du forum, dans une école. Nous l'avons

79. E. Danblon, « La rhétorique : art de la preuve ou art de la persuasion ? » *Revue de Métaphysique et de Morale*, No.2, Concepts rhétoriques, PUF, avril-juin 2010, p. 213-231.

80. Cf. p. 218 de l'article cité, qui se fonde sur Aristote, *Rhét.*, I, 2, 1357b.

81. Le mot est employé avec un sens équivalent en *Inst.*, II, 8 : *Consecutio est cum quaeritur quae signa nocentis et innocentis consequi soleant*. « Les suites des faits sont le fait de chercher les signes qui caractérisent, habituellement, un coupable ou un innocent. » En l'occurrence, le verbe *solere* modalise le discours (une habitude peut ne pas être respectée), et il y a une forme d'incertitude qui découle de cette utilisation du mot *signum* : c'est bien, puisqu'il s'agit du domaine judiciaire ici, au nom du vraisemblable que l'on poursuit une piste, dans l'espoir d'accéder au vrai.

82. Le terme est par exemple utilisé par Cicéron en *De inu.*, 114, et l'intertexte est judiciaire.

83. C. Moussy, « *Signum* et les noms latins de la preuve : l'héritage grec », *Ktèma*, n°13, 1988, p. 177, écrit que « Cette dernière constatation suffit à montrer combien les emplois de *signum* dans le vocabulaire de la rhétorique se sont étendus au-delà de la simple équivalence avec *σημεῖον*. »

dit plus haut, le travail du maître se trouve en grande partie dans sa manière d'appréhender les caractéristiques naturelles de ses élèves.

La proximité est bien visible dans la façon dont Quintilien désigne l'enseignant, c'est-à-dire par le terme *praeceptor*, au singulier<sup>84</sup>, et, pour l'élève, en mettant en relief son individualité<sup>85</sup>. Reprenant ainsi une idée déjà présente notamment en *Inst.*I, 3, 1, Quintilien fait de l'adaptation du maître à son élève un véritable leitmotiv<sup>86</sup>. C'est d'autant plus frappant que le *praeceptor* ne s'adresse pas à un seul élève mais prend en charge un groupe.

C'est là une différence absolument radicale qui émerge entre le *tirocinium fori* et l'enseignement. Ainsi, dans le premier cas, l'orateur est suivi, dans ses affaires quotidiennes, par un jeune homme qui tirera des leçons de ses observations. Dans le second cas, le maître va vers l'élève, reconnaît sa présence et s'adapte à sa personnalité pour lui fournir un enseignement efficace. Le lien entre maître et élève est, dans le premier cas, « naturel », puisque l'élève accompagne son maître, et dans l'autre cas, artificiel (sans que ce mot ne soit employé négativement). Dans le cas du *tirocinium fori*, le maître constitue un modèle, alors que le *praeceptor* n'est avant tout qu'un intermédiaire (dont l'ars est nécessaire), ce qui explique que l'adaptation change de sens. Le lien qui se fait d'office par le fait de vivre ensemble une affaire, dans le cadre du *tirocinium fori*, est créé de toutes pièces mais aussi de manière plus approfondie par le *praeceptor*. Enfin, ce lien qui n'est qu'une composante nécessaire dans le cadre du *tirocinium* devient, chez Quintilien, un enjeu à part entière, puisqu'il est à la fois la marque, le *signum* de l'ars du *praeceptor* et un des outils grâce auxquels l'enseignement sera efficace.

Toutefois, il nous semble que le principe d'*imitatio* tel qu'il est à l'oeuvre dans le *tirocinium fori* - et qui consiste, par une observation permanente, à faire en sorte que, sans même s'en rendre compte, l'élève imite son maître, est exactement à l'oeuvre dans la pédagogie de Quintilien pour ce qui est du domaine moral. En effet, l'*imitatio* en tant que procédé rationalisé d'apprentissage littéraire se double du présupposé suivant : par la fréquentation assidue du maître, l'élève va forcément l'imiter, même inconsciemment - même si ce sont avant tout les textes qui constituent le modèle. Et il s'agit de tirer parti de cela pour ce qui relève de la moralité. C'est ce présupposé qui nous semble justifier les développements que fait Quintilien sur les vertus et les vices moraux du professeur. Ainsi, la *natura* du professeur, du fait du présupposé selon laquelle l'élève sera influencé par son maître, est un enjeu à part entière. C'est d'ailleurs le premier motif<sup>87</sup> qui permet de critiquer l'école comme on peut le lire chez Juvénal en *Satires*,

84. *Inst.*, II, 8, 1 : *uirtus praeceptoris...*

85. *Ibid.* : *quo quemque...*

86. Cf. *supra*, partie 4.5.2.

87. *Inst.* II, 2, 2 : *Quorum in primis inspicere mores oportebit*. Et il est nécessaire, avant toute chose, d'examiner

X, 225 :

*...discipulos quot inclinet Hamillus. ...autant d'élèves qu'Hamillus dépravera.*

L'influence morale du professeur est remise en question – c'est aussi le cas dans le *Satyricon* de Pétrone, où l'auteur raille à la fois l'effet délétère de l'école d'un point de vue intellectuel, la *stultitia* qu'elle crée, et son inefficacité quant à l'apprentissage de l'art oratoire<sup>88</sup> –, et de son côté, Quintilien affirme la nécessité d'une morale sans faille, comme Plutarque le fait aussi<sup>89</sup>. Chez l'un comme chez l'autre, les développements d'ordre moral arrivent avant même ceux qui concernent le contenu et les méthodes d'enseignement, la bonne moralité devient ainsi un préalable à tout le reste, et, par conséquent, une nature non vertueuse disqualifie d'office le professeur. Or, on remarque bien vite que la moralité du professeur n'est pas une question *per se* mais qu'elle ne l'est que parce que l'on suppose que l'influence est réelle, que le vice peut se « transmettre » tel une maladie. Comment expliquer que Quintilien suppose, chez le maître, une si grande influence sur le caractère de ses élèves - alors même qu'il n'évoque pas le même phénomène chez les parents de ceux-ci, qui pourtant sont bien plus amenés à fréquenter leurs enfants ? Précisément, le maître se substitue quasiment aux parents, comme il le dit en *Inst.*, II, 2, 4 :

*Sumat igitur ante omnia parentis erga discipulos suos animum.* Qu'il adopte avant tout une attitude paternelle envers ses élèves.

Quasi insensiblement, Quintilien dessine une éducation qui s'éloigne du *tirocinium fori* mais qui s'éloigne aussi du soupçon de *licentia* précisément par la similitude du rôle de parent et de maître : si, pour ce qui est de la langue, l'ars du maître est de rationaliser une méthode, il trouve sa légitimité première dans sa manière d'incarner le *pater* dans l'apprentissage des *mores*. Nous avons évoqué plus haut la méfiance envers l'école et la préférence d'un enseignement au coeur de la cellule familiale : Quintilien semble ici se servir de cette méfiance pour précisément attirer les enfants à l'école et répondre à ces critiques.

---

la bonne moralité [des professeurs].

88. cf. *Satyricon*, I-II : *Haec ipsa tolerabilia essent, si ad eloquentiam ituris uiam facerent. Nunc et rerum tumore et sententiarum uanissimo strepitu hoc tantum proficiunt, ut cum in forum uenerint, putent se in alium orbem terrarum delatos. [...] Et ideo ego adulescentulos existimo in scholis stultissimos fieri, quia nihil ex his, quae in usu habemus, aut audiunt aut uident, sed piratas cum catenis in litore stantes, sed tyrannos edicta scribentes quibus imperent filiis ut patrum suorum capita praecedant[...].* Et [ces phrases pleines d'emphase] seraient encore supportables, si elle ouvrait vraiment la voie à ceux qui veulent atteindre à l'éloquence. Mais avec cette enflure des sujets traités, avec le vacarme vide de sens de leurs phrases, la seule chose qu'ils parviennent à faire, c'est, quand ils arrivent sur le forum, à penser qu'on les a envoyé dans un autre monde [...]. C'est pourquoi quant moi, je pense que les jeunes gens sont rendus très stupides dans les écoles, parce qu'ils n'y voient ni n'y entendent rien de ce qui fait le monde dans lequel nous vivons ; au contraire ils parlent de pirates avec des chaînes, qui se tiennent debout sur le rivage, de tyrans qui rédigent des édits pour ordonner aux fils de couper la tête de leur propre père [...].

89. Περὶ παιδῶν ἀγογῆς.

#### 4.5.4 Implications idéologiques : le rôle du *praeceptor*

Il nous semble ici que Quintilien ne fait pas que se répéter, bien sûr : évidemment, cette idée que les méthodes pédagogiques se fondent sur le tempérament de l'élève est centrale, chez lui. Mais plus encore, ce qu'il décrit là, c'est en réalité l'ars du professeur dans toute sa splendeur : cette capacité à percevoir finement l'esprit d'un élève (*perspicere*), nous oserions presque dire à le « percer à jour » pour mieux le faire travailler. L'ars du professeur n'est donc pas simplement l'application des différentes méthodes, mais l'élaboration même de ces méthodes, fondée sur l'observation fine de l'élève auquel il a affaire. Il nous semble ici que Quintilien fait évoluer le rôle du précepteur en affirmant la dimension créative de son travail : alors que le *paedagogus* était comme un esclave répétiteur, le professeur fonde son *ars docendi* sur une connaissance précise et inégalée de celui à qui il enseigne. Ainsi, il nous semble y avoir là une évolution par rapport au rôle de *paedagogus* tel qu'il apparaît dans le paragraphe 74 du *De amicitia* de Cicéron, où les *paedagogi* sont joints aux *nutrices*, et où leur fonction semble être vaguement celle de "s'occuper" des enfants, sans que vraiment une *ars* ne soit mise en oeuvre. La fonction semble donc redéfinie ici.

Il serait tout de même audacieux de penser que le propos de Quintilien trouve ici une dimension militante. Pourtant, le lecteur ne peut qu'être conduit à envisager cela, notamment si l'on se réfère à la fonction de pédagogue (et de professeur) à l'époque de Quintilien. En effet, le pédagogue n'est, au départ, pas un professeur, et sa fonction est assez réduite, comme tend à le montrer S. Bonner :

*The more literate he was himself the better, but, in general, he was primarily engaged to supervise rather than to teach, and often, in both Greek and Roman times, the « pedagogue » was clearly differentiated from the « teacher » or « master » (didaskalos, praeceptor, magister)<sup>90</sup>. Plus il était lettré lui-même, mieux c'était, mais de façon générale, il était fondamentalement engagé dans le but de superviser plutôt que d'enseigner ; et souvent, à l'époque grecque comme à l'époque romaine, on distinguait clairement le pédagogue du professeur ou du maître.*

Ainsi, la perspective que Quintilien offre quant au rôle de professeur, *magister*, est clairement en opposition avec celle du pédagogue : l'attention portée à l'individu contredit le rôle du pédagogue tel qu'il est évoqué par Bonner :

« But the ?pedagogue?, as we may call him, was attached not so much to the individual child as to the family, and could become responsible for the safety and

90. Bonner, *Education in Ancient Rome*, Routledge library editions, 2012, p. 39

welfare of more than one boy and, with the assistance of nurse and handmaid, girls as well<sup>91</sup>. »

De fait, ce rôle d'accompagnement est visible dans certains écrits d'orateurs grecs, ou chez Plutarque : ainsi, dans le paragraphe 28 du XXXII<sup>e</sup> discours *Contre Diogiton* de Lysias, nous pouvons voir que l'orateur met sur le même plan « les deux fils, leur soeur, un esclave pédagogue et une servante<sup>92</sup> », ce qui semble soutenir la thèse de Bonner et être bien différent du rôle que Quintilien attribue au maître.

Mais l'opposition n'est pas celle de l'école et de la maison : insensiblement, Quintilien fait glisser le propos. L'opposition est celle du maître, ou du professeur (qu'il enseigne dans une école ou à la maison), face au pédagogue. Quintilien trouve ici l'occasion, en mettant en avant la spécificité et l'étendue de l'ars du *praeceptor* ou du *magister* à l'accompagnement proposé par le *paedagogus*, de s'élever contre une idée assez répandue, et que l'on retrouve chez Sénèque le Père (qui se contente de la transmettre sans prétendre y adhérer) :

...et minime probabili more turpe erat docere quod honestum erat discere<sup>93</sup>. ...et selon une coutume bien peu estimable, ce qu'il était bon de savoir, il était honteux de l'enseigner.

Sénèque le Père fait ici écho à Cicéron qui écrit en *Orator*, 145 :

*num igitur... est periculum ne quis putet in magna arte et gloriosa turpe esse docere alios id quod ipsi fuerit honestissimum discere ?* Y a t-il quelque risque que pour qui que ce soit, il soit honteux qu'un orateur, dans son art noble et glorieux, enseigne à d'autre ce qu'il a lui-même eu le plus grand honneur à apprendre ?

On pourrait penser que Cicéron défend l'enseignement du *magister*, à ceci près qu'il parle ici du *rhetor*, pas de l'apprentissage « primaire », et même, plus largement, de toute la transmission faite par le *rhetor*. Quintilien fait le lien entre les deux en leur accordant la même importance, en I, 4, 5 :

*Quo minus sunt ferendi qui hanc artem ut tenuem atque ieiunam cavillantur.* Il faut donc d'autant moins tolérer ceux qui tournent en dérision cette science sous prétexte qu'elle serait sans importance et sans épaisseur.

Ainsi, le raisonnement de Quintilien semble mettre en avant le véritable savoir-faire du maître ou du professeur, un savoir-faire résolument rationnel, redessinant ainsi le paysage de l'éducation des jeunes Romains.

91. *Op. cit.*, p. 38

92. εἰς δύο παῖδας καὶ ἀδελφὴν καὶ παιδαγωγὸν

93. *Controversiae*, 2, praefatio, 5.

### 4.5.5 *De dignitate praeceptoris* : panorama dans les traités cicéroniens

L'attitude de Cicéron quant au traitement de la grammaire<sup>94</sup> mérite d'être explorée plus avant.

Le cadre théorique, au sein de la théorie des *virtutes orationis*, est celui de la distinction entre les vertus fondamentales – clarté et pureté – et les vertus supérieures – ornement et *quod decet*<sup>95</sup>. Dans ce contexte, les vertus fondamentales sont assez vite évacuées par Cicéron ou par les personnages qu'il met en scène dans ses dialogues, comme en *De orat.* III, 52, où la discussion entre Crassus et Antoine témoigne de ce dédain pour la question grammaticale :

*Faciles enim, inquit, Antoni, partes eae fuerunt duae, quas modo percucurri uel potius paene praeterii, latine loquendi planeque dicendi; reliquae sunt magnae, implicatae, uariae, graues, quibus omnis admiratio ingeni, omnis laus eloquentiae continetur.* Antoine, dit-il, les deux parties dont je viens de traiter, ou sur lesquelles je suis passé rapidement, à savoir le fait de parler correctement et avec clarté, sont facile ; mais les autres sont importantes, complexes, variées, imposantes, parce que c'est en elle que tient toute l'admiration que l'on peut avoir pour le génie, toutes les louanges que l'on peut faire pour l'éloquence < de quelqu'un >.

Les adjectifs utilisés pour évoquer la capacité d'orner le discours et la convenance dessinent, en creux, la vision que l'orateur a de la grammaire : un sujet simple, petit, léger, qui en lui-même ne crée pas l'admiration (il le dit nettement ensuite : *Nemo enim umquam est oratorem, quod latine loqueretur, admiratus*<sup>96</sup>). Selon Cotta, la façon qu'a Crassus d'aborder la question est suffisante, alors même que selon Crassus on pourrait en dire plus (on comprend ainsi, en *De orat.*, III, 144, *...cum de duabus primis nobis quidem satis, sed ut ipse dicebas, celeriter exigueque dixisses*).

Mais le cadre qui justifie ce dédain est aussi et surtout idéologique : il s'agit de s'inscrire dans un horizon d'attente, et c'est ce que fait Crassus en *De orat.* III, 38 :

*Atque eorum quidem, quae duo prima dixi, rationem non arbitror expectari a me puri dilucidique sermonis.* Mais des deux vertus que j'ai évoquées en premier, la pureté et la clarté du discours, je ne pense pas que l'on s'attende à ce que j'en expose les règles.

Bien sûr, la suite du développement indique bien pourquoi l'on ne saurait s'attendre à un tel

94. Le terme est ici employé dans son sens moderne : il s'agit d'étudier le rapport qu'entretient Cicéron avec les questions de lexique, de morphologie.

95. Cf. *De orat.* III, 38-39.

96. *Ibid.*

développement : c'est le travail du *grammaticus*. Mais le lexique employé indique tout de même qu'il en est aussi de la *persona* de l'orateur : déjà, l'expression *cognitio facilis* utilisée à propos de ces qualités du discours - et qui n'est pas sans rappeler la définition donnée en creux en *De orat.* III, 52 : le sujet est bien trop simple pour Crassus, qui est donc au-delà de telles banalités. Par ailleurs, le verbe *expectari* indique que le regard d'autrui est la clef du problème : on pourrait y voir un besoin d'encouragement de la part de Crassus, mais bien au contraire, il s'agit ici pour Crassus, et donc pour Cicéron qui invente le dialogue, de maintenir une image de soi conforme à ce que la société attend. C'est ce qui nous fait penser que le non-traitement du sujet de la *Latinitas* par Cicéron est une question de *dignitas*. Il s'agit aussi de se concentrer sur ce qui fait le métier d'orateur, à savoir l'efficacité. C'est ainsi que l'on comprend, en *De orat.*, III, 52, la fixation sur l'*admiratio*.

En effet, évoquer les principes de *Latinitas* reviendrait, pour Cicéron, à projeter une image de professeur et en particulier de *grammaticus*. Et c'est un premier problème : en *De orat.* I, 6-8, Cicéron se place aux côtés des sénateurs et des généraux, sur le terrain, au cœur des événements, pas dans le cadre fermé de l'école. L'écriture même du *De republica*, qui intervient un an après celle du *De oratore*, achève de prouver, s'il le fallait, que l'ambition politique de Cicéron et sa conviction profonde, selon laquelle l'orateur est un maillon essentiel de la cité<sup>97</sup>, subsistent.

Enfin, il faut replacer les réflexions cicéroniennes sur la *dignitas* dans l'Histoire de l'éducation romaine. Le modèle prédominant à l'époque cicéronienne est celui du *tirocinium fori*, et d'une éducation délivrée par imitation du père, pour plusieurs raisons et en partie en raison d'une méfiance à l'égard des professeurs et des écoles<sup>98</sup>. L'éducation dans le cercle privé de la famille et en particulier auprès du *paterfamilias*, pleinement intégré dans l'*Vrbs*, reste la norme<sup>99</sup>.

De manière générale, dans les dialogues et traités cicéroniens, l'attitude privilégiée vis-à-vis des *praecepta* est donc la méfiance : l'opposition entre la pratique et la théorie est récurrente,

97. G. Achard, « Pourquoi Cicéron a-t-il écrit le *De oratore* », *Latomus*, T. 46, fasc. 2, 1987, p. 318-329, *op.cit.* p. 321-322 : « Mais ce personnage n'est pas confiné au monde de la parole et de l'esprit. Cicéron lui attribue une place bien réelle, une position exceptionnelle parmi les *ciues*. Il est remarquable que, dès le début de l'œuvre, juste après avoir énoncé la thèse qu'il veut, dit-il, démontrer, Cicéron note que, si les orateurs jouissent d'un prestige moins grand à Rome que les généraux vainqueurs et leurs magistrats de qualité, ils sont moins nombreux. Habile façon de suggérer qu'ils sont supérieurs : la rareté impliquant l'excellence ! »

98. Sur ce point, voir E. Sciarrino, *Schools, Teachers and Patrons in Mid-Republican Rome*, dans M. W. Bloomer. (éd), *A Companion to Ancient Education*, Wiley-Blackwell, Oxford, 2015, p. 226-239, *op.cit.* p. 235 : « Plutarch (*Cato Mai.* 20.3?5) reports that Cato did not let anyone teach his son, for it did not seem right to him that his son should be physically or verbally abused or owe his education to a slave. Cato himself taught him basic literacy and law ; he wrote for him in large letters a book of history and looked after his physical education : he trained him on how to use the javelin, to fight with the armor, to box, to endure heat and cold, and to swim in the Tiber. »

99. R. Barrow, *The Persistence of Ancient Education*, *op.cit.* p. 286 : « By and large, an elementary-aged male was educated in private ».

par exemple en *De orat.* III, 48, où la *consuetudo sermonis cotidiani ac domestici* intervient en plus des *praecepta Latine loquendi*, inculqués par la *doctrina puerilis*. De manière générale, Cicéron envisage la question de la transmission dans un système binaire qui oppose des termes comme *ars*, *doctrina* aux termes *consuetudo*, *usus* et *causa*, comme en *De orat.* I, 208, avec l'intervention d'Antoine :

[...] *neque enim sum de arte dicturus, quam numquam didici, sed de mea consuetudine; ipsaque illa, quae in commentarium meum rettuli, sunt eius modi, non aliqua mihi doctrina tradita, sed in rerum usu causisque tractata.* [...] En effet, je ne vais pas parler de la théorie, que je n'ai jamais apprise, mais de ma pratique habituelle; et précisément des choses de ce genre que j'ai rapportées dans mon commentaire, qui ne m'ont pas été transmises par la doctrine, mais que j'ai souvent maniées dans ma pratique judiciaire et dans mes plaidoiries.

C'est bien l'expérience de terrain qui fait l'*auctoritas* de l'orateur et qui donne une légitimité à son apport théorique.

Malgré ce cadre ferme, Cicéron livre en *Orator* 144 une réflexion tout à fait intéressante et qui nous conduit à nuancer ces réflexions sur la *dignitas* du professeur :

*At dignitatem docere non habet. Certe, si quasi in ludo sed si monendo, si cohortando, si percontando, si communicando, si interdum etiam una legendo, audiendo, nescio cur non docendo etiam aliquid aliquando, possis meliores facere, cur nolis?* Mais enseigner n'apporte aucun honneur. C'est tout à fait vrai si on enseigne comme à l'école, mais si en conseillant, en encourageant, en interrogeant, en débattant, et même parfois en lisant et en écoutant ensemble, je ne vois pas pourquoi, si on ne peut aussi rendre les gens meilleurs en enseignant parfois quelque chose, on ne le ferait pas.

Bien sûr, à première vue, l'opinion de Cicéron sur le fait de délivrer des préceptes ne change pas. Les verbes *monere*, *cohortare*, *percontare*, *communicare* et l'usage de l'adverbe *una* confirment la prégnance du modèle du *tirocinium fori* et de la dimension pratique de la formation, dans l'idée que se fait Cicéron de la transmission du savoir. On ne peut toutefois s'empêcher de remarquer l'apparition du verbe *docere* dans une phrase extrêmement contournée qui témoigne des précautions prises par Cicéron : il ne s'agit pas de renier la prévalence de l'expérience au profit d'un enseignement théorique, mais il apparaît que nous avons là, dans l'*Orator*, le seul extrait de notre corpus qui s'apparente à un rapprochement, pour ne pas dire un mariage, entre la transmission de l'expérience et l'enseignement de la doctrine. Cicéron justifie cela par la

finalité de son traité, rendre les gens meilleurs, et pose ainsi le cadre qui lui permet de discuter de ce qui relève de vertus fondamentales, à savoir l'arrangement des mots et la mesure des syllabes<sup>100</sup>. De manière tout à fait surprenante, Cicéron ne nie pas la dimension fondamentale de ce qu'il nomme des *necessaria* : si auparavant le caractère fondamental d'un savoir justifiait de ne pas en parler, il devient à présent la raison précise qui permet d'évoquer ledit savoir. Cicéron garde toujours en tête la question du prestige, mais elle n'est plus qu'incidente. Plus encore, le prestige de celui qui met en œuvre ces savoirs fondamentaux est dû au fait qu'il les a appris, une réalité que désormais Cicéron embrasse et assume pleinement avec la métaphore de l'arbre utilisée en *Orator* 147 :

*Nam omnium magnarum artium sicut arborum altitudo nos delectat, radices stirpesque non item; sed esse illa sine his non potest.* Ainsi, de tous les grands arts comme des arbres, c'est la hauteur qui nous plaît, pas les racines ni le tronc ; mais cette hauteur ne peut advenir sans les racines et le tronc.

Comment comprendre l'évolution de Cicéron, qui effectivement aborde dans l'*Orator* des questions relevant de la simple *Latinitas*<sup>101</sup> ? Il est désormais clair qu'il ne s'agit pas d'un reniement de ses convictions précédentes, mais plutôt de l'intégration totale des *necessaria* à la totalité du savoir de l'orateur, et à la totalité de l'enseignement. Ainsi, dans un de ses derniers traités rhétoriques, Cicéron enclenche déjà ici un mouvement que suivra Quintilien<sup>102</sup> et qui tend à mettre en relief l'importance des fondamentaux dans la formation du *uir bonus dicendi peritus*. Les questions qui relèvent d'une pédagogie fondamentales ne sont pas forcément étonnantes : les *Partitiones oratoriae*, les *Topica* porteront à leur apogée les questions de pédagogie de la langue et de l'*actio*<sup>103</sup>. La datation des *Partitions oratoires* pose problème<sup>104</sup>, et nous ne prétendons pas sceller le débat ici. Mais une certaine unité apparaît entre l'*Orator*, les *Partitiones oratoriae* et les *Topica*, qui tient à la posture différente de Cicéron : il laisse désormais volontiers la place aux questions qu'il traitait avec un dédain certain dans le *De oratore* ou le *Brutus* ; l'évolution est patente, volontiers remarquée par les chercheurs<sup>105</sup>, peut-être aussi dans l'optique de

100. cf. *Orator* 147 : *De uerbis enim componendis et de syllabis propemodum dinumerandis et demetiendis loquemur*. En effet, nous allons parler de l'arrangement des mots et presque de la manière dont les syllabes doivent être décomptées et mesurées.

101. Cf. paragraphes 152 à 167 de l'*Orator*.

102. Cf. p. 283 et suivantes.

103. Robert N. Gaines regroupe ces deux œuvres sous l'appellation « pedagogical works » cf. R.N. Gaines, « Cicero's *Partitiones Oratoriae* and *Topica* : Rhetorical Philosophy and Philosophical Rhetoric », in J.M. May, *Brill's Companion to Cicero*, 2002, p. 445-480, précisément p. 445.

104. Sur cette question précisément, cf. P. Chiron, « Rhétorique et philosophie dans les *Partitiones oratoriae* », in M. Baratin, C. Lévy, R. Utard et A. Videau (dirs.), *Stylus : la parole dans ses formes*, Paris, 2010, p. 247-262. En particulier p. 256-258, P. Chiron traite de la difficulté de dater le traité, soit entre 54 et 52, soit entre 46 et 45.

105. Ce changement est aussi remarqué par J.M. May, notamment, qui écrit que l'*Orator* « déplace l'accent

léguer à la postérité et d'inscrire dans la mémoire culturelle l'œuvre théorique de l'orateur qu'il était<sup>106</sup>. Ainsi, plus qu'un reniement, c'est un aboutissement qu'il faut voir en l'*Orator*, et une tentative de fixer la mémoire du Cicéron orateur, du *uir bonus dicendi peritus*.

## 4.6 Conclusions générales

Nous avons eu l'occasion, plus tôt dans notre étude, d'indiquer comment la pratique de l'éloquence constitue l'apogée de l'utilisation de la langue pour s'incarner dans le *Latine loqui*. Il nous a donc paru essentiel de consacrer cette partie de notre travail aux conceptions idéologiques qui sous-tendent la vision que se fait Quintilien, principalement, de l'éducation de l'orateur et, par là même, de l'apprentissage du bon latin.

On peut ainsi constater que, de Cicéron à Quintilien c'est toute une vision de l'être humain et de sa capacité à apprendre, qui est mise en relief. La persistance de cette idée, présente aussi chez Aristote, est remarquable et fonde toute la doctrine de Quintilien. La différence principale entre Cicéron et ce dernier réside, selon nous, dans leur manière d'aborder l'apprentissage : Cicéron s'intéresse aux meilleurs orateurs, alors que Quintilien prône une généralisation de la formation - tout en ne niant pas que chaque élève sera amené à y mettre fin à des stades différents. De fait, le propos militant de Quintilien tranche assez clairement avec le propos purement rhétorique et axiologique de Cicéron. De manière générale, les développements d'ordre métaphysique sur l'esprit sont la justification première de l'instruction et permettent d'expliquer, par la *natura*, la nécessité de l'*ars* en tant qu'effort pour s'élever et sortir de cette nature..

De plus, la question des processus d'apprentissage fait apparaître l'importance du concept d'imprégnation, et le chevauchement de deux niveaux : une imprégnation passive, qui est linguistique (dès les premiers temps, l'enfant doit être entouré de femmes dont la langue est pure) et morale (que ce soit à la maison ou à l'école), ainsi qu'une imprégnation active, qui, elle, met en jeu l'*ars* du maître et de l'élève, puisqu'elle est le résultat de procédés rationnels et conscients. C'est cette tension entre les deux niveaux d'imprégnation et entre la nature et l'*ars* qui justifie à la fois l'importance accordée à la question du lieu d'enseignement et à la fois la dimension politique et morale du discours de Cicéron comme de Quintilien, puisque ce dernier rapporte aussi l'éducation à la nécessité d'éduquer le *uir bonus dicendi peritus*. En réalité,

---

que mettait le *De oratore* sur l'orateur comme pilier de civilisation, vers une explication de l'éloquence, comme un objet presque éloigné du contexte social, politique et historique » (J.M. May, « Cicero as Rhetorician », in W. Dominik & J. Hall, *A Companion to Roman Rhetoric*, Malden Oxford, 2007, p 250-263., en particulier p. 259).

106. Une opinion soutenue par J.M. May, op. cit. p.259 : « Here in *Orator*, as Cicero senses the conclusion of his own career at hand, he turns to solidifying his oratorical legacy and justifying his style largely on the basis of the writtent text. »

loin de se contenter d'un exposé sur « la bonne manière d'apprendre le bon latin et d'être un bon orateur », Quintilien fait le tableau d'une vision plus large de l'organisation de la société romaine, en en prenant tous les aspects en compte : les aspects moraux, les aspects sociaux (les devoirs du père, ceux du professeur aussi, en font partie), imbriqués dans les questions pédagogiques.

Enfin, revenons sur l'objet principal de notre travail, à savoir la tension entre *ars* et *natura*. Alors que nous partions de l'hypothèse que la nature était une base sur laquelle repose tout ce qui a trait à l'*ars* - que ce soit les processus d'apprentissages mais aussi les théories que l'apprentissage fait éprouver aux élèves -, il est apparu que, chez Cicéron comme chez Quintilien, l'apprentissage est somme toute circulaire : la *natura* est une base, que l'*ars* (celle du maître et celle de l'élève) vient modifier pour toute la vie. L'*ingenium* de l'élève, à savoir l'ensemble des dispositions naturelles amenées à évoluer, trouve son aboutissement dans le terme grec *ἔξις*, qui désigne, lui, les dispositions intrinsèques qui sont le fruit de toutes les évolutions apportées par l'*ars* : la théorie grecque se trouve de fait complétée par la théorie latine.

Et c'est cette idée, selon laquelle l'apprentissage conscient et rationnel vient modifier la nature profonde de l'être humain, qui justifie à la fois les développements éthiques (il ne s'agit pas de former de mauvais hommes), et les développements d'ordre rhétorique. C'est même précisément, c'est ce qu'il faut viser : que l'assimilation des préceptes soit totale, et que l'*ars*, si nécessaire soit-elle, disparaisse, pour éviter l'artifice.

Ainsi, la dimension grammaticale de l'apprentissage du bon latin se trouve largement dépassée : la grammaire est bien présente dans les premiers stades, et Quintilien traite complètement le sujet, mais l'apprentissage de la langue, et de son expression la plus éclatante, à savoir la pratique de l'éloquence, est le lieu où s'expriment à la fois une vision de l'être humain mais aussi la nécessité d'éduquer le peuple à l'art oratoire, pas seulement pour qu'il sache le pratiquer mais aussi pour qu'il sache l'écouter.

De fait, la maîtrise la plus précise des arcanes de la langue latine reste, même sous l'Empire, un enjeu de pouvoir : l'affirmation de la nécessité de l'*ars* chez Quintilien s'apparente aussi à une volonté d'éveiller, chez chaque auditeur, l'esprit critique nécessaire à la bonne conduite de la cité. De fait, l'enjeu linguistique ici se teinte évidemment d'une portée idéologique : la détermination de Quintilien à affirmer que chacun peut et doit progresser, et que chacun peut et doit être sensibilisé à l'art oratoire tend à prouver que, contrairement à ce que l'on a pu lire, la pratique de la déclamation n'est pas la mort de la rhétorique, quand bien même l'éloquence se vide de la portée politique qu'elle avait à l'époque de Cicéron : elle rend d'autant plus nécessaire le *iudicium* de chacun, l'exercice de l'esprit critique, et, en cela, peut-être, nous encourage à revoir

l'Empire, non comme une période de soumission et d'absence d'esprit critique des citoyens, mais comme une période où la compétence rhétorique, au lieu d'être ciblée sur des figures brillantes, acquiert une chance d'être transmise, généralisée, au moins assez pour pouvoir maintenir l'idéal d'une cité emplie de personnes capables de comprendre (et donc d'essayer d'atteindre) l'idéal de Cicéron comme de Quintilien : le *uir bonus dicendi peritus*.

# Chapitre 5

## Place de la grammaire dans l'enseignement de la langue

Le thème du chapitre I, 4 de l'*Institution oratoire* est clairement annoncé par Quintilien : il s'intéresse à la *grammatica*, et la diversité des thèmes abordés dans ce chapitre nous porte à croire que, si le thème est si développé, c'est non seulement parce que se joue ici la question de la correction de la langue, donc de la *Latinitas*, mais aussi parce que l'enseignement de la grammaire a besoin d'être défendu, tout du moins aux yeux des rhéteurs : d'une part la question se pose de la nécessité d'enseigner la grammaire de manière approfondie (nous y reviendrons), et d'autre part, la place de l'enseignement grammaticale, entre *grammaticus* et *rhetor*, apparaît dans la doctrine<sup>1</sup>.

La question d'une approche technique, rationalisée et consciente de la langue est le propre de toute langue vivante : pourquoi enseigner à des locuteurs les arcanes d'une langue qui est

---

1. La pratique des *progymnasmata* cristallise d'ailleurs ce débat : quels enseignements doivent être assurés par le *grammaticus* et par le *rhetor* ? La délimitation du champ de compétences est une question importante. Ian Henderson résume le débat en ces termes dans son article « Quintilian and the Progymnasmata », in *Antike und Abendland*, ed. W. Koppenfells et alii, vol. 37, De Gruyter, 1991, p. 87 : *In line with the Greek tendency, however, Quintilian regards the progymnasmata as primarily rhetorical and therefore allows the grammaticus only the most basic exercises, those arising ex lectione (9, 3), and then only in their most text-bound or grammatical variations, paraphrasis (9, 2), aitia (9,3) and klisis (9, 5-6)*. « Conformément à la tendance grecque, cependant, Quintilien considère les *progymnasmata* comme, principalement, de l'ordre de la rhétorique, et, par conséquent, autorise le *grammaticus* seulement à traiter les exercices les plus basiques, ceux qui apparaissent *ex lectione*, puis, seulement de la manière la plus liée au texte ou dans leur dimension la plus grammaticale, paraphrase, étymologie et déclinaison. ». De manière générale, la délimitation entre l'enseignement du *grammaticus* et celui du *rhetor* n'est pas nette, comme le montre M. Baratin dans son article « La troisième partie de l'*ars grammatica* », in *Idées grecques et romaines sur le langage : travaux d'histoire et d'épistémologie*, sous la direction de Françoise Desbordes ENS Éditions, Paris, 2007, p. 82 : « Le maître doit donc prendre en charge la première « qualité », qui s'identifie exactement à l'objet de la grammaire théorique, *recte loquendi scientia*. Ce pendant, parvenu au terme de son exposé, Quintilien ajoute (I, 7, 32) : *hae fere sunt emendate loquendi scribendique partes ; duas reliquas significanter ornateque dicendi non equidem grammaticis aufero ; sed, cum mihi officia rhetoris supersint, maiori operi reseruo [...]* Quintilien admet donc que le grammairien pourrait aussi, ou même doit traiter des autres *virtutes*, qui n'entrent pourtant pas dans la définition de la grammaire qu'il a donnée. »

pour eux native, ou du moins dont la pratique est quotidienne et instinctive ? C'est en réalité le présupposé suivant qu'il s'agit de remettre en question : celui que l'instinct, seul, permet d'atteindre l'efficacité et la justesse. Une pratique, parce qu'elle est ancrée, n'est pas nécessairement correcte, mais étrangement, lorsque l'on parle d'une langue maternelle<sup>2</sup>, admettre que chaque élève a besoin d'approfondir la compréhension du fonctionnement de la langue est déjà plus compliqué — alors même que c'est cela, précisément, qui justifie l'enseignement de la grammaire française encore au collège voire, depuis l'avènement des derniers programmes, au lycée, à des élèves pour qui, en grande majorité, le français est la langue native.

En d'autres termes, il s'agit de justifier l'importance de l'*ars* là où la *natura* pourrait, seule, satisfaite aux besoins de communication. Comment Quintilien justifie-t-il cette exigence ? Comment définit-il l'objet et la visée de l'enseignement de la grammaire ?

La place que prennent les considérations grammaticales dans l'œuvre de Quintilien mérite en effet d'être interrogée. Marc Baratin écrivait, sur la place de la correction linguistique (*Latinitas*) :

« Cette correction est une des qualités du discours, très tôt reconnue dans le domaine rhétorique, avec, par exemple, chez Théophraste, la clarté, la convenance et l'ornement, mais la correction a bientôt été laissée à la grammaire dans la mesure où elle dépend de règles qu'on peut appliquer indistinctement à tout discours, sans se soucier de son contenu ou de ses intentions, c'est-à-dire sans se soucier de ce qui est l'essence de la perspective rhétorique. Dans les *Artes*, la *Latinitas* se voit donc accorder une place essentielle à l'origine : c'est une des deux grandes parties de ce type de traités, et elle comprend elle-même la présentation et la discussion des critères utilisés, analogie, étymologie, usage commun, autorité des auteurs reconnus, etc. et l'examen des fautes contre la correction - censé représenter une sorte de description « en creux » de la correction<sup>3</sup>. »

Par rapport à la place de la grammaire, telle que l'évoque M. Baratin, l'*Institutio oratoria* fait figure, au sens étymologique, de *monstrum*. Comment est-il possible que dans un traité rhétorique, la question de la correction soit, comme nous allons le montrer, si détachée, en apparence du moins, de l'efficacité ?

---

2. Pour une définition du concept de langue maternelle, mais du point de vue de la langue française, voir Boutan Pierre, « Langue(s) maternelle(s) : de la mère ou de la patrie ? », *Éla. Études de linguistique appliquée*, 2003/2 (no 130), p. 137-151. URL : <https://www.cairn.info/revue-ela-2003-2-page-137.htm>

3. Marc Baratin, « Remarques sur la place et le rôle du concept de latinité dans les grammaires latines antiques », *Ktéma*, 13, 1988, p. 187. Les *Artes* auxquelles M. Baratin fait référence sont celles des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles p.C.

Nous étudierons donc ces chapitres chez Quintilien en les comparant avec les doctrines varronienne et cicéronienne, afin de déterminer les tenants et les aboutissants de cette conception de la grammaire.

## 5.1 Définir l'objet grammatical : un objet indépendant de l'éloquence

Il pourrait paraître étonnant de voir, dans un traité intitulé *Institutio oratoria*, si peu de mention de l'éloquence quand il s'agit de parler de l'enseignement de la langue : or, le raisonnement de Quintilien est que la grammaire, à la base de l'expression, mérite d'être évoquée, parce qu'elle constitue un fondement de tout le reste, comme il le dit en I, 4, 5 :

*Quae nisi oratoris futuri fundamenta fideliter iecit, quidquid superstruxeris corruet.* Car si [la grammaire] n'a pas fermement jeté les fondations du futur orateur, alors tout ce que l'on construit par-dessus s'écroulera.

On remarque la différence de posture, sur cette question, entre Quintilien et Cicéron. Ce dernier est bien d'accord avec l'idée que la grammaire est importante, mais évoquer plus précisément la grammaire serait une entorse à sa *dignitas* : il est orateur, pas professeur, et puisque son *De oratore* porte sur ce qui fait le mérite d'un orateur, la grammaire n'y a légitimement pas sa place : la connaître n'est pas glorieux, c'est la moindre des choses. C'est la posture même de professeur qui n'est pas admissible pour Cicéron<sup>4</sup>. De manière générale, Cicéron semble toujours préoccupé par sa légitimité à discuter d'un sujet, et à la question de savoir si cela correspond à l'image de lui qu'il veut donner. C'est ainsi que nous comprenons, du moins, ses propos en *De off.*, I, 4, adressés à son fils :

*Sed cum statuissem scribere ad te aliquid hoc tempore, multa postgac, ab eo ordiri maxime uolui quod et aetati tuae esset aptissimum et auctoritati meae.* Mais, ayant décidé d'écrire quelque chose pour toi, en ce moment, et encore plus à l'avenir, j'ai souhaité surtout commencer par quelque chose qui fût le plus adapté à ton âge et à mon autorité.

Le terme *auctoritas* nous semble recouvrir deux réalités : le fait de pouvoir être garant de ce qui est écrit, donc la légitimité de Cicéron, et aussi la question de savoir si les propos sont bien

4. Cf. C. Lévy, « Cicéron, le moyen platonisme et la philosophie romaine », *Revue de métaphysique et de morale - Presses universitaires de France*, 2008/1, n°57, p. 5-20 - page 9 : « Les Tusculanes montrent à quel point était présente chez lui la tentation de se représenter en scholarque, alors même que sa *dignitas* de consulaire le lui interdisait. »

du domaines de l'éloquence (il explique d'ailleurs par la suite traiter des problèmes « que les philosophes ont légués [aux orateurs] à propos des devoirs », – *ea quae de officiis tradita ab illis sunt*).

Le présupposé de la nécessité de la grammaire est le même que chez Cicéron, mais la *dignitas* de Quintilien n'est pas remise en cause s'il traite la question ; et même, c'est pour lui, en tant que maître, ou conseiller des maîtres<sup>5</sup>, un devoir. Présentée comme fondement sur lequel s'établit nécessairement le savoir-faire du futur orateur, la grammaire est pourtant définie et analysée comme un objet indépendant de la finalité pragmatique que Quintilien évoque ici, comme nous entendons le montrer. La nécessité pour Quintilien de s'occuper de ce qui paraît *a priori* très simple<sup>6</sup> est justifiée par la *natura* de celui qui apprend. Nous avons par ailleurs étudié le rapport entre *ars* et *natura* dans l'apprentissage de la rhétorique, mais il faut bien comprendre que c'est la même dynamique qui est à l'œuvre quand Quintilien aborde les choses plus fondamentales encore : c'est au nom de l'adaptation à tous les élèves qu'il reprend les bases, comme il le dit en *Inst.*, I, 4, 7 :

*An cuiuslibet auris est exigere litterarum sonos ? Non hercule magis quam neruorum.* Est-il le propre de n'importe quelle oreille que de distinguer le son des lettres ? Mais non, pas plus que ceux des cordes d'une lyre.

La pensée de Quintilien sur la nécessité de l'*ars* est ici renouvelée précisément pour l'objet grammatical, et par la comparaison entre les sons des lettres et les sons des cordes d'une lyre, Quintilien montre déjà l'importance qu'il accorde au sujet : quelle musique, art noble s'il en est, sans capacité à reconnaître les notes ? Le grammairien est donc celui qui, par sa recherche dans les tréfonds<sup>7</sup> des mots, rend accessibles ces sons à tous.

### 5.1.1 Susciter la réflexion

Avant tout, il faut rappeler que l'enseignement du *grammaticus* n'est pas celui qui consiste à apprendre aux enfants à lire et à écrire - c'est le travail du *magister ludi*. Ce que Quintilien nomme *grammatice* (un emprunt au grec, évidemment<sup>8</sup>) est donc déjà une forme d'approfondis-

5. *Inst.*, I, 4, 17 : *Non enim doceo, sed admoneo docturos*. Car je n'enseigne pas, mais je donne des conseils à ceux qui vont enseigner.

6. *Inst.*, I, 4, 6 : *...non quia magnae sit operae consonantes a uocalibus discernere...* non pas que distinguer les consonnes des voyelles demande un gros effort...

7. Quintilien utilise bien le terme *descendere* pour évoquer en *Inst.* I, 4, 7, la recherche des grammairiens : *Aut grammatici saltem omnes in hanc descendunt rerum tenuitatem...* Mais les grammairiens, eux, vont tous descendre jusqu'aux plus infimes parties des choses...

8. On remarque en effet que Quintilien n'utilise pas de terme latin pour évoquer la grammaire, quand il l'évoque comme une discipline générale – comme en I, 4, 2, où il la compare à la musique, et où il utilise aussi la désinence grecque, *musicen*. Toutefois, Quintilien utilise le latin pour définir précisément les objets de la

sement par rapport à la nécessité première que sont la lecture et l'écriture, et ne doit intervenir qu'après ces dernières : elles ne concernent en effet que l'élève qui sait déjà lire et écrire avec aisance, *qui scribendi legendique adeptus erit facultatem*, comme il l'écrit en *Inst.*, I, 4, 2. Le terme *facultas* évoque en effet une capacité totalement intégrée à la *natura* de l'élève<sup>9</sup>. Par rapport à cette *facultas*, la grammaire apparaît donc comme un supplément d'*ars*, une nouvelle mise en œuvre de la *ratio*, en résumé, une étape supplémentaire dans le rapport à la langue.

La manière dont Quintilien présente l'objet de la grammaire peut, à première vue, paraître surprenante : l'enseignement prodigué par le *grammaticus* est l'objet annoncé du chapitre, comme il le précise en I, 4, 2 *grammaticis est locus*, « c'est là qu'intervient le *grammaticus* » ; et pourtant, l'objet même de cet enseignement est assez vite évacué par Quintilien en *Inst.*, I, 4, 2 :

*Haec igitur professio, cum brevissime in duas partes diuidatur, recte loquendi scientiam et poetarum enarrationem, plus habet in recessu quam fronte promittit.*

Donc ce métier, même s'il se divise, pour résumer, en deux parties, l'art de bien parler et le commentaire des poètes, a plus de choses dans ses replis les plus secrets que ce qu'elle ne promet à première vue.

La grammaire est donc quelque chose dont tout le monde semble connaître la définition, puisque celle-ci est résumée (*brevissime*) et vite laissée de côté par Quintilien. En revanche, ce qui semble l'intéresser, c'est de s'élever contre une vision simpliste de la grammaire. Et par cet aspect, le pédagogue n'est pas sans rappeler Varron, dont le projet, focalisé sur les mots latins était la face émergée d'un projet plus vaste, en l'occurrence mémoriel<sup>10</sup>. Si Quintilien n'affiche pas, *a priori*, un but identique, d'ordre historique, il charge la grammaire d'un sens plus profond que sa définition la plus basique, et, en ce sens, se rapproche du mouvement de pensée varronien en ce qui concerne le langage. Toujours est-il que par cette formule très sibylline, Quintilien attire son lecteur hors des préjugés qu'il pourrait avoir au sujet de la grammaire et l'invite à la réflexion. On remarque déjà que Quintilien applique lui-même une technique dont il vantera par la suite les bienfaits : celle qui consiste à susciter la curiosité, l'étonnement, pour créer et entretenir le désir d'apprendre<sup>11</sup>. La métaphore des replis secrets de la grammaire n'est pas

---

grammaire, à savoir *recte loquendi scientia* et *recte scribendi ratio*. Le latin intervient donc pour clarifier de manière concrète les enjeux de l'enseignement de la grammaire.

9. Cf. notre étude sur *ars* et *natura*, et en particulier la partie 4.4.4.2 de cette thèse.

10. Un exemple se situe en *De lingua latina*, VI, 2 : *...quae obruta vetustate ut potero eruere conabor*. « Et ce qui a été enseveli par le temps, j'essaierai, du mieux que je peux, de le déterrer ». L'œuvre se présente comme un travail d'archéologie, pour utiliser un terme moderne, et répond bien à l'appellation que Cicéron donne de Varron en *Brutus*, 66, *investigator antiquitatis*. Dans son introduction au livre VI, édition Les belles lettres, Paris, 2003, p. 17, Pierre Flobert parle d'une « curiosité historique sans cesse en éveil ».

11. On lit en *Inst.*, I, 1, 20, que le rapport de l'enfant à l'étude est en lui-même un enjeu, même sans évoquer

sans rappeler celle, plus convenue, des replis de l'âme, et qui est notamment développée par Pline le Jeune, en *Lettres*, III, 3, 6, au sujet du précepteur Julius Genitor, qu'il recommande à Corella Hispulla pour son fils :

*Quantum eloquentia valeat, pluribus credere potes, nam dicendi facultas aperta et exposita statim cernitur; uita hominum altos recessus magnasque latebras habet, cuius pro Genitore me sponsorem accipe.* Tu peux faire confiance à de nombreuses personnes concernant la qualité de son éloquence, car on distingue son aptitude à bien parler, qui se manifeste avec évidence et éclate aussitôt au grand jour ; la vie des hommes a des replis bien profonds, et de grandes zones d'ombre ; accepte que j'en sois le garant, en faveur de Genitor.

Ce que Pline fait avec Genitor, Quintilien le fait avec la grammaire, non pas dans une lettre mais dans un traité. Quintilien applique donc à un objet scientifique un raisonnement qui est convenu pour ce qui concerne l'être humain, assimilant ainsi l'objet à celui qui l'enseigne et à celui qui l'apprend. De ce fait, tout comme la relation avec autrui est un devoir social, l'étude de la grammaire acquiert le statut de devoir, et doit ce statut non pas à l'usage qu'on peut en faire (contrairement à ce qu'une pensée pragmatique semble valoriser), mais à une nécessité intrinsèque.

En d'autres termes, l'étude de la langue trouve sa fin en elle-même. Le propos n'est plus seulement théorique, il devient théorétique ici.

## 5.1.2 L'exercice de la raison

### 5.1.2.1 L'exercice de la raison dans l'apprentissage et l'enseignement de la grammaire

L'objet de la grammaire est présenté en *Inst.*, I, 4, 3 :

*Nam et scribendi ratio coniuncta cum loquendi est et enarrationem praecedit emendata lectio et mixtum his omnibus iudicium est.* En effet, d'une part les règles

---

les résultats de cet apprentissage. De fait, les stratagèmes du professeur s'appliquent aussi à réguler le rapport de l'élève au fait même d'étudier, avant même d'en régler le contenu. Par ailleurs, on remarque que la comparaison voire la compétition entre étudiants ne vise qu'à régler et améliorer ce rapport aux études ; ainsi, ce qui paraît de l'ordre du collectif, est en fait une méthode dont l'intérêt ne concerne que l'élève lui-même : *Nam id in primis cauere oportebit, ne studia qui amare nondum potest oderit et amaritudinem semel perceptam etiam ultra rudes annos reformidet. [...] Aliquando ipso nolente doceatur alius cui inuideat; contendat interim et saepius uincere se putet.* En effet, il faudra avant tout faire attention à ce qu'incapables pour le moment d'aimer l'étude, [l'enfant] ne la hâisse pas, et qu'il ne redoute pas, une fois les premières années passées, où ils ne sont pas dégrossis, l'amertume – une fois qu'ils l'auront perçue. Si un jour il ne veut pas apprendre quelque chose, alors qu'on l'enseigne à un autre, dont le premier sera jaloux ; qu'il rivalise, parfois, et qu'il pense plus souvent être vainqueur.

d'une écriture correcte sont associées à celles d'une bonne façon de parler, et une lecture correcte est le préalable au commentaire ; le jugement de chacun est mêlé à tout cela.

Ce qui est évident ici, c'est que les différentes composantes de la grammaire (les règles d'un langage oral correct, d'une expression écrite correcte - deux subdivisions de ce qui était nommé *recte loquendi scientia*, puisque l'écrit est une étape nécessaire à la maîtrise de l'oral), mais aussi le commentaire des poètes forment, dans la pensée de Quintilien, un système : l'enseignement de la grammaire s'éloigne donc de toute pratique instinctive, c'est un entrelacs de disciplines variées qu'il faut manier conjointement. Le propos bascule donc complètement du côté de l'*ars*, suggérant ainsi que la connaissance des mécanismes de la langue n'est instinctive pour personne, et donc, concerne potentiellement tout le monde.

C'est donc l'exercice de la *ratio* - nous utilisons le mot ici en son sens de « raison »- qui est au cœur du propos, ce que tend à confirmer la mention du *iudicium*. Présentée ainsi, la grammaire acquiert un statut plus profond, plus noble encore que ce que ses détracteurs pourraient imaginer : c'est un lieu où s'exerce la raison, un lieu où l'intellect s'épanouit. On pourrait trouver étrange que cette précision soit donnée : Quintilien, mentionnant le *iudicium* à la fin d'un développement sur la *ratio* - la règle, ici - va contre l'idée que la grammaire est l'application sans réflexion de règles apprises sans plus de réflexion. Bien au contraire, l'exercice du jugement, de la faculté de raisonner, est une clef du processus.

La suite du paragraphe explique comment ce jugement s'exécute, ou plus précisément sur quoi il porte. Quintilien parle du *iudicium* des maîtres, en prenant pour exemple les anciens, les *ueteres grammatici*.

[...] *quo quidam ita seuerè sunt usi ueteres grammatici ut non uersus modo censoria quadam uirgula notare et libros qui falso uiderentur inscripti tamquam subditos summouere familia permiserunt sibi, sed auctores alios in ordinem redegerint alios omnino exemerint numero.* [...] Certains anciens *grammatici* se servaient de leur jugement avec tant de sévérité qu'ils se permettaient non seulement d'annoter d'un trait réprobateur les vers qui leur semblaient écrits dans un mauvais langage, et même les livres qui leur semblaient mal écrits, de même qu'ils répudiaient les imposteurs, mais ils se permettaient aussi de ramener d'autres auteurs dans le rang [des auteurs canoniques] et, en même temps, en excluaient du nombre total.

D'abord, leur jugement porte sur la bonne application des règles - l'image des maîtres raturant des formulations qu'ils estiment fausses est éloquente. Mais ce jugement porte aussi sur l'éta-

blissement même des règles : le *grammaticus* se caractérise ici par une forme de toute-puissance quant à l'établissement du canon littéraire. Ainsi, c'est notamment du fait du *grammaticus* que l'*auctoritas* d'un auteur est admise (et donc transmise) ou pas : le rôle de ce maître est donc repensé, il n'est pas là pour transmettre des règles pré-déterminées, mais joue son rôle dans le processus d'établissement des normes. La phrase de Quintilien, au passé, laisse penser que ce n'est le fait que des anciens *grammatici*, et que ses contemporains n'ont plus ce rôle. Toutefois, ce serait inexact : cela supposerait que la langue n'est plus en mutation, or elle l'est toujours, comme le montre le développement de Quintilien en I, 4, 8, sur *optimum* et *optumum*, par exemple. La formulation, qui voit les verbes conjugués au parfait, laisse penser que ce passé révolu auquel Quintilien fait allusion porte ainsi plutôt sur la manifestation quasi-excessive de la sévérité de ces *grammatici* : on peut ainsi penser qu'à l'époque de Quintilien, la sévérité ne se manifeste pas avec autant de force. Comment expliquer ce phénomène ?

Peut-être l'urgence d'apporter des normes à la langue latine est-elle moins sensible ? C'est en tout cas ce que laisse penser le contexte social et politique : nous avons étudié les rapports entre latin et grec, et précisément le besoin de défendre le latin face à un grec qui serait la langue de culture, la langue de la littérature. Or il est apparu que sous l'Empire, le latin prend une vraie ampleur : son utilisation officielle est orchestrée, notamment, et c'est ainsi que nous expliquions pourquoi Quintilien est bien moins sur la défensive que Cicéron, à ce sujet<sup>12</sup>. Cela ne signifie pour autant pas que le besoin de normer la langue n'existe plus ; mais l'on peut penser qu'il n'est plus chargé de sa fonction politique, en tout cas.

On peut aussi formuler l'hypothèse que c'est l'autorité du *grammaticus* qui a changé. La prégnance de la *consuetudo* explique aussi que l'autorité du *grammaticus*, gardien d'un langage ancien, et donc parfois éloigné du langage courant du fait de son caractère trop littéraire, voire trop archaïque, ait diminué. La remarque incidente de Sénèque le Jeune montre ainsi un certain dédain pour la profession, dès le premier siècle p.C. Ainsi en *Ep.*, 95, 65 :

*Posidonius non tantum praeceptionem (nihil enim nos hoc uerbo uti prohibet) sed etiam suasionem et consolationem et exhortationem necessariam iudicat ; his adicit causarum inquisitionem, aetiologian quam quare nos dicere non audeamus, cum grammatici, custodes Latini sermonis, suo iure ita appellent, non uideo.* Posidonius ne juge pas seulement l'enseignement (car rien ne nous interdit d'employer ce mot) nécessaire, mais il juge aussi nécessaires la persuasion, la consolation et l'exhortation. À cela, il ajoute la recherche des causes, l'étiologie, dont je ne vois pas pourquoi nous n'osons pas l'appeler ainsi, alors que les grammairiens, gardiens de la langue

12. Cf. p. 351 de cette thèse, par exemple.

latine, la nomment ainsi à juste titre.

Le dédain n'est pas tant tourné vers la grammaire en tant que telle, mais vers la posture qu'ont acquis les grammairiens, celle de *custodes Latini sermonis* : Sénèque se sert ironiquement de leur validation<sup>13</sup>.

En tous les cas, l'importance de la raison et du *iudicium*, comme l'instrument inhérent à l'étude et à la transmission de la grammaire élèvent cette discipline à une noblesse nouvelle : la grammaire est un lieu où s'exerce la raison, et Quintilien la définit en tant que telle, brisant ainsi l'image du grammairien conservateur qui se borne à refuser d'admettre la nouveauté<sup>14</sup>. C'est aussi la place du grammairien dans la société qu'il renouvelle : il redonne au *grammaticus* toute l'importance que, selon lui, il mérite<sup>15</sup>.

### 5.1.2.2 La grammaire, créatrice de la raison et outil de perception

Et en effet, le deuxième rapport entre la grammaire et la raison est inverse : elle n'est pas seulement le lieu où s'exerce la raison, mais elle est aussi ce qui permet d'aiguiser cette raison pour parvenir à l'érudition. Ainsi en *Inst.*, I, 4, 6 :

*...quia interiora uelut sacri huius adeuntibus apparebit multa rerum subtilitas, quae non modo acuere ingenia puerilia, sed exercere altissimam quoque eruditionem ac scientiam possit....* parce, pour ceux qui iront plus loin dans les replis de ce mystère, apparaîtra une grande pénétration des choses, qui non seulement pourrait aiguiser l'intelligence des enfants, mais aussi pourrait former une très grande érudition et une connaissance approfondie des choses.

Les termes évoquant l'intensité, comme le superlatif *altissimam* ou l'adjectif *multa*, sont révélateurs de la passion et de la conviction avec lesquelles Quintilien expose sa vision de la grammaire : l'étude de celle-ci crée réellement les conditions de l'érudition. Précisément, le fait

13. C'est ainsi que R. Kaster analyse le passage, cf. *Guardians of the Language*, p. 53 : « A grammarian's claim to stand against Tiberius and control Latinity by limiting words' « citizenship » and, in Nero's reign, Seneca's sarcastic reference to the grammarians as the » guardians of Latin speech « mark out the period when the grammarian became identified in his own mind and in other's eyes as the agent of linguistic control. »

14. On voit bien, dans le passage que nous analysons, que le canon est en mouvement.

15. R. Kaster montre bien que les relations sociales des *grammatici* sont complexes : à la fois son travail est fondamental – donc important –, et à la fois il n'occupe pas de place importante dans le cercle de ses anciens élèves, qui sont plus proches du *rhetor*. Sur ce sujet, voir *Guardians of the Language*, p. 201 - 235, et particulièrement p. 205 : « Overshadowed by the rhetorician's inevitably greater visibility and prestige, the grammarian's institutional niche gave him his position of strength but also set his limitations. His expertise was esoteric enough to set him apart from the great majority of the population, but within the charmed world of the *litterati* it involved no extraordinary distinction, and little mystery. It was obviously not esoteric at all in the way of modern professions, encapsulated and set off by specialized training as they typically are from even the educated lay public. It was instead eminently accessible to all the educated. [...] The qualities and attainments that gave the grammarian his authority in the classroom, even if not directly transmissible, were nurtured in his pupils by his teaching and, if he taught successfully, ceased to be distinctive to him. »

d'évoquer l'érudition après la formation des enfants (*puerilia ingenia*) fait implicitement le lien avec l'âge adulte - confirmant l'idée que cette étude est utile à tous - mais aussi et surtout avec la pratique de l'éloquence et les qualités de l'orateur, dont l'*eruditio* est une qualité nécessaire<sup>16</sup>. Mais le lien avec l'orateur n'est pas explicite, et tout permet de penser que le propos reste volontairement très général : l'érudition ne se limite pas à l'orateur, mais l'aiguïsement des capacités intellectuelles de l'enfant est utile à tous les adultes, qui mettent en pratique leur érudition, comme une suite logique des choses.

Cette capacité à utiliser et développer le savoir porte sur une meilleure connaissance de la réalité, ce que Quintilien nomme *multa rerum subtilitas* : la grammaire, par la finesse qu'elle réclame, est donc le prélude et le moyen d'aiguïser une perception du monde qui soit tout aussi fine<sup>17</sup>. On pense ainsi à la *cognatio rerum*, la ressemblance aux choses, chère à Varron et même à Cicéron ; l'objectif de *ueritas* se trouve ainsi implicitement admis<sup>18</sup>, faisant à nouveau le lien avec l'éloquence et son nécessaire pragmatisme. Mais là encore, le propos général semble indiquer que c'est une question de principe, et non de pratique spécifiquement rhétorique : aiguïser le jugement est une visée *per se*, et en cela, l'on ne peut que penser aux propos de Varron en *Ling.*, X, 40 :

*Quae cum inter se tanta sint cognatione, debebis suptilius audire quam dici expectare, id est cum dixerò quid de utroque et erit commune, ne expectes, dum ego in scribendo transferam in reliquum, sed ut potius tu persequare animos. Et puisque ces mots ont une si grande proximité les uns avec les autres, tu devras écouter attentivement plutôt que d'attendre que les choses soient dites, c'est-à-dire que, quand j'aurai dit quelque chose à propos de l'un ou de l'autre [mot], tu ne devras pas attendre que je le répète à l'écrit par ailleurs, mais tu devras plutôt poursuivre le raisonnement.*

Diana Spencer analyse le passage comme la preuve que Varron fournit au lecteur une « boîte à outils », mais que le lecteur doit lui-même se charger de l'utiliser, et d'affiner sa perception des choses<sup>19</sup>. Nous souscrivons tout à fait à cette analyse, et il nous semble que le lien avec les

16. Il s'agit là d'une reprise d'idées formulées aux livres I et III du *De orat.*, de Cicéron.

17. La grammaire est donc chargée d'une valeur indirecte. On justifie, de nos jours, d'une manière à peu près similaire, l'enseignement du latin, qui trouverait sa plus grande valeur dans son rapport avec le contemporain, ou dans sa capacité à faire progresser les collégiens en orthographe, par exemple.

18. Cf. p. 41, notre étude sur « L'analogie, la *ueritas* et l'*utilitas* », où nous montrons que la façon dont Varron témoigne de la nécessité de la *ratio* est dirigée vers les objectifs suivants : créer une perception de la réalité qui soit la plus précise possible, et rendre l'homme *doctus*.

19. D. Spencer, *Language and Authority in De lingua latina : Varro's Guide to Being Roman*, University of Wisconsin Press, 2019, p. 256 : « This is a significant statement of empowerment of the reader, emphasizing that Varro is providing the toolkit that we ourselves need to polish and hone and apply critically to the text as we read it through. It makes it clear that the role of the reader is very closely aligned to the role that Varro

propos de Quintilien, que ce soit sur la grammaire ou même sur un apprentissage raisonné de l'éloquence<sup>20</sup>

Le débat est quasiment d'ordre philosophique, ici, et l'on retrouve une posture cicéronienne chez Quintilien (mais appliquée toutefois à la grammaire, alors que le premier s'interrogeait sur la nécessité et l'intérêt de l'éloquence.). On remarque que Varron et Quintilien, en faisant un lien direct entre étude de la langue et connaissance du monde, ne limitent plus la connaissance à « ce qui se dit couramment chez les poètes et les prosateurs », comme le faisait Denys le Thrace :

Γραμματική ἐστὶν ἐμπερία τῶν παρὰ ποιηταῖς τε καὶ συγγραφεῦσιν ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ λεγομένων<sup>21</sup>. La grammaire est la connaissance empirique de ce qui se dit couramment chez les poètes et les prosateurs<sup>22</sup>.

Cette meilleure connaissance de la réalité apparaît d'autant plus nettement que Varron et Quintilien livrent des analyses étymologiques parfois semblables, comme avec le terme *uulpes*. En *L. L.*, V, 101, Varron cite Aelius Stilo :

*Vulpes, ut Aelius dicebat, quod uolat pedibus.* « Vulpes », comme disait Aelius, parce qu'il vole avec ses pieds.

En en *Inst.*, I, 6, 33 :

*Iam sit et classis a calando et lepus leuipes et uulpes uolipes.* Mais que « classis » vienne de « calare », « lepus » de « leuipes » et « uulpes » de « uolipes ».

L'étymologie, en particulier, tient une place de choix dans les outils permettant de connaître le monde. Quintilien fait toutefois la différence entre les étymologies fantaisistes ou trop pointilleuses, et celles qui sont acceptables. Là encore, alors que Varron fait de l'étymologie, même fantaisiste, un moyen de s'appropriier le langage et de mieux en cerner la logique – du moins, une certaine logique –, Quintilien détourne quelque peu la perspective : tant que la logique est respectée, tant que les choses sont vraisemblables, alors on peut se servir de l'étymologie pour s'approprier le langage et le relier d'autant mieux aux choses. Quintilien ajoute en réalité

---

has identified for himself : the skilled hunter and tracker – albeit with the maestro always ahead of us in the pursuit ». Il est à souligner que, puisque Varron promeut cette vision de son œuvre, c'est qu'il a certainement conscience de la dimension fondamentale de celle-ci : ce travail d'*inuestigatio* crée les fondements de la réflexion sur la langue, mais n'achève pas cette réflexion, bien au contraire. On peut voir là une modestie de Varron, mais l'explication psychologique nous semble moins pertinente que l'explication scientifique : comme nous l'avons démontré dans le chapitre 1 de notre travail, Varron travaille sur une langue dont il a conscience qu'elle est en mouvement constant, et de ce fait, il semble inenvisageable que la réflexion sur la langue soit un jour achevée, parfaite au sens premier du terme. Et en effet, l'étendue du *Corpus Grammatici Latini* tend à le prouver.

20. Voir nos propos sur le *iudicium*, notamment p. 244.

21. *La grammaire de Denys le Thrace*, traduite et annotée par Jean Lallot, 2ed revue et augmentée, CNRS Editions, 1998, p. 42.

22. Trad. J. Lallot.

deux dimensions à cette pratique grammaticale : le *uerisimile* et le *probabile*. Il utilise la notion mise au point, en rhétorique, par Cicéron, et l'applique à la grammaire pour éviter les excès. Et c'est vertigineux : loin d'un sentiment subjectif (de ce qui paraîtrait vaguement acceptable), ces étymologies constituent quasiment une « image du vrai », pour reprendre l'expression de Carlos Lévy<sup>23</sup>.

Bien sûr, tout cela est implicite et Quintilien n'évoque pas le vraisemblable ou le *probabile*, mais il apparaît tout de même que certaines étymologies résistent à l'épreuve de son analyse (et à celle de toute tentative d'analyse logique), et pas les autres : le reproche qu'il fait à ces étymologies est de ne pas se conformer à une règle, à une sorte de logique, ni à quelque modération que ce soit (la modération étant la conséquence de la règle). C'est particulièrement sensible en *Inst.*, I, 6, 32 :

*Inde prauis ingeniis ad foedissima usque ludibria labuntur.* De ce fait, on glisse, pour ce qui est des esprits tortueux, jusqu'aux fantaisies les plus hideuses.

L'antithèse est sensible, entre l'*ingenium* – un mot à la connotation positive, qui évoque l'apprentissage et la formation<sup>24</sup> – et la métaphore du glissement (donc de l'absence de contrôle) pour terminer dans la fantaisie : le lexique renvoie à tout ce qui est contraire à la *ratio* et témoigne du mépris de Quintilien pour ce qui n'est qu'une apparence de réflexion sur le langage<sup>25</sup>. L'idée de modération apparaît nettement dans l'accumulation de manipulations injustifiées que Quintilien dénonce en I, 6, 32 : *qui uerba paulum declinata uarie et multipliciter ad ueritatem*<sup>26</sup> *reducunt aut correptis aut porrectis, aut adiectis aut detractis, aut permulatis litteris syllabisque.*

L'entrelacs entre grammaire et rhétorique est décidément tout à fait sensible, et la rhétorique, offre à Quintilien et à la grammaire des concepts pour penser la connaissance du monde. Loin de disqualifier les écrits techniques de Varron, il les module, les complète, en utilisant les outils de la rhétorique.

23. C. Lévy, « Cicéron créateur du vocabulaire latin de la connaissance : essai de synthèse », *Langue latine, langue de la philosophie. Actes du colloque de Rome*, p. 91-106, *op.cit.* p. 104 : « Disons d'abord que par ses deux sens, démontrer et approuver, l'adjectif latin était en quelque sorte prédestiné à servir de traduction à des concepts qui, dans l'histoire de la Nouvelle Académie ont été utilisés par des scholarques différents : l'*εὐλογον* d'Arcésilas et le *πιθανόν* de Carnéade [...]. La différence entre, d'une part, ce sentiment de vérité ? fondé ou non ? qui caractérise le *πιθανόν*, et, d'autre part, la rationalité non exempte d'incertitude qui définit l'*εὐλογον*, cette différence est donc absente du vocabulaire cicéronien. Il serait cependant erroné d'y voir le signe d'un quelconque relativisme. Pour Carnéade, la *φαντασία πιθανή* est celle qui donne l'impression d'être vraie, alors que pour Cicéron le *probabile* est *quasi uerisimile*. Il y a là beaucoup plus qu'une nuance, puisque dans le cas du philosophe grec la probabilité est un sentiment subjectif, alors que dans la traduction cicéronienne la référence est objective : le probable est une image du vrai, ce qui nous situe immédiatement dans la problématique cicéronienne du vrai et de son image. »

24. Cf. notre travail sur *ars* et *natura*, au chapitre 4 de cette thèse.

25. L'adjectif *prauis* est utilisé par Cicéron, en *Brut.* 258, pour dénoncer la *prauissima consuetudo*. L'image du repoussoir est donc persistante dans l'évocation de la langue.

26. Le terme *ueritas* signifie ici « étymon », mais il est d'autant plus ironique que Quintilien dénonce la fausseté de tout cela.

D'ailleurs, le lien fait entre raison et grammaire n'est pas sans rappeler le lien qui prévaut, chez Cicéron, entre *ratio* et éloquence. C. Lévy, se fondant sur le *De inuentione*, I, 1, livre l'analyse suivante :

« À la question de la nature bienfaisante ou malfaisante de la rhétorique, Cicéron apporte une réponse qui prétend avoir un double fondement : l'histoire et la raison. La première lui a montré que l'alliance de la raison et de l'éloquence a été à l'origine de la fondation de nombreuses cités et qu'elle leur a permis de vivre en paix<sup>27</sup>. »

Il n'est pas anodin que l'on retrouve, dans le domaine de la grammaire comme dans le domaine de la rhétorique, une telle prédominance de la *ratio*. Précisément, c'est elle qui nous semble faire le lien entre les deux, et justifier à la fois l'enseignement de la grammaire – qui relèverait donc d'un exercice foncièrement comparable à l'éloquence puisqu'il relève des mêmes rapports entre l'esprit humain et ce à quoi il s'applique, et par là même, apparaît comme l'exercice légitimement préalable à l'étude de la rhétorique –, et à la fois conforter la nécessité de la rhétorique alors même qu'elle est en pleine (r)évolution, du temps de Quintilien.

### 5.1.3 Langage et stoïcisme chez Quintilien

Il est communément admis que les catégories et concepts grammaticaux qui servent à concevoir la langue latine sont hérités du grec et doivent beaucoup à la philosophie stoïcienne. Ainsi, B. Pérez et M. Griffe résument :

Indépendamment de la pédagogie de l'écriture et de la lecture, s'est développée chez les philosophes une réflexion savante sur le langage. À l'inverse des sophistes qui se flattaient d'enseigner l'art séduisant mais trompeur de la persuasion, les philosophes se demandent à quelles conditions le langage permet d'atteindre la vérité. Avec les Stoïciens, la grammaire conquiert un statut bien défini dans la philosophie entre la logique et la dialectique. Elle perfectionne ses concepts, les catégories grammaticales entre autres et l'étymologie des mots, sans devenir pour autant une science du langage indépendante<sup>28</sup>.

De même, J.B. Gourinat cite la grammaire au nombre des disciplines qui « ont acquis leur autonomie en se détachant de leur origine philosophique<sup>29</sup>. ». Il rappelle que « la grammaire,

27. C. Lévy, « Le mythe de la naissance de la civilisation chez Cicéron », *Mathesis e Philia, Studi in onore di Marcello Gigante*, Naples, 1995, p. 155-168, *op.cit* p. 158,

28. B. Pérez et M. Griffe, « Avant propos : grammaire et philosophie, philosophes et grammairiens », in M. Griffe et B. Pérez, *Grammairiens et philosophes dans l'Antiquité gréco-romaine*, Montpellier, 2008, p. 7-12, en particulier p. 7.

29. J.B. Gourinat, « Postérité et actualité du stoïcisme », in J.-B. Gourinat (éd.), *Le stoïcisme*, p.110-120, Paris, 2014, p.110.

en tant que discipline, a intégré une bonne partie de l'héritage stoïcien. Par exemple, une distinction comme celle du nom propre et du nom commun est héritée de la distinction stoïcienne entre le nom et l'appellation<sup>30</sup> ».

Toutefois, nous n'enquêterons pas ici sur les concepts grammaticaux qui imprègnent nécessairement l'*Inst.*. Il s'agira plutôt de déterminer ce qui, dans la manière dont Quintilien conçoit la réflexion linguistique, témoigne d'un arrière-plan intellectuel lié en partie au stoïcisme. Ainsi, notre étude sera concentrée sur trois aspects qui nous semblent particulièrement importants dans la démarche pédagogique de Quintilien.

### 5.1.3.1 Le système de la langue

L'un de ces aspects est celui qui vise à considérer la langue en système. Bien sûr, cela ne naît pas avec Quintilien<sup>31</sup>, mais la question du système acquiert une importance particulière dans l'enseignement et l'apprentissage de la grammaire.

Par sa préoccupation pour l'orthographe, Quintilien insiste sur le rapport entre les mots. Le propos présenté en *Inst.*, I, 4, 11-17 est très technique et revient aux fondamentaux de l'orthographe. Or, cela s'inscrit dans l'idée que la compréhension du monde et celle des mots vont de pair. Le paragraphe I, 4, 12 de l'*Inst.* établit ainsi un des devoirs de l'enfant :

*Nec miretur cur ex scamno fiat scabillum aut a pinno, quod est acutum, securis utrimque habens aciem bipennis, ne illorum sequatur errorem qui, quia a pennis duabus hoc esse nomen existimant, pennas avium dici uolunt.* Il ne s'étonnera pas de voir que *scabillum* vient de *scamnum* et que c'est du mot \**pinnus*, qui signifie « aiguisé », que vient le mot *bipennis*, la hache à deux tranchants ; il évitera ainsi l'erreur de ceux qui, parce qu'ils pensent que le mot tire son nom des deux ailes des oiseaux, veulent que l'on parle des ailes des oiseaux.

On comprend aisément comment l'étymologie et la relation de dérivation entre les mots sont nécessaires dans l'étude de la langue. Varron, en *Ling.*, VIII, 3, écrivait déjà à propos de la dérivation :

*Nisi enim ita esset factum, neque discere tantum numerum uerborum possemus, neque quae didicissemus, ex his, quae inter se rerum cognatio esset, appareret.* Car si cela n'existait pas, nous ne pourrions pas apprendre un si grand nombre de mots, et nous n'aurions pas une idée claire du lien entre ce que nous avons appris.

30. *Ibid.*

31. Cf. partie 1.1. sur la *ratio*.

Quintilien semble ainsi apporter la conclusion du raisonnement de Varron : puisque la dérivation est nécessaire, alors il faut l'apprendre. De ce fait, si Quintilien n'invente rien en ce qui concerne un phénomène déjà amplement développé avant lui, il fait de ce savoir technique un objet indispensable de l'apprentissage : il ne s'agit pas seulement d'être érudit, non : c'est un savoir nécessaire à tout un chacun. Bien sûr, Varron indique la nécessité de se rendre compte de ce phénomène (le verbe *apparere* est éloquent), mais c'est bien Quintilien qui donne une place à cet apprentissage, dans les premiers stades du parcours scolaire d'un Romain. La conscience claire du système que forme le lexique ne doit plus échapper à personne, désormais, parce qu'elle est une condition d'un apprentissage plus grand encore et relève d'une capacité à mieux comprendre le monde.

La tâche que s'était donnée Varron, celle d'une recherche historique et complète sur tout ce qui fait la civilisation latine (sa langue, son peuple, son agriculture, etc.) trouve ainsi un aboutissement réel : par le programme d'apprentissage que donne Quintilien, chacun peut être le témoin mais aussi le passeur de cette mémoire que Varron a voulu créer. L'apprentissage de la grammaire, mettant en relief le système que forme la langue, peut ainsi participer à une meilleure connaissance du monde.

### 5.1.3.2 L'importance de la relation

Comme nous l'avons vu, Quintilien insiste sur les relations entre les mots. Et précisément, ce sont ces relations et leur compréhension qui permettent de comprendre le monde<sup>32</sup>. Les mots, les signifiants, ne peuvent donc être détachés de leur signification : c'est ainsi que l'on comprend l'analyse faite par Quintilien en *Inst.*, I, 4, 12, du mot *bipennis*. On reconnaît bien là la vision stoïcienne du langage, telle que Marc Baratin la comprend :

« Cette bipartition de l'analyse n'a pas ici pour fonction d'isoler le signifiant et le signifié mais à l'inverse de dégager leur association. Ces deux éléments sont en effet l'objet d'analyses spécifiques mais chacun est envisagé en fonction de l'autre<sup>33</sup>. »

Les mots sont donc, certes, des entités à part entière, mais surtout, sont des éléments d'une famille lexicale, d'un champ sémantique. Il s'agit donc de penser les mots comme des éléments de relation, relation sans laquelle aucune parole, aucune compréhension ne peut advenir : c'est la raison pour laquelle ce principe de relation entre les mots, et entre mots et choses, apparaît très tôt dans l'apprentissage de la langue. Quintilien applique en réalité au lexique ce que les

32. Cf. *supra*, chapitre 1.1.2. de cette thèse.

33. Marc Baratin, « L'identité de la pensée et de la parole dans l'Ancien Stoïcisme », *Langages*, 16<sup>e</sup> année, n°65, 1982. Signification et référence dans l'Antiquité et au Moyen-Âge. pp 9 - 21., *op. cit.* p. 12.

Stoïciens appliquaient à l'énoncé entier : l'idée que « ce ne sont pas les êtres eux-mêmes qui sont objets de pensée, mais les relations dans lesquelles ils entrent<sup>34</sup> ». Quintilien ne reprend pas telle quelle la philosophie stoïcienne, puisqu'à ce moment de son développement il ne se focalise pas sur l'énoncé. Le professeur adapte donc à sa théorie sur l'enseignement de la langue une théorie philosophique.

La question du lien entre les choses est cruciale, elle trouve une incarnation dans le langage mais cette capacité à faire des liens est précisément ce qui définit, selon Cicéron, la raison humaine. On lit ainsi en *De off.*, I, 11 :

*Homo autem, quod rationis est particeps, per quam consequentia cernit, causas rerum uidet earumque praegressus et quasi antecessiones non ignorat, similitudines comparat rebusque praesentibus adiungit atque annectit futuras, facile totius uitae cursum uidet ad eamque degendam praeparat res necessarias.* Mais l'homme, parce qu'il participe de la raison, grâce à laquelle il discerne les liens de cause à effet, perçoit les causes des choses ; leurs prémices et leurs antécédents, il ne les ignore pas, il met en rapport ce qui est semblable, et aux choses présentes joint et ajoute les choses futures ; il voit facilement le cours entier de la vie, et prévoit ce qu'il faut pour la mener.

Bien sûr, le propos est ici très général, et Cicéron ne l'applique nullement à la langue. Mais les liens entre passé et présent, la prévision de l'avenir, n'est pas sans nous rappeler les liens fait entre les mots, sur lesquels Varron comme Quintilien insistent, par le biais de l'analogie voire de l'étymologie – pour clarifier, l'analogie telle qu'elle est vue par Varron tend à modeler la langue, du moins pour que les mots nouveaux ne sortent pas d'un système, et l'étymologie est bien une recherche du passé.

En ce sens, c'est bien l'idée même de relation, de lien, qui centralise le rapport de la langue à la raison humaine : l'héritage stoïcien est donc présent chez Quintilien, tout comme chez Varron, qui n'hésite pas à lier le système de la langue à d'autres formes de relation, comme

---

34. *op. cit.*, p. 14.

celle du père et du fils<sup>35 36</sup>. Quant à Cicéron, il s'en réclame dans le *De officiis*<sup>37</sup>.

### 5.1.3.3 L'étude du langage, un aspect parmi d'autres du *studium*

Nous avons étudié par ailleurs l'importance du processus d'apprentissage<sup>38</sup>. Or, la question qui nous occupe ici, celle de la place de la grammaire, nous conduit à revenir sur ce point, précisément sous l'angle de la philosophie stoïcienne.

Quintilien met en relief la nécessité du *studium*, et ce dès le début de son œuvre. Selon J.-B. Gourinat, le terme traduit le grec ἄσκησις<sup>39</sup>. Reprenant les termes de M. Baldassari<sup>40</sup>, il écrit qu'« on ne trouve jamais le terme ζήτησις, qui est évidemment celui qui signifierait le plus littéralement « recherche ». Cela indique manifestement qu'il ne s'agit pas d'une recherche au sens où il s'agirait d'un objet que l'on chercherait à acquérir, mais plutôt d'une activité dont l'exercice même transforme celui qui la pratique, autrement dit d'une ascèse qui n'a d'autre but qu'elle-même, devenue état. ». Nous souscrivons tout à fait à cette analyse lexicale, et cela indique aussi que la grammaire ne tire pas seulement son importance de la connaissance qu'elle apporte : c'est son étude, qui, *per se*, est primordiale. On ne peut pas affirmer que c'est le terme stoïcien que Quintilien réutilise (traduit en latin), mais on peut constater une analogie certaine entre le *studium* et l'ἀσκησις des Stoïciens, telle qu'elle est définie par J.-B. Gourinat. Même s'il est impossible d'affirmer que Quintilien est influencé par le concept grec, sa proximité avec

35. *Ling.*, X, 59 : *Nam nonnumquam alterum ex altero uidetur, ut Chrysippus scribit, quemadmodum pater ex filio et filius ex patre, neque minus in fornicibus propter sinistram dextra stat, quam propter dextram sinistra. Quapropter et ex rectis casibus obliqui, et ex obliquis recti, et ex singularibus multitudines, et ex multitudinibus singulares nonnumquam recuperari possunt.* En effet, parfois on peut voir une chose à partir d'une autre, de même que la droite ne tient pas moins à cause de la gauche que l'inverse. C'est pourquoi parfois l'on peut retrouver les cas obliques à partir des cas droits, et l'inverse, et l'on peut retrouver les pluriel à partir des singuliers, et inversement.

36. Il faut signaler que J.-B. Gourinat, dans l'analyse qu'il livre de ce passage, cf. *La dialectique des stoïciens*, p. 164, souligne l'importance de l'adverbe *nonnumquam* et écrit ceci : « Qu'il soit « parfois » possible de retrouver la forme d'un mot à partir d'une autre forme du même mot laisse clairement entendre que ce n'est pas toujours possible. [...] C'est en ce sens qu'il y a anomalie, c'est-à-dire que les phénomènes ne peuvent être ramenés à aucune loi. ». Nous partageons totalement cette analyse ; toutefois, l'idée même que l'on s'en réfère à des liens pour penser la langue, et que ces liens, malgré l'absence d'une validité permanente, subsistent dans la théorie, et soient reliés à d'autres types de liens comme ceux évoqués par Varron, nous paraît révélatrice d'un phénomène important : la réflexion linguistique est en réalité un aspect d'une façon plus générale de voir le monde, et, de ce fait, hérite des schémas de pensée que l'homme utilise pour percevoir et comprendre le monde, autant qu'elle forge à son tour des schémas pour le percevoir. L'aller-retour est donc permanent entre pensée linguistique et perception du monde.

37. *De off.*, I, 6 : *Sequimur igitur hoc tempore et hac in quaestione potissimum stoicos non ut interpretes, sed, ut solemus, e fontibus eorum iudicio arbitrioque nostro, quantum quoque modo uidebitur, hauriemus.* Je suis donc pour le moment et pour cette question précise plutôt les stoïciens, non pas en tant qu'interprète, mais, comme à mon habitude, je puiserai à leurs sources, en exerçant mon jugement et ma raison propres, autant que je jugerai bon.

38. Cf. p. 237 et suivantes.

39. J.-B. Gourinat, *La dialectique des stoïciens*, Histoire des doctrines de l'Antiquité classique, XXII, Vrin, *op.cit.*, p.20.

40. M. Baldassari, *Introduzione alla logica stoica*, Côme, 1984. Vol. I de la *Logica stoica*.

les

De fait, l'apprentissage de la grammaire arrive très tôt dans la vie de l'enfant, et Quintilien insiste même sur le fait que placer la grammaire au début de l'apprentissage est une bonne chose, et qu'il est inutile d'attendre les sept ans de l'enfant : en somme, plus l'apprentissage commence tôt, plus il est efficace, c'est-à-dire à même de modifier favorablement la *natura* de l'enfant. De ce fait, Quintilien encourage non seulement une familiarisation précoce avec la grammaire, mais aussi, et surtout, une familiarisation précoce avec l'étude en elle-même, fondée sur un objet couramment utilisé – la langue – et dont la maîtrise conditionne l'intégration à la cité. De ce fait, il apparaît assez vite que l'étude de la langue est en réalité la première facette de quelque chose de plus important encore : peut-être est-ce la philosophie, dans la définition qu'en donnent les stoïciens, que J.-B. Gourinat formule ainsi, en renvoyant à la lettre 89 de Sénèque, pour les expressions latines qu'il cite :

« Les définitions stoïciennes de la philosophie peuvent paraître disparates, mais elles sont en fait très proches les unes des autres. Selon Sénèque, « les uns ont dit que c'était s'exercer à la vertu (*studium uirtutis*), d'autres que c'était s'exercer à la correction de l'esprit (*studium corrigendae mentis*), d'où certains ont dit que c'était la recherche de la droite raison (*adpetitio rectae rationis*)<sup>41</sup> »

Le point commun de tous ces syntagmes est le *studium*. Par l'étude du langage, l'enfant entre tout bonnement dans un processus permanent d'amélioration pour atteindre la vertu, la rectitude. Le projet moral de Quintilien apparaît donc de nouveau ici, en lien avec la doctrine stoïcienne. Il faut bien distinguer deux idées : d'une part, l'idée que la formation de l'orateur doit être totale et englober toutes les disciplines – une idée présente aussi chez Cicéron –, et d'autre part, l'idée que c'est le processus d'étude, en lui-même, qui fait évoluer l'être humain, indépendamment des savoirs et techniques qu'il acquiert. Quintilien apporte donc ainsi un complément aux réflexions cicéroniennes sur l'orateur idéal : il n'est pas fait seulement d'une somme de connaissances, et de techniques bien mises en œuvres, il se caractérise aussi par une disposition d'esprit qui l'entraîne vers le savoir, et cette disposition, *per se*, est une qualité essentielle.

#### 5.1.4 Conclusions partielles : grammaire et raison

En définitive, nous aurons montré ici à quel point le discours de Quintilien sur la grammaire est proche de la conception varronnienne. Aussi étonnant que cela puisse paraître, alors même

41. J.-B. Gourinat, *La dialectique des stoïciens*, Paris, p. 19.

que l'objet de Quintilien est bien plus proche de celui de Cicéron, il se retrouve assez nettement dans la vision de la langue que défend Varron<sup>42</sup>. La grammaire est considérée pour elle-même, d'abord comme un objet indépendant de l'utilisation de la langue, et seulement ensuite mise en rapport avec l'éloquence, modifiant considérablement le système qui conduisait à laisser la grammaire aux grammairiens, comme l'analysait M. Baratin.

La nécessité de l'approche rationnelle de la langue se trouve justifiée par une autre nécessité, profondément ancrée dans la nature humaine : celle d'exercer sa raison et d'aiguiser sa perception du monde. Ainsi, elle tient en elle un pragmatisme que Varron évoquait déjà et qui dépasse absolument le champ de la rhétorique et de la grammaire.

C'est une œuvre quasiment *bifrons* que Quintilien nous livre ici, toute entière dirigée vers la nécessaire formation rhétorique, mais qui reprend en son sein les questions considérées (par Cicéron et les orateurs en général) plus basiques, trop basiques et trop générales pour la rhétorique. C'est bien la place de la grammaire qui change, mais c'est aussi celle de la rhétorique. Ce n'est pas seulement que la grammaire et la rhétorique se retrouvent unies dans leur dimension pragmatique.

Ainsi s'opère une mutation encore plus profonde. La rhétorique elle-même devient la continuité logique de la science préexistante qu'est la grammaire, elle doit même à cette dernière son existence propre. Dépendante de la grammaire (et vice versa), la rhétorique devient le lieu où, grâce à la grammaire, le *Latine loqui* doit s'incarner le mieux ; à ce titre, loin d'être l'apanage de quelques-uns, la grammaire est la préoccupation nécessaire de tout Romain. Toutefois, comme en toutes choses, Quintilien prône la mesure : en insistant sur la nécessité de la grammaire, il affirme son statut de fondement de l'apprentissage, mais n'en fait pas une fin en soi, comme on le lit en *Inst.*, I, 7, 34-35 :

*Sed nihil ex grammaticae nocuerit, nisi quod superuacuum est[...]. Non obstant hae disciplinae per illas euntibus, sed circa illas haerentibus.* Mais la grammaire ne nuit en rien, si ce n'est en ce qu'elle a de superflu. Ces disciplines ne nuisent pas à ceux qui les rencontrent sur leur chemin, mais à ceux qui s'attardent sur celles-ci.

---

42. Ce phénomène est d'autant plus étonnant que Quintilien n'hésite pas à faire référence, de manière très ironique, aux étymologies abusives de Varron, comme en I, 6, 37 : *Sed cui non post Varronem sit uenia? Qui agrum quia in eo agatur aliquid, et gragulos, quia gregatim uolent, dictos uoluit persuadere Ciceroni (ad eum enim scribit), cum alterum ex Graeco sit manifestum duci, alterum ex uocibus auium.* Mais qui ne pourrait-on pas pardonner après Varron? (Il a en effet voulu persuader Cicéron (car c'est à lui qu'il a dédié son œuvre) que l'on disait « ager » parce que l'on y va pour faire (*agere*) quelque chose, et que l'on dit « gragulus » parce qu'ils volent en groupe (*greges*), alors que le premier mot vient manifestement du grec, et que l'autre vient du son que font les oiseaux). Si toutefois on voit là émerger un différend important entre Quintilien et Varron, en ce qui concerne l'étymologie et la pratique excessive de celle-ci, cela ne nous paraît toutefois pas remettre en question la convergence idéologique au sujet de la grammaire en général et de la place de l'étude du langage dans la société.

Plus encore, la grammaire s'enrichit des concepts nés de la rhétorique, comme, nous l'avons vu, celui du *probabile*<sup>43</sup>, de telle sorte que Quintilien lui donne une nouvelle dimension. La dépendance entre grammaire et rhétorique est à double sens : oui, la rhétorique arrive après la grammaire, sur le fondement que constitue la grammaire, mais cette dernière se retrouve modifiée à son tour par les concepts théoriques formulés par Cicéron et implicitement appliqués par Quintilien.

Enfin, la grammaire s'enrichit et même se construit à partir des apports de la philosophie : Varron se réclame évidemment de Chrysippe, mais le stoïcisme trouve aussi une place importante chez Cicéron et Quintilien. Penser la langue en un système, en un arrangement logique de relations (relations entre les mots, relations entre les mots et la réalité qu'ils représentent), est donc une constante qui permet aussi de donner à la grammaire une place importante et légitime dans l'apprentissage. L'entreprise pédagogique de Quintilien, inédite, est un lieu où la grammaire, qui se construit comme une science autonome vis-à-vis de la philosophie, est réinvestie d'un but éthique et politique. On peut y voir un paradoxe, mais nous choisissons de voir là un aboutissement de la réflexion scientifique sur la langue, désormais clairement valable en tant que telle.

## 5.2 Enseigner la correction grammaticale

Après avoir évoqué les enjeux de l'enseignement de la grammaire, venons-en au contenu et à l'organisation de cet enseignement. La place des règles, des régularités de la langue mérite d'être interrogée, et c'est ce que nous ferons dans un premier temps en étudiant la place de la *ratio*, du système de la langue, dans l'apprentissage du latin.

### 5.2.1 Méthode et système linguistique

Tout d'abord, et de toute évidence, c'est la progressivité de l'enseignement que Quintilien défend : d'abord les lettres (I, 4, 12-17), puis les syllabes (I, 4, 17), les natures grammaticales (ce que Quintilien nomme *partes orationis* en I, 4, 17-21), puis la déclinaison des noms et la conjugaison des verbes (I, 4, 22-29). Il s'agit donc de suite un ordre croissant de complexité entre les objets d'études. La méthode suit ainsi le cheminement du plus simple au plus complexe en mimant celui de la langue, fondée sur les lettres individuelles, puis sur les phonèmes et graphèmes, puis sur les mots. C'est donc le développement naturel de la langue qui donne

---

43. Cf. p. 293 de cette thèse.

naissance à la méthode pédagogique<sup>44</sup>.

Par ailleurs, chaque objet d'étude est lui-même organisé dans une progressivité qui va du plus simple au plus difficile. Par exemple, en ce qui concerne les verbes, il s'agit de repérer et de connaître les modes, les voix et les temps (I, 4, 27), puis de travailler sur les formes verbales qui peuvent être sources de confusion avec des noms ou dont la valeur est multiple (I, 4, 28), et enfin de travailler sur les irrégularités des verbes (verbes défectifs ou formes particulières) (I, 4, 29). Tout est donc fait pour ancrer dans l'esprit de celui qui étudie une vision systématique et ordonnée de la langue, avant d'enseigner ce qui ne rentre pas complètement dans la *ratio*, dans la règle, mais qui pour autant est correct et fait partie du bon usage de la langue.

Précisément, cette vision systématique d'une langue globalement régulière conduit à un rapport double à la *ratio*, la règle, à strictement parler, et met au premier plan la question de l'analogie. Prenons en exemple *Inst.*, I, 4, 29, où toutes les particularités ne sont que le négatif de la règle.

Ainsi, on lit que *Pransus* et *potus* ont une valeur différente de ce que leur forme indique »- *Pransus ac potus diuersum ualet quam indicat*. Comment comprendre cela ? Les deux participes parfaits ont en effet un sens actif, au lieu de la voix passive attendue, par opposition à *amatus*, qui signifie « aimé » et non « qui a aimé ». De la même manière, l'analyse que fait Quintilien du verbe *fero*, dont le parfait est *tuli*, et qui fait partie des verbes qui font des emprunts à d'autres (*mutuantur* dans le texte<sup>45</sup>) : parler d'emprunt, c'est considérer que cette forme ne suit pas ce que l'on pourrait légitimement attendre si on se fiait à l'analogie. Enfin, les verbes défectifs comme *licet* et *piget* ne sont considérés comme défectifs que par rapport à tous les verbes, majoritaires, qui ne le sont pas<sup>46</sup>. Tous ces exemples illustrent le manquement à l'*ordo declinationis*, pour reprendre l'expression utilisée par Quintilien, où le terme *ordo* nous semble renvoyer, par sa dimension systématisante, au principe d'analogie.

44. Une telle idée pourrait paraître logique et anodine, mais elle a pu évoluer selon les langues et au fil du temps, si l'on en croit le débat chaque année renouvelé de l'apprentissage de la lecture en France, actuellement, et de la question de savoir s'il faut le fonder sur une méthode syllabique (suivant donc une progressivité de la lettre vers le mot) ou globale (où les mots interviennent très tôt dans la lecture), ou encore mixte.

45. Dans l'édition ds Belles Lettres établie par Jean Cousin (Paris, 2012, 3e ed.), on indique que l'on peut aussi trouver *mutantur*. Cela ne change rien à notre raisonnement concernant le rapport à l'analogie, et même le confirme.

46. cf. Antonio Martí Rodríguez, « La notion de lacunes lexicales en latin », *Revue de linguistique latine du Centre Alfred Ernout*, n°6, 2011, pp *op.cit.* p. 6 : Martin Rodriguez parle de « lacunes paradigmatiques », qu'il définit ainsi et dont il donne l'exemple suivant : « Quant aux lacunes paradigmatiques, elles correspondent aux cases vides qui se trouvent sur l'axe paradigmatique d'une langue. Les lacunes paradigmatiques se découvrent sur le plan de la norme, qui inclut tout ce qui est fixé traditionnellement dans la technique du discours, qu'il soit fonctionnel ou non, mais elles sont déterminées par les coordonnées du système, c'est-à-dire l'ensemble de possibilités de réalisation qui comprend tout ce qui peut être réalisé virtuellement d'après les règles fonctionnelles de la langue. Pensons, par exemple, au domaine de la grammaire, aux verbes défectives [...]. En latin, l'opposition aspectuelle *infectum* / *perfectum* semble essentielle dans la structure du paradigme verbal, mais elle ne se trouve pas développée intégralement dans la conjugaison de tous les verbes. »

L'anomalie tient une place de choix dans l'apprentissage de la *ratio*. Quintilien ne questionne pas l'anomalie : elle fait partie de la langue, par l'usage, par la *consuetudo*, et intègre pleinement la *ratio* : au contraire, loin d'être un écart, elle est, par la place que lui donne Quintilien, ce à quoi l'on peut mesurer son degré de maîtrise de la règle générale. Apprendre l'exception est la dernière étape de l'apprentissage de la grammaire<sup>47</sup>, celle par laquelle l'intégration de la règle est telle que l'on peut en comprendre les déviations, et distinguer les déviations acceptables (anomalies) de celles qui sont inacceptables et constituent des fautes de langue (barbarisme, solécisme).

L'exposé que fait Varron, qui ne vise pas à indiquer comment enseigner la langue mais qui vise à en expliquer les mécanismes, relève d'une démarche sensiblement identique. Ainsi, on sait à quel point Varron fait reposer son analyse sur l'analogie ; systématiquement, quand il étudie le phénomène de dérivation, « l'antiquaire des mots » expose en premier les cas où la règle fonctionne, et ceux où elle ne fonctionne pas. Par exemple, en *Ling.*, VIII, 54 :

*Primum cum dicatur ut ab oue et sue ouile et suile, sic a boue bouile non dicitur ; et cum simile sit auis et ouis, neque dicitur ut ab aue auiarium ab oue ouiarium, neque ut ab oue ouile ab aue auile.* Premièrement, bine que l'on dise *ouile* et *suile* à partir de *ouis* et de *sus*, on ne dit pas de la même manière *bouile* à partir de *bos* ; et alors même que *auis* et *ouis* sont semblables, on ne dit pas non plus *ouiarium* à partir d'*ouis* comme l'on dit *auiarium* à partir d'*auis*.

La différence tout de même est que l'anomalie arrive bien plus vite dans l'exposé de Varron qu'elle ne le fait dans celui de Quintilien : cela tient principalement à la nature et à la visée particulières de chaque ouvrage.

### 5.2.2 Oral et écrit

La première étape de l'apprentissage du bon latin est celle du langage oral correct, comme l'écrit Quintilien en *Inst.*, I, 5, 1.

*Emendate loquendi regulam, quae grammatices prior pars est, examinet.* [Le professeur de grammaire] doit examiner la règle du langage oral correct, qui est la première partie de la grammaire.

La primauté de l'oral sur l'écrit pose question : comment comprendre que l'accent ne soit pas mis sur les deux en même temps ? La règle en question, continue Quintilien, porte sur « les

---

<sup>47</sup>. Mais cet apprentissage ne doit pas être tardif pour autant, cf. les propos de Quintilien à propos des erreurs / figures poétiques.

mots pris isolément ou en groupe », *aut singulis aut pluribus*. Il ne s'agit pas des phrases ni de syntaxe, mais de quoi donc ? À première vue déjà, la question de l'oral semble concerner le vocabulaire, le choix des mots : Quintilien écarte en I, 5, 4 la question de savoir si le mot est adapté en regard du style d'*oratio* que l'orateur déploie, mais concentre son propos sur l'élégance phonétique, *uocalitas*. En l'occurrence, on comprend aisément pourquoi la primauté de l'oral est telle : la *uocalitas* revient à dire que le mot est beau à entendre.

Mais ce qui est plus étonnant, c'est que même les barbarismes (I, 5, 5-21) soient évalués à travers le prisme de l'expression orale, alors même qu'ils peuvent aussi bien exister à l'écrit. Là encore, c'est la nature précise des barbarismes qui nous donne la réponse : soit ils sont dûs à la « contamination » par un mot non latin<sup>48</sup>, soit à un emportement<sup>49</sup>. Les critères par lesquels le barbarisme existe sont à la fois linguistiques, stylistiques et éthiques ; l'importance du jugement d'autrui doit être relevée, et cela nous permet de mieux comprendre, déjà, la primauté de l'oral sur l'écrit, puisque c'est par la pratique orale que la norme, dont les regards extérieurs sont aussi un reflet et un vecteur, peut être le mieux inculquée. De ce fait, l'expression orale, si elle est ce qui définit la fonction de l'orateur, est aussi l'origine de son apprentissage. Cette prépondérance de l'oral pourrait s'expliquer tout simplement par le fait que l'*Inst.* a pour but de former un orateur. Mais il nous semble aussi que, l'oral étant le vecteur quotidien de communication, par le biais du *sermo* autant que de l'*oratio*, le fait de lier la norme à la pratique orale est une manière de créer, sans forcément le dire, une imprégnation, une intégration totale des préceptes à la *natura* de l'élève, de sorte que l'évitement du barbarisme, même dans les prises de parole les plus spontanées, soit une émanation de son *habitus*. La maîtrise de l'expression écrite, moins spontanée, et du discours, à la fausse spontanéité, peuvent ainsi se construire sur une base favorable.

On comprend d'autant mieux cette nécessité quant on lit le « problème » que pose l'oral quant au repérage des fautes, en *Inst.*, I 5, 17 :

*Plus exigunt subtilitatis quae accidunt in dicendo uitia, quia exemplo eorum tradi scripto non possunt.* Les fautes que l'on fait à l'oral demandent plus de subtilité, parce qu'aucun exemple écrit n'en fait état.

Ainsi, l'expression orale est nécessairement un enjeu particulier dans la connaissance de la

---

48. I, 5, 8 : *Vnum gente, quale sit si quis Afrum uel Hispanum Latinae orationi nomen inserat.* Le premier type de barbarisme est celui qui arrive quand quelqu'un introduit un nom africain ou espagnol dans un discours latin.

49. I, 5, 9 : *Alterum genus barbarismi accipimus, quod fit animi natura, ut is, a quo insolenter quid aut minaciter aut crudeliter dictum sit, barbaramente locutus existimatur.* Le second genre de barbarisme vient d'un état d'âme, de telle sorte que celui qui parle avec effronterie, d'un ton menaçant ou cruel, est vu comme quelqu'un qui a parlé comme un barbare.

langue : plus difficile à vérifier et donc à corriger, elle est le premier lieu où doit advenir l'*emendatio*. La question de l'*auctoritas*, et du manque d'*auctores* devient, de fait, centrale : elle justifie à elle seule l'attention encore plus grande à apporter à la *ratio* et la difficulté de juger de la *Latinitas*. Nous entendons ainsi encore mieux le statut que prend l'*auctoritas* dans l'établissement du bon latin : loin de n'être qu'un supplément qui autorise, à l'écrit, certains écarts à la *ratio* ou qui fonde la *Latinitas* malgré la transgression de la *ratio*, elle est au contraire l'instrument qui, par son absence, rend la *Latinitas* encore plus difficile à observer dans le *sermo* ou l'*oratio*. La bonne pratique orale devient le lieu où l'ἔξις construit ses fondements.

### 5.2.3 Le rôle de la *praelectio*

Nous n'aurons pas pour objectif ici de présenter une analyse complète de ce qu'est la *praelectio*, mais notre visée est de voir quel rôle elle joue dans l'apprentissage d'un langage correct. Nous fonderons notre étude sur les paragraphes I, 5, 13 - 21 de l'*Inst.*.

Le rôle de la *praelectio* est assez distinctement divisible en deux catégories : la linguistique et la stylistique. Ainsi, pour la première catégorie, cela consiste en un commentaire de texte uniquement destiné à repérer les *uitia*, comme nous le lisons en *Inst.*, I, 5, 14 :

*Deprendat quae barbara, quae inpropria, quae contra legem loquendi sint posita, non ut ex his utique inprobentur poetae, quibus, quia plerumque seruire metro coguntur, adeo ignoscitur, ut uitia ipsa aliis in carmine appellationibus nominentur.*

[Le professeur] devra relever ce qui est barbare, impropre, contraire aux lois du discours, non pas pour que les poètes soient désapprouvés en toute chose - puisqu'ils sont contraints, la plupart du temps, à servir le mètre, on leur pardonne d'autant plus que les fautes, précisément, trouvent d'autres noms en poésie.

La première chose à relever, c'est que l'écart et le repérage de l'écart ont toute leur place dans l'apprentissage du latin : la *praelectio* permet aussi bien de voir des exemples que des contre-exemples. Précisément, le repérage de telle ou telle formulation comme un *uitium* permet d'aiguiser et à la fois de mettre à l'épreuve la connaissance de la langue. Quintilien évoque aussi, incidemment, un deuxième bienfait, celui d'exercer la mémoire<sup>50</sup>. Ce bienfait, évidemment, est particulièrement intéressant pour le futur orateur, dont la mémoire est une des cinq qualités. Nous ne reviendrons pas ici, en particulier, sur la question des figures poétiques (qui est abordée par Quintilien quand il parle des changements de nom et du fait que les erreurs sont, en poésie, des figures). Ce qui est important ici, c'est que deux plans de l'analyse sont distingués : celui

50. *Inst.*, I, 5, 14 : [...] et memoriam agitet

du *sermo* ou de l'*oratio*, c'est-à-dire celui des *leges loquendi*<sup>51</sup>, plan sur lequel on peut parler de barbarismes, d'impropriété, en somme de *uitium*, et le plan de l'écriture poétique, en vertu duquel il ne faut pas réprover les poètes. Dès la formation aux bases linguistiques, les deux plans sont abordés, préparant ainsi l'étude, plus tardive, des poètes. La relativité des normes de correction est donc ancrée, dès le plus jeune âge, dans l'esprit de celui qui étudie. Toutefois, les préceptes de Quintilien sont clairs : la poésie doit être étudiée comme un contre-modèle, ici. La poésie devient ensuite le modèle pour ce qui concerne les figures.

Par ailleurs, la *praelectio* ne concerne pas que la correction de la langue, mais aussi la clarté<sup>52</sup>, et c'est en ce sens que l'on peut comprendre la nécessité d'étudier les *glossemata* – qu'il faut donc être capable de comprendre si on les rencontre, dans des textes poétiques par exemple –, évoquées en *Inst.I*, 5, 15 :

*Circa glossemata etiam, id est uoces minus usitatas, non ultima eius professionis diligentia est. Et ce n'est pas même sur les glossemata, c'est-à-dire les mots les moins usités, que le zèle du maître doit être exercé en dernier.*

Il y a tout de même un rapport avec la correction du langage, évidemment : elle n'est pas d'ordre orthographique ici, mais d'ordre lexical. Il nous semble que l'on oscille ainsi entre une dimension de la *Latinitas* (la correction) et la clarté.

Toutefois, il apparaît aussi que la question doit être rattachée au projet quasi-varronnien de Quintilien, projet que nous évoquions plus haut : étudier ces mots si peu usités, c'est aussi s'assurer de leur pérennité (de la même manière que la langue latine, actuellement, ne vit que grâce à l'étude que l'on en fait). Ainsi, on peut voir dans ces *glossemata* des « mots de culture » (comme le latin est actuellement une langue de culture) : ils acquièrent ainsi une importance historique, mémorielle.

#### 5.2.4 Entre grammaire et rhétorique : les *progymnasmata*

Nous ne reviendrons pas ici sur l'ensemble des *progymnasmata*, mais uniquement sur l'exercice qui, selon nous, s'appuie le plus sur la grammaire.

La manipulation grammaticale est un exercice fondamental dans la formation de l'orateur. Elle tient, parmi l'entraînement aux figures, une place toute particulière. Ainsi, dans les *Progymnasmata* du Ps.-Hermogène, II, la partie consacrée aux différentes manières de livrer un récit

51. C'est aussi sur ce plan que se situe l'écriture en prose puisque la différence que fait Quintilien ne tient qu'au mètre.

52. « La troisième partie de l'ars grammatica », M. Baratin et F. Desbordes, in *The History of Linguistics in the Classical Period*, ed. Daniel J. Taylor, John Benjamins Publishing, 1987, p. 60

(Περὶ διηγήματος), fait directement le lien entre les figures et les changements grammaticaux qui permettent de les créer<sup>53</sup>.

En *Progymnasmata* II, 4-9, le même énoncé est livré sous des formes grammaticales différentes afin de créer les figures « assertive directe, assertive oblique, incriminante, en asyndète, avec parallèle<sup>54</sup>. », dans le texte original ὀρθὸν ἀποφαντικόν, ἀποφαντικὸν ἐγκεκλιμένον, ἐλεγκτικόν, ἀσύνδετον, συγκριτικόν. Nous ne reproduirons pas ici l'intégralité du raisonnement mais seulement deux exemples. Tout d'abord, celui de la forme assertive directe, qui est clairement associée au maintien du cas nominatif, en II, 4 :

Ὄρθον δὲ καλεῖται, διότι παρ' οἷον τὸν λόγον ἢ τὸν πλείω τηρεῖ τὴν πτώσιν τὴν ὀνομαστικήν. On l'appelle directe, parce que l'énoncé dans sa totalité ou sa plus grande partie maintient le cas nominatif<sup>55</sup>.

Ensuite, une variation, celle de la forme oblique, en II, 5 :

Ἀποφαντικὸν δὲ ἐγκεκλιμένον, οἷον · « Μήδειαν τὴν Αἰήτου θυγατέρα λόγος ἐρασηῖσαν Ἰάσονος » καὶ τὰ ἐξῆς. Ἐγκεκλιμένον δὲ λέγεται, διότι καὶ τὰς ἄλλας πτώσεις προσίεται. Assertive oblique, par exemple : « on raconte que Médée, fille d'Aiétés, s'était éprise de Jason », etc. On l'appelle oblique, parce qu'elle admet aussi les autres cas<sup>56</sup>.

En l'occurrence, l'auteur fait référence à l'accusatif, qui remplace le nominatif à l'intérieur de la proposition infinitive introduite par un verbe de parole. La manipulation grammaticale et donc la connaissance fine de celle-ci est ici liée à la capacité à former des figures, σχημάτα. Nous disions en introduction que les *progymnasmata* cristallisent la confusion, l'entrelacs des tâches du *grammaticus* et du *rhetor*, ce qui apparaît nettement ici.

Dans l'*Inst.*, ce sont les *progymnasmata*, qui, à eux seuls, font un lien direct entre grammaire et rhétorique. Le chapitre I, 9 est intitulé *De officio grammatici*, et pourtant le propos concerne les figures, notamment. Il est à noter que ces exercices sont considérés comme faisant partie du devoir du *grammaticus*, mais qu'ils ne concernent que les élèves qui n'ont pas encore l'âge d'être confiés au rhéteur, et sont donc, pour ainsi dire, « en avance », *quibus aetatis nondum rhetorem capientis*<sup>57</sup>. De ce fait, l'enseignement des *progymnasmata*, s'il est assuré par le *grammaticus*,

53. Hermogène a vécu au II<sup>e</sup> siècle p.C., et si nous utilisons ici son texte, c'est non pas pour le comparer avec celui de Quintilien, mais simplement pour clarifier le contenu de l'exercice qui nous intéresse, et mettre en valeur l'intérêt grammatical de celui-ci. Nous évoquerons aussi les *Progymnasmata* d'Aelius Théon, afin de compléter le raisonnement et d'utiliser une source probable de Quintilien.

54. Nous reprenons la traduction de M. Patillon, édition Les Belles Lettres, Paris, 2008, revu par Pierre Chiron et Alain Philippe Segonds.

55. Trad. M. Patillon.

56. Trad. M. Patillon.

57. *Inst.*, I, 9, 1.

relève principalement de l'adaptation du maître à son élève. Situés à un moment charnière de l'apprentissage, ils font le trait d'union entre grammaire et rhétorique. Bien sûr, le texte de Ps.-Hermogène est postérieur à celui de Quintilien, mais nous constatons que la source probable de Quintilien, à savoir Aelius Théon, présente les mêmes exercices, et l'importance même des variations de cas dans le récit est déjà mise en relief par Aelius Théon<sup>58</sup> : les *progymnasmata* n'évoluent donc pas foncièrement.

L'enseignement à travers les *progymnasmata* est d'une double portée. Premièrement, une partie de la matière que fournissent les *progymnasmata* est importante pour elle-même, hors de l'apprentissage de l'éloquence. Quintilien l'affirme en *Inst.*, I, 9, 6 :

*Narratiunculas a poetis celebratas notitiae causa, non eloquentiae tractandas puto.* Je pense que les anecdotes rendues célèbres par les poètes doivent être transmises non pas parce qu'elles forment à l'éloquence mais parce qu'elles gagnent à être connues.

Ces propos ne sont pas sans rappeler ceux que tenait Quintilien au sujet de la grammaire : comme il le faisait avec cette dernière, il envisage que la formation de la personne soit valable pour elle-même et pas seulement pour la compétence qu'elle donnerait au futur orateur. Les anecdotes, les petites histoires qu'il évoque ici acquièrent une valeur quasi-monumentale. Le processus de connaissance, *notitia*, devient une fin en soi : ainsi, tout l'enseignement du *grammaticus*, du début à la fin, est en partie autotélique, avant même la « professionnalisation » que suppose l'enseignement du *rhetor*.

On note que les *progymnasmata* les plus simples (ceux qui apparaissent au début du Ps.-Hermogène) sont une forme d'aboutissement de l'apprentissage grammatical : la manipulation est aussi une forme de vérification quant à l'assimilation des règles, et permet de les fixer d'autant plus efficacement. En cela, le fait que cette tâche incombe au *grammaticus* paraît plutôt logique - ce n'est d'ailleurs pas ce que critique Quintilien, qui déplore que l'ensemble de ces exercices préparatoires aient été peu à peu laissés aux *grammatici*.

Deuxièmement, à travers cet enseignement, le *grammaticus* aborde des sujets délaissés par les rhéteurs, en *Inst.*, I, 9, 6 :

*Cetera maioris operis ac spiritus Latini rhetores relinquendo necessaria grammaticis fecerunt; Graeci magis operum suorum et onera et modum norunt.* Les autres exercices, qui demandaient plus de travail et plus de génie, incombent nécessairement aux grammairiens, car les rhéteurs latins les ont abandonnés. Les Grecs

58. Aelius Théon, *Progymnasmata*, trad. M. Patillon, Les Belles Lettres, Paris, 1997, 74, évoque la « flexion de la fable », κλιτέον δὲ μύθους.

connaissaient mieux à la fois le poids et la mesure de leurs tâches.

On remarque aisément le ton critique qu'adopte Quintilien, qui déplore que ces exercices soient délaissés par les rhéteurs. C'est toute la question de la répartition des tâches entre *grammatici* et *rhetores* qui se trouve ici posée<sup>59</sup>. Ce n'est donc pas tant l'exposé des *progymnasmata* qui occupe Quintilien que leur réhabilitation : ainsi, il apparaît que Quintilien, dans les chapitres 4 à 9 du livre I, a un objectif unique, celui de rendre ses lettres de noblesse à l'enseignement du *grammaticus*. Il s'agit de donner aux Romains ce *modum onus*, la conscience de la portée des tâches qui leur incombent, dessinant ainsi une vision renouvelée de l'enseignement grammatical – le terme *spiritus* est éloquent : nous avons choisi de le traduire ici par « génie », car il symbolise le souffle vital particulier à l'homme. Le *spiritus* est ici l'émanation de l'*ingenium*. C'est en cela que sa mention des *notitiae* se rapproche de l'enseignement grammatical qu'il prône : la connaissance vaut pour elle-même, elle est ce à quoi l'esprit humain est naturellement destiné. En cela, l'abandon des *progymnasmata* au titre de leur absence de noblesse n'a pas de sens.

### 5.2.5 Conclusions partielles

Ce que Quintilien essaie aussi de transmettre, et sa manière brute de trancher le débat sur la place des *progymnasmata* nous le montre, c'est un enseignement qui dépasse l'ego, et qui dépasse l'amour de la discipline en elle-même : le rhéteur doit avoir conscience, non seulement de ce qu'il enseigne, mais aussi et surtout de l'importance de ce qu'il enseigne non pas pour lui-même mais pour celui à qui il enseigne. En d'autres termes, que l'on parle de la grammaire ou des *progymnasmata*, il n'y a rien de noble ou d'ignoble (au sens étymologique) pour le *discipulus* : c'est bien l'image d'un *cursus* que Quintilien livre ici, un *cursus* dans lequel chaque étape tient une place fondamentale.

Bien des siècles avant l'apparition des « sciences de l'éducation », Quintilien livrait déjà une réflexion aboutie non seulement sur les contenus de l'enseignement du *grammaticus*, mais aussi et surtout sur leur essence même. Nous sommes bien loin de ceux qui se demandèrent, au XX<sup>e</sup> siècle, si la grammaire était utile<sup>60</sup>... La raison pour laquelle Quintilien ne se pose même pas la question est la suivante : toute connaissance – intégrée dans un cheminement progressif et scalaire – est nécessaire pour former le *vir bonus*. À ce titre, l'idée d'une vision utilitariste des savoirs, qui devraient être utilisables tel quels et rapidement, n'a pas sa place ici.

59. En *Inst.*, II, 1, Quintilien aborde la question avec encore plus de verve : ainsi en II, 1 4 : *Ita, quod est maxime ridiculum, non ante ad declamandi magistrum mittendus uidetur puer quam declamare sciat*. Ainsi, comble du ridicule, on pense que l'enfant ne doit pas être envoyé chez celui qui lui apprendra à déclamer... avant de savoir déclamer. – sur ce point, voir la note 1, page 1.

60. Nous reprenons là à Célestin Freinet le titre fracassant de son article, « Et si la grammaire était inutile ? », Brochures d'Éducation Nouvelle Populaire, n°65, octobre 1951, Éditions de l'École Moderne Française, Cannes.

M.W. Bloomer met bien en valeur la conception non-utilitariste qui prévaut dans l'éducation selon Quintilien. Selon lui, « la rhétorique romaine ne transformait pas les jeunes Romains et jeunes Romaines en des adultes utiles ; elle présentait, de manière générale, une façon de parler, de penser, d'agir. [...] Elle formait la compréhension qu'avaient les Romains de ce qui guide l'Homme, tout en fournissant des modèles pour discuter de la nature et du fonctionnement du gouvernement, de la religion et des institutions sociales<sup>61</sup>. » Si W. M. Bloomer évoque ici la rhétorique, nous espérons avoir montré que, par la façon dont Quintilien envisage la grammaire, pour elle-même, et comme une partie incontournable de la formation intellectuelle, il assigne à la grammaire les mêmes buts que ceux qu'il donne à la rhétorique.

### 5.3 Conclusion : la place renouvelée de la grammaire

En abordant la question de la place de la grammaire dans la formation intellectuelle, nous avons été conduits à en définir les modalités d'enseignement, mais aussi la visée. Et, alors que Cicéron n'aborde pas ce sujet bien trop simple pour lui, du moins dans la majorité de ses traités, Quintilien lui offre une place primordiale dans son œuvre<sup>62</sup>.

La grammaire, ce savoir technique, devient un véritable pivot, autour duquel se construit la continuité entre, d'une part la formation intellectuelle (au sens large) et morale, et d'autre part, l'érudition. Et cette dualité est sensible notamment en *Inst.*, I, 8, 8 :

*Sed pueris, quae maxime ingenium alant atque animum augeant praelegenda ; ceteris, quae ad eruditionem modo pertinent, longa aetas spatium dabit.* Mais il faut que les enfants lisent ce qui nourrira le mieux leur esprit et ce qui enrichira leur âme ; pour les autres lectures, qui ne visent que l'érudition, toute leur vie leur donnera l'occasion de s'y adonner.

En liant la *praelectio*, pratique du *grammaticus* au bien-être de l'âme et de l'esprit, Quintilien donne à cet enseignement sa place : le fondement, pas seulement de la culture qui fera le

---

61. W. Martin Bloomer, *A Companion to Ancient Education*, ed. M.W. Bloomer, pp 347-348 : *Roman rhetoric did not [...] transform young Roman boys and girls into useful adults ; it presented, broadly speaking, an etiquette of thought, speech, and action. [...] It framed Roman's understanding of human motives while it also provided templates for discussing the nature and operations of government, religion, and social institution.*

62. À l'inverse, C. Wolff écrit que « la grammaire, au service de la formation rhétorique [...], ne doit pas être un objet d'étude en elle-même » (C. Wolff, *L'éducation dans le monde romain*, Paris, 2015, p. 58). C. Wolff fonde notamment son affirmation sur les travaux de J. Cantó Llorca, « Las funciones del *grammaticus* según Quintiliano », in T. Albaladejo Mayordomo et al., *Quintiliano : historia y actualidad de la retórica*, Lagroño, 1998, p. 853-867, en particulier p. 864-865. Mais reconnaître le caractère fondamental de l'enseignement de la grammaire et en déduire que la grammaire ne trouve d'intérêt que vis-à-vis de l'acquisition de l'éloquence sont deux choses bien différentes : ainsi, il devient clair que Quintilien offre un traitement de la grammaire qui est bien plus nuancé que ce que laisse entendre C. Wolff, et que le caractère fondamental de cette discipline n'est pas un moyen d'en diminuer la portée : c'est en réalité tout l'inverse.

bon rhéteur, mais le fondement de tout ce qui fera le *uir bonus*. Le fait que cela intervienne dans les « chapitres grammaticaux<sup>63</sup> » de Quintilien en dit long sur le rôle qu'il donne à cet enseignement. C'est ainsi que se justifie en réalité tout l'enseignement d'une langue pourtant native, ce qui n'est pas sans nous inspirer quelques réflexions en ce qui concerne le traitement moderne fait à la grammaire française dans le système scolaire actuel. F.H. Colson écrivait déjà en 1914 :

*The ancient teachers of literature had thought out their business with a care and thoroughness from which their modern successors have much to learn*<sup>64</sup>. Les professeurs de littérature de l'Antiquité avaient réfléchi à cela de manière consciencieuse et tout à fait complète ; leurs successeurs modernes ont beaucoup à en apprendre.

Les préoccupations dont témoigne Quintilien semblent donc universelles, et c'est en cela aussi que son texte, d'un intérêt toujours renouvelé, traverse les époques.

De ce fait, Quintilien, en insistant sur l'importance de la *ratio*, s'inscrit dans la tradition cicéronienne et dans une vision de l'enseignement tel qu'il apparaît en *De off.*, I, 50 :

*Eius autem uinculum est ratio et oratio quae docendo, discendo, communicando, disceptando, iudicando conciliat inter se homines coniungitque quadam naturale societate*. Le lien [de ce groupe], c'est la raison et la parole, qui, par l'enseignement, l'étude, la discussion, le débat, l'exercice du jugement, réunissent entre eux les hommes et les associent dans une forme de société naturelle.

Les propos s'inscrivent par ailleurs tout à fait dans le débat sur *ars* et *natura* : et c'est comme cela que l'on peut aussi justifier la nécessité de s'adonner à l'étude précise d'une langue native, pourtant utilisée instinctivement. En effet, on voit bien ici que c'est l'*ars* en elle-même, l'étude en elle-même qui permet de parvenir à la condition naturelle<sup>65</sup> de l'homme, à savoir sa capacité à vivre en société<sup>66</sup>.

L'étude<sup>67</sup> fait entrer l'enfant dans une communauté. Ainsi, on comprend aisément que

63. Nous reprenons la formule utilisée par F.H. Colson, dans son article « The grammatical chapters in Quintilian », *The Classical Quarterly*, n°8, 1914, p. 33-47.

64. F.H. Colson, « The grammatical chapters in Quintilian », *The Classical Quarterly*, n°8, 1914, p. 33-47, *op.cit.* p. 47.

65. Sur l'*ars* qui forge la *natura*, cf. partie 4.4.4.1, notamment.

66. Ceci n'est pas sans rappeler l'idée aristotélicienne selon laquelle « l'homme est un animal politique », cf. *Politique*, I, 1253b : ὁ ἄνθρωπος φύσει πολιτικὸν ζῷον. L'homme se définit ainsi, naturellement, essentiellement, par son engagement dans la cité. M. Dufour écrit dans son article « L'homme animal politique », *Bulletin de l'association Guillaume Budé*, n°18, 1928, pp 35-37, *op.cit.* p.36-37, que l'homme est un animal politique « parce qu'il ne trouve son achèvement, son point de perfection que lorsqu'il vit et agit dans la *polis* ».

67. Nous retrouvons ici l'idée développée par les stoïciens et par Quintilien, selon laquelle c'est le processus en lui-même qui importe. Cf *supra*. Voir aussi M.W. Bloomer, « Quintilian on the Child as a Learning Subject », *The Classical World*, Vol. 105, n°1 (fall 2011), p. 109-137, *op.cit.* p. 111 : « Child training in advanced linguistic skills has become the ethically constitutive process of being fully human ».

l'étude de la grammaire est une étape charnière qui fait entrer les jeunes élèves dans cette « société naturelle », garantissant ainsi l'unité du peuple romain, mais une unité qui ne dépendrait pas des circonstances politiques ou sociales, une unité imposée par leur nature d'êtres humains et que le langage, l'étude, se chargerait de véhiculer. Ainsi, en évoquant la totalité de la formation de l'être humain *via* la rhétorique, nous adhérons tout à fait aux propos de Walzer, qui indique qu'avec Quintilien est mise en œuvre l'ambition de faire en sorte que la rhétorique se charge d'apporter la formation morale et philosophique de l'être humain<sup>68</sup>.

Le phénomène qui se produit, de Varron à Cicéron, tend vers une intégration de plus en plus assumée de la réflexion linguistique à la formation du citoyen : si Varron met en place les cadres ou les méthodes pour déterminer des cadres (puisque'il ne fige rien), Quintilien insiste et étudie précisément la place de la grammaire dans le cursus scolaire et dans la formation du *uir bonus dicendi peritus*. On peut désormais nuancer, aussi, l'attitude de Cicéron vis-à-vis des fondamentaux en grammaire et en linguistique : les derniers traités rhétoriques de Cicéron, en particulier l'*Orator*, laissent voir une évolution certaine. Ainsi, ce qui relevait de la *Latinitas* est progressivement réintégré à son propos, et ce, par le biais du *Latine loqui* : la vision totalisante qu'en a Cicéron peut désormais admettre les considérations fondamentales sur l'évolution du lexique ou de la prononciation par exemple. Ainsi, le savoir grammatical, c'est-à-dire l'exposé systématique de la morphologie et de la syntaxe se fait certes de plus en plus précis, et trouve une place dans la formation de l'individu qui, au fur et à mesure des années, est de plus en plus dé-corrélée des textes. Il ne s'agit pas de penser que l'enseignement et l'étude de la langue latine n'a plus de lien avec l'explication des textes, mais de dire que, peu à peu, cette réflexion technique gagne en légitimité. Cicéron est le témoin particulier de ce changement, qui intervient au sein même de son corpus. Ainsi, J.M. May renvoie ce changement à la volonté de Cicéron de « solidifier l'héritage oratoire qu'il laisse<sup>69</sup> », et prend donc ce changement sous l'angle de la mémoire collective – nous partageons totalement cette analyse. Mais si l'on élargit le cadre et que l'on sort de la problématique strictement cicéronienne, on remarque que l'*Orator* s'inscrit dans un mouvement que poursuivra Quintilien, et on peut postuler que le nouvel accent mis sur la *recte loquendi scientia* n'est pas seulement l'entreprise égocentrée de Cicéron, mais suit aussi un mouvement social et scientifique plus large, dans lequel la systématisation des savoirs,

---

68. A. Walzer, « Moral Philosophy and Rhetoric in the *Institutes* : Quintilian on Honor and Expediency », *Rhetoric Society Quarterly*, Vol. 36, n°3, summer 2006, p. 263-280, *op.cit.* p.278 : « Finally, this analysis of the *Institutes* offers insight into why rhetoric as a discipline was to occupy the central place in the educational system of the West through the Renaissance. The appropriation of philosophy allowed rhetoric, in the context of offering practical training in public speaking, to take on responsibility for character formation. »

69. Nous évoquons déjà le sujet 278.

même fondamentaux, prend toute sa place<sup>70</sup>.

---

70. Cette systématisation affectera ensuite des domaines plus difficiles à saisir, et le rôle de Quintilien dans ce domaine est immense. Cf notamment E. Rabbie, « Wit and Humor in Roman Rhetoric », in W. Dominik & J. Hall, *A Companion to Roman Rhetoric*, Malden-Oxford-Victoria, 2007, p. 207-217 : p. 215-216, en particulier, l'auteur expose la manière dont Quintilien tend à fournir un exposé structuré et systématique sur un sujet assez peu exploré de la sorte, à savoir l'humour et les traits d'esprit : Quintilien évoque ainsi les exercices permettant d'entretenir ou de créer le rire, tout en reconnaissant les limites de la théorie. Toujours est-il qu'après Cicéron, qui évoque le sujet sans en fournir une étude précise, Quintilien tente de systématiser le savoir sur cette question, dans un but toujours pédagogique. Cf. aussi p. 209 et suivantes de cette thèse, où nous exposons le rôle de Quintilien dans la théorisation du concept d'*urbanitas*.

# Chapitre 6

## Grec et latin

À la fin de la République, comme le rappelle Lindsay G.H. Hall, la réflexion linguistique n'est qu'à ses débuts :

« It needs to be stressed that literary Latin prose was still in its infancy when Caesar wrote the Gallic *Commentaries*, and that in virtually every department of composition, from basic orthography through the rules of conjugational accidence to the rigours of periodic syntax, the codes of linguistic propriety were still being fashioned, and were not to be engraved in the tablets of stone that we find in school grammars for another forty or fifty years<sup>1</sup>. »

Dans ce contexte, où apparaît pour la première fois le terme de *Latinitas*, dans la *Rhet. Her.*, en IV, 17, qui renvoie au caractère correct du langage<sup>2</sup>, c'est l'élaboration de la norme linguistique qui est en jeu. Mais si l'exigence de *Latinitas* est pour la première fois théorisée en tant que fondement de cette norme, elle n'apparaît pas *ex nihilo*. Ainsi, nombreuses sont les sources qui étudient la place de la culture grecque dans la civilisation romaine – dans une relation à double sens, où il n'est pas seulement question de ce que les Romains devraient aux

---

1. Lindsay G.H. Hall, « Ratio and romanitas in the *Bellum Gallicum* », in *Julius Caesar As Artful Reporter*, ed. Kathryn Welch, Anton Powell, The Classical Press of Wales, 1998, p. 11-29 : « Il faut insister sur le fait que la prose littéraire latine n'était qu'à ses prémices quand César écrivit ses *Commentaires*, et que, dans pratiquement tous les éléments qui entrent en jeu dans la composition, de la simple orthographe, aux règles de la syntaxe des périodes, en passant par les règles de la concordance des temps, les codes de la correction linguistique étaient toujours en train de se façonner, et ne seraient pas gravés dans le marbre des écoles de grammaire avant encore quarante ou cinquante ans. »

2. Cf. chapitre 1 de cette thèse.

Greco<sup>3</sup> – et les liens entre langue grecque et langue latine<sup>4</sup>.

Pourtant, malgré cet arrière-plan scientifique solide qui pose, comme fondement de la norme latine, les réflexions sur la langue grecque, le lien entre les deux langues, au-delà du fait qu'elles sont les deux utilisées par les Romains<sup>5</sup> mérite d'être explicité, et particulièrement, plus que le lien entre latin et grec, la manière dont la norme latine se définit, en regard de la norme grecque : que révèle la réflexion scientifique sur la langue latine du rapport des Romains à la langue grecque ? En d'autres termes, la question que nous posons n'est pas, fondamentalement, de savoir quelle est la place du grec dans la vie des Romains, mais quelle est la place du grec<sup>6</sup> dans la façon dont les auteurs de notre corpus considèrent leur propre langue.

Il est possible de dresser un parallèle avec la langue française et son évolution. Au XVI<sup>e</sup> siècle, il s'est agi de promouvoir un français unifié, cette langue qui serait la seule « langue française », par opposition aux patois régionaux, mais aussi de promouvoir son usage, de contrer l'utilisation du latin comme langue officielle. Bien sûr, des décisions politiques encouragent cela, comme l'ordonnance de Villers - Cotterêts de 1539, qui instaure la primauté de la langue française dans tous les documents relatifs à la vie publique du royaume de France. Ce n'est pas uniquement un courant politique, mais aussi un véritable mouvement culturel qui se développe : les premières grammaires normatives apparaissent (celle de Port-Royal par exemple<sup>7</sup>), ainsi qu'un manifeste, la *Défense et illustration de la langue française* de Du Bellay. Dans ce texte, le poète affirme

3. cf. Florence Dupont, « Rome ou l'altérité incluse », *Collège international de Philosophie*, 2002/3, 37, p. 41-54, et notamment p. 43 : « Mais il va de soi que la Grèce dans son altérité est présente au sein de la civilisation romaine, une Grèce autre et englobée, constitutive de la romanité. Les Romains banquèrent, font de la poésie et dansent. Dans l'empire romain qui a intégré les territoires habités par des Grecs au sein des provinces orientales, la population hellénisée [...] se doit d'assumer cette part d'altérité englobée, en s'adonnant aux activités désormais identitaires des Grecs [...] » ; cf. aussi A.J.S. Spawforth, *Greece and the Augustan Cultural Revolution*, Cambridge, 2011 : dans ce recueil, l'auteur étudie l'impact d'Auguste et d'Hadrien sur les provinces grecques. Voir aussi A. Wallace-Hadrill, *Rome's Cultural Revolution*, Cambridge, 2008.

4. Ainsi, le titre de l'ouvrage de F. Desbordes, *Idées grecques et romaines sur le langage*, Paris, 2007, matérialise déjà la force du lien, et F. Desbordes dans son article « *Latinitas* : constitution et évolution d'un modèle de l'identité linguistique » (*op.cit.* p. 91-105.), explore le lien entre la norme latine naissante et la norme linguistique grecque. De la même manière, l'article « La fonction du grec chez les grammairiens anciens », *op.cit.* p. 107-1119, rappelle comment les Romains, pour analyser leur langue, ont réutilisé les catégories et concepts grecs.

5. Cf. notamment les études du concept d'*Utraque lingua*, qui explorent les liens entre les deux langues dans la vie quotidienne et dans la production littéraire à Rome. On peut citer : Ch. Nicolas, *Utraque lingua : le calque sémantique : domaine gréco-latin*, 1996 ; ou encore M. Dubuisson, « *Utraque lingua* », *l'Antiquité classique*, 1981, 50, p. 274-286. Ou encore E. Valette-Cagnac, « Plus grec que le grec des Athéniens. Quelques aspects du bilinguisme gréco-latin », *Mètis. Dossier : Alexandre le Grand, religion et tradition*, EHESS, 2003.

6. En tout cas, du grec tel qu'il apparaît dans les textes latins que nous étudions, et qui est à différencier de la ou des langue(s) grecque(s) effectivement utilisées. En effet, F. Biville rappelle à juste titre que ce que l'on nomme « le grec » est une abstraction, qui cache une réelle diversité. Cf. F. Biville, « Situations et documents bilingues dans le monde gréco-romain », in F. Biville, C. Decourt et G. Rougemont (éds.), *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie. Actes du colloque international, Lyon, 17-19 mai 2004*, Lyon, 2008, p. 35-54, en particulier p.36-37.

7. La *Grammaire générale et raisonnée contenant les fondements de l'art de parler expliqués d'une manière claire et naturelle* paraît en 1660.

avec véhémence à quel point il est absurde de considérer qu'utiliser le français est moins digne qu'utiliser le latin ou le grec, comme nous pouvons le lire dans le chapitre premier du livre premier<sup>8</sup> :

« À ce propos je ne puis assez blâmer la sottise arrogante et témérité d'aucuns de notre nation, qui, n'étant rien moins que Grecs ou Latins, déprisent et rejettent d'un sourcil plus que stoïque toutes choses écrites en français, et ne me puis assez émerveiller de l'étrange opinion d'aucuns savants, qui pensent que notre vulgaire soit incapable de toutes bonnes lettres et érudition, comme si une invention, pour le langage seulement, devait être jugée bonne ou mauvaise. »

Or, Du Bellay lui-même dresse de nombreux parallèles entre les Romains et les habitants du royaume de France, et consacre même un chapitre entier à la façon dont « les Romains ont enrichi leur langue<sup>9</sup> » :

« Si les Romains (dira quelqu'un) n'ont vaqué à ce labeur de traduction, par quels moyens donc ont-ils pu ainsi enrichir leur langue, voire jusques à l'égaliser quasi à la grecque ? Imitant les meilleurs auteurs grecs, se transformant en eux, les dévorant ; et, après les avoir bien digérés, les convertissant en sang et nourriture : se proposant, chacun selon son naturel et l'argument qu'il voulait élire, le meilleur auteur, dont ils observaient diligemment toutes les plus rares et exquis vertus, et icelles comme greffes, ainsi que j'ai dit devant, entaient et appliquaient à leur langue. »

La métaphore de la digestion, met bien en relief le point important du propos de Du Bellay : les Romains ont repris à leur compte la littérature grecque, pas seulement en la traduisant, mais en « digérant » celle-ci et en créant, à partir de leurs lectures, les plus belles pièces en langue latine. Ils auraient assimilé la littérature grecque pour élaborer la leur.

Et si nous évoquons Du Bellay, c'est parce que précisément il nous semble que non seulement il montre avec clairvoyance l'héritage grec apparaissant dans littérature latine, mais en plus il justifie son souhait pour la langue française (développer une littérature en langue française) par le cheminement qu'ont connu les Romains, appliquant à ces derniers le militantisme, si l'on peut dire, dont il fait preuve lui-même. Et c'est ce qui nous intéresse précisément : comment, dans la façon dont la langue latine se développe et se théorise, apparaît la parenté avec la langue grecque ? Qu'est-ce que les Romains héritent des Grecs ? Que rejettent-ils comme « étranger »

---

8. *La Défense et illustration de la langue françoise*, Joachim du Bellay, ed. Jean-Charles Monferran, Droz, 2001.

9. *Défense et illustration de la langue française*, livre premier, chapitre VII.

et impossible à assimiler ou à appliquer à la langue latine ? En d'autres termes, quelle est la place du grec et des Grecs dans la norme linguistique, de Varron à Quintilien ?

Les sources s'accordent pour indiquer que la « conscience linguistique » des Romains s'est développée grâce à l'intermédiaire du grec<sup>10</sup>. D'un point de vue linguistique, il est clair aussi que les fondements théoriques de la réflexion sont des concepts d'origine grecque, qu'il s'agisse des concepts littéraires<sup>11</sup> ou des concepts grammaticaux<sup>12</sup>. Cette conscience est partagée par les Latins eux-mêmes, à l'image de Quintilien qui évoque « les disciplines grecques d'où découlent les nôtres<sup>13</sup> ».

Cette parenté avec le Grec semble s'incarner sur plusieurs plans. D'abord sur le plan global de la théorie : nous verrons en quoi la façon de penser la correction du langage latin est dans un rapport de continuité et de rupture quant aux théories grecques. Il nous faudra aussi évoquer cet héritage grec dans les théories qui concernent plus spécifiquement la pédagogie de la langue latine. Mais ce rapport apparaît aussi d'un point de vue strictement pratique, si l'on considère la place que doivent tenir les mots grecs dans la langue latine, une place qui n'est pas sans faire débat. Ainsi, quel est le rôle réel du grec, tel qu'il apparaît dans les œuvres de notre corpus, dans la normativité nouvelle de la langue latine, de la fin de la République au début de l'Empire ?

## 6.1 *Latinitas* et Ἑλληνισμός : rupture et continuité

La notion de *Latinitas*, centrale pour aborder la correction linguistique<sup>14</sup> semble être, *a priori*, le calque exact du grec Ἑλληνισμός<sup>15</sup>. L'influence du grec, et des théories grecques de la langue sur le latin sont tout à fait perceptibles. En effet, le mot lui-même est le fruit d'une formation identique, et c'est déjà un premier paradoxe : affirmer la correction de la langue latine, ses caractéristiques particulières, son « caractère proprement latin », si on traduit

10. Voir notamment : I. Opelt, « La coscienza linguistica dei Romani », *Atene e Roma*, 2-3, 1969, p. 21-37 ; B. Rochette « Grecs, Romains et barbares : à la recherche de l'identité ethnique et linguistique des Grecs et des Romains », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 75, fasc. 1, 1997. Antiquité - Oudheid. p. 37-57.

11. Ainsi le rappelle. M. Citroni, « The concept of the Classical and the Canon of Model Authors in Roman Literature », in J.I. Porter (ed.), *Classical Pasts : the Classical Traditions of Greece and Rome*, Princeton, 2006, p. 204-236 p. 212 : « As is well known, Roman culture did not create an autonomous reference system in terms of categories, concepts, or genres, as regards literary activity : apart from marginal areas, such as those of satire and the Atellana, the Greek system was adopted. »

12. Sur ce point, cf. F. Biville, « De la grammaire grecque à la grammaire latine et gréco-latine », *Histoire Épistémologie Langage*, 43, 1, 2021, p. 21-40 : F. Biville rappelle que la réflexion sur la langue grecque constitue un modèle à partir duquel la réflexion linguistique latine se développe, cf. notamment p. 26, où l'auteur indique à juste titre que « les Romains avaient beaucoup à apprendre des Grecs et à créer sur leur modèle : les connaissances et la terminologie technique propres à chaque spécialité, mais aussi et avant tout, leur socle épistémologique commun, leur approche rationnelle et leur démarche typologique. ».

13. *Inst.* I, 1, 12.

14. cf. Partie 1, chapitre 1 de cette thèse.

15. cf. Desbordes, F. « Latinitas, constitution et évolution d'un modèle de l'identité linguistique. » In : *Idées grecques et romaines sur le langage. Travaux d'histoire et d'épistémologie*. Lyon, ENS Editions, 2007, p. 91-105.

littéralement le terme, passe par un mot qui doit tout au grec. Ainsi, le suffixe *-tas* en latin, accolé au radical *latin-* désigne un état, une condition. Au même titre, le suffixe grec *-mos*, dont l'interprétation est sujette à de nombreux débats, signifie, selon la plupart des linguistes, la « dynamique de l'action » ; dans le cas de l'*hellenismos*, on peut l'interpréter comme la dynamique dans laquelle s'exprime le caractère grec d'un énoncé.

On pourrait déjà dire qu'entre l'état et la dynamique, il y a une grande différence ; pourtant, nous avons vu précédemment que la correction du langage est aussi un processus, une dynamique qui se met en oeuvre, et pas une seule préservation « passive » d'un état de la langue à un moment donné. Par ailleurs, le choix du terme *Latinitas* laisse penser que la « qualité latine » est intrinsèque à un mot, une phrase, un discours, comme si elle était ou devait être un fait, une donnée indéniable, un état immuable. C'est cette dimension que nous souhaitons interroger aussi.

### 6.1.1 *Latinitas*, Ἑλληνισμός et ἀττικισμός

Nous avons déjà évoqué plus haut le parallèle évident entre *Latinitas* et Ἑλληνισμός, le premier semblant être un calque du deuxième. Il est déjà intéressant de constater que penser la correction du latin se fait avec un terme tout à fait nouveau en latin, mais calqué sur le grec, dont la pensée linguistique précède évidemment la pensée latine sur ce point.

#### 6.1.1.1 *Latinitas* et Ἑλληνισμός : quelques observations sur la naissance des deux termes

Le premier phénomène remarquable est le cheminement parallèle des acceptions des noms Ἑλληνισμός et *Latinitas*. Ainsi, M. Casevitz retrace l'origine du terme Ἑλληνισμός et montre qu'il apparaît tardivement, sous la plume de grammairiens, et qu'il était « inconnu des Grecs de l'époque classique<sup>16</sup> ». On peut donc penser que l'unification de la pensée linguistique et surtout le lien entre pensée grammaticale et spécificité ethnique n'est pas une nécessité à l'époque classique, en Grèce. À l'inverse, le terme de *Latinitas*, bénéficiant pour ainsi dire du mot grec déjà existant, apparaît à l'époque classique chez les Latins, comme la marque du besoin de théoriser un concept linguistique, au moment où Rome gagne de plus en plus en influence politique dans le monde. Chez les Romains, donc, la préoccupation d'unification grammaticale et linguistique, vue l'époque à laquelle elle se développe, semble être un témoin de l'époque

16. « Hellenismos : formation et fonction des verbes en ἵζω et de leurs dérivés », M. Casevitz, dans *Hellenismos, quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque, Actes du colloque de Strasbourg, 25-27 oct 89, Ed. S. Said, Brill, 1991. p-9-16.*

classique latine, et arrive au moment charnière entre la fin de la République et l'avènement du Principat : le concept même de *Latinitas* intervient dans une période de crise républicaine, et on peut formuler l'hypothèse que son apparition fasse partie de ces réponses d'ordre patrimonial, culturel, à un désordre politique, selon la théorie de C. Moatti<sup>17</sup>.

De fait, rien que par les conditions dans lesquelles le terme naît, on devine les implications différentes du terme et l'importance du concept de *Latinitas*, qui apparaît dès les débuts de la théorisation des normes linguistiques, alors que chez les Grecs, Ἑλληνισμός n'est que la conséquence tardive d'une pensée pré-existante. L'identification entre grammaire et ethnie est aussi largement différente et plus prégnante chez les Latins, précisément parce que la réflexion linguistique naît à la période où le terme *Latinitas* apparaît : la *Latinitas* est idéologique, elle est le mécanisme permettant de penser l'unification de la langue latine et la systématisation de ses spécificités à la fois. M. Casevitz semble confirmer que la dimension purement technique du terme Ἑλληνισμός est révélatrice :

« L'absence dans le monde grec de l'hellénisme autre que linguistique est révélatrice de l'absence d'un sentiment positif d'unité ; l'appel à l'unité est d'abord une réaction contre les Barbares<sup>18</sup>. »

L'hypothèse que nous formons est que la *Latinitas* revêt, dès son apparition, des aspects multiples. Ou plutôt que la langue est déjà pensée différemment de la langue grecque. Nous pouvons déjà observer que le mot apparaît dans un traité de rhétorique, dont le pragmatisme ne saurait échapper à personne. De fait, même si nous ne considérons pas que la grammaire et la réflexion linguistique sont « déconnectées » des enjeux politiques, sociaux et philosophiques (notre étude de Varron consiste à le montrer), il n'est pas anodin que l'idée-même d'un discours latin apparaisse au cœur de la rhétorique, où le lien entre les mots et la politique est si vif. C'est que l'importance de penser la langue devient primordiale quand il s'agit de la diffuser, précisément. Et notamment de la diffuser face à la langue grecque. Nous avons d'ailleurs vu que l'enjeu est à la fois la préservation et la diffusion de la langue latine, d'une langue unique.

Revenons à l'origine du terme et au radical Ἑλλην-, dont M. Trédé analyse ainsi la signification :

« On admet que le sens premier du mot est un sens ethnique et géographique. Le catalogue du chant II de l'Iliade mentionne des Ἑλλήνες (II, 684) et désigne par ce mot les habitants du Nord-Ouest de la Grèce – le Sud de la Thessalie – qui

17. C. Moatti, « Experts, mémoire et pouvoir à Rome à la fin de la République », *Revue historique*, 2003/2, 626, p. 303-325, en particulier p. 321.

18. *Ibid.*, p. 9.

émigrèrent jusqu'en Grèce centrale. Ensuite, grâce peut-être au prestige de l'amphictyonie delphique, le mot désigna tous ceux qui construisirent la civilisation grecque et s'étendit à toutes les populations de langue grecque, cessant d'être un nom ?ethnique ? ou ?national ? pour désigner tous ceux qui parlent une même langue.<sup>19</sup> ».

Évidemment, dérivé de l'aire géographique qu'est le Latium, l'adjectif *Latinus* est d'abord chargé d'un sens géographique et ethnique. Mais comment cet adjectif est-il utilisé dans la littérature archaïque ? De quel sens se charge-t-il ?

### 6.1.2 Retour aux sources : étude des occurrences du terme *latinus* dans la littérature latine archaïque : Plaute, Naevius

Tout comme M. Casevitz, dans l'article que nous citons plus haut, revient aux occurrences des dérivés du radical ἔλλην-, nous souhaitons ici revenir à celles des dérivés de *latin-* dans la littérature archaïque parvenue jusqu'à notre époque.

Il nous faut d'abord expliquer le choix de ces deux auteurs. Emblématiques, chacun dans leur domaine, de la littérature archaïque, les textes ou fragments que l'on a conservés d'eux figurent parmi les plus anciens que nous ayons de la littérature latine. De fait, il nous a paru opportun de relever, dans cette littérature, les occurrences des dérivés du radical *latin-* afin de confronter les implications de ces mots et celles, chez les Grecs (dans la littérature classique cependant) de l'utilisation des dérivés d'ἔλλην- tels que M. Casevitz les analyse.

#### 6.1.2.1 Radical *latin-* dans les pièces de Plaute

Observons d'abord l'usage que fait Plaute des termes dérivés de *latin-*. Les occurrences que nous présentons représentent un relevé exhaustif.

On lit dans le *Mercator*, I, 1, vers 9-10 :

*graece haec vocatur Emporos Philemonis,  
eadem Latine Mercator Macci Titi.*

Cette pièce s'appelle en grec *Emporos* de Philémon, et la même, en latin, *Mercator*, de Titius Maccus.

La première apparition du terme, dans l'adresse de l'auteur au public, confronte déjà la source grecque avec la création, proprement latine, de l'auteur. Plaute est loin de renier l'héri-

19. *Hellenismos, quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, Actes du colloque de Strasbourg, 25-27 oct 89, Ed. S. Said, Brill, 1991, p. 71.

tage donc, puisque le terme latin est la traduction littérale du titre grec. On remarque ainsi que l'opposition *graece* / *latine* est tout bonnement linguistique. Bien avant l'apparition du terme *Latinitas*, le terme *latine* est déjà le vecteur d'une spécificité linguistique, et contraste avec le sens géographique des dérivés du radical ἑλλην-.

Dans la *Casina*, prologue, vers 32 et 34, nous retrouvons exactement le même emploi du terme :

*Clerumenoe vocatur haec comoedia  
graece, latine Sortientes. Deiphilus  
hanc graece scripsit, post id rursum denuo  
latine Plautus cum latranti nomine.*

On appelle cette comédie *Cleroumenoi*, en grec, et *Sortientes* en latin. C'est Deiphilus qui l'a écrite en grec, après quoi Plaute, avec son nom de chien, l'a écrite de nouveau, une seconde fois, en latin.

C'est encore une fois un emploi quasi-identique que nous trouvons en *Miles Gloriosus*, II, I, vers 87 :

*Alazon Graece huic nomen est comoediae,  
id nos Latine gloriosum dicimus.*

Le nom de cette comédie, en grec, est *Alazôn*, et, nous, en latin, nous disons *gloriosum*.

Pourquoi parlons-nous d'emploi quasi-identique ? C'est parce que nous ne pouvons être qu'interpellés par l'apparition étonnante (au vu des analyses précédentes), du pronom *nos*, non nécessaire donc emphatique, et même de la première personne du pluriel *dicimus*. Jusque là, aucune implication personnelle n'apparaissait, puisque Plaute, dans les deux occurrences précédentes, se posait en traducteur, et ne parlait qu'à la troisième personne, certes en mentionnant son nom, mais avec une distance éloquente. Comment expliquer cette différence ? En tout cas, pas par le contexte : certes ici c'est un des personnages qui prend en charge la présentation de la pièce, ici Palestrion, mais c'était déjà le cas dans la scène du *Mercator*, où il s'agissait de Charinus, et même dans le prologue de *Casina*, c'est toujours un acteur, déjà habillé, donc déjà identifiable comme un personnage de l'intrigue, qui prend en charge l'exposition. On ne peut donc pas dire que la première personne apparaît quand l'exposition est investie par un personnage seulement. Mais la nuance est là, et l'on ne peut nier que l'énonciation différente donne de la force au propos.

Le terme que l'on trouve en *Poenulus*, prologue, 54, est d'un usage comparable à celui qui est

fait dans les prologues de *Casina* et du *Mercator*, du moins du point de vue de l'énonciation :

*Carchedonius vocatur haec comoedia,*

*latine Plautus patruus multiphagonides.*

Cette comédie s'appelle *Carchedonius* (le Carthaginois), Plaute l'appelle en latin *patruus multiphagonides*, l'oncle mangeur de bouillie.

La neutralité énonciative est fortement contrebalancée par la traduction choisie par Plaute : la précision *latine* est déjà comique en elle-même, puisque l'adjectif *multiphagonides* constitue un néologisme fondé sur un radical grec et un radical latin. Ainsi, la traduction latine se charge déjà d'une tonalité comique, en même temps que la langue latine se charge elle-même d'un potentiel comique. Contrairement aux occurrences précédentes où l'héritage grec était présenté, ici, il n'y en a pas, et le mélange du latin et du grec est l'instrument de la dérision, par lequel Plaute réalise une réécriture tout à fait délicieuse des épithètes homériques.

Enfin, la dernière occurrence se trouve en *Poenulus*, V, 2, vers 1029. Hannibal se trouve avec Agorastocles et Milphio. Hannibal dit ainsi :

*At ut scias, nunc dehinc latine iam loquar.*

Mais pour que tu le saches, je parlerai à partir de maintenant en latin.

La mention du latin est donc encore une fois linguistique, évidemment, et participe à la résolution d'une incompréhension entre les personnages, incompréhension qui créait un comique de situation.

Nous voyons à travers ces cinq occurrences que la typologie se dessine ainsi : soit le latin est mis face à la source grecque, et donc le point de vue est linguistique et littéraire à la fois, soit le latin devient un instrument créant un comique (de mots ou de situation), comme dans les deux derniers exemples. Mais, de fait, dans la comédie plautienne, les occurrences du terme ne renvoient jamais, *per se* à une réalité ethnique (même quand les Latins se trouvent face aux Carthaginois) ni même géographique.

### 6.1.2.2 Occurrences dans les fragments de Naevius

Une seule occurrence apparaît, c'est celle que cite Aulu-Gelle en *Noctes atticae*, 1, 24, 2. Il s'agit de l'épithaphe figurant sur le tombeau de Naevius, dont Aulu-Gelle indique qu'elle a été écrite par lui-même, et qui, par sa beauté, comme celles de Plaute et de Pacuvius, mérite d'être intégrée à son recueil. Voici l'épithaphe :

*Inmortales mortales si foret fas flere,*

*Flerent divae Camenae Naevium poetam.*

*itaque postquam est Orchi traditus thesauro,  
obliti sunt Romae loquier lingua Latina.*

S'il était permis que les immortels pleurent les mortels, les divines Muses pleureraient le poète Naevius. C'est pourquoi, après qu'il a été emmené au trésor d'Orcus, à Rome, on a oublié de parler le latin.

L'adjectif *latina* qualifie ici le nom *lingua*, et évidemment le sens de cet adjectif est linguistique. Mais, deux siècles avant l'apparition de la *Latinitas*, deux siècles avant Cicéron, déjà, la linguistique se charge d'une dimension à la fois monumentale, mémorielle, et d'une dimension idéologique.

L'épithète, qu'elle soit réelle ou inventée, présente les oeuvres de Naevius comme des modèles de bonne utilisation de la langue latine, et suppose que la suite n'aura été qu'une lente dégradation de celle-ci. Pour reprendre l'expression que Cicéron applique à Caecilius<sup>20</sup>, Naevius apparaît comme *auctor latinitatis*. La langue est donc déjà l'instrument d'une réflexion plus large, dont la portée est politique. Les Muses elles-mêmes deviennent patronnes de la langue latine. Plus encore, en liant la disparition de la langue latine aux pleurs des Muses, désormais incapables d'inspirer qui que ce soit, Naevius fait de la littérature toute entière le lieu du parfait latin.

La *Latinitas* du langage, associée à l'usage littéraire de la langue, est donc une qualité qui, bien avant d'être théorisée, est mise en avant dans les textes littéraires. Et bien avant la *Rhet. Her.*, qui cantonne la *Latinitas* à une préoccupation grammaticale, ce fragment fait de la *Latinitas* un mélange de correction linguistique et d'ornement exemplaire : l'adjectif *latinus*, appliqué au langage, relève donc d'une préoccupation grammaticale et esthétique.

### 6.1.3 Conclusions : redéfinir le rapport entre *Latinitas* et Ἑλληνισμός

En définitive, contrairement au sens premier du terme Ἑλλήνας, tel qu'il est utilisé dans l'Illiade, l'adjectif *latinus*, dans les pièces de Plaute et les fragments de Naevius, relève d'une pensée proprement linguistique en regard de la langue grecque – on y reconnaît l'*aemulatio*, qui pousse les Latins à faire « aussi bien » que les Grecs. Déjà donc, alors que le mot grec désigne une partie de la population qui habite la Grèce, le mot latin tend à rassembler, suivant la logique que les Grecs avaient adoptée face aux Barbares. L'utilisation par Plaute et Naevius du terme *latinus* est d'autant plus intéressante que ces deux auteurs n'étaient pas originaires

20. *Att.*, VII, 3, 10

du Latium :

« ...mais toujours est-il que, même si c'est Rome elle-même qui a produit les premiers auteurs de prose en latin, tous les poètes archaïques qui écrivaient en latin étaient des Italiens profitant du patronage de Rome, avec Naevius et Lucilius venant de la Campanie, Ennius et Pacuvius venant du sud-ouest lointain (la Calabrie pour les Romains, mais désormais c'est une partie de l'Apulie), Plaute (probablement) et Accius venant d'Ombrie, et Caecilius de la Gaule cisalpine<sup>21</sup>. »

Ainsi, la revendication qu'on peut lire d'une écriture en langue latine témoigne déjà, bien avant que l'idée de *Latinitas* apparaisse, du fait que la langue parlée à Rome est un modèle et a vocation à être ce vers quoi l'on doit se tourner.

Par conséquent, le terme *Latinitas* se charge tout de suite d'une volonté d'unité, unité dont la langue serait un aspect et un vecteur, alors que le terme Ἑλληνισμός est plutôt la conséquence d'une unité déjà advenue.

Surtout, alors que le terme Ἑλληνισμός crée un critère d'unité linguistique que sa racine ne contenait absolument pas, le terme *Latinitas* entérine une unité linguistique dont on trouvait déjà trace dans la littérature archaïque, alors même qu'historiquement, à l'époque de Plaute, et même bien plus tard, des dialectes différents sont bien parlés hors du Latium<sup>22</sup>.

De fait, les deux termes ne nous paraissent pas être exactement des calques<sup>23</sup>. La *Latinitas* apparaît plutôt comme une adaptation de l'*hellenismos*. Christian Nicolas a longuement étudié la notion de calque, synthétisant les recherches notamment d'A. Meillet et de J. Marouzeau, et donne la définition suivante<sup>24</sup> :

« Dans ces extraits de chercheurs et philologues, transparaissent quelques constantes :

- Le procédé du calque sémantique est en relation avec la traduction. On le voit donc à l'oeuvre chez les poètes imitateurs de leurs émules grecs et chez les technographes ;
- Il est concurrent de plusieurs autres types d'emprunts : l'emprunt lexical, le calque morphologique, mais il est plus « ingénieux », moins « voyant et brutal »,

21. Cf. J. Clackson & G. Horrocks, *The Blackwell History of the Latin Language*, 2007, p. 82 : ... *but the fact remains that, even though Rome itself produced the first prose writers in Latin, all the earlier poets writing in Latin were Italians enjoying Roman patronage, with Naevius and Lucilius coming from Campania, Ennius and Pacuvius from the far southeast (Calabria to the Romans, but now part of Apulia / Puglia), Plautus (probably) and Accius from Umbria, and Caecilius from Cisalpine Gaul.*

22. *The Blackwell History of the Latin Language*, ed. J. Clackson, G. Horrocks, Blackwell Publishing, 2007, ch. 2, p. 37-76.

23. La notion de calque est précisément explorée par Christian Nicolas, *Utraque lingua : calque sémantique gréco-latin*, Louvain, 1997.

24. Ch. Nicolas, *Utraque lingua. Le calque sémantique : domaine gréco-latin*, Bibliothèque d'études classiques, Peeters, Louvain-Paris, 1996, *op. cit.* p. 23-24.

plus « délicat », d'une « forme plus ingénieuse et plus discrète<sup>25</sup> » ; car il conduit à un enrichissement sémantique sans innovation formelle : il n'y a donc pas, en l'espèce, émergence d'un nouveau signe, mais seulement accroissement du contenu d'un signe déjà existant.

- il est au moins semi-conscient, puisqu'il est utilisé pour parer aux insuffisances du vocabulaire. »

Toutefois, notre étude du terme *Latinitas* nous conduit à penser que c'est une logique un peu particulière qui est ici à l'œuvre. Le calque morphologique n'est pas tout à fait présent (nous avons déjà évoqué la différence de suffixe, et l'on attendrait le suffixe latin *-mus* comme équivalent du grec *-μος*), et il n'y a pas de calque sémantique grâce auquel le mot latin serait enrichi du sens grec<sup>26</sup>. Au contraire, la création latine – puisque c'est une création – dépasse les cadres du mot grec sur lequel elle semble fondée. Ce n'est donc pas la logique du calque qui nous semble donner naissance au terme de *Latinitas*, ce en vertu de quoi nous pensons que le terme est sciemment construit comme différent du grec *Ἑλλητισμός*.

Enfin, il est remarquable que la *Latinitas*, telle qu'elle est définie par la *Rhet. Her.*, soit uniquement grammaticale, alors même que l'adjectif *latinus* englobe l'esthétique : cela nous encourage à penser que la *Latinitas* républicaine – la correction grammaticale – est non seulement une sous-catégorie d'une notion plus générale que serait le *Latine loqui*, mais aussi qu'elle porte en elle les prémices de celui-ci.

## 6.2 Statut du grec dans la pensée linguistique

### 6.2.1 Varron, *inuestigator antiquitatis*

Nous avons déjà expliqué que l'entreprise de Varron est moins d'ordre grammatical (au sens technique du terme) que mémoriel : pour preuve, Cicéron le nomme *inuestigator antiquitatis*<sup>27</sup>, et c'est en effet la définition qui nous paraît le mieux désigner son travail. La présentation même de son ouvrage nous semble aussi être un témoignage de l'influence grecque sur la pensée linguistique latine, et en ce sens il nous semble être un corpus de choix pour étudier le caractère

25. Dans les relevés que fait C. Nicolas, la discrétion semble être une valeur extrêmement importante : elle régit même la notion de calque sémantique. Ainsi, il vaut mieux prendre un mot latin – même enrichi d'un contenu grec – que d'assumer l'emprunt en utilisant le mot grec. Nous reviendrons sur ce point dans la suite de notre étude, car cela renvoie à l'idée qu'un malheureux choix de mots mène à l'inefficacité du *sermo* ou de l'*oratio*, et vide le langage de sa fonction première : communiquer.

26. Un exemple de calque sémantique serait le terme *modestia*, comme évoqué en *De off.*, I, 142 : Cicéron précise bien que le terme latin évoque l'idée de mesure, *modus*, mais que dans un second temps il s'enrichit aussi du grec *εὐταξία*, qui renvoie au respect de l'ordre.

27. *Brut.* 60.

latin d'un discours. Regardons le début de *Ling.*, livre VI :

*Huius rei auctor satis mihi Chrysippus et Antipater et illi in quibus, si non tantum acuminis, at plus litterarum, in quo est Aristophanes et Apollodorus, qui omnes uerba ex uerbis ita declinari scribunt, ut uerba litteras alia assumant, alia mittant, alia commutent, ut fit in turdo, in turdario, turdelice.* Et sur ce sujet, les garants suivants me suffisent bien : Chrysippe, Antipater, et ceux qui, s'ils font preuve de moins de finesse, ont plus d'érudition, parmi lesquels se trouvent Aristophane et Apollodore, qui écrivent tous les deux que les mots dérivent de mots ainsi : certains mots gagnent des lettres, d'autres en suppriment, et d'autres en transforment, comme on peut le voir dans *turdo*, *turdario* et *turdelice*.

Il n'est pas anodin que Varron se fonde sur des Grecs pour résumer le principe de dérivation des mots. Cela suppose un fonctionnement universel des langues – ou du moins une possibilité de transférer une logique proprement grecque à une logique latine –, puisque le propos, tel qu'il est rapporté, ne semble expressément lié ni au grec ni au latin. Toutefois, la théorie qui est au fondement de toute l'étude de Varron sur la déclinaison et la dérivation des mots prend sa source chez les philosophes Grecs. Et ce n'est pas peu dire que de dire cela : la volonté de Varron étant, nous l'avons vu, de transmettre à la postérité tout un système de langue, en mettant à la source de ce système une théorie portée par les Grecs, il la rend ainsi d'autant plus convaincante qu'elle est ancienne. Notons aussi la force du terme *auctor* pour qualifier Chrysippe de Soles et Antipater de Tarse, dont les réflexions sont désormais la preuve de validité de tout le système que Varron s'emploiera à dévoiler par la suite. Devons-nous lire, en ce début du livre VI, une forme de *captatio benevolentiae*, pour combattre la méfiance d'un lecteur de la fin de la République ? La grammaire est-elle vraiment une science nouvelle dont l'existence doit être approuvée ? Ou bien, cette allusion aux Grecs est-elle, plus que symbolique, tout à fait technique, comme un moyen d'affirmer un savoir nouveau et universel ? Probablement, un peu des deux. D'abord, la méfiance envers la grammaire est un fait. Nous avons déjà vu à quel point ses débats, pointus et pointilleux, ont pu être tournés en dérision. Mais il nous paraît aussi intéressant de voir les modèles dont se réclame Varron. Chrysippe et Antipater, pour leur *acumen*, leur pénétration, leur finesse dans le traitement des mots. Aristophane de Byzance et Apollodore d'Athènes pour leurs *litterae*, leur érudition, l'ensemble de leurs connaissances.

Et c'est là, dans la parenté avec ces Grecs, que l'ambition de Varron apparaît : réunir, dans un ouvrage traitant du système de la langue, à la fois le général et le particulier, la macrostructure et la microstructure, le tableau et le détail. Les premiers incarnent la philosophie

– la contemplation du monde dans son ensemble –, les seconds la philologie, et l’articulation des deux autorités semble dessiner assez nettement le projet de Varron et la manière dont il souhaite participer à l’étude approfondie et totale du monde romain. Il est intéressant de constater que, dans le monde romain, la langue concerne à la fois le général et le particulier. Ce n’est pas un détail, un simple aspect du monde romain, c’est à la fois une partie de ce monde et le cadre général par lequel toutes les particularités de ce monde s’expriment.<sup>4</sup> Ainsi, non seulement les autorités grecques donnent un cadre et une légitimité au projet de Varron, mais même elles le dessinent entièrement. La méfiance qui règne, comme Suétone en sera un exemple, vis-à-vis de la grammaire pourrait venir de là : elle est fille d’une discipline grecque. C’est justement pour cela que voir Varron assumer cet héritage est un phénomène qui mérite d’être interrogé. En associant la philosophie et la philologie, il semble ainsi réconcilier une discipline qui, dans l’esprit commun, est par essence grecque – cela ne signifiant pas qu’elle ne soit pas pratiquée par les Romains –, avec une autre discipline à laquelle les Romains peuvent plus facilement s’identifier, à savoir l’étude de la langue.

Varron donne ainsi à son travail un double patronage, comme un signe de la grandeur de son ambition. La grammaire elle-même, discipline qui étudie les mots et la correction du langage et les textes, se trouve un objet plus large relevant désormais autant de la parole que de la bonne compréhension du monde, dont elle est un outil. Cela nous semble déjà annoncer le principe même des *artes liberales* où la grammaire, au sein du *trivium*, est associée au *quadriuium*, l’ensemble des sept *artes* regroupant les disciplines par lesquelles la connaissances des hommes et du monde est approfondie.

## 6.2.2 Penser l’éloquence latine : Cicéron et les orateurs grecs

### 6.2.2.1 Le concept de *Latinitas* et le glissement d’Ἑλληνισμός à ἀττικισμός

Nous avons déjà vu et analysé la formation du terme *Latinitas*. Sa parenté avec Ἑλληνισμός est évidente. Toutefois, comme nous l’analyserons dans la suite de notre étude, quand il est question des modèles, on ne parle pas des Grecs, mais des Athéniens. Le lecteur aura évidemment à l’esprit le débat animé sur les vertus des atticistes et les défauts des asianistes<sup>28</sup>, mais nous laisserons de côté ces derniers afin de nous concentrer sur les premiers et d’observer comment la pensée de Cicéron, dans le *Brutus*, opère un glissement entre le modèle grec et le modèle athénien. En effet, nous formulons l’hypothèse que l’évocation d’Athènes ne relève pas d’une simple métonymie pour désigner la Grèce. Revenons donc sur les termes utilisés par

28. *Brut.* 274 sq, à propos de Calidius, par exemple.

Cicéron dans le *Brutus*, et précisément sur les occurrences de *Graecia* et *Athenas*.

Au début du *Brutus*, le *studium eloquentiae* est généralisé à toute la Grèce<sup>29</sup>. La Grèce est, selon Marie-Pierre Noël, le lieu où apparaît, avec Périclès, « la première parole ornée<sup>30</sup> ». On remarque que la Grèce est mentionnée pour des propos généraux sur les arts, l'éloquence en faisant partie. Il en est de même en *Brutus*, 32, où la maison d'Isocrate est comparée à « une école ouverte à la Grèce entière<sup>31</sup> ». Ainsi, l'usage du terme *Graecia* semble relever de la simple opposition à Rome (et, par métonymie, tout son espace d'influence) : on distingue tout simplement l'éloquence latine et l'éloquence grecque. En *Brutus*, 258, quand Cicéron évoque la détérioration du langage, la mention de la Grèce sert simplement à comparer le phénomène avec celui que connaît Rome<sup>32</sup>.

En *Brut.*, 41, la Grèce est citée comme un ensemble géographique et politique<sup>33</sup> ; c'est aussi le cas en *Brutus*, 104, où sont évoquées les origines de l'éducation de Gracchus, dont les maîtres étaient Grecs<sup>34</sup>, mais en l'occurrence, se joint aux considérations géographique l'aura rhétorique. Le terme est donc associé à un effet d'amplification. Cet effet d'amplification apparaît enfin en *Brutus*, 332, où Pamménès est désigné comme « l'homme le plus éloquent, et de loin, de toute la Grèce », - *uir longe eloquentissimus Graeciae*. En 254, on retrouve exactement la même évocation, qui joint considérations politiques et considérations rhétoriques, mais cette fois, avec une tonalité bien plus revendicative :

*Quo enim uno uincebamur a uicta Graecia, id aut ereptum illis est aut certe nobiscum [Graecis] communicatum.* Car la seule chose par laquelle la Grèce, que nous avons vaincue, nous a vaincus, voilà qu'elle leur a été arrachée, ou bien qu'elle a été, assurément, partagée entre eux et nous.

Alors certes, nous retrouvons ici la même généralisation que celle qui était présente dans le paragraphe 26, dont nous parlions plus haut. Mais cette fois, il n'est pas question de « planter le décor », mais d'affirmer que Rome et l'éloquence latine sont au niveau de l'éloquence grecque. Le terme *Graecia*, par lequel la victoire politique et la performance rhétorique sont reliées, relève

---

29. *Brutus*, 26 : *Testis est Graecia, quae cum eloquentiae studio sit incensa iamdiuque excellat in ea praestetque ceteris.* En témoigne la Grèce, qui s'est enflammée pour l'étude de l'éloquence et qui, depuis longtemps, excelle dans cet art et domine dans tous les autres arts.

30. Marie-Pierre Noël, « Périclès et les débuts de la rhétorique grecque dans le *Brutus* », in *Le Brutus de Cicéron : politique, rhétorique et histoire culturelle*, dir. Sophie Aubert-Baillet et Charles Guérin, 2014, p. 91.

31. *Isocrates, cuius domus cunctae Graeciae quasi ludus quidam patuit...*

32. *Sed hanc certe rem deteriore uetustas fecit et Romae et in Graecia.* Mais le temps qui passe a détérioré [cette capacité à bien parler], à Rome comme en Grèce.

33. *Fuit enim regnante Graecia, nostra autem ciuitate non ita pridem dominatu regio liberata.*

34. *Nam semper habuit exquisitos e Graecia magistros, in eis iam adulescens Diophanem Mytilaneum Graeciae temporibus illis disertissimum.* En effet, il eut toujours les meilleurs maîtres, venus de Grèce, et parmi eux, alors qu'il était déjà adolescent, Diophanès de Mytilène, le plus éloquent de la Grèce à cette époque-là.

donc d'une forme d'amplification : certes, Athènes est le berceau de l'éloquence<sup>35</sup> et l'endroit où elle fut la plus éclatante, mais le parallèle ici dressé est bien plus grandiose et sert presque à affirmer une certaine suprématie latine et à l'amplifier (c'est l'image de Rome et de toute son aire d'influence, face à une nation entière tournée vers l'éloquence).

Toutefois, un changement s'opère dans deux paragraphes où est présent le terme *Graecia* : En 49, on passe de l'évocation générale de l'art oratoire en Grèce<sup>36</sup> à la particularité de la ville d'Athènes, considérée comme le berceau de ce goût :

*Hoc autem studium non erat commune Graeciae, sed proprium Athenarum.* Toutefois, ce goût pour l'éloquence n'était pas commun à toute la Grèce, mais propre aux Athéniens.

C'est là que le glissement apparaît, avec la conviction d'une particularité non pas attique mais athénienne. Et cette particularité est d'ordre éminemment morale et esthétique. En *Brutus*, 51, la pureté du langage que Cicéron attribue aux Athéniens semble se transmettre insensiblement et automatiquement à toute l'Attique :

*...omnemque illam salubritatem Atticae dictionis et quasi sanitatem perderet.* Et elle perdit toute l'intégrité de la prononciation Attique, et, pour ainsi dire, sa bonne santé.

Nous passons donc d'Athènes à l'Attique, sans aucune explication ni aucune transition, comme si les deux termes étaient tout à fait équivalents - ce qui est géographiquement faux, évidemment. De fait, on voit bien que la perfection oratoire, quand elle n'est pas amplifiée avec le terme *Graecia*, est bien associée à une aire plus réduite : celle d'Athènes et de son aire d'influence. C'est bien la *dictio*, la façon de prononcer, qui est au coeur du changement de point de vue, de même que précédemment c'était le *studium* : il y a donc un berceau intellectuel et un endroit où la prononciation est meilleure qu'ailleurs, et c'est à Athènes et dans l'Attique.

C'est d'ailleurs un parti pris assumé par Cicéron dès le paragraphe 26, où, non sans ironie (c'est ainsi que nous interprétons l'adjectif possessif *tuae*), il s'adresse à Atticus :

*In quam cum intueor, maxime mihi occurrunt, Attice, et quasi lucent Athenae tuae, qua in urbe primum se orator se extulit primumque etiam monumentis et litteris oratio est coepta mandari.* Et quand j'examine la Grèce, celle qui me vient le plus à l'esprit, Atticus, et pour ainsi dire, celle qui s'en détache brillamment, c'est

35. En tout cas dans l'argumentation fournie par Cicéron, qui, comme nous l'évoquions plus haut, place à l'époque de Périclès les premières preuves de l'éclatante éloquence athénienne.

36. *Et Graeciae quidem oratorum partus atque fontes uides..* : Tu vois la naissance des orateurs en Grèce et leurs sources.

ta chère Athènes : c'est dans cette ville qu'un orateur s'est le premier levé et, c'est là qu'en premier, le discours commença à être consigné par l'écriture et dans les actes judiciaires.

Ainsi, poser Athènes comme une référence tient en fait principalement aux sources que possède Cicéron : la culture oratoire est transmise par les sources écrites, qui viennent tout droit des tribunaux athéniens. Il n'est donc pas surprenant que le berceau et donc le modèle de la pratique oratoire soit Athènes. L'argument est donc en premier lieu historique, bien sûr, mais très vite, ce sont des considérations stylistiques qui émergent, et qui n'apparaissent pas quand on parlait de la Grèce en général. Ainsi, en *Brutus*, 44, à propos de Périclès :

*Huius suavitate maxime hilaratae Athenae sunt, huius ubertatem et copiam admiratae, eiusdem vim dicendi terroremque timuerunt.* On s'extasia de la douceur de son langage, à Athènes ; on admira la richesse et l'abondance de ses paroles, et l'on craignit la force de son discours et son effet terrifiant.

Bien sûr, il y a là avant tout une explication historique : Athènes, selon Cicéron a su créer le climat propice à la liberté de parole<sup>37</sup>, mais c'est bien la qualité esthétique, due notamment à une maîtrise stylistique, qui caractérise l'éloquence athénienne, ainsi que le confirme, par exemple, le paragraphe 130 : Cicéron évoque l'orateur Marcus Brutus, qu'il rapproche de Lycurgue à Athènes, - *ut Athenis Lycurgus.* ; il faut aller au paragraphe 36 pour en savoir plus et comprendre que ce qui caractérise Lycurgue c'est une éloquence d'un certain éclat<sup>38</sup>. Marcus Brutus est donc le contre-modèle, où l'éclat athénien devient *molestia* et *uehementia*.

Enfin, la mention d'Athènes est parfois plus imprécise, mais toujours liée à un aspect plus technique que les mentions de la Grèce, comme en 172, où Théophraste se vexe d'être pris pour un étranger en dépit de son langage parfait - *quom aetatem ageret optimeque loqueretur.* Bien que le terme *optime* soit vague, la suite du paragraphe, qui évoque le *sonus*, renvoie ainsi notamment à l'accent de celui qui parle.

Nous pouvons donc en tirer deux conclusions : d'une part, le terme *Graecia* renvoie systématiquement à des considérations généralistes sur l'éloquence. Le terme relève parfois d'une simple appréciation géographique, et parfois d'un effet d'amplification. D'autre part, la mention d'Athènes est, elle, liée à des considérations bien plus précises, et tout à fait techniques et/ou intellectuelles : elles relèvent de l'accent, de l'*ars* de l'orateur aussi. En réalité, on peut constater que quand il faut définir l'éloquence, faire entendre et comprendre ce que le terme recouvre,

37. Il explique en 45 que l'éloquence est « compagne de la paix », *pacis comes*.

38. *...et, ut opinio mea fert, sucus ille et sanguis incorruptus usque ad hanc aetatem oratorum fuit, in qua naturalis inesset non fucatus nitor.* Et, à mon avis, cette sève, ce sang pur, existèrent jusqu'à cette génération d'orateurs, dans laquelle l'éclat était naturel et sans fard.

ce que la perfection oratoire recouvre très concrètement, c'est Athènes qui est au coeur du propos. Pas la Grèce entière. Ainsi, le modèle que doit prendre l'éloquence latine, ce n'est pas l'éloquence grecque, mais l'éloquence athénienne ; si l'éloquence est un art grec, sa réalisation concrète la plus éclatante est tout à fait cantonnée, dans l'esprit de Cicéron, à Athènes<sup>39</sup>.

Nous constatons tout de même, si l'on compare la façon de nommer la langue correcte en latin, que la logique est assez semblable à celle des Grecs. La formulation première en ce qui concerne la correction – que le propos soit rhétorique ou grammatical –, utilise l'adjectif *latinus*<sup>40</sup>, l'adverbe *Latine* comme dans l'expression *Latine loqui*, ou même le terme *Latinitas*<sup>41</sup>, par analogie avec le grec. L'adjectif *romanus* quant à lui, est réservé, nous le verrons, à ce qui est tout aussi technique mais plus insaisissable (l'accent, la prononciation)<sup>42</sup>, par analogie avec la perfection athénienne. Rome apparaît ainsi comme le modèle pour la langue latine<sup>43</sup>.

De fait, nous en arrivons à la conclusion que le *Latine loqui*, dans sa plus éclatante expression, dont la *Latinitas* est la dimension grammaticale, ne saurait être un calque d'*hellenismos* mais une adaptation de l'*atticismos*. Nous reviendrons plus bas, dans l'étude du paragraphe 284 du *Brutus*, sur l'intérêt de considérer le *latine loqui* comme une adaptation et non un calque.

Comment comprendre ce transfert, puisque, semble-t-il, l'intérêt est de postuler une manière de parler qui soit latine, et pas romaine ? On compare donc une ville, Athènes (et sa région), à toute une nation. C'est peut-être une ambition à la fois culturelle et politique que l'on peut y voir : l'ambition d'élargir une pratique de la langue, sinon unique, du moins unifiée, par-delà les murs de Rome.

### 6.2.2.2 Un enjeu de différenciation : l'*urbanitas*

Au coeur de cette adaptation de l'atticisme dans la doctrine cicéronienne, se situe la notion d'*urbanitas*. De fait, le terme *romanus*, qui renvoie donc à l'*Vrbs*, sert à qualifier un orateur que Cicéron juge excellent. Ainsi en *Brutus*, 167 :

*Eiusdem fere temporis fuit eques Romanus C. Titius, qui meo iudicio eo peruenisse uidetur, quo potuit fere Latinus orator sine Graecis litteris et sine multo usu*

39. On peut ainsi remettre un peu d'ordre dans le « flou identitaire » que F. Biville évoque, écrivant ainsi : « Le bilinguisme gréco-latin va de pair avec un flou identitaire dans lequel les notions de pays (Grèce, monde romain), de peuple (Grecs, Romains) et de langues (hellénophones, latinophones) ne coïncident pas nécessairement. Cf. F. Biville, « Situations et documents bilingues dans le monde gréco-romain », in F. Biville, C. Decourt et G. Rougemont (éds.), *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie. Actes du colloque international, Lyon, 17-19 mai 2004*, Lyon, 2008, p. 35-54, en particulier p. 40.

40. Varron écrit le *De lingua latina*, par exemple.

41. *Rhet. Hér.*, IV, 17 : *Latinitas est quae sermonem purum conseruat, ab omni uitio remotum.*

42. cf. *infra*.

43. Pour une étude complète sur les dénominations de la langue, voir l'article de Bruno Rochette, « Les noms de la langue en latin », in *Histoire, épistémologie, langage*, tome 31, fasc. 2, 2009, La nomination des langues dans l'Histoire, p. 29-48.

*peruenire*. À peu près à la même époque, vécut le chevalier romain Caius Titius, qui, à mon avis, s'éleva autant qu'un orateur latin, sans connaissance des lettres grecques et sans grande expérience peut le faire.

Le fait que Cicéron mette en avant la « romanité » de Caius Titius nous encourage à dire que le lien est ici fait entre l'orateur latin, au maximum de son élévation - malgré quelques manques dans la formation - et l'orateur romain. Rome est désormais désignée comme le cœur de l'éloquence latine, le lieu où elle s'exprime de la manière la plus brillante, de la même manière qu'Athènes était le berceau de l'éloquence, et le lieu le plus illustre de l'éloquence grecque. Alors si les qualités de Caius Titius ne sont ni dans sa formation ni dans son expérience, il y a fort à parier qu'elles relèvent de l'*actio* et de l'*inuentio* : et en effet, Cicéron évoque à son sujet les *argutiae*, les *exempla* et... l'*urbanitas*. Remarquons d'ores et déjà que Cicéron fait avec Rome ce qu'il faisait avec Athènes : utiliser Rome pour montrer la dimension concrète de l'excellence de l'art oratoire.

Cette *urbanitas* est essentiellement une qualité en rapport avec la voix, puisqu'en *Brutus*, 171 on lit :

*Illud est maius quod in uocibus nostrorum oratorum retinnit quiddam et resonat urbanius. Nec hoc in oratoribus modo apparet, sed etiam in ceteris.* Ce qui est le plus caractéristique, c'est ce certain tintement dans la voix de nos orateurs, cette résonance plus distinguée. Et cela n'apparaît pas seulement chez les orateurs, mais aussi chez tous les autres.

Ce ne sont donc pas les orateurs romains qui se distinguent des autres, mais tous les Romains des non-Romains (donc les orateurs parmi eux). Même si le terme d'*urbanitas* n'est jamais utilisé à propos des Athéniens, nous remarquons que les propos sur l'*urbanitas* reprennent la distinction opérée entre les Grecs et les Athéniens, dont le noyau était la *dictio*<sup>44</sup>. Il est évidemment hors de question de dire que les Athéniens ont de l'*urbanitas*, le terme est bien trop latin pour prétendre caractériser des Grecs, mais tout de même, on peut penser qu'il constitue un parallèle avec l'ἄττικισμός.

Et effectivement, les orateurs qui ne sont pas romains, s'ils ont la même « valeur » aux yeux de Cicéron que les Romains, ont un manque. Un manque qui relève de la nature et de l'imprégnation à la fois : on notera le sel de cette remarque, venant d'un Arpinate. D'ailleurs, l'obsession de Cicéron à remarquer ce je-ne-sais-quoi, ce *color urbanitatis*<sup>45</sup> qui caractérise les Romains, est loin d'être un aveu de sa propre défaillance : au contraire, capable de repérer cet aspect, il

44. cf. *Brutus*, 51, que nous analysons plus haut.

45. Selon l'expression employée en *Brutus*, 171.

est donc lui aussi doué de cette *urbanitas* : l'*homo novus* est décidément un *homo Romanus*. Et c'est ainsi que l'éloquence latine s'organise autour de l'éloquence romaine, comme l'éloquence grecque s'organise principalement à Athènes. Comment la spécificité romaine apparaît-elle ? Nous reviendrons par ailleurs sur les implications idéologiques de l'*urbanitas*, mais d'ores et déjà, le fait qu'elle soit si difficile à cerner<sup>46</sup> la rend aussi centrale que mystérieuse. L'incapacité de Cicéron à définir le concept, qu'elle soit réelle ou feinte, a en effet une conséquence importante : l'*urbanitas* est impossible à apprendre. Elle ne peut en aucun cas relever de l'*ars* et ne saurait être qu'une manifestation de la *natura* de l'orateur. Cela garantit donc, d'une certaine manière, que les meilleurs orateurs ne pourront être que Romains. Et là, se dessine une différence avec la particularité athénienne qui concernait la voix : en effet, on ne parle pas explicitement d'un accent, d'un son, d'un débit de parole, mais peut-être de tout cela à la fois et sans jamais dire clairement en quoi consiste ce *quiddam*, de sorte que l'*urbanitas* romaine ne peut pas non plus être feinte, puisqu'elle est encore plus fuyante que l'accent athénien.

Le concept d'*urbanitas* est donc l'instrument par lequel l'éloquence romaine rivalise, non pas avec l'éloquence grecque, mais avec ce qu'elle a de plus beau, l'éloquence athénienne. En outre, le fait de théoriser cette particularité de Rome avec un terme plus général qui n'a pas d'équivalent en grec<sup>47</sup> marque aussi l'avènement d'une théorie oratoire proprement latine ; précisément, cette théorie s'inscrit dans ce qui est difficile voire impossible à conceptualiser, comme nous le démontrions plus haut<sup>48</sup>.

### 6.2.2.3 Le rapport aux orateurs grecs et le principe de l'imitation

Nous nous intéresserons ici à la façon dont l'orateur pense l'éloquence romaine dans le *Brutus*.

Avant toute chose, une remarque s'impose sur la structure même du *Brutus*, dont l'objet est, rappelons-le, d'acquérir une forme de sagesse par l'étude de l'éloquence, et même, de la « vraie éloquence »<sup>49</sup>. Ainsi, le panorama que propose Cicéron dans ce dialogue se présente comme une

46. De l'aveu de Cicéron lui-même, qui, à la demande de Brutus de lui définir le concept, répond en *Brutus*, 171 : *Nescio, inquam ; tantum esse quendam scio*. Je ne sais pas, dis-je, je sais seulement que cela existe.

47. Certes, le terme grec de πολιτεία, en latin *politia*, existe, mais il n'est en aucun cas linguistique ; il peut exprimer la façon dont le citoyen se comporte au quotidien, et en ce sens, l'*urbanitas* linguistique serait une sous-catégorie du terme.

48. C'est d'ailleurs aussi, en soi, une particularité latine : Cicéron, en s'intéressant autant à ce qui, selon lui, fait l'éloquence latine, tout en démontrant l'impossibilité ou la quasi-impossibilité de le conceptualiser, fait preuve d'une originalité certaine. Il dessine ainsi une rhétorique nouvelle, dans laquelle la technique, si elle a toute sa place, se voit conceptuellement limitée par ce qui est difficile à définir. La rhétorique latine se distingue donc, par la manière dont elle redéfinit les concepts en les adaptant à Rome, mais aussi par le parti pris, assumé, de ne pas tout théoriser.

49. *Brutus*, 23 : *Quare qui eloquentiae verae dat operam dat prudentiae, qua ne maximis quidem in bellis aequo animo carere quisquam potest*. C'est pourquoi celui qui étudie la vraie éloquence étudie la sagesse, dont,

tentative de cerner le meilleur latin possible dans une perspective qui dépasse évidemment la linguistique. Sur les 333 paragraphes que nous avons conservés, les paragraphes 25 à 38 résument l'histoire de l'éloquence chez les Grecs, puis les paragraphes 39 à 48 évoquent la manière dont la rhétorique s'est développée, et enfin les paragraphes 49 à 51 comprennent des considérations sur l'éloquence en dehors de l'Attique - incidemment, le fait que ces considérations ne prennent que deux paragraphes rappelle au lecteur que l'éloquence latine, *a fortiori* romaine, se développe en regard non pas de l'éloquence grecque, mais de l'éloquence athénienne. Bien sûr, le texte est émaillé, par la suite, de mentions de l'éloquence grecque : on pense à la comparaison entre Caton et Lysias en *Brutus*, 63-64. Mais par la suite, l'évocation des Grecs se fait plus rare (en tout cas moins exhaustive), ce qui laisse à penser que l'influence grecque, si elle n'est pas mineure pour Cicéron, n'est pas un objet d'étude *per se* : la réflexion s'oriente sur ce que peut et doit être l'éloquence romaine, ce qui laisse supposer que cela n'est pas théorisé au moment où Cicéron écrit le *Brutus*, et que son oeuvre se caractérise par sa dimension prescriptive comme par sa nouveauté.

Parfois même, on ne peut s'empêcher de penser que Cicéron met en valeur l'ineptie de vouloir se comparer aux Grecs. Ou plutôt, il refuse de croire à un nécessaire déclin de l'éloquence depuis les Grecs, une position qui sera ensuite partagée, dans la tradition<sup>50</sup>. En *Brut.* 285, la question des modèles est cruciale, et Calvus est la risée de Cicéron :

*Atticos, inquit, uolo imitari. Quos? Nec enim est unus genus. Nam quid est tam dissimile quam Demosthenes et Lysias? Quam iidem et Hyperides? quam horum omnium Aeschines? Quem igitur imitaris?* « Ce sont les Attiques, dit-il, que je veux imiter. » Mais lesquels? Car il n'y a pas un seul type d'Attique. Oui, qu'y a-t-il de plus dissemblable que Démosthène et Lysias? Que ces derniers et Hypéride? [Qu'y a-t-il de plus dissemblable] de ceux-ci qu'Eschine? Qui donc imites-tu?

Remarquons ici la posture quasi-socratique de Cicéron, qui « torpille<sup>51</sup> » son interlocuteur

---

même dans les plus grandes guerres, personne ne peut se passer sans en souffrir.

50. Nous pouvons ici dresser un parallèle avec, des années plus tard, Aper, qui, dans le *Dialogus de oratoribus*, refuse de croire que l'éloquence est morte ou en déclin mais parle simplement de « tournant ». Ainsi, en *Dial.*, XIX, on lit : *Nam quatenus antiquorum admiratores hunc velut terminum antiquitatis constituere solent, qui usque ad Cassium \* \* \* \* \*, quem reum faciunt, quem primum adfirmant flexisse ab illa vetere atqueirecta dicendi via, non infirmitate ingenii nec inscitia litterarum transtulisse se ad aliud dicendi genus contendo, sed iudicio et intellectu. Vidit namque, ut paulo ante dicebam, cum condicione temporum et diversitate aurium formam quoque ac speciem orationis esse mutandam.* En l'occurrence, le changement est aussi stylistique et s'explique à la fois par des différences institutionnelles et une éducation plus approfondie du public - pour qui le discours « à l'ancienne » serait trop ennuyeux et attendu. On peut aussi retrouver cette position chez Quintilien, en *Inst.*, X, 2,4, passage que nous évoquons *supra*. Toutefois, la vision décliniste existe aussi, évidemment, comme chez Sénèque le Père en *Contr.*, praef. 1. ou Velleius Paterculus.

51. Nous reprenons ici le terme utilisé par Ménon dans le dialogue éponyme, paragraphe 80a, où il qualifie Socrate de poisson-torpille.

fictif. La première ineptie est donc de comparer un orateur à un mouvement entier, ici Calvus et ceux qu'il nomme « les Attiques ». L'éloquence latine ne saurait donc, précisément, être « une éloquence latine », de même qu'il n'y a pas « une éloquence attique » et encore moins une éloquence grecque. La première pensée de l'éloquence chez les Latins est donc l'expérience de la diversité des styles<sup>52</sup>, en vertu de laquelle la comparaison avec les Grecs se doit d'être précise ou, tout bonnement, de ne pas être. Si l'éloquence à Rome hérite quelque chose de l'éloquence à Athènes, alors c'est avant tout, et surtout, de sa multiplicité.

Enfin, les paragraphes 289 et 290 semblent contenir l'essence de la réflexion cicéronienne sur le modèle attique. Et c'est une réflexion qui, aussi étonnant que cela puisse paraître venant de lui, décrit l'obsession du « style attique » : de fait, dans le paragraphe 289, admettant sans réelle conviction l'existence d'un style attique unique<sup>53</sup>, il renvoie les imitateurs hors du forum :

...sed in comitium ueniant, ad stantem iudicem ueniant. Mais qu'ils aillent au comitium, qu'ils aillent devant un juge qui ne prend même pas la peine de s'asseoir.

Nous y sommes : le critère esthétique devient déterminant pour décider d'une parole qui a littéralement droit de cité. La mention du comitium et du juge qui arbitre « au pied levé », pour reprendre la traduction de Jules Martha, établit en creux une *consuetudo* propre au forum romain. D'un côté donc, le style ouvre ou pas les « portes », si l'on peut dire, du forum romain. Il pourrait donc sembler paradoxal que, par ailleurs, au paragraphe 290, Cicéron rappelle que, s'il y a quelque chose à imiter chez les Attiques, ce n'est pas leur style, mais l'effet qu'ils produisent :

*Volo hoc oratori contingat, ut, cum auditum sit eum esse dicturum, locus in subsellis occupetur, compleatur tribunal, gratiosi scribae sint in dando et cedendo loco, corona multiplex, iudex erectus, cum surgat is qui dicturus sit, significetur a corona silentium, deinde crebrae assensiones, multae admirationes, risus, cum uelit, cum uelit, flectus, ut qui haec procul uideat, etiamsi quid agatur nesciat, at placere tamen et in scaena esse Roscium intellegat.* Je veux que ceci arrive à l'orateur : je veux qu'à l'annonce de sa prise de parole, le lieu soit occupé jusque dans les petits bancs, que le tribunal se remplisse, que les scribes soient reconnaissants d'attribuer une place ou de céder la leur, que l'assemblée soit variée, que le juge soit attentif ; que, quand celui qui s'apprête à parler arrive, l'assemblée demande le silence, ensuite je veux qu'arrivent à l'orateur des applaudissements répétés, de nombreuses marques

52. C'est un aspect particulièrement sensible dans le *De oratore*.

53. *Brut.* 289 : *Quare si anguster et exiliter dicere est Atticorum, sint sane Attici.* C'est pourquoi, si parler de façon ramassée et sans abondance est le propre des Attiques, alors je veux bien qu'ils soient Attiques.

d'admiration, qu'il suscite des rires, quand il le veut, et quand il le veut, des larmes, de sorte que celui qui voit tout cela de loin, bien qu'il ne sût pas de quoi l'on traite, comprenne tout de même que celui qui plaît à tous et qui se trouve sur la scène, c'est Roscius.

Le parallèle est fait, entre les Attiques (Démosthène en particulier) et les Romains, en affirmant une différence de style nécessaire (au nom de la *consuetudo*) mais un objectif et un effet communs. Il est remarquable que, pour rapprocher la force de l'éloquence romaine de celle, communément admise, de l'éloquence de Démosthène, tout en valorisant un style contourné, enrichi, orné, propre aux Romains, Cicéron illustre sa pensée par une phrase dans laquelle les figures se succèdent : l'accumulation de subordonnées, de groupes nominaux, le chiasme (*risus, cum uelit, cum uelit, flectus*), qui place en son centre le terme *uelle*, symbole de la maîtrise de l'orateur, le parallélisme (*crebrae assensiones, multae admirationes*), et comme une parfaite chute, le nom de l'acteur<sup>54</sup>, Roscius, qui se pose, au terme non pas d'une démonstration mais d'une période qui, par son rythme et ses figures, ne peut qu'emporter l'interlocuteur et le lecteur.

En définitive, Cicéron n'est pas de ceux qui pensent qu'un style doit s'imiter, c'est-à-dire être reproduit. Chaque orateur doit se forger le sien, et ainsi, la réalité que recouvre l'expression *oratorie dicere* se pare d'une multiplicité de procédés et de styles. Toutefois, on peut tout de même constater que Cicéron redéfinit au passage l'atticisme : ce n'est plus une manière de parler, mais une capacité à emporter tout son auditoire (même le juge : on notera l'opposition entre le *iudex stans* et celui qui est *erectus*). Le modèle attique semble intéresser Cicéron par une seule dimension : son efficacité. C'est ainsi que l'on comprend la polémique qui enfle entre Cicéron et les néo-attiques, le premier reprochant aux seconds leur sécheresse, un dépouillement qui ne conviendrait pas aux Romains ; c'est bien au nom de l'efficacité que l'on juge de la pertinence d'un style. Le paradoxe que nous soulevions plus haut se résout en réalité par le pragmatisme de Cicéron qui refuse de réduire l'éloquence à un exercice de style vidé de sens, mais en rappelle la fonction hautement pragmatique, sociale et politique.

La doctrine cicéronienne, apparaît donc, du point de vue de l'imitation, un peu plus détaillée que l'assertion de Quintilien en X, 2, 3, selon laquelle il faut faire usage de l'imitation avec précaution et discernement<sup>55</sup>, mais elle concorde tout de même avec celle-ci. Cicéron désigne en effet indirectement l'objet de ce discernement, qui concerne la *consuetudo*, comme nous le disions plus haut. Toutefois, c'est une nouvelle définition de l'*imitatio* que Cicéron fournit : il ne

54. La comparaison ici faite avec le mime, genre typiquement romain, n'est donc pas choisie au hasard.

55. *cautus* et *iudicio*.

s'agit pas d'imiter une technique, mais d'imiter un objectif - idée que l'on retrouvera aussi chez Quintilien. Loin de l'aveuglement d'une technique répétée, c'est donc une technique peaufinée, personnalisée et consciemment travaillée qui entre en jeu dans l'imitation.

### 6.2.3 Fonder des concepts propres au latin ?

Avec une pensée originale sur la langue latine et l'apprentissage d'un langage correct, c'est tout l'apparat conceptuel qu'il faut fonder. Ainsi, Quintilien se trouve dans la nécessité de traduire en latin le grec ὀρθογραφία, qu'au passage il écrit à la latine, *orthographian*, avec la terminaison grecque - puisqu'apparemment cela ne s'oppose en rien aux convenances (*quod decet*), certainement parce que le concept est grec à l'origine et que rien n'existait en latin. Il traduit donc le terme par *recte scribendi scientia* en, I, 7, 1, et les ajoutent aux « règles du langage correct » (*regula loquendi*). En cela, il se distingue de l'approche de Cicéron telle qu'on la trouve en *Topiques*, 35 :

*Multa etiam ex notatione sumuntur. Ea est autem, cum ex vi nominis argumentum elicitur; quam Graeci ἔτυμολογίαν appellant, id est verbum ex verbo veriloquium; nos autem novitatem verbi non satis apti fugientes genus hoc notationem appellamus, quia sunt verba rerum notae.* L'on tire bien des choses, aussi, de l'étymologie. C'est ce dont on se sert lorsque l'on tire une preuve de la signification d'un mot. C'est ce que les Grecs appellent ἔτυμολογία, c'est à dire, pour donner le mot à mot, son origine. Nous, comme nous fuions la nouveauté des mots qui ne sont pas suffisamment adaptés, nous appelons cette désignation « origine », parce que les mots sont les marques des choses.

La préférence est nettement affichée : si un mot latin existe pour un concept, alors il faut utiliser le mot latin, et non le grec, quand bien même la théorisation de ce concept eût été faite par les Grecs. C'est ainsi que l'étymologie est, pour les Romains, *veriloquium*, et le travail sur l'étymologie, *notatio* - le latin distinguant au passage la reconnaissance d'une origine commune et le travail d'explication grâce à cette origine commune, contrairement au grec. Cette première distinction nous paraît fondamentale : non seulement il y a un mot latin pour remplacer l'idée d'étymologie, mais en plus, le latin prend compte des nuances du mot et assigne un autre mot quand c'est nécessaire. Sans parler de militantisme (puisque, Cicéron l'écrit plus loin, ce débat n'est pas une nécessité *per se*<sup>56</sup>), se dessine ici une manière de considérer la théorie latine,

56. On reconnaît bien le pragmatisme de Cicéron, *Topiques*, 35 : *Sed cum intellegitur quid significetur, minus laborandum est de nomine.* Mais tant que l'on comprend bien ce qui est dit, alors il ne faut pas trop se donner de peine quand au nom utilisé.

comme une adaptation et un complément à la théorie grecque : en somme, quelque chose de différent.

Ce qui nous intéresse plus particulièrement ici, ce sont les raisons pour lesquelles ce choix est préféré. L'explication donnée par Cicéron est d'ordre étymologique, en témoigne le rapport évident entre *nota* et *notatio*. La seconde relève de l'*aptum*. Il s'agit ici d'adaptation, une adaptation que le mot grec ne saurait pas mettre en oeuvre.

Cicéron n'en dit pas plus : en quoi l'utilisation du concept grec ne serait-elle pas adaptée ? Il nous semble que deux arguments se dessinent et renvoient à une théorie sur la bonne utilisation de la langue.

Premièrement, c'est la *novitas* du mot, calqué du grec, qui est mise en cause : il semble y avoir une position de principe à fuir (le participe présent rappelle un présent de vérité générale) ce qui heurte la *consuetudo*. En effet, l'expression *non satis apti*, et particulièrement l'adverbe *satis*, semblent indiquer une habitude pas encore fixée, ou seulement en voie de l'être. Et là, de manière assez vertigineuse, convergent le versant rhétorique des écrits cicéroniens et le versant, au risque de froisser Cicéron, plus grammatical, ou en tout cas, linguistique. De fait, nous évoquons plus haut le *decor* comme limite à l'utilisation de mots grecs en latin. Il semble même que cette limite soit aussi valable pour la conceptualisation des théories linguistiques

Deuxièmement, et principalement, c'est la cohérence de la langue latine que Cicéron montre avec son argument sur *nota* et *notatio*. Et là, de manière tout aussi étonnante, avec la pratique de l'étymologie, c'est un versant quasi-varronien qui se dessine chez Cicéron : nous retrouvons là en effet une idée que nous avons déjà étudiée chez Varron, celle d'une unité de la langue, d'un système dont l'unité apporte du sens à chaque partie.

L'élaboration de concepts latins, qu'il s'agisse donc de traduction, ou d'invention, participe donc de ce système. Ainsi, les concepts qui sous-tendent les théories linguistiques deviennent eux aussi les lieux où se manifeste la théorie.

Pourtant, évidemment, les concepts grecs sont loin d'être reniés : ils tiennent au contraire une place de choix dans l'œuvre de Quintilien, non sans une pointe d'humour comme en *Inst.*, I, 5, 32, où il écrit à propos des défauts produits par un mauvais placement de la langue ou par un mauvais mouvement de la bouche lors de la production des sons :

*Et illa per sonos accidunt, quae demonstrari scripto non possunt, vitia oris et linguae : iotacismus et labdacismus et ischnotetas et plateasmus feliciores fingendis nominibus Graeci uocant, sicut coelestomian...* Et il y a aussi les défauts qui entravent les sons, que l'on ne peut pas retranscrire, qui viennent de la bouche et de

la langue : ce sont des iotacismes, des labdacismes, des ischnotètes, des platéasmes, comme les appellent les Grecs, qui forgent plus heureusement que nous des noms, de même que la coelostomie...

L'épithète appliquée aux Grecs, *feliciores fingendis nominibus*, est savoureuse : on y décèle de l'amusement de la part de Quintilien, de même que dans l'énumération de tous ces noms savants. Plus encore, l'utilisation de ces mots, non traduits en latin, semble trouver une explication : la langue grecque permettrait une fantaisie que ne permet pas la langue latine pour inventer des équivalents. Les Grecs auraient une facilité certaine à forger de nouveaux mots voire d'exprimer de nouveaux concepts. Nous n'avons pas pour but de voir ici si cela est vrai ou pas, mais l'humour avec lequel Quintilien traite la question nous paraît contrebalancer l'idée généralement admise, et que nous évoquions supra d'un complexe d'infériorité latin<sup>57</sup>. Au contraire, l'héritage grec est bien admis, et constitue même une source de jeu<sup>58</sup>.

#### 6.2.4 Penser la correction de la langue latine, en regard du grec

Nous disions *supra* que la façon dont le terme *Latinitas* est pensé évoque une forte unité linguistique inédite dans le monde grec au moment de l'apparition du terme Ἑλληγισμος. De fait, la manière dont Quintilien envisage la correction de la langue est assez révélatrice. Au moment d'évoquer la question de l'accent et du ton (*Inst.*, I, 5, 22-33), il indique la difficulté de repérer ces erreurs, et fait à propos des Grecs le commentaire suivant, en *Inst.*, I, 5, 29 :

*Cuius difficilior apud Graecos observatio est, quia plura illis loquendi genera, quas dialectus uocant, et quod alias uitiosum, interim alias rectum est. Apud nos uero breuissima ratio.* Et l'observation [de cette règle<sup>59</sup>] est plus difficile chez les Grecs, parce qu'ils ont plusieurs langages, qu'ils appellent dialectes, et ce qui est faux à un endroit sera cependant correct à un autre endroit. Chez nous, au contraire, la règle est très simple.

57. Ce complexe venant de la « pauvreté de la langue latine », *egestas patrii sermonis*. Cette idée est soutenue déjà par Lucrèce en *DRN* I, 136-139 : *Nec me animi fallii Graiorum obscura reperta / difficile inlustrare Latinis versibus esse, / multa novis verbis praesertim cum sit agendum / propter egestatem linguae et rerum novitatem*

58. Ainsi, la remarque de Quintilien en *Inst.* II, 14, 1, sur la difficulté et même l'impossibilité de trouver un concept latin traduisant le grec ῥητορικῆ. Mais dans cet aveu d'impuissance ne réside pas une théorie générale sur l'indigence de la pauvreté de la langue latine, et cela ne concorde pas, en tout cas, avec les observations que nous évoquons p. 147 et le jugement mesuré de Quintilien sur les possibilités offertes par la langue latine. Ainsi, Y. Benherfat lit ce passage de Quintilien pour le relier à la « préoccupation [quant à] la pauvreté de la langue latine », mais cette lecture nous paraît excessive et anachronique. (Y. Benherfat, « Noua uerba. Réflexions sur la place des néologismes lucrétiens dans la création d'un vocabulaire philosophique latin (1) », *Latomus*, 73-3, 2014, p. 596-614, art. cit. p. 596.

59. Quintilien fait ici référence à l'ancienne loi, *uetus lex sermonis*, que l'usage fait disparaître, cf. I, 5, 29 : *... aut si consuetudo uicerit, uetus lex sermonis abolebitur.* mais si l'usage vainc, alors l'ancienne loi du langage disparaîtra.

Ce que Quintilien met en relief, c'est un phénomène propre aux Grecs, à savoir la relativité des règles, *leges*, de la correction du langage, par opposition à la simplicité, à l'unicité des règles latines ; de fait, la théorisation des normes de correction de la langue latine naît au cœur d'une idée forte : l'unité. C'est un changement vertigineux, par rapport à la vision que nous livre Quintilien des règles grecques.

Grammaire grecque et grammaire latine sont aussi confrontées autour de l'épineux problème de la composition, en *Inst.*, I, 5, 69-70 :

*Frequenter autem praepositiones quoque copulatio ista corrumpit [...]. Sed res tota magis Graecos decet, nobis minus succedit; nec id fieri natura puto, sed alienis fauemus, ideoque cum κυρτάχρενα mirati simus, incuruiceruicum uix a risu defendimus.* Mais la composition modifie aussi les prépositions [...]. Pourtant, cela convient plutôt aux Grecs et nous réussit moins ; je ne pense pas que cela vienne d'une nature différente de la langue, mais plutôt du fait que nous aimons l'étranger, de sorte que nous nous sommes émerveillés devant κυρτάχρενα alors que nous repoussons d'un petit rire le mot *incuruiceruicum*.

Cette fois, c'est à la fois l'usage (le goût pour l'étranger) et l'euphonie qui sont au centre de la question et qui permettent de dessiner les contours d'une langue correcte : le rire, le ridicule, ce qui contrevient au *decor* devient ainsi le cadre hors duquel la langue ne peut pas évoluer. Évidemment, il s'agit d'un cadre lâche (nous avons déjà vu le problème que pose l'usage en termes de relativité des règles), mais sur une période donnée tout de même assez contraignant pour permettre de fixer une règle. La langue latine développe donc ses normes, en regard de la langue grecque, et, de ce fait, conserve à cette dernière une forme d'exotisme, d'étrangeté appréciable pour les *litterati*. C'est donc un système, propre aux Romains, de conventions sociales (Quintilien lui-même dit que cela ne vient pas de la langue en elle-même) qui donne naissance à une théorie grammaticale.

## 6.3 La question de l'utilisation de mots grecs dans la langue latine

### 6.3.1 Quintilien, Cicéron et le *decor*

Avant toute chose, une remarque s'impose : la question du grec est largement traitée par Quintilien, et cela nous permet aussi de mesurer à quel point l'approche de ce dernier est différente de l'approche cicéronienne. En effet, ce dernier accepte l'utilisation du grec selon les

circonstances, mais en évitant leur intégration aux discours, alors que Quintilien approuve largement l'intégration de mots grecs à la langue latine.

Observons la place que tient cette question - celle de l'usage du grec et des mots étrangers en général - dans l'exposé de Quintilien. C'est une question qui n'est pas traitée fondamentalement comme relevant du principe ou de l'idéologie, mais qui émerge tout naturellement des considérations sur la correction de la langue. Pour preuve, en I, 5, 59 :

*Vnde illa quaestio exoritur, an eadem ratione per casus duci externa qua nostra conveniat.* De là émerge l'importante question de savoir s'il faut décliner les mots étrangers en suivant notre règle.

La question qui se pose n'est pas celle de savoir s'il faut intégrer les mots grecs au discours en latin, mais comment on doit les intégrer : en assurant le respect de la *ratio* de la déclinaison latine, ou en préservant la déclinaison grecque (latinisée). Après un exposé neutre des deux positions possibles, Quintilien livre la sienne, un compromis, en I, 5, 63 :

*Mihi autem placet rationem Latinam sequi, quousque patitur decor.* Quant à moi, il me plaît de suivre la règle latine, tant que c'est convenable.

On appréciera la nuance de l'opinion, un compromis au coeur d'une querelle entre *ueteres* (qui privilégient la règle latine) et *recentiores*, qui préfèrent utiliser les terminaisons grecques<sup>60</sup>. Ainsi, la règle latine prime, mais tant que l'on reste dans le cadre du *decor*. Ainsi, ce qui était un critère esthétique avant tout – donc, un supplément à la norme – devient désormais un critère de modulation de la règle : l'esthétique devient le critère normatif, même. Quintilien ne développe absolument pas les sous-entendus du terme *decor*, mais ce qui est intéressant, c'est que c'est un terme utilisé ailleurs par Cicéron, concernant la rhétorique, et qui recouvre des acceptions bien différentes<sup>61</sup>. De fait, les termes d'*aptum* et de *decorum* renvoient principalement à la convenance au sens pragmatique du terme, i.e l'adaptation aux circonstances dans lesquelles le discours se tient, mais aussi une certaine élégance du langage - et en cela, on voit la parenté entre Cicéron et Quintilien. Ainsi en *Orator*, 70 :

*Aut si alicuius inconditi arripias dissipatam aliquam sententiam eamque ordine uerborum paululum commutato in quadrum redigas, efficiatur aptum illud, quod fue-*

60. La position des Anciens apparaît en *Inst. Orat.*, I, 5, 59 : *Ac si reperias grammaticum veterum amatorem, neget quicquam ex ratione Latina mutandum....* Si l'on trouve un maître amateur des Anciens, il dira qu'il ne faut rien changer, qu'il ne faut pas sortir de la règle Latine.

La position des « modernes » apparaît en I, 5, 63 : *Nunc recentiores instituerunt Graecis nominibus Graecas declinationes potius dare.* En revanche, des maîtres plus récents ont décidé de plutôt décliner avec des terminaisons grecques, les noms grecs.

61. Nous renvoyons pour une étude plus complète à l'article de Jacques-Emmanuel Bernard, « Rhétorique et société chez Cicéron », *Modèles linguistiques* [en ligne], n°58, 2008, pp 47 - 63.

*rit antea diffluens ac solutum.* Ou bien, prenons quelque phrase sans harmonie de quelque auteur à l'écriture confuse, et refais-la en ayant à peine changé l'ordre des mots in quadrum, alors ce qui auparavant était diffluens et disharmonieux sera convenable.

Pour autant, il ne nous semble pas que les catégories soient en réalité si éloignées. Au contraire, la dimension esthétique du *decor* grammatical de Quintilien semble répondre à l'aspect tout aussi esthétique et éthique du *decor* dans la rhétorique cicéronienne. En effet, les deux nous paraissent relever d'une même préoccupation, le soin accordé à l'expression, un soin nécessaire pour que les paroles de l'orateur emportent le jugement d'autrui - car c'est bien, dans l'idée de *decor*, le jugement porté par la société qui est sous-entendu.

La convergence d'une pensée esthétique et sociale sur l'expression se retrouve lorsque Quintilien parle des cas où l'adaptation latine des mots grecs pose problème, en *Inst.* I, 5, 64 :

*In ceteris quae poterunt utroque modo non indecenter efferrri, qui graecam figuram sequi malet non Latine quidem sed tamen citra reprehensionem loquetur.* Dans tous les autres cas, où l'on peut, sans atteindre à l'élégance, utiliser l'un ou l'autre langage, celui qui préférera suivre la forme grecque ne parlera pas, de fait, latin, mais sans qu'on puisse l'en blâmer.

Ce n'est pas seulement que la dimension esthétique et la dimension sociale du *decor* s'ajoutent l'une à l'autre. De fait, il semblerait que ce soit une vision commune, esthétique, du *decor*, qui fasse de ce terme une limite sociale à la correction du discours. Ainsi, la société romaine se redéfinit comme l'ensemble des gens, capables de juger de la *uenustas* d'un terme et donc de son *decor*, de son adaptation. Cette population, capable de juger ce qui est convenable, devient donc le « mètre - étalon » de toute une population, bien plus large, amenée à parler latin. La démarche de Quintilien, en éveillant clairement le lecteur à cette problématique, semble être de rendre le plus de monde possible sensible à la question, et par là même, peut-être, de généraliser cette capacité à juger de ce qui est esthétiquement convenable. La correction du langage se retrouve à englober l'élégance, puisque c'est à l'aune de cette dernière que l'on juge de ce qui est acceptable. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'utiliser des mots grecs, et quand c'est bien la stylistique qui supplante la grammaire (une fois qu'il est admis que ses règles n'en sont pas malmenées dans les mots latins) - puisque l'on admet que l'on puisse, sans être digne de *reprehensio*, parler autre chose que ce qui est latin. De fait, la *recte loquendi scientia* se distingue du *Latine loqui* : la première englobe le second, de sorte qu'un bon langage dépasse les cadres stricts du *Latine loqui*. À moins que ce ne soit ce dernier qui s'élargisse et évolue : en effet,

Quintilien ne dit pas ici précisément ce qui motive son indulgence envers ceux qui utilisent des mots grecs. Toutefois, on voit dans sa formule que l'expression « parler latin » recouvre deux niveaux d'interprétation : le sens propre, restrictif, selon lequel parler latin équivaut à utiliser des mots latins, et un sens plus large, qui n'est pas défini, et qui dépasse généreusement la question du lexique. Quintilien semble donc placer le *Latine loqui* dans ce deuxième cadre - un cadre encore flou -, ce qui explique son indulgence.

Ce que l'on peut en tout cas affirmer, c'est que c'est une catégorie stylistique, le *decor*, qui devient un critère linguistique : ainsi, le bon langage n'est plus la base sur laquelle la stylistique se construit et évolue, mais, au contraire, le mouvement s'inverse et la pensée linguistique s'enrichit de considérations stylistiques. La *Latinitas* sort donc nettement du cadre purement grammatical auquel la *Rhet. Her.* la bornait.

### 6.3.2 Cicéron et le paradoxe grec

D'un point de vue strictement biographique, Harold Guite<sup>62</sup> a bien montré à quel point les aïeux de Cicéron témoignent d'une attitude paradoxale envers la culture grecque :

On rapporte que le grand-père de Cicéron remarquait que, mieux un Romain connaissait le grec, plus il était un scélérat. Cependant, un de ses fils, Lucius, appartenait à un cercle qui connaissait bien le grec, et un autre, Marcus, a assurément donné à ses propres enfants une éducation grecque. Marcus, le père de l'orateur, semble avoir partagé l'opinion prédominante à son époque : qu'il fallait recevoir une éducation grecque sinon rien<sup>63</sup>.

À la lecture de l'oeuvre cicéronienne, il nous apparaît important d'étudier la présence de ce même paradoxe, ce mélange de rejet et d'admiration, sinon de la part de Cicéron, du moins de la part de membres de son cercle social.

#### 6.3.2.1 Connaissance de la culture grecque : un attribut fondamental de l'orateur accompli

Dans le *Brutus*, 104, Cicéron parle de Tiberius Gracchus et de Caius Carbo en évoquant leur sagesse et leur connaissance du grec :

62. « Cicero's attitude to the Greek », in *Greece and Rome*, Vol. 9, No. 2, octobre 1962, p. 142-159.

63. Nous traduisons ce passage, INSERER PAGE PRECISE : *Cicero's grandfather is credited with the observation that the better a Roman knew Greek, the bigger a scoundrel he was. Nevertheless one of his sons, Lucius, belonged to a circle that knew quite a lot of Greek and another, Marcus, certainly gave his own children a Greek education. Marcus, the father of the orator, seems to have shares the prevailing view that one had either a Greek education or not at all.*

*Nam et Carbonis et Gracchi habemus orationes nondum satis splendidas uerbis, sed acutas prudentiaequae plenissimas. Fuit Gracchus diligentia Corneliae matris a puero doctus et Graecis litteris eruditus.* En effet, nous avons des discours de Carbo et de Gracchus qui, s'ils ne brillent pas par la qualité de l'expression, sont pertinentes et tout à fait emplies de sagesse. Gracchus était élevé soigneusement par sa mère Cornelia, dès l'enfance et est connaisseur des lettres grecques.

La connaissance du grec est donc une caractéristique de l'homme *eruditus*. Ces considérations se retrouvent au paragraphe 169<sup>64</sup>, puis en 175<sup>65</sup> ou encore en 205<sup>66</sup>. Ainsi donc, la connaissance du grec semble s'affirmer comme une caractéristique de l'homme érudit, mais plus encore, de l'honnête homme.

M. Dubuisson démontre bien que la connaissance du grec est un élément nécessaire à tout bon orateur, sans pour autant être un objet de gloire particulière<sup>67</sup>.. Cet arrière-plan culturel permet de mieux envisager la problématique complexe dans laquelle s'inscrit l'utilisation du grec. En effet, on remarque chez Cicéron que la connaissance du grec n'est qu'un aspect parmi d'autres, et que cela ne justifie pas en soi de particulières louanges. Ce n'est simplement présenté que comme la source de sa *prudentia* (un attribut essentiel chez un homme qui prétend s'investir dans la vie de la cité). Pline le Jeune évoque aussi la connaissance du grec sans en faire un motif de louanges particulières. M. Dubuisson renvoie sur ce point précis, à Pline le Jeune, VII, 25, 4 :

*Quam tersa omnia ! quam Latina ! Quam Graeca ! Nam tantum utraque lingua ualet, ut ea magis uideatur excellere, qua cum maxime loquitur.* Quelle élégance dans ces paroles ! Comme il s'exprime en latin ! Comme il s'exprime en grec ! En effet, il est si fort dans les deux langues, qu'il semble toujours que celle qu'il utilise est celle où il parle le mieux.

64. *Brutus*, 169 : Q- D- Valerii Sorani, uicini et familiares mei, non tam in dicendo admirabiles quam docti et Graecis litteris et Latinis.. Quintus et Decimus Valerius, de Sora, mes voisins et amis, sont encore plus savants en lettres latines et grecques qu'ils sont admirables dans leur expression.

65. *Brutus*, 175 : D- Brutus, is qui consul cum Mamercus fuit, homo et Graecis doctus litteris et Latinis. Decimus Brutus, qui était consul avec Mamercus, était un homme connaisseur des lettres grecques et latines.

66. *Brutus*, 205 à propos d'Aelius : fuit is omnino uir egregius et eques Romanus cum primis honestus idemque eruditissimus et Graecis litteris et Latinis : il était un homme tout à fait remarquable, un chevalier Romain absolument honorable, et très érudit sur les lettres grecques et latines.

67. M. Dubuisson, « Le grec à Rome à l'époque de Cicéron, extension et qualité du bilinguisme », in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 47e année, No 1, 1992, p. 187-206, p. 192 : « S'élevant apparemment au dessus de la moyenne de leurs contemporains, certains personnages de nos textes se voient à l'occasion rendre un hommage particulier pour leur connaissance du grec. [...] Ce n'est pas en réalité la connaissance (même parfaite) du grec qui y est présentée comme exceptionnelle ; ce qui fait proprement l'objet de compliment, [...] c'est, dans des contextes surtout rhétoriques, l'aisance et le charme de l'expression, en latin aussi bien qu'en grec ; il ne semble pas y avoir, toute étrangère qu'elle est (mais l'est-elle vraiment) ? de mérite particulier à s'exprimer dans cette langue. »

Le statut particulier de la langue grecque subsiste donc à travers les siècles : sa connaissance est attendue de la part d'un lettré, et qui plus est d'un orateur. L'on peut aussi voir une posture : celle de l'homme qui, en montrant que selon lui la question de la connaissance du grec ne se pose pas, signale clairement à quelle partie de la société il appartient.

En effet, connaître la culture grecque, connaître la langue grecque et utiliser le grec sont des choses bien différentes, et quand il s'agit de parler en grec, les choses se compliquent. Nous retrouvons ici la distinction essentielle entre culture grecque et langue grecque qu'évoque Adams<sup>68</sup>. Ainsi, ce que Cicéron désigne par les termes *docti*, ou encore *egregius*, *eruditissimus*, ce sont bien des hommes qui se distinguent par leur connaissance de la culture et de la littérature grecques. Il ne s'agit en aucun cas d'évoquer ici l'utilisation de la langue grecque. Bien au contraire, l'évitement de la question est assez remarquable, et démontre que la culture grecque est surtout un des critères objectifs (un *signum* ?) qui permettent de juger des qualités intrinsèques d'un homme. On peut supposer sans prendre trop de risques que cette connaissance de la culture et des lettres grecques implique la connaissance de la langue grecque, mais le fait de ne pas citer cela expressément indique que ce n'est que secondaire chez l'orateur, dont le pragmatisme nécessaire lui rappelle en permanence...qu'il s'adresse à des Latins.

### 6.3.2.2 Renier l'héritage grec dans la pratique oratoire ?

Nous avons précédemment vu à quel point l'idée que c'est l'*ars* qui fait le bon orateur est essentielle chez Quintilien. Celui-ci, toutefois, indiquait bien que le propre d'une *ars* bien assimilée, c'était de disparaître. Cicéron est dans une posture semblable, certes - et nous pensons d'ailleurs que le fossé que l'on pourrait tracer entre un Cicéron qui laisse toute la pratique rhétorique à la *natura* et un Quintilien qui érige l'*ars* en principe est une forme d'exagération des doctrines des deux hommes - , mais lorsqu'il s'agit des Grecs, l'éducation devient un sujet pour le moins sensible. La question de la disparition de l'*ars* devient cruciale.

Cette « disparition » de l'*ars* est en effet abordée chez Crassus et Antoine, comme une posture d'orateur : dans leur cas, elle concerne spécifiquement l'héritage grec dans la pratique de l'éloquence, héritage qui relève donc de l'ἔξις principalement. On lit ainsi en *De orat.*, II, 4 :

*Sed fuit hoc in utroque eorum, ut Crassus non tam existimari uellet non didicisse  
quam illa despicere et nostrorum hominum in omni genere prudentiam Graecis an-*

68. J.N.Adams, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge University Press, 2004, p.12 : *First, a distinction must be made between those anecdotes which relate to knowledge of the Greek language, and those which relate to knowledge of Greek literature and culture.* Premièrement, il faut distinguer les anecdotes qui ont un rapport avec la connaissance de la langue grecque, et celles qui ont un rapport avec la connaissance de la culture et de la littérature grecques.

*teferre ; Antonius autem probabiliorem hoc populo orationem fore censebat suam, si omnino didicisse numquam putaretur ; atque ita se grauiorem fore, si alter contemneret, alter ne nosse quidem Graecos uideretur.* Mais l'on observait ce phénomène chez chacun d'entre eux : Crassus voulait que l'on pense non pas qu'il n'avait pas reçu d'éducation mais plutôt qu'il en faisait fi, et qu'il préférait le savoir-faire, en toutes choses, des hommes de chez nous, à celui des Grecs ; quant à Antoine, il était d'avis que son discours serait plus digne d'être approuvé par notre peuple si l'on pensait qu'il n'avait jamais appris tout cela ; et ainsi, ils pensaient avoir plus de poids, pour l'un, s'il méprisait les Grecs, pour l'autre, s'il avait l'air de ne même pas les connaître.

Ce qui émerge ici, en plus de la *persona* oratoire qui consiste à se présenter comme un homme d'action plutôt que de paroles<sup>69</sup>, c'est une posture sociale, comme en témoignent les termes *existimari* ou *putaretur* : la question que soulève la connaissance des Grecs est essentiellement une question de paraître. Comment expliquer cela ? L'idée que la pratique de l'orateur soit le fruit d'une étude, si elle est évidemment admise, doit être discrète, mais il apparaît que l'influence des Grecs pose un problème supplémentaire : peut-on envisager que, si bien parler est s'adapter à son public, être un Latin qui parle Latin à d'autres Latins est l'attitude exclusivement requise ? Et que mettre en avant sa culture grecque, notamment en employant des mots grecs, serait perçu comme un défaut d'adaptation à son public - ce qui est une faute « professionnelle »-, voire un défaut d'allégeance à Rome - un défaut politique ? J.N. Adams écrit ainsi :

« Le Grec, langage de haute culture dans les yeux des Romains, suscitait chez les Romains un sentiment d'infériorité culturelle, et chez certains d'entre eux, de ce fait, une agression linguistique, d'autant plus au moment où Rome établissait son emprise politique dans le monde grec. D'une part le Romain lettré aspirait à parler grec couramment, mais, d'autre part, il pouvait paraître humiliant, pour certains

---

69. On pense ainsi au discours de Marius, chez Salluste, *Bellum Iugurthinum*, 85, où il oppose les artifices et la culture de l'orateur, dont la connaissance de la langue grecque, au savoir empirique qu'a acquis l'homme d'action et de terrain qu'il est : *Non sunt composita verba mea : parvi id facio. Ipsa se virtus satis ostendit ; illis artificio opus est, ut turpia facta oratione tegant. Neque litteras Graecas didici : parum placebat eas discere, quippe quae ad virtutem doctoribus nihil profuerant. At illa multo optima rei publicae doctus sum : hostem ferire, praesidia agitare, nihil metuere nisi turpem famam, hiemem et aestatem iuxta pati, humi requiescere, eodem tempore inopiam et laborem tolerare.* Mes mots ne sont pas bien arrangés : cela m'est égal. Mon courage lui-même se montre déjà assez : ce sont les gens qui veulent cacher leurs actes honteux d'un beau discours qui ont besoin d'artifice. Je n'ai pas non plus appris les lettres grecques : il me plaisait peu d'étudier, ce qui, surtout, n'ajoutait rien au courage de ceux qui les connaissaient. Mais je suis savant en ce qui concerne énormément de choses utiles à la république : frapper l'ennemi, tenir un poste de garde, ne rien craindre si ce n'est une infâme renommée, endurer de la même manière l'hiver et l'été, reposer à même le sol, supporter, au même moment, le dénuement et la peine.

que le grec soit accepté lors d'une célébration publique<sup>70</sup>. »

La dimension politique du choix des mots est bien mise en évidence dans la réflexion d'Adams, et nous y souscrivons absolument. Toutefois, se rajoute à cela, nous le disions, une dimension tout à fait propre à la rhétorique : le concept de *probabile*, « digne d'être approuvé », ou, avec une traduction plus lâche, « qui résiste à l'épreuve du public » se trouve en effet au coeur du problème et renvoie à la nécessité pragmatique de convaincre. Ainsi, la rhétorique est le lieu dans lequel la posture d'ignorance de la langue et de la culture grecques prend son sens le plus éclatant. Par ailleurs, on peut penser aussi que l'intégration de mots grecs reviendrait à admettre que l'orateur romain n'a pas les mots pour dire ce qu'il a à dire, et c'est cet implicite aveu d'échec que nous qualifions plus haut de « faute professionnelle ». L'échec est alors celui de l'orateur, mais aussi celui de toute une société dont la langue ne suffit pas à appréhender le monde, et qui est forcée de s'en remettre aux mots d'une autre langue.

Ainsi, dans la posture professionnelle et l'*ethos* irréprochables qui sont exigés de l'orateur, si l'on attend de lui la perfection du discours, ce que Cicéron nomme *oratorie dicere*, alors l'usage du grec, tout comme la simple mise en avant de la connaissance du grec, deviennent impossibles. Et, nous faisons clairement la différence entre les situations où l'orateur est orateur, et celles où il est dans un cadre, s'il n'est privé, en tout cas loin de l'éloquence. J.N.Adams étudie bien le phénomène de *Code-switching*<sup>71</sup>, et l'on peut en tirer plusieurs postures, si l'on se fonde sur les oeuvres et lettres de Cicéron : celle de l'orateur, où l'usage du grec est absent, pour les raisons que cite Adams, et celles que nous évoquons au paragraphe précédent ; un usage privé de la langue, où le grec peut permettre soit une meilleure expression des émotions soit une réserve bienvenue (selon l'objet de la lettre et le degré d'intimité entre destinataire et expéditeur) ; enfin l'occasion de témoigner d'une éducation commune - c'est Cicéron parlant à d'autres *litterati* ou d'autres orateurs, où le grec est quasiment une nécessité puisqu'il rassemble les termes techniques qui, par leur utilisation, témoignent de la bonne connaissance de l'*ars*. La question de l'usage du grec ne peut donc se poser qu'à l'intérieur d'un domaine, d'une

70. J.N. Adams, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge University Press, 2004, p.10-11 : *Greek, the language of high culture in Roman eyes, elicited in Romans a sense of cultural inferiority and in some of them a consequent linguistic aggression, particularly as Rome established political control in the Greek world. On the one hand the educated Roman aspired to be fluent in Greek but on the other hand it might be seen by some as humiliating to the Roman state if Greek was accepted on a public occasion.*

71. Cf.op.cit. Charles Brasart, qui étudie la langue anglaise propose aussi une définition générale concise du concept de *code-switching*, cf. « *Code switching*, co-texte, contexte : une analyse du jeu de langues dans les conversations bilingues », *Études de stylistique anglaise*, 3, 2011, p. 107-122, une définition aussi pertinente dans le cas qui nous occupe : « Pour rappel, le code-switching peut être défini comme l'usage alterné et fluide de deux langues dans le même échange discursif par un ou plusieurs locuteur bilingues. » (art.cit. p.108). Cf. aussi U. Fix, A. Gardt & J. Knappe (éds.), *Rhetorik und Stilistik - Ein internationales Handbuch historischer und systematischer Forschung* p.1992 : « beide Sprachsysteme sind miteinander verwoben und werden alternative in denselben Sprechakten aktiviert. »

circonstance précise.

## 6.4 La place du grec dans l'apprentissage et le discours

### 6.4.1 L'ambiguïté de la nécessité d'apprendre le grec

L'apprentissage du grec, dans la formation de l'orateur dès le plus jeune âge, n'est à aucun moment remise en cause par Quintilien qui en parle comme d'un phénomène naturel en *Inst. Orat.*, I, 1, 12-14 :

*A sermone Graeco puerum incipere malo, quia Latinum, qui pluribus in usu est, uel nobis nolentibus perbibet, simul quia disciplinis quoque Graecis prius instituendus est, unde et nostrae fluxerunt.* Je préfère que l'enfant commence par l'apprentissage du grec, car le latin, que la plupart des gens utilisent, nous nous en imprégnons pour ainsi dire même sans le vouloir, et aussi parce qu'il faut d'abord l'initier aux disciplines grecques, en qui même les nôtres trouvent leur source.

Ainsi, la question n'est pas de savoir s'il faut apprendre le grec, mais plutôt quand. La connaissance de cette langue, chez Quintilien comme chez Cicéron, est donc un prérequis absolument indiscutable. Évidemment, le motif est double : philologique d'abord (avec l'idée que les disciplines latines viennent des grecques), et linguistique, puisque l'on retrouve l'idée d'*usus*, et son corollaire la *consuetudo* : puisque l'usage et l'habitude sont ceux de la langue et de la culture latine, un apprentissage dès le plus jeune âge du grec permettrait aussi de créer cette habitude, de sorte que les deux langues et cultures soient assimilées de la même manière. C'est tout l'idéal et la pratique de l'*utraque lingua* qui apparaît ici. Le concept est nommément cité dans la suite du raisonnement :

*Non tamen hoc adeo superstitiose fieri uelim ut diu tantum Graece loquatur aut discat, sicut plerisque nostris moris est. Hoc enim accidunt et oris plurima uitia in peregrinum sonum corrupti et sermonis, cui cum Graecae figurae adsidua consuetudine haeserunt, in diuersa quoque loquendi ratione pertinacissime durant. Non longe itaque Latina subsequi debent et cito pariter ire. Ita fiet, ut, cum aequali cura linguam utramque tueri coeperimus, neutra alteri officiat.* Cependant je ne veux pas que l'on suive ce conseil trop scrupuleusement, et que l'on fasse en sorte qu'il parle ou apprenne le grec trop longtemps, comme de trop nombreuses personnes en ont l'habitude parmi nous. Cela crée de nombreux défauts de prononciation (car la prononciation est altérée en prenant des tonalités étrangères) et de langue ; comme

ils se seront habitués à fixer des figures grecques à leur langue, elles subsistent avec ténacité même dans un autre système linguistique. C'est pourquoi ils doivent poursuivre tout de suite avec le latin, et tout de suite étudier les deux langues de manière égale. Ainsi, il se produira que, comme nous aurons commencé à étudier avec le même effort les deux langues, alors aucune ne fera obstacle à l'autre.

L'*utraque lingua* est donc à la fois un idéal à atteindre, et à la fois un instrument d'apprentissage : ainsi, la période où les langues sont apprises est le reflet de l'utilisation qu'en fera l'orateur.

Ce qui est intéressant, particulièrement, ce sont les motifs « psychologiques », pour reprendre l'adjectif utilisé par M. Dubuisson<sup>72</sup> d'une telle vision de la langue grecque : Quintilien, tout en affirmant la nécessité de l'apprentissage conjoint des deux langues, sous-entend clairement, notamment par la mention des *figurae*, que le grec peut représenter un obstacle à la *Latinitas* : ainsi, le style est soit latin, soit grec, et chaque langue a le sien. Et l'idée que le grec pourrait mettre en danger le latin est absolument primordiale : elle renverse ainsi la logique d'un latin qui se construirait en face du grec éclatant, elle renverse le schéma selon lequel le latin ne fait qu'essayer de rejoindre le grec et sa postérité, elle renverse ou tempère l'idéal de la langue grecque, mère de l'excellence latine. M. Dubuisson va jusqu'à écrire :

« Il est donc tout à fait exact de dire avec l'opinion traditionnelle, reprise notamment par Lafoscade, qu'*utraque lingua* exprime un équilibre entre le grec et le latin, que les écrivains considèrent comme étant sur le même pied ; mais ce dont il importe de se rendre compte, c'est qu'une telle façon de voir les choses n'est pas innocente et profit nécessairement à celle des deux langues qui se sent, en fait, en état d'infériorité par rapport à l'autre<sup>73</sup>. »

L'analyse ci-dessus nous semble en effet tout à fait confirmer ce que l'on peut lire chez Cicéron, où M. Dubuisson lit un « intolérable sentiment d'infériorité<sup>74</sup> ».

Mais l'époque à laquelle Quintilien écrit nous incite à tempérer un peu ce sentiment d'infériorité. De fait, il ne nous semble pas que le sentiment d'infériorité soit si net chez Quintilien. Le ton neutre et apaisé que l'on trouve chez Quintilien, ainsi que la modalisation de son discours,

72. M. Dubuisson, « *Utraque lingua* », in *L'antiquité classique*, Tome 50, Fasc. 1-2, 1981, p. 274-286.

73. *op.cit.*, p. 286.

74. Plus généralement, la thèse du sentiment d'infériorité des Latins vis-à-vis des Grecs est une théorie défendue aussi par B. Rochette. Voir en particulier « Grecs, Romains et barbares : à la recherche de l'identité ethnique et linguistique des Grecs et des Romains », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1, 1997, p. 36-56, notamment p. 50, où il évoque la « situation défavorable » dans laquelle « leur position culturelle inférieure » place les Romains. Cf. aussi T. Fögen, *Patrii sermonis egestas. Einstellungen lateinischer Autoren zu ihrer Muttersprache*, Munich/Leipzig, 2000

qu'introduit le verbe *malo*, tendent à laisser penser qu'il ne s'agit en tout cas plus de défendre la langue latine, et qu'elle n'est plus, *a priori*, considérée comme inférieure à la langue grecque. Comment expliquer cela ?

Premièrement, Cicéron est déjà passé par ce chemin, et a défendu le latin face au grec, avec véhémence<sup>75</sup>.

Par ailleurs, compte tenu de l'expansion de l'*imperium romanum* à l'époque de Quintilien, comparée à ce qu'elle était à celle de Cicéron, la suprématie romaine est tout à fait éclatante, au niveau politique et géographique : quand Quintilien fait paraître l'*Institution oratoire*, l'empire romain est quasiment au maximum de son étendue (il l'atteindra en 118, 25 ans seulement après l'*Institution oratoire*, notamment avec la conquête des Daces par Trajan). Le sentiment d'infériorité, légitimement, serait moins fort. Mais à l'époque de Cicéron, Rome avait déjà conquis le pourtour méditerranéen et affirmait déjà son pouvoir. Les circonstances politiques seules ne sauraient donc expliquer ce sentiment d'infériorité, et surtout sa disparition. Peut-être ne serait-il pas illogique de voir, dans le domaine linguistique, ce que Spawforth décrit dans le domaine éthique, à savoir, à partir d'Auguste, la volonté de se poser désormais en modèle :

*To judge from Ovid, it was well known at Rome that Augustus wanted others to follow him as a moral model*<sup>76</sup>. À en juger par ce qu'Ovide écrit, il était de notoriété publique à Rome qu'Auguste voulait que les autres le suivent, lui, en tant que modèle éthique.

Si l'on suit ce postulat, il devient alors logique que, sans renier la préexistence et l'éminence de la langue grecque, on hisse la langue latine à sa hauteur, au lieu de reconnaître la primauté de la langue grecque, et, par là même, de supposer l'infériorité de la langue latine. Cela se double d'ailleurs d'un projet d'unification culturelle, dont l'apparition des bibliothèques bilingues est le reflet<sup>77</sup>.

De fait, alors qu'il est admis qu'un bon citoyen romain connaît le grec, il devient nécessaire, pour les provinces grecques, de rendre la pareille ; la « promotion » de la langue latine est politiquement orchestrée : on pense à Claude, qui punit un homme pour son ignorance du

75. Nous traitons ce point en partie 6.3.2.2 en particulier, qui porte sur le traitement de l'héritage grec dans la pratique oratoire.

76. A.J.S. Spawforth, *Greece and the Augustan Cultural Revolution*, Cambridge University Press, 2011, p. 27.

77. H. Inglebert, *Histoire de la civilisation romaine*, p. : « César voulut fonder une bibliothèque publique, grecque et romaine, projet réalisé après sa mort par Asinus Pollion. À partir d'Auguste, les empereurs créèrent d'autres bibliothèques publiques à Rome, puis à Constantinople. ». Voir aussi A. Goldsworthy, *Augustus, first emperor of Rome*, Yale University Press, 2014, p. 178 : *Asinius Pollio triumphed in 39 BC and proceeded to restore the Hall of Liberty used by the censors, adding to it a public library with Greek books in one wing and Latin works in the other. It was the first such library opened in Rome, since Julius Caesar's planned project had been abandoned after his death.*

latin<sup>78</sup>, ou à Tibère, qui réclame l'usage du latin plutôt que l'usage de mots grecs dans la langue officielle<sup>79</sup>. D'ailleurs, c'est l'occasion de remarquer qu'il n'y a certainement pas d'égalité entre la langue grecque et la langue latine, du point de vue des Romains : comme le montre le premier exemple, l'ignorance du latin renvoie à la condition de *peregrinus*, et c'est bien pire que de ne pas être *eruditus*, c'est-à-dire d'ignorer le grec.

Ainsi donc, on peut comprendre que la « défense » de la langue latine et de ses subtilités, égales à celles de la langue grecque, soit moins véhémence chez Quintilien qu'elle ne l'était chez Cicéron : le mouvement général que prennent la politique et la vie sociale tendent à seconder Quintilien, qui n'a plus besoin de prouver la légitimité et la qualité de la langue latine.

### 6.4.2 Rôle de la traduction dans l'apprentissage chez Quintilien

Le point de départ de notre réflexion est l'affirmation faite en *Inst.*, X, 5, 2 :

*Vertere Graeca in Latinum veteres nostri oratores optimum iudicabant. Id se L. Crassus in illis Ciceronis de Oratore libris dicit factitasse : id Cicero sua ipse persona frequentissime praecipit, quin etiam libros Platonis atque Xenophontis edidit hoc genere tralatos : id Messalae placuit, multaeque sunt ab eo scriptae ad hunc modum orationes, adeo ut etiam cum illa Hyperidis pro Phryne difficillima Romanis subtilitate contenderet.* Nos orateurs anciens jugeaient que traduire le grec en latin était le meilleur exercice. Crassus, dans l'illustre *De oratore* de Cicéron dit qu'il l'a très souvent fait ; Cicéron lui-même, parlant pour lui-même, le recommande à de multiples reprises, d'autant plus qu'il a même publié des livres de Platon et de Xénophon traduits ainsi. Messala aussi approuvait cela, et il y a beaucoup de discours, écrits par lui dans ce genre, de sorte qu'il a même rivalisé avec les discours d'Hypéride pour Phryne, par la finesse de son style, si difficile à atteindre pour des Romains.

L'intérêt de la traduction n'est pas, à strictement parler, linguistique : bien au contraire, elle vise à atteindre la *subtilitas*, une qualité stylistique donc. Quintilien part d'un présupposé qui

---

78. Suétone en fait le récit en *Vie de Claude*, XVI, 4 : *Splendidum uirum Graeciaeque prouinciae principem, uerum Latini sermonis ignarum, non modo albo iudicum erasit, sed in peregrinitatem redegit.* Non seulement il effaça un illustre homme, l'homme le plus important de la province grecque, du tableau des juges, parce qu'il ne savait pas parler latin, mais en plus il le réduisit à la condition d'étranger.

79. Suétone, *Vie de Tibère*, 71 : *Sermone Graeco quamquam alioqui promptus et facilis, non tamen usque quaque usus est abstinuitque maxime in senatu ; adeo quidem, ut "monopolium" nominaturus ueniam prius postularet, quod sibi uerbo peregrino utendum esset.* Du reste, même si la langue grecque était à sa portée et qu'il l'utilisait aisément, il ne s'en servait pas n'importe où, et s'abstenait le plus possible de l'utiliser au sénat, à tel point même qu'avant d'utiliser le terme *monopolium*, il demandait qu'on le pardonne d'utiliser un mot étranger.

peut paraître étonnant : les Romains n'ont pas, en eux-mêmes, naturellement, cette délicatesse grecque. Est-ce à dire que le problème vient de la langue latine ?

Ce n'est pas ce que semble indiquer le texte : la délicatesse serait très difficile à atteindre « pour des Romains ». Précisément, en affirmant que la traduction permet d'atteindre cette délicatesse, Quintilien indique que la langue latine n'est pas un frein à la *subtilitas*, mais que l'exercice de traduction est un moyen d'y parvenir. Il nous semble ici que l'on retrouve une idée, présente chez Varron, celle de la plasticité de la langue latine. Varron l'évoquait d'un point de vue grammatical<sup>80</sup> et non stylistique, mais il nous semble que la réflexion de Quintilien complète la sienne.

Revenons aux implications de cette nécessité de la traduction. Quintilien donne, en sous-texte, la définition de la traduction : ce n'est pas de la transposition, mais c'est passer dans un autre langage, un discours, avec toutes ses qualités. La spécificité de chaque langue apparaît, puisque précisément atteindre les qualités stylistiques manifestées par un Grec demande au Romain un effort, non pas parce qu'il en est incapable, mais parce qu'il faut trouver, sans trahir le texte, mais en utilisant les ressources de la langue latine, ce qui permet de reproduire au mieux le discours d'origine. Même si la visée n'est pas linguistique (il s'agit d'atteindre des qualités d'ordre stylistique), le processus l'est : c'est la finesse de la connaissance de la langue latine, et la manipulation délicate de ses ressources, qui sont en jeu ici. Par la spécificité stylistique du discours grec et de l'exercice de version, les Romains apprennent donc à utiliser de manière inédite, inhabituelle, éloignée de l'usage quotidien (c'est ainsi que nous interprétons la remarque *difficillima Romanis*), leur langue, en entrant dans les recoins de ses possibilités. C'est cette étrangeté qui paradoxalement, permet d'arriver au *Latine loqui*, avec toute la finesse et la délicatesse que cela peut supposer.

L'objectif est de parvenir à la qualité principale des Grecs selon Quintilien, la *copia*, mais avec des moyens forcément différents, du fait de la différence, totalement assumée, entre langue latine et langue grecque<sup>81</sup>. La même vision de l'intérêt de la traduction apparaît chez Cicéron, en *De orat.*, I, 155 :

*Postea mihi placuit, eoque sum usus adulescens, ut summorum oratorum Graecas orationes explicarem, quibus lectis hoc adsequerbar, ut, cum ea, quae legeram Graece, Latine redderem, non solum optimis uerbis uterer et tamen usitatis, sed*

80. Cf. partie 1.2.4.3 de cette thèse : Varron se sert du concept pour justifier les changements dus à la *consuetudo*.

81. Quintilien, à propos des figures, en X, 5, 3 : *Figuras vero, quibus maxime ornatur oratio, multas ac varias excogitandi etiam necessitas quaedam est, quia plerumque a Graecis Romana dissentiunt*. Mais en ce qui concerne les figures, qui permettent grandement d'orner un discours, il est nécessaire d'en inventer un grand nombre, et des variées, car la langue latine diffère, en de nombreux points, de la langue grecque.

*etiam exprimerem quaedam uerba imitando, quae noua nostris essent, dum modo essent idonea.* Ensuite, je m'adonnais, durant mon adolescence, à traduire les discours des plus grands orateurs grecs : grâce à leur lecture, je parvenais à donner une forme latine à ce que j'avais lu en grec, et ce faisant, à non seulement j'utilisais les meilleurs mots parmi ceux qui étaient en usage, mais en plus, en imitant les Grecs, je pouvais en exprimer d'autres, qui étaient nouveaux pour nos oreilles mais en même temps appropriés.

Il nous semble tout de même que sa doctrine de l'imitation se distingue quelque peu de celle que Cicéron évoquait dans le *Brutus*<sup>82</sup> : pour Cicéron, il faut imiter une visée (convaincre et persuader avec efficacité), mais pas un style, nécessairement. Pour Quintilien, l'imitation est aussi stylistique (la *copia* est bien un concept stylistique), mais la distinction se fait à un autre niveau, celui des procédés utilisés. Que ce soit pour Cicéron ou pour Quintilien, la raison est la même cependant : une langue différente implique des façons de parler différentes. Cette conscience qui se développe apparaît au cœur de la relation entre latin et grec, et conduit à considérer la complexité qui se cache derrière le concept d'*utraque lingua*.

### 6.4.3 Conclusions partielles : quels lieux, quels moments pour le grec ?

Au terme de notre étude, il apparaît que la langue grecque est un enjeu de réflexions complexes, et apparemment contradictoires parfois. Toutefois, essayons de synthétiser.

La langue grecque trouve sa place à la fois dans la formation de l'orateur, donc dans la vie de l'élève qui apprend chez le *grammaticus* et le *rhetor*. Elle constitue à la fois un modèle, par son efficacité et par les illustres discours qu'elle a produits, et à la fois un contre-modèle, puisqu'elle ne doit pas être imitée « telle quelle » mais que son étude permet d'adapter les procédés à la langue latine. Elle peut même constituer, nous l'avons vu, un danger, si elle est apprise trop tôt et avec trop d'assiduité par rapport au latin. Sa place est donc question de modération.

Quand l'orateur est orateur et que sa formation est terminée, la langue grecque n'est plus à utiliser : ayant intégré à son *habitus* les meilleures ressources qu'elle proposait, l'orateur doit parler un latin irréprochable en toutes circonstances. De fait, la langue grecque, comme tout élément de l'*ars*, doit disparaître dans le discours, son apprentissage ne se laissant deviner (et, à peine !) que par l'excellence de l'éloquence latine.

Ainsi, plus le Romain avance en âge, moins la langue grecque fait partie de sa vie : elle s'intègre à lui comme un arrière-plan culturel (nécessaire à la bonne romanité, qui tient à

---

82. Cf. supra.

l'*eruditio*), mais ne doit pas se manifester dans le discours - cet arrière-plan ne peut se montrer qu'en compagnie très choisie, et devient alors un enjeu de pouvoir et la marque d'un entre-soi. Nier la formation à la culture grecque, éviter la langue grecque, et ne la parler qu'en compagnie choisie (celle d'autres *litterati*) devient donc le jeu de funambule de l'orateur, qui, par sa capacité à jouer ce jeu, montre précisément sa qualité d'orateur et l'efficacité de sa formation.

## 6.5 Enjeux littéraires

### 6.5.1 La naissance d'une littérature latine dite classique

Lindsay G.H. Hall livre une analyse assez poussée de la façon dont l'oeuvre de César témoigne d'une recherche de la langue latine parfaite, d'une application rationnelle et systématique des règles, d'un contrôle permanent exercé sur la langue :

« We shall see that there is a consistent control over both language and content which deliberately emphasizes Caesar's own rational, as well as national "Roman-ness", a "Romanness" which is as much about controlling the world around as Caesar controls his discourse<sup>83</sup>. » (Nous pouvons voir qu'il y a un contrôle permanent exercé non seulement sur le langage mais aussi sur le contenu, qui met volontairement en valeur la "romanité" de César, linguistique et politique, une "romanité" qui s'exprime autant dans le fait de contrôler le monde que dans le fait, pour César, de contrôler son discours.)

Le lien entre action politique et doctrine linguistique est ainsi clairement établi. Il s'agit de fixer la langue latine, de même que César s'évertue à fixer le pouvoir de Rome sur la Gaule<sup>84</sup> ; d'ailleurs, l'écriture du *De analogia* s'est faite durant ses campagnes militaires.

Cicéron consacre une partie de son *Brutus* à la figure de César, dans un contexte précis : celui de la *locutio emendata et Latina*, dont Atticus rappelle qu'elle est le fondement du bon orateur, citant précisément le *De analogia* de César<sup>85</sup>.

César apparaît comme l'origine d'une nouvelle pratique de la langue, une pratique réfléchie et rationnelle, fondée sur un système, et non sur une habitude qui se serait dégradée avec le temps et l'arrivée de nouvelles populations<sup>86</sup>, comme nous le lisons au paragraphe 261 :

83. Lindsay G.H. Hall, "Ratio and romanitas in the bellum gallicum", in *Julius Caesar as Artful Reporter*, ed. Kathryn Welch and Anton Powell, The Classical Press of Wales, 2009, p. 12/

84. J. Dugan, *Making a New Man : Ciceronian Self-Fashioning in the Rhetorical Works*, New York, Oxford University Press, 2005, p. 179.

85. *Brut.* 258, d'après le fragment F1A de l'édition du *De analogia* qu'a réalisée A. Garcea : *Solum quidem, inquit ille, et quasi fundamentum oratoris uides locutionem emendatam et Latinam.*

86. *Brut.* 258.

*Caesar autem rationem adhibens consuetudinem uitiosam et corruptam pura et incorrupta consuetudine emendat. Itaque cum ad hanc elegantiam uerborum latinorum [...] adiungit illa oratoria ornamenta dicendi...* Quant à César, c'est en se tenant à un système qu'il corrige une habitude pleine de fautes et dégradée, en la remplaçant par une habitude correcte et non dégradée. C'est pourquoi, alors qu'il ajoute à cette élégance des mots latins les illustres ornements du discours...

Ce qui semble clair ici, c'est que l'usage est mouvant et semble ne pas être réellement fixé. César est présenté par Atticus comme la source d'une véritable réflexion sur le langage ; il n'y a qu'un pas à franchir pour penser qu'avant César, l'on ne parlait pas réellement latin. En effet, l'on peut trouver dans l'expression *emendatam et latinam* une sorte d'hendiadyn, dans la mesure où la *Latinitas* du discours semble venir de l'*emendatio* pratiquée par César. Plus encore, c'est donc la qualité d'*elegantia* qui paraît être une source de la *Latinitas*, ce qui modifie quelque peu la classification faite dans la *Rhet. Her.*, IV, 17, où c'était précisément par la *Latinitas* et l'*explanatio* que l'on parvenait à l'*elegantia*. Ici au contraire, la l'*elegantia* apparaît comme un synonyme de *Latinitas*, en son sens de correction du langage, mais devient, avec l'ornement, un critère pour atteindre le *Latine loqui*.

En outre, Atticus rapporte les propos de César, au paragraphe 253, concernant sa démarche et la nécessité de bien choisir ses mots pour parler correctement :

*...Ac si, cogitata praeclare eloqui ut possent, nonnulli studio et usu elaborauerunt, cuius te paene principem copiae atque inuentorem bene de nomine ac dignitate populi Romani meritum esse existumare debemus : hunc facilem et cotidianum nouisse sermonem nunc pro relicto est habendum ?* Et si, pour exprimer brillamment leurs pensées, certains ont arduement travaillé, exerçant avec zèle - et nous devons considérer que, toi qui as été le premier à découvrir leur abondance oratoire, tu mérites bien du nom et de la grandeur du peuple Romain -, faut-il maintenant considérer que connaître le langage quotidien et courant ne vaut rien ?

Outre « l'adoubement » de Cicéron, considéré désormais comme un vrai Romain grâce à son travail sur le langage, la question rhétorique par laquelle César finit sa dédicace permet d'ouvrir un second pan de l'étude de la langue latine : c'est le *Latine loqui* dans toutes ses facettes, rhétorique comme quotidienne, qui veut désormais être envisagé. César est un orateur, un homme politique et, bien sûr, un général de guerre. La pratique des tribunaux lui est donc aussi familière que la pratique quotidienne du langage ; il n'est donc guère étonnant que la question du *Latine loqui* doive se détacher, selon lui, de la pratique oratoire.

César, *custos* d'une langue latine qui se distingue par un ensemble de qualités, sa clarté, sa correction, l'adaptation des mots, voit sa mission continuer et s'incarner ailleurs, et notamment dans le travail du poète. Ainsi Virgile développe-t-il les liens entre Octave vainqueur et lui-même, *poeta victor*, dans ses Géorgiques<sup>87</sup> : la continuité est établie, et pour la première fois de manière explicite, le poète clame la victoire poétique sur les Grecs. C'en est fini, de ce « complexe d'infériorité<sup>88</sup> » des Romains ! La littérature du début du principat augustéen s'affirme comme un lieu où la création littéraire s'affranchit de ses antécédents grecs, en tout cas du point de vue de la gloire que le poète peut en retirer. De fait, la langue latine s'affirme comme égale d'une langue grecque dont la puissance créatrice n'est plus à prouver, et cela devient un fait établi, puisque, comme l'écrit M. Citroni, dans une argumentation reprise par A. Bonadeo, à l'époque de Quintilien, Virgile accède au rang d'Homère, pour l'épopée en langue latine<sup>89</sup>.

Enfin on peut aussi considérer que la poésie augustéenne devient un lieu où la mission de Varron, retrouver les origines, les racines des mots et des choses, s'incarne : *Sacra diesque canam et cognomina prisca locorum*<sup>90</sup>, chante Properce. D. Porte écrit que « Properce a consacré la majorité des pièces de son dernier livre aux reliques des plus vieux temps de la Ville<sup>91</sup> ». Le choix même de passer par les lieux (les temples), de revenir aux « anciens surnoms », *prisca cognomina*, ne peut que faire écho à Varron, qui dévoile ce qui a été enfoui par les années. Sans forcément affirmer qu'il y a chez Properce un intertexte varronien, on peut cependant voir une parenté dans la démarche, même si la finalité diffère. Et justement, cette nouvelle finalité que Properce met en œuvre, est intéressante : cette ode à la Ville, dans l'œuvre poétique, agit comme un instrument de *memoria* : il s'agit de transmettre à la postérité une image d'Auguste,

87. Pour une analyse de cette notion précise, cf. M. Ledentu, « Labor poétique et *res gestae Caesaris* : poésie et refondation dans les Géorgiques », *Vita Latina*, 189-190, 2014, p. 70-88, et notamment p. 83-84 en particulier. M. Ledentu démontre de manière très éclairante comment, au livre III, le triomphe politique de César est associé au triomphe poétique de Virgile, et notamment à son triomphe sur les Grecs : « Ici, la gloire d'Octavien qui est confirmé dans son statut divin est indissociable de la gloire du poète qui s'imagine rapportant dans sa patrie, dans la Mantoue des *Bucoliques*, les Muses d'Hésiode [...]. Le triomphe poétique sur la poésie grecque, exprimé allégoriquement dans le fait que toute la Grèce (*cuncta Graecia*) viendra en Italie pour participer aux jeux (v. 19-20), double les victoires de César dans ses campagnes orientales (le Gange, le Nil, l'Asie, la Parthie, v. 27-31). »

88. Une thèse soutenue notamment par M. Dubuisson ou M. Citroni – ce dernier datant précisément la fin du complexe à l'époque de Virgile. Nous évoquons cette question notamment page 350 et suivantes.

89. A. Bonadeo, « Scattered remarks about the "non-genre" of Statius' *Silvae* », in F. Bessone et M. Fucecchi (dirs.), *The Literary Genres in the Flavian Ages*, 2017, p.157 à 166, cf. p.164 : « Mario Citroni has demonstrated that, in the first century of the Empire, there is a hyper restricted and integrated Greek-Latin canon that consecrates Homer and Virgil as the supreme excellencies in the field of epic. Our main witness for this is represented by Quintilian (*Inst.* 10, 1, 85), who considers Virgil to be the best Latin epic poet, as well as the closest one to the greatness of Homer. »

90. *Élég.*, IV, 1, 69

91. cf. D. Porte, « Le « porteur de trophées » : une lecture octavienne de Properce, *Élég.* IV, 6 & 10, *Latomus*, 70, 2011, p. 1013-1027, en particulier p. 1013. D. Porte livre une convaincante lecture de ces extraits des élégies de Properce, où l'évocation des lieux anciens permet implicitement de rendre sensible, audible, visible, la gloire d'Auguste.

calquée sur le passé dont il est le fruit. Et par là même, Properce se fait à son tour *investigator antiquitatis*, dans une œuvre résolument ancrée dans le présent<sup>92</sup> et dans l'avenir. Properce réutilise la démarche d'enquête pour l'appliquer cette fois non pas à un système de classification de la langue mais pour en faire une grille de lecture de l'action politique d'Auguste : dans les deux cas, il s'agit de graver dans le marbre et dans l'esprit des gens une certaine représentation du monde : ainsi, le précédent créé par Varron intègre l'art de la poésie, et intègre en même temps une dimension politique. Si la seconde ne lui garantit pas de parvenir à la postérité, la création poétique, elle, donne à l'entreprise « de type varronien » une envergure inédite, désormais proprement incarnée, matérialisée dans le canon littéraire romain. La littérature augustéenne, encouragée par le pouvoir (par l'intermédiaire de Mécène), répond aux ambitions – qui étaient déjà celles de Cicéron – de créer des bibliothèques latines (et par là, on n'entend pas seulement le bâtiment, mais aussi son contenu<sup>93</sup>).

### 6.5.2 Définir la rhétorique latine, un enjeu ?

Cicéron a reçu une formation complète : il a fréquenté le poète Archias, mais aussi le stoïcien Aelius Stilo ou encore les philosophes Zénon de Sidon, Phèdre, Diodote, Philon de Larissa, ainsi que le rhéteur Molon. Sa formation est donc assurée en grec, en partie à Rome, en partie à Athènes, en partie à Rhodes. Pourtant, en I, 23, sans nier l'importance de sa formation et de sa connaissance des doctrines grecques, il s'en défait explicitement, sous couvert de ne pas vouloir redire ce qui a déjà été très bien dit et ce à quoi tout un chacun peut accéder :

...dabis hanc ueniam, mi frater, ut opinor, ut eorum quibus summa dicendi laus a nostris hominibus concessa est auctoritatem Graeci anteponam. Tu me pardonneras ceci, mon cher frère, je le pense : je ferai passer l'autorité de ceux à qui nous reconnaissons, chez nous, un grand mérite dans l'art oratoire, avant celle des Grecs.

Bien sûr, Cicéron ne souhaite pas remonter aux racines de la rhétorique – pourtant il le fera dans le *Brutus* –, et bien sûr, l'objet n'est pas ici de retracer l'Histoire de la rhétorique. Pour autant, on remarque dans ce passage et plus haut dans le même paragraphe l'opposition entre les *Graeci* et le pronom possessif *nostris*. Ne pouvons-nous pas envisager que ce ne soit pas par commodité que Cicéron évite les Grecs, mais dans le but de créer une Histoire de l'éloquence qui soit propre aux Latins ? S'en remettre aux autorités latines dans ce domaine suggère en

92. Properce, *Élég.* IV, 6, 13 : *Caesaris in nomen ducuntur carmina.*

93. Sur ce point, voir S. Luciani, « Auguste en mots : le *Princeps* au regard de la littérature », dans S. Luciani et P. Zuntow (dirs.) *Entre mots et marbres. Les métamorphoses d'Auguste*, Scripta Antiqua 82, 2016. S. Luciani revient notamment p. 12 sur la manière dont les « prétentions de suprématie littéraire », déjà présentes à la fin de la République s'affirment particulièrement sous le principat.

effet qu'elles sont aussi valables que les autorités grecques. Par ce choix seulement, Cicéron élève donc la pratique romaine de l'éloquence au rang de l'illustre éloquence grecque. Cela ne saurait être un hasard.

Cette rivalité avec l'éloquence grecque se retrouve notamment en I, 102, où le syntagme *aliquoi Graeculo* est utilisé par Crassus dans une forme de raillerie. Le diminutif de l'adjectif peut en lui-même suggérer deux idées : soit qu'il y a, dans l'éloquence grecque, de bons et de moins bons orateurs, qui discourent de sujet sérieux ou légers, soit que les Latins, contrairement à eux, ne discourent que de sujets sérieux. Crassus s'offusque en effet de devoir affronter ce qu'il nomme avec mépris une *quaestiunculam*, la version dévoyée et sans intérêt d'une véritable *quaestio*.

D'ailleurs, ce terme est philosophique : la question *Existimesne artem aliquam esse dicendi?* (« Estimes-tu qu'il y ait un art de parler ? ») est bien trop générale pour être du domaine de la rhétorique (qui, lui, s'occupe de traiter de *causae*, de cas pratiques). En effet, le début du *De oratore* nous paraît double : un versant pratique, sur les techniques oratoires, en fait un véritable traité rhétorique, et en même temps, la généralité des réflexions sur l'existence même de la rhétorique, de la science qui crée les règles de l'éloquence, rapproche ce texte d'une *quaestio* philosophique.

Cicéron joue assez clairement avec les codes de la philosophie qu'il a apprise : la forme dialoguée rappelle les dialogues socratiques, et ces allusions montrent bien que le genre philosophique n'est jamais bien loin. Un autre enjeu apparaît alors : pour régler la question de ce qu'est le *latine loqui*, ou le *oratorie dicere*, pour reprendre l'expression utilisée en *Orator*, 68, c'est toute la question de la place de la rhétorique par rapport à la philosophie qu'il faut aussi traiter. Il ne s'agit donc pas de réfléchir seulement sur ce qu'est un bon orateur, sur les normes de l'éloquence, mais aussi de réfléchir, en sous-texte, sur ce qu'est la rhétorique latine. C'est une question méta-littéraire et hautement idéologique qui apparaît ici, puisque les champs de la rhétorique et de la philosophie tendent à se croiser, et que les figures de rhéteurs et de philosophes tendent à se confondre, sur certains points. Cicéron affirme ici, en creux, à la fois le lien et la différence entre rhétorique et philosophie.

Le fait que cette opposition se double de l'opposition entre Grecs et Latins montre bien l'enjeu sous-jacent : il s'agit de définir la rhétorique latine dans ce qu'elle a de proprement latin. D'ailleurs, Mucius le dit bien, au paragraphe 105, lorsqu'il exhorte Crassus à s'exprimer sur l'existence d'un art de bien parler :

*Gerendus est tibi mos adolescentibus, Crasse, qui non Graeci alicuius cotidiana-*

*nam loquacitatem sine usu neque ex scholis cantilenam requirunt, sed ex homine omnium sapientissimo atque eloquentissimo atque ex eo qui non in libellis, sed in maximis causis et in hoc domicilio imperi et gloriae sit consilio linguaque princeps, cuius uestigia persequi cupiunt, eius sententiam sciscitantur.* Il te faut accéder aux volontés ces adolescents, Crassus : ils ne recherchent pas les bavardages communs d'un Grec sans pratique, ni les vieux airs rebattus de l'école, mais ils veulent l'avis d'un connaisseur, du plus sage et du plus éloquent de tous, d'un homme qui soit, quant à son jugement et à son langage, le plus talentueux, non pas par sa connaissance de quelques livres, mais par son action dans les affaires les plus importantes, et dans sa faculté d'héberger en lui-même le pouvoir et la gloire. C'est de lui qu'ils désirent suivre les traces.

C'est ici la pratique qui s'oppose à la théorie, l'*usus* à la *loquacitas*, la *sententia* à la *cantilena*, les savoirs académiques aux tribunaux (*libellis* versus *causis*). Le discours sur l'existence d'une *ars rhetorica*, si l'on peut dire, est le lieu d'affirmation d'une spécificité latine de la pratique du discours. L'âge d'or de la rhétorique grecque, en effet, est passé, et désormais ce qui reste grec, c'est la pratique de la philosophie (cela n'exclut certainement pas une philosophie latine, mais cela n'est pas notre propos). La rhétorique latine doit donc asseoir sa place, désormais, et c'est au sein du débat sur la langue qu'elle peut le faire.

## 6.6 Conclusions : la fin d'un complexe d'infériorité ?

Dans une période où la norme se crée, se discute, les mots pour évoquer cette norme tiennent une place essentielle : comme nous avons essayé de le montrer, les concepts théoriques eux-mêmes, sans parler seulement des implications pratiques, sont un enjeu. L'on voit ainsi osciller Cicéron et Quintilien entre reprise des mots grecs latinisés, et traduction en latin des concepts grecs. Ce qui se joue là relève à la fois de l'utilisation des concepts (il faut qu'ils soient compris, donc on peut les traduire en espérant que le nouveau mot soit compris, ou les laisser en grec en espérant que celui qui s'y trouve confronté les connaisse, ce qui, en tous les cas, est un défi). Que ce soit pour Quintilien ou Cicéron, forger des concepts latins n'est absolument pas une question de principe, toutefois : la place des mots grecs dans la théorie ne fait aucun doute. Communément admise, elle est source de jeu, mais aussi le point de départ d'une forme d'*aemulatio*, grammaticale cette fois, par laquelle les Latins essaient d'adapter la théorie à leur langue.

Ce qui apparaît aussi, c'est que la façon même d'envisager la correction de la langue et sa

cohérence sont l'occasion, pour Quintilien, de montrer la spécificité du latin face au grec : il y aurait chez les Latins (et non pas dans la langue latine) une rigidité qui empêcherait la profusion de mots composés<sup>94</sup> – cette rigidité se bornant à une conscience du ridicule, assez importante toutefois pour forger les cadres d'évolution de la langue : en effet, le ridicule d'un mot n'est pas acceptable, et la langue évolue donc aussi en fonction de codes sociaux très contraignants : on pourrait rire d'un mot qui paraîtrait étrange, mais ce que l'on distingue chez Quintilien (et il est probablement le reflet d'une pensée répandue, parce qu'il enseigne comment rendre le discours efficace) c'est que ce qui paraît étrange est, d'une certaine manière, étranger à la langue latine. Les mots sont un sujet sérieux, et il est hors de question de mettre en danger l'unité de la langue par quelque expérimentation ou même par quelque tolérance que ce soit. En cela, Quintilien se rapproche des propos de Varron, qui place comme valeur suprême le système de la langue. Ainsi, chacun à sa manière tourne son propos vers l'avenir : Varron, en faisant œuvre de mémoire, transmet un système, et Quintilien, en guidant les changements acceptables, en les fixant dans un cadre<sup>95</sup>, considère l'avenir à la fois de l'orateur et à la fois de la langue latine elle-même. La relativité des règles, dues à la prégnance des conventions sociales et du *decor*, nous enseigne un point primordial : l'idée même de correction linguistique ou de conventions linguistiques gagne à être pensée en des termes diachroniques.

Par ailleurs, ce n'est pas seulement une convention sociale qui forge la langue, mais aussi une vision politique : Quintilien met en avant la simplicité du latin face aux multiples dialectes grecs, faisant de la langue latine le symbole éclatant d'une réelle unité, face à une langue grecque qui serait, par sa multiplicité, le symbole de la diversité des populations. C'est donc toute une vision politique qui se dessine aussi, et qui apparaît à la fois comme la source de la théorie sur la langue, mais aussi comme son objectif : tout usage linguistique, toute norme linguistique ne saurait avoir d'autre but que de faire perdurer cette unité. Si nous parlons de programme politique, c'est bien parce que cette unité, que Quintilien met en avant, est toute relative, comme le dit J.N. Adams :

---

94. Ce n'est pas forcément une réalité figée, cf Michèle Fruyt, « The forms of Latin : Inflectional Morphology », in *A Companion to the Latin Language*, éd. James Clackson Wiley-Blackwell, 2011, p.105-117, *op.cit.* p.152 : « But Latin was also capable of creating new words with entirely new *signifiant* (i.e not a combination of pre-existing elements). These are usually borrowings from another language where the *signifiant* of the Latin word is an imitation of the *signifiant* of the foreign word, with adaptation to the phonemes and phonetic constraints of Latin, by a « grapho-phonemic calque ». (Mais le latin était aussi capable de créer de nouveaux mots avec un signifiant entièrement nouveau (c'est-à-dire pas une combinaison d'éléments pré-existants). C'était habituellement des emprunts d'une autre langue, où le signifiant du mot latin est une imitation du signifiant du mot étranger, avec une adaptation aux phonèmes et aux restrictions phonétiques du latin, par un procédé de « calque grapho-phonémique »).

95. L'on remarquera sans peine à quel point ce cadre est équivoque : d'une part c'est un cadre imposé par une norme sociale – nous évoquions la conscience du ridicule –, d'autre part c'est un cadre limité à un phénomène linguistique, celui de la composition. Or, si le second est assez net, le premier est, comme la société, changeant.

« There is good evidence that the language showed regional diversity in the later Republic, most notably in Italy itself across territories not far from Rome.<sup>96</sup> » (Il y a des preuves solides selon lesquelles la langue faisait apparaître des variations régionales à la fin de la République, plus remarquablement dans l'Italie même, à travers des territoires peu éloignés de Rome.)

Évidemment, cette réflexion évoque la fin de la République, et pas l'époque de Quintilien. Mais l'usage linguistique ne saurait se modifier rapidement, et, de fait, l'ambition unitaire de Quintilien semble répondre assez logiquement à la diversité observée à la fin de la République. La posture qui apparaît face au grec relève donc non pas d'un état de fait, mais d'une réaction face à une diversité réelle. Toutefois, dans le domaine littéraire (et non quotidien), l'unité du latin est réelle (et voulue) : les dialectes divers ne se trouvent absolument pas incarnés dans la littérature latine, alors qu'ils sont présents dans la littérature grecque<sup>97</sup>.

Ainsi, après une étude du rapport entretenu par Varron, Cicéron et Quintilien aux apports des Grecs – qu'il s'agisse d'apports théoriques ou de l'utilisation effective du grec dans le langage –, il est nécessaire de reconsidérer l'idée du complexe d'infériorité des Latins – ou du latin ? – face aux Grecs et au grec. De fait, avec la norme induite par le *Latine loqui*, la norme latine, sans que son rapport avec la théorie grecque ne disparaisse, s'incarne dans une réalité propre à Rome. Progressivement, la théorie se dessine plus en détail et les spécificités latines apparaissent de mieux en mieux. Au nombre de ces spécificités, c'est l'*urbanitas* qui apparaît comme le concept opérant de ce que l'on peut nommer « latinisation de la norme ».

Par ailleurs, il est possible de redéfinir aussi le rapport entre *Latinitas* et Ἑλληνισμός : le premier n'est pas un réel calque du second, et porte déjà en lui un potentiel normatif spécifique à la langue latine. De fait, plus qu'une adaptation des cadres normatifs grecs à la langue latine, c'est une norme nouvelle proprement latine qui naît et qui se trouve réinvestie des préceptes grecs. Mais précisément, ces préceptes grecs ne sont plus des cadres, ce sont des éléments – parmi d'autres – d'une norme centrée sur l'idéal du *uir bonus dicendi peritus*. Cet ancrage idéologique nous encourage donc à revenir sur ce « complexe d'infériorité<sup>98</sup> » des Latins face aux Grecs : ce complexe d'infériorité disparaît, et pas seulement par le biais de la littérature augustéenne, mais aussi grâce à une réflexion linguistique, qui, développée de Varron à Quintilien, fait de la langue un enjeu idéologique et social.

96. J.N.Adams, *The Regional Diversification of Latin 200 BC - 1D 600*, Cambridge University Press, 2008, p. 183

97. Hérodote écrit en ionien, Pindare et Théocrite font usage du dorien, etc.

98. Une idée que nous évoquions et nuancions déjà en 350.

# Chapitre 7

## Conclusions générales : perspectives historiques et idéologiques

### 7.1 La normativité linguistique poussée à son apogée : *Latine loqui*

Deux aspects principaux de la norme linguistique se dégagent de notre étude : la kaléidoscopie des remarques et conceptions de la langue latine, de Varron à Quintilien, et par ailleurs, la dimension évolutive des réalités que recouvre le concept de langue latine correcte.

L'idée même d'une langue latine, qui suppose une logique propre, une forme d'unité, doit tout aux classifications de Varron : et si, assurément, il n'évoque explicitement ni *Latinitas* ni *Latine loqui*, le polymathe jette déjà les fondations de la réflexion scientifique, ordonnée et rationnelle, sur la langue. Le rôle de Varron dans la théorie de la norme linguistique est double : mettre au point les classifications permettant de voir la langue latine comme un tout rationnel en éclaircissant les mécanismes, et insérer la réflexion sur cette langue dans l'ensemble des faits qui unissent un peuple. C'est cette place nouvelle donnée à la réflexion sur la langue qui, selon nous, prépare déjà un concept que la rhétorique se chargera d'explorer : celui du *uir bonus dicendi peritus*. L'homme romain lecteur de Varron peut désormais embrasser, à travers sa réflexion sur la langue latine, les réalités du monde qui l'entoure, ce qui n'est pas sans rappeler la première qualité de l'orateur d'après Cicéron, qui en *De orat.* 1, 223, blâme un orateur parce qu'il n'est pas au fait des habitudes de vie de la cité<sup>1</sup>. Varron préfigure déjà cette réflexion en ancrant ses classifications linguistiques dans un cadre tout aussi concret, en allant du général – le temps – au particulier – les fêtes à Rome, par exemple.

---

1. *De orat.* I, 223 : *a vitae consuetudine et a ciuitatum moribus abhorrebant.*

Ainsi, les concepts de *Latinitas* et de *Latine loqui* permettent déjà de retracer une perspective historique sur la norme : d'abord incarnée dans une dimension strictement grammaticale – éviter les barbarismes et les solécismes –, la *Latinitas* finit par être dépassée, et c'est bien le syntagme *Latine loqui* qui subsume finalement, dans la rhétorique, l'ensemble des qualités du discours et de celui qui produit le discours.

Sous l'apparente simplicité de cette expression se cache en réalité la multiplicité des critères qui permettent de juger du *uir bonus dicendi peritus*. De fait, les qualités du discours, qu'elles relèvent de la grammaire, de l'ornement, de l'adaptation au sujet ou de la composition, sont étroitement associées par Cicéron à la condition d'*homo Romanus*. La rhétorique cicéronienne, en incluant des critères extra-grammaticaux dans le *Latine loqui*, atteint un degré de normativité largement supérieur à celui que le concept de *Latinitas* prévoyait. Dans la continuité, Quintilien envisage la norme sous l'angle du *Latine loqui* : l'idée de *Latinitas* disparaît des traités rhétoriques de Cicéron et Quintilien, parce qu'elle ne suffit pas à inclure la composante éthique, politique et sociale qui est au cœur de la norme linguistique : de fait, on remarque que la focalisation de la norme sur les qualités esthétiques, sur la manière de parler, va de pair avec une focalisation sur la figure de l'homme romain par excellence, porteur des qualités qui font de lui un Romain. M. Díaz étudiait la *Latinitas* comme un terme parmi tous ceux qui permettaient de « désigner le latin<sup>2</sup> » – au rang desquels il plaçait aussi *Latine loqui*, notamment –, mais notre étude prend le contrepied de l'équivalence qu'il suppose. Le passage de *Latinitas* à *Latine loqui* permet d'intégrer pleinement à la norme la réalité politique et sociale des concepts linguistiques, une réalité qui était seulement en gestation dans l'idée de *Latinitas*. Le changement de *Latinitas* à *Latine loqui* ne s'explique pas uniquement par le fait que les traités de Cicéron et Quintilien ont pour objet l'éloquence, mais aussi parce que « parler un bon latin », voire « parler en bon Latin » (ou en bon Romain !) suppose des qualités qui vont bien au-delà du seul fait d'être Latin. J. Connolly écrit ceci :

« Rhetoric was the heart of education in imperial culture. Few pedagogies more effectively compel mental and physical habits to conform with the ideology of mastery over self and others that was an integral part of elite self-conception<sup>3</sup>. »

Si la remarque de J. Connolly s'applique aux Grecs, elle est aussi valable pour le monde Romain, et la conception du *Latine loqui* qui naît avec Cicéron et se trouve enrichie et explicitée par Quintilien nous semble être tout à fait le reflet de cette idée : c'est bien la conscience du rôle de

2. M. Díaz y Díaz, « *Latinitas* : sobre la evolución de su concepto », *Emerita*, 19, 1951, p. 35-50, ici p. 35.

3. J. Connolly, « Being Greek / Being Roman : Hellenism and Assimilatio in the Roman Empire », in W. Brandt. et al. (dirs.), *Millennium : Yearbook on the Culture and History of the First Millennium C.E.*, 2007, p. 21-42, art. cit. p. 32.

la rhétorique dans la formation de l'individu (et non l'inverse) qui permet de faire de la norme linguistique le réceptacle de normes sociales et politiques.

Se comble par ailleurs, petit à petit, le conflit entre César et Cicéron concernant la *Latinitas*. J. Dugan résume ainsi le rôle de César dans la réflexion linguistique :

« The populist Caesar thus democratizes Latinitas by presenting it as subject to logical postulates and so easily reproducible by all those who have been taught its formulas<sup>4</sup>. »

J. Dugan résume ensuite le fondement de l'opposition entre Cicéron et César : le premier privilégie l'ornement et la *copia* – ce qui naît de la conviction que ces deux éléments relèvent d'une habitude bien prise –, le second met au premier plan clarté et correction. Or, ce qui apparaît en réalité, au terme de notre étude, c'est que cette opposition finit par être largement dépassée : non seulement Quintilien réconcilie les deux options en transformant les silences cicéroniens en préceptes, mais en plus, il réunit les nécessités fondatrices selon Cicéron et César, sous l'égide du discernement, ce *iudicium* au cœur de sa doctrine. Ainsi, la norme linguistique, en se développant, se trouve transformée, et le *Latine loqui* réussit à réunir les préceptes cicéroniens et césariens en un tout absolument cohérent, et la rationalisation doit en réalité beaucoup à l'intervention de Quintilien, qui fait à son tour du *Latine loqui* un élément sujet à des postulats logiques et reproductibles.

L'évolution de la norme et l'avènement du *Latine loqui* comme idéal linguistique, politique et social vont de pair avec le développement, par la rhétorique, du concept opérant d'*urbanitas* : au terme d'une étude visant à définir ce qui, en plus de la *Latinitas*, permet de parvenir au *Latine loqui*, on a pu établir que l'*urbanitas* se distingue par sa capacité à englober toutes les qualités requises de l'*homo Romanus* et du *uir bonus dicendi peritus*, deux syntagmes renvoyant à la même réalité sociale : concept extra-grammatical, l'*urbanitas* intègre la réflexion linguistique pour en accentuer les normes. L'idéal d'*urbanitas*, qui naît dans la rhétorique cicéronienne, et se caractérise par les non-dits, reçoit un traitement particulier de la part de Quintilien. De fait, si Cicéron fait de l'*urbanitas* la qualité du *uir bonus dicendi peritus*, c'est bien Quintilien qui en dessine des contours précis, en transformant l'idéal impossible à atteindre par un non-Romain en un objet d'étude rhétorique. Sans aller jusqu'à parler de « démocratisation » de l'*urbanitas*, il apparaît que Quintilien transforme ce concept pour en faire ressortir les aspects concrets et les rendre propices à être transmis. Au-delà, on peut supposer qu'en encourageant l'étude même de la langue et en essayant d'accroître le *iudicium* de chacun sur les questions

---

4. J. Dugan, *Making a New Man : Cicero's Self Fashioning in the Rhetorical Works*, Oxford, 2005, p.179-180.

linguistiques, Quintilien fait déjà un acte politique : la conscience de la normativité de la langue, en se diffusant, peut ainsi produire des êtres éclairés sur leurs propres usages, et donc... des *viri boni dicendi periti*.

La progression est nette, dans la théorie : si la conscience d'une norme naît avec le terme *Latinitas* – qui supposait déjà d'étudier la langue latine en tant que telle –, elle atteint une expansion maximale au sein du *Latine loqui*, qui inclut des critères extra-grammaticaux à la norme et consacre le *consensus eruditorum* comme fondement et idéal de la pensée linguistique. Plus que l'application dans l'éloquence de préceptes existants, la norme induite par le *Latine loqui* consiste à exacerber le caractère proprement romain de l'expression, et permet de mettre en évidence la dimension performative du langage : parler latin, c'est agir en Romain instruit. Ainsi, le suffixe *-tas* du substantif *Latinitas*, qui tendait à évoquer un état plutôt qu'une action, se trouve supplanté par l'acte politique et éthique qu'est le *Latine loqui*.

## 7.2 Savoir linguistique et mémoire culturelle

Avec le *De lingua Latina* et l'ensemble de ses traités visant à expliquer ce qui fait de la civilisation romaine de son époque ce qu'elle est, Varron crée un précédent dans l'histoire de la littérature latine : il met en œuvre une étude systématique des pratiques sociales qui sont au cœur de la société dans laquelle il évolue, et inscrit résolument la langue et le langage dans l'ensemble de ces pratiques sociales, en faisant prendre conscience de toute la matérialité du langage ; on peut ainsi compléter les propos de J. Damaggio, qui écrit :

« Cependant, la grammaire<sup>5</sup> est aussi à l'époque une sorte de réservoir de connaissances (*Basiswissenschaft*) pour toutes les disciplines antiques susceptibles d'être traitées dans les livres : géographie, ethnographie, droit, histoire naturelle, agronomie, histoire... Cela entraîne deux conséquences : d'une part, les grammairiens se sont naturellement tournés vers ces autres domaines du savoir, pour l'étude desquels l'*ars grammatica* leur donnait les clefs essentielles ; d'autre part, les questions de langue ne sont pas uniquement traitées par des grammairiens<sup>6</sup>. »

En effet, J. Damaggio considère la grammaire comme un « réservoir de connaissances », mais deux observations doivent être faites : d'abord, l'étude du langage n'est pas l'apanage de

---

5. Sur la signification de ce terme, cf. nos observations en introduction, notamment p. 6, et voir nos observations *infra*.

6. J. Damaggio, « Un corpus des premiers fragments grammaticaux à Rome », *Eruditio antiqua*, 2011, 3, p. 23-55, art.cit. p.34.

la grammaire, en tout cas pas la grammaire comme nous l'entendons au sens moderne<sup>7</sup>. Nous préférons parler de « traités de réflexion linguistique ». En outre, l'expression « réservoir de connaissances » tend à minorer le rôle de ces traités, et en particulier celui du *De lingua latina* : de fait, le traité de Varron ne propose pas un catalogue de connaissances qui apparaissent en creux dans l'étude du langage, mais propose une manière systématique de comprendre les réalités du monde grâce au langage et le langage grâce aux réalités du monde : c'est plus qu'un simple réservoir, c'est le savoir et ses clefs d'interprétation que Varron livre, dans une démarche qui servira toutes les disciplines concernées, et qui continuera après lui<sup>8</sup>.

On peut aussi poser un regard un peu différent sur le rapport entre les normes linguistiques latines et le monde grec dont il hérite en partie des catégories : en effet, Mary Beard écrit ceci :

« [The paradox of Roman cultural identity] was precisely its simultaneous incorporability within Greek norms and its insistent refusal to construct itself in those terms<sup>9</sup>. »

Pourtant, ce qui pourrait aisément passer pour un refus du Grec dans la norme latine n'est pas tant un refus qu'une volonté de dépasser les critères normatifs institués par la réflexion sur la langue grecque. Cette volonté est patente dans la démarche de Quintilien, plus encore que dans celle de Cicéron. Sans parler de refus catégorique des classifications grecques, la rhétorique latine se charge plutôt d'extraire ce qui peut être repris pour la langue latine, et ce qui est particulier à celle-ci. Ainsi, la norme linguistique naît précisément de la conscience de son rapport avec les normes du grec ancien, et de la certitude d'avoir sa spécificité : tout en se réclamant d'Antipater et de Chrysippe, Varron n'ancre pas particulièrement sa réflexion dans les normes grecques : sa démarche, qui met la langue au cœur du *mos*, en est résolument la preuve.

Enfin, l'étude de la norme linguistique, telle qu'elle se développe de Varron à Quintilien, permet aussi de poser un regard renouvelé sur les œuvres à vocation pédagogique que nous avons pu évoquer ici, notamment la *Rhet. Her.* et l'*Institution oratoire* : elles ne sauraient

---

7. Pour preuve, ni Varron, ni Cicéron ni Quintilien ne sont des *grammatici*, ce qui ne les empêche pas de produire des théories sur la norme linguistique, et ils ne sont pas non plus ce que nous appellerions aujourd'hui des grammairiens, préoccupés fondamentalement et uniquement par l'exposé systématique de la morphologie du latin.

8. C'est l'application de cette réalité au domaine juridique qu'étudie M. Ducos dans son article « Interprétation du droit et sémantique chez les juristes augustéens », *Conceptions latines du sens et de la signification*, M. Baratin et C. Moussy (éds.), 1999, p.183-194. Elle propose une conclusion qui, implicitement, confirme notre vision des rapports entre langage et savoir, cf. p.194 : « [Cet intérêt manifeste des juristes] pour le vocabulaire et l'étymologie s'insère dans une réflexion générale sur le langage et une interprétation philosophique de son rôle [...]. En ce sens, l'activité des juristes romains ne se limite pas à l'application d'un savoir technique, elle suppose une réflexion sur le langage et une conscience linguistique qui n'a pas toujours été mise en valeur ; elle laisse enfin deviner combien la science juridique a su se faire proche des débats intellectuels. »

9. Mary Beard, « Looking (harder) for roman myth : Dumézil, declamation and the problems of definiton. », in F. Graf (éd.), *Mythos in mythenloser Gesellschaft : Das Paradigma Roms*, 1993, p. 44-64, art. cit. p.63.

exposer un savoir déjà établi et déjà reconnu comme légitime. J. J. Murphy écrit que le contenu de ces traités est la marque d'une forme de standardisation de la langue, achevée environ en 100 av. J.-C<sup>10</sup>. Une telle affirmation doit être lue avec précaution : certes, les parties du discours (notamment héritées de la doctrine grecque) et les styles montrent la continuité de la doctrine rhétorique et tendent bien à faire de la pédagogie l'art de transmettre un savoir bien établi. Pour autant, s'arrêter à cela, c'est oublier peut-être l'ingrédient essentiel du discours : le langage. Dès lors, un traité pédagogique ne peut faire l'économie des évolutions de la langue, ou de ceux qui utilisent la langue. Et, de fait, l'*Institution oratoire*, tout en réutilisant le fonds linguistique déjà présent chez Cicéron ou dans la *Rhet. Her.*, affiche bien la nécessité d'actualiser le savoir enseigné. C'est aussi l'aboutissement d'une réflexion linguistique qui se joue là : Quintilien illustre l'art difficile de concilier les complexes classifications grammaticales (notamment mises au point par Varron) avec les usages effectifs de la langue, que ce soit dans le *sermo cotidianus*, dans l'*oratio* ou dans des œuvres écrites. Ainsi, la normativité de la langue ne s'arrête pas à la fin de la République mais se poursuit pour gagner en précision.

Le rôle du traité pédagogique, tel qu'il est particulièrement mis en relief par Quintilien, est double : tourné vers le présent, il permet une réflexion sur les savoirs à enseigner, une actualisation, et une description plus technique de ces derniers ; de plus, tourné vers l'avenir, il fixe ces savoirs et en fait des objets de mémoire culturelle. De fait, il ne faudrait pas se borner à considérer l'*Inst.* sous un angle simplement utilitariste. Relisons Quintilien s'adressant à Tryphon :

[...] *Permittamus uela uentis et oram soluentibus bene precemur. Multum autem in tua quoque fide ac diligentia positum est, ut in manus hominum quam emendatissimi ueniant.* Laissons les voiles aux vents, et appelons de nos vœux un bon voyage pour ces pages qui larguent les amarres. Mais il dépend de tes soins loyaux et scrupuleux qu'elles parviennent entre les mains du public dans l'état le plus correct possible.

Quintilien désigne les destinataires de ses pages par le terme génériques *homines* : c'est à l'humanité, et à la postérité aussi, qu'il livre ses pages. La métaphore du voyage en bateau n'est pas sans évoquer l'intertexte virgilien, ou, de manière générale, l'épopée, dont le voyage en mer est un élément incontournable. Quintilien ne sait pas comment ses pages traverseront l'océan des temps. Il ne sait pas dans quelles conditions elles parviendront aux hommes, ni même si elles leur parviendront. Ces pages livrées aux flots du temps, Quintilien semble leur

10. J. J. Murphy, « The Key Role of Habit in Roman Writing Instructions », in *A Short History of Writing Instructions*, J.J. Murphy (éd.), 2001, p. 35-78, *op.cit.* p.42.

souhaiter le même destin que celui d'Énée, ou d'Ulysse : ces deux hommes dont nous lisons encore les aventures aujourd'hui, Quintilien les convoque, implicitement, pour faire de son traité une œuvre capable de résister au temps qui passe. Par cette adresse à Tryphon, Quintilien appelle de ses vœux l'intégration de son traité à ce qui relève de la mémoire culturelle. En cela, il poursuit l'entreprise cicéronienne<sup>11</sup>, mais dans des conditions tout à fait différentes : M. Ledentu évoque en effet « l'urgence » de la création et de la préservation de cette mémoire collective, urgence dont un des symptômes est, à la fin de la République, « la rédaction effrénée d'ouvrages d'histoires<sup>12</sup> » et dont, comme R. Cytermann le démontre<sup>13</sup>, les traités de Cicéron sont aussi un exemple. La démarche de Quintilien est sensiblement différente : cette adresse à Tryphon, marquée par une tonalité épique, ne laisse pas au lecteur le sentiment de l'urgence, mais exprime plutôt une mission solennelle, universelle. Il n'y a plus urgence dans les propos de Quintilien, mais une conscience forte, et totalement assumée, de l'intérêt, pour la postérité, de l'*Institution oratoire* : il n'écrit pas *manus praeceptorum*, ni même *manus discipulorum*, mais *manus hominum*, donnant à son projet une envergure exceptionnelle, une portée universelle. Quintilien définissait le récit historiographique comme « [n'étant] pas composée pour produire un effet réel ou livrer un combat immédiat mais pour rappeler les faits à la mémoire de la postérité et conquérir la renommée pour un talent<sup>14</sup> » : alors que le récit historiographique se chargeait de la mémoire collective, de parler du passé pour la postérité, et alors que l'éloquence se chargeait, elle des combats dans le temps présent, il donne au traité rhétorique, un statut à part entière, en ce qu'il conjugue l'influence sur le présent, et la création d'une mémoire pour la postérité. En d'autres termes, grâce à Quintilien, le traité rhétorique dépasse le stade du manuel scolaire, mais devient œuvre, gardien d'un savoir qui lie passé, présent et avenir. C'est peut-être l'occasion d'évoquer la dimension proprement littéraire, destinée à la postérité, de l'*Inst.*, qui tend à se cacher derrière l'apparence technique du manuel pédagogique.

Ce qui au fond, unit l'ensemble de notre corpus et se trouve au cœur de la pensée linguistique, c'est l'idée de mémoire culturelle, cependant différemment traitée de Varron à Quintilien. Ainsi, résumant le concept de J. Assmann, A. Rodriguez-Mayorgas évoque une « culture commune » (*shared knowledge*) et rappelle aussi que T. Cornell « pointe à juste titre le fait que les anciens écrivaient pour des lecteurs qui n'étaient pas totalement dénués de conscience quant à leur

11. Voir *supra*, p. 160.

12. M. Ledentu, « Mémoire et écriture dans les préfaces des historiens romains », in H. Casanova- Robin et P. Galand (éds.), *Écritures latines de la mémoire de l'Antiquité au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 2010, p. 59-81. Cf. notamment p. 60.

13. cf. R. Cytermann, *La construction de l'histoire de l'éloquence romaine, de Cicéron à Tacite*, p. 160-161.

14. Quint., *Inst.*, X, 1, 31 : *non ad actum rei pugnamque praesentem sed ad memoriam posteritatis et ingenii famam componitur.*

propre passé<sup>15</sup> ». A. Rodriguez-Mayorgas, comme T.P. Cornell, soutiennent l'hypothèse que les Romains de la République partagent précisément une certaine connaissance et certaines idées quant au passé (que cette connaissance relève de faits historiques ou pas). De fait, on considère que le *De lingua latina* et de manière générale l'ensemble de l'œuvre de Varron s'inscrivent dans ce cadre culturel : Varron s'adresse à des lecteurs qui jouissent de cette « connaissance partagée ». L'objet de son œuvre, cette fois, est d'accroître la connaissance commune non pas du passé mais des usages du présent (qu'ils soient linguistiques ou pas), en tentant d'en retracer les origines<sup>16</sup>. Ainsi, il s'agit de faire réfléchir sur les usages contemporains, en se tournant vers le passé. D'élaborer des classifications et d'établir le système dans lequel toute la langue s'intègre. En cela, l'œuvre de Varron est résolument tournée vers l'objectif de la « connaissance commune », et créatrice d'une mémoire culturelle collective. Ce que fait Varron, avec l'avènement de la « réflexion scientifique sur la langue », c'est former, modeler une mémoire culturelle collective appliquée à la langue latine : il faut mesurer l'innovation formidable que représente une telle approche.

La langue latine n'est donc plus uniquement un fait (parlé, écrit), mais elle est ancrée dans un passé – quitte à ce que, parfois, ce passé semble mythique ! Varron fait ainsi de la langue latine non plus seulement l'instrument de la mémoire, une simple « boîte à outils<sup>17</sup> » pour penser le monde romain, mais un des lieux où s'incarne la mémoire culturelle collective.

Cicéron, dont les traités rhétoriques sont aussi composés à la fin de la République, semble éloigné de cette problématique de mémoire culturelle, en tout cas appliquée à la langue : il ne l'étudie pas *per se*, mais s'attache au langage comme moyen de communication et instrument politique : c'est par ce biais là qu'il s'inscrit dans la question de la mémoire culturelle<sup>18</sup> : la régulation des usages, dans le discours et dans le *sermo cotidianus*, apparaît comme un moyen

15. Cf A. Rodriguez-Mayorgas, « Romulus, Aeneas and the Cultural Memory of the Roman Republic », *Athenaeum*, 2010, 1, p. 89-109, en particulier p.90. A. Rodriguez-Mayorgas s'appuie sur T.P. Cornell, *The Formation of the Historical Tradition of Early Rome* in I.S. Moxon, J.D. Smart, A.J. Woodman (eds.), *Past Perspectives : Studies in Greek and Roman Historical Writing*, 1986, p. 67-86, voir aussi, de T.P. Cornell, « The Value of Literary Tradition Concerning Archaic Rome », in K.A. Raafaub (éd.), *Social Struggles in Archaic Rome. New Perspectives on the Conflict of Orders*, 1986, p. 52-76.

16. *Ling.* V, 1 : *Quemadmodum uocabula essent imposita rebus in lingua latina sex libris exponere institui*. Expliquer comment, dans la langue latine, les mots ont été attribués à ce qu'ils désignent, c'est ce que j'ai entrepris de faire en six livres.

17. D. Spencer, dans son article « Πρωμίζω... ergo sum », in M. Bommas (ed.), *Cultural Memory and Identity in Ancient Societies*, p. 43-60, étudie de manière très convaincante comment, dans le *De Lingua Latina*, « la mémoire culturelle enrichit la connaissance de des anciens temps » (cf. p.43) ; et si nous adhérons aux arguments avancés par D. Spencer, nous souhaitons mettre en relief le fait que, dans le *De lingua latina*, la langue n'est pas que l'outil ou le lieu où se produit cette réflexions sur les anciens temps, elle peut aussi apparaître comme l'origine de cette mémoire culturelle : en d'autres termes, ce n'est pas seulement que, grâce à la réflexion sur la langue, la connaissances des anciens temps s'enrichit grâce à cette mémoire culturelle, c'est aussi que la réflexion sur la langue enrichit la mémoire culturelle et la somme des connaissances partagées, en donnant à la langue latine sa place dans les faits de société.

18. Voir *supra*. p. 82.

de figer une langue qu'il estime policée : la norme linguistique est donc investie d'une mission, celle de figer par écrit les impressions des auditeurs (c'est ainsi qu'on peut comprendre, dans les traités cicéroniens, les nombreuses mentions des auditeurs à travers la métonymie *aures*) : sans prétendre systématiser la réflexion sur le langage, Cicéron livre un témoignage tout à fait vivant sur les usages de son temps et la manière dont ils sont considérés par les *eruditi* tels que lui, comme en témoigne le *Brutus* : J.M. David analyse la fonction des modèles (les orateurs) dans ce traité, et remarque très justement que les orateurs cités « étaient de très grands orateurs mais n'étaient pas [tous] en position de faire faire des progrès décisifs, ou pour le moins véritablement identifiables, à l'art oratoire<sup>19</sup> ». Ainsi, Cotta est cité alors que ses apports à la rhétorique ne sont pas identifiables, et qu'en plus, il a pu être ridicule par sa diction paysanne, croyant mimer les Anciens<sup>20</sup>. L'article de J.M. David dresse un parallèle extrêmement éclairant entre le *Brutus*, qui met en relief les orateurs modèles, et la tendance qu'avait l'historiographie romaine à « placer au cœur du schéma narratif les grands hommes qui avaient gouverné la cité<sup>21</sup> ». Il explique ainsi la logique du *Brutus* : il s'agit de s'inscrire dans « une représentation de l'Histoire de la cité<sup>22</sup> », et en cela la mention d'orateurs moins importants que les plus grands modèles a toute sa place. L'analyse de J.M. David nous encourage aussi à inscrire la réflexion sur la norme linguistique dans le même schéma : Cicéron expose les usages de son temps, discrimine les bons et les mauvais, dans une démarche qui mime le jugement porté sur les orateurs. Évidemment, l'Arpinate n'écrit pas une Histoire de la langue latine dans le cadre de son œuvre rhétorique, et sa réflexion sur le passé est très limitée (elle est présente surtout dans l'*Orator* et au livre II du *De oratore*) ; mais il adopte un traitement inédit du langage contemporain : les remarques, non systématiques, sur les qualités ou les défauts oratoires, permettent, quasiment à la manière d'un peintre impressionniste, de faire apparaître ce *color urbanitatis* au centre de l'éloquence. Plus encore, malgré l'imprécision de nombreuses remarques d'ordre linguistique (que signifie concrètement « parler de manière rustique » ?), traité après traité, Cicéron dessine les contours de la langue policée qui, selon lui, doit constituer la norme, l'idéal à viser, le référent auquel tout se compare. Et si Varron crée une mémoire culturelle collective de la langue, Cicéron poursuit le travail en créant une mémoire du langage : M.-P. Noël évoque, la « singularité des orateurs anciens et leur pluralité », qui a permis à Cicéron de créer la figure du *summus orator*, « projection de son idéal oratoire [et inscrit] au panthéon de la mémoire<sup>23</sup> » : c'est une

19. J.-M. David, « La fonction des modèles dans l'articulation chronologique » ; in S. Aubert-Baillet et Ch. Guérin (dirs.), *Le Brutus de Cicéron : politique, rhétorique et histoire culturelle*, p.19-38, *op.cit.* p.26.

20. *De orat.* III, 46.

21. *Ibid.*

22. Art. cit., p. 28.

23. M.-P. Noël, « Périclès et les débuts de la rhétorique grecque dans le *Brutus* », in S. Aubert-Baillet et Ch.

idée fondatrice, un prisme via lequel on peut relire l'œuvre de Cicéron dans ses considérations linguistiques les plus techniques. De fait, par la pluralité des qualités et des défauts que Cicéron évoque, il inscrit « au panthéon de la mémoire » sa vision d'une langue policée, civilisée, efficace. C'est peut-être aussi cette dimension mémorielle, qui fait de la langue un objet d'étude, et un élément relatif au *mos*, qui accroît la normativité des remarques d'ordre technique : en forgeant un socle solide, formé du passé et du présent, Cicéron et Varron dirigent la mémoire collective et ainsi ancrent une norme linguistique de manière d'autant plus forte.

### 7.3 Rôle de la norme linguistique

Au terme de ce travail de recherche, c'est la place de la norme linguistique qui mérite d'être reconsidérée : bien sûr, l'idéologie et, en particulier, l'organisation politique et sociale à Rome sont à l'origine de cette norme<sup>24</sup>. De même, c'est la conviction d'une éducation profitable à chacun qui justifie le travail pointilleux de Quintilien et sa formulation extrêmement concrète des principes que Cicéron laissait flous jusque là (comme celui d'*urbanitas*). S'il y a en effet encore un point commun entre les trois auteurs de notre corpus, c'est que chacun adopte une conception circulaire du lien entre norme linguistique et société. En effet, que ce soit Varron, Cicéron ou Quintilien, chacun ancre la question des prescriptions et des interdits dans ce qui se fait de leur temps (et en adoptant parfois une perspective historique). Ainsi, la norme qui transparaît naît naturellement de la société qui les entoure ; mais ce que l'on constate *in fine* aussi, c'est que la société se trouve affectée par la norme linguistique : ainsi, C. Moatti défend l'idée qu'une des « réponses [apportées] à la crise [de la République] est en partie patrimoniale<sup>25</sup> ». Varron donne de fait une unité à des savoirs dispersés, et c'est la discussion sur la norme linguistique qui lui permet de le faire : la *lingua latina* est le dénominateur commun à tous les savoirs qu'il expose (sur le temps, les rites, la nature...) : c'est son étude qui donne l'image de la cohérence du monde, de l'ordre, peut-être, et le lecteur nous pardonnera d'utiliser ici le grec, du κόσμος, ce bon arrangement naturel des choses. La réflexion linguistique n'est donc pas seulement le reflet d'une vision du monde mais un instrument de son ordonnancement. Il faut toutefois lire avec précaution ce qu'écrivait R. Amacker, à savoir que « la position philologique recourt essentiellement à la culture, à la formation scolaire, pour maintenir aussi

---

Guérin (dirs.), *Le Brutus de Cicéron : politique, rhétorique et histoire culturelle*, p. 88-104, *op.cit.* p.104.

24. Par exemple, c'est bien la conviction d'une pureté originelle de l'accent romain et du *color urbanitatis* qui fait que le modèle à viser est celui de la langue parlée à Rome par les *eruditi*.

25. C. Moatti, p. 321. L'auteur, dans ces pages, met en parallèle trois éléments : le rôle de Varron dont le travail, comme l'indique Cicéron dans ses *Academica posteriora*, I, 3, 9, est un remède à l'oubli et à la dispersion, le travail de Cicéron et la volonté politique, qu'incarne César, de créer des bibliothèques.

pur que possible son idéal classique<sup>26</sup> ». Bien sûr, comme nous avons pu l'étudier, la réflexion linguistique entre dans une entreprise de mémoire culturelle. Et bien sûr, cela passe par la transmission de fondements communs. Mais ces fondements n'excluent pas les variations et ne sont pas liés à l'idée d'une pureté originelle de la langue : que ce soit Varron, Cicéron ou Quintilien, chacun intègre dans son propos la variation de la norme (qu'elle soit acceptable ou qu'elle relève du *uitium*). Précisément, Cicéron et Quintilien fondent une doctrine rhétorique en accord avec l'usage contemporain jugé acceptable – conforme au *consensus eruditorum* –, contre une vision archaïsante de la langue, précisément pour éviter les difficultés de compréhension et les obstacles à la communication. Quand les traités de Cicéron déplorent la perte d'une langue pure, ce n'est pas en formulant le souhait de revenir à celle-ci : au contraire, il plaide pour l'usage effectif, dans la communauté, d'une langue suivant les règles du *consensus eruditorum*<sup>27</sup>, dans un ancrage résolument contemporain. C'est un savoir linguistique en mouvement qui s'illustre dans notre corpus : la norme linguistique s'illustre déjà par la complexité du système sur lequel elle repose, mais, en outre, elle ne se définit pas comme figée. Le rapport au savoir et le rapport au passé s'en trouvent nécessairement affectés : Varron, Cicéron et Quintilien ne présentent pas à la postérité des conceptions linguistiques figées, mais, plutôt, contribuent à ancrer durablement la réflexion sur la langue dans l'éducation et dans le *iudicium* de chacun<sup>28</sup>. De ce fait, la norme linguistique acquiert un rôle éthique primordial : c'est l'habitude de réfléchir sur la langue et le langage qui unit toute cette période dite classique. Bien sûr, de Varron à Quintilien, les usages linguistiques changent ; mais on peut raisonnablement affirmer, au terme de ce travail, que ce que la période classique nous offre, c'est l'entrée fracassante de la normativité linguistique dans le champ de la production lettrée à Rome. La Rome classique jette les fondements d'une tradition philologique et grammaticale séculaire, puisqu'elle inscrit résolument l'étude des mécanismes de la langue dans la scolarité de tout un chacun.

La norme linguistique désormais enrichie des préceptes rhétoriques s'inscrit dans une visée double : réguler la parole en éduquant à cette science une population toujours plus nombreuse, et développer le jugement de chacun. Elle est le biais par lequel deux nécessités s'affirment :

26. R. Amacker, « Homogénéité et hétérogénéité de la langue latine », *Travaux neuchâtelois de linguistique*, 2001, 34-35, p. 369-382, art. cit. p. 380.

27. Même si le concept est formulé par Quintilien, cf.

28. On peut ainsi tempérer l'affirmation que fait V. Citot, cf. « Grandeur et décadence de la philosophie romaine », *Le Philosophoire*, 2015/1, p. 199-270, en particulier p. 218 : l'auteur évoque, et à juste titre, la « boulimie de connaissances » qui caractérise la fin de la République. Il compte aussi Varron et Cicéron parmi les « innovateurs [...], soucieux de penser la continuité du présent et du passé, et de modérer la fuite en avant "moderniste" ». Bien sûr, Varron et Cicéron ancrent leur réflexion dans les usages passés, et évidemment, il y a dans leur démarche une volonté de réguler la pensée linguistique. Mais cette régulation n'est pas explicitement en opposition au changement : ainsi, V. Citot ne définit pas ce qu'il nomme "modernisme", mais pour ce qui est de la langue, le changement n'est pas mal accueilli en tant que tel par Varron et Cicéron : l'évolution des usages est traitée comme un élément de réflexion plutôt que comme un repoussoir dans l'absolu.

créer une communauté non seulement unie par un usage maîtrisé de la langue, mais aussi par une capacité à réfléchir sur celle-ci et sur le monde, via la langue<sup>29</sup>. Une mutation bien plus profonde s'opère en même temps : la réflexion scientifique sur la langue, qui était considérée par C. Moatti comme une façon de répondre à une période de crise à la fin de la République, perdure, et se développe encore, pour devenir un socle ferme de la construction d'une société, d'un ensemble d'alliés unis par la même conception de la langue. C'est un instrument possible de cette métamorphose sociale que propose Quintilien : si Varron s'intéressait « au langage en tant que représentant le monde<sup>30</sup> », Quintilien prend le parti de généraliser la capacité à se représenter clairement le monde, en confirmant le prisme romain que Cicéron utilisait déjà, mais en le rendant plus lisible. Varron, Cicéron et Quintilien illustrent ainsi trois stades de développement des normes de correction : l'élaboration du cadre général par le premier, la politisation de la réflexion linguistique par le second ; enfin, ce que Quintilien nous propose, c'est de généraliser la capacité de comprendre ce cadre général en aiguissant le jugement de chacun, influant ainsi sur les futurs *ciues*. Peu à peu, et sans jamais renier l'héritage grec, la réflexion sur la langue latine s'affirme comme un sujet incontournable de la production lettrée, car elle revêt deux aspects : la dimension collective des usages linguistiques, et la question de la formation individuelle du *iudicium* au cœur de la *ciuitas*.

Enfin, c'est le statut même de Rome qui change. La politisation du terme *Latinitas* et, plus particulièrement, l'assimilation du *Latine loqui* aux qualités de l'*homo Romanus* renouvellent le statut de l'*Vrbs* : Rome, présentée comme l'endroit où l'usage idéal de la langue advient, devient le berceau du latin correct, mais, au niveau théorique, elle est aussi, désormais, le berceau de la linguistique latine<sup>31</sup>. C'est ainsi que se transmet à la postérité la Rome, mythique, caractérisée par un usage parfait de la langue, et ainsi, peut-être, naît l'idée même d'époque classique. Ainsi se comble en partie, grâce à une réflexion linguistique de plus en plus poussée, cette *egestas*

29. Comme l'écrivait F. Biville, la langue fait partie des usages, et nous avons montré que la régulation de la parole adopte les mécanismes qui relèvent du *mos* : mais c'est grâce à l'ampleur de la réflexion, dans la Rome classique, et grâce à la dimension pédagogique des œuvres de Quintilien, Cicéron et Varron, que la réflexion scientifique sur la langue peut devenir, dans les faits, un objet fondateur, qui unit potentiellement l'usage commun sur celui des élites. Si la réalité des faits de langue ne correspond certainement pas à cela, le projet qui se dessine relève tout de même de la volonté d'inscrire la problématique linguistique dans la totalité des usages régulés collectivement.

30. Cf. p. 44 de cette thèse, où nous renvoyons déjà à cette expression utilisée à juste titre par F. Desbordes, *Idées grecques et romaines sur le langage*, p. 212.

31. On voit ainsi que, de Varron à Quintilien, par la conjonction entre grammaire, rhétorique et pédagogie, se produit un phénomène tout nouveau. B. Schouler écrivait des grammairiens grecs qu'« en faisant de l'attique un moyen universel de communication entre les élites, ont joué un rôle fondamental de conservation du patrimoine littéraire antique, de transmission, d'unification linguistique, d'enrichissement de capital culturel » (B. Schouler, « Un métier : la grammaire », in M. Griffe & B. Pérez, *Grammairiens et philosophes dans l'Antiquité gréco-romaine*, Montpellier, 2008, p. 15-52, op.cit. p.46). Ce que font les auteurs de notre corpus, peu à peu, c'est faire entrer la réflexion linguistique dans le capital culturel romain.

*patrii sermonis*<sup>32</sup> que déplore Lucrèce<sup>33</sup> et le complexe d'infériorité des Latins face au grec<sup>34</sup>.

---

32. Pour une étude du concept, cf. T. Fögen, *Patrii sermonis egestas. Einstellungen lateinischer Autoren zu ihrer Muttersprache.*, Munich/Leipzig, 2000, et en particulier p. 61-76 pour une étude du concept chez Lucrèce.

33. *De rerum natura* I, 136-139

34. Voir *supra*, p. 350 de cette thèse, notamment, qui retrace la disparition progressive de ce complexe.



# Bibliographie

## Textes antiques

### Sources principales

ANONYME, *Rhétorique à Hérennius*, texte établi et traduit par G. Achard, Paris, Les belles lettres, 1989

ANONYME, *Rhetorica ad Herennium*, texte traduit par H. Caplan, Loeb, Cambridge MA, Harvard University Press, 1954

CICÉRON, *Brutus*. Texte établi et traduit par J. Martha. Paris, Les belles lettres, 2019<sup>[1923]</sup>

CICÉRON, *De l'invention*. Texte établi et traduit par G. Achard. Paris, Les belles lettres, 2018<sup>[1994]</sup>

CICÉRON, *De l'orateur*, Livre I à III. Texte établi et traduit par E. Courbaud et H. Bornecque, Paris, Les belles lettres, 1922-1930

CICÉRON, *Divisions de l'art oratoire. Les topiques*. Texte établi et traduit par H. Bornecque. Paris, Les belles lettres, 2003<sup>[1924]</sup>

CICÉRON, *L'orateur. Du meilleur genre d'orateurs*. Texte établi et traduit par A. Yon, Paris, Les belles lettres, 2008<sup>[1964]</sup>

CICÉRON, *M. Tulli Ciceronis scripta quae manserunt omnia. Fasc. 4. Brutus*, texte édité par E. Malcovati, Leipzig, Teubner, 1965

CICÉRON, *M. Tulli Ciceronis Scripta Quae manserunt Omnia Fasc 5 - Orator*, texte édité par R. Westman, Leipzig, Teubner, 2013

CICÉRON, *On invention. Best kind of orators. Topics*, texte édité et traduit par H.M. Hubbell, Loeb, Cambridge MA, Harvard University Press, 1949

CICÉRON, *De oratore libri III*, texte édité et commenté par A.D. Leeman et H. Pinkster, Heidelberg, 1981

---

QUINTILIEN, *L'institution oratoire*, tomes I à XII. Texte établi et traduit par J. Cousin, Paris, Les belles lettres, 1975-1980

QUINTILIEN, *The Orator's Education*, volumes I à V. Texte établi et traduit par D. Russell, Loeb, Cambridge MA - Harvard University Press, 2002

QUINTILIEN, *Institutio oratoria*, book 2, édité par T. Reinhard et M. Winterbottom, Oxford-New York, Oxford University Press, 2006

VARRON, *La langue latine. Tome II*. Texte établi et traduit par P. Flobert, Paris, Les belles lettres, 2002<sup>[1985]</sup>

VARRON, *La langue latine. Tome III*. Texte établi et traduit par P. Flobert, Paris, Les belles lettres, 2019

VARRON, *La langue latine. Tome IV*. Texte établi et traduit par G. Bonnet, Paris, Les belles lettres, 2021

VARRON, *M. Terenti Varronis de lingua Latina quae supersunt*, texte édité par G. Goetz et F. Schoell, Leipzig, Teubner, 1910

VARRON, *On the Latin Language, Volume I : Books 5-7*, texte édité et traduit par R.G. Kent, Loeb, Cambridge, MA - Harvard University Press, 1938

VARRON, *On the Latin Language, Volume II : Books 8-10 - fragments*, texte édité et traduit par R.G. Kent, Loeb, Cambridge, MA - Harvard University Press, 1938

## Autres sources

AELIUS THÉON, *Progymnasmata*. Texte établi et traduit par M. Patillon, Paris, Les belles lettres, 1997

ARISTOTE, *Rhétorique*. Tomes I et II. Texte établi et traduit par M. Dufour. Paris, Les belles lettres, 2011<sup>[1938-1968]</sup>

ARISTOTE, *Rhétorique*. Tome III. Texte établi et traduit par M. Dufour et A. Wartelle, annoté par A. Wartelle. Paris, Les belles lettres, 2011

CAECILIUS DE CALÈ-ACTÈ, *Fragments et témoignages*. Texte établi et traduit par F. Woerther, Paris, Les belles lettres, 2015

CÉSAR, *De analogia*, texte édité par A. Garcea, Oxford, 2012

CICÉRON, *Les devoirs*. Tome I : Introduction - Livre I. Texte établi et traduit par M. Testard. Paris, Les belles lettres, 2009<sup>[1965]</sup>

---

CICÉRON, *Les devoirs*. Tome II : Livres II et III. Texte établi et traduit par M. Testard. Paris, Les belles lettres, 2009<sup>[1970]</sup>

CORPUS RHETORICUM, *Anonyme : préambule à la rhétorique, Aphthonios : progymnasmata, Pseudo-Hermogène : progymnasmata*. Texte établi et traduit par M. Patillon, Paris, Les belles lettres, 2008

DENYS D'HALICARNASSE, *Opuscules rhétoriques. Tome III : la composition stylistique*. Texte établi et traduit par G. Aujac et M. Lebel, Paris, Les belles lettres, 2002<sup>[1981]</sup>

DENYS D'HALICARNASSE, *Opuscules rhétoriques. Tome V : L'imitation (fragments - Épitomé) – Première lettre à Ammée – Lettre à Pompée – Géminos – Dinarque*. Texte établi et traduit par G. Aujac. Paris, Les belles lettres, 2003<sup>[1992]</sup>

DIOGÈNE LAERCE, *Lives of Eminent Philosophers, Volume I : Books 1-5*, texte traduit par R.D. Hicks, Loeb, Cambridge MA, Harvard University Press, 1925

DIOGÈNE LAERCE, *Lives of Eminent Philosophers, Volume I : Books 6-10*, texte traduit par R.D. Hicks, Loeb, Cambridge MA, Harvard University Press, 1925

PLUTARQUE, *Moralia*, texte édité par W.R. Paton et al., Leipzig, Teubner, 1993

PLUTARQUE, *Moralia, vol 1 : The Education of Children. How the Young Man Should Study Poetry. On Listening to Lectures. How to Tell a Flatterer from a Friend. How a Man May Become Aware of His Progress in Virtue*, texte traduit par F. C Babbitt, Loeb, Cambridge MA, Harvard University Press, 1927

## Études

G. ACHARD, « Pourquoi Cicéron a-t-il écrit le *De oratore* ? », *Latomus*, t. 46, Fasc. 2, 1987, Société d'Études Latines, p. 318-329

J.N. ADAMS *et al.*, (dirs.), *Bilingualism in Ancient Society : Language Contact and the Written Word*, Oxford, Oxford University Press, 2002

J.N. ADAMS, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge University Press, 2004

—, *The Regional Diversification of Latin 200 BC - AD 600*, Cambridge University Press, 2007

—, *Social Variations of the Latin Language*, Cambridge University Press, 2013

—, « Romanitas and the Latin Language », *The Classical Quarterly*, Vol. 53, n°1, Mai 2003, p. 184-205

W. ALTMAN (ed.), *Brill's Companion to the Reception of Cicero*, Leiden - Boston, Brill, 2015

- 
- R. AMACKER, « Homogénéité et hétérogénéité de la langue latine », *Travaux neuchâtelois de linguistique*, 2001, 34-35, p. 369-382
- , « Aspects de la philosophie du langage à Rome : Varron, Lucrece, Augustin », *Le genre humain*, 45-46, 2006, p. 101 à 118.
- Ø. ANDERSEN, « How Good an Orator Should Be ? », in C. W. Wooten (ed.), *The Orator in Action and Theory in Greece and Rome. Essays in Honor of George A. Kennedy*, Leiden, Brill, 2001
- J. ASSMANN, *Das kulturelle Gedächtnis. Schritt, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, Munich, Beck, 1992
- S. AUBERT-BAILLOT, *Per dumeta : recherches sur la rhétorique des Stoïciens à Rome, de ses origines grecques jusqu'à la fin de la République*, Thèse de doctorat, Université de la Sorbonne - Paris IV, 2006.
- , « Stoïcisme et romanité : l'orateur comme "homme de bien habile à parler" », *Camena*, 1, 2007
- S. AUBERT-BAILLOT & Ch. GUÉRIN (dirs.), *Le Brutus de Cicéron : politique, rhétorique et histoire culturelle*, Boston-Leiden, Brill, 2014
- W. AX, « Quintilian's grammar, *Inst.* I, 4-8 », in S. Matthaios, F. Montanari & A. Rengakos (éds.), *Ancient Scholarship and Grammar*, Berlin, De Gruyter, 2011, p. 331-346
- M. BALDASSARI, *Introduzione alla logica stoïca*, Côme, Libreria Nosedà, 1984.
- M. BARATIN, « L'identité de la pensée et de la parole dans l'Ancien Stoïcisme », *Langages*, 16e année, n°65, 1982, pp 9-21
- , « Remarques sur la place et le rôle du concept de latinité dans les grammaires latines antiques », *Ktèma*, 13, 1988, p.187-193
- , *Naissance de la syntaxe à Rome*, Paris, Éditions de Minuit, 1989
- M. BARATIN et F. DESBORDES, *L'analyse linguistique dans l'Antiquité classique*, Paris, Klincksieck, 1981
- M. BARATIN & F. DESBORDES, « La troisième partie de l'*ars grammatica* », in D.J. Taylor (éd.), *The History of Linguistics in the Classical Period*, 1987, p. 41-66
- M. BARATIN et C. MOUSSY (dirs.), *Conceptions latines du sens et de la signification*, Paris, PUPS, 1999
- C. BAROIN, « La beauté du corps masculin dans le monde romain : état de la recherche récente et pistes de réflexion », *Dialogues d'histoire ancienne*, 14, 2015, p. 31-51

- 
- R. BARROW, *The Persistence of Ancient Education* dans M. W. Bloomer. (éd.), *A Companion to Ancient Education*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2015
- L. BASSET et al. (eds.), *Bilinguisme et terminologie grammaticale gréco-latine*, Louvain, Peeters, 2007
- M. BEARD, « Looking (harder) for roman myth : Dumézil, declamation and the problems of definiton. », in F. Graf (éd.), *Mythos in mythenloser Gesellschaft : Das Paradigma Roms*, 1993, p. 44-64
- Y. BENERFAT, « Noua uerba. Réflexions sur la place des néologismes lucrétiens dans la création d'un vocabulaire philosophique latin (1) », *Latomus*, 73-3, 2014, p. 596-614
- E. BENVENISTE, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Éditions de Minuit, 1969
- J.-E. BERNARD, « Rhétorique et société chez Cicéron », *Modèles linguistiques* [en ligne], n°58, 2008, p. 47-63
- F. BESSONE et M. FUCECCHI, *The Literary Genres in the Flavian Age : Canons, Transformations, Receptions*, Berlin-Boston, De Gruyter, 2017
- F. BIVILLE, « The Graeco-Romans and Graeco-Latin : A Terminological Framework for Cases of Bilingualism », in J.N. Adams, M. Janse et S. Swain (dirs.), *Bilingualism in Ancient Society : Language Contact and the Written Word*, Oxford University Press, 2002, p. 77-101
- , « Situations et documents bilingues dans le monde gréco-romain », in F. Biville, C. Decourt et G. Rougemont (éds.), *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie. Actes du colloque international, Lyon, 17-19 mai 2004*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2008, p. 35-54
- , « De la grammaire grecque à la grammaire latine et gréco-latine », *Histoire Épistémologie Langage*, 43, 1, 2021, p. 21-40
- , C. Decourt et G. Rougemont (éds.), *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie. Actes du colloque international, Lyon, 17-19 mai 2004*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2008
- D. BLANK, « Analogy, Anomaly and Apollonius Dyscolus », dans S. Everson (dir.), *Language*, Cambridge University Press, 1994, P. 149-165
- , « Varro and the epistemological status of etymology », *Histoire Épistémologie Langage*, t. 30, fasc.1, 2008, p. 49-73
- M. BLANDENET, « Rusticité et identité romaine à l'époque républicaine », *Vita Latina*, 2016, p. 193-194

- 
- M. W. BLOOMER, *The School of Rome : Latin Studies and the Origins of Liberal Education*, Berkeley - Los Angeles - London, University of California Press, 2011
- , « Quintilian on the Child as a Learning Subject », *The Classical World*, 2011, 105/1, p.109-137
- , *A Companion to Ancient Education*, Oxford, Wiley, 2012.
- , « Quintilian on Education », *A Companion to Ancient Education*, M.W. Bloomer (ed.), Oxford, Wiley, 2015
- M. BOMMAS (ed.), *Cultural Memory and Identity in Ancient Societies*, London, Bloomsbury, 2011
- A. BONADEO, « Scattered remarks about the "non-genre" of Statius' *Silvae* », in F. Bessone et M. Fucecchi (dirs.), *The Literary Genres in the Flavian Ages*, Berlin-Boston, De Gruyter, 2017, p. 157-166
- S. BONNER, *Education in Ancient Rome from the Elder Cato to the Younger Pliny*, London, Routledge, 2012<sup>[1977]</sup>
- A.D. BOOTH, « The appearance of the *schola grammatici* », *Hermes*, 106, 1, 1978, p. 117-125
- , « Litterator », *Hermes*, 109, 3, 1981, p. 371-378
- P. BOUTAN, « Langue(s) maternelle(s) : de la mère ou de la patrie ? », *Études de linguistique appliquée*, 2003/2 (no 130), p. 137-151
- Ch. BRASART, « *Code switching*, co-texte, contexte : une analyse du jeu de langues dans les conversations bilingues », *Études de stylistique anglaise*, 3, 2011, p. 107-122
- G. BURSILL-HALL et al. (eds.), *De ortu grammaticae : Studies in Medieval Grammar and Linguistic Theory in Memory of Jan Pinborg*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins Publishing, 1990
- A. VON BUSEKIST, « Parler juste : réflexions sur les politiques de la langue », *Penser la politique*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 273 à 305
- L. CALBOLI MONTEFUSCO, *L'auctoritas nella dottrina retorica*, Vichiana, 1, 1990
- L. CALLEBAT, « Vulgaire et vulgarité », *Latin vulgaire - latin tardif IX*. Actes du IXe colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Lyon 2-6 septembre 2009. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 2012. p. 79-90.
- H. CASANOVA-ROBIN et P. GALAND (éds.), *Écritures latines de la mémoire de l'Antiquité au XVIè siècle*, Paris, Garnier, 2010

---

M. CASEVITZ, « Hellenismos : formation et fonction des verbes en ἵζω et de leurs dérivés », dans S. Said (éd.), *Hellenismos, quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, Actes du colloque de Strasbourg, 25-27 octobre 89, Leiden, Brill, 1991, p-9-16

M. S. CELENTANO, « L'oratore improvvisa. A proposito di Quintiliano, Institutio oratoria 10, 7 », *Studia ... in umbra educata. Percorsi della retorica latina in età imperiale*, Palermo, Flaccovio, 2010

—, « Oratorical Exercises from the Rhetoric to Alexander to the Institutio Oratoria : Continuity and Change », *Rhetorica : a Journal of the History of Rhetoric*, 29-3, 2011, p. 357-365

P. CHIRON, *Démétrios : un rhéteur méconnu (Ps.-Démétrios de Phalère). Essai sur les mutations de la théorie du style à l'époque hellénistique*, Paris, Vrin, 2001

—, « Les doctrines antiques de figures : quelques idées reçues », *Pratiques*, 165-166, 2005

—, « Les côla en rhétorique : respiration, sens, esthétique », *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, 2010/1, tome LXXXIV, pp 31-50

—, « Rhétorique et philosophie dans les *Partitiones oratoriae* », in M. Baratin, C. Lévy, R. Utard et A. Videau (dirs.), *Stylus : la parole dans ses formes*, Paris, Garnier, 2010, p. 247-262

V. CITOT, cf. « Grandeur et décadence de la philosophie romaine », *Le Philosophoire*, 2015/1, p. 199-270

M. CITRONI, « Quintilian and the Perception of the System of Poetic Genres in the Flavian Ages », in Ruud R. Nauta, Johannes J.L Smolenaars, et Harm-Jan van Dam (eds.), *Flavian Poetry* Berlin, De Gruyter, p. 1-19

—, « *Antiqui, ueteres, noui* : images of the literary past and the impulse to progress in the cultural program of Quintilian », in F. Bessone & M. Fucecchi (eds.), *The Literary Genres in the Flavian Age - Canons, Transformations, Reception*, Berlin, De Gruyter, 2017, p.19-45

—, « The concept of the Classical and the Canon of Model Authors in Roman Literature », in J.I. Porter (ed.), *Classical Pasts : the Classical Traditions of Greece and Rome*, New York, Princeton University Press, 2006, p. 204-236

—, « I canoni di autori antichi : alle origini del concetto di classico », in L. Casarsa, L. Cristante, M. Fernandelli (eds.), *Culture europee e tradizione latina, atti del Convegno internazionale di studi, Cividale del Friuli, 16-17 novembre 2001*, Trieste, Éditions de l'université de Trieste, 2003, p. 1-22

J. CLACKSON & G. HORROCKS (eds.), *The Blackwell History of the Latin Language*, Malden-Oxford, Wiley-Blackwell, 2007

- 
- J. CLACKSON, « Classical Latin », dans J. Clackson (ed.), *A Companion to the Latin Language*, Malden-Oxford, Wiley-Blackwell, 2011, p.236-256
- , « The forms of Latin : Inflectional Morphology », in *A Companion to the Latin Language*, Malden-Oxford, Wiley-Blackwell, 2011, p.105-117
- J. COLLART, *Varron grammairien latin*, Paris, Vrin, 1954
- et al., *Varron, grammaire antique et stylistique latine*, Paris, Les belles lettres, 1978
- F. H. COLSON, « The grammatical chapters in Quintilian I, 4-8 », *The Classical Quarterly*, 8-1, 1914, p. 33-47
- , « Some Problems in the Grammatical Chapters of Quintilian », *The Classical Quarterly*, 10-1, 1916, p. 17-31
- C. CONDUCHÉ & B. GUILLAUMIN, « L'autorité dans les arts libéraux : introduction », *Eruditio Antiqua*, 7, 2015, p.1-4 [en ligne]
- J. CONNOLLY, « Being Greek / Being Roman : Hellenism and Assimilatio in the Roman Empire », in W. Brandt. et al. (eds.), *Millenium : Yearbook on the Culture and History of the First Millenium C.E.*, Berlin, De Gruyter, 2007, p. 21-42
- , « The Politics of Rhetorical Education », in E. Gunderson, *The Cambridge Companion to Ancient Rhetoric*, Cambridge University Press, New York, 2009, p. 126-142
- A. CORBEILL, *Nature embodied : Gesture in Ancient Rome*, Princeton, 2004
- , « Rhetorical Education and Social Reproduction in the Republic and Early Empire », *A Companion to Roman Rhetoric*, W. Dominik & J. Hall (eds), Malden-Oxford, 2007
- T.P. CORNELL, *The Formation of the Historical Tradition of Early Rome* in I.S. Moxon, J.D. Smart, A.J. Woodman (eds.), *Past Perspectives : Studies in Greek and Roman Historical Writing*, 1986, p. 67-86
- , « The Value of Literary Tradition Concerning Archaic Rome », in K.A. Raaflaub (éd.), *Social Struggles in Archaic Rome. New Perspectives on the Conflict of Orders*, 1986, p. 52-76
- J. COUSIN, *Études sur Quintilien. Contribution à la recherche des sources de l'Institution oratoire*, Doctorat d'Etat, faculté des Lettres de l'Université de Paris, 1967
- R. CRIBIORE, *Gymnastics of the Mind : Greek Education in Hellenistic and Roman Egypt*, Princeton, 2005
- R. CYTERMANN, « La transmission du savoir dans le *Dialogue des orateurs* de Tacite », *Ca-menulae*, 3, 2009 [en ligne]

---

—, *La construction de l'histoire de l'éloquence romaine, de Cicéron à Tacite*, thèse de Doctorat, Sorbonne Université, 2019

H. DAHLMANN (cf. *Varro und die hellenistische Sprachtheorie*, Zürich, Weidmann, 1964)

J. DAMAGGIO, « Un corpus des premiers fragments grammaticaux à Rome », *Eruditio antiqua*, 2011, 3, p. 23-55 [en ligne]

E. DANBLON, « La rhétorique : art de la preuve ou art de la persuasion ? » *Revue de Métaphysique et de Morale*, 2, Concepts rhétoriques, Paris, avril-juin 2010, p. 213-231

C. DARBO-PESCHANSKI, « Questions sur la normativité », *Dossier : normativité, Métis*, n°8, Paris, EHESS, 2010, p. 7-20

J.-M. DAVID, « *Maiorum exempla sequi* : l'*exemplum* historique dans les discours judiciaires de Cicéron », *Mélanges de l'École Française de Rome*, 92/1, p.67-86

—, « Les orateurs des municipes à Rome : intégration, réticences et snobismes », *Les « bourgeois » municipales italiennes aux IIe et Ier siècles av. J.-C. : Actes du Colloque International du CNRS n. 609*, Publications du centre Jean Bérard, 1983, p. 309-323

—, « Le patronat judiciaire au dernier siècle de la République romaine », Rome, EFR, 1992

—, « Formes du prestige oratoire, à Rome, sous la République et le Haut-Empire », in F. Hurlet et al. (dirs.), *Le Prestige, autour des formes de la différenciation sociale*, 2014, Paris, Éditions du Boccard, p. 35-45

—, « La fonction des modèles dans l'articulation chronologique » ; in S. Aubert-Baillet et Ch. Guérin (dirs.), *Le Brutus de Cicéron : politique, rhétorique et histoire culturelle*, Leiden-Boston, Brill, 2014, p.19-38

— et F. Hurlet (éds.), *L'auctoritas à Rome. Une notion constitutive de la culture politique*, 136, Ausonius, 2020

C. DE JONGE, *Between Grammar and Rhetoric*, Leiden-Boston, Brill, 2008

F. DESBORDES, *Idées grecques et romaines sur le langage*, ENS Éditions, Paris, 2007

—, « Le schéma addition, soustraction, mutation, métathèse dans les textes anciens », *Histoire Épistémologie Langage*, 1983, t. 5, fasc. 1, p. 23-30

—, « L'énonciation dans la rhétorique antique : les figures de pensée », *Histoire Épistémologie Langage*, 1986, t. 6, fasc. 2, p. 25-37

—, « Sur les débuts de la grammaire à Rome », *Lalies*, 15, 1995, p. 125-137

—, « *Latinitas* : constitution et évolution d'un modèle de l'identité linguistique », *Idées grecques et romaines sur le langage*, Paris, ENS Éditions, 2007, p. 91-105

- 
- M. DÍAZ Y DÍAZ, « *Latinitas* : sobre la evolución de su concepto », *Emerita*, 1, 1951, p.35-50
- E. DICKEY & A. CHAHOUD (eds.), *Colloquial and Literary Latin*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010
- W. J. DOMINIK (ed.), *Roman Eloquence : Rhetoric in Society and Literature*, New York, Routledge, 1997
- et al. (eds.), *Writing Politics in Imperial Rome*, Leiden-Boston, 2009
- & J. HALL (eds.), *A Companion to Roman Rhetoric*, Malden-Oxford, Blackwell, 2007
- , J. Garthwaite & P.A. Roche (eds.), *Writing Politics in Imperial Rome*, Leiden, Brill, 2009
- M. DUBUISSON, « Utraque lingua », in *L'antiquité classique*, Tome 50, Fasc. 1-2, 1981, p. 274-286
- , « Le grec à Rome à l'époque de Cicéron, extension et qualité du bilinguisme », *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 47/1, 1992, p. 187-206
- , « Barbares et barbarie dans le monde gréco-romain », *L'Antiquité classique*, 70, 2001, p. 1-16
- M. DUCOS, « Interprétation du droit et sémantique chez les juristes augustéens », in M. Baratin et C. Moussy (dirs.) *Conceptions latines du sens et de la signification*, Paris, PUPS, 1999, p. 183-194
- , *Rome et le droit*, Références 526, Paris, Librairie générale française, 1996
- M. DUFOUR, « L'homme animal politique », *Bulletin de l'association Guillaume Budé*, n°18, 1928, pp 35-37
- J. DUGAN, *Making a New Man : Ciceronian Self-Fashioning in the Rhetorical Works*, New York, Oxford University Press, 2005
- F. DUPONT, « Rome ou l'altérité incluse », *Collège international de Philosophie*, 2002/3, 37, p. 41-54
- , « Cicéron, sophiste romain », *Langages*, 82, 2007, p. 23-46
- P. ERDKAMP, *The Cambridge Companion to Ancient Rome*, New York, Cambridge University Press, 2013
- A. ERNOUT, *Aspects du vocabulaire latin*, Paris, Klincksieck, 1954
- E. FANTHAM, *The Roman World of Cicero's De Oratore*, New York, Oxford University Press, 2004
- , *Colloquial and Literary Latin*, New York, Cambridge University Press, 2010

- 
- J. FARRELL, *Latin Language and Latin Culture*, Cambridge, 2004
- , « The Augustan Period : 40 BC – AD 14 », dans S. Harrison (éd.), *A Companion to Latin Literature*, 2005, Malden-Oxford-Victoria, Wiley, p. 44-57
- D. FEENEY, *Beyond Greek : the Beginnings of a Literature in Latin*, Cambridge-London, Harvard University Press, 2016
- R. FERRI et P. PROBERT, « Roman Authors on Colloquial Languages », dans E. Dickey, *Colloquial and Literary Latin*, Cambridge, 2010, p. 12-41
- U. FIX, A. GARDT & J. KNAPE (eds.), *Rhetorik und Stilistik - Ein internationales Handbuch historischer und systematischer Forschun*, 1992
- T. FÖGEN, *Patrii sermonis egestas. Einstellungen lateinischer Autoren zu ihrer Muttersprache.*, Munich/Leipzig, 2000
- S. FOLLINGER & D.M. MULLER (eds.) *Der Dialog in der Antike : Formen und Funktionen einer literarischen Gattung zwischen Philosophie, Wissensvermittlung und dramatischer Inszenierung*, Berlin, De Gruyter, 2013
- M. FRUYT, « The forms of Latin : Inflectional Morphology », in J. Clackson (ed.), *A Companion to the Latin Language*, Malden-Oxford-Victoria, Wiley-Blackwell, 2011, p. 105-117
- E. GABBA, « Political and Cultural Aspects of the Classicistic Revival in the Augustan Age », *Classical Antiquity*, 1-1, 1982, p. 43-65
- R.N. GAINES, « Cicero's *Partitiones Oratoriae* and *Topica* : Rhetorical Philosophy and Philosophical Rhetoric », in J.M. May, *Brill's Companion to Cicero*, Leiden, Brill, 2002, p. 445-480
- K GALINSKI (ed.) *Memoria romana : Memory in Rome and Rome in Memory*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2014
- A. GARCEA, « César et l'alphabet : un fragment du *De analogia* (frg. 4 p 148 Funaioli = 5 p.179 s. Klotz) », *Histoire Epistémologie Langage*, 24-2, 2002, p. 147-164
- « *Consule ueritatem* : Cicéron, Varron et un chapitre de l'histoire de la vérité à Rome », *Revue de métaphysique et de morale*, 2008/1, 57, p. 93 à110
- , « Introduction », *Eruditio Antiqua*, 3, 2011, p. 1-2 [en ligne]
- , *Caesar's De Analogia*, Oxford University Press, 2012
- E. GAVOILLE, *Ars, étude sémantique de Plaute à Cicéron*, Louvain - Paris, Peeters, Bibliothèque des Études Classiques (17), 2000
- , « L'art de vivre chez Cicéron et Sénèque », *Diuina studia : mélanges de religion et de philosophie ancienne offerts à François Guillaumont*, Ausonius, 2018

- 
- A. GOLDSWORTHY, *Augustus : First Emperor of Rome*, Yale University Press, 2014
- J. GOODWIN, « Forms of Authority and the Real *Ad Verecundiam* », *Kluwer Academic Publisher*, 1998, 12/2, p.267-279
- J.-B. GOURINAT, *La dialectique des Stoïciens*, Paris, 2000  
 — (éd.), *Le stoïcisme*, Paris, 2014
- A. M. GOWING, *Empire and Memory - The Representation of the Roman Republic in Imperial Culture*, Cambridge University Press, 2005  
 —, « Tully's Boat : Responses to Cicero in the Imperial Period », in *The Cambridge Companion to Cicero*, Cambridge University Press, p. 233-250
- W.M.A. GRIMALDI, « Semeion, Tekmerion, Eikos in Aristotle's Rhetoric », *The American Journal of Philology*, 101-4, 1980, p. 383-398
- P. GROS, « Temps et mémoire dans la Rome antique », *Revue historique*, 606, 1998, p.. 441-450
- Ch. GUÉRIN, « Être orateur à Rome : Cicéron entre théorie et pratique », in C. Jacob (dir.), *Lieux de savoirs. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 207-225  
 —, « Prescrire dans les formes, ou pourquoi le *De oratore* n'a pas su trouver son public », *Camenaë*, 1, 2007  
 —, *Persona : antécédents grecs et première rhétorique latine*, Paris, Vrin, 2009  
 —, « *Frangere aduersarium* : usages et limites de la violence oratoire dans la rhétorique cicéronienne », in V. Azoulay et P. Boucheron (éds.), *Le mot qui tue : Histoire des violences intellectuelles de l'Antiquité à nos jours*, Champ Vallon, 2009, p. 225-240  
 —, « La *persona* oratoire entre rhétorique, biographie et histoire, le cas des *Controversiae* de Sénèque le rhéteur », *Interférences*, 5, 2009  
 —, *Persona : l'élaboration d'une notion rhétorique au I<sup>er</sup> siècle a.C., volume 2 : Théorisation cicéronienne de la persona oratoire*, Paris, Vrin, 2011  
 —, « Trahi par sa voix ? L'interprétation des défauts vocaux dans l'Institution oratoire de Quintilien », L. Calboli-Montefusco éd., *Papers on Rhetoric XI*, 2012, p. 95-109  
 —, « Non per omnia poetae sunt sequendi », in *Poètes et orateurs dans l'Antiquité*, dir. Hélène Vial, collection Erga, vol. 13, CELIS, 2013  
 —, « Laughter, Social Norms and Ethics in Cicero's Works », in P. Destrée & F. Trivigno (eds.), *Laughter, Humor, and Comedy in Ancient Philosophy*, New York, Oxford University Press, 2019, p. 122-144

- 
- , « L'orateur, le témoin et le recours à l'*auctoritas* : le cas du *Pro Sulla* », dans J.-M. David & F. Hurllet (éds.), *L'auctoritas à Rome . Une notion constitutive de la culture politique*, 136, Bordeaux, Ausonius, 2020, p. 219-235
- E. GUNDERSON, *The Cambridge Companion to Ancient Rhetoric*, New York, Cambridge University Press, 2009
- T. HABINEK, *The Politics of Latin Literature*, New York, Princeton University Press, 1998
- , *Ancient Rhetoric and Oratory*, Malden-Oxford-Victoria, Wiley-Blackwell, 2005.
- L.G.H. HALL, « *Ratio* and *romanitas* in the *Bellum Gallicum* », in K. Welch & Anton Powell (eds.) *Julius Caesar As Artful Reporter*, London, Duckworth-The Classical Press of Wales, 1998, p. 11-29
- W. HARRIS, *Ancient Literacy*, Cambridge-London, Harvard University Press, 1991
- S. HARRISON, *A Companion to Latin Literature*, Malden-Oxford-Victoria, Wiley, 2005
- R. HEINZE, « *Auctoritas* », *Hermes*, 60, 1925, p. 348-366
- J.-M. HELLEGOUARC'H, « La conception de la « nobilitas » dans la Rome républicaine », *Revue du Nord*, 1954, n°142. Mélanges offerts à Louis Jacob à l'occasion de son 70e anniversaire. p.129-140
- I. HENDERSON, « Quintilian and the Progymnasmata », in *Antike und Abendland*, ed. W. Koppenfells *et alii*, vol. 37, Berlin, De Gruyter, 1991
- L. HOLFORD-STREVEENS, *Aulus Gellius : An Antonine Scholar and His Achievements*, 2e édition, New York, Oxford University Press, 2003<sup>[1988]</sup>
- K.J. HÖLKESKAMP, « History and Collective Memory in the Middle Republic », *A Companion to the Roman Republic*, N. Rosenstein & R. Morstein-Marx, 2006, p. 478-495
- E. HOVDAUGEN, « The teaching of Grammar in Antiquity », in P. Schmitter (ed.), *Geschichte der Sprachtheorie, Sprachtheorien der abendländischen Antike*, Tübingen, Günter Narr Verlag, 1991
- A. IACOBONI, « *Il significato politico del mos maiorum in Cicerone, Ethics & Politics*, XIV, 2014, 2, p.284-306
- S. IJSSELING, « Rhétorique et philosophie. Platon et les Sophistes, ou la tradition métaphysique et la tradition rhétorique », *Revue philosophique de Louvain*, 1976, n°22, p. 193-210
- F. ILDEFONSE, *La naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque*, Paris, Vrin, 1997

- 
- H. INGLEBERT, *Histoire de la civilisation romaine*, Paris, PUF, 2005
- D. INNES et al. (eds.), *Ethics and Rhetoric : Critical Essays for Donald Russel on his Seventy-Fifth Birthday*, Oxford, Clarendon Press, 1995
- C. JACOB (dir.), *Lieux de savoirs. Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007
- R. JAKOBSON, « Closing statements : Linguistics and Poetics », *Style in language*, T.A. Sebeok, New-York, 1960
- W.A. JOHNSON & H.N. Parker (eds.), *Ancient Literacies : the Culture of Reading in Greece dans Rome*, Oxford, 2009
- J. KAIMIO, *The Romans and the Greek Language*, Helsinki, 1979
- R. KASTER, *Guardians of the Language : The Grammarian and Society in Late Antiquity*, Berkeley, Los Angeles, London, 1997
- , *Emotion, Restraint and Community in Ancient Rome*, Oxford, 2005
- T. J. KEELINE, *The Reception of Cicero in the Early Roman Empire*, Cambridge University Press, 2018
- G. A. KENNEDY, *The Art of Rhetoric in the Roman World 300 BC - AD 300*, Princeton, 1972
- J. KÖNIG, « Introduction : Self-Assertion and its Alternatives in Ancient Scientific and Technical Writing », in *Authority and Expertise in Ancient Scientific Culture*, Cambridge University Press, 2017
- G. LA BUA, *Cicero and Roman Education : the Reception of the Speeches and Ancient Scholarship*, Cambridge, 2019
- H. LAUSBERG, *A Handbook of Literary Rhetoric : a Foundation for Literary Study*, éd. David E. Orton and R. Dean Anderson, Brill, 1998
- V. LAW, « *Auctoritas, consuetudo* and *ratio* in St Augustine's *Ars grammatica* », in *De Ortu Grammaticae : Studies in Medieval Grammar and Linguistic Theory in Memory of Jan Pinborg*, eds. Geoffrey L. Bursill-Hall, Sten Ebbesen et E.F.K. Koerner John Benjamins Publishing, 1990, p. 191-207
- M. LEDENTU, « Mémoire et écriture dans les préfaces des historiens romains », in H. Casanova-Robin et P. Galand (éds. ), *Écritures latines de la mémoire de l'Antiquité au XVIè siècle*, Paris, Garnier, 2010, p. 59-81
- , « Labor poétique et *res gestae Caesaris* : poésie et refondation dans les Géorgiques », *Vita Latina*, 189-190, 2014, p. 70-88

- 
- Y. LEHMANN, « Varron et l'héritage ancien », *Ktèma*, 9, 1984, p. 339-346
- I. LEONARDIS, *Varrone, unus scilicet antiquorum hominum, senso del passato e pratica antiquaria*, Bari, Edipuglia, 2019
- C. LÉVY, « Le mythe de la naissance de la civilisation chez Cicéron », *Mathesis e Philia, Studi in onore di Marcello Gigante*, Napoli, Università degli Studi di Napoli, 1995, p. 155-168
- , « Cicéron créateur du vocabulaire latin de la connaissance : essai de synthèse », *Langue latine, langue de la philosophie. Actes du colloque de Rome*, Rome, EFR, p. 91-106
- , « Cicéron, le moyen platonisme et la philosophie romaine : à propos de la naissance du concept latin de *qualitas* », *Revue de métaphysique et de morale*, 2008, Vol. 1, n° 57, p. 5-20
- V. LOMANTO, « Il sistema del *sermo latinus* in Quintiliano », in *Voce di molte acque. Miscelanea di Studi offerti a Eugenio Corsini*, Torino, Zamorani, 1994, p. 237-256
- J.M. LOSADA, « La latinité : concept et pistes de recherche », in C. Carvalho et al., *De la langue à l'expression : le parcours de l'expérience discursive*, Alicante, Universidad de Alicante, 2017, p. 204-210
- M. LOWRIE « Writing, Performance and Authority in Augustan Rome », Oxford, Oxford University Press, 2009
- S. LUCIANI, « Auguste en mots : le *Princeps* au regard de la littérature », dans S. Luciani et P. Zuntow (dirs.) *Entre mots et marbres. Les métamorphoses d'Auguste*, Bordeaux, Ausonius, 2016, p. 11-18
- et P. ZUNTOW (éds.) *Entre mots et marbres. Les métamorphoses d'Auguste*, Bordeaux, Ausonius, 2016
- H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité. Vol. 2 : le monde romain*, Points, 1981 [1948]
- G. MATHIEU - CASTELLANI, *La rhétorique des passions*, Paris, PUF, 2000
- S. MATTHAIOS et al. (eds.), *Ancient Scholarship and Grammar*, Berlin, De Gruyter, 2011
- J.M. MAY, *Brill's Companion to Cicero*, Leiden, Brill, 2002
- P. A. MEADOR Jr., « Quintilian's *uir bonus* », *Western speech*, Vol. 34, 1970, p. 162 -169
- C. MOATTI, « Tradition et raison chez Cicéron : l'émergence de la rationalité politique à la fin de la République romaine », *Mélanges de l'École française de Rome*, Antiquité, t. 100, 1, 1988, p. 385-430

- 
- , « Experts, mémoire et pouvoir à Rome, à la fin de la République », *Revue historique*, 2003/2, 626, p. 303-325
- , *La Raison de Rome : naissance de l'esprit critique à la fin de la République*, Paris, Seuil, 1997
- F. MONTANARI et al., *Brill's Companion to Ancient Greek Scholarship*, Boston, Brill, 2014
- P. MORILLON, « Cicéron et les écoles grammaticales de son temps », in J. Collart et al., *Varron. Grammaire antique et stylistique latine.*, Paris, Les belles lettres, 1978, p. 253-262
- C. MOUSSY, « *Signum* et les noms latins de la preuve : l'héritage grec », *Ktèma*, n°13, 1988
- A. MULLEN, *Latin and Other Languages : Societal and Individual Bilingualism*, in *A Companion to the Latin Language*, Oxford/Malden, Wiley, 2011
- J.J. MURPHY, *Quintilian on the Teaching of Speaking and Writing*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1987
- , « The Key Role of Habit in Roman Writing Instructions », in J.J. Murphy (ed.), *A Short History of Writing Instructions*, New York, Routledge, 2001, p. 35-78
- , « Roman Writing Instruction as Described by Quintilian », *A Short History of Writing Instruction*, New York, Routledge, 2012
- , « Roman educational and Rhetorical Theory. With a synopsis of Quintilian's *Institutio oratoria* », in J.J. Murphy et al. (eds), *A synoptic history of classical Rhetoric*, New York, Routledge 2013 (4e éd.)
- Ch. NICOLAS, *Utraque lingua. Le calque sémantique : domaine gréco-latin*, Louvain-Paris, Peeters, 1996
- F. R. NOCCHI, *Tecniche teatrali e formazione dell'oratore in Quintiliano*, Berlin, De Gruyter, 2013
- M.-P. NOËL, « Périclès et les débuts de la rhétorique grecque dans le *Brutus* », in S. Aubert-Baillet et Ch. Guérin (dirs.), *Le Brutus de Cicéron : politique, rhétorique et histoire culturelle*, Boston Leiden, Brill, 2014, p. 88-104
- M. DE NONNO, « *Vetustas e antiquitas, ueteres e antichi* nei grammatici latini », in S. Rocchi & C. Mussini (eds.), *Imagines antiquitatis : Representations, Concepts, Reception of the Past in Roman Antiquity and the Early Italian Renaissance*, Berlin, De Gruyter, 2017, p. 213-248
- A. NOVOKHATKO, « The linguistic treatment of metaphor in Quintilian », *Pallas* [en ligne], 103, 2017 p. 311-318

- 
- J. NYE, *Bound To Lead : The Changing Nature of American Power*, New York, Basic Books, 1990
- I. OPELT, « La coscienza linguistica dei Romani », *Atene e Roma*, 2-3, 1969, p. 21-37
- L.R. PALMER *The Latin Language*, Norman, University of Oklahoma Press, 1988<sup>[1954]</sup>
- P. PAPAIOANNOU et al. (eds.), *The Theatre of Justice : Aspects of Performance in Greco-Roman Oratory and Rhetoric*, Leiden-Boston, Brill, 2017
- P. PARÉ-REY, « L'Homère de Quintilien : *summus* et *primus auctor* », in P. Paré-Rey et al. (éds.), *Homère rhétorique : Études de réception antique*, Turnhout, Brepols, p. 195-214
- B. PÉREZ et M. GRIFFE (dirs.), *Grammairiens et philosophes*, Montpellier, PULM, 2008
- L. PERNOT, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Livre de Poche, 3e édition, 2010
- G. PEZZINI & B. TAYLOR, cf. « Introduction : First Thoughts on Language and Nature », in G. Pezzini et B. Taylor (éds.) *Language and Nature in the Classical Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 1-14
- A. PHILONENKO, « Langue morte et langue vivante », *Revue de métaphysique et de morale*, Presses Universitaires de France, n°54, 2007/2, p. 157-178
- D. PORTE, « Le "porteur de trophées" : une lecture octavienne de Properce, *Élég.* IV, 6 & 10, *Latomus*, 70, 2011, p. 1013-1027
- J.G.F. POWELL, « Dialogues and Treatises », *A Companion to the Latin Literature*, S. Harrison (dir.), Oxford-Malden-Victoria, Wiley, 2005, p.223-240
- , « Cicero's style », in C. Steel (ed.), *The Cambridge Companion to Cicero*, Cambridge University Press, 2013, p. 41-71
- A. RASCHIERI, « *Facilitas* and héxis in Latin rhetoric », in L. Calboli Montefusco & M.S. Celentano (eds.), *Papers on Rhetoric*, XIV, *Pliniana*, 2018, p. 109-134
- E. S. RAMAGES, « *Vrbanitas* : Cicero and Quintilian, a Contrast in Attitudes », *American Journal of Philology*, Vol. 84, n°4, Oct. 1963, p. 390-414
- E. RAWSON, *Intellectual Life in the Late Roman Republic*, Duckworth, John Hopkins University Press, 1985
- S.ROCCHI & C. MUSSINI (eds.), *Imagines antiquitatis : Representations, Concepts, Reception of the Past in Roman Antiquity and the Early Italian Renaissance*, Berlin, De Gruyter, 2017

- 
- B. ROCHETTE « Grecs, Romains et barbares : à la recherche de l'identité ethnique et linguistique des Grecs et des Romains », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 75, fasc. 1, 1997. Antiquite - Oudheid. p. 37-57
- , « La langue comme facteur d'intégration ou d'exclusion : l'Athènes de Périclès et la Rome de Cicéron », *Serta antiqua et mediaevalia VII. Il cittadino, lo straniero, Il barbaro, fra integrazione ed emarginazione nell'antichità.*, Roma, 2005, p. 3-20
- , « Les noms de la langue en latin », *Histoire, Épistémologie, Langage*, 31/2, 2009, p. 29-48
- , « Remarques sur l'élaboration de la conscience linguistique des Grecs », *Glotta*, 79, 2003, p. 175-204
- , « Language Policies in the Roman Republic and Empire », in J. Clackson (ed.), *A Companion to the Latin Language*, Oxford, Wiley, 2011, p. 549 à 563
- A. M. RODRIGUEZ, « La notion de lacunes lexicales en latin », *Revue de linguistique latine du Centre Alfred Ernout*, n°6, 2011
- A. RODRIGUEZ-MAYORGAS, « Romulus, Aeneas and the Cultural Memory of the Roman Republic », *Athenaeum*, 2010, 1, p. 89-109
- S. ROESCH, in *Conceptions latines du sens et de la signification*, ed. Marc Baratin et Claude Moussy, Colloque du centre Alfred Ernout, Université de Paris IV, 4, 5 et 6 juin 1996, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1999
- S.H. RUTLEDGE, « Writing Imperial Politics : The Social and Political Background », dans W.J. Dominik, J. Garthwaite & P.A. Roche (eds.), *Writing Politics in Imperial Rome*, Leiden, Brill, 2009, p. 23-62
- E. DE SAINT-DENIS, « Évolution sémantique de "urbanus - urbanitas" », *Latomus*, Société d'Études Latines de Bruxelles, T.3, Fasc. 1, Janvier - Mars 1939, p. 5-24
- F. DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1995<sup>1916</sup>
- A. SCHIAVONE, *Giuristi e nobili nella Roma repubblicana. Il secolo della rivoluzione scientifica nel pensiero giuridico antico*, Roma, Bari, 1987
- F. SCHIRONI, « Analogia, proportio, ratio : Loan Words, Calques, and Reinterpretations of a Greek Technical Word », in L. Basset et al. (éds.), *Bilinguisme et terminologie grammaticale gréco-latine*, Leuven-Paris-Dudley (Mass.), Peeters, 2007, p. 321- 338
- P. SCHMITTER (ed.), *Geschichte der Sprachtheorie, Sprachtheorien der abendländischen Antike*, Tübingen, Günter Narr Verlag, 1991

- 
- B. SCHOULER, « Un métier : la grammaire », in M. Griffe & B. Pérez, *Grammairiens et philosophes dans l'Antiquité gréco-romaine*, Montpellier, PULM, 2008, p. 15-52
- E. SCIARRINO, *Schools, Teachers and Patrons in Mid- Republican Rome*, dans M. W. Bloomer. (éd), *A Companion to Ancient Education*, Oxford, Wiley, 2015, p. 226-239
- E. SIEBENBORN, *Die Lehre von der Sprachrichtigkeit und ihren Kriterien : Studien zur antiken normativen Grammatik*, Amsterdam, John Benjamins Publishing, 1976
- P. SINCLAIR, « Political Declensions in Latin Grammar and Oratory 55 BCE – CE 39 », *Ramus*, 23, p. 92-109
- G. SOULEZ, « Rhétorique, public et manipulation », *Hermès*, 2004/1, n°38, p. 89-95
- A.J.S. SPAWFORTH, *Greece and the Augustan Cultural Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011
- D. SPENCER, « Ἔρωμαιζω... ergo sum », in M. Bommas (ed.), *Cultural Memory and Identity in Ancient Societies*, London, Bloomsbury, 2011, p. 43-60
- , *Language and Authority in De lingua latina : Varro's Guide to being Roman*, Wisconsin University Press, 2019
- , « Movement and the Linguistic Turn. Reading Varro's *De lingua latina* », in R. Lawrence et D.J. Newsome (eds.), *Rome, Ostia, Pompeii. Movement and Space*, New York/Oxford, Oxford University Press, 2021<sup>[2011]</sup>
- C. STEEL, *Roman Oratory*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006
- , « Structure, Meaning and Authority in Cicero's Dialogues », in S. Follinger & D.M. Muller (eds.) *Der Dialog in der Antike : Formen und Funktionen einer literarischen Gattung zwischen Philosophie, Wissensvermittlung und dramatischer Inszenierung*, Berlin, De Gruyter, 2013, p. 221-234
- P. STEINMETZ, *Untersuchungen zur römischen Literatur des zweiten Jahrhunderts nach Christi Geburt*, Wiesbaden, 1982
- S. STROUP, « Greek Rhetoric meets Rome », in W. Dominik & J. Hall (eds.), *A Companion to Roman Rhetoric*, Malden-Oxford, Blackwell, 2007, p. 23-37
- , *Catullus, Cicero and a Society of Patrons : The Generation of the Text*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010
- S. SWAIN, « Bilingualism in Cicero? The Evidence of Code-Switching », in J. N. Adams & M. Janse & S. Swain (eds.) *Bilingualism in Ancient Society : Language Contact and the Written Text*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p.128-166

- 
- S.A. TÁKACS, *The Construction of Authority in Ancient Rome and Byzantium*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 2009
- A.-M. TAISNE, « L'orateur idéal de Cicéron (De Or. I, 202) à Quintilien (I.O. XII, 1, 25-26) », in *Vita Latina*, N°146, 1997. p. 35-43
- D.J. TAYLOR, *Declinatio : a Study of the Linguistic Theory of Marcus Terentius Varro*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins Publishing, 1974
- , *The History of Linguistics in the Classical Period*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins Publishing, 1987
- Y. L. TOO (ed.), *Education in Greek and Roman Antiquity*, Leiden-Boston-Köln, Brill, 2001
- Y.L. TOO & N. LIVINGSTONE (eds.), *Paedagogy and Power : Rhetorics of Classical Learning*, New York, Cambridge University Press, 1998
- S. TREGGIARI, « The Education of the Ciceros », in M. Bloomer (ed.) *A Companion to Ancient Education*, Malden-Oxford, Wiley-Blackwell, 2015
- M. L. UHFELDER, « The Romans on Linguistic Change », *The Classical Journal*, 59, 1, 1963, p. 23-30
- E. VALETTE-CAGNAC, « Plus grec que le grec des Athéniens. Quelques aspects du bilinguisme gréco-latin », *Mètis. Dossier : Alexandre le Grand, religion et tradition*, Paris, 2003.
- , « *Prisca verba*. Valeurs et usages de l'ancien dans les conceptions romaines du langage en acte », *Ktèma : civilisations de l'Orient, de la Grèce et de la Rome antiques*, n.31, 2006, p. 137-154
- E. VALETTE, « Le grammairien législateur », *Dossier : normativité, Mètis*, n°8, Paris, 2010
- M. VILLEY, « Naissance de la théorie du droit », *Le droit romain*, Paris, PUF, 2002, p. 36 à 52
- M. VON ALBRECHT, *Cicero's style : a Synopsis*, Leiden-Boston-Köln, Brill, 2003
- A. WALLACE-HADRILL, *Rome's Cultural Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010
- A. WALZER, « Moral Philosophy and Rhetoric in the *Institutes* : Quintilian on Honor and Expediency », *Rhetoric Society Quarterly*, Vol. 36, n°3, summer 2006, p. 263-280
- R. WEBB, « The Progymnasmata as Practice », in Y.L. Too (ed.), *Education in Greek and Roman Antiquity*, Leiden-Boston-Köln, Brill, 2001, p. 289-316
- K. WELCH & A. POWELL (eds.), *Julius Caesar As Artful Reporter*, London, Duckworth-The Classical Press of Wales, 1998

- 
- A. WILLI, « Campaigning for *utilitas* : style, grammar and philosophy in C. Iulius Caesar », in *Colloquial and Literary Latin*, éd. E. Dickey, A. Chahoud, 2010, p. 229-243
- , « Style, grammar and philosophy in C. Iulius Caesar », in E. Dickey & A. Chahoud (dirs.), *Colloquial and Literary Latin*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 229-242
- M. WINTERBOTTOM, « On impulse », in Innes et al. (eds.), *Ethics and Rhetoric : Critical Essays for Donald Russel on his Seventy-Fifth Birthday*, Oxford, Clarendon Press, 1995, p. 313-322
- P. WISEMAN, « Popular Memory », in K Galinski (ed.) *Memoria romana : Memory in Rome and Rome in Memory*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2014, p.43-62
- C. WOLFF, *L'éducation dans le monde romain*, Paris, Picard, 2015
- C.W. WOOTEN, *The Orator in Action and Theory in Greece and Rome*, Leiden-Boston-Köln, Brill, 2001
- M. YSCHARD, « La mission d'avocat dans la Rome impériale d'après la correspondance de Pline le Jeune », *Criminocorpus* [En ligne]
- J. ZUFFEREY, « Les cadres théoriques du jugement stylistique : vers des modes variés de l'incorrection », in P. Chiron et Ch. Guérin, *L'infraction stylistique et ses usages théoriques*, Rennes, PUR, 2016, p. 47-58.



# Table des matières

<b>Remerciements</b>	<b>1</b>
<b>Introduction : la norme, entre grammaire et rhétorique</b>	<b>3</b>
Le latin, une langue vivante . . . . .	3
Définition du corpus : trois points de vue sur la correction linguistique . . . . .	5
Entre τεχνή et idéologie . . . . .	12
Champs de recherche et méthodologie . . . . .	14
<b>I Définition et dépassement de la norme</b>	<b>17</b>
<b>1 Principes de <i>Latinitas</i></b>	<b>19</b>
1.1 Comprendre le terme <i>ratio</i> . . . . .	23
1.1.1 La constitution de la <i>ratio</i> comme outil conceptuel . . . . .	23
1.1.2 L'essence de la réflexion sur le système de la langue? . . . . .	26
1.1.2.1 La <i>Ratio</i> est-elle un critère de correction? . . . . .	26
1.1.2.2 L'analogie au cœur d'un système complexe . . . . .	30
1.1.3 Circonscrire la <i>ratio</i> . . . . .	34
1.1.3.1 Correction et incorrection dans le système linguistique . . . . .	34
1.1.3.2 La <i>ratio</i> , grande absente des traités cicéroniens? . . . . .	37
1.1.4 <i>Analogia</i> : Statut théorique et théorétique . . . . .	41
1.1.4.1 L'analogie, la <i>ueritas</i> et l' <i>utilitas</i> : Varron, les mots et le monde . . . . .	41
1.1.4.2 L'analogie et le pragmatisme de Quintilien . . . . .	47
1.1.5 L'étymologie, un outil de connaissance . . . . .	51
1.1.6 Conclusions . . . . .	56
1.1.6.1 Évolution du rôle de la <i>ratio</i> . . . . .	56
1.2 <i>Consuetudo</i> . . . . .	58
1.2.1 Prolégomènes : les enjeux du concept de <i>consuetudo</i> . . . . .	58

1.2.2	Un concept pour penser la langue . . . . .	60
1.2.2.1	Un concept politique et social . . . . .	60
1.2.2.2	Langue et vie en société . . . . .	61
1.2.2.3	Le constat de la dynamique de la langue . . . . .	63
1.2.2.4	Le rôle de la rhétorique dans le développement du concept lin- guistique . . . . .	64
1.2.2.5	Conclusions partielles : le cadre de formation du citoyen . . . . .	66
1.2.3	Un critère linguistique normatif complexe . . . . .	68
1.2.3.1	La dualité de la <i>consuetudo</i> . . . . .	68
1.2.3.2	Circonscrire la <i>consuetudo</i> linguistique : une norme floue ? . . . . .	70
1.2.3.3	<i>Consuetudo</i> et <i>ratio</i> : deux critères en tension . . . . .	74
1.2.3.4	Analyse du paragraphe 258 du <i>Brutus</i> : la position nuancée d'Atticus . . . . .	77
1.2.4	Repenser le lien entre <i>consuetudo</i> et <i>ratio</i> . . . . .	80
1.2.4.1	L'usage érigé en principe . . . . .	80
1.2.4.2	La <i>consuetudo</i> , un instrument de <i>memoria</i> ? . . . . .	82
1.2.4.3	La <i>consuetudo</i> varronienne et l'archéologie des mots . . . . .	85
1.2.5	Conclusions partielles . . . . .	88
1.3	<i>Vetustas</i> : grammaire et rhétorique . . . . .	89
1.3.1	<i>Vetustas</i> cicéronienne : un concept pour penser la cité . . . . .	89
1.3.2	Un domaine de connaissance . . . . .	93
1.3.3	Enjeux linguistiques . . . . .	94
1.3.3.1	Un critère linguistique esthétique ? . . . . .	95
1.3.3.2	Le lien avec la <i>consuetudo</i> . . . . .	96
1.4	L' <i>auctoritas</i> . . . . .	98
1.4.1	Un concept politique et social . . . . .	98
1.4.2	L'émergence d'un critère de <i>Latinitas</i> ? . . . . .	99
1.4.2.1	Analyse des paragraphes 29 et 30 du livre III du <i>De oratore</i> . . . . .	101
1.4.2.2	La figure de Catulus : l'archétype de l' <i>eruditus</i> . . . . .	104
1.4.2.3	L' <i>Auctoritas</i> chez Quintilien, un concept résolument rhétorique ? . . . . .	107
1.4.3	<i>Auctoritas</i> et <i>Latinitas</i> . . . . .	108
1.5	Conclusions . . . . .	109

<b>2</b>	<b>Écarts et infractions</b>	<b>113</b>
2.1	Le <i>Vitium</i> : fondements théoriques . . . . .	114
2.1.1	Barbarisme, solécisme et <i>Latinitas</i> . . . . .	115
2.1.1.1	Barbarisme et solécisme : <i>prima foeditas</i> . . . . .	115
2.1.1.2	Pureté et souillure, beauté et laideur . . . . .	117
2.1.2	<i>Vitium in dicendo</i> . . . . .	121
2.1.2.1	Normes mouvantes de lexique et de prononciation . . . . .	121
2.1.2.2	Une conception élargie du barbarisme . . . . .	123
2.1.3	Le <i>vitium</i> aux multiples facettes . . . . .	125
2.1.3.1	Interroger la polysémie du terme <i>vitium</i> . . . . .	125
2.1.3.2	<i>Offensio</i> : un <i>vitium</i> ancré dans la réception . . . . .	127
2.2	Fautes et figures . . . . .	132
2.2.1	La notion d'écart, au cœur de la doctrine de l'ornement . . . . .	132
2.2.2	Le processus de création littéraire et oratoire . . . . .	136
2.2.2.1	La création littéraire et rhétorique, garante de figures ? . . . . .	136
2.2.2.2	Figures et construction littéraire . . . . .	137
2.2.3	L' <i>auctoritas</i> , fondement d'une norme . . . . .	139
2.2.3.1	Un principe créateur de <i>Latinitas</i> . . . . .	139
2.2.3.2	L' <i>auctoritas</i> : redéfinir la faute comme figure . . . . .	142
2.3	Une réflexion linguistique modifiée en profondeur . . . . .	147
2.3.1	Le latin : une langue plastique . . . . .	147
2.3.2	Le statut épistémologique de l'écart . . . . .	149
2.3.3	Reconsidérer les fautes . . . . .	152
2.4	Une norme propre à l'art oratoire . . . . .	154
2.4.1	<i>Oratorie dicere</i> , le paroxysme du <i>Latine dicere</i> ? . . . . .	154
2.4.2	<i>Ineptum</i> : porte d'entrée vers une norme proprement latine ? . . . . .	155
2.5	Conclusions : écart et normativité . . . . .	159
<b>3</b>	<b><i>Latinitas/Latine loqui</i></b>	<b>161</b>
3.1	Le <i>Latine loqui</i> selon Cicéron . . . . .	162
3.1.1	<i>Latine loqui</i> : un calque du concept de <i>Latinitas</i> ? . . . . .	162
3.1.1.1	<i>Latine loqui</i> , ou la compréhension de la langue . . . . .	162
3.1.1.2	<i>Latine loqui</i> , synonyme de seule correction grammaticale ? . . . . .	164
3.1.1.3	<i>Latine loqui</i> , ou la correction sans ornementation . . . . .	165

3.1.1.4	Conclusions partielles . . . . .	168
3.1.2	Parler un bon latin : apports de la rhétorique . . . . .	170
3.1.2.1	Enjeux des questions lexicales : l' <i>elegantia</i> . . . . .	171
3.1.2.2	L' <i>actio</i> dans la théorie du <i>Latine loqui</i> . . . . .	173
3.1.3	Un enjeu du <i>Latine loqui</i> : distinguer les bons orateurs des mauvais . . .	177
3.1.3.1	Une nécessité politique et sociale . . . . .	177
3.1.3.2	L' <i>homo politus</i> , le meilleur orateur ? . . . . .	179
3.1.3.3	Conclusions partielles : hiérarchisation des orateurs . . . . .	182
3.1.4	Classification des populations au delà des orateurs . . . . .	183
3.1.4.1	L' <i>urbanitas</i> : qualité de l'Urbs ? . . . . .	183
3.1.4.2	Romains urbains et habitants divers : la question de la pronon- ciation et du ton . . . . .	183
3.1.4.3	<i>Nobiles</i> et plébéiens . . . . .	185
3.1.4.4	Conclusions partielles . . . . .	187
3.1.5	<i>Ornatus</i> , style et correction . . . . .	188
3.1.5.1	La collusion entre <i>Latinitas</i> et <i>ornatus</i> dans l' <i>Orator</i> . . . . .	188
3.1.5.2	Implications théoriques : le schéma des <i>virtutes</i> et des <i>vitia</i> . .	189
3.2	Le <i>Latine loqui</i> selon Quintilien . . . . .	191
3.2.1	Un concept linguistique . . . . .	191
3.2.1.1	Un synonyme de <i>Latinitas</i> ? . . . . .	191
3.2.1.2	Correction grammaticale et <i>Latine loqui</i> . . . . .	193
3.2.1.3	Conclusions partielles . . . . .	195
3.2.2	Les concepts rhétoriques dans la doctrine chez Quintilien . . . . .	195
3.2.2.1	La place de l' <i>ornatus</i> , entre fond et forme ? . . . . .	196
3.2.2.2	L' <i>actio</i> , élément de transmission . . . . .	198
3.2.2.3	Le choix des mots et la composition : <i>Latinitas</i> et esthétique . .	200
3.2.2.4	Conclusions partielles . . . . .	203
3.2.3	Modèles et contre-modèles de <i>Latine loqui</i> . . . . .	204
3.2.3.1	Quelle hiérarchie chez les orateurs et auteurs ? . . . . .	204
3.2.3.2	Le statut des <i>auctores</i> dans la théorie du <i>Latine loqui</i> . . . . .	206
3.2.4	L' <i>urbanitas</i> dans l' <i>Institution Oratoire</i> : un concept renouvelé . . . . .	209
3.2.4.1	Une focalisation sur les Romains . . . . .	209
3.2.4.2	Définir l' <i>oratio romana</i> ou l' <i>urbanitas</i> : plaisanterie, élocution, érudition . . . . .	210

3.2.4.3	Enjeux de l' <i>urbanitas</i> : une dimension inclusive . . . . .	212
3.2.4.4	Conclusions partielles . . . . .	215
3.3	Conclusions générales . . . . .	216
3.3.1	Évolution de la place de la correction linguistique . . . . .	216
3.3.2	Enjeux et politisation du <i>Latine loqui</i> . . . . .	217
3.3.3	Une <i>Latinitas</i> idéologiquement orientée . . . . .	218
<b>II</b>	<b>Concevoir et enseigner la langue latine</b>	<b>221</b>
<b>4</b>	<b><i>Ars, natura, enseignement</i></b>	<b>223</b>
4.1	L'esprit humain selon Quintilien . . . . .	225
4.1.1	Les capacités intellectuelles : une caractéristique naturelle de l'être humain	225
4.1.2	Le progrès . . . . .	227
4.2	Les processus d'apprentissage . . . . .	229
4.2.1	De l'imprégnation comme moyen d'apprentissage . . . . .	229
4.2.2	<i>Natura, ars</i> et choix pédagogiques . . . . .	232
4.2.2.1	Les premiers temps de l'éducation et les lieux d'apprentissage .	232
4.2.2.2	Attendus pédagogiques : les objectifs de Quintilien . . . . .	235
4.3	Nécessité de l' <i>ars</i> . . . . .	237
4.3.1	La disqualification des « naturalistes » en <i>Inst.</i> , II, 11 . . . . .	237
4.3.2	Le jugement du public : II, 12 . . . . .	244
4.3.2.1	Pourquoi et pour quoi éduquer le jugement ? . . . . .	244
4.3.2.2	L'argument technique . . . . .	246
4.3.2.3	L'argument moral . . . . .	247
4.3.2.4	L'argument « mécanique » . . . . .	249
4.3.2.5	Conclusions . . . . .	251
4.4	L' <i>ars</i> de l'élève . . . . .	253
4.4.1	Nécessité de l'effort : l' <i>ars</i> au coeur de la formation intellectuelle . . . . .	253
4.4.2	Ambiguïtés autour de l' <i>ars</i> dans la doctrine cicéronienne : la figure d'Isocrate . . . . .	255
4.4.3	Primauté des qualités naturelles et limites de l' <i>ars</i> . . . . .	257
4.4.4	Rencontres entre <i>ars</i> et <i>natura</i> dans la pratique oratoire . . . . .	260
4.4.4.1	L' <i>ars</i> au service de la <i>natura</i> de l'élève . . . . .	260
4.4.4.2	Une <i>ars</i> vouée à disparaître dans le discours . . . . .	262

4.4.4.3	De l'improvisation . . . . .	264
4.4.4.4	<i>Ingenium</i> et ἔξις . . . . .	267
4.5	L' <i>ars</i> du maître . . . . .	268
4.5.1	Lexique du maître chez Quintilien . . . . .	268
4.5.2	Modeler l' <i>ars</i> en fonction de la <i>natura</i> de l'élève . . . . .	269
4.5.3	Du lien entre l'élève et le maître . . . . .	271
4.5.4	Implications idéologiques : le rôle du <i>praeceptor</i> . . . . .	274
4.5.5	<i>De dignitate praeceptoris</i> : panorama dans les traités cicéroniens . . . . .	276
4.6	Conclusions générales . . . . .	280
<b>5</b>	<b>Place de la grammaire dans l'enseignement de la langue</b>	<b>283</b>
5.1	Définir l'objet grammatical : un objet indépendant de l'éloquence . . . . .	285
5.1.1	Susciter la réflexion . . . . .	286
5.1.2	L'exercice de la raison . . . . .	288
5.1.2.1	L'exercice de la raison dans l'apprentissage et l'enseignement de la grammaire . . . . .	288
5.1.2.2	La grammaire, créatrice de la raison et outil de perception . . . . .	291
5.1.3	Langage et stoïcisme chez Quintilien . . . . .	295
5.1.3.1	Le système de la langue . . . . .	296
5.1.3.2	L'importance de la relation . . . . .	297
5.1.3.3	L'étude du langage, un aspect parmi d'autres du <i>studium</i> . . . . .	299
5.1.4	Conclusions partielles : grammaire et raison . . . . .	300
5.2	Enseigner la correction grammaticale . . . . .	302
5.2.1	Méthode et système linguistique . . . . .	302
5.2.2	Oral et écrit . . . . .	304
5.2.3	Le rôle de la <i>praelectio</i> . . . . .	306
5.2.4	Les <i>progymnasmata</i> . . . . .	307
5.2.5	Conclusions partielles . . . . .	310
5.3	Conclusion : la place renouvelée de la grammaire . . . . .	311
<b>6</b>	<b>Grec et latin</b>	<b>315</b>
6.1	Latinitas et Ἑλληνισμός . . . . .	318
6.1.1	<i>Latinitas</i> , Ἑλληνισμός et ἀττικισμός . . . . .	319

6.1.1.1	<i>Latinitas</i> et Ἑλληνισμός : quelques observations sur la naissance des deux termes . . . . .	319
6.1.2	Retour aux sources : étude des occurrences du terme <i>latinus</i> dans la littérature latine archaïque : Plaute, Naevius . . . . .	321
6.1.2.1	Radical <i>latin-</i> dans les pièces de Plaute . . . . .	321
6.1.2.2	Occurrences dans les fragments de Naevius . . . . .	323
6.1.3	Conclusions : redéfinir le rapport entre <i>Latinitas</i> et Ἑλληνισμός . . . . .	324
6.2	Statut du grec dans la pensée linguistique . . . . .	326
6.2.1	Varron, <i>inuestigator antiquitatis</i> . . . . .	326
6.2.2	Penser l'éloquence latine . . . . .	328
6.2.2.1	Le concept de <i>Latinitas</i> et le glissement d'Ἑλληνισμός à ἀπτικισμός	328
6.2.2.2	Un enjeu de différenciation : l' <i>urbanitas</i> . . . . .	332
6.2.2.3	Le rapport aux orateurs grecs et le principe de l'imitation . . . . .	334
6.2.3	Fonder des concepts propres au latin ? . . . . .	338
6.2.4	Penser la correction de la langue latine, en regard du grec . . . . .	340
6.3	Utilisation de mots grecs . . . . .	341
6.3.1	Quintilien, Cicéron et le <i>decor</i> . . . . .	341
6.3.2	Cicéron et le paradoxe grec . . . . .	344
6.3.2.1	Connaissance de la culture grecque : un attribut fondamental de l'orateur accompli . . . . .	344
6.3.2.2	Renier l'héritage grec dans la pratique oratoire ? . . . . .	346
6.4	La place du grec dans l'apprentissage et le discours . . . . .	349
6.4.1	L'ambiguïté de la nécessité d'apprendre le grec . . . . .	349
6.4.2	Rôle de la traduction dans l'apprentissage chez Quintilien . . . . .	352
6.4.3	Conclusions partielles : quels lieux, quels moments pour le grec ? . . . . .	354
6.5	Enjeux littéraires . . . . .	355
6.5.1	La naissance d'une littérature latine dite classique . . . . .	355
6.5.2	Définir la rhétorique latine, un enjeu ? . . . . .	358
6.6	Conclusions : la fin d'un complexe d'infériorité ? . . . . .	360
<b>7</b>	<b>Conclusions générales : perspectives historiques et idéologiques</b>	<b>363</b>
7.1	La normativité linguistique poussée à son apogée : <i>Latine loqui</i> . . . . .	363
7.2	Savoir linguistique et mémoire culturelle . . . . .	366
7.3	Rôle de la norme linguistique . . . . .	372

---

<b>Bibliographie</b>	<b>377</b>
Textes antiques . . . . .	377
Sources principales . . . . .	377
Autres sources . . . . .	378
Études . . . . .	379

# La correction de la langue dans la Rome classique, entre grammaire et rhétorique (I<sup>er</sup> siècle a.C - I<sup>er</sup> siècle p.C)

## Résumé

La présente étude prend le parti de considérer la langue latine en tant que langue vivante : ce travail a pour objet d'expliquer la manière dont la norme linguistique latine se définit, du premier siècle avant notre ère au premier siècle de notre ère. Plus que d'expliquer les évolutions lexicales, phonétiques et grammaticales que connaît toute langue vivante, il s'agit de retracer les débats que la norme linguistique a pu susciter dans la Rome classique, et la manière dont l'idée même de norme linguistique naît. À travers les œuvres de Varron, Cicéron et Quintilien, nous chercherons d'abord à expliciter les critères de correction linguistique qui apparaissent à la fin de la République, et à étudier l'évolution même de ces critères. Puis, d'un point de vue plus général, nous examinons la manière dont la langue latine, désormais vue comme un tout unifié, est conçue et enseignée. Tout au long de ce travail il s'agira de mettre en évidence l'idéologie, les mentalités qui sous-tendent la pensée linguistique et les conceptions politiques, sociales et éthiques dans lesquelles la norme linguistique en construction trouve sa source, dans l'optique de retrouver, derrière la langue latine que nous envisageons aujourd'hui comme un tout, la société complexe des Romains de l'époque classique, et de reconstituer ainsi le lien entre le latin et ses locuteurs, prouvant ainsi que les réflexions sur la langue s'inscrivent dans une problématique générale de mémoire culturelle.

**Mots-clés :** grammaire ; rhétorique ; correction ; latinitas ; norme ; règles ; politique ; société ; pédagogie ; langage ; langue ; linguistique ; politique ; mentalités ; mémoire culturelle ; Cicéron (-106 à -43) ; Varron (-116 à -27) ; Quintilien (35-96)

# Speaking and Writing Properly in Classical Rome, between Grammar and Rhetoric (1st century BC - 1st century AD)

## Summary

This dissertation considers the Latin language as the living language it once was: this work aims at explaining how linguistic standards were determined from the first century BC to the first century AD. Even if, in any language, lexical, grammatical and phonetic standards are bound to change and even if studying these changes is a part of our task, our goal is mainly to relate and study what debates linguistic standards gave rise to in classical Rome. Through an in-depth analysis of Varro's, Cicero's and Quintilian's treatises, we first explore which criteria linguistic standards are based upon, and how these criteria changed over this time period. Then, we study how, once unified, the Latin language was taught, studied and conceptualized. This work aims at foregrounding not only the ideology and mindsets that underlie what a correct use of the language is but also the political, social and ethic notions from which these linguistic standards stem. Thus, we may be able not only to uncover the complex society of classical Rome that lies beneath the unified Latin language that is studied nowadays, but also to apprehend the link between the Latin language and its speakers and to prove that a scientific analysis of the language definitely falls within the field of cultural memory.

**Keywords :** grammar ; rhetoric ; propriety ; latinitas ; norm ; rules ; politics ; society ; pedagogy ; language ; linguistics ; politics ; mindsets ; cultural memory ; Cicero (106 BC – 43 BC); Varro (116 BC – 27 BC); Quintilian (35 AD – 96 AD)

UNIVERSITÉ SORBONNE UNIVERSITÉ

## ÉCOLE DOCTORALE :

ED 1 : Mondes antiques et médiévaux

Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris, France

**DISCIPLINE :** Études latines